This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. II A. 293

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ENCYCLOPÉDIE
DE PENSÉES,
DE MAXIMES ET DE REFLEXIONS,
SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

Religion, Philoſophie, Beaux Arts, Hiſtoire, Politique, Caracteres, Paſſions, Vices, Portraits, &c.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

OUVRAGE utile pour former le jugement & le goût, propre en même tems à tous ceux qui ſont dans le cas de compoſer des Diſcours, tant dans le Sacré que dans le Prophane; & qui réunit ce que nos plus beaux Génies ont penſé de mieux ſur toutes ces matieres.

A PARIS,
Chez GUILLYN, Quai des Auguſtins, près du Pont S. Michel, au Lys d'Or.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DE L'EDITEUR.

PARMI les Livres qui compoſoient la Bibliotheque d'un Homme de Lettres, mort depuis deux ans, on trouva ſous un carton le Recueil qui fait la matiere de cet Ouvrage. Comme les matieres n'étoient point en ordre, on ne voyoit point ſur le premier coup-d'œil, à quoi pourroit ſervir cette immenſe quantité de penſées jettées ça & là ſur des feuilles volantes. Mais celui qui en étoit le Compilateur paſſoit pour un homme ſavant; il s'étoit formé un cabinet de nos meilleurs Auteurs, il liſoit beaucoup, & rien de ce qui paroiſſoit de nouveau ne lui échappoit. Sur cette conſidération, ſes Héritiers prierent un homme connoiſſeur, qui avoit quelque loiſir, d'examiner ce Recueil, pour ſavoir ſi l'on en pourroit faire quelqu'uſage, ou ſi on le mettroit au rang des papiers condamnés à périr par leur propre inutilité.

Mais la perſonne chargée de cet examen, fut agréablement ſurpriſe de voir que la plupart des penſées & des réflexions qui compoſoient ce Recueil, étoient un choix de tout ce qu'il y avoit de plus judicieux, de plus agréablement exprimé, & qu'elles étoient puiſées dans nos Auteurs les plus célebres. Il comprit que l'Auteur devoit avoir prodigieuſement lu; qu'il avoit le goût excellent, & qu'il ne manquoit jamais de mettre, pour ainſi dire,

le doigt ſur le neuf, ſur tout ce qui eſt le fruit d'une profonde méditation, & ſur tous les traits de lumiere qui partent d'un beau génie.

Cette même perſonne ſentit qu'une infinité de gens, qui n'ont pas le tems de tout lire, même parmi ce qu'on a d'excellent, ſeroient charmés de trouver un tel Recueil; & il lui parut que ce ſeroit une eſpece de crime littéraire, de condamner au feu le fruit d'une lecture, qui avoit demandé bien du tems & de la patience. En effet, c'eſt un pénible aſſerviſſement que l'Auteur s'étoit impoſé, d'écrire tout ce qui lui paroiſſoit digne d'arrêter un moment le Lecteur pour ſavourer une penſée, ſi l'on peut parler ainſi, lorſqu'elle frappe par ſa nouveauté & par le grand ſens qu'elle renferme; en un mot, il vit qu'en ôtant tout ce qui pourroit n'être pas du goût général, ainſi que les penſées pour leſquelles l'Auteur auroit eu trop d'indulgence, & en rangeant par ordre alphabetique tous ces morceaux épars, l'enſemble pourroit former une eſpece d'Encyclopédie des réflexions de l'eſprit humain; que ce Recueil pourroit piquer la curioſité de bien des perſonnes, & qu'il ſeroit même utile à certains états.

On comprend ſans doute que ſur le compte qu'il rendit de ce Recueil, les Héritiers prirent des meſures convenables pour qu'il fût mis en état de voir le jour.

Il eſt vrai de dire néanmoins que le fond de

cette Collection appartient à tous les Auteurs célebres, & que chacun d'eux peut en revendiquer des morceaux; mais de cela même il n'appartient à perſonne, parcequ'enfin cet Ouvrage n'eſt pas celui de M. un tel, & qu'on n'a pas l'Ouvrage de ce dernier lorſqu'on a celui-ci. Quelques penſées priſes d'un Auteur ne conſtituent pas ſon Livre, & s'il eſt excellent, il n'en ſera pas moins recherché. A l'égard de ceux qui ſont encore vivans & dont le Compilateur a pris des penſées, ils ne ſont pas gens à crier au voleur, ſelon la coutume des Auteurs vulgaires : le choix qu'il a fait de ce qu'ils ont penſé de mieux, ne peut que flatter leur amour propre; ils ne ſauroient ſe fâcher qu'un homme ait marqué ſur ſes tablettes, VOILA QUI EST BON, en parlant de certains endroits de leurs Livres.

Mais pour faire ſentir le genre d'utilité que peut avoir ce Recueil, nous nous contenterons de citer un trait qui ſe trouve dans un Auteur Grec fort ancien.

Polydamas, qui vivoit dans l'Iſle de Chio environ un ſiecle après les beaux jours d'Athenes, étoit un eſprit Philoſophe qui paſſoit ſa vie dans l'étude de la Sageſſe, uniquement occupé de regler ſes deſirs & de couler des jours tranquilles. Il avoit fort entendu parler des Hommes célebres qui illuſtrerent cette République, tels que Socrate, Platon & autres : il avoit eu grand ſoin de ſe procurer leurs portraits les plus fideles; ils faiſoient le principal ornement de ſa de-

meure ; mais des circonſtances fâcheuſes l'empêchoient de ſe procurer leurs Ouvrages. C'étoit là ce qui troubloit la douceur de ſa vie. Plus il entendoit faire l'éloge de ces grands Hommes, plus il ſe ſentoit ému de regret de n'avoir pas été leur contemporain, & plus il portoit envie à ceux qui avoient joui de leur entretien & écouté leurs leçons. Agité de ces penſées, un jour qu'il ſe promenoit dans la campagne, il entra dans un bois touffu, pour ſe dérober à l'ardeur du ſoleil, & s'étant couché ſur un gazon, il révoit à ce qui faiſoit le ſujet de ſes regrets. En cet état le ſommeil le ſurprit, & il eut un réve fort remarquable : il crut voir la Déeſſe des Sciences ſe préſenter à lui, & lui parler en ces termes. Aimable Fils de la Sageſſe, je connois le ſujet de ta peine ; j'y veux mettre fin, car je me ſens portée pour toi. Je vais combler tes deſirs. Tu regrettes de n'avoir pas vu les Hommes que je formai ; je vais évoquer leurs ombres, tu les verras, tu les entendras ; ils t'adreſſeront la parole, & ils t'inſtruiront. Auſſi-tôt il ſe ſentit tranſporté dans une grande ſalle, & placé à une table ovale, autour de laquelle étoient rangés les Philoſophes les plus célebres de la Grece. Chacun parloit à ſon tour, tantôt ſur un ſujet, tantôt ſur un autre. Polydamas n'eut pas de peine à les reconnoître, & à ſe mêler à leur entretien. Il leur demandoit modeſtement ce qu'ils penſoient ſur le vrai bonheur, ſur la maniere de l'acquérir, & autres queſ-

tions ſur leſquelles perſonne juſqu'alors n'avoit pu le ſatisfaire, & il trouvoit auſſi-tôt dans leurs réponſes la ſolution à ſes difficultés. Quel dommage, diſoit-il, en lui-même que ces Hommes ſoient aſſujettis à la mort comme nous; & puiſque telle eſt la loi du deſtin, quel ſervice ne rendroit on pas aux Lettres de répandre leurs Ouvrages dans toute la terre. Mais l'émotion de joie qu'éprouvoit Polydamas, d'entendre ces illuſtres Philoſophes, ayant fait impreſſion juſques ſur ſes ſens, le ſommeil le quitta: tout diſparut avec ſon réve, & il ſe trouva au même lieu où il s'étoit couché.

Image legere de la ſatisfaction que pourront goûter ceux qui n'ayant pas une grande quantité de Livres, ou même qui ne pouvant les lire tous, trouveront dans cette Collection les réflexions judicieuſes de nos Ecrivains les plus célebres, & ce qu'ils ont penſé ſur une infinité de ſujets. Il ſera pour eux ce cercle où ce Philoſophe fut admis; ils les y verront autour, mais dans la partie la plus noble d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire dans les productions de leur eſprit, & ils pourront apprendre d'eux ce qu'il faut penſer ſur telle ou telle matiere; Religion, Philoſophie, Hiſtoire, beaux Arts, Caracteres, Paſſions, Vices, Portraits, &c.

Ajoutons encore, que cet Ouvrage pourra être du goût de ceux qui aiment à réver profondément, qui viſent à la ſolidité des penſées, qui cherchent l'entretien des bons eſprits, & ſont curieux de connoître leur maniere de penſer & de reflechir.

Mais il ſera d'un genre d'utilité particuliere à tous ceux qui ſont obligés de compoſer, tant dans le Sacré que dans le Prophane. Ils y rencontreront un grand nombre de penſées ſur tant de ſujets différens, qu'il ſera bien rare qu'elles n'aient quelque rapport à celui qu'ils ont à traiter ; & comme une penſée en fait naître une autre, celles qui les arrêteront, ſeront comme le germe de pluſieurs qui leur viendront à l'eſprit, & ſerviront à les faire éclorre. C'eſt un ſecours qui ne peut être indifférent à tout homme, quand il commence à traiter une matiere ; car c'eſt le tems où il ſe ſent le plus froid & le plus à ſec, & où il eſt charmé de trouver un Livre qui le mette en haleine, & qui lui ouvre, pour ainſi dire la veine. Enſorte que cet Ouvrage pourroit être regardé comme le repertoire des Compoſiteurs. Tel eſt l'eſprit dans lequel on doit l'enviſager. Ceux qui le dédaigneront à cauſe du peu de mérite qu'il peut y avoir d'en faire de tels, doivent, s'il leur plaît, faire attention, que l'Auteur de cette Compilation, ne l'avoit faite que pour lui-même, & non pour qu'elle vît le jour : il n'a point de part à ſa publication, puiſqu'il y a plus de deux ans qu'il eſt mort. Quoi qu'il en ſoit, on ſe contentera d'exhorter les bons Eſprits à ſuſpendre leur jugement, & on s'eſtimeroit heureux, ſi cet Ouvrage pouvoit mériter leur approbation. *Quale, quale eſt, boni conſulite.* Eraſm.

ENCYCLOPEDIE

ENCYCLOPEDIE DE PENSÉES, DE MAXIMES ET DE RÉFLEXIONS SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

A

ABBREVIATEURS (Auteurs) ou faiſeurs d'Abrégés. Des Auteurs, ou trop pareſſeux ou trop complaiſans, ſemblent avoir juré la perte des vérités hiſtoriques : ſoit qu'ils n'aient pas le loiſir de lire, ſoit qu'ils craignent de ne pouvoir être lus, ils ramenent tous les évenemens à des points fixes ; les dépouillent de toutes leurs circonſtances, & préſentent au Lecteur les membres épars d'un corps, que le ſtyle de l'Hiſtoire auroit du ranimer. Ces petits livres, enfans de la pareſſe, ſont lûs avec empreſſement : de-là ces progrès de l'eſprit frivole ; ce dégoût des lectures ſavantes ; ces demi lumieres, même parmi ceux que la Nature deſtinoit à des études pénibles. Un Ouvrage unique dans ce genre, plein d'eſprit, de faits & de goût, profond avec l'air ſuperficiel, précieux même à l'Hiſtoire dont il eſt devenu le fléau, eut un ſuccès prodigieux, que chaque édition ne fit qu'accroître & mériter. Vingt Ecrivains aſpireront à la même gloire : la preſſe n'enfantera plus que des Abregés Chronologiques ; à force d'élaguer le

ſuperflu, on nous ravira le néceſſaire. L'Hiſtoire eſt un grand corps qui croît à meſure que le monde vieillit : les Abbréviateurs en feront d'abord un ſquelette, enſuite un atome. *Mem. de Maintenon.*

ACTION. Une bonne Action tire ſon prix & ſon éclat de l'humilité & du ſilence de celui qui l'a faite.

Quand notre conſcience juſtifie nos Actions, tous les autres ſuffrages nous ſont inutiles.

Tenons pour maxime que le fruit des belles Actions eſt de les avoir faites.

Nous aurions ſouvent honte de nos plus belles Actions, ſi le monde voyoit tous les motifs qui les produiſent.

Le motif ſeul fait le mérite des Actions des hommes, & le deſintéreſſement y met la perfection.

Les Actions ſont bien plus puiſſantes que non pas les paroles. Aux Actions de conſéquence, rien ne ſe doit paſſer legerement.

Il n'y a point de contentement égal à celui qui vient d'une bonne Action.

ACCIDENS. Il n'y a point d'Accidens ſi malheureux dont les habiles gens ne tirent quelqu'avantage ; ni de ſi heureux, que les imprudens ne puiſſent tourner à leur préjudice.

AFFAIRES. Aux Affaires importantes, faut marcher péſamment pour y parvenir avec plus d'heur & de ſûreté.

Ès Affaires du monde, ſi quelque revers ne trompoit quelquefois l'eſprit de l'homme par un tempérament d'affliction, la proſpérité l'enivreroit à la longue.

Une Affaire maniée avec peu de bruit, ſe fait avec plus de fruit.

L'iſſue des Affaires humaines dépend d'un conſeil plus haut que celui de l'homme.

Le commencement de conſultation ſur toute Affaire, eſt de bien comprendre la queſtion, autrement on ne fait qu'extravaguer.

Les plus grands Clercs ne ſont pas toujours propres aux Affaires d'Etat : les Charges & les Affaires découvrent les hommes.

La vigilance dans les Affaires, c'eſt ce qui cauſe

d'ordinaire les bons ſuccès : elle ne laiſſe point d'action, pour petite ou inutile qu'elle ſoit, dont elle ne tire de l'avantage & dont elle ne ſe prévale.

C'eſt une grande ſcience de ſe ſavoir ſouſtraire aux Affaires.

Affaires Publiques. En matieres d'Affaires publiques il n'eſt point de meilleur maître que les Affaires mêmes, c'eſt-à-dire, l'expérience fondée, quand cela ſe peut, ſur une profonde théorie. C'eſt elle qui donne un effort heureux aux talens, & qui inſpire une confiance réciproque d'homme à homme.

On peut reconnoître les avantages ou les fruits de cette expérience, à ce don précieux de voir les Affaires d'un coup d'œil ſûr & tranquille, de les approfondir chacune ſéparément, de les combiner enſemble ; & de former d'après cela des plans lumineux & ſenſés ; car il eſt conſtant que l'expérience jointe à un peu d'eſprit, donnera plus d'avantage pour la conduite des Affaires, que l'eſprit qui ne conſiſtera que dans la ſaillie & dans une imagination qui ne ſauroit s'aſtreindre à des regles & à des principes. *Pecquet.*

AFFECTATION. On n'eſt jamais ſi ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

AFFLICTION. Pour réuſſir à conſoler un Affligé, il faut l'avoir été.

L'exemple ni la raiſon ne ſoulagent que les petites Afflictions.

Les plaintes continuelles ne ſont pas de durée ; l'Affliction ſe modere dans ſon excès.

Ce n'eſt pas la perte que nous faiſons qui nous afflige, c'eſt l'opinion que nous en avons conçue ; la meſure de celle-ci eſt toujours celle de l'autre.

Ceux qui ont en charge les Affligés, doivent pour leur conſolation, prudemment & doucement fournir d'autres objets à l'eſprit aſſailli.

Quand nous nous affligeons de nos fautes, ſans nous en corriger, c'eſt une marque que cette triſteſſe ne procede point de la grace, mais de l'orgueil & de l'amour propre.

Il n'y a qu'une Affliction qui dure, qui eſt celle de

la perte des biens : le tems qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous ſentons à tous momens, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

Dans les Afflictions ordinaires de la vie, on cherche à ſe conſoler par la lecture des Livres de morale, qui peuvent en effet être alors d'un grand ſecours. M. de Saint-Evremond n'approuve pas cette méthode ; mais il voudroit qu'on lût des Auteurs divertiſſans, capables d'exciter la joye dans l'eſprit ; & il s'imagine que Dom Quichote ſoulageroit plutôt un cœur abattu, que Plutarque ou Séneque, ſous prétexte qu'il eſt plus aiſé de faire diverſion au chagrin, que de le vaincre. Pour moi j'aurois plutôt recours à des Auteurs d'une autre eſpece, qui nous fourniſſent des exemples de toutes les calamités auxquelles la Nature humaine ſe trouve expoſée ici bas. Si notre Affliction eſt fort peſante, nous avons dequoi nous conſoler, puiſqu'il y en a bien d'autres, qui, avec plus de mérite & de vertu, ſouffrent autant que nous. *Le Spect.*

AGE. Il n'y a guere de perſonnes qui dans le premier penchant de l'âge, ne faſſent connoître par où leur corps & leur eſprit doivent défaillir. *La Rochefouc.*

AGREMENS. Dans tous les genres les petits agremens l'emportent aujourd'hui ſur le vrai mérite, on dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture : un Poëme Epique eſt moins lu que des Epigrammes licencieuſes : un petit Roman ſera mieux débité que le meilleur de nos Hiſtoriens. *Volt.*

AGRICULTURE. Elle eſt la ſource des véritables biens & des richeſſes qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes, qui ſuffiſent à la néceſſité, & même aux délices, qui font qu'un Royaume n'a pas beſoin d'Etrangers ; qui ſont le principal revenu du Prince, & qui lui tiennent lieu de tous les autres, s'ils viennent à lui manquer.

Quand les mines d'or & d'argent ſeroient épuiſées & que les eſpeces ſeroient péries ; quand les perles & les diamans ſeroient cachés dans le ſein de la mer & de la terre ; quand le commerce ſeroit interdit avec les voiſins ; quand tous les Arts qui n'ont d'au-

tres objets que l'embelliſſement & la parure, ſeroient abolis, la fécondité ſeule de la terre tiendroit lieu de tout; elle fourniroit une matiere abondante aux tributs, & elle ſerviroit à nourrir & le peuple & les armées qui le défendroient. L'Agriculture, à la rigueur, eſt donc ſeule néceſſaire, & néanmoins dans preſque tous les Etats, c'eſt elle qui eſt la moins protégée. Un des grands moyens pour faire refleurir l'Agriculture, ſeroit de faire enſorte que chaque Pere de famille qui demeure dans les Bourgades ou les Hameaux, eut quelque portion de terre qui lui appartint en propre, afin que ce champ qui lui eſt plus cher qu'aucun autre, fût cultivé avec ſoin; que ſa famille s'y intéreſſât, qu'elle s'y attachât, qu'elle y ſubſiſtât, & qu'elle fût par-là retenue dans le pays. En effet, lorſque les gens de la campagne ne ſont pas dans leur bien, & qu'ils ſont ſimplement à gage ou fermiers, ils n'y donnent qu'une partie de leurs ſoins & travaillent même à regret. Une année ou une guerre les diſperſe & les chaſſe, parcequ'ils ne tiennent point à chaque lieu par des racines: s'ils demeurent, ils ſont à charge à leurs maîtres qui ſont obligés de les nourrir, & s'ils ſe retirent ils périſſent de miſere & de faim: aucun d'eux n'a de reſſource pour l'avenir, parceque tout ce qu'il peut faire eſt de vivre: aucun ne l'affectionne parcequ'il eſt comme étranger dans la terre qu'il cultive. Aucun n'eſt rappellé après que la diſette ou la guerre a ceſſé, parcequ'il n'a plus d'intérêt à revenir & qu'un autre a pris ſa place. Ainſi un accident paſſager dépeuple le pays, & fait périr pluſieurs familles, qu'un héritage paternel auroit conſervées en les retenant ou en les invitant à retourner.

Un moyen pour conſerver aux habitans de la campagne leurs héritages, c'eſt que les tributs ſoient proportionnés avec les forces de ces mêmes habitans; car s'ils ſont arbitraires & exceſſifs, ils contraindront les propriétaires de vendre leurs fonds ſans en pouvoir acquérir d'autres, puiſque la taxe ſur tous ſe trouve généralement trop forte.

Au lieu donc de ſurcharger les Fermiers, le Prince

doit rendre leur condition douce, par la diminution des tributs ſur les perſonnes & ſur les terres; afin que ceux qui ſont laborieux puiſſent épargner quelque choſe, & acquérir quelque fond de leurs épargnes, à quoi ils ne manquent pas dès qu'ils le peuvent: il doit les ſoulager quand ils ont une nombreuſe famille & qu'ils ſont âgés; car c'eſt en menant une vie dure, & en ſe refuſant preſque tout, qu'ils peuvent payer leurs maîtres, & faire ſubſiſter leur propre famille. On doit ſavoir gré en général à tous ceux qui portent le poids des plus grands travaux, & qui menent une vie dure & laborieuſe, pour mettre en valeur les terres dont ſe nourriſſent les perſonnes riches, qui avec leur or, & toutes leurs richeſſes, mourroient de faim ſans cette fécondité: il ne faut pas ôter le pain à ceux qui le donnent aux autres: les premieres perſonnes qui y ont droit, ſont ceux qui arroſent les fruits de la terre de leurs ſueurs; & c'eſt une cruelle inhumanité que de s'engraiſſer de leurs peines & de les laiſſer dans l'indigence. *Inſt. d'un Pr.*

Si parmi nous l'autorité tournoit ſa protection ſur l'Agriculture, elle trouveroit la carriere neuve encore. Indépendamment des bonnes terres & des médiocres, qui pourroient être extrêmement bonifiées par une culture plus aſſidue & plus éclairée, il n'en eſt aucune dans ce qu'on met au rang des mauvaiſes, qui ne pût-être miſe en rapport par l'induſtrie & la patience de l'homme. La Nature nous démontre par ſes ſeuls efforts qu'on peut tirer parti de tout: il eſt peu de terreins ſablonneux qui ne ſoient couverts de brandes, & où il ne croiſſe des pins & autres arbres. Les montagnes les plus élevées, du moins dans nos climats tempérés, ſe couvrent d'elles-mêmes d'arbres & de verdure, & mille exemples nous montrent que les roches les plus arides peuvent être fertiliſées par le travail.

La nature des terres eſt telle en France, qu'à la réſerve de quelques dunes au bord de la mer, & de quelques roches eſcarpées, en petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrein qui ne pût être mis en valeur. *Ami des hom.*

AIR. Il faut toujours choiſir l'Air qui convient le

plus à notre tempérament, ſans conſidérer ſi c'eſt notre Air natal ou non : il eſt démontré que l'Air eſt l'auteur de la fermentation qui arrive dans toutes les ſubſtances fluides : or il a un grand pouvoir ſur nos corps où il entre non-ſeulement par la bouche & par les autres conduits naturels, mais il pénetre encore par tous les pores extérieurs de la peau : l'Air cauſe dans les corps humains, des changemens plus conſidérables que ceux qu'y produiſent les alimens. Dans les grandes villes l'Air n'eſt pas le meilleur. Les villes élevent néceſſairement des vapeurs chargées de corpuſcules groſſiers capables de corrompre la maſſe du ſang. Un Air trop ſubtil tel qu'on le reſpire dans les hautes montagnes, peut être auſſi trop nuiſible ; parceque la colonne n'y ayant pas aſſez de hauteur, la compreſſion de cet Air étant foible, les poulmons s'enflent, & la reſpiration devient plus difficile.

Il eſt certain que les parties les plus ſubtiles de l'Air que nous reſpirons, entrent dans notre cœur ; qu'elles y entretiennent avec le ſang & le chyle, la chaleur qui donne la vie & le mouvement à notre corps, & que ſelon leur différentes qualités elles apportent de grands changemens dans la fermentation du ſang & dans les eſprits animaux. On reconnoît tous les jours la vérité de ceci, par les diverſes humeurs & les différens caracteres d'eſprit des perſonnes de différens pays. Les Gaſcons par exemple, ont l'imagination plus vive que les Normans ; ceux de Rouen & de Dieppe, & les Picards different tous entre eux. Si on conſidere les hommes qui vivent dans des pays plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme entre un Italien & un Flamand, ou un Hollandois. *Rech. de la Vérité.*

L'Air conſidéré par rapport à la ſociété, eſt un eſpece de langage ; car on parle des yeux & de toutes les parties du corps où les paſſions ſe peignent : on les y voit mieux ſouvent que dans les paroles les plus dures : c'eſt donc une vaine excuſe que d'alléguer qu'il n'y a rien à dire à nos paroles, lorſque nos paroles jointes avec le langage du viſage, ont tout un autre ſens & marquent notre colere, ou notre mé-

pris, ou notre averſion pour quelqu'un. *Nic.*

Airs, ou manieres dans la converſation. Tous les différens Airs des perſonnes de différente condition ſont des ſuites naturelles de l'eſtime que chacun a de ſoi-même par rapport aux autres, comme il eſt facile de le reconnoître ſi on y fait un peu de réflexion. Ainſi, l'Air de fierté eſt l'Air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui paroît faire peu de cas de l'eſtime des autres. L'Air modeſte eſt l'Air d'un homme qui s'eſtime peu & qui eſtime aſſez les autres. L'Air grave eſt l'Air d'un homme, qui, quelquefois s'eſtime beaucoup, & qui deſire d'être eſtimé; & l'Air ſimple, celui d'un homme qui ne s'occupe guere de ſoi ni des autres; ainſi tous les différens Airs qui ſont preſqu'infinis ne ſont que des effets, que les différens dégrés d'eſtime que l'on a de ſoi & de ceux avec qui l'on converſe, produiſent naturellement ſur notre viſage & ſur toutes les parties extérieures de notre corps. *Rech. de la Vér.*

Airs. Manieres & Façons. Il ne faut pas confondre les Airs, les manieres ou les façons, dit un Petit-Maître François qui veut donner des leçons à un Etranger ſur le bon Air. Les Airs ſont diſtingués des manieres, & les manieres des façons; on a des manieres, on fait des façons, on ſe donne des Airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres par égard pour les autres: eſt-il dans un cercle? il eſt toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant: il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieuſement à l'autre, applaudit celui-ci d'un ſouris, fait agréablement une inclination à celui-là, dit une douceur à la mere & regarde tendrement la fille. Voici ce que c'eſt que les Façons: un Provincial fait des Façons par une politeſſe mal entendue; par une ignorance des uſages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous aſſommera de ſa civilité mauſſade; il vous eſtropiera pour vous témoigner combien il vous eſtime, & il fera coup de poings avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire paſſer le premier: on nomme cela être poliment brutal ou brutalement poli.

Vous allez comprendre ce que c'eſt que les Airs : un joli homme ſe donne des Airs par complaiſance pour lui-même ; pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de ſa perſonne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en eſt tout pénétré, & pour qu'on y faſſe attention. Eſt-il à la promenade ? il marche fierement la tête haute, une main dans la ceinture, l'autre derriere le dos, comme pour dire à ceux qui ſont autour de lui : rangez-vous, Meſſieurs, regardez-moi paſſer, n'ai-je pas bon Air ; ſuis-je pas fait au tour : & vous, Meſdames les friponnes, qui me parcourez des yeux, je vois que vous me trouvez à votre gré. Entre-t'il quelque part, il ſe précipite dans un fauteuil, une jambe ſur l'autre, tappe du pied, marmotte un petit air ; joue d'une main avec ſon jabot & ſe careſſe le menton de l'autre : il ſemble qu'il s'en conte à lui-même. *Le François à Londres*.

ALGEBRE. L'Algebre eſt une ſcience qui traite des propriétés de la grandeur en général. On appelle en Mathématique, analyſe, le moyen d'employer l'Algebre à la ſolution des problêmes. Les principes de l'Algebre ne portent que ſur des notions purement intellectuelles ; ſur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abſtraction, ou ſimplement des idées premieres. Les Inventeurs de l'Algebre, voulant chercher le moyen le plus ſimple & le plus court de rendre leur idée, ont imaginé des regles de calcul qui ſont le réſultat & le précis d'un grand nombre de combinaiſons : c'eſt dans ce réſultat qu'ils ont caché leur marche : ils n'en ont montré que le terme ſans en détailler les progrès. *Dallemb*.

Il n'y a point de Mathématiciens qui ne ſachent aſſez d'Algebre pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette ſcience pouſſée au-delà de cet uſage ordinaire eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très peu de gens ont un courage aſſez héroïque pour s'aller jetter dans ces abîmes profonds & ténébreux. *Fontenelle*.

ALLIANCES. Tel eſt le ſort des Alliances générales, quelques puiſſantes qu'elles paroiſſent, qu'elles échouent néceſſairement, s'il y a quelque partie foible.

Les Souverains ne ſauroient ſe paſſer d'Alliances, puiſqu'il n'y en a aucun en Europe qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forces : ainſi ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel, en cas de beſoin, ce qui contribue à leur ſûreté & à leur conſervation. L'évenement décide lequel des Alliés retire les fruits de l'Alliance. Les Princes doivent obſerver réligieuſement la foi des Traités & les accomplir avec ſcrupule, d'autant plus que par les Alliances, ils rendent leur protection plus efficace à leurs peuples.

Alliances et Alliés. Un Prince, quelque redouté qu'il ſoit, ne ſauroit lui ſeul réſiſter à des ennemis puiſſans, & il lui faut néceſſairement le ſecours de quelques Alliés. Les Traités ne ſont pas inutiles, comme ſe l'imaginent certaines gens, de ce qu'on n'en remplit jamais tous les points exactement; mais il eſt très avantageux d'en faire. Les Alliés que vous vous faites ſeront autant d'ennemis que vous aurez de moins, & s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez toujours à obſerver une exacte neutralité.

ALLIÉS. Dans le cas de guerre offenſive, nous ne devons regarder comme Alliés ſolides, que ceux que nos proſpérités ne peuvent point allarmer; & dans le cas de guerre défenſive, que ceux que notre conſervation doit intéreſſer ſincerement; ainſi il ne doit pas être difficile de fixer ſon choix; mais il y a des dégrés dans ce genre de combinaiſon, & il ne faut pas abuſer des liaiſons qui fondent notre confiance. Telle Puiſſance paſſera des proſpérités qui tendront à humilier, ou à châtier un voiſin incommode & inquiet, qui ne ſouffrira pas qu'il ſoit entierement écraſé, parcequ'il en réſulteroit un dérangement dans la balance politique. *Pecq.*

Il faut beaucoup conſulter les facultés & la ſituation de l'Allié que l'on ſollicite. Car il ne faut pas que ſa ſituation ſoit trop expoſée, & que les ſecours qu'on lui demande ne ſoient pas au-deſſus de ſes facultés.

AMBASSADEUR (un), eſt un homme de confiance pour les Traités & les Négociations, & quand il a de la dextérité & de l'intelligence, il eſt un utile Médiateur entre deux Princes. Par ce ſeul expoſé, on comprend que les qualités d'un Ambaſſadeur doivent

être grandes, & que les défauts dans un homme de ce caractere ſont importans: il doit être fort ſage, modéré, ſecret, habile dans l'Hiſtoire, ſur-tout de ſon pays & de celui où il eſt envoyé, être inſtruit des bienſéances en général, & en particulier de celles qui ſervent de regle dans la Cour où il doit réſider; plein de dignité, mais ennemi de la fauſſe gloire, ſoutenant ſon caractere avec nobleſſe, mais n'étant ni pointilleux ni délicat mal à propos; évitant de ſe commettre, & ne répondant jamais à un procédé violent par la violence; réſervant tout à ſon Maître qui eſt ſon Juge, & ne l'engageant pas indiſcretement dans ſa querelle, en ſe hâtant de ſe faire juſtice à lui-même; ſe ſouvenant toujours de la Majeſté du Prince qu'il repréſente; mais n'oubliant pas ce qui eſt dû à celui vers lequel il eſt envoyé, & ne faiſant jamais d'odieuſes comparaiſons entre l'un & l'autre, qui ſe pardonnent moins quand elles ſont fondées. Il faut qu'il ait beaucoup d'eſprit & de pénétration; mais dès qu'il s'en pique, c'eſt une preuve qu'il en manque: il n'y a rien de plus odieux qu'un homme qui croit voir plus de choſes que les autres, & l'on réuſſit preſque toujours à le tromper, ou en lui faiſant donner en ſecret de faux avis, ou en affectant de lui cacher ce qu'on ne fait que dans le deſſein qu'il le ſache. De plus il doit être attentif, vigilant, ne former des liaiſons qu'avec des perſonnes capables de l'inſtruire de tout; prendre garde à ne pas ſe donner pour eſpion, & à ne pas éloigner de lui les plus honnêtes gens, pendant qu'il écoute des perſonnes obſcures: entretenir des liaiſons avec des perſonnes qui aient part au Miniſtere dans les autres Cours. Mais pour ſe bien conduire en tout cela, il faut avoir acquis une grande connoiſſance des hommes, & être bien capable de diſcerner ce qu'ils veulent; car autrement on fait beaucoup de fautes en penſant être fort prudent. Il s'enſuit de-là qu'un Ambaſſadeur plein de ſageſſe peut contribuer beaucoup à maintenir l'union entre deux Princes, en prévenant de part & d'autre les ſoupçons, donnant des éclairciſſemens néceſſaires, en remédiant à de legers mé-

contentemens qui auroient de grandes ſuites s'ils étoient négligés. Enfin, il eſt de la dignité du Souverain, que ſon Ambaſſadeur paroiſſe avec un certain éclat : mais il ne doit pas s'imaginer être plus grand parcequ'il eſt plus magnifique, il doit ſavoir que cette pompe n'eſt pas pour lui, & que c'eſt la petiteſſe de l'eſprit des hommes qui la rend néceſſaire; peu de perſonnes étant capables de diſcerner un grand mérite quand il eſt ſeul, & que l'extérieur ne groſſit pas ſon idée au jugemens des ſens. *Inſt. d'un Pr.*

Le célebre Pierre Danez Evêque de Lavaur qui vivoit ſous les regnes de Henri II, de François II & de Charles IX, s'exprime ainſi dans une inſtruction qu'il donna à un Seigneur de la Cour envoyé en Ambaſſade par le Roi Charles IX. L'Ambaſſadeur doit compoſer les actions de la vie privée & domeſtique de ſa famille : il doit ſe montrer juſte & amateur du repos : il faut qu'il s'informe des moyens que ſon prédéceſſeur a tenus pour être inſtruit & averti de ce qui ſe paſſoit de ſon tems : ſavoir comment les autres Ambaſſadeurs ont agi dans les conteſtations qu'ils ont eues ſur ce cérémonial : il doit apprendre la nature du pays, ſes confins, ſes limites, ſa fertilité ou infertilité, l'induſtrie des peuples, leur inclination aux armes ou aux arts : quelles places fortes a ce Prince, terreſtres ou maritimes : les propres forces dont ce Prince peut faire état en tems de guerre; de quels Etrangers il peut être aſſiſté, ſoit pour leur intérêt commun entr'eux, ou bien en les ſoudoyant : quelles diſpoſitions il a envers les Princes ſes voiſins, ou autres, & la leur envers lui : le fondement & les occaſions que les uns & les autres peuvent avoir d'être bien ou mal enſemble : le revenu & la dépenſe ordinaire de ce Prince : ſon tréſor & de combien il le peut augmenter par an : de quels Miniſtres ou Conſeillers il ſe ſert; leur qualités perſonnelles; leurs fins & intérêts particuliers; leur union ou déſunion : quelle part les Grands ont aux affaires : l'humeur & le génie du Prince : ſes qualités : ſes inclinations.

L'Ambaſſadeur doit rendre ſa converſation douce, facile, aimable, principalement à ceux qui ont quel-

que autorité, ou familiarité avec le Prince, gardant néanmoins toujours ſa dignité ſelon la différence des perſonnes ... louant en général la police de l'Etat, les Ordonnances du Prince, &c. La converſation des autres Ambaſſadeurs & Miniſtres, eſt auſſi très néceſſaire, comme capable de donner des avis importans... il doit par tous moyens acquérir des amis, & de toutes profeſſions, ſans eſpérer que l'inſtruction des affaires qui naiſſent journellement, vienne jamais de ceux avec leſquels on traite; car ce ſeroit témérité de s'y attendre; mais pour réuſſir en cela, il faut de l'adreſſe & la dépenſe, & que les moyens dont il ſe ſert ne viennent à la connoiſſance de perſonne..... Il doit recueillir ſoigneuſement les avis de ce qui ſe paſſe aux Cours voiſines pour en informer ſon Prince, & il pourra quelquefois en faire part au Prince du Pays, quand ce ſera choſe qui le concernera; il doit écouter avec douceur & modeſtie les raiſons des autres, ſans être amoureux des ſiennes & trop entier dans ſon opinion.

Les inſtructions qu'on donne aux Ambaſſadeurs ſont en partie limitées ou non. En ce qui eſt limité, l'Ambaſſadeur doit rapporter naïvement la négociation & les moyens qu'il y a tenus, ſans entrer trop avant aux raiſons qu'il y a de part & d'autre; mais pour ce qui eſt remis à ſa diſcrétion & liberté, il doit s'étendre davantage, faiſant voir les occaſions & motifs des affaires; ſur quoi eſt fondé ſon jugement particulier, & pourquoi il a dû prendre le parti qu'il a pris, & circonſtanciant & juſtifiant ſi bien les cauſes de ſa réſolution, que les Miniſtres de ſon Prince ne puiſſent l'accuſer de s'être laiſſé ſurprendre. La diligence de l'Ambaſſadeur à tenir ſon maître bien averti de choſes néceſſaires & qui le concernent, mais auſſi de toutes les autres, tant certaines qu'apparentes, fait connoître en gros les deſſeins des Princes Etrangers: il doit mander auſſi les divers jugemens que font les Politiques & les Spéculatifs de ces projets.

Il doit avoir pour maxime d'écrire autant les choſes qui déplaiſent que celles qui peuvent plaire, & qu'à fin de compte, le Prince, s'il eſt bien ſage & bien

entendu, demeure plus content de l'Ambaſſadeur qui ne lui aura rien caché de tout ce qu'il aura appris au lieu de ſa réſidence, que de celui qui, pour lui épargner du chagrin, ſe ſera abſtenu de lui écrire des choſes fâcheuſes.

Aux affaires d'importance il doit rechercher adroitement les occaſions d'en pouvoir entretenir le Prince même, ou ſes plus confidens Miniſtres, afin qu'après leur en avoir parlé pluſieurs fois ſéparément, on puiſſe pénétrer peu à peu le fonds & leurs intentions, pour en écrire enſuite plus ſurement. Cette méthode miſe en pratique avec art ſervira non-ſeulement à bien acheminer les affaires, mais encore à prévenir & à rompre les meſures de ceux qui travailleront à faire manquer la négociation de l'Ambaſſadeur.

Mal habile, eſt tout Ambaſſadeur qui pour en honorer un autre, déshonore ſon Prince & ſa nation. *La Houſſ.*

AMBITIEUX. Les hommes vains & Ambitieux ne ſauroient être que les miniſtres des deſſeins de Dieu & les exécuteurs de ſes ordres, ſans ſavoir le plus ſouvent ce qu'ils font : c'eſt envain qu'ils s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent : ils ne pourront jamais rien qu'autant que leurs deſſeins ſe rencontreront avec ceux de Dieu & qu'ils travailleront à l'accompliſſement de ſes ordres. *Eſſ. de Mor.*

AMBITION. Le ſage guérit de l'Ambition par l'Ambition même : il tend à de ſi grandes choſes qu'il ne peut ſe borner à ce qu'on appelle des treſors, des poſtes, la fortune & la faveur : il ne voit rien dans de ſi foibles avantages, qui ſoit aſſez bon & aſſez ſolide pour remplir ſon cœur, & pour mériter ſes ſoins & ſes délices : il a même beſoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le ſeul bien capable de le tenter eſt cette ſorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute ſimple, mais les hommes ne l'accordent guere, & il s'en paſſe.

L'eſclave n'a qu'un maître : l'Ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à ſa fortune.

L'envie de parvenir ſuſpend les vices & leur fait prendre les dehors de la vertu.

Un Ambitieux eſt toujours avide de faire fortune, toujours incertain s'il la fera, toujours inquiet quand il l'a faite, toujours accablé de chagrin s'il vient à la perdre, & jamais ſatisfait des grands biens qu'il peut avoir acquis.

La véritable Ambition conſiſte bien plus à ſe rendre ſupérieur en mérite qu'en dignité.

L'Ambition qui ſuccede aux défauts de la jeuneſſe ne les étouffe pas, mais ſe contente de les couvrir & de les ſuſpendre.

On devient plus circonſpect dans un certain âge ſans devenir meilleur: on prend de la vertu les apparences dont on a beſoin, mais la réalité des vices demeure; & quand on eſt parvenu à ce qu'on deſiroit, le maſque tombe de ſoi-même & le naturel ſe remontre: des hommes que l'on croyoit ſérieux & appliqués ne ſont touchés que de leurs plaiſirs: on les croyoit déſintéreſſés, ils ſont avares: on les croyoit juſtes, ils ſont les protecteurs de l'injuſtice.

L'Ambition eſt pernicieuſe dans une République, elle a de bons effets dans un Etat Monarchique, elle donne la vie à ce gouvernement, & on y a cet avantage qu'elle n'y eſt pas dangereuſe, parcequ'elle y peut être ſans ceſſe réprimée. Vous diriez qu'il en eſt comme du ſyſtême de l'univers, où il y a une force qui éloigne ſans ceſſe du centre tous les corps, & une force de peſanteur qui les y ramene. L'honneur fait mouvoir toutes les parties du corps politique, il les lie par ſon action, & il ſe trouve que chacun va au bien commun, croyant aller à ſes intérêts particuliers.

De tous les ſentimens qui tyranniſent notre ame, il n'en eſt aucun de plus funeſtes pour ceux qui en ſentent l'impreſſion, de plus contraire à l'humanité, de plus fatal au repos du monde, qu'une Ambition déréglée, qu'un deſir exceſſif de fauſſe gloire. Un Prince Ambitieux eſt plus malheureux qu'un particulier; car ſa folie étant proportionnée à ſa grandeur, n'en eſt que plus vague, plus indocile, plus inſatiable. Machiavel ne fait voir l'Ambition que dans ſon beau jour; il ne parle que des Ambitieux qui ont été

TAYLOR INST. OXFORD

ſecondés de la fortune, & il garde le ſilence ſur ceux qui ont été les victimes de cette cruelle paſſion ; cela s'appelle en impoſer au monde. *Machiavel.*

La balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques Princes conſidérables n'a pour but que de s'oppoſer aux Ambitieux, & de conſerver le repos du monde.

Il eſt naturel aux grandes ames de deſirer de procurer l'immortalité à leurs noms, afin que leurs ames puiſſent encore après le trépas cueillir des lauriers & faire l'objet de l'admiration de la poſtérité. L'antiquité nous en fournit une infinité d'exemples, & je ne ſuis pas ſurpris que l'Ambition ait tant regné dans ces temps reculés, quand je conſidere que l'antiquité avoit peu ou point d'idée de l'immortalité de l'ame ; & qu'ainſi pour n'être pas après la mort entierement enſevelis dans le néant, elle ambitionna de s'immortaliſer au moins par la vertu. *Oxenſt.*

AMBITION. La plûpart des hommes confondent l'émulation & l'amour de la gloire avec l'Ambition, & regardent celle-ci comme un ſentiment vertueux : il y a cependant entre ces choſes une grande différence, l'Ambition eſt un deſir de s'élever & de paroître au-deſſus des autres : c'eſt une ſoif brûlante d'honneurs & de prééminences, qui nous tyranniſe, qui cherche à ſe ſatisfaire aux dépens de l'équité même : l'Ambition n'a point de bornes, à peine eſt-elle parvenue au grade deſiré, qu'elle en deſire un nouveau : l'Ambitieux croit voir tout le monde au-deſſus de lui, & voudroit que tout fût au-deſſous : il s'irrite des honneurs dont un autre eſt décoré : tantôt il fait éclater ſa fureur, tantôt plus modéré en apparence, il cherche par des détours obſcurs à détruire un rival. Prudence, activité, hypocriſie, tout ſert à ſes deſſeins : l'amitié n'eſt point faite pour lui : il ne connoît ni le plaiſir ni la joie : le patriotiſme n'eſt pour lui qu'une chimere : s'il affecte d'autres paſſions, s'il a l'apparence de vertu, c'eſt pour mieux cacher ſes vues & s'aſſurer du ſuccès. *Amuſ. Philoſ.*

AME. Les maladies de l'Ame ſe rendent d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont inſenſibles.

Il n'eſt rien de plus miraculeux qu'une belle Ame, c'eſt l'image ſenſible d'une Divinité inviſible. On voit de grandes actions ſans en comprendre la grandeur.

Les grandes Ames ne conçoivent rien de médiocre.

La ſanté de l'Ame n'eſt pas plus aſſurée que celle du corps, & quoique l'on paroiſſe éloigné des paſſions, on n'eſt pas moins en danger de s'y laiſſer emporter, qu'on ne l'eſt de tomber malade, quand on ſe porte bien.

Les grandes Ames ne ſont pas celles qui ont moins de paſſions & plus de vertus que les Ames communes; mais celles ſeulement qui ont de plus grands deſſeins.

La plûpart des hommes oublient ſi fort qu'ils ont une Ame, & ſe répandent en tant d'actions & d'exercices, où il ſemble qu'elle eſt inutile, que l'on croit parler avantageuſement de quelqu'un, en diſant qu'il penſe; cet éloge même eſt devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-deſſus du chien & du cheval.

Notre Ame a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître.

Les plus fortes Ames ſont celles qui ne s'élevent, ni ne s'en orgueilliſſent pour aucune proſpérité.

A la mort, dit Platon, ce qui eſt corruptible dans l'homme meurt, mais ce qui eſt en lui d'immortel & d'incorruptible, ne reçoit aucun changement ni déchet, la mort agiſſant ſeulement ſur ce qui lui eſt aſſujetti. Nos Ames ſont donc vraiment immortelles, & elles vont après la mort dans les enfers.

La commune crainte de la mort eſt une commune opinion de l'immortalité de l'Ame; & elle doit être d'autant plus infaillible, qu'elle naît de nos propres ſentimens par la conſéquence qu'on en peut tirer. *Id.*

L'immortalité de l'Ame eſt une choſe qui nous importe ſi fort, & qui nous touche ſi profondément, qu'il faut avoir perdu tout ſentiment pour être dans l'indifférence de ſavoir ce qui en eſt. Toutes nos actions & toutes nos penſées doivent prendre des routes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des biens éternels à

eſpérer ou non, qu'il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. Ainſi notre premier intérêt & notre premier devoir eſt de nous éclaircir ſur ce ſujet d'où dépend toute notre conduite. *Paſcal.*

Il ne faut pas avoir l'Ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de ſatisfaction véritable & ſolide, que tous nos plaiſirs ne ſont que vanité, que nos maux ſont infinis, & qu'enfin la mort qui nous menace à chaque inſtant nous doit mettre dans peu d'années & peut-être en peu de jours dans un état de bonheur ou de malheur, ou d'anéantiſſement. Entre vous & le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie qui eſt la choſe du monde la plus fragile, & le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent ſi leur Ame eſt immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Ame. Les deux grands objets vers leſquels notre Ame ſe porte invinciblement, ſont la vérité & le bonheur; notre tâche ici bas conſiſte à les bien démêler, parmi les apparences & les illuſions dont nous ſommes environnés. On ſait quelle eſt la conduite du gros des hommes à cet égard: ils ſe paient de tout ce qui s'annonce à eux, ſur le pied du vrai & du bon: ils adoptent l'un; ils s'efforcent de jouir de l'autre: ils ſe croient arrivés au but pour lequel ils ont été formés, lorſque leur eſprit eſt rempli d'un certain nombre de notions confuſes, & que leur corps eſt ſucceſſivement affecté par des ſenſations agréables. Perſonne n'ignore quelle eſt l'iſſue de cet état; il ſuffit de renvoyer à l'expérience.

La vérité & le bonheur ſont deux choſes unies d'un lien indiſſoluble: l'ouvrage de notre perfection eſt un tout compoſé de ces deux parties aſſujetties, dont l'une ne ſauroit exiſter ſans l'autre. La vérité eſt même le principe du bonheur; c'eſt la premiere idée de notre perfection par laquelle la ſeconde eſt déterminée. C'eſt la reflexion en effet qui fait tout le prix du bonheur, ou plutôt qui en fait l'eſſence même. Plus donc cette reflexion devient diſtincte &

épurée, plus notre félicité s'accroît. Les gens du monde ont raiſon de dire, qu'il ne faut pas creuſer, approfondir, s'appeſantir en quelque ſorte ſur les plaiſirs de la vie, que tous les rafinemens ne ſervent qu'à les gâter & à les faire évanouir. Rien de plus vrai, mais ils prononcent par-là leur propre condamnation; ils font un aveu authentique que leur bonheur n'eſt qu'une ombre vuide de réalité, & qu'ils ne font qu'effleurer la ſurface des objets dans leſquels ils placent leur félicité. Au contraire les biens réels & les plaiſirs ſolides ne demandent que la pierre de touche de l'examen & la reflexion. A leur égard chaque pas vers la vérité eſt néceſſairement vers le bonheur. *Formei, voy. Exiſtence de Dieu.*

Tout raiſonnement qui tend à dégrader l'Ame en attaquant les preuves que la raiſon nous fournit pour ſon immatérialité, nuit par contre-coup à la religion, parcequ'il obſcurcit en ce point la liaiſon des vérités naturelles avec les révélées, qu'il favoriſe le prejugé où eſt l'incrédule que l'Ame meurt avec le corps, & qu'il fournit contre la foi matiere à de nouveaux doutes. *Anon.*

Se ſoucier peu de ce que la vraie philoſophie nous apprend ſur la diſtinction du corps d'avec l'Ame, & de la prééminence naturelle de l'Ame ſur le corps; dire, comme font nos eſprits forts, qu'il ne nous importe guere de quelle nature ſoit l'Ame, pourvu que Dieu nous ait révélé qu'elle ne doit point mourir; c'eſt comme ſi l'on diſoit que peu nous importe que la lumiere naturelle nous convainque de la juſtice des devoirs qui nous ſont preſcrits dans l'Evangile; que c'eſt une pure queſtion de philoſophie, où la religion n'a nul intérêt, & qu'il nous ſuffit pour obéir à tous ces devoirs, qu'une autorité divine nous les impoſe. *Anon.*

AMI. N'ayez point pour Ami un homme non ſecret, déguiſé, grand parleur, colere. *Prov. de Salom.*

Un fidele Ami eſt une forte protection: celui qui l'a trouvé, a trouvé un tréſor. *Id.*

Les Amis ſe font voir dans la bonne fortune, mais ils ne ſe connoiſſent que dans la mauvaiſe.

Il y en a beaucoup qui portent le nom d'Ami, mais l'on en trouve fort peu qui ſoient dignes de cette qualité; celle-ci eſt auſſi rare que l'autre ſe rend commune.

L'Ami qui étudie nos défauts pour nous les repréſenter en ſecret, peut porter dignement cette qualité.

On doit tenir pour Ami celui qui nous conſeille bien, & nous aſſiſte fidelement en nos affaires.

C'eſt aſſez pour ſoi d'un fidele Ami: c'eſt même beaucoup de l'avoir rencontré.

C'eſt beaucoup tirer de notre Ami, ſi étant monté à une grande faveur, il eſt encore un homme de notre connoiſſance.

Dans les occaſions d'aider vos Amis, ayez toujours trois choſes ouvertes, la main, le viſage, & le cœur.

Les gens ruſtiques n'ont jamais d'Amis, ni dans la proſpérité, parcequ'ils ne connoiſſent perſonne, ni dans l'adverſité, parceque perſonne ne les connoît alors.

L'eſprit & le cœur concourent pour faire l'Ami parfait.

Il ne faut pas regarder quel bien nous fait un Ami, mais ſeulement le deſir qu'il a de nous en faire.

Il ne faut regarder dans ſes Amis que la ſeule vertu qui nous attache à eux, ſans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaiſe fortune; & quand on ſe ſent capable de les ſuivre dans leur diſgrace, il faut les cultiver hardiment & avec confiance juſques dans la plus grande proſpérité.

Il n'y a point de ſolitude pareille à celle d'un homme qui n'a point d'Amis, ſans leſquels le monde n'eſt proprement qu'un déſert: celui qui n'eſt pas capable d'Amitié, tient de la bête plus que de l'homme. *Bac.*

Les fruits principaux de l'Amitié ſont de ſoulager les douleurs & de calmer les inquiétudes.

Pour remettre le cœur dans ſon état naturel, il n'eſt pas de meilleur remede qu'un véritable Ami, auquel on puiſſe communiquer ſes joies & ſes afflictions.

Un autre fruit de l'amitié eſt de calmer les paſ-

ſions de l'ame : il eſt certain que celui qui a l'eſprit agité de pluſieurs penſées, ſentira fortifier ſon entendement & ſa raiſon, quand il ne feroit ſimplement avec ſon Ami que lui rendre compte de ce qui l'occupe ; car il débat ſes penſées, il les range avec plus d'ordre quand elles ſont exprimées par des paroles ; il devient plus prudent ; & un raiſonnement d'une heure fait plus d'effet ſur ſon entendement, que la méditation d'un jour entier. Il ſeroit plus avantageux à l'homme de découvrir aux arbres & aux ſtatues ce qui l'afflige dans l'ame, que de garder un obſtiné ſilence.

L'homme eſt toujours à lui-même ſon plus grand flatteur, il n'eſt point de meilleur remede à cela que la liberté d'un Ami qui nous dit ſon avis. Les Grands font des fautes groſſieres pour n'avoir pas un Ami qui les avertiſſe à propos. Il y a une infinité de choſes que nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes : parler de ſon mérite, demander une grace qui nous coûte, tout cela a bonne grace dans la bouche d'un Ami. *Id.*

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'Amitié ; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les Amis, ſi nous n'avons pas aſſez de diſcernement pour les bien choiſir : les Amis importuns font ſouhaiter des indifférens agréables : les difficiles nous donnent plus de peine pour leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs ſervices : les impérieux nous tyranniſent, il faut haïr ce qu'ils haïſſent. Il faut faire violence à notre naturel, aſſervir notre jugement, renoncer à notre goût, & ſous le beau nom de complaiſance, avoir une ſoumiſſion générale pour tout ce qu'impoſe leur autorité. *S. Evrem.*

L'Amitié eſt la conſolation de la vie : c'eſt faute de reflexion qu'on ne ſe fait pas un Ami de bonne heure. Après le courage, il n'y a rien de ſi néceſſaire que l'Amitié, pour ſupporter cette ſuite d'évenemens malheureux qui caractériſent nos différens âges. Je ne connois de gens véritablement ennuyés de vivre, que ceux qui n'ont point d'Amis. *Conſ. de l'Amitié.*

AMITIÉ. L'Amitié eſt une communauté de ſentimens, & de volontés, de joyes, d'afflictions, de bonne ou de mauvaiſe fortune.

L'Amitié n'eſt autre choſe qu'une parfaite union de deux cœurs, que l'inclination fait naître, que la reſſemblance des mœurs forme, que le mérite ſoutient, & que la vertu rend éternelle.

Cette union dans la vraie Amitié ne peut être qu'entre les bons, car les méchans ne ſont pas ſemblables à eux-mêmes, dans l'inconſtance où les mettent leurs paſſions.

Ce qui nous rend ſi changeans dans nos amitiés, c'eſt qu'il eſt difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'eſprit.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, & nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Les Amitiés renouées demandent plus de ſoins que celles qui n'ont jamais été rompues.

Il n'y a rien de plus naturel & de plus trompeur que de croire qu'on eſt aimé.

Il y a un goût dans la pure Amitié où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres.

L'on ne peut aller loin dans l'Amitié ſi on n'eſt pas diſpoſé à ſe pardonner les uns aux autres les petits défauts.

La premiere loi d'Amitié eſt de ne requerir ſon ami de choſe qui ne ſoit juſte & en ſa puiſſance.

L'Amitié qui n'eſt fondée que ſur l'utilité, eſt de peu de durée.

Où commence la défiance, là finit l'Amitié. Les liens de l'Amitié ſont plus étroits, procédant de la vertu, que du ſang & du parentage, & tout homme de bien eſt parent d'un vertueux, à cauſe de la reſſemblance des mœurs qu'ils ont enſemble.

Il n'y a jamais de vraie Amitié entre les méchans.

Une des ſciences de l'homme ſage eſt de ſavoir que la plûpart des miſeres de notre eſprit viennent de la ſolitude intérieure, & que leur remede eſt une véritable Amitié.

Il eſt doux de voir ſes amis par goût, & par eſtime; il eſt pénible de les cultiver par intérêt, c'eſt ſolliciter.

Cet épanchement de cœur que permet l'Amitié eſt d'autant plus ſenſible, qu'il adoucit la contrainte du monde où l'on vit preſque toujours pour le ſpectacle : ſans cette précieuſe liberté, le train de la vie eſt inſipide : cette communication & cet échange libre & ſincere de penſées & de ſentimens, eſt le plus doux plaiſir de l'eſprit : il n'en eſt pas comme de l'amour qui eſt tumultueux & inquiet : l'Amitié eſt plus calme, la raiſon en eſt le fondement, c'eſt un feu qui éclaire l'eſprit & qui échauffe le cœur ſans le brûler.

Cicéron a obſervé fort judicieuſement que l'Amitié augmente le bonheur & diminue la miſere, en ce qu'elle redouble notre joie & qu'elle partage nos chagrins. Tous ceux qui ont écrit depuis ſur cet article ont adopté la même penſée. *Spect.*

La premiere Amitié qui naît dans le monde eſt celle qui ſe forme dans le ſein des familles : l'habitude continuelle d'être toujours enſemble, & de ſe conſidérer comme étant du même ſang, les mêmes ſentimens dans leſquels on eſt élevé, la communication des ſecrets, des affaires & des intérêts ; toutes ces choſes contribuent autant à ſa naiſſance que la Nature, elles conſacrent pour le moins le nom de frere & de ſœur autant que le lien du même ſang ; mais cette premiere Amitié s'affoiblit inſenſiblement. 1°. Par le grand nombre de perſonnes dont une famille eſt compoſée. 2°. Parcequ'on ſort de ſa famille pour s'établir dans le monde, ou bien on entre par le mariage en de nouvelles alliances, ou dans l'Egliſe, ou dans quelque Monaſtere. Que dirai-je de l'intérêt qui diviſe ſi ſouvent les familles. Quand même toutes ces choſes ſeroient réglées, le ſeul éloignement où l'on eſt, diminue quelque choſe de la premiere tendreſſe. Cela n'empêche pas, que lorſqu'il ſe rencontre des occaſions eſſentielles de ſe rendre ſervice, on ne ſe faſſe une gloire de n'y manquer en rien.

Il y a auſſi une ſeconde eſpece d'Amitié qui a auſſi ſes perfections & ſes imperfections. C'eſt celle qui ſe trouve entre un mari & une femme, lorſqu'ils ſont entrés ſans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence.

Mais quand on parle de l'Amitié, ce n'eſt ni de cette premiere ni de cette ſeconde que l'on entend parler. C'eſt d'une eſpece toute particuliere. On veut qu'elle ne ſoit qu'entre deux perſonnes, qu'elle ſoit des années entieres à ſe former, que la vertu en ſoit le fondement, qu'elle dure toujours. Les Auteurs triomphent ſur ce portrait, mais ils n'en ont jamais vû l'original. Il faut encore éviter de prendre pour Amitié, je ne ſais combien de commerces que l'on a dans la vie, & qui ne méritent point aſſurément ce glorieux titre. Pour être enſemble de quelque partie de plaiſir, ou pour ſe trouver dans les même compagnies, on ne peut pas s'aſſurer par ces ſortes de liaiſons d'une Amitié un peu forte: il eſt vrai que l'on aime les gens commodes, plaiſans, agréables, que l'on ſe trouve avec plaiſir où ils ſont, & qu'on leur fait un accueil favorable, mais il n'eſt pas moins vrai que les gens que l'on ne connoît que ſur ce pied-là ne doivent pas mettre l'Amitié que l'on a pour eux à une épreuve un peu forte. Si l'on y fait un peu de reflexion, on verra que c'eſt cette eſpece d'Amitié, qui toute imparfaite & toute commune qu'elle eſt, ne laiſſe pas de former une ſorte de lien d'honnêteté ſur laquelle on regle ſa conduite, & qui eſt comme le fondement du repos public C'eſt elle qui apprend la maniere de vivre, & cette maniere comprend une infinité de petits devoirs ſans leſquels tout ſeroit en confuſion. *S. Evr.*

Amitiés. Ce que nous appellons ordinairement Amitiés, ce ne ſont qu'accointances & familiarités nouées par quelqu'occaſion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En la parfaite & vraie Amitié, elles ſe mêlent & confondent l'une en l'autre d'un mélange ſi univerſel, qu'elles effacent & ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Elle n'a point à ſe regler au patron des amitiés molles & régulieres auxquelles il faut tant de précaution de longue & préalable converſation. *Montaigne.*

AMOUR. Il n'y a point de déguiſement qui puiſſe long-tems cacher l'Amour où il eſt, ni le feindre où il n'eſt pas.

Quand on aime, on doute ſouvent de ce que l'on croit.

On pardonne tant que l'on aime.

En Amour celui qui eſt guéri le premier, eſt toujours le mieux guéri.

Il eſt plus ordinaire de voir un Amour extrême, qu'une parfaite amitié.

L'Amour qui naît ſubitement eſt plus long à guérir.

Celui qui croît peu à peu & par dégrés, reſſemble trop à l'amitié pour être une paſſion violente.

Il y a pluſieurs remedes qui guériſſent de l'Amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

L'Amour eſt une paſſion plus utile au théâtre qu'à la vie des hommes : elle eſt toujours dangereuſe pour eux. Parmi les grands hommes, pas un ne s'eſt laiſſé tranſporter à un accès d'amour inſenſé, excepté Marc-Antoine, & Appius Claudius le Decemvir. *Bacon.*

L'Amour peut s'emparer d'un cœur bien fortifié ſi on n'y fait pas bonne garde. Il naît de cette paſſion des excès offenſans pour toute la Nature : cette frénéſie paroît ridicule à ceux qu'elle ne regarde pas.

Il y a dans la Nature humaine une inclination ſecrete qui nous porte à l'Amour. L'Amour conjugal produit le genre humain : l'Amour débauché l'avilit & le corrompt.

L'Amour nous trompe toujours; il prend toujours quelque forme qui n'eſt pas la ſienne. Le cœur, d'intelligence avec lui, fait nous cacher ſon penchant, de peur d'allarmer la raiſon & la pudeur : c'eſt un ſimple amuſement; c'eſt l'eſprit qui nous touche; enfin, juſqu'à ce que l'Amour ſe ſoit rendu le maître, il eſt preſque toujours ignoré : il ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires; il a trop de partiſans chez nous : mais il eſt des remedes pour en arrêter les progrès; & ce ſont principalement les réflexions qu'on doit faire ſur les ſuites funeſtes des paſſions, & les maux que l'Amour peut faire. 2°. Fuir les ſpectacles & les repréſentations paſſionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point ſentir : la Muſique, la Poëſie, tout cela eſt du train de la volupté.

Les lectures ſolides ſont d'un grand ſecours pour fortifier la raiſon contre la paſſion. *Avis d'une mere.*

L'Amour eſt une paſſion trop chargée de foibleſſe pour être la dominante dans une piece héroïque telle qu'eſt une Tragédie : j'aime qu'elle y ſerve d'ornement & non pas de corps, & que les grandes ames ne la laiſſent agir qu'autant qu'elle eſt compatible avec de plus nobles impreſſions ; nos doucereux & nos enjoués ſont de contraire avis, mais ils ſe trompent. *Corneille.*

Amour. L'union de deux perſonnes attachées entierement l'une à l'autre ; cette belle union a beſoin de choſes étrangeres, qui excitent le goût de la vie & le ſentiment de la joie. Avec toute la ſympathie du monde, tout le concert, toute l'intelligence, elle aura de la peine à fournir la conſolation de l'ennui qu'elle fait naître. C'eſt dans un mêlange d'occupations agréables & d'affaires, que les liaiſons les plus ſolides ſe ſont formées.

Les Anciens n'ont guere traité l'Amour, que par ce qu'il y a de plus phyſique & de groſſier ; ils n'y ont preſque vu qu'un beſoin animal, qu'ils ont daigné rarement déguiſer ſous les couleurs d'une tendreſſe délicate. Je n'impute pas aux Poëtes Grecs & Latins cette groſſiereté : les hommes n'étoient pas alors plus avancés en matiere d'Amour ; & les Poëtes de ce tems n'auroient pas plû, ſi le goût général avoit été plus délicat que le leur. *La Motte.*

Une paſſion (de l'Amour) naiſſante & combattue éclate : un Amour ſatisfait ſait ſe cacher. *Voltaire.*

L'Amour eſt un ſentiment ſi excluſif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il exige naturellement un retour ſemblable de la part de ſon objet : voilà pourquoi il produit la jalouſie qui n'eſt autre choſe que la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de ce qu'on aime. L'Amour eſt un ſentiment le plus doux que nous connoiſſions, & en même tems terrible par les malheurs dont il eſt ſouvent la ſource.

Si des lumieres ſupérieures à la raiſon ne nous promettroient pas une condition meilleure, nous aurions

beaucoup à nous plaindre de la Nature, qui, en nous préſentant d'une main le plus ſéduiſant des plaiſirs, ſemble avoir voulu nous en éloigner de l'autre, par les écueils dont elle l'a environné : elle nous a, pour ainſi dire, placés ſur le bord d'un précipice, entre la douleur & la privation. *Dallembert.*

On peut être pluſieurs fois heureux par l'Amour, & on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition, ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, c'eſt-à-dire, qu'un homme devienne Roi, ſes plaiſirs ſont faits pour trop peu de gens : au lieu que l'Amour ſemble fait pour tout le monde : il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'Amour ; un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guere s'aſſurer d'un cœur : il ne ſait ſi on ne fait pas pour ſon rang tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. La Royauté lui coute tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux. *Fontenelle.*

La Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite ; il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur : elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les perſonnes dignes d'eſtime ; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable prouve peu, ou preſque rien en faveur de celui ſur qui il tombe. *Font.*

Il arrive ſouvent que nous ne ſommes pas aimés de certaines gens, mais ce n'eſt pas par des reproches, ni par des plaintes, qu'on doit prétendre obtenir cet Amour. C'eſt peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas : c'eſt peut-être auſſi par la mauvaiſe diſpoſition des autres : en général on n'aime pas les avares, les intéreſſés, les préſomptueux ; ſi on croit que nous le ſommes, cette averſion générale agit contre nous ; mais elle eſt juſte en quelque maniere ; car un homme en qui ces défauts ſe rencontrent, mérite qu'on ait quelque eſpece d'averſion pour lui. Eſt-ce le jugement que l'on fait de nous qui

nous bleſſe en cela; mais ce jugement eſt formé ſur quelques apparences qui peuvent être legeres à la vérité, mais qui ne laiſſent pas d'emporter l'eſprit de ceux qui les voient. Quand les hommes nous aiment, ce n'eſt pas nous proprement qu'ils aiment, leur Amour n'étant fondé que ſur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons: ils en font de même quand ils nous haïſſent: ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voient que nos défauts. *Eſſ. Mor.*

Amour-propre. C'eſt l'Amour-propre qui fait que l'homme s'aime ſans bornes & ſans meſure; qu'il n'aime que ſoi, qu'il rapporte tout à ſoi; il ſe deſire toute ſorte de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en deſire qu'à ſoi-même ou par rapport à ſoi-même; il ſe fait le centre de tout, il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, inquiets, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleurs. *Nic.*

L'Amour-propre fait tous les vices & toutes les vertus morales, ſelon qu'il eſt bien ou mal entendu. Nous ne reſſentons nos maux qu'à proportion de notre Amour-propre.

L'Amour-propre fait que nous ne trouvons guere de gens de bons ſens, que ceux qui ſont de notre avis.

Le monde eſt plein de gens qui faiſant extérieurement & par habitude la comparaiſon d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite.

On eſt prompt à connoître les plus petits avantages, & lent à pénétrer ſes défauts.

Rien ne déplaît tant que de montrer un Amour-propre trop dominant, de faire ſentir qu'on ſe préfere à tout, & qu'on ſe fait le centre de tout.

Tous les vices favoriſent l'Amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre.

L'Amour-propre eſt une préférence de ſoi aux au-

tres, & l'honnêteté eſt une préférence des autres à ſoi.

Notre Amour-propre nous dérobe à nous-mêmes & nous diminue tous nos défauts : nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les ſentons plus : ils n'incommodent que les autres : pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui.

L'Amour-propre outré fait les grands crimes, quelques degrés au-deſſous il fait les vices, & le peu qui en reſte affoiblit les vertus & les agrémens de la ſociété.

L'Amour-propre eſt un ballon gonflé de vent dont il ſort des tempêtes quand on lui a fait une piquure. *Volt.*

ANCIENS & Modernes (Auteurs). Si les Anciens ont eu l'honneur de l'invention, leurs partiſans n'en doivent pas triompher : ils n'ont eu que l'avantage d'avoir vêcu les premiers. En effet, pourquoi n'avons-nous pas inventé auſſi-bien qu'eux. Après tout, ſi l'on vouloit affoiblir leur gloire, ne pourroit-on pas dire qu'il ne faut pas tant d'eſprit & de méditation pour les premieres découvertes ; qu'au contraire, il en faut beaucoup plus pour ajouter, parcequ'on trouve la matiere plus épuiſée, & que ce qui reſte à découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Cependant l'on veut bien convenir que nous ſommes guidés & éclairés par leurs lumieres que nous ajoutons à celles de notre propre fonds, nous pouvons même profiter de leurs fautes & redreſſer leurs raiſonemens qui n'étoient pas tout-à-fait juſtes ni ſolides : mais leurs adorateurs veulent qu'on les admire par-tout, & qu'il ne ſoit pas permis de leur trouver des défauts. C'eſt particulierement le génie des Commentateurs, peuple très ſuperſtitieux. Les expreſſions les plus obſcures d'un Ancien qu'ils ont choiſi pour l'objet de leur culte, ont à leur gré un ſens fin & myſterieux, que les ſeuls intelligens peuvent appercevoir, & les plus froides plaiſanteries ont un ſel qui ne ſe fait ſentir qu'à ceux qui ont le bon goût de l'Antiquité. *Fonten.*

Pour les pauvres Modernes, l'on examine leurs

moindres fautes avec la derniere ſévérité: il n'y a point d'indulgence pour eux: on veut que tout y ſoit achevé; & il faut qu'un raiſonnement ou une penſée ſoit bien juſte pour échapper aux regards curieux d'un cenſeur. Mais il faut eſpérer que dans 15 ou 16 ſiecles, on les traitera avec plus de reſpect, qu'ils trouveront à leur tour des défenſeurs, d'un courage invincible, & que la poſtérité favorable les regardera avec la même ſoumiſſion que l'on fait les Anciens aujourd'hui, & s'étudiera à trouver des beautés qu'ils n'ont pas même prétendu mettre dans leurs ouvrages.

On a de grandes obligations aux Anciens, mais il eſt permis d'animer les modernes à une émulation ſans laquelle le génie refroidi ſe contenteroit toujours du médiocre. On eſt las aujourd'hui d'entrer dans cette queſtion ſi fameuſe qui a fait une eſpece de ſchiſme dans les Lettres. On doit laiſſer aux vrais Savans, qui l'emporte des Anciens ou des Modernes. On a avancé qu'il y a de la poſſibilité à ſurpaſſer nos maîtres. Quand même cette idée ſeroit fauſſe, ce qui n'eſt pas décidé, l'illuſion ne laiſſeroit pas d'avoir encore ſes avantages: on fera toujours d'autant plus d'efforts pour atteindre les Anciens, qu'on déſeſperera moins de les paſſer. Il eſt conſtant néamoins, que qui ne ſait pas les admirer où ils ſont admirables, n'écrira jamais rien que de médiocre: on ne doit pas à la vérité s'élever contre une admiration éclairée, mais il doit être libre de diſcerner, comment & juſqu'où les choſes ſont belles, & on n'eſt pas obligé de prodiguer aux défauts mêmes, les éloges qui ne ſont dûs qu'aux vraies beautés. En cela, ce n'eſt point un préjugé légitime que l'on condamne, mais un joug illégitime que l'on ſecoue. Nous avons un avantage qui manquoit aux Anciens, puiſqu'ils ſont nos maîtres, & qu'ils n'en ont pas eu du moins d'auſſi parfaits. Un génie médiocre, formé ſur leurs exemples peut tenir lieu du génie excellent qu'ils ont eu ſans autre ſecours, & enfin la perfection des ouvrages pourroit être de notre côté, que l'avantage du mérite perſonnel ſeroit encore du leur. L'émulation peut donc ſubſiſter avec

la modeſtie, & on doit nous la permettre à cette condition. *La Mot.*

Les Anciens, dit-on, ont tout inventé : c'eſt ſur ce point que leurs partiſans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous : point du tout, mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivieres & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes : ſi l'on nous avoit mis à leur place nous aurions inventé. Je conviens que les premieres découvertes étant faites, on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour y en ajouter de nouvelles, quoiqu'il faille ſouvent plus d'effort d'eſprit pour ces dernieres : je conviens encore que ſi nous ſurpaſſons le premier inventeur, c'eſt lui qui nous a aidé à le ſurpaſſer. Je vais plus loin, & je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vues fauſſes qu'ils ont eues, & de mauvais raiſonnemens qu'ils ont faits. Car telle eſt notre condition, qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable ſur quelque matiere que ce ſoit, il faut avant cela que nous nous égarions longtems, & que nous paſſions par toute ſorte d'erreurs & d'abſurdités. Il ſemble qu'il eût été facile, par exemple, de penſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir-là, il a fallu eſſayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Ariſtote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai ſyſtême. Ainſi nous avons obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire. Il y a je ne ſais combien de ſottiſes que nous dirions ſi elles n'avoient pas été dites. Ainſi étant éclairés par les vues des Anciens & par leurs fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions.

Prenons pour exemple la maniere de raiſonner, qui eſt ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & qui de-là ſe répand ſur tout ; il eſt conſtant que cette ſcience s'eſt extrêmement perfectionnée dans ce ſiecle : elle en avoit beſoin, car les Anciens, ſur quelque ma-

tiere que ce ſoit, ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus, paſſent chez eux pour des preuves. Mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe jouant, donnera bien de la peine à un pauvre Moderne; car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens. On veut qu'ils ſoient intelligibles, juſtes, concluans; on aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées ou de mots: on condamnera la choſe du monde la plus ingénieuſe ſi elle ne va au fait. C'eſt M. Deſcartes, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, plus eſtimable que la Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe ou fort incertaine. Il regne, non-ſeulement dans nos bons ouvrages de Phyſique & de Métaphyſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe qui juſqu'à préſent n'avoient été guere connues.

L'éloquence & la Poëſie ſont le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes: je veux croire que les Anciens en ont pu atteindre la perfection, parceque ces ſortes d'arts ne demandent qu'un certain nombre de vues aſſez bornées, qu'elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; à la différence des autres ſciences, comme les Mathématiques, la Phyſique, la Médecine, qui ne ſe perfectionnent qu'avec une extrême lenteur; ainſi on peut atteindre cette perfection en peu de ſiecles, mais il eſt difficile de dire combien il en faut pour cela. Cela poſé, je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs: mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & elle ne contenteroit jamais les partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner avec eux! ils ſont réſolus à ne trouver aucun défaut dans les Anciens, & à leur pardonner tout, à les admirer ſur tout.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de perfection, contentons-

nous

tons de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſés, mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalés, comme l'oſent dire leurs admirateurs. Et pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. Un bon eſprit cultivé eſt pour ainſi dire compoſé de tous les ſiecles précédens : ce n'eſt qu'un même eſprit qui s'eſt cultivé pendant tous ce tems-là.

Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La différence des tems qui eſt entre les uns & les autres diſparoit à notre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes : ils ſont tous Anciens pour nous. Mais avec un peu de patience il viendra un tems où nous deviendrons les contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eſt aiſé de comprendre qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préférer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, tiendront-ils devant Cinna, Horace, Polieucte, Athalie, le Miſantrope, & un grand nombre d'autres Tragédies & Comédies du bon tems ; car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems eſt paſſé. On peut dire la même choſe des pieces d'éloquence des Anciens & des Modernes ; à l'égard de certains Romans, des Contes & des Opéra, chacun nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la Poſtérité ne ſurpaſſera pas.

Rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parcequ'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature ; non-ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abyme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. *Fonten.*

ANECDOTES. Les Anecdotes ſont un champ reſſerré où l'on glane après la vaſte moiſſon de l'Hiſtoire. Ce ſont de petits détails long-tems cachés ; &

de-là vient le nom d'Anecdotes ; ils intéreſſent le public quand ils concernent des perſonnages illuſtres.

Les Anecdotes les plus utiles & les plus précieuſes ſont les écrits ſecrets que laiſſent les grands Princes, quand la candeur de leur ame, ſe manifeſte dans ces monumens. Les détails domeſtiques amuſent ſeulement la curioſité. Les foibleſſes qu'on met au grand jour ne plaiſent qu'à la malignité, à moins que ces mêmes foibleſſes n'inſtruiſent, ou par les malheurs qui les ont ſuivies, ou par les vertus qui les ont réparées. *Voltaire.*

ANGLOIS. C'eſt particulierement en matiere de Philoſophie, que les Anglois ont été les maîtres des autres nations. Après trois mille ans de vaines recherches, Newton eſt le premier qui a découvert & démontré la grande loi de la Nature, par laquelle toute partie de la matiere peſe vers un centre, & tous les aſtres ſont retenus dans leur cours : il eſt le premier qui ait vu en effet la lumiere ; avant lui on ne la connoiſſoit pas. Ses principes mathématiques où regne une Phyſique toute nouvelle, ſont fondés ſur la découverte du calcul qu'on appelle de *l'infini*, dernier effort de la Géométrie. Bradley, éclairé par les découvertes de Newton, trouva la paralaxe des étoiles fixes, placées à douze millions de millions de lieues loin de notre petit globe.

Hallay ayant eu le commandement d'un vaiſſeau de Roi en 1698, détermina ſur ce vaiſſeau la poſition des étoiles du pôle antarctique, & marqua toutes les variations de la bouſſole dans toutes les parties du globe connu. *Volt.*

ANIMAUX ou Bêtes. Prétendre avec Deſcartes que les Animaux ſont de pures machines, privées du ſentiment dont ils ont les organes, c'eſt démentir l'expérience & inſulter la Nature : avancer qu'un eſprit pur les anime, c'eſt dire ce qu'on ne peut prouver : reconnoître que les Animaux ſont doués de ſenſations & de mémoire, ſans ſavoir comment cela s'opere, c'eſt parler en Sage qui ſait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur ; car quel eſt l'ouvrage de la Nature dont on connoiſſe les premiers principes. *Volt.*

ANTIPATHIES. Les Antipathies peuvent être différentes, il y en a dont les perſonnes qui les reſſentent ſont cauſes elles-mêmes : leur peu de complaiſance attire la contradiction, & la contradiction produit en elles un certain ſoulevement qu'elles appellent Antipathie : il y en a auxquelles on ne contribue rien directement par ſa conduite, mais la maniere impatiente dont on les ſouffre, les entretient, & comme l'on fait quelques repliques ſeches aux contradictions que l'on trouve déraiſonnables, on entretient d'une part une diſpoſition aigre dans les perſonnes avec qui l'on vit, & l'on entre de l'autre dans un certain chagrin & contre les autres & contre ſoi-même. Enfin, il y en a où la perſonne qui les éprouve n'a point de tort ni dans ſa conduite, ni dans ſes paroles, & où elle n'eſt blâmable, que parcequ'elle eſt trop ſenſible aux défauts des autres, & qu'elle ſouffre avec une patience intérieure l'état de rabaiſſement & d'humiliation où elle eſt.

ANTIQUITÉ. (étude de l') L'étude de l'Antiquité nous a procuré des avantages ineſtimables. Avant le regne de François I, nul goût, nulle idée du beau ; mais depuis la renaiſſance des Lettres, nos ancêtres eurent à peine obſervé le génie des illuſtres Ecrivains d'Athenes & de Rome, qu'ils furent éclairés ſur le mérite des ouvrages d'eſprit. Ils ſe bornerent, il eſt vrai, à éclaircir ou à traduire les écrits des Anciens, mais c'étoit bien aſſez pour eux & pour leur ſiecle. Dans la ſuite cette étude devenue moins épineuſe produiſit une émulation & une noble ardeur qui changea en rivaux des Anciens, des eſprits heureuſement nés pour les égaler ſans être leurs copiſtes. Combien la langue Françoiſe s'eſt-elle ſucceſſivement enrichie des beautés des langues Grecque & Latine ? A la vue de tant d'avantages dont nous ſommes redevables à la belle Antiquité, comment ne pas s'élever contre un eſſaim d'eſprits ſuperficiels, qui, n'ayant ni goût ni lumiere, affectent de la mépriſer : la pareſſe s'accommode d'un ſyſtême enfanté par l'ignorance. Ainſi il n'eſt pas étonnant qu'il ait de nombreux partiſans ; que les Lettres Latines ſoient ſi négligées, qu'excepté un petit nombre d'hom-

mes ; obligés par leurs emplois de les cultiver, tout le reſte ſe fait preſque honneur d'oublier ce qu'il en a appris dans ſa jeuneſſe. On ne lit que de miſérables Romans pleins d'idées baſſes, & de fauſſes peintures du cœur humain.

Il y a des écoles où l'on débite ces ſortes de blaſphêmes littéraires : nous avons de petites académies de bel eſprit ; donnons à ces réduits littéraires le nom qui les diſtingue, nous avons des caffés : c'eſt-là le portique, le lycée de nos jeunes Auteurs : c'eſt-là que tombés au ſortir du collége, on leur dit avec amitié, qu'ils ſe donnent bien de garde de reſſembler à ces Anciens Ecrivains de la Grece & de Rome ; à ces gens qu'on appelloit Homere & Virgile : c'eſt-là qu'on leur recommande de fuir autant qu'ils pourront la Nature comme trop commune, comme un moyen de plaire trop uſé : c'eſt-là enfin, que pour qu'il ne manque rien à ces jeunes gens qui doivent être un jour le modele de nos neveux, on leur met en main des mots nouveaux avec le ſecret d'allier ſi biſarrement les vieux, qu'ils deviennent aſſez merveilleux pour nous éblouir, & aſſez ridicules pour nous plaire. En voilà bien aſſez pour ruiner le bon goût, & faire regner le mauvais à ſa place.

Au ſurplus nous avons des gens qui ne craignent point de dire que nous vallons mieux que tous ces Auteurs Anciens, ces prétendus hommes dont on faiſoit tant de bruit ; que la nature quand elle les produiſit, n'avoit fait que s'eſſayer ; que depuis elle étoit devenue bien plus habile ; que dans les Ouvrages modernes, les raiſonnemens étoient déduits avec plus de clarté, les idées moins noyées dans les expreſſions, moins de ſuperfluité dans nos diſcours. Mais quoi ! ſommes-nous donc faits pour les excès, & parceque les Anciens ont abuſé quelquefois des graces, faut-il que nous abuſions toujours de l'exactitude ?

Il ſemble aujourd'hui à notre orgueil, que nous ſommes des gens admirables parceque nous avons appris à bien poſer un principe : il n'eſt plus queſtion dans nos diſcours de ces belles figures qui enlevent l'ame, de ces tours vifs qui peignent & inſinuent la vérité,

de ces expreſſions de génie, qui mettent, pour ainſi dire, ſous les yeux les vérités les plus abſtraites : nous avons renoncé de propos délibéré au beau feu, au beau naturel : nous immolons tout à une raiſon ſévere, & nous nous contentons d'avoir de la préciſion. Ne nous trompons point : eſt-ce bien de la préciſion ? donnons-lui ſon vrai nom ; c'eſt de la ſécheresſe. Quoi qu'il en ſoit, la préciſion eſt l'idole des beaux eſprits de nos jours, & pour louer extrêmement quelqu'un, c'eſt de lui attribuer de la préciſion dans ce qu'il dit ou dans ce qu'il fait. Bien plus, quelque fauſſe que ſoit l'application de ce terme à une infinité de choſes, il a prévalu, il s'eſt établi impérieuſement ; ſi on loue un Acteur pour ſon chant, & un autre pour la danſe, il faut dire que l'un chante avec préciſion, & que l'autre danſe avec préciſion : ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que la plus grande partie de ceux qui emploient cette expreſſion, ne l'entendent pas eux-mêmes : s'ils vouloient être ſinceres, ils conviendroient qu'elle ne forme dans leur cerveau aucune idée diſtincte. *Remi. de S. M.*

Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la préſomption qui en eſt la ſuite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les Anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les ſemences. *Voltaire.*

ARCHITECTURE. Il n'eſt pas auſſi facile à un génie né avec le grand goût de l'Architecture, de faire valoir ſes talens, qu'à tout autre Artiſte : il ne peut élever de grands monumens que quand les Princes les ordonnent. Plus d'un bon Architecte a eu des talens inutiles. *Voltaire.*

ARGENT. Comme l'Argent eſt aujourd'hui l'eſſentiel de l'homme, & que ſans ce métal aucune qualité ne brille, je ſuis ſurpris qu'on ne faſſe pas apprendre aux enfans, l'œconomie par regle, au lieu du Latin, vû qu'un riche ignorant paſſe devant un pauvre ſavant ; & que la bêtiſe, en finance, ſe voit faire la cour par toutes les ſciences. *Oxenſt.*

L'Argent n'eſt rien du tout de ſa nature, il eſt devenu ſeulement ſigne de convention repréſentatif de la vie : loin que la multiplication du ſigne donne des facilités pour le troc, & pour la production de la choſe

ſignifiée ; il ne fait qu'embarraſſer l'un & l'autre : un plus gros volume du ſigne, en repréſente un moindre de la choſe ſignifiée : c'eſt d'abord une incommodité. L'incommodité ſeroit peu conſidérable juſques-là, mais voici des maux réels. La commodité du ſigne une fois établie, comme nature de biens dans l'Etat, fait tomber toutes les autres. Les biens naturels de l'agriculture & du commerce, ſavoir les denrées & les marchandiſes, ſont pénibles à acquérir, ſujets au dépériſſement, difficiles & embarraſſans à garder, n'ont de prix que pour celui qui en a beſoin. Le ſigne au contraire ſe trouve dans des mines, il s'acquiert par des exercices faciles : il ne dépérit point : un coffre fort ſuffit pour raſſembler une groſſe fortune : le débit en eſt aſſuré à l'inſtant, & il prend au gré du poſſeſſeur toute ſorte de formes : il eſt donc raiſonnable que le ſigne prenne dans l'eſtime humaine, le pas à tous égards ſur la choſe ſignifiée, & que la banque faſſe négliger le commerce & l'agriculture. *Ami des Hom.*

ARISTOTE. On ne peut s'empêcher d'admirer Ariſtote & le ſiecle d'Alexandre, quand on voit que le précepteur de ce grand homme tant décrié ſur la Phyſique, a connu à fonds tous les principes de l'éloquence & de la Poëſie. *Voltaire.*

ARMÉES. On ſait par l'hiſtoire ancienne & nouvelle que les plus grands hommes de guerre n'ont point compté ſur les nombreuſes Armées, qu'ils les ont regardées comme embarraſſantes, & qu'ils ont exécuté les plus grandes choſes avec des troupes preſque toujours inférieures en nombre à celles de leurs ennemis, mais plus aguerries & mieux diſciplinées ; car ce n'eſt jamais qu'une partie d'une grande Armée qui agit & qui ſert de ſpectacle à l'autre : au lieu qu'une Armée dont le chef gouverne tous les mouvemens, & qui eſt compoſée de gens qui ſavent bien commander & bien obéir, ſe porte de concert au même but, & remporte ordinairement la victoire, ſelon cette parole remarquable du Sénat Romain, applaudiſſant au triomphe d'Alexandre Sévere : Quiconque ſait établir l'ordre & la diſcipline dans ſon Armée, ſait vaincre & triompher : *Ille vincit qui milites regit. Lamprid in vit. Alex. Sév.*

Les Armées périſſent beaucoup par le travail immodéré des ſoldats ; & cependant c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient : la raiſon en eſt, ce ſemble, que leurs fatigues étoient continuelles ; au lieu que nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr. *Inſt. d'un Pr.*

M. de Turenne diſoit qu'une Armée qui paſſoit cinquante mille hommes devenoit incommode au Général qui la commandoit, & aux ſoldats qui la compoſoient. *La Houſſaie.*

On a obſervé que le cinquieme d'une Armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu : ainſi voilà 40 mille hommes de perdus tous les ans, ſur une Armée de 200 mille hommes : ſi la guerre dure 5 ans ; c'eſt 200 mille hommes qu'on aura perdus. *Voltaire.*

Armées combinées. Il régne ordinairement une foibleſſe dans les Armées combinées de pluſieurs Nations. Le même eſprit n'en conduit pas toutes les parties : le même intérêt ne leur parle pas intérieurement : hors une, toutes marchent par l'impulſion d'un devoir ſtrict. Or, c'eſt la volonté qui fait les héros ; le devoir ne fait communément que des ſoldats.

Armées Navales. La force des Armées navales, depuis l'invention de la poudre à canon, a plus que jamais conſiſté dans l'art. Car pour réſiſter à la violence du canon, il a fallu de gros navires ; mais à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Dans une bataille navale, les ſoldats étoient autrefois pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu ; à préſent les ſoldats ſont pour rien ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup. *Voyez* Flotte.

ART MILITAIRE. Nous n'avons plus une juſte idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît mépriſable, par la raiſon que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens, au lieu que chez les Anciens, tout, juſqu'à la danſe, faiſoit partie de l'Art Militaire.

Plus une nation ſe rend ſavante dans l'Art Militaire, plus elle agit par ſon infanterie ; & moins elle le connoît, plus elle multiplie ſa cavalerie. La raiſon en eſt que ſans la diſcipline, l'infanterie peſante ou legere n'eſt rien, au lieu que la cavalerie va toujours, dans ſon déſordre même. L'action de celle-ci conſiſte plus dans ſon impétuoſité & un certain choc ; celle de l'autre dans ſa réſiſtance & une certaine immobilité. Enfin, la force de la cavalerie eſt momentanée ; l'infanterie agit plus longtems, mais il faut de la diſcipline pour qu'elle puiſſe agir longtems. *Bac.*

ARTS. Dans les premiers tems les hommes ſe ſont bornés aux Arts enſeignés par la néceſſité : l'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils deſirent ſi peu ce qu'ils ne connoiſſent pas, le génie ſe développe ſi difficilement & s'étouffe ſi aiſément ſous les obſtacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations ſont demeurées groſſieres pendant bien des ſiecles, juſqu'à ce qu'il ſoit venu des hommes dans le tems qu'il falloit qu'ils vinſſent, *Voltaire.*

Les principes de tous les Arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. *id.*

Tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Arts & des Sciences : habillemens, meubles, bâtimens, bibliotheques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'aſtronomie. Là les Arts méchaniques mettent nos biens en valeur : les progrès de l'anatomie aſſurent ceux de la chirurgie : la chymie, la botanique nous préparent des remedes ; les Arts libéraux des plaiſirs inſtructifs : ils s'occupent à tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des belles actions & immortaliſent les grands hommes, & notre reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils nous ont rendus. Ici la Géométrie appuyée de l'Algebre préſide à la plupart des ſciences, elle donne des leçons à l'aſtronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la phyſique : ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens.

Il n'eſt pas difficile de faire voir l'utilité des Arts

pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois, mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Les Arts ſont néceſſaires à une nation : s'ils ſont l'occaſion de quelque déſordre, n'accuſons que l'imperfection de notre nature. C'eſt aux Arts que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit, & l'enjouement ingénieux qui ſont les charmes de la ſociété : ils ont orné la ſcene du monde & multiplié les bienfaits de la nature.

ARTS MÉCHANIQUES. Les Arts renferment un nombre prodigieux d'induſtries ſingulieres, inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement obſervées par ceux qui les exercent, négligées par les ſavans les plus univerſels, qui ne ſavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuſes, & raviſſantes dès qu'elles ſont vues avec des yeux éclairés : les hommes ont une infinité d'Arts différens qui ne ſont point nés avec eux, & dont la gloire leur appartient. *Fontenelle.*

Preſque tous les Arts des hommes qui dépendent de l'imagination, changent ainſi que l'imagination qui les produit : les coutumes, les langues, les peuples les plus voiſins different : il y a autant de révolutions dans les Arts qui ſont du reſſort de l'imagination, que dans les Etats : ils changent en mille manieres, tandis qu'on cherche mal à propos à les fixer. Qu'on examine tous les Arts, il n'y en aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent. La carriere des Arts a plus d'étendue qu'on ne penſe : un homme qui n'a lu que les Auteurs claſſiques mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes, & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe ; & que qui a vû Verſailles a tout vû *Voltaire.*

C'eſt toujours ſous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'Hiſtoire eſt pleine de ces exemples. *Volt.*

ASTRONOMIE. L'Aſtronomie eſt la connoiſſance

des phénomenes céleſtes. L'Aſtronomie phyſique eſt l'explication de ces mêmes phénomenes. Rien n'eſt peut-être plus ſatisfaiſant pour l'eſprit humain que de voir par quelles ſuites d'obſervations, de recherches, de combinaiſons & de calculs; les hommes ſont parvenus à connoître le mouvement de ce globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre ſyſteme planetaire. On a fait cette obſervation importante qui eſt comme le réſultat de bien des recherches : c'eſt que, la loi des phénomenes n'eſt ni aſſez peu compoſée pour être apperçue tout à coup, ni auſſi irréguliere qu'on pourroit le penſer. Chaque effet venant toujours du concours de pluſieurs cauſes, la maniere d'agir de chacune eſt ſimple, mais le réſultat de leurs actions réunie eſt compliqué quoique régulier : tout ſe réduit à décompoſer ce réſultat pour en démêler les différentes parties : le mouvement des planetes en fournit un exemple frappant. D'abord on leur a fait décrire des cercles parfaits : enſuite on leur a donné la forme élliptique, & comme on a vu depuis que cette figure ne répondoit pas à tout, les ſavans ſont encore occupés à découvrir la loi des inégalités de ces orbites.

L'Aſtronomie phyſique eſt une des ſciences qui font le plus d'honneur à la Philoſophie moderne : la recherche des cauſes des phénomenes céleſtes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'eſt pas d'ailleurs une ſpéculation ſtérile & dont le mérite ſe borne à la difficulté de ſaiſir un grand objet. Cette recherche contribue encore très efficacement à l'avancement de l'Aſtronomie proprement dite; car ſi on peut trouver les véritables cauſes des mouvemens des planetes, on pourra prédire des phénomenes cachés, qui auroient eu beſoin d'un long travail pour être connus & fixés par l'obſervation ſeule. *Dallembert.*

ATHÉE. Il eſt certain qu'il ne ſauroit y avoir d'Athée convaincu; car il faudroit pour cela que ſon ſyſtême l'eût conduit à la démonſtration, c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait effectivement point de Dieu : mais on ne peut nier que l'illuſion n'ait été aſſez forte ſur pluſieurs génies pour voiler auſſi pleinement à leur yeux l'idée de Dieu, que s'il n'en exiſtoit point. Ainſi une fauſſe perſuaſion,

un acquieſcement précipité à des ſophiſmes dont ils n'ont pas ſû ſe démêler, ont retenu dans cette malheureuſe erreur quantité de Philoſophes, qui ont été par conſéquent appellés à bon droit Athées.

Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les Athées, parceque ſes ouvrages doivent ſuffire. Perſonne ne nie la Divinité, que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point. L'Athéiſme eſt plutôt ſur les levres que dans le cœur. Les nations les plus barbares ont une idée imparfaite de la Divinité. Un Athée contemplatif ne ſe trouve guere. Tous ceux qui combattent une religion ou une ſuperſtition reçue, ſont toujours accuſés d'Athéiſme par le parti contraire: les plus grands Athées ſont les hypocrites qui manient les choſes ſaintes ſans aucun ſentiment de religion; de maniere qu'à la fin leur conſcience ſe cautériſe. *Bac.*

Je voudrois que l'Athée m'expliquât pourquoi l'ame dans les divers accidens malheureux, s'adreſſe à un être ſupérieur comme pour attirer ſa compaſſion, & d'où viennent les ſentimens de reconnoiſſance qui le portent à lui rendre graces d'un bonheur imprévû. *Oxenſt.*

ATHÉISME. L'Athéiſme étant une propoſition comme dénaturée & monſtrueuſe, difficile auſſi & malaiſée d'établir en l'eſprit humain pour inſolent & déréglé qu'il puiſſe être; il s'en eſt vû aſſez par vanité & par fierté de concevoir ces opinions non vulgaires & réformatrices du monde, en affecter la profeſſion par contenance, qui, s'ils ſont aſſez fols, ne ſont pas aſſez forts pour l'avoir plantée en leur conſcience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, ſi vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine, & quand la crainte ou la maladie aura abattu & appéſanti cette licencieuſe ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de ſe revenir, & ſe laiſſer tout diſcretement manier aux créances & exemples publiques. Autre choſe eſt un dogme ſérieuſement digéré; autre choſe, ces impreſſions ſuperficielles, leſquelles nées de la débauche d'un eſprit débauché, vont nageant témérairement & incertainement à la fantaiſie: hommes bien miſérables & écervelés qui tachent d'être pires qu'ils ne peuvent. *Montaigne.*

ATTICISME. L'Atticiſme ſi vanté n'étoit pas un ſtyle particulier de nation ou de province, mais ſeulement l'élégance & la douceur du langage grec porté à ſa perfection.

AVARE. Les Avares qui ſe refuſent tout, & qui ne penſent qu'à théſauriſer, forment la claſſe la moins nombreuſe, mais ceux qui aiment la dépenſe & le luxe forment une ſorte d'Avares infiniment plus nombreuſe, car on eſt Avare de plus d'une maniere, puiſqu'on l'eſt autant de fois qu'on deſire de choſes différentes dont l'argent eſt le prix.

On ne croit pas être Avare parcequ'on n'entaſſe pas ſes richeſſes ſans en faire aucun uſage, & qu'au contraire on vit avec ſplendeur & nobleſſe: mais on ſe trompe; car toutes les paſſions qui ne peuvent être ſatisfaites que par cette voie en renferment le deſir: mais comme une fauſſe magnificence a des charmes pour tout le monde, & ſatisfait la vaine gloire ainſi que la ſenſualité; il s'enſuit de-là que la plupart des hommes ſe livrent à une Avarice auſſi étendue que le ſont les cupidités. *Nic.*

Aucun véritable héros n'a été Avare: afficher l'Avarice, c'eſt dire aux hommes; n'attendez rien de moi, je paierai toujours mal vos ſervices: c'eſt éteindre l'ardeur que tout ſujet a naturellement de ſervir ſon Prince: ce n'eſt pas des tréſors ſans circulation qu'il faut avoir, c'eſt un ample revenu. Tout Roi & tout particulier qui ne fait qu'entaſſer de l'argent n'y entend rien: il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Tout Avare eſt un petit génie; & je crois que le Cardinal de Retz a raiſon quand il dit, que dans les grandes affaires, il ne faut jamais regarder à l'argent. *Voltaire.*

Tout homme pécunieux eſt Avaricieux à mon gré. *Montaigne.*

Si vous avez un mari Avare, j'avoue que vous aurez ſujet de vous plaindre: cependant le mal peut être ſupporté, quoiqu'il y ait peu de paſſions plus intraitables que l'Avarice: vous devez d'abord examiner avec ſoin ſi vous ne vous trompez pas dans la définition que vous faites de ce vice; enſuite réfléchir ſur l'état

de la fortune de votre mari, & peſer les raiſons de chaque dépenſe que vous exigez de lui, avant que d'avoir droit de le taxer d'avarice. Les plaintes ſur cet article ſont maintenant ſi générales contre les maris, qu'on doit les croire ſouvent mal fondées. Il eſt impoſſible qu'ils méritent tous cette cenſure, & par conſéquent il eſt certain qu'elle eſt quelquefois mal appliquée. Celui qui épargne ſur tout, eſt un Avare inexcuſable, & celui qui n'épargne ſur rien eſt un fou inexcuſable. Le juſte milieu eſt d'épargner dans ce qui eſt le moins néceſſaire, & de dépenſer plus libéralement dans les différentes circonſtances où notre ſituation peut l'exiger; mais cette regle toute ſage qu'elle eſt, ne ſatisfait pas toujours: il y a des femmes qui ne ſe plient point à l'œconomie, & qui ſont portées à revoquer en doute la tendreſſe de leurs maris, ſi on met à leurs dépenſes d'autres bornes que celles de leurs fantaiſies. *Avis d'un Pere à ſa fille.*

AVARICE (l') & le luxe ſont les deux plus grandes peſtes des Etats.

L'illuſion des Avares eſt de prendre l'or & l'argent pour des biens, au lieu que ce ne ſont que des moyens pour en avoir.

Ne faire du bien à perſonne c'eſt Avarice; mais empêcher qu'un autre en faſſe, c'eſt cruauté.

L'Avarice ternit toute la gloire: on a dit qu'il y avoit d'illuſtres ſcélérats, mais on n'a pas dit qu'il y ait eu d'illuſtres Avares. *Avis d'une Mere.*

AVENIR. Que chacun examine ſa penſée, il la trouvera toujours occupée au paſſé & à l'avenir; nous ne penſons preſque point au préſent; & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'Avenir: le préſent n'eſt jamais notre but: le paſſé & le préſent ſont nos moyens: le ſeul Avenir eſt notre objet. Ainſi nous ne vivons jamais, mais nous eſpérons de vivre, & nous diſpoſant toujours à être heureux, il eſt indubitable que nous ne le ſerons jamais, ſi nous n'aſpirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie. *Paſcal.*

L'incertitude de l'Avenir eſt un plus grand bien qu'on ne s'imagine. La vie n'eſt déja que trop courte:

combien la vue du terme l'abrégeroit-elle davantage ? Notre amour naturel pour notre conſervation nous fixeroit avec horreur à cet inſtant qui doit finir nos jours : au lieu que la nature en nous le cachant laiſſe un grand eſpace à notre eſpérance, & nous épargne un ſpectacle qui répandroit la frayeur ſur toute notre vie. Combien de gens ſont enlevés dès leur jeuneſſe ou dans la vigueur de leur âge : ils mourroient mille fois avant le terme, s'ils ſavoient leur fin ſi prochaine : mais ils eſperent tous atteindre à l'âge le plus reculé : & ils ne perdent leur erreur qu'avec la vie : ceux même de qui la vieilleſſe eſt une eſpece de prodige, ne ſauroient encore diſcerner leur dernier moment. Où eſt celui que la mort ne ſurprend pas dans des projets, qui en auroient encore enfanté de nouveaux, ſi un plus long âge avoit permis l'accompliſſement des premiers. *La Motte.*

Dans ce monde on ne ſauroit être en patience ce qu'on y eſt : on anticipe toujours ſur ce qu'on ſera. Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & les hommes n'y veulent pas borner toutes leurs vues, ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & ils gagnent quelque choſe ſur l'Avenir ; car l'Avenir eſt le grand leurre des hommes : c'eſt ce qui avoit mis dans les ſiecles paſſés les Aſtrologues ſi fort à la mode ; & quoiqu'on en ſoit déſabuſé, on ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'Avenir : il a un charme trop puiſſant. Les hommes ſacrifient ordinairement tout ce qu'ils ont à une eſpérance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le ſacrifient encore à une autre eſpérance : on diroit qu'ils cherchent à s'ôter des mains ce qu'ils tiennent : on ne ſe ſoucie guere d'être heureux dans le moment où l'on eſt : on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme ſi ce tems qui viendra devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu. *Fontenelle.*

AVEUGLEMENT. L'Aveuglement des hommes eſt le plus dangereux effet de leur orgueil : il ſert à le nourrir & à l'augmenter, & il nous ôte la connoiſſance des remedes qui pourroient ſoulager nos miſeres & nous guérir de nos défauts.

Nous ſommes ſans ceſſe occupés d'un avenir incertain qui ſouvent ne nous regarde pas, & nous ne penſons point à celui qui ne peut manquer d'arriver, & d'où dépend notre bonheur, ou notre malheur éternel.

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes & dans l'opinion des hommes que nous connoiſſons flatteurs, peu ſinceres, ſans équité, plein d'envie, de caprices & de prévention : quelle biſarrerie !

AUMONE. Les biens qu'on emploie en Aumône, & en œuvres de charité ſont l'unique choſe que l'homme peut compter pour ſien de tout ce qu'il poſſede ici bas ; car en mourant, il faut abandonner tout le reſte, & n'emporter avec ſoi que ſes bonnes œuvres. Les Aumônes ne reſſemblent pas mal à des remiſes qu'on fait pour l'éternité : à ſon arrivée on les trouvera payables à vue.

AUTEURS LATINS. C'eſt par la lecture des Auteurs Latins que nous devons commencer : quiconque ne les a point étudiés, ne ſera jamais qu'un Ecrivain médiocre, qu'un foible copiſte de ſes contemporains : mais il ne faut pas ſe borner à cette étude : c'eſt au deſſein de ſe perfectionner dans ſa propre langue, qu'on doit rapporter l'étude de la langue Latine ; & pour apprendre à bien écrire en françois, on doit lire les meilleurs Auteurs Latins, conjointement avec les meilleurs Auteurs françois.

C'eſt dans les anciens Auteurs qu'on ſe forme le génie, qu'on s'habitue à penſer noblement, qu'on puiſe des expreſſions ou fortes ou délicates, & qu'on s'accoutume à un ſtyle précis & ſimple : tous nos grands écrivains ont étudié les Anciens à fonds, & ceux qui parmi nous les ont négligés, n'ont produit que des ouvrages médiocres.

Ciceron étant jeune ne quittoit jamais Q. Mucius Sevola, Augur, & homme d'une grande capacité : il ornoit ſa mémoire de tout ce qu'il diſoit de remarquable, & il en tiroit des leçons de prudence & de conduite pour l'avenir. C'eſt ainſi que les jeunes gens qui veulent ſe former, doivent rechercher l'amitié & les leçons de quelque homme d'un mérite ſupérieur &

d'une ſageſſe reconnue. Les grands hommes ont toujours été formés par les grands hommes, dans quelque genre que ce ſoit, dans les lettres comme dans l'art militaire, pour le barreau, comme pour la médecine. Qui n'a pas été diſciple d'un grand maître, ne ſera jamais grand maître lui-même. Les Romains apprenoient les loix en même tems que les Auteurs claſſiques: on ne faiſoit pas alors apprendre aux enfans la phyſique, la géométrie, la chronologie; *connoiſſances qui ne forment ni l'eſprit ni le goût*: on leur enrichiſſoit la mémoire, & on ne leur apprenoit que ce qui pouvoit façonner leur eſprit & leur cœur. Les autres connoiſſances étoient réſervées pour un autre âge en cas qu'ils vouluſſent les acquérir. Les beaux endroits des Poëtes que l'on a appris par cœur dans ſon enfance, reſtent gravés dans la mémoire: ce ſont des piéces de comparaiſon dont l'eſprit eſt muni, pour juger dans la ſuite de tous les ouvrages d'eſprit: ce tréſor d'éloquence & d'agremens ſe répand néceſſairement ſur le ſtyle, ſur le langage, & ſur les manieres de celui qui le poſſede, ſans parler des maximes de conduite que les beaux endroits des Auteurs renferment. *Des Fontain.*

Les anciens (Auteurs) ſans s'émouvoir & ſans ſe piquer, ſe font aſſez ſentir: ils ont dequoi vivre partout: ils ne faut pas qu'ils ſe charouillent: ceux-ci, (les Nouveaux) ont beſoin de ſecours étrangers à meſure qu'ils ont moins d'eſprit, il leur faut plus de corps: ils montent à cheval, parcequ'ils ne ſont aſſez forts ſur leurs jambes. *Montaigne.*

Les productions de ces riches & grandes ames du temps paſſé ſont bien loin au-delà de mon imagination. Leurs écrits ne me ſatisfont pas ſeulement; ils me rempliſſent d'admiration... Je ſuis pareillement curieux de cognoiſtre les fortunes & la vie de ces grands précepteurs du monde, comme de cognoiſtre la diverſité de leurs dogmes & fantaiſies. *Id.*

Auteurs ou Ecrivains. Je ne ſais comment il advient qu'il ſe trouve autant de vanité & de foibleſſe d'entendement en ceux qui font profeſſion d'avoir plus de ſuffiſance, qui ſe meſlent de vacations lettrées & de charges qui dépendent des livres, qu'en

nulle

nulle autre ſorte de gens, ou bien parceque l'on requiert & attend plus d'eux, ou bien l'opinion de ſçavoir leur donne plus de hardieſſe de ſe produire & de ſe découvrir trop avant, par où ils ſe perdent & ſe trahiſſent. *Montaigne.*

Il devroit y avoir quelque correction des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les vagabonds & faineans: ce n'eſt pas moquerie. L'Eſcrivaillerie ſemble être quelque ſymptome d'un ſiecle desbordé. Quand les Romains eſcrivirent-ils tant que lors de leur ruine? *id.*

Sur les querelles des Auteurs. Il eſt bien honteux pour l'eſprit humain que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devroient être les maîtres? *Voltaire.*

On ſe nourrit des Anciens & des habiles Modernes: on les preſſe, on en tire le plus qu'on peut; on en renfle ſes ouvrages, & quand enfin l'on eſt Auteur, & que l'on croit marcher tout ſeul, on s'éleve contre eux, on les maltraite: ſemblables à ces enfans drus & forts d'un bon lait qu'ils ont ſucé, qui battent leur nourrice. *Bac.*

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modeſtie, les éloges, & la critique que l'on fait de ſes ouvrages.

Celui qui n'a égard en écrivant, qu'au gout de ſon ſiecle, ſonge plus à ſa perſonne qu'à ſes écrits: il faut toujours tendre à la perfection; & alors cette juſtice qui nous eſt quelquefois refuſée par nos contemporains, la poſtérité fait nous la rendre.

Depuis que nos fameux Auteurs qui tenoient en reſpect les faiſeurs de mauvais livres ont diſparu, la licence & le déſordre ont envahi le pays des Lettres, où tout eſt toléré. Platon ſe détaille en comédies; les

Lettres ſe compoſent en Madrigaux ; les oraiſons prétintaillées ſont toutes friſées d'antithèſes ; l'Hiſtorien paſſe avec rapidité ſur la politique & l'intéreſſant, & ſe promene à pas comptés dans la région fleurie des deſcriptions, & paſſe de-là par une fauſſe porte dans la grande contrée des digreſſions inutiles. *Maillard.*

Un Auteur n'entend pas ſes véritables intérêts, lorſqu'en traitant un ſujet déja uſé, il commence par décrier ceux qui avant lui, ont couru la même carriere. Que produit cet artifice ſi trivial ? Un parallele ſouvent déſavantageux, & le deſir naturel de trouver des défauts dans un livre dont on vante trop la perfection. *Des Font.*

Plus il y a d'excellens Auteurs dans un ſiecle, plus le bon goût s'éleve & acquiert d'empire. On ne balance point à mépriſer les ouvrages qui s'éloignent de la perfection des modeles univerſellement connus pour tels ; mais lorſqu'ils deviennent moins communs, le bon gout s'affoiblit, & ces mêmes ouvrages dignes de mépris trouvent enfin de nombreux applaudiſſeurs, qui peu à peu ſe ſont familiariſés avec le médiocre & le mauvais.

Chacun veut aujourd'hui devenir Auteur à peu de frais, & tel qui a un fonds ſtérile, ne fait point façon de moiſſonner dans le champ de ſon voiſin : il y a mille gens de l'humeur de la Serre qui aiment mieux que leurs ouvrages les faſſent vivre, que de faire vivre leurs ouvrages, & qui ſe ſoucient fort peu des vains honneurs de la poſtérité, pourvu que leurs livres ſoient bien vendus. *Maillard.*

Même ſujet. L'eſprit de paſſion, qu'un Auteur fait ſentir dans un ouvrage, affecte bien moins le Lecteur qu'il ne s'imagine, & il eſt ſouvent en pure perte. La plupart de Lecteurs ſont des gens modérés, on ne prend guere un livre que lorſqu'on eſt de ſang froid : les gens raiſonnables aiment les raiſons & ne ſe paient pas des injures qu'un Auteur dit à un tiers. *Des Font.*

Un Auteur, dit-on, ne ſait jamais ce qu'on penſe de ſon ouvrage : ſes amis le flattent, ils lui exagerent le bien qu'on en dit : ils lui fardent les cenſures qu'on en fait, & il demeure toujours le plus mal inſtruit de ſa

vraie réputation : cela n'eſt que trop vrai en général, & les Auteurs n'ont qu'à s'en prendre à eux-même de l'illuſion où on les laiſſe. Ils ſe révoltent contre les premieres critiques, & on n'y revient plus : ils ſe déconcertent dès qu'on leur rapporte des autres quelque ſentiment qui ne les flatte pas, & on prend le parti de le leur diſſimuler : ils veulent être trompés, & on les trompe : dequoi auroient-ils à ſe plaindre ? Mais quand un Auteur ſait gré à ſes amis de l'avertir de ſes fautes, qu'il leur demande un compte exact de ce qu'ils entendent dire de ſon ouvrage, & que ſa mauvaiſe humeur ne les fait pas repentir de leur ſincérité, alors la vérité ne lui échappe pas. Les hommes ne demandent pas mieux que de la dire quand ils n'y perdent rien : ils ſe plaiſent même à dire des choſes humiliantes à ceux qui les veulent bien ſouffrir : c'eſt un moment de ſupériorité pour eux, & ils ne manquent pas de le ſaiſir. *La Motte.*

Le jugement doit inconteſtablement guider les Auteurs dans leurs ouvrages, mais ce jugement eſt différent ſelon le genre d'ouvrages. Car il ne conſiſte pas toujours à dire des choſes abſolument exactes & vraies en elles-mêmes : c'eſt, aſſez ſouvent, que ce qu'ils diſent ſoit vrai dans les circonſtances où ils le diſent. On a droit de chicanner le Philoſophe ſur tout ce qu'il avance : comme il promet des démonſtrations, il doit en donner, mais les Orateurs & les Poëtes ſont d'un autre ordre : il ſuffit aux premiers de ne rien dire que de vrai, par rapport à ceux à qui ils parlent : il y a même beaucoup de jugement, à employer quelquefois le faux dont ils prévoient un bon effet : il ne faut les juger que ſur le but qu'ils ſe propoſent : & conſidérer, ſi en tant qu'Orateurs ils vont plus ſurement à cette fin. Le jugement des Poëtes roule encore plus ſur des vérités de ſimple convenance : comme les Dramatiques, par exemple, font parler des perſonnages de différens caracteres & en diverſes ſituations, ils doivent beaucoup moins étudier ce qui eſt vrai en ſoi, que les diverſes manieres dont les préjugés & les paſſions font penſer les hommes : ils doivent ſe

mettre à la place de leurs perſonnages pour parler juſte. *Id.*

Ce ſeroit un bon ſervice que de travailler à guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens, qui prenent leur fureur d'écrire pour du talent, vont préſenter de mauvais vers à des Princes, inondent le Public de leurs brochures, & qui accuſent l'ingratitude ſiecle, parcequ'ils ſont inutiles au monde & à eux-même. M. de Valincour dans un diſcours prononcé dans l'Académie a traité ce ſujet: il avertit ces mêmes jeunes gens, que les profeſſions qu'on croit les plus baſſes, ſont fort ſupérieures à celle qu'ils ont embraſſée.

Les Auteurs qui travaillent pour le théâtre ont bien des déboires à eſſuyer juſqu'à ce qu'ils aient plû au public & ſurmonté l'envie. Un pareil Auteur eſt obligé d'abord de comparoître devant l'Aréopage de vingt comédiens, gens dont la profeſſion eſt flétrie par la façon de penſer de notre nation: ce malheureux aviliſſement où ils ſont les irrite; ils trouvent dans un Auteur un client; ils lui prodiguent tout le mépris dont ils ſont couverts: il attend d'eux ſa premiere ſentence; ils le jugent: je ſuppoſe qu'ils ſe chargent enfin de ſa piece: il ne faut quelquefois qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour la faire tomber. Réuſſit-elle, la comédie Italienne ou la farce de la foire la parodient, & vingt libelles lui prouvent qu'il n'a pas dû réuſſir. *Voltaire.*

Un Auteur qui fait un livre & quelquefois un bon livre, le porte en tremblant à une Dame de la Cour: elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillottes, & le laquais galonné qui porte la livrée du luxe, inſulte à l'habit de l'Auteur, qui eſt la livrée de la modeſtie, & quelquefois celle de l'indigence. *Voltaire.*

AUTORITÉ. Les hommes aiment mieux ſe ſervir de l'eſprit des autres dans la recherche de la vérité, que de celui que Dieu leur a donné: pluſieurs cauſes contribuent à ce renverſement d'eſprit. 1°. La pareſſe naturelle des hommes qui ne veulent pas ſe donner la peine de méditer. 2°. Le peu d'amour qu'on

a pour les vérités abſtraites, qui ſont néanmoins le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici bas. 3°. La ſotte vanité qui nous fait ſouhaiter d'être eſtimés ſavans, car on appelle ſavans ceux qui ont le plus de lecture : la connoiſſance des opinions eſt bien plus d'uſage pour la converſation, & pour étourdir les eſprits du commun, que la connoiſſance de la philoſophie qu'on apprend en méditant. 4°. On s'imagine que les Anciens ont été plus éclairés que nous ne pouvons l'être, & qu'il n'y a rien à faire où ils n'ont point réuſſi. *Rech. de la vérité.*

L'Autorité n'eſt ſolide que quand on l'a acquiſe par un mérite avéré de longue main.

Le premier caractere de la ſouveraine Autorité, quand elle eſt pure & qu'elle n'a point dégénéré, ni de ſon origine ni de ſa fin, eſt de gouverner par les loix, de regler ſur elles ſes volontés & de ſe croire interdit tout ce qu'elles défendent. Ainſi le Prince & les loix commandent la même choſe. Ce qui eſt fort différent du pouvoir arbitraire : ici le Prince donne ſes volontés pour loix & ſa conduite pour regle ; il ſépare ſon Autorité de celle du droit public. Un autre caractere qui diſtingue la ſouveraine Autorité, du pouvoir arbitraire ; c'eſt que dans la premiere, le Prince conſerve un ſage milieu entre un gouvernement foible qui ſeroit pernicieux, parcequ'il ſait que le peuple eſt incapable d'une entiere liberté, & un gouvernement injuſte qui l'opprimeroit, parcequ'il ſait qu'il ne mérite pas une entiere ſervitude ; ainſi il ne lui ôte d'autre liberté que celle dont il abuſeroit, & il lui conſerve toute celle qui eſt néceſſaire à ſon bonheur. Au contraire le pouvoir arbitraire ignore cette modération : il ôte toute la liberté, parcequ'il a droit ſur une partie : il ne voit que des eſclaves, parcequ'il ne voit que ſon autorité, & il regarde comme une baſſeſſe de donner d'autres motifs de ſes actions que ſa volonté. *Inſt. d'un Pr.*

Autorité ou commandement. C'eſt une maxime eſſentielle de ne confier le commandement qu'à un âge mur & à une capacité éprouvée. En effet, dans une armée, tout dépend des chefs. Tout ſuit quand on

eſt bien mené, & l'on marche aux dangers ſans en être occupé, quand on eſt plein de confiance en ſes guides. *Id.*

B

BATAILLE. Ce n'eſt pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille de quelque milliers d'hommes, qui eſt funeſte à un Etat, mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laiſſées.

On peut juger, par l'hiſtoire de M. de Turenne, que ce ne ſont point les grandes Batailles gagnées qui doivent décider du mérite rare & ſingulier d'un Général. M. de Turenne, cet homme immortel, dont preſque toutes les actions ont mérité d'être gravées ſur le marbre & l'airain; plus habile ſans comparaiſon que tant d'autres Généraux qui ont brillé depuis lui, n'a point défait des armées de cent mille hommes. Profond dans l'art des campemens, il ſavoit arrêter avec très peu de troupes, des armées nombreuſes, & rendre tous les efforts des ennemis inutiles. Voilà ſa gloire: on ſait que toutes ſes victoires ſont dues à ſon habileté & non à la fortune, & encore moins à l'ignorance & à la foibleſſe des généraux ennemis.

Selon le ſyſtême du grand Turenne, ne combattre jamais malgré ſoi, prévoir & calculer l'avantage qu'on peut tirer d'une victoire, le pourſuivre, y réuſſir, ce ſont les coups de maître, & les ſeuls qui puiſſent être déciſifs quand il s'agit de ſavoir s'il faut donner bataille.

La bayonnette au bout du fuſil a fait par le paſſé beaucoup plus de carnage dans les batailles, qu'elle n'en fait maintenant. Les François par leur impétuoſité avoient un grand avantage en ſe ſervant de cette arme: elle eſt devenue depuis, plus menaçante que meurtriere, le feu ſoutenu & roulant a prévalu. Les Allemands & les Anglois ſe ſont accoutumés à tirer

par diviſions avec plus d'ordre & de promptitude que les François. Les Pruſſiens ont été les premiers qui ont chargé leurs fuſils avec des baguettes de fer. Le ſecond Roi de Pruſſe les a diſciplinés de ſorte, qu'ils peuvent, très aiſément tirer ſix coups par minute. Trois rangs tirant à la fois, & avançant enſuite rapidement, décident aujourd'hui du ſort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que le feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la Cavalerie acheve de les rompre. Ainſi la bayonnette effraie plus qu'elle ne tue, & l'épée eſt devenue abſolument inutile à l'Infanterie. La force du corps, l'adreſſe, le courage d'un combattant ne lui ſervent plus de rien. Les bataillons ſont devenus de grandes machines dont la mieux montée dérange néceſſairement celle qui lui eſt oppoſée. Ainſi l'art de ſe détruire eſt non-ſeulement tout autre de ce qu'il étoit avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il étoit il y a cent ans. *Voltaire*

BATIR. Il n'y a point de paſſion qui coûte tant à ſatisfaire, que celle de bâtir. On n'examine pas ſi les fonds qu'on deſtine pour l'exécution de ſes deſſeins ſont ſuffiſans, & l'on ſe mécompte preſque toujours. Notre vanité, comme d'intelligence avec notre imagination pour nous tromper, ne nous laiſſe enviſager que la ſatisfaction de pouvoir laiſſer des monumens qui ſubſiſtent long-tems après nous, & qui rappellent notre mémoire; nous ne conſidérons que l'agrément de pouvoir nous donner à notre choix une demeure commode pendant notre vie. *

BEAUTÉ (la) eſt une piece de grande recommandation au commerce des hommes. Elle ſe préſente au devant, ſéduit & préoccupe notre jugement avec grande autorité & merveilleuſe impreſſion. C'eſt le premier moyen de conciliation des uns aux autres; & n'eſt homme ſi barbare & ſi rechigné, qui ne ſe ſente aucunement frappé de ſa douceur. La Beauté de la taille eſt la ſeule Beauté des hommes; les autres Beautés ſont pour les femmes. *Montaigne.*

La Beauté du corps eſt un grand don de la nature, & ſert à l'homme d'une ſorte de recommandation de

l'homme : elle a comme l'aimant une certaine vertu ſecrette qui attire l'admiration des Mortels.

Au reſte, la beauté du corps eſt, dans le fonds, un rien, & ne reſſemble pas mal à un vernis, dont la nature ſe ſert pour luſtrer ſes ouvrages de terre, qui ſont ſujets à de fréquens & imprévus changemens, & dont le ſort eſt d'être réduits en pouſſiere. *Oxenſt.*

La Beauté de l'eſprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'eſtime, & celle du corps de l'amour. L'eſprit, il eſt vrai, peut cauſer des paſſions, mais le corps recueille le profit des paſſions que l'eſprit a inſpirées. *Fontenelle.*

BEAUX ARTS. La marque la plus ſûre qu'un pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les Beaux-Arts croiſſent dans ſon ſein : ce ſont des fleuves qui viennent dans un terrein gras, & ſous un ciel heureux ; mais que la ſécheresſe, ou le ſouffle des Aquilons fait mourir. Rien n'illuſtre plus un regne que les Arts qui fleuriſſent ſous ſon abri.

Le ſiecle de Périclès eſt auſſi fameux par les grands Génies qui vivoient à Athènes, que par les batailles que les Athéniens donnerent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile, que par les proſcriptions de cet Empereur. Les Rois honnorent l'humanité, lorqu'ils diſtinguent & récompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent les eſprits ſupérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connoiſſances & qui ſe dévouent au culte de la vérité.

C'eſt à l'imagination que nous devons la naiſſance des Arts ; mais c'eſt au jugement que nous en devons la perfection. Comme ſon unique office eſt de choiſir ou de rejetter ; c'eſt lui, qui d'après les expériences de ce qui a plu aux hommes, ou de ce qui les a choqués, a établi des regles dans chaque genre : c'eſt encore lui qui borne l'autorité de ces mêmes regles, & qui nous en fait ſentir les exceptions. *Volt.*

De quelque côté qu'on ſe tourne dans les Beaux-Arts, on voit par-tout la médiocrité dictant les loix, & le génie s'abaiſſant à lui obéir : c'eſt un Souverain empriſonné par des eſclaves. Dans tous les genres de

littérature, la raiſon a fait un petit nombre de regles, le caprice les a étendues, & le pédantiſme en a forgé des fers que le préjugé reſpecte, & que le talent n'oſe briſer. Cependant ſi le génie ne doit pas ſe laiſſer ſubjuguer, il ne doit pas non-plus tout ſe permettre. Cette regle ſi utile au progrès de la littérature, doit s'etendre non-ſeulement aux ouvrages originaux, mais aux ouvrages d'imitation même. *Dallembert.*

BEL ESPRIT. Le Bel Eſprit dépourvû d'érudition eſt devenu ſi fort à la mode, qu'on attache aujourd'hui aſſez communément l'idée du pédantiſme à tout ce qui à l'air de ſavoir. Qu'un homme du monde ſe plaiſe à lire les excellens Auteurs de l'Antiquité & à citer à propos leurs plus beaux traits, il paſſe pour un Eſprit eſclave des préjugés du collége. Horace, Virgile, Ovide, Ciceron, Salluſte, Titelive, ſont des Wiſigots ou des Sarmates aux yeux d'un ignorant admirateur des Lucains & des Séneques François. Des Ouvrages marqués au coin de l'immortalité qui ont fait les délices de la cour la plus ſpirituelle, paroîtront froids & inſipides à ce précieux arbitre de la délicateſſe, parcequ'il ne trouve de l'Eſprit qù'où il trouve des épigrammes. Il y a longtems que des Ecrivains d'un mérite élevé, ſe plaignent de cet injuſte mépris pour les heureux génies de l'Antiquité: ils le regardent avec raiſon comme la ſource de la corruption du goût, & de cet amour violent pour le ſubtil & l'affecté, pour l'éloquence fardée, pour les penſées recherchées, pour la poëſie abſtraite, pour les faux brillans, & pour ce ſtyle artificiel qui dégénere en énigmes. Bientôt les frivoles admirateurs d'idées fines & imperceptibles, tiendront école d'obſcurité, & dans leurs tranſports pour le beau ténébreux, ils s'écrieront: voilà qui eſt excellent: je n'y entends rien moi-même. *Desfont.*

Certainement nous avons plus d'Eſprit que jamais, ſi par gens d'Eſprit, vous entendez des gens qui ont fait des études ſuperficielles, & qui, avec un peu de Logique & beaucoup d'orgueil, en ſavent rendre une eſpece de compte. *Id.*

BELLES-LETTRES. (les) ſont ce que l'Antiquité

nous a laiſſé de plus propre à perfectionner la raiſon : ce ſont les modeles de la plus ſublime poëſie & de la plus ſaine éloquence : c'eſt l'heureuſe imitation de ces grands modeles. Elles renferment également ce qui regle le cœur, ce qui forme le jugement, ce qui étend & ce qui éleve l'eſprit ; c'eſt enfin, pour ainſi dire, l'éducation du genre humain. Otez-les aux hommes, ils retombent tout à coup dans une brutale ignorance, qui ramene avec elle & la groſſiereté des vices & la férocité des paſſions. Les Lettres relevent la grandeur des ſentimens. C'eſt de-là que ſe tirent les ſemences de toutes vertus ; c'eſt-là qu'en ſe familiariſant avec les grands exemples & les grandes idées, on contracte cette louable émulation d'y atteindre, qui va quelquefois juſqu'à les paſſer. Les Lettres ne ſont pas comme les autres objets de notre attachement qui n'ont pas en eux-mêmes de quoi renouveller nos deſirs, elles offrent toujours de nouvelles beautés : c'eſt un champ riche & fécond, où les tréſors ſont cachés ſous les fleurs ; & où ceux qui y moiſſonnent les premiers n'ôtent rien à ceux qui viennent après eux.

BETES. Sur les Bêtes conſidérées relativement à l'homme. L'homme ſent qu'il eſt né pour habiter la terre, pour la cultiver, pour faire valoir tout ce qu'elle produit ; & le même rapport de commodité qui l'avertit de manger un fruit, lui donne avis du ſecours qu'il peut tirer de la peau & de la chair des animaux : il n'a pas beſoin de raiſonner ſur la nature de ces choſes pour les employer. Où en ſeroit-il, s'il lui falloit comprendre ce que c'eſt que le ſoleil avant que d'oſer marcher à ſa lumiere ; ce que c'eſt que les pierres avant que d'oſer ſe loger : il n'a donc pas beſoin d'examiner ce que c'eſt que le principe de la vie des Bêtes : il en ſent là-deſſus tout autant que ſur le ſoleil & ſur la pierre : le fond de ces choſes lui eſt caché, mais il les connoît par leur utilité ; & l'attention que montre le ſouverain Etre, tant de les proportionner à nos beſoins, que de les renouveller tous les jours en notre faveur, eſt une marque évidente du pouvoir qu'il nous donne d'en uſer. Si l'on veut expliquer la nature du

ſoleil ou l'ame des bêtes, c'eſt de la philoſophie perdue, on ne dit que des choſes, ou incertaines, ou inintelligibles: mais cherche-t-on à connoître les intentions & la bonté de celui qui les multiplie pour les divers ſervices auxquels il les a rendus propres; alors on comprend ſans peine ce qu'il nous ſuffit de ſavoir, que l'ame des Bêtes eſt un principe de vie & d'induſtrie, dont les opérations & l'étendue ont été reglées ſur nos beſoins. *Pluche.*

BIEN. Comme la charité doit être reglée, c'eſt une charité qui me paroît très mal reglée, que de diſpoſer légerement d'une partie de ſon bien lorſqu'on n'a que le néceſſaire. Quand il s'agit du ſuperflu, c'eſt toujours un grand défaut de diſcrétion que de l'employer par caprice. On peut acheter le Ciel par l'uſage reglé de ſon bien, & c'eſt en abuſer que de l'employer à ſatisfaire les mouvemens impétueux de ſa fantaiſie.

Mais quand il s'agit d'un bien néceſſaire, il me ſemble qu'il faut encore y prendre garde de plus près: ces Biens ne nous ſont pas donnés pour exercer notre charité; comme les Biens ſuperflus, mais pour ſoutenir notre foibleſſe. C'eſt un baton ſur lequel nous nous appuyons & dont nous nous ſervons pour nous mettre dans un état proportionné à nos beſoins, comme les aveugles ſe ſervent de leur baton pour tâter où ils mettent leurs piés.

Si donc nous nous en dépouillons inconſidérément, nous faiſons comme une perſonne foible & malade qui jetteroit ſon baton ſans raiſon & ſans néceſſité, & il n'eſt pas étrange que cette inconſidération produiſe de grandes chûtes. Il y a de très grandes tentations attachées au manquement des Biens temporels: il faut une grande vertu pour ſouffrir la dépendance des autres. Si Dieu nous raviſſoit lui-même les Biens temporels, à la bonne heure que nous acceptions avec joie l'arrêt de ſa volonté, puiſque nous pouvons avoir une juſte confiance qu'il nous donnera la force de ſupporter l'état où il nous mettroit *Nicole.*

Le plus ſolide Bien ne peut s'établir que par une perſéverance & un courage qui ſoient à toute épreuve.

Le Bien a toujours de puiſſans ennemis, & le mal trouve preſque toujours de la protection.

Bien. (ſouverain) C'eſt une folie de chercher ici bas le ſouverain Bien. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philoſophes, n'étoient que des images confuſes de celui qui peut remplir la vaſte capacité de nos deſirs ; & l'incertitude de leurs ſentimens qui varioient ſi ſouvent ſur cette matiere, fait bien voir combien étoit douteuſe cette félicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faſte & d'oſtentation. En effet, le mouvement perpétuel des choſes du monde, les révolutions continuelles de notre eſprit, & l'inconſtance de nos paſſions ne nous laiſſent pas dans une aſſiette aſſez ferme pour que nous y puiſſions établir le repos & la tranquillité de notre vie : & quand je conſidere l'impuiſſance des objets à nous ſatisfaire, & la foibleſſe de nos propres ſens à recevoir leur impreſſion, alors je renonce aux vaines pourſuites de ce faux bonheur ; car quelle douceur y a-t il au monde qui ne ſoit mêlée d'amertume ? nos ſens ne ſont-ils pas ſouvent troublés dans leurs fonctions par le déſordre de nos organes, & notre eſprit n'a-t-il pas ſes inégalités par le déréglement des ſens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, ſouvent même quelque choſe de moins que cela nous change, & change toutes choſes à notre égard. Et quand il ne ſe feroit aucun changement en nous, ni en tout ce qui nous environne dans la plus heureuſe ſituation où puiſſe être notre ame, & avec la meilleure conſtitution que puiſſe avoir notre corps, il eſt conſtant que nous ſommes incapables de gouter une pure & véritable douceur. *S. Evre.*

BIENFAISANT. Une belle ame n'eſt ſenſible à rien plus, qu'au plaiſir de ſoulager les malheureux, au lieu qu'une ame baſſe & rampante ſe ſent bleſſée du Bienfait qu'un autre reçoit. Nous ne pouvons approcher de plus près du grand modele de perfection qui nous eſt propoſé, qu'en nous appliquant de tout notre pouvoir à faire du bien à nos ſemblables. *Oxenſt.*

BIENFAIT. Celui qui reproche la faveur qu'il a faite, en acquitte celui qui la reçoit.

Qui donne pour recevoir ne donne rien : un plaiſir

qu'on fait à tout le monde n'oblige perſonne : il faut imiter les Dieux qui ne ſe laſſent jamais de bien faire, quoiqu'on oublie aiſément leurs Bienfaits.

Un Bienfait n'eſt jamais perdu, quoiqu'un ingrat le reçoive, parceque Dieu le récompenſe toujours.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faiſons du bien, que ceux qui nous en font.

C'eſt ruſticité que de donner de mauvaiſe grace : le plus fort & le plus pénible eſt de donner ; que coute-t-il d'y ajouter un ſourire ?

Un Bienfait promis n'a que la moitié de ſa grace quand il paroît ; il eſt royal quand il ſurprend, & qu'il vient ſans être attendu ni eſperé.

Qu'on oublie tant qu'on voudra les faveurs qu'on aura faites ; c'eſt l'effet d'une grande ame : mais qu'on n'oublie jamais les faveurs que l'on aura reçues. Ami ingrat, monſtre d'ingratitude : on prend plaiſir à voir une perſonne que l'on a obligée, mais on a toujours du mépris & de l'averſion pour ceux que l'on a offenſés.

Celui qui a reçu un plaiſir d'un autre, s'en doit ſouvenir, mais celui qui l'a fait ne doit pas le rappeller. *Ciceron*

BIENS. Ceux qui croient être pauvres le ſont en effet, quoiqu'ils ſoient comblés de biens. La ſageſſe eſt le ſeul bien ſouverain de la vie.

Plus on laiſſe de biens aux héritiers, moins on eſt regretté d'eux.

Le vrai moyen d'être riches ſans augmenter nos biens, c'eſt de diminuer nos convoitiſes : celui qui ſait moderer ſon ambition, ſe contente de ce qu'il poſſede.

Le véritable bien ne ſe trouve que dans le repos de la conſcience.

Un riche mal en ſes affaires eſt plus miſerable qu'un pauvre ſimplement pauvre.

Un Ancien diſoit, que Dieu nous vend tous les biens qu'il nous envoie, c'eſt à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal.

Tout le monde deſire les biens de la fortune, &

tout le monde en fait un mauvais uſage : leur privation eſt plus utile que leur jouiſſance, quand on n'a pas le jugement de s'en ſervir. *Seneque.*

Les biens qui nous viennent de la proſperité ſe font ſouhaiter, mais ceux qui viennent de l'adverſité, attirent l'admiration, dit le même.

BISARRERIE. Il eſt dangereux de s'acquérir la réputation de biſarre, parcequ'il n'y a rien qui détruiſe tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous, & qui nous faſſe plus regarder comme des gens avec qui il n'y a aucune meſure à prendre. La raiſon en eſt que le fondement de la confiance qu'on a en certaines gens, c'eſt qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté de la raiſon. Or on a juſte défiance des perſonnes biſarres, parcequ'elles ſe conduiſent par des principes déraiſonnables. *Nic.*

BONHEUR. Rien ne ſert tant au Bonheur de la vie que de connoître les choſes comme elles ſont : cette connoiſſance s'acquiert par de fréquentes réflexions, ſur tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & fort peu par les livres.

Si un Grand a quelque dégré de Bonheur ſur les autres hommes ; je ne devine pas lequel, ſi ce n'eſt peut-être de ſe trouver ſouvent dans le pouvoir & dans l'occaſion de faire plaiſir.

Ne faire ſa cour à perſonne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous faſſe la ſienne ; douce ſituation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

Quand on eſt content, toutes choſes nous réjouiſſent, & tout ce que nous voyons a pour nous un air de gaieté. Devient-on triſte, toute la nature change ſubitement à notre égard, & tout ce que nous voyons nous paroît triſte.

C'eſt un Bonheur extrême d'avoir ce qu'on deſire ; mais c'en eſt encore un plus grand de ne deſirer rien de plus que ce que l'on a, & de compter pour peu de choſe les biens qu'on ne poſſede point.

C'eſt vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre un Bonheur conſtant. Un homme ſage, à condition égale, a plus de biens & moins de maux.

Il y a un Bonheur & un malheur qu'on attribue

ſouvent au hazard, mais mal à propos, car il y a de la folie à établir un deſtin, une étoile, à qui on donne un empire abſolu ſur les hommes : il ſuffit de raiſonner pour ſe convaincre de la fauſſeté de cet être imaginaire. On verra, ſi l'on en prend la peine, que c'eſt l'aſſemblage de pluſieurs cauſes réelles qui fait le Bonheur de celui-ci, & le malheur de celui-là ; qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait une cauſe effective ; que nous en ſavons aſſez pour l'aſſurer, quoique nous ne puiſſions en ſavoir aſſez pour la trouver toujours.

Depuis que le monde exiſte, on fait des commentaires ſur le Bonheur, on le définit, on l'apprécie : & je vois aſſez communément que les gens les plus heureux ſont ceux qui n'y ont jamais penſé, qui ſeroient fort embarraſſés, ſi on leur demandoit ce que c'eſt que le Bonheur, qui en jouiſſent ſans preſque le connoître.

Nous croyons que c'eſt notre poſition, que ce ſont les évenemens de notre vie, notre état, qui nous empêchent d'être heureux. C'eſt une erreur : tout ce qui eſt hors de nous, étranger à nous, ne pourroit rien ſur notre Bonheur, ſi nos paſſions intérieures n'avoient des relations habituelles avec ce qui ſe paſſe au-dehors, ſi ces paſſions ne nous y avoient ſoumis en eſclaves.

Le véritable Bonheur eſt ennemi de la pompe & du bruit, & ſe plaît dans la retraite : on peut dire qu'il naît de la jouiſſance de ſoi-même, auſſi bien que de l'amitié & de la converſation d'un petit nombre de perſonnes choiſies. Au contraire, le Bonheur chimérique ſe plaît à vivre dans la foule, & à s'attirer les yeux de tout le monde. *Spectateur.*

BONHEUR. C'eſt l'état qui fait le Bonheur. Une infinité d'hommes ſont dans des états qu'ils ont raiſon de ne pas aimer ; un nombre preſque auſſi grand ſont incapables de ſe contenter d'aucun état. Les voilà donc preſque tous exclus du Bonheur, & il ne leur reſte pour reſſource que des plaiſirs, c'eſt-à-dire, des momens ſemés ça & là, ſur un fond triſte qui en ſera un peu égayé. Celui qui voudroit fixer ſon état, non par la crainte d'être pis, mais parcequ'il ſeroit content,

méritéroit le nom d'heureux : mais que ces ſortes d'hommes ſont rares ! Il eſt vrai qu'une grande partie de notre Bonheur ne dépend pas de nous ; telle eſt, par exemple la ſanté : mais il eſt faux que notre Bonheur ne dépende point du tout de nous ; car nous pouvons quelque choſe à notre Bonheur par notre façon de penſer : mais le mal eſt que la plupart ne penſent que comme il plaît à ce qui les environne : ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puiſſe ſervir à tourner leurs penſées d'un autre côté.

Comme il n'y a qu'une partie de notre Bonheur qui puiſſe dépendre de nous ; il faut que les caracteres ou foibles, ou pareſſeux, ou impétueux, ou violens, ou ſombres, ou chagrins, y renoncent tous. Il en reſte quelques-uns doux & moderés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impreſſions agréables ; ceux-là peuvent travailler à ſe rendre heureux : afin que le ſentiment du bonheur puiſſe entrer dans l'ame, ou qu'il y puiſſe ſéjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chaſſé tous les maux imaginaires.

Nous ſommes d'une habileté infinie à en créer, & quand nous les avons une fois produits, il nous eſt très difficile de nous en défaire. Aſſez ſouvent aux maux réels, nous ajoutons des circonſtances imaginaires qui les aggravent ; par exemple, de croire que nous ſerons inconſolables dans certaines afflictions, au lieu de prévoir que l'on s'en conſolera. Un grand obſtacle au Bonheur, c'eſt de s'attendre à un trop grand Bonheur. Nous regardons ordinairement les biens que nous font la nature ou la fortune, comme des dettes qu'elles nous paient ; & par conſéquent nous les recevons avec une eſpece d'indifférence. Les maux au contraire nous paroiſſent des injuſtices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées ſi fauſſes : les maux ſont très communs, & c'eſt ce qui doit naturellement nous écheoir : les biens ſont très rares, & ce ſont des exceptions flateuſes faites en notre faveur à la regle générale : on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres.

Il faudroit d'abord examiner les titres de ce qui prétend

prétend ordonner de notre bonheur : peu de choſes ſoutiendront cet examen. Pourquoi cette dignité que je pourſuis, m'eſt-elle ſi néceſſaire ? c'eſt qu'il faut être élevé au-deſſus des autres ; & pourquoi le faut-il ? c'eſt pour recevoir leurs reſpects & leurs hommages qui me flatteront ſenſiblement : mais comment me flatteront-ils, puiſque je ne les devrai qu'à ma dignité & non pas à moi-même ! Il faut raiſonner ainſi des autres idées qui ont pris une place importante dans notre eſprit.

Le plus grand ſecret pour le bonheur c'eſt d'être bien avec ſoi : naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il eſt bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être ſi elle n'a été préparée par les mains de la vertu. Il reſte un ſouhait ſur une choſe dont on n'eſt pas le maître ; c'eſt d'être placé par la fortune dans une condition médiocre : ſans cela, & le bonheur & la vertu ſeroient trop en péril. *Font.*

BONHEUR. Le Bonheur ne nous eſt gueres ſenſible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas des biens réels & poſitifs : heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle, mais un homme, qui voit clair, ne le dit plus : heureux celui qui ſe porte bien, diſent les malades, mais dès qu'ils ne le ſont plus, ils ne ſentent plus le bonheur de la ſanté. *Nic.*

BONNE-FOI. Elle eſt eſſentielle à un Prince, & il n'y a rien de plus ſalutaire pour le gouvernement, que le ſoin d'affermir la confiance mutuelle du Prince & du Peuple, par une exacte fidelité du Prince à tenir toutes ſes paroles, & à éviter de les rendre douteuſes pour toujours par des manquemens paſſagers, dont le ſouvenir dure long-tems & fait perde la confiance.

BONTÉ. Bien qu'être bon ſoit une bonne choſe, ſi eſt-ce que, quand la bonté eſt accompagnée de quelque autre vertu, comme de vaillance ou de juſtice ; autrement c'eſt un corps ſans ame, ou pour le moins tourne à mépris & à mocquerie.

BOSSUET. M. Boſſuet s'adonna d'abord aux Oraiſons funebres : genre d'éloquence où il faut de l'imagination, & une grandeur majeſtueuſe qui tient un

peu à la Poéſie, dont il faut toujours emprunter quelque choſe, quoiqu'avec diſcretion, quand on tend au ſublime. Son Hiſtoire Univerſelle n'a trouvé que des admirateurs : on eſt étonné de cette force majeſtueuſe dont il décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroiſſement & la chûte des grands Empires, & de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint & juge les Nations. *Voltaire.*

BOTANIQUE (la) n'eſt pas une ſcience ſédentaire & pareſſeuſe qui ſe puiſſe acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la Géométrie, la chimie, l'Anatomie : elle veut que l'on courre les montagnes & les forêts, que l'on graviſſe contre des rochers eſcarpés ; que l'on s'expoſe au bord des précipices. Les ſeuls livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette matiere ont été jettés au haſard ſur toute la ſurface de la terre, & il faut ſe réſoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramaſſer : de-là vient auſſi qu'il eſt ſi rare d'exceller dans cette Science. La Botanique ne ſeroit qu'une ſimple curioſité, ſi elle ne ſe rapportoit à la Médecine ; & quand on veut qu'elle ſoit utile, c'eſt la Botanique de ſon pays que l'on doit le plus étudier, parcequ'il eſt plus commode d'employer ce qu'on a ſous ſa main. *Font. Eloge de M. de Tournefort.*

BRAVOURE. La véritable Bravoure eſt rare comme les grandes vertus : courir à la mort pour le bien public, ſans eſpoir de récompenſe, de gloire, ni de renommée ; connoître parfaitement le péril, l'avoir bien prévû, & s'y jetter par la ſeule vue de faire ſon devoir, & par le peu de cas qu'on fait de la vie, c'eſt-là ce qu'on appelle la véritable Bravoure, & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puiſſe trouver ce caractere.

C

CALOTINS. (les) Les François ont fait un ordre, ou plutôt une eſpece de régiment, dit de la Calotte. On y enrôle d'ordinaire les gens malgré eux : ils n'ont entre eux aucune ſociété ; à peine ſe connoiſſent ils : la plupart n'entendent point raillerie, ſur tout s'ils ſont conſtitués en quelque dignité ; & ils regardent les ſuffrages & les lettres d'aſſociation dont on les honore, comme des ſatyres perſonnelles. Néanmoins rien n'eſt plus utile que ces Lettres appellées *Brevets*, parcequ'elles peuvent ſervir à corriger quelques François de leurs ſottiſes, à réprimer leurs folies & leurs extravagances. D'ailleurs l'appréhenſion d'être malignement incorporé dans ce burleſque régiment, les empêche ſouvent de ſe rendre ridicules avec éclat, en ſorte que cette folle ſociété, eſt pour eux une école de ſageſſe, ou plutôt un préſervatif contre la folie. *Gulliver.*

CALVINISME. Le Calviniſme, le Luthéraniſme & toute Secte nouvelle eſt une Religion dont le génie populaire tend à renverſer tous les fondemens de l'autorité. Cet eſprit particulier qui en fait le principe s'étend ſur tout. Quand on s'eſt établi l'arbitre de ſa croyance, on n'eſt pas loin de s'ériger en juge de ceux qui gouvernent. Une Religion anarchique enfante des ſujets indociles : l'héréſie ſur-tout dans un grand Etat ne produit que des Républicains, car les petits Princes s'en pourront ſauver. *Monteſquieu.*

CAPITAINE. Il n'y a point de Capitaine qui ait tous les grands talens enſemble.

CARNAVAL. Il eſt le naufrage d'un infinité d'innocens, l'heure du Berger pour les femmes coquettes, des jours caniculaires pour les hommes, le ſéducteur de la jeuneſſe, la ruine de la ſanté & de la bourſe : il n'aura jamais mon approbation. *Oxenſt.*

CASSINI. Appellé en France par M. Colbert en *1666* fut le premier des Aſtronomes de ſon tems ; il

immortaliſa ſon nom par ſa Méridienne de S. Petrone à Boulogne : elle ſervit à faire voir les variations de la viteſſe du mouvement de la terre autour du ſoleil. Il fut le premier qui montra par la parallaxe de Mars, que le ſoleil doit être au moins à 33 millions de lieues de la terre : il prédit le chemin que devoit tenir la Comete de 1664 ; c'eſt lui qui découvrit les cinq Satellites de Saturne ; Huyghens n'en avoit apperçu qu'une. *Voltaire.*

CELIBAT. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Célibat a été plus agréable aux Peuples à qui il ſembloit convenir le moins, & pour leſquels il pouvoit avoir de plus fâcheuſes ſuites. Dans les Pays du Midi de l'Europe, où par la nature du climat la loi du Célibat eſt plus difficile à obſerver, elle a été conſervée : dans ceux du Nord où les paſſions ſont moins vives, elle a été proſcrite.

CELIBATAIRES. Tout ce qui s'eſt fait de recommandable en faveur de la Société, les ouvrages les plus nobles & les plus grandes fondations, a été fait par des gens qui n'avoient point d'enfans, & qui ont donné toute leur affection au bien public. Ceux qui n'ont point d'enfans travaillent à faire paſſer leur mémoire à la poſterité.

Les gens qui ne ſont point mariés ſont les meilleurs amis, les meilleurs maîtres & les meilleurs domeſtiques, & non pas toujours les meilleurs ſujets.

Un garçon eſt plus cruel, plus dur ; il a moins d'occaſions qui réveillent ſa tendreſſe & qui lui touchent le cœur, que les gens qui ſont mariés. *Bacon.*

CENSURE. La Cenſure, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Auteur moderne, eſt la taxe qu'on paie au Public pour le mérite qu'on a ; c'eſt une ſottiſe à un homme de mérite de croire qu'il en peut échapper. Toutes les perſonnes illuſtres de l'antiquité, & même de tous les ſiécles, ont paſſé à travers le feu de cette perſécution : il n'y a qu'une vie obſcure qui en puiſſe garantir : en un mot, tout homme qui eſt élevé à un poſte conſidérable, n'eſt jamais regardé avec indifférence, mais on l'enviſage toujours comme un ami, ou comme un ennemi. C'eſt pour cela qu'on ne con-

noit pas trop bien le véritable caractere des perſonnes élevées en dignité que long-tems après leur mort. *Le Spect.*

CHARGES. Ceux qui ont les plus grandes Charges ſont trois fois eſclaves. Eſclaves du Prince ou de l'Etat, eſclaves de leur réputation, eſclaves des affaires ; de ſorte qu'ils ne ſont maîtres ni de leur perſonne, ni de leurs actions, ni de leur tems. *Bacon.*

CHARLEMAGNE. Ce Prince mit un tel tempérammment dans les ordres de l'Etat, qu'ils furent contrebalancés & qu'il reſta maître. Tout fut uni par la force de ſon génie. Il mena continuellement la Nobleſſe d'expédition en expédition : il ne lui laiſſa pas le tems de former des deſſeins, & l'occupa toute entiere à ſuivre les ſiens. L'Empire ſe maintint par la grandeur du Chef. Le Prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Les Rois ſes enfans, furent ſes premiers Sujets, les inſtrumens de ſon pouvoir & les modeles de l'obéiſſance. Il fit d'admirables réglemens : il fit plus, il les fit exécuter. Son génie ſe répandit ſur toutes les parties de l'Empire : on voit dans les Loix de ce Prince un eſprit de prévoyance qui comprend tout, & une certaine force qui entraîne tout ; les prétextes pour éluder les devoirs en ſont ôtés. Voyez ſon troiſieme Capitulaire de l'an 811 ; les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus : il ſavoit punir, il ſavoit encore mieux pardonner ; vaſte dans ſes deſſeins, ſimple dans l'exécution ; perſonne n'eut à un plus haut dégré l'art de faire les plus grandes choſes avec facilité, & les difficiles avec promptitude ; il parcouroit ſans ceſſe ſon vaſte Empire, portant la main par tout où il alloit tomber. Les affaires renaiſſoient de toutes parts, il les finiſſoit de toutes parts. Jamais Prince ne ſut mieux braver les dangers ; jamais Prince ne les ſut mieux éviter. Il ſe joua de tous les périls, & particulierement de ceux qu'éprouvent toujours les grands Conquerans, je veux dire les conſpirations. Ce Prince prodigieux étoit extrêmement modéré : ſon caractere étoit doux, ſes manieres ſimples : il aimoit à vivre avec les gens de ſa Cour ; il fut à la vérité trop ſenſible au plaiſir des femmes, mais il

paroît qu'il racheta ſes défauts par ſes vertus & ſon zèle pour la Religion. Il mit une Regle admirable dans ſa dépenſe ; il fit valoir ſes domaines avec ſageſſe, avec attention, avec œconomie. Un Pere de famille pourroit apprendre dans ſes loix à gouverner ſa maiſon. Son Capitulaire de Willis en eſt la preuve : on voit dans ſes Capitulaires la ſource pure & ſacrée d'où il tira ſes richeſſes. *Monteſquieu.*

CHARLES XII Roi de Suede fut la terreur du Nord : il paſſoit déja pour un grand homme dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ſes Sujets, il étoit fait pour commander à des Soldats & non à des Peuples : il fut neuf ans le Roi le plus rédoutable qui fut au monde, & neuf autres années le plus malheureux. Après avoir été le premier Héros de ſon tems, il eſt mort avec la réputation d'un Roi téméraire. *Voltaire.*

CHIMIE. La nature a caché l'or dans les entrailles de la terre, afin de rebuter l'aviditédes Mortels par la peine & le travail qu'il y a à l'en tirer, cette bonne mere ayant bien prévu tout le mal que l'abondance de ce métal pouvoit produire dans le monde. Cependant le Chimiſte, en dépit du cours ordinaire de la nature, prétend s'ériger en ſecond Créateur, & faire autant d'or qu'il lui plaît, & pour y parvenir, il ſe ſert de la crédulité du prochain.

La raiſon m'empêche d'ajouter foi à l'impoſture du ſouffleur ; car ſi quelqu'un avoit ce ſecret, il ſeroit bientôt maître de toute la terre, puiſque le pouvoir de ce métal eſt de beaucoup au-deſſus de celui des hommes. *Oxenſt.*

CHRETIEN. Plus le Chrétien examine l'autenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi : c'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les Ecrits des Peres de l'Egliſe qu'il en ſuit de ſiécle en ſiecle le développement ; c'eſt dans les Livres de morale & les annales ſaintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

CICERON. *Jugement de Montaigne ſur Ciceron.* Hors la ſcience il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en ſon ame : il étoit bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme ſont volontiers les hommes gras & gauſſeurs, tel qu'il étoit ; mais de molleſſe & de vanité ambitieuſe, il en avoit, ſans mentir, beaucoup.

Quant à ſon éloquence, elle eſt du tout hors de comparaiſon, je crois que jamais homme ne l'égalera. Quant aux ouvrages qui traitent de la Philoſophie morale, à confeſſer hardiment la vérité, ſa façon d'écrire me ſemble ennuyeuſe : ces Préfaces, Définitions, Partitions & Etymologies, conſument la plupart de ſon Ouvrage : ce qu'il y a de vif & de mouelle, eſt étouffé par ces longueries d'apprêts. Je veux qu'on commence par le dernier point : j'entends aſſez ce que c'eſt que mort & volupté, qu'on ne s'amuſe pas à les anatomiſer. Je cherche des raiſons bonnes & fermes d'arrivée : ni les ſubtilités grammairiennes, ni l'ingenieuſe contexture des paroles & d'argumentations, n'y ſervent. Je veux des diſcours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les ſiens languiſſent autour du pot : ils ſont bons pour l'Ecole, pour le Barreau & pour le Sermon, où nous avons loiſir de ſommeiller, & bonnes encore un quart d'heure après, aſſez à tems pour en retrouver le fil. Il eſt beſoin de parler ainſi aux Juges qu'on veut gagner à tort ou à droit, aux enfans & aux vulgaires, à qui il faut tout dire & voir ce qui portera. Je ne veux pas que pour me rendre attentif, on me crie cinquante fois. *Or oyez* à la mode de nos Hérauts. *Montaigne.*

CITOYEN. Tout Citoyen eſt redevable à ſa patrie de trois choſes ; de ſa vie, de ſes talens & de la maniere de les employer. Ainſi les loix de la Société lui défendent de diſpoſer d'une vie qui appartient aux autres hommes preſqu'autant qu'à eux : voilà le principe que la morale purement humaine nous offre contre le ſuicide, & ce principe reçoit une bien plus grande force de la loi du Chriſtianiſme. *Dallemb.*

CITOYEN. On devroit établir un deuil à la mort des bons Citoyens. Les noms de ceux qui meurent après avoir été utiles à leur patrie, mériteroient d'être

écrits & conſervés dans les Temples : ces Regiſtres deviendroient une ſource de gloire & de nobleſſe qu'on ne contrediroit pas.

CIVILITÉ. La Civilité vaut mieux à certains égards que la politeſſe. La politeſſe flatte les vices des autres ; & la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour : c'eſt une barriere que les hommes mettent entr'eux pour empêcher de ſe corrompre. Une teinture médiocre des petites regles de la Civilité, donne quelque aſſurance à un homme, & le met en état de paroître ſans ſe gêner en toutes ſortes de Compagnies. *Spectateur*.

CLAVECINS. On ne peut exécuter ſur les Clavecins, ni tenues, ni diminutions, ni augmentations de ſon, & ils ont toujours une eſpece de dureté & de ſécheresſe, quelque parfaitement qu'ils ſoient touchés. On ne peut pas tenir, flatter, pincer, diminuer, enfler les tons. *Gullivert*.

CLEMENCE. La Clémence eſt la qualité diſtinctive des Souverains. Cette vertu eſt d'ailleurs néceſſaire dans les Monarchies où l'on eſt gouverné par l'honneur, qui quelquefois exige ce que la loi défend. La diſgrace y eſt un équivalent à la peine : les formalités même des Jugemens y ſont des punitions. Les Grands y ſont ſi fort punis par la diſgrace, par la perte de leur crédit, de leurs habitudes, de leurs plaiſirs, que la rigueur à leur égard eſt inutile. Les Souverains ont tant à gagner par la Clémence : elle eſt ſuivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire, que c'eſt preſque toujours un bonheur pour eux d'avoir occaſion de l'exercer.

CLIMAT. Les influences du Climat ſur les eſprits, ſont avouées de tous les grands Hiſtoriens, Phyſiciens & Médecins. Prenons pour exemple l'Italie moderne : l'imagination, le génie de la muſique, le goût de l'allegorie, commun à tous les pays chauds, domine dans la litterature Italienne. Cette ſoupleſſe de corps & d'eſprit eſt ſi particuliere à l'Italien, qu'on l'accuſe d'avoir fourni les Cours de l'Europe de Pantomines, & de Flatteurs : toutes ces choſes s'expliqueroient peu philoſophiquement par les cauſes morales ; il faut

les rapporter au naturel : le nouveau Climat de l'Italie a donc renouvellé les eſprits, & produit la différence des anciens & des nouveaux Romains, mais il y en a encore une entre les deux derniers ſiécles de l'Italie & celui-ci ; & cette derniere décadence eſt due aux cauſes morales. *Eſprit des Nations.*

Il faut convenir que la nature du Climat produit les hommes plus ou moins propres à ſoutenir les fatigues de la guerre. Les uns ſeront courageux & n'auront point de tenue ; d'autres ne ſeront point dociles à l'aſſujettiſſement de la diſcipline militaire ; d'autres ne ſeront point patiens dans les momens de peine & de triſteſſe, & ſeront toujours prêts à la révolte & au murmure : toutes ces différentes obſervations doivent trouver place dans les délibérations politiques.

CŒUR. Le Cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin : il ne nous refuſe rien dans cette matiere-là. *Fontenelle.*

Les Dieux, dit Seneque, ne nous ont donné un Cœur que pour eux ; delà donc vient que l'amour que nous avons pour les plus beaux objets de la nature y laiſſe toujours du vuide, n'étant pas capable des les remplir : c'eſt à faire à un Cœur généreux d'aimer mieux le titre de vertueux que d'opulent & riche. *id.*

Il ne faut pas s'étonner de l'avidité de notre Cœur à deſirer de nouvelles félicités. Comme le monde n'en a que de fauſſes, elle laiſſent toujours du vuide dans nos ames, afin que toujours elles aient quelque choſe à ſouhaiter.

Un Cœur qui ſait regler ſes deſirs, ſait triompher de toutes choſes.

L'homme juge du Cœur par les paroles, & Dieu des paroles par le Cœur. *Sag.* 1. 6.

Il n'y a que la Religion qui puiſſe fixer le Cœur de l'homme ; il faut qu'il renonce abſolument à l'eſpérance d'être heureux ici, autrement que par l'eſpérance des biens que la Religion lui promet, & par la pratique des moyens qu'elle lui preſcrit pour y arriver. Tant que l'homme formera des deſſeins pour devenir heureux par d'autres voies, il ne fera que donner des élans inutiles à ſon Cœur, & le mettre

au déſeſpoir d'être perpétuellement trompé.

L'on n'eſt eſtimable que par le Cœur, & l'on n'eſt heureux que par lui; car notre bonheur ne dépend que de la maniere de ſentir.

Ce ſont les qualités du Cœur qui entrent dans le commerce. L'eſprit ne lie point aux autres, & vous voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer & abbaiſſer les autres.

Il n'y a rien qui ſoit plus inconnu à l'homme que ſon propre Cœur. Ce n'eſt preſque jamais là que ſe portent leurs méditations, & quoiqu'ils ne faſſent toute leur vie, & en toutes choſes que ſuivre les mouvemens de leur Cœur, ce n'eſt que comme des aveugles qui ſe laiſſent mener ſans ſavoir comment leurs guides ſont faits, & ne connoiſſent rien de ce qui ſe trouve dans leur chemin; il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils ſoient inſenſibles aux lumieres que Dieu y a miſes, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce côté-là, & qu'ils ne ceſſent même de ſe remplit des choſes qui leur en ôtent la vue. *Paſcal.*

COLERE. Quand un homme colere ne corrige pas ſon défaut, ce défaut même lui ſert de punition, puiſqu'il lui fait porter la peine qu'il mérite.

Il ne faut pas s'étonner ſi les grands Philoſophes s'étudient à maîtriſer la paſſion de la colere : elle eſt d'autant plus à craindre, qu'elle nous trahit toujours en nous ſurprenant ſans ceſſe.

Il n'y a point de paſſion qui ébranle tant la ſincerité des jugemens que la colere.

Lorſqu'on eſt en colere, il vaut mieux montrer du mépris que de la crainte, afin de paroître au-deſſus de l'injure : on doit ſe garder des paroles dures, de révéler un ſecret, de rompre une affaire, & de rien faire d'irrévocable.

La colere a preſque les mêmes effets que ce qu'on prend pour l'amour : elle s'allume par la préſence de l'objet qui l'excite, & s'affoiblit par ſon éloignement : elle ſe modere ordinairement lorſqu'elle s'eſt exhalée.

Il n'eſt paſſion qui nuiſe plus au raiſonnement que la cholere. Aucun ne feroit doubte de

punir de mort le Juge qui par cholere auroit condamné ſon criminel. Pourquoi eſt-il non plus permis aux Peres & aux Pédants de fouetter les enfans & les chaſtier eſtans en cholere : ce n'eſt plus correction, c'eſt vengeance. Le chaſtiment tient lieu de médecine aux enfans, & ſouffririons-nous un Médecin qui fut animé & courroucé contre ſon patient ? *Montaigne.*

Les chaſtimens qui ſe font avec poids & diſcrétion, ſe reçoivent bien mieux & avec plus de fruit de celui qui les ſouffre : il ne penſe pas avoir été juſtement condamné par un homme agité d'ire & de furie, & allegue pour ſa juſtification les mouvemens extraordinaires de ſon Maître, l'inflammation de ſon viſage, les ſermons inuſités, & cette ſienne inquiétude & précipitation téméraire : nous ne devrions jamais mettre la main ſur ceux qui doivent nous obéir, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat & que nous ſentons l'eſmotion, remettre la partie ; car c'eſt la paſſion qui commande lors, ce n'eſt pas nous : celui qui a faim uſe de viande, mais celui qui veut uſer de chaſtiment, n'en doit avoir ni faim ni ſoif. *id.*

La Colere eſt un des principaux obſtacles à la tranquillité de la vie & à la ſanté du corps : elle offuſque le jugement & aveugle la raiſon ; elle fait perdre, quelquefois dans un moment, des amis qu'on a employés des années entieres à acquérir : elle découvre bien ſouvent les penſées ſecrettes du cœur, & plus qu'on n'eût voulu.

L'amitié d'un homme ſujet à l'emportement eſt à charge aux honnêtes gens : de la Colere à la rage il n'y a que deux doigts. L'emporté eſt celui des hommes que l'on hait, qu'on peut perdre avec moins de peine.

COMEDIE. Une Comedie traduite ne ſauroit faire l'effet qu'elle produit naturellement dans la langue originale : on ne rit point dans une traduction, il faut connoître à fond la Nation & la langue du pays pour ſentir les bons endroits d'une Comedie. Je n'ai pas le même plaiſir en liſant Plaute & Ariſtophane, qu'avoient les Grecs & les Romains. Pourquoi ? c'eſt

que je ne ſuis ni Grec ni Romain. La fineſſe des bons mots ; l'alluſion, l'a-propos, tout cela eſt perdu pour un Etranger : il n'en eſt pas de même dans la Tragedie, il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions & de ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire. Œdipe, Electre appartiennent aux Eſpagnols, aux Anglois & à nous, comme aux Grecs; mais la bonne Comedie eſt la peinture parlante des ridicules d'une Nation, & ſi vous ne connoiſſez pas la Nation à fond, vous ne pouvez pas juger de la peinture.

Auteurs modernes des Comedies. Nos Auteurs comiques ont abandonné entierement depuis quelques années l'imitation de la vie bourgeoiſe, qui doit être l'objet naturel de la Comedie : ils ſe plaiſent à faire voir ſur le théâtre ce qui n'a jamais été vu dans le monde, & rappellent dans ce ſiecle éclairé le goût de Melite, de la Place Royale, de la Veuve; & leurs ouvrages ne different de ces derniers que par un ſtyle plus épuré & par un larmoyant comique. Il paroît qu'ils dédaignent de marcher ſur les traces de Plaute, de Terence, de Moliere & de Regnard, & qu'ils oublient que la Comedie eſt un ſpectacle deſtiné à repréſenter le ridicule réel qui eſt dans la ſociété, & non à feindre des vertus & des défauts Métaphyſiques pour attendrir les Spectateurs. *Des Fontaines.*

Les eſprits juſtes, les eſprits vrais, ne ſouffrent qu'avec peine que l'on préfere aujourd'hui des Comedies compoſées ſeulement de ſaillies & d'Epigrammes, aux Comedies qui n'ont qu'une intrigue ſoutenue d'une diction pure & ſimple : il y a même des pieces dont l'action ſuffiroit à peine pour ſoutenir un acte ſeul. C'eſt moins une action véritable qu'une apparence d'action, ou plutôt c'eſt un ſimple aſſemblage d'autant de ſcenes qu'il en faut, pour donner à une piece la durée ordinaire des repréſentations. C'eſt un rempliſſage de dialogues ſemés de bons mots & de traits ſatyriques qui ſéduiſent le Spectateur par leur brillant, & l'empêchent de remarquer le vuide & le défaut d'action. On ne ſauroit cependant diſconvenir que ces ſortes de dialogues ne ſoient ce qu'on appelle

communément de l'eſprit, mais on devroit, ce me ſemble, diſtinguer l'eſprit qui convient au Théâtre, d'avec celui dont on peut faire parade dans un diſcours ou dans la converſation. C'eſt ce qui fait que les pieces modernes de l'eſpece de celles de Moliere ſont en petit nombre, mais il faut convenir auſſi que les principaux caracteres ont été épuiſés par Moliere; qu'il reſte à peine de quoi glaner aujourd'hui; & à l'égard des intrigues, il eſt bien difficile de pouvoir atteindre juſqu'à lui. Cependant il faut du neuf ſur le Théâtre: les François qui ſavent par cœur les pieces de Moliere, ne goutent plus qu'un plaiſir médiocre à les voir repréſenter. Pour rire, il faut être ſurpris; & ce qu'on ſait, ne ſurprend plus: il ne faut donc pas s'étonner que la difficulté, ou pour mieux dire, l'impoſſibilité de multiplier les pieces du genre & du mérite de celles de Moliere, ait forcé nos Poétes comiques à ſe jetter du côté du bel eſprit, & à chercher aux moins à plaire par le dialogue, n'ayant pas de quoi plaire autremenr. *Riccoboni.*

COMMANDEMENT. Auparavant que l'on puiſſe bien commander, il faut apprendre à commander à ſoi-même: c'eſt choſe piteuſe & bien abſurde, diſoit Socrate, que bien que perſonne n'entreprenne d'exercer un métier & art mécanique que premierement il ne l'ait appris, toutefois aux charges publiques & à l'art de bien commander & de bien obéir, de gouverner le monde, le métier le plus difficile de tous, ceux-ci ſont reçus & l'entreprennent, qui n'y ſavent du tout rien. *Charron.*

Il eſt dangereux de partager le Commandement dans une guerre importante.

COMMERCE Le Commerce eſt un des objets les plus importans du Légiſlateur, ſans lequel les Peuples ne peuvent être heureux, parcequ'ils ſeront dans une abondance onéreuſe de pluſieurs choſes ſuperflues, & dans une diſette pénible de pluſieurs choſes néceſſaires.

Un Prince doit s'appliquer à le favoriſer. Le premier Commerce eſt celui qui ſe fait dans l'intérieur du Royaume, & il eſt d'une extrême conſéquence de

lui donner toutes les facilités poſſibles ; autrement une Province, qui eſt par exemple, ſans huile & ſans vin, mais qui a du fer & des troupeaux, ne peut vendre ce qu'elle a de trop, ni acheter ce qui lui manque. Les obſtacles qui engourdiſſent le Commerce, & font perir les denrées qui n'ont pas d'iſſue, ſont ſouvent des impôts exceſſifs ſur les denrées, qui en empêchent le tranſport & le débit, parcequ'ils paſſent les frais de la voiture & le gain, ou un tribut mis ſur une entrée de Ville ou ſur celle d'une Province ; ou une riviere qui n'eſt pas navigable, & que l'on pourroit rendre telle ſans une dépenſe exceſſive, au lieu qu'en facilitant le Commerce les droits du Prince s'accroiſſent.

Le Commerce extérieur doit être également favoriſé pour décharger l'Etat de ce qu'il ne peut conſumer & qui deviendroit inutile, pour exciter l'induſtrie des Habitans naturels qui voient le gain de leur travail, pour donner du cours & du mouvement aux Manufactures du pays qui deviendroient languiſſantes, pour ſuppléer à ce qui manque au Royaume, qui ne produit pas tout, ou ne l'a pas dans une abondance égale, pour occuper utilement les Marchands, les Ouvriers, les Matelots, & tous les Artiſans dont le Commerce étranger eſt comme l'ame & la vie, pour faire entrer dans l'Etat l'or & l'argent dont il n'a pas les mines ; pour trouver dans les droits d'entrée & de ſortie un riche fond qui charge peu le Public, & dont les Etrangers paient la plus grande partie, pour perfectionner la navigation par la connoiſſance des mers & des côtes.

Mais on doit prendre garde ſur-tout à ne pas laiſſer ſortir du Royaume les choſes dont il a beſoin, & qu'il faudroit enſuite acheter bien cherement, comme le bled, l'huile & la laine. Ne pas permettre que pour des choſes frivoles, qui n'ont d'autre prix que celui qu'y mettent la vanité & l'imagination, une grande partie de l'argent ſorte de l'Etat : ni que par des Manufactures étrangeres on ruine les Manufactures du Royaume, qu'on y apporte ce qui en doit ſortir, ou qu'on enleve ce qu'on y doit employer. *Inſt. d'un Pr.*

Par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces.

L'effet naturel du Commerce eſt de porter à la paix deux Nations qui négociant enſemble, ſe rendent réciproquement dépendantes : ſi l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre.

Mais ſi l'eſprit du Commerce unit les Nations, il n'unit pas de même les Particuliers. Nous voyons que dans les Pays où l'on n'eſt affecté que de l'eſprit du Commerce, on trafique de toutes les actions humaines : les plus petites choſes s'y font ou s'y donnent pour de l'argent.

Le Commerce eſt le rapport utile & néceſſaire de tout être ſociable avec ſon ſemblable. Dans l'état actuel des choſes, il y a deux ſortes de Commerces : l'intérieur qui établit & maintient la ſociété entre les Citoyens, & l'extérieur qui la lie de Nation à Nation.

Le Commerce eſt un des plus importans & des plus précieux avantages que nous ayons reçus de la nature : il rapproche des pays que de vaſtes mers, des montagnes inacceſſibles, où des déſerts affreux ſembloient avoir pour jamais ſéparés : il met en communauté de biens tous les Peuples, & n'en fait, pour ainſi dire, qu'une même famille. Il communique à l'un des remedes & des tréſors que la nature ſembloit n'avoir réſervés que pour l'autre : il ramene l'abondance & la joie, où le dérangement des ſaiſons avoit jetté l'horreur & la ſtérilité. Par le Commerce, la calamité qui déſole un pays n'eſt funeſte à perſonne, & la proſpérité qui en favoriſe un autre, eſt utile à tout le monde.

Par le Commerce les hommes les plus ſauvages s'apprivoiſent, apprennent à ſe connoître, s'accoutument à fraterniſer : ſans le Commerce, on perd en un endroit un ſuperflu qui ſeroit très néceſſaire en un autre ; ſans le Commerce les différentes Nations ne ſeront pas plus liées entre elles que les différentes eſpeces d'animaux ; ſans le Commerce, chaque Peuple eſt comme captif dans les bornes étroites de ſon pays : le Commerce ſeul met chacun d'eux en poſſeſſion de tout l'Univers.

Comment donc concevoir qu'il puiſſe y avoir une baſſeſſe réelle à ſe mêler d'une choſe ſi importante & ſi

ſalutaire à tout le genre humain ? Le prix des talens ne doit-il pas ſe regler dans un Etat bien policé ſur l'utilité que la République en retire, & ne ſent on pas que c'eſt aller ouvertement contre le premier objet des Loix, que d'attacher du mépris à une choſe que l'Etat a intérêt de faire le plus cultiver ? Cette erreur vient de ce qu'on ne regarde d'ordinaire dans le Commerce, que le gain particulier que chaque Négociant y cherche, & de ce qu'on ne s'aviſe jamais de jetter les yeux ſur le profit que le corps de l'Etat en reçoit. *Saci.*

En matiere de Commerce, l'habitude influe beaucoup ſur le débit. Combien n'a-t-on pas vu de branches de Commerce s'invertir de cette façon, & ne ſe rétablir que très lentement ? Les beſoins réciproques d'une Nation à l'autre, ſont un lien néceſſaire d'union & d'amitié entr'elles : l'une a beſoin de vendre, & l'autre d'acheter ; cela a lieu particulierement pour les produits du ſol, que ſouvent la nature n'a accordé qu'à un pays. Qui que ce ſoit, qui ſoit poſſeſſeur d'une denrée ou d'une marchandiſe dont j'ai néceſſairement beſoin ; je ſuis sûr qu'il me l'apportera, parceque ſa richeſſe eſt de vendre, & que ſi je lui offre un débouché sûr, il n'a nulle raiſon de ſe le fermer lui-même, par exemple, en augmentant exceſſivement la valeur & le prix. C'eſt en excellant ſoi-même dans la perfection des choſes ouvragées, & en ſe mettant en état de vendre à meilleur marché, que l'on peut avoir l'avantage ſur les autres Nations commerçantes : de-là naît la néceſſité d'un grand diſcernement dans le choix des différens droits d'entrée & de ſortie. Charger beaucoup, quand on eſt libre de le faire, les produits que l'on veut qui reſtent dans les pays ; charger peu ceux dont l'exportation eſt utile & même les favoriſer, ſont les moyens pratiqués utilement par les Nations le plus en uſage de réfléchir ſur la balance du Commerce. Le Commerce eſt avantageux à proportion de l'induſtrie : il ne faut, que ne le point traverſer par des loix gênantes, en même-tems que l'on encouragera l'induſtrie. *Pecquet.*

Je goutte un plaiſir infini à voir cette foule de Négocians ou Commerçans qui s'enrichiſſent eux-mêmes, &

& qui travaillent à groſſir le capital de leur Nation, ou pour me ſervir d'autres termes, qui font la fortune de leurs familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & par la ſortie de tout ce qui nous eſt inutile ou ſuperflu.

Il ſemble que la nature ait pris un ſoin tout particulier de répandre ſes faveurs en divers endroits de ce monde ſublunaire, pour établir ce trafic & cette correſpondance mutuelle entre les hommes, afin qu'ils dépendiſſent en quelque ſorte les uns des autres, & qu'ils fuſſent unis par leur intérêt commun. Il n'y a preſque pas un ſeul climat qui ne produiſe quelque choſe qu'on ne trouve pas ailleurs. Le mets croît dans un pays & la ſauſſe vient dans un autre. Les fruits du *Portugal* ſont corrigés par ce qu'on recueille aux *Barbades.* Les Iſles *Philippines* nous envoient dequoi relever le goût de nos liqueurs en Europe; la ſeule parure d'une Dame de qualité ou fort riche, eſt ſouvent le produit d'un grand nombre de climats, le manchon & l'éventail viennent des différens bouts de la terre. *Spectateur Anglois.*

Ce n'eſt pas une des moindres parties de notre bonheur, que de jouir de tous les fruits du Septentrion & du Midi, ſans être expoſés à la violence du froid ou du chaud qui les produiſent, & de ſe regaler des fruits qui croiſſent entre les deux tropiques.

C'eſt pour toutes ces raiſons qu'il n'y a pas de membres plus utiles dans la Société que les Commerçans: ils uniſſent les hommes par un trafic mutuel de bons offices; ils diſtribuent les dons de la nature; ils occupent les Pauvres, augmentent les biens des riches, & ſuppléent à la magnificence des Grands.

L'eſprit de Commerce produit dans les hommes un certain ſentiment de juſtice exacte, oppoſé d'un côté au brigandage, & de l'autre à ces vertus morales, qui font qu'on ne diſcute pas toujours ſes intérêts avec rigidité, & qu'on peut les négliger pour ceux des autres.

Dans un Etat Monarchique le Commerce eſt ordinairement fondé ſur le luxe, & quoiqu'il le ſoit auſſi ſur les beſoins réels, ſon objet principal eſt de pro-

curer à la nation qui le fait, tout ce qui peut ſervir à ſon orgueil, à ſes délices & à ſes fantaiſies. Dans le gouvernement de pluſieurs, il eſt plus ſouvent fondé ſur l'œconomie.

Le Commerce eſt un grand arbre dont les fruits nourriſſent l'Etat, & dont le feuillage le défend des intempéries de l'air: mais ſi dans l'eſpérance d'avoir une ombre plus étendue, on néglige d'élaguer quelques branches, la ſéve ſe conſomme, l'arbre ne porte plus de fruits, ſe ſeche & meurt.

Commerce du monde. Le grand Commerce du monde empêche toute attention quand on eſt jeune; ce que nous voyons en autrui ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge où l'on aime à ſe répandre: la multitude importune dans un autre où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis; c'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. *S. Evr.*

COMPARAISONS. Une Comparaiſon eſt un tableau que le Poëte préſente, & pourvu que les principales figures du tableau aient avec l'objet un juſte rapport, celui des autres parties n'eſt pas abſolument néceſſaire. Les Comparaiſons étendues ne peuvent trouver place dans la Tragédie, parcequ'elles ne peuvent convenir entre des perſonnes qui s'entretiennent.

On emploie les Comparaiſons dans un Poëme, ou pour donner une idée plus vive & plus diſtincte de ce qu'on repréſente par des ſimilitudes exactes, ou pour élever & réjouir l'eſprit par des images nobles & agréables, ou ſeulement pour nourrir & varier la narration qui ſeroit trop ſeche & trop uniforme ſans ce ſecours: on a beau dire que les Comparaiſons ſont toujours imparfaites, cela eſt vrai à parler philoſophiquement; mais en matiere de Poëſie, rien n'eſt plus faux. Les Poëtes ne doivent pas tant ſonger à donner des idées préciſes, qu'à en donner de vives. Les Comparaiſons bien choiſies font cet effet: l'imagination embraſſe avec plaiſir deux objets à la fois: elle aime à augmenter elle-même les rapports imparfaits qu'elle y trouve, & elle ne chicane point, pourvu qu'on ne

l'égare pas trop ſenſiblement. On peut établir deux regles à ce ſujet, l'une d'employer les images les plus différentes qu'il eſt poſſible, l'autre de les diſtribuer dans la narration, de maniere qu'elles ne ſoient pas trop voiſines les unes des autres, & qu'on n'en raſſaſie pas le Lecteur; faute de ces ménagemens, on retombe dans l'uniformité qu'on veut éviter.

Ce ne ſeroit point aſſez de varier les circonſtances de ces images, ſi le fonds en demeuroit trop ſemblable, parceque c'eſt le fonds qui frappe le plus.

On court le même riſque d'ennuyer par la trop grande abondance des Comparaiſons, au lieu qu'elles délaſſent du récit, quand le Poëte en uſe ſobrement; c'eſt le récit qui délaſſe des Comparaiſons: quand elles ſont trop fréquentes, le ſujet ſe perd dans les ornemens, & l'eſprit ſe révolte naturellement contre ce déſordre.

Je ne ſais rien de plus utile pour ſe perfectionner le goût, que la Comparaiſon des grands génies qui ſe ſont exercés ſur les mêmes matieres. *La Motte.*

CONDITIONS DES HOMMES. Quand on juge des états ou des diverſes Conditions par les avantages réels, on en juge fort mal, parcequ'on ne conſidere pas que les hommes ont trouvé le ſecret d'attacher preſque tous leurs biens & leurs maux à des chimeres, & ainſi il ne faut pas ſeulement comparer les avantages réels de chaque état; mais il faut comparer auſſi les chimeres de cet état. En faiſant comparaiſon des diverſes Conditions des hommes, il y a, ce ſemble, plus d'avantages réels dans les grandes Conditions que dans les petites: il y a plus d'aiſances & plus de moyens de ſe ſatisfaire ſur ce qu'on aime: mais il ne faut pas s'arrêter-là; il faut ſuppoſer d'abord que ceux qui jouiſſent de ces biens y deviennent inſenſibles, & que ceux de cette Condition ont établi d'autres biens, par exemples, les premieres places & dignités, dans la poſſeſſion deſquelles ils ont mis leur félicité, & où ils ſe ſont faits certains maux chimériques dans leſquels ils placent le ſouverain malheur, par exemple, de n'être point en place. Après avoir établi ces biens & ces maux, ils ont fait des loix ou des maximes, ſelon

leſquelles ils ſe jugent heureux ou malheureux. *Nicole.*

CONFIANCE. Il eſt preſque également dangereux de témoigner de la Confiance ou de la défiance à des gens ſuſpects.

Les troupes ont de la Confiance en leur Général quand il témoigne en avoir en elles.

On n'a plus aucune Confiance en un Etat qui a manqué de fidélité à ſes Alliés.

CONNOISSANCE DE NOUS MEMES. La plus belle & la plus néceſſaire de nos Connoiſſances, eſt la Connoiſſance de nous-mêmes. De toutes les ſciences humaines, la ſcience de l'homme eſt la plus digne de l'homme. Cependant cette ſcience n'eſt pas la plus cultivée ni la plus achevée que nous ayons : le commun des hommes la néglige entierement. Entre ceux même qui ſe piquent de ſcience, il y en a très peu qui s'y appliquent : la plûpart de ceux qui paſſent pour habiles dans ce monde, ne voient que fort confuſément la différence eſſentielle qui eſt entre l'eſprit & le corps. Les uns s'imaginent bien connoître la nature de l'eſprit : pluſieurs autres ſont perſuadés qu'il n'eſt pas poſſible d'en rien connoître. Le plus grand nombre, enfin, ne voit pas de quelle utilité eſt cette Connoiſſance, & pour cette raiſon ils la mépriſent. Mais toutes ces opinions ſi communes ſont plutôt des effets de l'imagination & de l'inclination des hommes, que des ſuites d'une vue claire & diſtincte de leur eſprit. C'eſt qu'ils ſentent de la peine & du dégoût à rentrer dans eux-mêmes pour y reconnoître leurs foibleſſes & leurs infirmités, & qu'ils ſe plaiſent dans les recherches curieuſes & dans toutes les ſciences qui ont quelque éclat : étant toujours hors de chez eux, ils ne s'apperçoivent pas du déſordre qui s'y paſſe.

Mais ces grands génies qui pénetrent les ſecrets les plus cachés de la nature, qui s'élevent en eſprit juſques dans les cieux, & qui deſcendent juſques dans les abîmes, devroient ſe ſouvenir de ce qu'ils ſont. Ces grands objets ne font peut-être que les éblouir : il faut que l'eſprit ſorte hors de lui-même pour atteindre à tant de choſes, mais il ne peut en ſortir ſans ſe diſſiper.

Les hommes ne ſont pas nés pour devenir Aſtronomes ou Chimiſtes, pour paſſer toute leur vie pendus à une lunette, ou pour être attachés à un fourneau, & pour tirer enſuite des conſéquences aſſez inutiles de leurs obſervations laborieuſes; je veux qu'un Aſtronome ait découvert le premier, des terres, des mers, & des montagnes dans la lune, qu'il ſe ſoit apperçu le premier des taches qui tournent ſur le ſoleil, & qu'il en ait exactement calculé les mouvemens. Je veux qu'un Chimiſte ait enfin trouvé le ſecret de fixer le mercure, ou de faire de cet Alkaeſt, par lequel Vanhelmont ſe vantoit de diſſoudre tous les corps. En ſont-ils devenus plus ſages & plus heureux? ils ſe ſont peut-être fait quelque réputation dans le monde; mais s'ils y ont pris garde, cette réputation ne fait qu'étendre leur ſervitude.

Les hommes peuvent regarder l'Aſtronomie, la Chimie, & preſque toutes les autres ſciences, comme des divertiſſemens d'un honnête homme, mais ils ne doivent pas ſe laiſſer ſurpendre par leur éclat, ni les préférer à la ſcience de l'homme; car quoique l'imagination attache une certaine idée de grandeur à l'Aſtronomie, parceque cette ſcience conſidere des objets grands, éclatans, & qui ſont infiniment élevés audeſſus de tout ce qui nous environne, il ne faut pas que l'eſprit révere aveuglément cette idée, il s'en doit rendre le juge & le maître, & la dépouiller de ce faſte ſenſible qui étonne la raiſon. *Recherche de la vérité*

Le deſir d'éviter la vue de ſoi-même eſt la ſource de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & ſur-tout de ce qu'ils appellent divertiſſement: ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penſer point à eux: il ſuffit pour rendre un homme miſérable, de l'obliger d'arrêter la vue ſur ſoi.

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, & qui étant ſujets aux mêmes défauts, ou à de plus grands, n'y ſont pas la moindre réflexion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de

la vanité des autres : les plus aigres ſont des leçons de douceur. *Nic.*

Comme l'ignorance de ſoi-même eſt la ſource de tous les vices, la Connoiſſance de ſoi-même eſt le fondement de toutes les vertus : il ne faut que conſidérer la nature de chaque vertu pour en être perſuadé : cette Connoiſſance nous empêche de nous élever au-deſſus du prochain, n'y aiant que l'oubli de nous-mêmes qui nous le puiſſe faire mépriſer. Cet oubli produit la dureté : les gens qui ſe croient au-deſſus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres ſont affligés ne ſauroient venir juſqu'à eux, ſont d'ordinaire impitoyables, parcequ'ils ne font pas ſur eux-mêmes ces ſortes de réflexions qui attendriſſent le cœur à la vue des maux d'autrui : par un effet contraire, la Connoiſſance de ſoi-même doit produire la pitié. Il en eſt de même de la plûpart des injuſtices que l'on fait aux autres : elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne ſe donne jamais le tort : on ſe croit exempt de tous défauts, on rejette la faute de tout ſur les autres. Ainſi rien ne contribue tant à nous rendre juſtes & équitables envers les autres que la Connoiſſance de nous-mêmes. C'eſt ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impreſſion de la loi naturelle, qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fiſſent : c'eſt ce qui diſſipe tous les nuages dont l'amour-propre obſcurcit cette regle dans les rencontres où il eſt intéreſſé : c'eſt ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens déſavantageux que l'on forme de nous, & des injuſtices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons ſouvent de même les autres ſans y prendre garde. Enfin, c'eſt ce qui réprime la fierté des hommes en leur mettant une image vive de leurs miſeres devant les yeux, & qui détruit ainſi la cauſe la plus ordinaire des injuſtices qu'ils font aux hommes. D'ailleurs, cette Connoiſſance renferme néceſſairement la prudence, car on ne fait guere de faute d'imprudence que parcequ'on ne ſe connoît pas aſſez : la plûpart des entrepriſes mal con-

certées, viennent de la préſomption de ceux qui les forment & de l'aveuglement où ils ſont à l'égard d'eux-mêmes.

Moyens de parvenir à la Connoiſſance de nous-mêmes. Il faut 1°. tâcher de connoître ſes paſſions, ſes humeurs, ſes foibleſſes, ſes défauts, les déguiſemens dont l'amour-propre ſe ſert pour les couvrir: avec cette application on découvrira un grand nombre de défauts. Il faut encore connoître l'étendue & la grandeur de ces mêmes défauts, & l'imperfection de nos vertus; découvrir ceux qui nous ſont cachés par notre peu de lumiere ou par les adreſſes de l'amour-propre; ſe ſervir mêmes des défauts des autres pour nous mieux connoître, en nous demandant à nous-mêmes ſi nous ne tombons point en ces mêmes défauts que nous remarquons en telle perſonne: s'inſtruire par les jugemens qu'on entend faire de ces défauts à ceux qui s'en entretiennent, & on apprendra par ces ſortes de jugemens, que preſque perſonne ne ſait ce qu'on penſe de lui, ni quelle impreſſion ſes actions font ſur l'eſprit du monde; laiſſer aux autres la liberté de nous dire leurs ſentimens, en témoignant d'une maniere non ſuſpecte que nous nous tenons obligés qu'ils le faſſent, & diſſipant ainſi la crainte qu'ils auroient de ſe rendre odieux.

C'eſt avec raiſon que l'on plaint les Grands de ce que leur grandeur fait que la vérité n'oſe approcher d'eux & qu'ils paſſent ainſi toute la vie dans l'illuſion; mais on n'a guere moins de ſujet de plaindre ſur ce point la plûpart de ceux qui ſont en quelque conſidération dans le monde; car s'ils ne ſont Princes par naiſſance, ils ſe font Princes par humeur, & répandent parmi tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que ſouvent ils ne ſont pas informés de ce qui ſert d'entretien à tout le monde, & qu'ils s'imaginent être approuvés dans ce qui eſt preſque univerſellement condamné. Il eſt ſi dangereux de donner cette impreſſion de ſoi, que quand elle eſt une fois formée, nos amis même ſe croient obligés

de diſſimuler leurs ſentimens, & de nous abandonner à nos penſées.

Enfin, il faut ſe mettre dans l'eſprit, que comme la crainte de choquer & l'honnêteté même obligent nos amis, ou autres qui nous parlent de nos défauts, de ſe modérer beaucoup dans les expreſſions, ſi nous voulons connoître leur ſentiment au juſte, il faut que nous ajoutions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, & que nous tenions pour certain qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on penſe de nous. *Nicole.*

CONNOISSANCES. Les habiles gens n'entaſſent point les Connoiſſances, mais ils les choiſiſſent.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles Connoiſſances n'eſt pas tant le dégoût que nous avons des vieilles, ou le plaiſir de changer, que le chagrin de n'être pas aſſez admirés de ceux qui nous connoiſſent trop, & l'eſpérance de l'être d'avantage de ceux qui ne nous connoiſſent pas tant.

CONQUÉRANS ET CONQUETES. Souvent les Conquérans ne ſont cruels que dans la guerre: la paix amene des mœurs & des loix plus douces.

Les nouvelles Conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il poſſédoit déja, plus opulens ni plus riches: ſes peuples n'en profitent point, & il s'abuſe s'il s'imagine qu'il deviendra plus heureux. *Voltaire.*

On eſt avide de connoître les moindres particularités de la vie des Conquérans: telle eſt la miſérable foibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront plus volontiers du deſtructeur d'un Empire, que de celui qui l'a fondé. *Id.*

CONQUETE (droit de) Un Etat qui en a conquis un autre, continue à le gouverner ſelon ſes loix, & ne prend pour lui que l'exercice du gouvernement politique & civil, plutôt que de détruire cet Etat & de le diſperſer dans d'autres, comme faiſoient les Romains: cette maniere eſt conforme au droit des gens que nous ſuivons aujourd'hui; en cela il faut rendre hommage à la raiſon préſente, à la religion véritable, à nos mœurs.

Les Auteurs du droit public ont donné ſur ce ſujet dans de grandes erreurs : ils ont ſuppoſé dans les Conquérans un prétendu droit de tuer, ce qui leur a fait établir des maximes que les Conquérans eux-mêmes, lorſqu'ils ont eu le moindre ſens, n'ont jamais priſes : car il eſt clair que lorſque la Conquête eſt faite, le Conquérant n'a plus le droit de tuer, parcequ'il n'eſt plus dans le cas de la défenſe naturelle & de ſa propre conſervation. Du droit de tuer dans la Conquête, les politiques ont tiré le droit de réduire en ſervitude; mais la conſéquence eſt auſſi mal fondée que le principe : on n'a droit de réduire en ſervitude que lorſqu'elle eſt néceſſaire pour la Conſervation de la Conquête. L'objet de Conquête eſt la conſervation, & jamais celui de la ſervitude.

On n'a jamais conquis de grands Etats par la main d'autrui. *Volt.*

CONSCIENCE (la) eſt un incorruptible témoin de notre conduite, & un juſte juge de nos actions.

Le ſiecle préſent ſemble faire ſi peu de cas de la Conſcience, qu'un homme d'eſprit de France avoit grande raiſon d'écrire ces vers ſur la boutique d'un Libraire de Paris, qui avoit fait imprimer un Traité de la Conſcience.

> Mais quel profit t'a pu mouvoir
> A imprimer la Conſcience,
> Croi moi, c'eſt bien folle dépenſe;
> Car perſonne n'en veut avoir.

Oxenſt.

CONSEIL. Il faut autant de diſcretion pour donner Conſeil, que de docilité pour le ſuivre : rien n'eſt plus tyrannique qu'un ami qui prend avantage de ſon expérience, qui propoſe tous ſes avis comme des loix & d'un air de maître, & qui veut forcer l'eſprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par le diſcours. D'un autre côté un bon Conſeil perd ſa force dans la bouche d'un ami trop complaiſant; quand il s'exprime avec force, il pique davantage notre cœur : il réveille mieux notre attention. Les remedes ſalutaires ſont rarement de

bon goût, & les médecins les plus doux, ne ſont pas les meilleurs. Nous devons nous regarder comme des malades tant que nous avons beſoin de Conſeil : eh ! qui n'en a pas beſoin ? Si l'avis eſt bon, pourquoi le rejetter parcequ'il n'eſt pas donné de bonne grace ? Il faut voir ſi l'on en peut tirer quelque avantage, avant que de le rejetter. Cependant la ſoumiſſion aux Conſeils d'autrui ne doit pas être aveugle, il eſt juſte de ſe réſerver la liberté de raiſonner ſur ce qu'il dit ; mais il ne le faut contredire que pour nous inſtruire mieux : il faut ſe rendre à la raiſon dès qu'elle paroît. *S. Evremont.*

En demandant Conſeil à un homme, veillez à la garde de votre ame : ſachez auparavant quels ſont ſes intérêts : car il vous donnera Conſeil ſelon qu'il lui ſera le plus utile.

On donne d'ordinaire des Conſeils ſelon ſon tempérament.

Les Conſeils peuvent paſſer pour ſinceres quand on s'offre de les exécuter.

Il ne faut conſeiller aux autres, que ce qu'on feroit ſoi même, ſi on étoit à leur place.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à ſavoir profiter d'un bon Conſeil, qu'à ſe bien conſeiller ſoi-même.

On ne doit point eſpérer d'aſſiſtance de la part de ceux dont on a mépriſé les Conſeils.

Tout ne conſiſte pas à demander Conſeil : le plus difficile eſt de diſcerner entre pluſieurs avis, quel eſt le meilleur : il faut pour cela avoir un eſprit juſte pour aller droit au but, ſolide, c'eſt-à-dire, ennemi des fauſſes ſubtilités, étendu pour voir tout à la fois les choſes dont il doit juger.

On ne ne doit jamais mépriſer un Conſeil ava[illegible] que d'y avoir bien réfléchi ; car il n'y a pas moins de jugement à ſavoir profiter d'un bon Conſeil, qu'il y a de prudence & de ſageſſe à en pouvoir donner de bons & d'utiles. *Oxenſt.*

Conseil d'un Prince. Pour mériter d'être du nombre de ceux dont le Prince prend Conſeil dans les affaires de ſon Etat, il faudroit, ce ſemble, 1°. avoir

vieilli dans les emplois, & avoir acquis une grande expérience. 2°. Avoir joint à l'expérience, la connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne & nouvelle, afin d'être en état de marquer dans des conjonctures, comment dans de ſemblables, d'autres Princes s'y ſont conduits : être bien inſtruit des derniers regnes, des Traités, des Négociations, des Alliances, qui ont quelque rapport à la ſituation préſente du Royaume : connoître bien l'Etat, ſa diſpoſition intérieure, ſa force, ſes reſſources, ſa foibleſſe, ſes beſoins : être bien informé des Etats voiſins : en bien connoître le génie ; avoir étudié tout ce qui ſe paſſe en Europe, en examinant les cauſes de tout : pouvoir prédire avec vraiſemblance l'avenir, par l'exacte connoiſſance du paſſé & la continuelle attention ſur le préſent : toutes ces connoiſſances ſuppoſent un excellent eſprit naturel, & un grand ſens & un merveilleux fonds de raiſon : on doit joindre à cela deux qualités eſſentielles, ſavoir, la fidélité & le ſecret. *Inſt. d'un Prince.*

CONSTANCE. Le don de ſouffrir conſtamment les malheurs qui nous arrivent, dit Séneque, eſt préférable à la faveur d'être toujours heureux.

La Conſtance dans les malheurs fait la force de l'eſprit, de même que la modération dans une grande fortune.

Il faut une grande fermeté pour diſſimuler un grand outrage.

La Conſtance des Sages n'eſt que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

La vraie Conſtance ne conſiſte pas à vouloir fermement ce que nous avons juſtement & ſagement réſolu : elle conſiſte à vouloir toujours ce que veulent la juſtice & la raiſon.

Par la force, nous réſiſtons aux hommes & à nos ennemis étrangers : par la patience, à nos paſſions & à nos ennemis domeſtiques.

CONTREDISANT. Il n'y a point de perſonnes plus Contrediſantes & plus Contredites que celles qui ſont les plus modérées dans leurs ſentimens : cela paroît étrange, & eſt pourtant vrai. La raiſon en eſt que la plûpart du monde ſe jette dans l'excès en blâmant ou

en approuvant ; d'où il arrive que les perſonnes modérées qui ne louent rien, & qui ne blâment rien avec excès, mais qui ſouvent approuvent le bien, & blâment le mal dans les mêmes perſonnes ſe trouvent preſque toujours contraires au jugement des autres. *Nic.*

CONVENANCE. Le droit de Convenance, introduit par l'injuſtice des politiques qui ont voulu ſervir l'ambition des Princes, ne ſauroit être juſtifié. Et comment pourroit-on accréditer un droit, ſi on peut même lui donner ce nom, qui a fait périr tant d'hommes, qui a conſommé tant de tréſors, épuiſé tant d'Etats, & occaſionné la ſubverſion de tant de peuples; car tout cela eſt dans l'ordre des malheurs que peuvent cauſer les égaremens politiques.

On n'entend point parler de cette Convenance générale ou d'équilibre qui peut donner lieu aux guerres néceſſaires, mais de cette idée de Convenance particuliere, qui fait l'Uſurpateur ou le Conquérant, & qu'on ne peut trop travailler à proſcrire. *Pecquet.*

CONVERSATION. La Converſation eſt un bien particulier à l'homme, de même que la raiſon. C'eſt le lien de la ſociété : c'eſt par elle que s'entretient le commerce de la vie civile, que les eſprits ſe communiquent leurs penſées, que les cœurs expriment leurs mouvemens, & que les amitiés ſe commencent & ſe conſervent.

La Converſation de deux amis rend leurs biens & leurs maux communs : elle augmente leur plaiſir & diminue leurs peines. Rien ne ſoulage tant la douleur que la liberté de ſe plaindre. Rien ne fait mieux ſentir la joie que le plaiſir de le dire, mais il faut que la Converſation ait ſes bornes. Comme la retraite trop longue affoiblit l'eſprit, la compagnie trop fréquente le diſſipe : il eſt bon de rentrer quelquefois en ſoi, & de ſe rendre un compte exact de ſes paroles, de ſes ſentimens, & du progrès qu'on a fait dans la ſageſſe : d'ailleurs, il faut paſſer du tems pour l'étude & pour les affaires attachées à notre profeſſion. *S. Evr.*

Gardez-vous bien de vouloir briller en Converſation, ſur-tout dans des cercles où il y a des perſonnes au-deſſus de vous. Les hommes ſont auſſi jaloux

ſur le chapitre de l'eſprit, que les femmes ſur celui de ſa beauté. Tous les eloges qu'un bel eſprit, ou qu'un homme qui ſe donne pour tel, entend faire d'un autre homme d'eſprit, ſont de part & d'autre comme autant de larcins qu'ils s'imaginent qu'on leur fait. *Anon.*

Dans la Converſation, on doit éviter l'affectation & encore plus la négligence. L'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs. L'abrégé de la bienſéance & de la politeſſe conſiſte également à garder notre dignité & celle des perſonnes avec leſquelles nous converſons. *Bac.*

Il y a des gens qui aiment mieux dans la Converſation paroître doués d'un eſprit facile, & qui peut ſe tirer d'affaires ſur toutes ſortes de ſujets, que de montrer un diſcernement ſolide, juſte, qui s'attache au vrai, comme s'il étoit plus glorieux de faire voir qu'on ſait tout ce qui ſe peut dire, que de montrer qu'on ſait ce qui doit ſe penſer. Il y a des gens qui ont des lieux communs & des themes tout faits, où ils brillent d'abord, mais manquant de variété, ils ennuient bientôt, & paroiſſent ridicules auſſi-tôt qu'ils ſont découverts.

Le rolle diſtingué dans une Converſation, c'eſt de fournir la matiere, de la diriger & de la varier.

Il faut diverſifier la Converſation, mêler aux narrations, des queſtions, des opinions, du plaiſant, du ſérieux.

L'eſprit de la Converſation conſiſte bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres. Celui qui ſort de votre entretien content de ſoi & de ſon eſprit, l'eſt de vous parfaitement : les hommes n'aiment point à vous admirer ; ils veulent plaire : ils cherchent moins à être inſtruits & même réjouis, qu'à être goutés & applaudis. *Id.*

C'eſt une rareté trop grande que la Converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel, & le bon ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Dans les meſures que vous prendrez pour la ſociété, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément.

On voit ſouvent en des perſonnes avec qui on aura des liaiſons d'intérêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires, le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule: il faut démêler tout cela: ſi on connoiſſoit le monde parfaitement, on y trouveroit une infinité de perſonnes recommandables par leurs talens & mépriſables par leurs foibles. Les hommes ne font pas toujours un bon uſage de leur mérite, & ils n'ont pas la diſcrétion de vous cacher leurs défauts. *S. Evr.*

COQUETTES. Bien des femmes n'ont d'autre but que la réputation de faire des conquêtes, & elles s'imaginent que leur honneur n'en ſouffre point: d'autres ſont portées à croire que leur vertu eſt trop obſcure & qu'on n'en fait point aſſez de cas, à moins qu'elle ne ſoit expoſée au grand jour, & qu'elle ne paroiſſe dans tout ſon avantage par quelque ſcene d'éclat. Ces expériences ſont toujours très dangereuſes & réuſſiſſent rarement, n'ayant pour baſe qu'un fondement auſſi foible que la trop grande confiance dans nos propres forces: c'eſt jouer avec le feu, que de badiner avec la galanterie. L'amour eſt une paſſion dont les reſſorts ſecrets ſont toujours en action: par conſéquent une femme ſage ne ſauroit l'écarter avec trop de ſoin, pour n'être pas même en danger de commettre les fautes les moins importantes au milieu d'une foule de gens qui conſpirent tous pour ſa défaite; ſans quoi l'Amant ſoumis, qui ne paroît ſouvent admis que pour ſervir de trophée à la victoire d'une femme, devient très ſouvent ſon vainqueur. Les premieres réſolutions de s'en tenir à la bonne opinion & à l'eſtime, s'affoibliſſent par dégrés, & les charmes de la galanterie emploiés avec ſoin, ſubjuguent à la fin. Une femme eſt tellement portée à penſer qu'un homme a raiſon quand il la loue, qu'elle en a beaucoup plus de peine à croire qu'il a tort quand il eſt amoureux d'elle. A cela ſe joint le penchant naturel qu'a le ſexe pour la compaſſion. Lorſqu'une femme eſt une fois ſéduite par des diſcours flatteurs, elle eſt en grand danger d'être ſurpriſe, comme un oiſeau qui s'amuſe à écouter l'appeau de celui qui lui tend un piege. Le plaiſir de faire

une conquête eſt en lui-même ſi agréable, que les femmes ſont ſouvent trompées par les feintes ſoumiſſions des hommes *Avis d'un Pere à ſa fille.*

CORNEILLE. Après avoir fait un eſſai de ſes forces dans ſes premieres piéces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-deſſus de ſon ſiecle, il prit tout à coup l'eſſor dans Médée, & monta juſqu'au Tragique le plus ſublime; à la vérité il fut ſecouru par Séneque; mais il ne laiſſa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Enſuite il atteignit juſqu'au Cid: jamais piece de théâtre n'eût un ſi grand ſuccès: elle fut traduite en preſque toutes les Langues de l'Europe: en pluſieurs Provinces il étoit paſſé en proverbe de dire: *Cela eſt beau comme le Cid.*

Le Cardinal de Richelieu qui ſe piquoit de Poéſie & de pieces de théâtre, en fut allarmé; il ſouleva les Auteurs contre cet Ouvrage, & fit faire la célebre critique du Cid que l'on ne connoît preſque plus aujourd'hui, tandis que le Cid a ſon premier éclat. Après avoir atteint juſqu'au Cid, Corneille s'éleva encore dans Horace; enfin, il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte, au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon expérience, par ſes réflexions, il trouva les véritables regles du Poëme dramatique: il découvrit les ſources du Beau: de là vient qu'il eſt regardé comme le pere du théâtre François. *Fontenelle.*

Il eut à combattre ſon ſiecle, ſes rivaux & le Cardinal de Richelieu. Un vrai génie, rarement ſe plie à la dépendance. La quantité de pieces indignes de lui qu'il fit pluſieurs années, après n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand homme, ainſi que les fautes conſidérables d'Homere, n'ont jamais empêché qu'il ne fût ſublime. C'eſt le privilege du vrai génie, & ſur-tout du génie qui ouvre une carriere, de faire impunément de grandes fautes. Corneille ſe forma tout ſeul, mais Louis XIV, Colbert, Sophocle & Euripide contribuerent tous à former Racine. *Voltaire.*

L'opinion établie de la ſupériorité de Corneille ſur tous les Auteurs dramatiques, n'eſt pas le fruit de chacune de ſes pieces en particulier: c'eſt le tribut lé-

gitime du mérite ſurprenant répandu dans tous ſes ouvrages ; & c'eſt au génie, conſidéré en ſon entier & non pas ſéparément à aucune de ſes productions, qu'eſt dû le prix de la Poëſie dramatique.

Quand on penſe de combien Corneille s'eſt élevé au-deſſus de ſes prédéceſſeurs ; quelle nouvelle richeſſe l'Art a acquiſe entre ſes mains ; quelle eſt ſa fécondité pour les deſſeins & les caracteres, quelle eſt la force de raiſon, l'abondance & le choix des ſentimens, le ſublime de l'expreſſion qu'il étale en tant d'endroits, qu'en un mot, il eſt venu à bout de perfectionner un art qui étoit encore preſque dans le cahos, comme il a trouvé la Tragédie : il y auroit de l'extravagance à préſumer de l'égaler. On ne pardonneroit pas même à un génie ſupérieur au ſien, s'il en naiſſoit, de ſentir trop tôt ſon avantage, il devroit attendre modeſtement qu'à force de preuves le Public en convînt.

Corneille a peint des Héros qui nous ont moins touchés par leurs périls, qu'étonnés par leur grandeur d'ame : il a trouvé le ſecret de nous intéreſſer par l'admiration : ſentiment qui rejailliſſoit ſur nous-mêmes à la vue des grandes actions dont notre Eſpece eſt capable. Racine, peut-être par un goût particulier, peut-être auſſi par la néceſſité de ſe faire une nouvelle route pour acquérir une gloire égale à celle d'un rival déja établi, & qu'il déſeſpéroit de ſurpaſſer dans ſon genre, a preſque toujours fait de l'amour, ou du moins de la tendreſſe du cœur, le premier reſſort de ſes pieces ; & comme Corneille flattoit notre orgueil en nous faiſant voir juſqu'où nous pouvons nous élever ; Racine nous conſoloit de nos foibleſſes en nous les montrant dans les plus grands hommes.

CORPS (le) a une grande part à notre être : il y tient un grand rang ; ainſi ſa ſtructure & compoſition ſont de bien juſte conſidération. Ceux qui veulent deſprendre, (*diviſer*) nos deux pieces principales, & les ſéqueſtrer l'une de l'autre, ils ont tort : au rebours, il les faut raccoupler & rejoindre, il faut ordonner à l'ame, non de ſe retirer à quartier, de s'entretenir à part, de meſpriſer & abandonner le Corps, mais de ſe rallier à lui, le chérir, l'aſſiſter le conſeiller,

ler, le redreſſer, & ramener quand il fourvoie; *Montaigne.*

COUR. Il y a toujours à la Cour grand nombre de gens, en qui l'uſage du monde, la politeſſe ou la fortune tiennent lieu d'eſprit & ſuppléent au mérite.

L'air de la Cour conſiſte à quitter ſa grandeur propre pour une grandeur empruntée : celle-ci flatte plus un courtiſan que la ſienne propre : elle donne un air de modeſtie qui ſe répand au loin.

On trouve à la Cour une délicateſſe de goût en toutes choſes, qui vient d'un uſage continuel des ſuperfluités d'une grande fortune, de la variété & ſur-tout de la laſſitude des plaiſirs, de la multiplicité des fantaiſies.

Un eſprit ſain puiſe à la Cour le goût de la ſolitude & de la retraite.

Il n'y a point de profeſſion dont l'extérieur ſoit plus riant & plus flatteur que celle de l'homme de Cour, mais il n'en eſt point qui traîne à ſa ſuite plus d'amertume & de chagrin: on n'y trouve que menſonges artificieux, fourberies, fauſſes confidences, envie & jalouſie éternelle, femmes coquettes, faux amis, haine irréconciliable, malice concertée, vengeance qui ne dit jamais c'eſt aſſez, & vaine eſpérance. *Oxenſt.*

A la Cour les intérêts perſonnels étouffent tout autre intérêt : le mérite n'y a que des amis timides qui le ſervent foiblement, & des ennemis ardens, attentifs aux occaſions de lui nuire. *Dallemb.*

Pénétrer tout le monde ſans jamais ſe laiſſer pénétrer, eſt le grand art du courtiſan : ſoutenir ſon perſonnage eſt ſon chef d'œuvre.

Toutes les Cours ſe reſſemblent quant à la nature des reſſorts que l'ambition ou la méchanceté fait mouvoir. Ce que l'on voit de cette eſpece dans l'une, trouve ſon application dans les autres; & l'on apprend plus ſurement hors de chez ſoi, parcequ'on y voit tout avec les yeux de l'impartialité. Il ne ſuffit pas à l'Etranger qui ſe deſtine au miniſtere public, d'étudier le génie des Cours, & les acteurs qui repréſentent ſur ce grand théâtre, il doit porter ſes vues juſque ſur ceux qui ſont à portée d'y devenir acteurs à

leur tour, parceque les hommes ſont mortels & que les choſes de faveur ſont ſouvent paſſageres. *Pecq.*

COURAGE. Un grand Courage ne ſe dément jamais, dit Seneque. ſa force ſe connoît dans un lit, auſſi bien que dans une bataille. Quand la ſoumiſſion aux volontés de Dieu, fait la force de notre eſprit, elle eſt invincible.

Un grand Courage évite toujours le mal de la peur, parcequ'il ne craint rien.

On ne peut répondre de ſon Courage quand on n'a jamais été dans le péril.

C'eſt le propre d'un grand & magnanime Courage d'oublier les injures.

Plus fort, eſt celui qui ſe dompte lui-même, que qui renverſe les hauts murs d'une Cité.

La hardieſſe eſt nuiſible, ſi les forces ne correſpondent au cœur & au deſir.

Le véritable Courage eſt une diſpoſition prête à ſacrifier toutes craintes à celle de manquer à ſon devoir; une fermeté que le danger préſent, même imprévu, anime & réveille, & qui eſt invincible à toute autre choſe qu'à la juſtice & à la raiſon, ou plutôt qui ne combat que pour elles à la guerre ou dans la paix, en public ou en ſecret, dans les dangers extrêmes auſſi bien que dans les autres. Un tel Courage eſt égal : il eſt la force de l'ame ; c'eſt lui qui la ſoutient contre toutes les injuſtes craintes capables de l'ébranler; & l'on ne peut compter ſur la probité ni ſur le mérite de perſonne qu'à proportion de ſon Courage.

Le véritable Courage eſt très oppoſé à la témérité qui n'examine rien.

COUTUME. L'empire de la Coutume eſt bien plus vaſte que celui de la nature : il s'étend ſur les mœurs, ſur tous les uſages ; il répand la variété ſur la ſcene de l'Univers : la nature y répand l'unité, elle établit par tout un petit nombre de principes invariables ; ainſi le fond eſt par-tout le même, & la culture produit des fruits divers. *Voltaire.*

CREANCE de Dieu. La Créance d'un Dieu, fait le fondement de tous nos plaiſirs, & le ſentiment qu'on

en a, ne laiſſe jamais un homme ſans ſatisfaction dans le bonheur, ni ſans conſolation dans la miſere. Un eſprit bien fait, ne goute pas ſeulement des douçeurs dans la jouiſſance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier ſon bienfaiċteur; & chaque réflexion qu'il fait ſur cela, lui eſt un ſujet de contentement. C'eſt à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions : il n'y a point de ſi grandes amertumes qui ne s'adouciſſent par une parfaite réſignation à la Providence. Que chacun juge donc, combien ils nous importe de connoître Dieu, & de nous ſoumettre à ſes volontés, tant par la conſideration du devoir que par l'intérêt de notre repos. *S. Evremont.*

CREATION du monde. Ce n'eſt point le hazard qui a créé le monde. L'Univers dans l'ordre où nous le voyons étoit poſſible, puiſqu'il exiſte : il n'exiſte pas néceſſairement, puiſqu'il pouvoit être autre que nous le voyons : donc il eſt l'effet d'une cauſe ou d'un pouvoir; mais ce pouvoir eſt-il aveugle? non certainement; l'art qui ſe voit dans l'effet ſuppoſe de l'intelligence dans la cauſe, ſans quoi il y auroit plus dans l'effet que dans la cauſe, & il y auroit effet ſans cauſe. Dire que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, c'eſt commencer par poſer un principe abſurde, ſur lequel on ne peut bâtir que de nouvelles abſurdités. Il y a donc hors de ſa matiere un pouvoir de la remuer; mais ce pouvoir, ſuppoſé ſans intelligence, que produira-t-il autre choſe que du mouvement. Mais de la matiere mue dans tous les ſens, ſelon toutes les directions imaginables; de la matiere mue au haſard, ſans que celui qui la meut ſache pourquoi, n'eſt qu'un cahos, ce n'eſt point un monde. Cet arrangement, cet art, cette ſtructure, qui n'auroit point été dans l'idée du pouvoir moteur, n'en deviendront jamais l'effet. En vain, l'Athée dira, que dans le nombre infini des combinaiſons poſſibles, ſe trouve l'arrangement actuel d'où réſulte notre Univers. Car prétendre que dans le cours de l'Eternité, le haſard devoit amener cet arrangement précis après une infinité d'autres; c'eſt ſuppoſer un haſard ſoumis à une loi, ou à une néceſſité qui,

empêche la répétition des mêmes arrangemens, & qui les diverſifie à l'infini pour les faire ſuccéder les uns aux autres; qui de plus a voulu que celui que nous voyons ſubſiſtât depuis au moins ſix mille ans. Or, cette néceſſité prétendue ne ſauroit être un haſard, & dès lors la ſuppoſition ſe contredit : l'idée vague de matiere mue n'expliquera jamais la production du ſyſtême planetaire, n'y ayant nulle proportion de l'un à l'autre. Cette production ſuppoſe un mouvement ſoumis à certaines loix, connues du pouvoir moteur qui les a librement établies, qui en a prévu l'effet, & qui les a choiſies exprès pour produire cet effet. Quel eſt donc ce haſard, qui dans un ordre de choſes ſi induſtrieux place à point nommé, pour le connoître & pour l'admirer des intelligences comme les nôtres ? En un mot, le haſard n'eſt rien, puiſque tout effet, tout arrangement, toute poſſibilité, préſuppoſe un pouvoir qui connoît ce qu'il produit, & parconſéquent le produit volontairement & par choix. La ſeule poſſibilité des choſes renferme l'idée d'un pouvoir auſſi étendu qu'elle; mais l'exiſtence de tel, ou tel poſſible, ſuppoſe l'action libre de ce pouvoir, qui par ſon choix, détermine ce poſſible à être réellement : donc il n'y a rien de plus chimerique que ce haſard aveugle que l'Athée nous donne pour la cauſe de tout. *Bourlier.*

CREDIT. Le Crédit qui vient de la faveur ou de la violence, eſt détruit par l'envie, ou ruiné par le châtiment; mais celui que le mérite acquiert par la récompenſe, eſt maintenu par la juſtice.

CRIME. Les Crimes, dit Seneque, ſont les véritables malheurs : toutes les autres diſgraces ſont de petites afflictions dont on peut être conſolé.

Nos Crimes font nos diſgraces, & c'eſt un ſurcroît de malheur dans nos malheurs de ne le croire pas. (*Id.*)

Quelques favorables ſuccès qu'aient nos Crimes, la peine eſt inſéparable du ſouvenir qui nous en demeure : le plaiſir en eſt paſſé, mais le châtiment eſt à venir.

Quand on tire vanité de ſon crime, on en demande vengeance. Les Dieux excuſent la foibleſſe de la nature, mais ils condamnent la malice ; il n'appartient

qu'aux démons de faire gloire de leur peché.

Le Méchant a beau fuir la peine de ſon Crime, il la porte avec lui.

C'eſt une politique bien impie que de commettre hardiment les plus grands Crimes, pourvu qu'ils ſoient utiles.

Nous oublions aiſément nos crimes, lorſqu'ils ne ſont ſus que de nous.

Ceux qui ſont incapables de commettre de grands Crimes n'en ſoupçonnent pas facilement les autres.

Si la pauvreté eſt la mere des Crimes, le défaut d'eſprit en eſt le pere.

CRITIQUE. Le plaiſir, ou la demangeaiſon de critiquer, nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choſes.

La Critique eſt ſans doute permiſe dans la République des Lettres : elle eſt légitime, puiſque c'eſt un droit naturel du Public, de juger des écrits qu'on lui expoſe ; & elle eſt utile puiſqu'elle ne tend qu'à faire voir, par un raiſonnement ſérieux & détaillé, les défauts & les beautés des ouvrages ; mais autant que la Critique eſt légitime & utile, autant la ſatyre eſt-elle injuſte & pernicieuſe. Elle eſt injuſte en ce qu'elle eſſaie de tourner les Auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne ſauroit être le droit de perſonne ; & elle eſt pernicieuſe en ce qu'elle ſonge beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer : elle ne porte que des jugemens vagues & malins, d'autant plus contagieux que leur généralité accommode notre pareſſe, & que leur malice ne flatte que trop notre penchant à mépriſer les autres. Il faudroit donc dans la République des Lettres, traiter les Satyriques ſuperficiels commes des ſéditieux qui ne cherchent qu'à brouiller, & les Critiques ſages au contraire comme de bons Citoyens, qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raiſon & les talens ; c'eſt à eux qu'il appartient de juger les ouvrages anciens & modernes. On examine d'ordinaire ceux-là avec un reſpect timide & des ménagemens ſuperſtitieux, tandis qu'on réſerve pour ſes contemporains toute la ſévérité & toute la hardieſſe de ſes jugemens. J'oſe dire que ce devroit être tout le contraire : tous les égards ſont dus à ceux

CRITIQUES. L'uſage des Critiques eſt ancien : nos Pieces de Théâtre les plus admirables ont eſſuyé des Critiques tant bonnes que mauvaiſes. Ce qu'il y a de bon, c'eſt que les Ouvrages critiqués durent, & leur réputation s'affermit & croît tous les jous, parce-qu'un merite dominant en couvre les défauts, qui ne s'apperçoivent guere que quand on les cherche. Les Critiques au contraire diſparoiſſent bien vîte & ſans retour, ou faute d'aſſez de ſolidité, ou d'agrément.

Les Critiques ne partent d'ordinaire que de deux ſortes d'Auteurs. Les unes ſont l'apprentiſſage de jeunes gens, qui n'ont encore qu'aſſez d'eſprit pour préſumer d'en avoir beaucoup : à qui quelques idées ſuperficielles d'un art tiennent lieu de tous ſes principes, & qui plus preſſés de décider que de s'inſtruire, ſaiſiſſent avidemment l'occaſion d'un ouvrage célebre pour ſe mettre eux-mêmes ſur les rangs, & déployer les premices de leur génie : c'eſt pour eux une impreſſion bien vive, que la gloire d'être imprimés avec quelque eſperance d'être lus, & le titre d'Auteur, ſur-tout d'Auteur Critique leur paroît d'une grande diſtinction parmi les hommes. Qu'attendre de ces jeunes imprudens que des choſes triviales, qui ne ſont nouvelles que pour eux, & qu'ils ſont tout étonnés de ſavoir, que des diſcours du monde ramaſſés ſans choix, ſans examen & ſans liaiſon, & dont ils ſe croient Auteurs dès qu'ils les ont revêtus de quelque amplification ?

Les autres Critiques partent d'Ecrivains plus inſtruits & plus ingénieux, mais qui malheureuſement n'ont pas pour objet la raiſon ni la vérité. Leur but eſt de briller aux dépens d'un Ouvrage qui vient d'avoir quelque éclat, & de ſe donner tout à la fois un air de ſuperiorité ſur l'Auteur qu'ils cenſurent & ſur le Public qui s'en eſt laiſſé ſéduire. Bien déterminés d'abord à trouver des défauts, n'y en eut-il point, ce qui n'arrive guere à la vérité, non-ſeulement ils vont relever des fautes réelles, mais ils en vont groſſir les moindres apparences. Pour cet effet, les infidelités & les ſophiſmes ne leur coutent rien : ils n'expoſeront pour le fait entier que quelques circonſtances,

qui ſéparées de celles qu'ils diſſimulent changent abſolument l'eſpece. Si quelques phraſes familieres ſe trouvent répandues dans l'Ouvrage & peut-être à propos, car le familier trouve encore ſa place au milieu du grand, ils les raſſembleront à deſſein qu'elles faſſent enſemble une impreſſion de négligence, & concluront hardiment que tout l'ouvrage eſt proſaïque.

La raiſon voudroit cependant que les Critiques ne fuſſent permiſes qu'à des gens éclairés & équitables. Dans une République bien reglée, on ne doit choiſir que des Cenſeurs de ce caractere. La République des Lettres demanderoit une pareille police, & il eſt vrai qu'alors les Critiques ſeroient d'une grande utilité. Des gens éclairés n'établiroient ſur un art que des principes certains & bien développés : ils n'en feroient que des applications juſtes aux défauts d'un Ouvrage, en faiſant ſentir en quoi ils conſiſtent & en fourniſſant les moyens de les éviter ; le tout accompagné d'égards convenables, qui rendroient leurs raiſonnemens plus perſuaſifs, & aideroient l'Auteur à ſe corriger. *Lamotte.*

CRUAUTÉ, CRUEL. L'homme cruel eſt d'un temperamment miſanthrope & atrabilaire. Si dès ſon jeune âge il ne combat pas cette malheureuſe diſpoſition, il ne ſauroit manquer de devenir auſſi furieux qu'inſenſé. Quand même il n'y auroit point de juſtice ſur la terre & point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu les unit & leur eſt néceſſaire pour leur conſervation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire.

Les naturels ſanguinaires à l'endroit des bêtes, témoignent une propenſion naturelle en la Cruauté : après qu'on ſe fut apprivoiſé à Rome aux Spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. *Montaigne.*

CURIOSITE'. De tous les moyens qu'on peut employer avec ſuccès pour ouvrir l'intelligence aux Jeunes gens, il n'y en a point dont les effets ſoient plus sûrs & plus durables que la Curioſité. Le deſir de ſavoir nous eſt auſſi naturel que la raiſon : il eſt vif &

agiſſant à tout âge, mais il ne l'eſt jamais plus que dans la jeuneſſe, où l'eſprit vuide de connoiſſances ſaiſit avec avidité ce qu'on lui préſente, ſe livre volontiers à l'attrait de la nouveauté, & contracte ſans peine l'habitude de reflêchir & de s'occuper. *Pluche.*

D.

DANSE. l'habileté ſur ce point dans une femme, doit ſe réduire à ſavoir mieux qu'une autre ſe préſenter agréablement : c'eſt ſans doute un avantage que de bien danſer, mais dès qu'on le pouſſe trop loin, on peut dire qu'on excelle dans l'art des Baladins, ce qui n'eſt aſſurément pas une louange. La méthode la plus sûre & la plus aiſée à ſuivre, eſt de ne ſe livrer à ce goût que dans les compagnies privées avec des amis particuliers, & même alors il faut que ce ſoit ſans étude, comme on doit prendre un ſimple amuſement ; & non pas avec appareil. *Avis d'un Pere à ſa fille.*

DANSE. On ne doit pas condamner abſolument cet exercice ; il eſt bon de s'y attacher un peu, quand ce ne ſeroit que pour ſavoir porter ſon corps & ſaluer d'une maniere aiſée & polie. Dès la premiere fois qu'on voit quelqu'un on s'en forme certaines idées dont il n'eſt pas facile de revenir dans la ſuite : c'eſt pour cela même qu'on devroit ſe piquer d'avoir un abord qui ne fût ni déſagréable ni choquant, & de pouvoir entrer de bonne grace dans une chambre où il y a compagnie ; c'eſt ce que les Maîtres de Danſe doivent enſeigner, quoiqu'il ſoit à craindre, ſi vous n'y ajoutez de vous-même quelque choſe d'abſolument inconnu à la plupart de ces beaux Meſſieurs, que vous ne deveniez plutôt un fat qu'un homme poli.

J'avoue néanmoins que la grande familiarité qu'on voit entre les deux ſexes, dans les aſſemblées de Danſes peut avoir des ſuites très dangereuſes, & qu'il y a peu de jeunes perſonnes, ſoit Demoiſelle ou Femme, dont le cœur ſoit aſſez inſenſible pour n'être pas

attendri par les charmes de la muſique, la force des attitudes & l'air d'un jeune homme bien tourné qui frappe ſans ceſſe leurs yeux. *Spectateur Anglois.*

DECOUVERTE. L'objet d'une découverte doit être non-ſeulement grand & nouveau, mais encore utile ou du moins curieux, & de plus, difficile à trouver: il n'y a que l'utilité éminente ou l'exceſſive ſingularité qui puiſſe diſpenſer, dans une Découverte, du mérite de la difficulté vaincue. Les Découvertes qui réuniſſent tous ces caracteres méritent ce nom, & celles qui n'ont aucun de ces caracteres dans un dégré éminent s'appellent ſimplement *inventions*. Le haſard a fait pluſieurs Découvertes dans les arts, & même dans les ſciences des faits, telles que la Phyſique. *Dallemb.*

DEFAUT. Il faut mettre à profit ſes Défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertûs, & qui ne les favoriſe.

DÉFAUTS du corps ou du viſage.

Il me ſemble qu'il eſt honnête & digne de louange de ſoutenir avec conſtance nos Défauts, ainſi que la laideur qu'apporte la vieilleſſe: un grain de ſenſibilité ſur cet article, eſt une des plus grande foibleſſes de l'amour propre. Nous ne devons point avoir honte de notre mine & de notre taille, ni des autres Défauts qui ne ſont pas criminels, nous devons bannir toute inquiétude ſur cet article: celui qui a quelque Défaut de cette nature eſt heureux s'il eſt auſſi prompt à s'en railler lui même, que les autres le pourroient être. *Spectateur.*

DELATEUR. Un Délateur eſt un accuſateur ſecret, qui craint la lumiere & les preuves; qui veut être cru ſur ſa parole ou ſur celle de ſes complices, qui deſire fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince, & lui ôter tout moyen de ſe juſtifier, & qui ſouhaite que l'accuſé ignore toujours le crime qu'on lui impute.

DEPENSE. Ce n'eſt point la Dépenſe extraordinaire qui ruine: c'eſt ſur celle que l'on fait tous les jours, qu'il faut avoir le plus d'attention.

DEPOPULATION. La décadence de l'agriculture d'une part; de l'autre, le luxe & le trop de conſom-

mation d'un petit nombre d'Habitans, qui ſeche dans la racine le germe des nouveaux Citoyens, en eſt la vraie cauſe. *Ami des Hommes.*

Depopulation des Etats, Moyens d'y remedier. Lorſqu'un Etat ſe trouve dépeuplé par des accidens particuliers, des guerres, des peſtes, des famines; il y a des reſſources dont on peut ſe ſervir. Les hommes qui reſtent peuvent conſerver l'eſprit de travail & d'induſtrie : ils peuvent chercher à réparer leurs malheurs, devenir plus induſtrieux par leur calamité même. Le mal preſqu'incurable eſt, lorſque la Dépopulation vient de longue main, par un intérieur & un mauvais gouvernement. Les hommes y ont péri par une maladie inſenſible & habituelle. Nés dans la langueur & dans la miſere, dans la violence ou les préjugés du Gouvernement, ils ſe ſont vus détruire ſouvent ſans ſentir les cauſes de leur deſtruction. Les Pays déſolés par le deſpotiſme, ou par les avantages exceſſifs du Clergé ſur les Laïques en ſont de grands exemples.

Pour rétablir un Etat ainſi dépeuplé, on attendroit en vain des ſecours des enfans qui pourroient naître : il n'eſt plus tems, les hommes dans leurs déſerts ſont ſans courage & ſans induſtrie : avec des terres pour nourrir un Peuple, on a à peine de quoi nourrir une famille. Le bas Peuple dans ces pays n'a pas même de part à leur miſere, c'eſt dire, aux friches dont ils ſont remplis. Le Clergé, le Prince, les Villes, les Grands, quelques Citoyens principaux ſont devenus inſenſiblement propriétaires de toute la contrée : elle eſt inculte, les familles détruites leur en ont laiſſé les pâtures; mais l'homme de travail n'a rien. Dans cette ſituation, il faudroit faire dans toute l'étendue de l'Empire, ce que les Romains faiſoient dans une partie du leur; pratiquer dans la diſette des Habitans, ce qu'ils obſervoient dans l'abondance; diſtribuer des terres à toutes les familles qui n'ont rien; leur procurer les moyens de les défricher & de les cultiver : cette diſtribution devroit ſe faire à meſure qu'il y auroit un homme pour la recevoir, de ſorte qu'il n'y eut point de moment perdu pour le travail. *Id.*

DESCARTES Etoit un génie ſuperieur à ſon ſiecle, & né pour éclairer les ſiecles ſuivans. On vit avec lui reluire dans l'Europe la vraie Philoſophie. Son éloge eſt celui de la Méthaphyſique ; il ne l'a point créée, mais on n'avoit jamais rendu à cette ſcience d'auſſi grands ſervices avant lui : il l'a éclaircie, approfondie, poſée ſur une baſe immuable, rendue plus acceſſible à des eſprits ordinaires. Par elle il a jetté les fondemens de la bonne Phyſique & de la ſaine morale : par elle il a ſolidement prouvé l'exiſtence de Dieu, la diſtinction du corps & de l'ame, l'immatérialité des eſprits, l'inefficace de la matiere, eſſentiellement indépendante dans toutes ſes modifications de l'impreſſion du premier moteur, & par ce moyen il a facilité l'accord de la raiſon avec la foi : en un mot, il a développé toutes ces premieres vérités qui doivent être ſi cheres au genre humain, puiſqu'elles ont des influences ſi directes ſur ſon bonheur. De là il tourna les eſprits vers l'étude de la nature, & leur ouvrit, pour y réuſſir, ces mêmes voies où l'on s'eſt avancé depuis avec un ſuccès qui a paſſé nos eſperances. *Bourlier.*

Deſcartes, il eſt vrai, a été ou corrigé ou effacé par ceux qui l'ont ſuivi ; mais il a ouvert la carriere de la ſaine Philoſophie ; & ſans lui, ſans doute, on n'auroit pas été auſſi loin que l'on a fait, avec le ſecours des premieres lumieres qu'on lui a dû.

DESCARTES & NEWTON. Ces deux Grands Hommes qui ſe trouvent dans une ſi grande oppoſition dans leurs ſyſtêmes, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits & pour fonder des Empires. Tous deux Géometres excellens, ont vû la néceſſité de tranſporter la Geométrie dans la Phyſique : tous deux ont fondé leur Phyſique ſur une Géometrie, qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumieres ; mais l'un prenant un vol hardi a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux phénomenes de la nature : l'autre plus timide ou plus modeſte, a commencé ſa marche par s'appuyer

ſur les phénomenes, pour remonter aux principes connus, réſolu de les admettre, quels que le pût donner l'enchaînement des conſéquences : l'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cauſe de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cauſe, ſoit claire ou obſcure. Les principes évidens de l'un, ne le conduiſent pas toujours aux phénomenes tels qu'ils ſont : les phénomenes ne conduiſent pas toujours l'autre à des principes aſſez évidens. Les bornes, qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux Hommes de cette eſpece, ne ſont pas les bornes de leurs eſprits, mais celles de l'eſprit humain. *Fontenelle.*

DESIR. Avant que de deſirer fortement une choſe, il faut examiner quel eſt le bonheur de celui qui la poſſede.

Dieu punit ſouvent les Deſirs déréglés du cœur, par les ténebres de l'eſprit.

Les choſes les plus ſouhaittées n'arrivent point, ou ſi elles arrivent, ce n'eſt ni dans le tems ni dans les circonſtances où elles auroient fait un extrême plaiſir.

On ſe perſuade, que ſi l'on avoit obtenu cette charge, on ſe repoſeroit enſuite avec plaiſir, & l'on ne ſent pas la nature inſatiable de la cupidité : on croit chercher ſincerement le repos & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Vous ceſſerez de craindre dès que vous ceſſerez de deſirer.

DESPOTISME. C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde, une autorité humaine à tous les égards Deſpotique : il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais : le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le Grand Seigneur mette un impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues : un Roi de Perſe peut bien contraindre un fils de tuer ſon Pere, ou un pere de tuer ſon fils, mais obliger ſes Sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque Nation un eſprit général, ſur lequel la Puiſſance même eſt fondée : quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle même, & elle s'arrête néceſſairement. *Monteſquieu.*

Dans un Gouvernement Deſpotique, la crainte abbat tous les courages, & y éteint juſqu'au moindre ſentiment d'ambition. La nature du Gouvernement demande une obéiſſance extrême, & la volonté du Prince une fois connue, doit avoir infailliblement ſon effet. Le partage des hommes comme des bêtes, y eſt l'inſtinct, l'obéiſſance, le châtiment.

Dans un Etat Deſpotique, la Religion a plus d'influence que dans aucun autre : elle eſt une crainte, ajoûtée à la crainte. Dans l'Empire Mahometan, c'eſt de la Religion que les Peuples tirent en partie le reſpect étonnant qu'ils ont pour leur Prince.

De tous les Gouvernements Deſpotiques, il n'y en a point qui s'accable plus lui-même, que celui où le Prince ſe déclare Propriétaire de tous les fonds de la terre, & l'Héritier de tous ſes Sujets : il en réſulte toujours l'abandon de la culture des terres & ſi d'ailleurs le Prince eſt Marchand ; toute eſpece d'induſtrie eſt ruinée. Dans ces Etats on ne répare, on n'améliore rien. *Id.*

DEVISES. Les Deviſes, ces reſtes de l'ancienne Chevalerie, peuvent convenir à des Fêtes, & ont de l'agrément, quand les alluſions ſont juſtes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point faire uſage que d'en ſouffrir de mauvaiſes & de baſſes. *Voltaire.*

DICTIONNAIRE de L'ENCYCLOPEDIE. On a prétendu raſſembler dans ce célebre Ouvrage, les Arts & les Sciences, pour en faciliter l'étude juſqu'à un certain point. Quoiqu'un tel ſecours ſoit bien éloigné de former par lui-même des Savans en tout genre, il invite du moins à le devenir. Les ſciences ainſi rapprochées s'entr'aident les unes les autres, & il en rejaillit un certain éclat très propre à fortifier l'eſprit & à l'embellir. Mais un travail ſi vaſte demande auſſi une grande étendue de talens. En effet, quelles lumieres ne faut-il pas, non-ſeulement pour embraſſer le cercle entier des Sciences, mais pour ſaiſir dans chaque Science ce qu'elle a d'eſſentiel ; pour les apprécier toutes, en marquant à chacune le vrai rang qui lui convient, en expliquant leur dépendance naturelle, & cette eſpece de généalogie, par où on les voit remonter vers une ſouche commune, naître, pour ainſi dire, les unes des au-

tres, & s'aſſujettir aux loix d'une juſte ſubordination. *Bourlier.*

DIEU. Montaigne s'exprime ainſi ſur la puiſſance de Dieu. Quoi, Dieu nous a-t'il mis en main les clefs & les derniers reſſorts de ſa puiſſance? S'eſt-il obligé à n'outre-paſſer les bornes de notre ſcience? Mets le cas, ô Homme, que tu aies pu remarquer ici quelques traces de ſes effets, penſes-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a pu, & qu'il ait mis toutes ſes forces & toutes ſes idées en cet ouvrage. Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit Caveau où tu es logé: au moins ſi tu le vois, ſa Divinité a une Juriſdiction infinie au-delà. Cette piece n'eſt rien au prix de tout: c'eſt une loi municipale que tu allegues: tu ne ſais pas qu'elle eſt l'univerſelle. Attache toi à ce à quoi tu es ſujet, mais non pas à lui: il n'eſt pas ton Confrere, ou Concitoyen, ou Compagnon. S'il s'eſt aucunement communiqué à toi, ce n'eſt pas pour ſe ravaller à la petiteſſe, ni pour te donner le contrôle de ſon pouvoir....

Le moyen que je prends pour rabaiſſer cette phrénéſie & qui me ſemble le plus propre, c'eſt de froiſſer & fouler aux pieds l'orgueil & l'humaine fierté, leur faire ſentir l'inanité, la vanité & denéantiſſe de l'homme, leur arracher des poings les chétives armes de leur raiſon, leur faire baiſſer la tête & mordre la terre ſous l'autorité & révérence de la Majeſté Divine. C'eſt à elle ſeule qu'appartient la Science & la Sapience: elle ſeule qui peut eſtimer de ſoi quelque choſe, & à qui nous dérobons ce que nous nous comptons & ce que nous nous priſons. *Montaigne.*

DIEU. L'impoſſibilité où je ſuis de prouver que Dieu n'eſt pas, me découvre ſon exiſtence. *Paſcal.*

Rien ne découvre davantage une étrange foibleſſe d'eſprit, que de ne pas connoître quel eſt le malheur d'un homme ſans Dieu: rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur, que de ne pas ſouhaitter la vérité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus lâche que de faire le brave contre Dieu.

Pour connoître Dieu en Chrétien, il faut connoître en même-tems ſa miſere, ſon indignité, & le beſoin qu'on a d'un Médiateur pour ſe rapprocher de Dieu & pour

pour s'unir à lui : il ne faut point ſéparer ces connoiſſances, parcequ'étant ſéparées, elles ſont non-ſeulement inutiles, mais nuiſibles. La connoiſſance de Dieu ſans celle de notre miſere fait l'orgueil ; la connoiſſance de notre miſere ſans celle de J. C. fait le déſeſpoir : mais la connoiſſance de J. C. nous exempte de l'orgueil & du déſeſpoir, parceque nous y trouvons Dieu, notre miſere, & la voie unique de la réparer ; & que J. C. n'eſt pas ſimplement Dieu, mais que c'eſt un Dieu réparateur de nos miſeres. Ainſi tous ceux qui cherchent Dieu ſans J. C. ne trouvent aucune lumiere qui les ſatisfaſſe, ou qui leur ſoit véritablement utile.

Sur les preuves de l'exiſtence de Dieu. Il ne faut pas tant penſer à prouver Dieu, qu'à le faire ſentir: ce dernier même eſt le plus utile & tout enſemble le plus aiſé ; & pour le ſentir, il faut le chercher dans les ſentimens qui ſubſiſtent encore en nous, & qui nous reſtent de la grandeur de notre premiere nature. Car enfin, ſi Dieu a laiſſé de ſes marques dans tous ſes ouvrages, nous les trouverons bien plutôt en nous mêmes que dans les choſes extérieures qui ne nous parlent point : il ſeroit inconcevable qu'il n'eût pas gravé dans ſes Créatures ce qu'elles lui doivent pour l'être qu'il leur a donné ; & quoique le péché ait pû affoiblir dans l'Homme le ſentiment de cette préſence de Dieu, ce ſentiment ne ſauroit être éteint. Le Sceau de Dieu eſt ineffaçable dans ſes ouvrages ; il faut donc que l'Homme commence par reconnoître ſa miſere, qu'il en gémiſſe, & il trouvera bien-tôt dans ſon propre cœur ces traces de Dieu qu'il chercheroit en vain dans les ouvrages morts de la nature. *Paſcal.*

Si l'Homme veut donc bien apprendre à ſe connoître, il verra qu'il eſt un aſſemblage monſtrueux de parties imcompatibles : il découvrira en lui un amour pour la vérité qui ne peut s'effacer de ſon cœur, & même une incapacité réelle de la bien connoître. Il ſera ſurpris de voir cet orgueil né avec lui, & qui ſe nourrit dans le fond même de la miſere & de la baſſeſſe : il éprouvera au milieu des plus grands biens un ſentiment ſourd, qu'il lui manque quelque choſe & dont il ſe trouvera attriſté. Il reconnoîtra qu'il eſt livré à des re-

mords lorſqu'il s'abandonne au crime ; enfin il ſe convaincra qu'une nature ſi pleine de contrariétés, ne peut être une ſimple production du hazard, ou du moins être ſortie telle des mains de ſon Auteur.

Cela poſé, l'homme n'a qu'à s'inſtruire ou ſe faire inſtruire des preuves de la révélation Divine, & il ſe convaincra bien-tôt de l'exiſtence de Dieu, de la création de l'Univers, du péché du premier homme, & de l'établiſſement de la véritable Religion. Car enfin, dit le même M. Paſcal, les hommes ont la tête peu propre aux raiſonnemens métaphyſiques ; il n'y a que les preuves morales & hiſtoriques, & certains ſentimens qui viennent de la nature & de l'expérience, qui ſoient de leur portée, & ce n'eſt que ſur des preuves de cette ſorte que ſont fondées les choſes qui ſont reconnues dans le monde pour les plus certaines. Il y a une Ville de Rome, quoiqu'on ne l'ait pas vue : il en eſt de même d'un nombre infini de faits qu'on ne peut conteſter dès qu'on a le ſens commun, & ce ſeroit être fou d'en douter. Les voies par où nous acquerons ces ſortes de certitudes, pour n'être pas Géométriques, n'en ſont pas moins infaillibles, & ne nous doivent pas moins porter à agir. *Voyez Ecritures.*

Dieu. Le bel ordre de l'Univers & le conſentement de toutes les Nations, nous enſeignent qu'il y a un Dieu.

Je voudrois voir un homme ſobre, modeſte, chaſte, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins ſans intérêt, mais cet homme ne ſe trouve point. *La Bruyere.*

Les gros volumes qu'on a faits depuis long-tems pour prouver l'Exiſtence de Dieu, dont chacun eſt auſſi convaincu que de la ſienne propre ; les Sermons & les leçons de Thélogie qu'on fait pour établir cette vérité, qui fait partie du ſens commun, ſont des diſcours en quelque ſorte injurieux aux Auditeurs & aux Lecteurs : ce ſont au moins des paroles perdues, puiſqu'elles ſuppoſent des Athées qui ne ſont point, ou qu'elles s'adreſſent à des gens qui ne méritent pas qu'on leur parle. La vue de la nature ſuffit pour démontrer cette vérité. En voyant une belle machine, perſonne

ne doute qu'elle ne vienne d'un Ouvrier induſtrieux : il ne faut point d'efforts pour unir ces deux idées qui ſont inſéparables, & ſi quelqu'un doutoit qu'une Montre par exemple eût un Auteur, on ne s'amuſeroit pas à le détromper. *Pluche.*

DIFFERENDS & QUERELLES. On peut remarquer que dans preſque tous les Différends, les Conteſtations & les Querelles qui arrivent parmi les hommes, lorſqu'on s'eſt emporté de part & d'autre en des paroles de chaleur & de paſſion, chacun s'occupe à ſe juſtifier ſoi-même, à chercher des raiſons pour montrer qu'il a eu raiſon de parler comme il a fait, & à trouver au contraire que ceux avec qui il a eu ce Différend avoient grand tort. La raiſon en eſt évidente, quoique peu de perſonnes s'en apperçoivent; c'eſt que les reſſorts qui font agir notre eſprit, & qui l'appliquent aux objets, ſont l'amour propre & l'orgueil, & non pas la raiſon & la vérité.

Qui ne conſidéreroit les choſes qui nous arrivent, que par la raiſon, découvriroit ſans peine qu'il nous eſt fort peu important de ſavoir, que ceux avec qui nous avons eu quelque conteſtation ont grand tort, qu'ils ſont injuſtes & déraiſonnables, qu'ils nous ont parlé avec paſſion & hauteur, que ce qu'ils nous ont dit étoit faux & offençant, qui ſont néanmoins les objets dont notre eſprit ſe repaît & s'occupe preſque toujours. Quand tout cela ſeroit vrai, quel intérêt y avons nous? Ce ſont des maux pour ceux qui ſont tombés dans ces défauts; mais cela ne fait pas le moindre mal réel à notre ame : nous ſommes tels que Dieu juge que nous ſommes, & les diſcours injuſtes des hommes ne changent en rien ce jugement qu'il porte de nous : mais ce qui ne nous a ôté aucun bien réel, ne laiſſe pas de bleſſer notre amour propre : il veut avoir une place honorable dans l'eſprit des autres. *Nic.*

DIFFORMITE' de corps. On ne doit pas regarder la Difformité comme un ſigne aſſuré d'un mauvais naturel, mais comme une cauſe qui manque rarement ſon effet. Les perſonnes difformes étant expoſées au mépris, ont un aiguillon qui les preſſe de ſe délivrer du mépris : c'eſt pour cela qu'ils ſont audacieux pour

leur propre défenſe & enſuite par habitude : il eſt certain qu'il ſe trouve toujours beaucoup de rapport entre le corps & l'eſprit.

DISCIPLINE MILITAIRE (la), n'eſt autre choſe qu'une obſervation fidele de l'ordre, & l'ordre eſt établi ſur les Loix comme celles-ci le ſont ſur la juſtice. La Diſcipline Militaire a deux rapports : le premier regarde les ſujets du Prince, dont les gens de guerre ſont la protection & la défenſe, & le ſecond regarde les gens de guerre eux-mêmes qui ſont liés entr'eux par de certains devoirs. C'eſt du Prince que dépend cette double Diſcipline, qui fait le repos & la ſureté du Royaume & dont l'exacte obſervation eſt d'une extrême importance.

Un excellent moyen pour rétablir la Diſcipline Militaire & pour la maintenir, eſt de former de bonne heure la jeune Nobleſſe au ſervice & enſuite au commandement : car tout l'ordre dépend des Chefs, qui ſont preſque tous tirés des meilleures Maiſons ou du nombre des Gentilhommes. Dans leurs premieres années de ſervice, ils doivent avoir un autre but que celui de faire quelque Campagne & de prendre datte de bonne heure, pour avoir droit par l'ancienneté aux emplois : ils doivent avoir de plus grandes vues & de plus nobles motifs pour ſe rendre capables des poſtes où le tems les pouſſe & où la faveur les fait arriver. Il ſeroit néceſſaire qu'ils fuſſent recommandés à des Officiers Généraux d'un rare mérite, qui leur appriſſent à s'inſtruire de tout, à profiter de tout ce qu'ils voient, à ſe préparer au commandement, par l'obéiſſance, l'application, les réflexions, la connoiſſance des lieux, des hommes, des troupes & de tous les détails dont dépendent la conduite d'une Armée & le ſuccès des entrepriſes. Enfin que le témoignage de ces Officiers Généraux fut conſidéré dans les Promotions. *Inſtit. d'un Prince.*

DISGRACE. Ce qui paroît Diſgrace ſelon le monde, eſt ſouvent aux yeux de la Religion une grande faveur de Dieu ; & ce qui eſt favorable ſelon le monde eſt ſouvent un malheur effectif, parceque tous ces avantages d'eſprit, de corps, de fortune, étant joints avec

un cœur corrompu, lui deviennent des poiſons par l'abus que la cupidité ne manque jamais d'en faire *Eſſ. Mor.*

DISPUTE. L'art de manier une diſpute honnêtement eſt fort délicat : il y a peu de gens qui y ſoient experts : il y a plus d'eſprit & de bienſéance à faire valoir qu'à contredire les notions des autres : ſi l'on eſt obligé d'entrer en diſpute, on doit donner ſes raiſons avec toute ſorte de calme & de modeſtie, il ne faut être ni déciſif, ni plein de ſoi-même. Pour conſerver ce calme, on doit ſe ſouvenir qu'il n'y a rien de plus injuſte ni de plus ridicule, que d'être fâché contre quelqu'un parcequ'il n'eſt pas de notre opinion. Les études, les intérêts & l'éducation des hommes varient tant, qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tous les mêmes idées. Il eſt encore plus ridicule de s'emporter contre un homme, parcequ'il ne ſent pas la force de nos raiſons, ou qu'il en allegue lui-même deſfoibles ; car s'il n'a pas la conception auſſi facile que nous, il en eſt excuſable : ajoutez à cela qu'entre égaux il n'y a perſonne qui ſe mette fort en peine de la colere que nous témoignons, & qu'elle ne fait tort qu'à nous-mêmes. Enfin, ſi l'on ne cherche que la vérité qui doit être l'unique but de la diſpute : c'eſt un nouveau motif qui doit nous engager à conſerver le ſens froid, puiſqu'il nous doit être preſque indifférent quelque part que nous la trouvions. *Spectateur.*

Quand des hommes éclairés diſputent long-tems, il y a grande apparence que la queſtion n'eſt pas claire. *Voltaire.*

C'eſt une regle qu'on devroit ſuivre dans toutes les Diſputes ; qu'il vaut mieux ſacrifier quelque choſe de ſes droits, que de troubler la paix. *Id.*

DISSIMULATION. Par la Diſſimulation qui eſt néceſſaire à un Prince, on doit entendre la prudence, le ſecret, une ſage conduite qui montre à l'extérieur une choſe vraie pour en cacher une autre qui doit demeurer inconnue ; un viſage ouvert & des manieres aiſées, qui couvrent des deſſeins ſérieux & profonds, & on ne doit pas entendre une conduite artificieuſe : telle ſeroit celle d'un Souverain qui feroit

alliance avec un Prince dans le deſſein de l'endormir & de profiter de ſa ſécurité ; qui feroit de doubles traités avec des Princes dans la vue de ſacrifier le plus foible au plus fort, de tirer meilleure compoſition de l'un en abandonnant l'autre : de ſemer de ſecrettes diviſions dans les Etats qui ſeroient en paix avec lui, de chercher à s'aggrandir en répandant par des pratiques ſecrettes le mécontement & la révolte parmi ſes voiſins ; de ſe ſervir de manieres careſſantes, empreſſées, étudiées avec art, pour inſpirer la confiance à une perſonne qu'il aura réſolu de perdre. Toutes ces perfidies ſont en horreur à un Prince véritablement digne de ſon rang, & il eſt ennemi d'une pareille Diſſimulation. *Inſtit. d'un Prince.*

L'artifice & la Diſſimulation habitent en vain ſur les levres d'un Prince. La ruſe dans ſes diſcours & dans ſes actions lui ſera inutile : on ne juge pas les hommes ſur leurs paroles ; ce ſeroit le moyen de ſe tromper très ſouvent, mais on compare leurs actions enſemble, & puis leurs actions & leurs diſcours. On ne joue bien que ſon propre perſonnage : il faut avoir effectivement le caractere que l'on veut que le monde vous ſuppoſe. Sixte-Quint, Philippe II, Cromwel, paſſerent dans le monde pour des hommes hypocrites & entreprenans, mais jamais pour vertueux. La fourberie eſt même un défaut en ſtyle de Politique lorſqu'on la pouſſe trop loin : on ne dupe qu'une fois la même perſonne, & on perd auſſitôt ſa confiance *Voltaire.*

DIVERTISSEMENS. Les Divertiſſemens, ainſi que les plaiſirs, ne ſont faits proprement que pour repoſer & recréer ceux qui travaillent beaucoup ; parconſéquent les gens oiſifs en ont moins de beſoin, cependant ce ſont preſque toujours eux qui s'y livrent avec le plus d'empreſſement. Lorſque notre eſprit a été trop long-tems appliqué au ſoin de nos affaires ou de nos emplois ; il eſt auſſi naturel que néceſſaire de le délaſſer pour quelques inſtans par des amuſemens honnêtes, mais il eſt auſſi déplacé que ridicule de paſſer toute ſa vie dans les plaiſirs. D'ailleurs on court riſque de détruire le plaiſir même en n'y mettant point

d'interruption. L'eſprit, ainſi que le corps, ſe fatigue lorſqu'il reſte toujours dans la même ſituation. La trop grande application l'énerve à la fin, & le trop de plaiſir le rend lâche & pareſſeux; c'eſt la variété qui fait le charme de tous nos amuſemens, ceux qui ſont trop ſouvent répétés commencent d'abord par nous devenir indifférens, & finiſſent enfin par nous ennuyer. *Avis d'un Pere à ſa fille.*

DOMINATION. (eſprit de) Le vice favori de l'humanité a toujours été le goût de Domination & d'empire, que l'eſprit s'eſt ſeulement occupé à juſtifier par des raiſons apparentes. Combien cet intérêt de ſe juſtifier n'a-t-il pas inventé de ſophiſmes ou raiſonnemens politiques pour & contre ſur la même matiere? Sophiſmes pourtant aſſez plauſibles pour ſéduire la raiſon humaine.

DOM QUICHOTTE. C'eſt un Livre que je puis lire toute ma vie ſans en être dégouté un ſeul moment. De tous les Livres que j'ai lus, Dom Quichotte eſt celui que j'aimerois mieux avoir fait: il n'y en a point, à mon avis, qui puiſſe contribuer davantage à nous former un bon goût ſur toutes choſes. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de ſe faire connoître l'homme le plus entendu & le plus grand connoiſſeur qu'on ſe puiſſe imaginer. J'admire la diverſité de ſes caractéres, qui ſont les plus recherchés du monde pour les eſpeces, & dans leurs eſpeces les plus naturels. *S. Evremond.*

DOMESTIQUES. La mode d'aujourd'hui à leur égard, n'eſt pas trop propre à les tenir dans la modeſtie & la ſubordination convenables à leur état. Tout contribue à les gâter dans les maiſons opulentes. En effet, on aime les Valets, on les vêtit, on les couche comme des Maîtres; on leur demande à boire dans le ſtyle des placets d'autrefois, & on ſe pique de les charger de profits. Les teſtamens encheriſſent les uns ſur les autres en legs Domeſtiques, ſans diſtinction d'âge, d'ancienneté de ſervices, &c. & ſi-tôt qu'un Valet a eu le bonheur d'enterrer deux Maitres ſa fortune eſt faite. On diroit que la ſuperſtition de nos

Peres pour les fondations n'a fait que changer d'objet, & ce nouvel abus également à charge aux héritiers, eſt plus affligeant encore.

On vous y prend, dira-t-on, à parler contre les Pauvres. Non. Je ſais tout ce qu'on doit de ſoins pour adoucir le ſort des Domeſtiques & engager leur fidelité, mais le déplacement ne fait le bonheur de perſonne. L'aiſance & la douceur de la vie domeſtique comparée à la vie dure & néceſſiteuſe de leurs parens de la campagne, doit être une compenſation de l'engagement de leur liberté; mais prodiguer à votre Cocher, qui les bras croiſés, ordonne le premier panſement de ſes chevaux; prodiguer à ſa femme qui ſert de femme de chambre, le double du traitement en toute ſorte d'aiſances que faiſoient vos Peres à leurs propres couſins & couſines, leur aſſurer des penſions, quelquefois même en les prenant, & les gratifier à la mort, comme vous feriez des Domeſtiques qui auroient fidelement ſervi pendant 40 ans; c'eſt un abus qui déplace un ordre de gens voués à l'obéiſſance & à l'exactitude, & qui offenſe un millier de miſérables liés à nos devoirs, mais inconnus à notre vanité. *Ami des hom.*

DOULEURS. Les grandes Douleurs & les plaiſirs exceſſifs ſont muets; la rapidité des mouvemens de l'ame & leur inégalité, dérangent les liens ſecrets qui l'uniſſent au corps : de-là cette rougeur qui colore le front, ou cette pâleur qui ſe peint ſur le viſage, les battemens de cœur & quelquefois ce tremblement dans toute la machine : cet engourdiſſement & cette ſtupidité apparente qui fait dire communément que l'ame ſe reſſerre comme ſi elle avoit de l'étendue ou de la pénétrabilité. *Amuſ. Philoſ.*

DRAMATIQUE (genre) c'eſt celui des pieces de Théâtre. Pour y réuſſir, la lecture des Auteurs Dramatiques eſt très utile, même abſolument néceſſaire, mais elle ne ſuffit pas : elle ne donne qu'un goût de comparaiſon, & ne peut faire que des copiſtes. Il faut remonter à la ſource : je veux dire à la nature & à la raiſon; étudier les principes & joindre les réflexions à celles que les Maîtres de l'art & les grands Connoiſſeurs ont faites avant nous : car rien n'eſt plus vrai

que ce principe, que dans tous les arts la théorie eſt néceſſaire. C'eſt en vain qu'on a devant les yeux des Chef-d'œuvres, ſi l'on ne connoît les principes qui ont guidé ces grands Maîtres, & ſi l'on n'étudie la Nature mere de l'art. C'eſt une remarque très judicieuſe qu'on a faite, que dans le genre Dramatique, il ne faut jamais oppoſer au caractere principal, un autre caractere capable de partager l'attention du Spectateur. Dans le *Glorieux*, par exemple, le caractere dominant de la piece a été obligé de ceder à un perſonnage dont le caractere eſt bruſque & familier, qui s'attire l'attention des Spectateurs: ainſi les plaiſanteries groſſieres du Financier éclipſent preſque entierement les traits fins & délicats du Glorieux. On peut trouver le même défaut dans le *Philoſophe marié*, où la fantaſque Céliante s'attire une trop grande partie de l'attention des Spectateurs. *Voyez Comédie & Théâtre.*

DROIT de convenance. Quelque raiſon de convenance que chaque Etat puiſſe avoir pour deſirer de s'accroître, il ne le pourroit pas aujourd'hui ſans que ce fût au préjudice de quelque autre & de ſes droits, & ſans bleſſer le conſentement unanime des Nations ſcellé de l'autorité des Traités publics.

L'objet en a été, que chacun ne poſſedât point précairement ce qui doit lui appartenir: que dans ſa poſition l'on ne dépendît point du libre arbitre d'un autre: c'eſt pour cela qu'il a été juſte que chacun eût la liberté de ſe fortifier ſur ſon terrein, & de prendre toutes les précautions qui pourroient convenir à ſa sûreté; mais comme il a été impoſſible que dans le partage ou le cantonnement ſucceſſif qui a été fait entre les Nations, il ne ſoit pas reſté à chacune quelque partie foible, & qu'il n'y ait pas eu quelqu'un qui ſoit demeuré en grande diſproportion de forces vis-à-vis quelques autres, parceque ce ſont certainement les plus forts qui ont fait les partages; il faut, ſelon les loix de l'Ordre public, que le plus foible ne puiſſe être envahi ni aſſervi. Or, il ne peut trouver ſa sûreté contre ce malheur, que dans la religion des Traités & dans l'intérêt, que toutes les Nations ont à ſoutenir. C'eſt ce conſentement unanime réciproque qui a fait la

regle ou la garantie des partages ; car tel eſt le ſort préſent de l'Europe, où depuis long-tems chacun a fait des efforts pour former ſon Etat le meilleur qu'il a pu, & tel qu'il ſoit, il eſt revêtu du conſentement des Nations par les Traités publics.

Si l'on conſidere les guerres de pure Convenance par la valeur réelle de leur produit, on en trouvera bien peu où il y ait eu quelque proportion entre les dépenſes & les avantages. Pour proſcrire ce funeſte Droit de Convenance, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur ce qui reſte de la mémoire de ces Conquérans avides. Les annales publiques n'ont conſervé que le récit des faits Militaires qui ſont quelquefois moins leur éloge, que celui des coopérateurs de leurs exploits. Que de voix ſe réuniroient contre leur prétendue gloire, ſi l'Hiſtoire avoit pû conſerver les gémiſſemens des Peuples, & les miſeres occaſionnées par ce genre de guerre. *Pecquet.*

DUEL. En mon enfance la Nobleſſe fuyoit la réputation de bon eſcrimeur, comme injurieuſe, & ſe déſroboit pour l'apprendre, comme meſtier de ſubtilité, deſrogeant à la vraie & naïve vertu. *Montaigne.*

Chacun ſent bien qu'il y a plus de braverie à battre ſon ennemi qu'à l'achever, & de le faire bouquer que de le faire mourir : davantage, que l'appétit de vengeance s'en aſſouvit & contente mieux ; car elle ne viſe qu'à donner reſſentiment de ſoi : voilà pourquoi nous n'attaquons pas une pierre quand elle nous bleſſe, d'autant qu'elle eſt incapable de ſentir noſtre revanche ; & de tuer un homme, c'eſt le mettre à l'abri de notre offenſe. *Id.*

E

ECOLE. (diſputes de l') J'ai fait mille fois des réflexions ſur les diſputes & les inutilités de l'Ecole. Je me ſuis étonné que des gens d'eſprit aient donné le nom de Philoſophe, c'eſt-à-dire, d'Amateur de la Sageſſe à un homme qui parle des Météores, qui ſait ce qu'ont dit les Auteurs ſur le flux & reflux de la mer, qui établit au haſard des ſyſtêmes, & qui avec quantité de ſophiſmes prouve d'un ton impoſant le pour & le contre d'une queſtion dans une aſſemblée.

On n'enſeigne que ſuperficiellement, & par maniere d'acquit la ſcience de connoître tous les replis de notre cœur, & d'en réprimer les paſſions. Preſque tout le tems eſt employé à pouſſer des argumens, qui à la moitié de la diſpute ne s'entendent déja plus. Les jeunes gens ne ſeront-ils pas bien inſtruits à calmer leurs paſſions, quand les deux tiers du Traité de Morale qu'on leur enſeigne, ſeront remplis de queſtions ſur l'état de la nature pure ou des actions indifférentes ? *S. Réal.*

ECRIRE. (l'art d') Depuis les Grecs du beau ſiecle, & les Latins du ſiecle des deux premiers Céſars juſqu'au ſiecle de Louis XIV, cet art avoit été perdu : on ne parle ici que des Livres écrits en langues nationales de l'Europe. La France ſemble renfermer les formes de tous les eſprits : cette flexibilité ſi connue du caractere, ſe transforme en tous les ſtyles comme en tous les goûts. Cet art admirable de dire ce qu'il faut, & de ne dire que ce qu'il faut a été réſervé à la France. La meſure de l'enthouſiaſme eſt juſte ſans nudité, ſans être trop chargée d'ornemens. La Proſe cavaliere & philoſophique marche avec legereté, mais ſans précipiter ſon cours. L'Orateur François a rendu à la Chaire de la vérité toute la nobleſſe, en l'épurant des citations profânes, en releguant les comparaiſons, les hiſtoires & la familiarité de l'éloquence Italienne. Tout marche à ſon but ; tout eſt marqué dans le détail

même des expreſſions au coin du ſtyle Apoſtolique, & au goût de l'antiquité Eccléſiaſtique.

Les bienſéances, du conſentement de toute l'Europe, ſont l'appanage des Ecrivains François: il ſemble que ce grand goût ſi célebre dans la peinture, & qui choiſit les belles expreſſions de la belle nature, auroit pu ſe former ſur les belles antiques. Jamais la douceur ni la joie ne grimacent ſur nos Théâtres, chez le Poète ou chez l'Auteur. Les beaux Ouvrages de la France reſſemblent à ces ſtatues incomparables de Rome, qui n'ont dans le travail, ni trop de maniere ni trop de recherche.

L'Elégance de la forme ſe fait ſentir juſques dans le fond. L'analyſe & la méthode ſont particulieres aux Ecrivains & aux Philoſophes François: les tours ſont concluans & ſerrés, & la Dialectique marche d'un pas ferme ſans en faire un de trop. L'Anglois ſuit le premier épanchement du génie ſans en moderer le flux. Diffus & recherché dans ſa Méthode, ſouvent le tour extraordinaire & la forme biſarre des idées forment une Métaphyſique qui s'évanouiroit en François. Enfin, par les Ouvrages même de cette nature, il paroît certain que l'Anglois eſt un Peuple nouveau qui a plus d'un ſiecle en déça de nous.

Le Théâtre de cette Nation ne montre encore que la force & la terreur. Toutes les bienſéances, la conduite & les paſſions tendres y ſont inconnues: enfin, le goût de juſteſſe & de vérité, regnent ſenſiblement juſques dans le badinage du François. Auſſi ſcrupuleux obſervateur des regles, auſſi fidele imitateur dans l'art d'écrire, que leger & différent des Anciens dans ſes mœurs.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce goût ſi précieux de la France ne fût pas menacé d'une double corruption! *Eſprit des Nat.*

ECRITURES. (Saintes) C'eſt le premier & le plus ancien Livre du monde qui ait dignement parlé de l'Etre Souverain, & qui le faſſe concevoir à l'homme autant au-deſſus de ce qu'il s'en étoit imaginé, que tout ce qu'il avoit vu juſques-là lui paroiſſoit au-deſſous. C'eſt l'unique, qui, obligeant de connoître un Dieu

ait parlé de l'aimer & de ne rien faire que pour lui. Quand il n'y auroit que cela, il mérite eſſentiellement qu'on s'y arrête. 2°. Ce Livre fait mieux connoître l'homme qu'il ne ſe connoît lui-même : il lui fait voir clair dans l'ordre du monde ; il démêle ces queſtions impénétrables touchant l'état miſérable de l'homme, qui ont tant tourmenté les plus grands eſprits du Paganiſme : toutes ces difficultés ne ceſſent-elles pas par cette chûte de la nature de l'homme, que ce Livre dit être tombé de ſon premier état ; car ce ſont-là certainement les ſuites néceſſaires de l'aſſujettiſſement de l'ame au corps, & que l'on ne ſauroit concevoir que comme un châtiment. Par la découverte de cette même vérité, on peut encore expliquer cette confuſion qu'on voit dans le monde, qui a fait douter à tant de Philoſophes qu'il y eût une Providence. Je veux dire, pourquoi les Méchans réuſſiſſent-ils preſque toujours & pourquoi ceux qui ſemblent juſtes ſont-ils miſérables & accablés ? pourquoi ce mêlange de Pauvres & de Riches, de ſains & de malades, de tyrans & d'opprimés ? Tout cela eſt éclairci par un petit nombre de principes qui ſe trouvent dans ce Livre, & par ceux-ci entr'autres : que ce n'eſt pas ici le lieu où Dieu veut que ſe faſſe le diſcernement des bons & des méchans, dont la diſtinction ſeroit viſible, ſi ceux là étoient toujours heureux & les autres toujours affligés ; que ce n'eſt pas ici non plus le lieu de la récompenſe ; que ce jour viendra ; que cependant Dieu veut que les choſes demeurent dans l'obſcurité ; qu'il a laiſſé marcher les hommes dans leurs voies ; qu'il les laiſſe courir après les deſirs de leur cœur, & qu'il ne ſe veut découvrir qu'à un petit nombre de gens qu'il en rendra lui-même dignes, & capables d'une véritable vertu. *Paſcal.*

Non-ſeulement ce Livre eſt le ſeul qui ait bien connu la miſere des hommes, mais il eſt auſſi le ſeul qui leur ait propoſé l'idée d'un vrai bien, & promis des remedes à leurs maux. S'il nous abbat en nous faiſant voir notre état plus déplorable encore qu'il ne nous paroiſſoit, il nous conſole auſſi en nous apprenant qu'il n'eſt pas déſeſperé. Enfin, il nous apprend

que ces remedes ne ſont pas dans nos mains. Tous les Philoſophes Payens ont voulu, les uns, qu'il n'y en eût point, les autres, que nous en fuſſions les maîtres; au lieu que ce Livre nous aſſure que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; que nous naiſſons corrompus, & dans l'impuiſſance de réſiſter à cette corruption, mais il nous avertit que c'eſt a Dieu que nous devons demander ces forces qui nous manquent, qu'il ne nous les refuſera pas, & qu'il enverra même un Libérateur aux hommes, qui ſatisfaiſant pour eux à la colere de Dieu, réparera cette impuiſſance & les rendra capables de tout ce qu'il demande d'eux. *Id.*

Les faits des Livres ſaints, dont quelques Poètes ont fait des ſujets de Tragédie, demandent infiniment plus de reſpect que ceux de l'Hiſtoire profane: ainſi on ne devroit jamais les altérer. A la rigueur, il me ſemble que l'on n'y devroit pas toucher. Il y a ſans doute quelque choſe d'irréligieux à mêler ainſi nos imaginations avec ces monumens ſacrés; & le vrai-ſemblable, qui en toute autre matiere s'allie ſi raiſonnablement avec le vrai, ne ſuffit pas ici pour excuſer un Poète de témérité. Les faits de l'Ecriture non-ſeulement ſont certains, ils ſont encore choiſis pour notre inſtruction: ce qu'elle nous en tait ne nous étoit pas néceſſaire, & ce n'eſt point à nos vaines fictions de ſuppléer à un ſilence ſi reſpectable. *La Motte.*

ECRIVAINS CELEBRES. L'Hiſtoire des Ecrivains Célebres, n'eſt que celle de leurs penſées & de leurs travaux: cette partie de leur éloge en eſt la plus eſſentielle & la plus utile.

EDUCATION des Enfans. Une opinion reçue d'un chacun, eſt, que ce n'eſt pas raiſon de nourrir un Enfant au giron de ſes parens: cette amour naturelle, les attendrit trop & relaſche: ils ne ſont capables ni de chaſtier ſes fautes, ni de le voir nourri groſſierement comme il faut: ils ne le ſauroient ſouffrir revenant ſuant & poudreux de ſon exercice, boire chaud, boire froid. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien: ſans doute il ne le faut épargner en cette jeuneſſe, & faut ſouvent choquer les regles de la Médecine. *Montaigne.*

L'inſtitution ſe doit conduire par une ſevere douceur ; non comme il ſe fait : au lieu de convier les Enfans aux Lettres, on ne leur préſente qu'horreur & cruauté : oſtez-moi la violence & la force : il n'eſt rien à mon advis qui abatardiſſe & étourdiſſe ſi fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chaſtiment, ne l'y endurciſſez pas.... Cette police de la pluſpart de nos Colleges m'a toujours deſpleu : on eut failli à l'adventure moins dédommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'eſt une vraie geaule de jeuneſſe captive : on la rend deſbauchée, ſ'en puniſſant avant qu'elle le ſoit.... Arrivez-y ſur le point de leurs offices, vous n'oyez que cris, & d'Enfans ſuppliciez & de Maiſtres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour eſveiller l'appetit envers leur leçon à ces tendres ames & craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ? inique & pernicieuſe forme !

J'accuſe toute violence en l'Education d'une ame tendre qu'on dreſſe pour l'honneur & la liberté : il y a je ne ſçai quoi de ſervile en la rigueur & en la contrainte ; & tiens que ce qui ne ſe peut faire par la raiſon, par prudence & adreſſe, ne ſe fait jamais par la force.

A un Enfant de maiſon qui recherche les Lettres, je voudrois qu'on fût ſoigneux de lui choiſir un conducteur, qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, & qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la ſcience. Je ne veux pas qu'il invente & parle ſeul, je veux qu'il eſcoute ſon diſciple parler à ſon tour.

On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots & les coudre en clauſes, encore autant à en proportionner un grand corps étendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les ſavoir brievement meſler & entrelaſſer de quelque ſubtile façon. Laiſſons telles longueurs à ceux qui en font profeſſion expreſſe.

On ne ceſſe de criailler à nos oreilles, comme qui verſeroit dans un entonnoir, & notre charge ce n'eſt que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que le

Maiſtre corrigeaſt cette partie, & que de belle arrivée, ſelon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençaſt à la mettre ſur la montre, lui faiſant gouſter les choſes, les choiſir & diſcerner d'elle même, quelque fois lui ouvrant le chemin, quelque fois le lui laiſſant ouvrir.

On lui dira ce que c'eſt que ſavoir & ignorer, qui doit être le but de l'étude: que c'eſt que vaillance, temperance & juſtice: la ſervitude & la ſubjection, la licence & la liberté: ce qu'il y a à dire être l'ambition & l'avarice: à quelles marques on connoît le vrai & ſolide contextement, juſques où il faut craindre la mort, la douleur & la honte: car il me ſemble que les premiers diſcours de quoi on doit abbreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui reglent les mœurs & ſon ſens, qui lui apprendront à ſe cognoiſtre.

Les inclinations naturelles s'aident & fortifient par inſtitution, (éducation,) mais elles ne ſe changent guere & ſurmontent: on n'extirpe pas ces qualités originelles, on les couvre, on les cache.

Que mon guide ſe ſouvienne où viſe ſa charge, & qu'il n'imprime pas tant à ſon diſciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion: qu'il ne lui apprenne pas tant les Hiſtoires qu'à en juger.

Qu'on mette en fantaiſie (à l'Enfant) une honneſte curioſité de s'enquerir de toutes choſes: tout ce qu'il y aura de ſingulier autour de lui il le verra, un baſtiment, le lieu d'une bataille ancienne, la table, le lit, la ſolitude, la compagnie, le matin & le veſpre, toutes heures lui ſeront unes: toutes places lui ſeront eſtude.

En la pratique des hommes j'entends y comprendre ceux qui ne vivent qu'en la pratique des Livres. Il pratiquera par le moyen des Hiſtoires ces grandes ames des meilleures ſiecles: à qui veut, c'eſt une eſtude de fruit ineſtimable: quel profit ne fera-t'il en cette partie à la lecture des vies de notre Plutarque.

Qu'on ne lui demande pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais du ſens & de la ſubſtance, & qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le teſmoi-

gnage

gnage de ſa mémoire mais de ſa vie.

Il eſt bon que le Maiſtre le faſſe trotter devant lui pour juger de ſon train, & juger juſques à quel point il ſe doit ravaler pour s'accommoder à ſa force. A faute de cette proportion nous gaſtons tout.

Sçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir. C'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa mémoire. Ce qu'on ſçait droitement, on en diſpoſe ſans regarder au patron, ſans tourner les yeux vers ſon Livre : faſcheuſe ſuffiſance qu'une ſuffiſance pure *Livreſque*. Je m'attends qu'elle ſerve d'ornement non de fondement.

Si notre ame n'en va un meilleur branle, ſi nous n'en avons le jugement plus ſain, j'aimerois auſſi cher que mon Eſcolier eût paſſé le tems à jouer à la paulme : au moins le corps en ſeroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou ſeize ans employés, il n'eſt rien ſi mal propre à mettre en beſogne : tout ce que vous y recoignoiſſez davantage, c'eſt que ſon Latin & ſon Grec l'ont rendu plus ſot & plus préſomptueux qu'il n'étoit parti de la maiſon. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie.

Ces Pedans, comme dit Platon des Sophiſtes leurs germains, ſont de tous les hommes ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes, & ſeuls entre tous les hommes qui non-ſeulement n'amandent point ce qu'on leur commet, comme fait un Charpentier & un Maſſon, mais l'empirent, & ſe font payer de l'avoir empiré. *Montaigne.*

EDUCATION d'un Prince. Former le jugement c'eſt donner à un eſprit le goût & le diſcernement du vrai, c'eſt le rendre délicat à reconnoître les faux raiſonnemens un peu cachés ; c'eſt apprendre par exemple à un Prince, à ne ſe pas laiſſer éblouir par un vain éclat de paroles vuides de ſens, à ne ſe payer pas de mots ou de principes obſcurs, à n'être jamais ſatisfait qu'il n'ait pénétré juſqu'au fonds des choſes ; c'eſt le rendre ſubtil à prendre le point dans les matieres embarraſſées & à diſcerner ceux qui s'en écartent ; c'eſt le remplir de principes de vérité qui lui ſervent à la trouver en toutes choſes.

Il faut qu'un Précepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans les choſes & dans les manieres, car comme il y a des choſes fauſſes, il y a auſſi de fauſſes manieres, c'eſt-à-dire des manieres qui font dans l'eſprit des autres des effets tout contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choſes, deviennent groſſiers dans les manieres; & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, ſont d'ordinaire peu intelligens dans les choſes: le premier eſt ordinaire aux gens de retraite, & l'autre eſt fort ordinaire aux gens du monde. Il faut inſtruire un Prince des devoirs généraux des hommes & des devoirs particuliers des Princes; & ſur tout eſſayer de prévenir cet oubli, où les Grands tombent inſenſiblement, de ce qui leur eſt commun avec les autres hommes, parcequ'ils n'attachent leur imagination qu'à ce qui les en diſtingue. Pour cela on doit leur faire bien comprendre la véritable nature de toutes ces choſes, ce que c'eſt que grandeur, ſon origine, ſa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain; ce que les Inférieurs doivent aux Grands, ce que les Grands doivent aux Inférieurs; ce qui les rabaiſſe ou les éleve devant Dieu & devant les hommes; les inſtruire avec ſoin de ce qui attire ou qui éloigne l'affection des hommes, de ce qui gagne ou choque les eſprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. La civilité, par exemple, ſert beaucoup aux Grands pour attirer l'eſtime & l'amour des hommes. Toutes ces inſtructions doivent être faites d'une maniere proportionnée à leur âge & à la qualité de leur eſprit, & de telle ſorte que non-ſeulement, ils n'en ſoient pas chargés, mais même qu'ils ne s'en apperçoivent pas, il faut tâcher qu'ils ſachent toute la morale, ſans ſavoir preſque qu'il y ait une morale.

Rien n'eſt plus difficile que de ſe proportionner ainſi à l'eſprit des Enfans; & c'eſt avec raiſon que Montaigne dit, que c'eſt l'effet d'une ame bien forte & bien élevée de ſe pouvoir accomoder à ces allures puériles: il eſt facile de faire des diſcours de morale pendant une heure, mais d'y rapporter toujours toutes choſes ſans qu'un Enfant s'en apperçoive & s'en dé-

goûte, c'eſt ce qui demande une adreſſe qui ſe trouve en peu de perſonnes.

On doit conſidérer, que le tems de la jeuneſſe eſt preſque le ſeul tems, où la vérité ſe préſente aux Princes avec quelque ſorte de liberté. Elle les fuit tout le reſte de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conſpirent preſque qu'à les tromper, parcequ'ils ont intérêt de leur plaire, & qu'ils ſavent que ce n'eſt pas le moyen, que de leur dire la vérité. Ainſi leur vie n'eſt pour l'ordinaire qu'un ſonge, où ils ne voient que des objets & des phantômes trompeurs: il faut donc qu'une perſonne chargée de l'inſtruction d'un Prince, ſe repréſente ſouvent, que cet Enfant qui eſt commis à ſes ſoins, approche d'une nuit où la vérité l'abandonnera, & qu'il ſe hâte ainſi de lui dire & de lui imprimer par avance dans l'eſprit, tout ce qui lui eſt le plus néceſſaire pour ſe conduire dans les ténebres, que ſa condition apporte avec ſoi par une eſpece de néceſſité.

On doit avoir pour but, de bien connoître les défauts de celui qu'on inſtruit, afin de ſe ſervir de toute ſorte d'adreſſes pour diminuer la pente qu'il pourroit avoir à certains vices, par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en diſtinguant toujours avec ſoin les défauts paſſagers & que l'âge emporte, de ceux qui s'accroiſſent par l'âge même.

On doit encore ſe propoſer de le préſerver des écueils ordinaires de la jeuneſſe, & de répandre dans ſon eſprit certaines ſemences qui le puiſſent aider à ſe relever de ſes chûtes: & ces ſemences ſont les vérités ſolides de la Religion, principalement ſur la maniere de ſe rétablir dans l'innocence qu'on a perdue; car quoique ces vérités s'obſcurciſſent quelquefois par l'enyvrement du monde, lorſque les jeunes Princes commencent à le goûter; elles ſe réveillent auſſi quelque fois dans la ſuite, quand il plait à Dieu de les regarder d'un œil de miſéricorde.

L'amour de la lecture & des Livres, eſt un préſervatif général contre une infinité de déréglemens, auxquels les Grands ſont ſujets, lorſqu'ils ne ſavent à quoi s'occuper, & c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop l'inſpi-

rer aux jeunes Princes : il faut les accoutumer à lire beaucoup, il faut même les attirer par la qualité des Livres d'Hiſtoires, de voyages & de Géographie, qui ne leur ſervent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y paſſer un tems conſidérable ſans dégoût.

On peut dire en général que les lumieres des Enfans étant toujours très dépendantes des ſens, il faut autant qu'il eſt poſſible, attacher aux ſens les inſtructions qu'on leur donne, & les faire entrer, non-ſeulement par l'ouie, mais auſſi par la vue, n'y ayant point de ſens qui faſſe une impreſſion plus vive ſur l'eſprit & qui forme des idées plus nettes & plus diſtinctes. *Nicole.*

Education Françoiſe. On cultive chez les François avec un ſoin principal dès l'enfance les vertus de la ſociété publique, mais de celle qui renferme les aſſemblées deſtinées au plaiſir : c'eſt s'attacher à l'extérieur de l'homme, & pour ainſi dire à la parure de l'eſprit plutôt qu'à ſon véritable ornement. Nous entrons dans le monde preſque dès l'enfance ; & ces ſociétés animées par la préſence des femmes, impriment à l'ame ce premier mouvement qui ne la quitte plus. Le François compoſe ſon Education & ſes Mœurs, le modele devant les yeux ; mais il eſt aſſez ordinaire de ne prendre que les défauts de ſon modele. L'homme ſe rend donc ridicule & ſemble oublier ſa dignité en voulant imiter les femmes : il perd même l'empire de ſon caractere dans cette ſociété perpétuelle qui fait le fonds des mœurs Françoiſes. Les femmes d'un autre côté y perdent cet embarras & cette timidité qui les rend ſi aimables : ce qui fait dire aux Etrangers, qu'en France les hommes n'y ſont pas aſſez hommes, & que les femmes n'y ſont pas aſſez femmes : l'art de la France, comme celui de la Poéſie, conſiſte à orner les petites choſes mieux qu'aucune Nation du Monde. Le François n'a pas craint de s'orner de la parure des femmes : chez eux le plus haut dégré du génie, c'eſt la légereté dans les propos de la ſociété ; c'eſt ce qui conſtitue l'homme aimable : ils ont fait de cette légereté ſi vantée, le grand talent des gens du beau monde. L'homme léger eſt le héros de la ſociété. Son talent

eſt de parcourir mille objets différens dans un moment, il doit écrire légerement ſur toutes ſortes de matieres : après avoir penſé de même, on ne lui demande qu'une vivacité aimable. Delà cette délicateſſe ſouvent aſſez fauſſe à ſaiſir le ridicule & toutes ces vaines politeſſes, qui ont paru aux Etrangers renfermer d'étranges petiteſſes. *Eſprit des Nations.*

Voulez-vous juger ſainement de l'Education qu'a eue une perſonne, ou du monde qu'elle a vû ? Parlez avec elle, la converſation eſt comme le creuſet qui ſert à faire connoître à quel titre eſt l'or ou l'argent qu'on y a mis *Anon.*

EGLISES. Il n'eſt ame ſi reveſche, qui ne ſe ſente touchée de quelque révérence à conſiderer cette vaſtité ſombre de nos Egliſes, la diverſité d'ornemens & ordre de nos cérémonies, & ouir le ſon dévotieux de nos orgues, & l'harmonie ſi poſée & religieuſe de nos voix. Ceux même qui y entrent avec mépris, ſentent quelque friſſon dans le cœur, & quelque horreur qui les met en défiance de leur opinion. *Montaigne.*

Les gens d'Egliſe courent toujours quelque danger par la fréquentation des femmes : quelques pures que ſoient ces liaiſons de part & d'autre, elles ne ſont pas exemptes de ces complaiſances réciproques qui ſont toujours un peu différentes de celles qui ſe trouvent entre des perſonnes de même ſexe, car la plûpart des femmes ſont affoibliſſantes, par les attachemens tendres qu'elles cauſent. Elles engagent comme naturellement à la propreté, à la délicateſſe & à la recherche de toutes les commodités. Un homme d'Egliſe doit éviter de prendre aucun avis d'elles pour ſes habits, ſon ameublement, & généralement pour tout ce qui le regarde ; & cela pour éviter l'affoibliſſement que leur molleſſe peut lui cauſer, mais auſſi pour éviter les railleries que tous ces commerces attirent, & l'occaſion qu'il donne qu'on s'occupe de lui & qu'on s'attache à lui : il y a une galanterie ſpirituelle auſſi bien qu'une ſenſuelle, & ſi l'on n'y prend garde, le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire. *Nicole.*

EGLOGUE. l'Eglogue eſt une eſpece de Poéſie où

l'on rapporte des diſcours & des actions de Bergers ; & dont le plus ſouvent ils ſont eux-mêmes les Perſonnages. Tout Poëme qui ſort de ce caractere doit être mis dans une autre claſſe, portât-t'il le nom d'Eglogue. *La Motte.*

L'Eglogue auroit grand tort de prendre ſes Bergers dans cet état d'aviliſſement où ils ſont tombés : elle doit au contraire les prendre dans cet état fortuné, où leurs travaux s'accordoient encore avec le loiſir ; & où leur eſprit, en repos du côté des beſoins, tournoit ſon activité naturelle du côté des paſſions agréables : elle doit les prendre dans cet état où nous les imaginons heureux & moins Bergers, pour ainſi dire, que Souverains de leurs héritages & de leurs troupeaux. Les Perſonnages de l'Eglogue ne ſont donc plus qu'une idée, mais une idée priſe dans la nature, & dont nous reſſentons encore la reſſemblance quoique nous en ayons perdu les Originaux. L'art de l'Eglogue conſiſte à choiſir d'abord une vérité digne d'intéreſſer le cœur & de ſatisfaire l'eſprit, & d'imaginer enſuite une converſation de Bergers, où cette vérité ſe développe d'une maniere ſenſible & inſinuante ; de ſorte qu'à la fin de l'Ouvrage, le Lecteur arrive avec plaiſir où on l'a voulu mener. Je dis qu'il faut ſe propoſer une vérité parcequ'on ne ſauroit jamais plaire par le faux. 2°. Que cette vérité ſoit propre à intéreſſer le cœur, parceque le plaiſir ne ſauroit naître que des paſſions, mais des paſſions modérées : les connoiſſances ſéparées du ſentiment ſont indifférentes aux hommes, & la vérité ne nous plaît qu'autant qu'elle a quelque rapport à notre bonheur. 3°. La vérité qu'on a choiſie pour être le principal objet de l'Ouvrage, doit ſe développer d'une maniere ſenſible & inſinuante. Ce développement conſiſte dans un ordre de choſes & de circonſtances, qui conduiſent l'eſprit par degrés à ce qu'on veut lui faire ſentir. Car une Eglogue ne doit pas être une étude mais un amuſement, qui tout utile qu'il doit être, ne doit rien coûter à l'eſprit. Le Poëte doit exciter les ſentimens, réveiller l'imagination par des faits & des objets agréables, offrir en un mot la matiere des réflexions, & non pas les réflexions mêmes.

Il faut qu'à la fin de l'Ouvrage, le Lecteur ſe repoſe naturellement dans la vûe de la vérité qu'il découvre, & ne lui laiſſer rien à deſirer.

La plûpart des Eglogues ne ſont froides & rebutantes, que faute de cet art qui regarde le deſſein: ainſi il eſt eſſentiel de choiſir un évenement qui puiſſe exciter la curioſité du Lecteur juſqu'à la fin: car une Eglogue doit avoir ſon expoſition, ſon nœud & ſon dénoument, afin d'exciter par là cette ſorte d'intérêt qui fait le charme des pieces de Théâtre.

Il faut, outre le deſſein bien imaginé, que les Perſonnages y gardent conſtamment leurs caracteres, & qu'il ne leur échappe ni ſentimens ni penſées qui ne leur conviennent; que les paſſions n'y roulent que ſur des objets qui puiſſent intéreſſer des Bergers.

A l'égard du ſtyle, celui de l'Eglogue ne doit point être periodique: il ſentiroit l'étude & le ſoin: il ne doit point être chargé d'Epithetes, ſurtout de ces Epithetes rêvées où l'on ſemble s'être fait une affaire de renfermer un grand ſens au rabais des mots: il ne doit point être trop figuré; cet excès découvriroit trop l'envie de montrer de l'eſprit, enfin il ne doit pas ſe parer trop ſouvent de la Fable; encore moins de ces Fables reculées qui ont un air faſtueux d'érudition, & qui ſont comme la pédanterie de la Poëſie. *id.*

ELEVATION. La véritable Elévation, eſt une diſpoſition ſublime de l'ame, ſon effet eſt de donner de grandes vues à l'eſprit, & d'inſpirer au cœur de nobles ſentimens. Un Prince par exemple, qui a de l'Elévation, n'a que des penſées & des ſentimens dignes d'un Prince. Mais celui qui n'en a point, n'a au contraire que des idées foibles & bornées, ſemblables à celles d'un Particulier, de petits intérêts de ſentimens communs, des inclinations vulgaires. La vraie Elévation ne conſiſte pas à deſirer ou à faire ce qu'une imagination déreglée, ou une erreur populaire, repréſente grand & difficile. Elle ne conſiſte pas à tenter des choſes difficiles par l'attrait même de la difficulté: elle ne ſe ſent pas excitée par l'idée du merveilleux & par le plaiſir de ſurmonter l'impoſſible. Elle ne s'attache qu'à ce qui eſt poſſible,

utile au Public, d'une longue durée, & qui étant comparé avec la dépenſe la ſurpaſſe infiniment par le fruit. *Inſtit. d'un Prince.*

ELOCUTION. L'Elocution a deux parties qu'il eſt néceſſaire de diſtinguer, quoique ſouvent on les confonde, la diction & le ſtyle : la diction n'a proprement rapport qu'aux qualités grammaticales du Diſcours, la correction & la clarté. La correction eſt eſſentielle, mais l'Orateur ne doit pas s'en rendre eſçlave : nos grands Auteurs ont quelque fois mieux aimé manquer à la Grammaire qu'à l'expreſſion. La clarté conſiſte à éviter les conſtructions louches, les phraſes trop chargées d'idées acceſſoires à l'idée principale ; les tours Epigrammatiques dont le plus grand nombre des Auditeurs ne peut ſentir la fineſſe.

Le ſtyle renferme les qualités de l'Elocution plus particulieres, plus difficiles & plus rares, qui marquent le génie ou le talent de celui qui parle : telles ſont la propriété des termes, la nobleſſe, l'harmonie & la facilité. De la propriété des termes naiſſent la préciſion, l'élégance, l'énergie, la préciſion dans les matieres de diſcuſſion, l'élégance dans les ſujets agréables, l'énergie dans les ſujets grands ou pathétiques. Ces qualités donnent néceſſairement de la nobleſſe au ſtyle. Enfin l'harmonie eſt eſſentielle au ſtyle. Notre Proſe & notre Poéſie ont une ſorte de mélodie qui leur eſt propre. Or deux choſes charment l'oreille dans le diſcours, le ſon & le nombre : le ſon par la qualité des mots ; le nombre par l'arrangement : il eſt difficile à l'Orateur, pour peu qu'il ait d'oreille, de ſe méprendre ſur ces deux points. La prononciation ſeule lui fera diſtinguer aiſément les mots doux & ſonores de ceux qui ſont rudes & ſourds, & par la même raiſon les mots dont la liaiſon eſt harmonieuſe & facile, d'avec ceux dont l'union eſt dure & raboteuſe. Mais il eſt encore dans l'harmonie une autre condition ; c'eſt de ne pas mettre trop d'inégalité entre les membres d'une même phraſe, & ſurtout à ne pas faire les derniers membres trop courts par rapport aux premiers, à éviter également les périodes trop longues, & les phraſes trop étranglées, & pour ainſi

dire à demi-choſes ; le ſtyle qui fait perdre haleine, & celui qui oblige à chaque inſtant de la reprendre ; à ſavoir enfin entre-mêler les périodes arrondies & ſoutenues avec d'autres qui le ſoient moins & qui ſervent comme de repos à l'oreille. L'étude refléchie des Grands-Maîtres, & ſurtout une organe ſenſible & ſonore, en apprendront plus ſur cela que toutes les regles. Enfin le ſtyle doit être ſerré & non lâche ni diffus ; & pour qu'il ait la brieveté néceſſaire il faut ranger chaque idée à ſa place, & la rendre par le terme convenable, mais il ne faut pas omettre les idées néceſſaires. Outre toutes ces qualités néceſſaires au ſtyle de l'Orateur, il faut que le travail ne s'y faſſe point ſentir. Rien n'eſt plus oppoſé au ſtyle facile & par conſéquent au bon goût, qu'un langage figuré, Poétique, chargé de métaphores & d'anti-thèſes, qu'on appelle, je ne ſais par quelle raiſon, ſtyle Académique, & qui s'eſt gliſſé dans la chaire, car c'eſt celui de pluſieurs de nos Prédicateurs modernes. *Dallemb.*

ELOQUENCE. Les Polices qui dépendent d'un Monarque ont moins de beſoin que les autres de l'Eloquence : car la beſtiſe & facilité qui ſe trouve en la Commune (*le Peuple*), & qui la rend ſujette à être maniée & contournée par les oreilles au doux ſon de cette harmonie, ſans venir à peſer & cognoiſtre la vérité des choſes par la force de la raiſon : cette facilité, dis-je, ne ſe trouve pas ſi aiſément en un ſeul. *Montaigne.*

En la vraie Eloquence je veux que les choſes ſurmontent, & qu'elles rempliſſent de façon l'imagination de celui qui eſcoute qu'il n'ait aucune ſouvenance des mots.

Un Rheteur du tems paſſé diſoit que ſon meſtier étoit, des choſes petites les faire paroître & trouver grandes. *id.*

Les principes de l'Art Oratoire, ne ſont autre choſe que les regles de la bonne Rhétorique. Chaque Science a ſes préceptes : la vraie Eloquence a les ſiens ; car les préceptes ne ſont pas des loix arbitraires, ils ſont fondés dans la nature, dans la raiſon

& dans l'expérience, c'eſt le fruit des obſervations que des gens ſenſés ont faites ſur les diſcours des plus grands Orateurs. *Model. d'Eloq.*

L'Eloquence eſt le grand art de perſuader. Or on ne perſuade qu'en ſurmontant la réſiſtance que l'on trouve dans l'eſprit des Auditeurs, & en les forçant à ſe rendre comme malgré eux. Ainſi l'Orateur a beau former un plan juſte & exact, & placer ſes raiſons dans le véritable point de vue : il ne doit point ſe borner là, c'eſt-à-dire qu'il ne doit pas ſe contenter de mettre en évidence une vérité & en tirer des conſéquences très juſtes; car les plus forts raiſonnemens du monde n'empêchent point qu'un diſcours ne ſoit très ſec, même froid. Pour être donc véritablement Eloquent, il faut faire une vive impreſſion ſur les eſprits & les perſuader : on doit faire uſage des regles qu'ont données ſur cette matiere les Maîtres de l'Art, & voir par quels reſſorts les diſcours de nos grands Orateurs ont produit de ſi grands effets ſur l'eſprit & le cœur de ceux qui les ont entendus. C'eſt à l'Ecole de ces Hommes illuſtres qu'on doit ſe former. La lecture de leurs Ouvrages ne peut que perfectionner le goût, élever l'eſprit, remplir la mémoire de penſées, de tours & d'expreſſions qui dans le beſoin viennent ſe préſenter à nous. L'expérience nous apprend que les exemples font toujours plus d'impreſſion que les regles.

Celui qui ſe propoſe de devenir Eloquent, ne doit donc pas ſe contenter d'établir des raiſonnemens juſtes pour prouver ce qu'il a en vue : il faut qu'il travaille, 1°. à acquerir l'Elégance du ſtyle. Cette Elegance conſiſte dans le choix des mots pour la variété du ſtyle, dans le bon uſage des figures, dans le nombre & la cadence des périodes : il doit à la vérité avoir en main de bonnes raiſons, mais il doit les ſavoir peindre, les orner, les relever par de vives couleurs, les animer par la force & les graces de l'expreſſion : autrement ſon diſcours ſeroit comme un corps ſans vie & ſans ſentiment. 2°. L'Orateur doit connoître les bienſéances qui conviennent au diſcours Oratoire, & il doit aſſortir ſon ſtyle à la nature des ſujets qu'il a à

traiter. 3°. Il doit appuyer ſes raiſons, ſur les exemples ; les mœurs, les uſages de l'antiquité : 4°. Il doit rendre les vérités intéreſſantes : il doit tourner les preuves en ſentimens : Ainſi le caractere des paſſions qui ſont ſeules capables d'émouvoir le cœur humain, doit lui être connu. *Voyez figures, Penſées & Oraiſons funebres, &c.*

L'étude de l'Eloquence eſt fort pernicieuſe à un mauvais eſprit, puiſqu'il s'en ſert à perſuader l'amour du vice & la haine de la vertu.

L'autorité de celui qui parle, perſuade d'ordinaire plus que les raiſons qu'il apporte pour perſuader. Rien ne mérite mieux d'être l'objet de l'ambition des hommes que l'Eloquence. Les plus beaux dons de l'art & de la nature y paroiſſent avec un grand éclat. C'eſt un triomphe qui flatte agréablement, que d'entrainer tous les eſprits par la force & le charme du diſcours, & de s'emparer de l'amour ou de de la haine de ſes Auditeurs pour les tourner comme on veut : mais ce talent eſt auſſi rare qu'il eſt charmant ; & l'on a remarqué que la guerre au milieu des hazards, a fait plus de grands Capitaines, que l'étude pacifique de l'Eloquence n'a formé de célebres Orateurs, qui ſont preſque tous cachés ſous les noms de Démoſthene, de Ciceron & d'une douzaine de nos modernes, parmi leſquels on doit compter Boſſuet, Bourdaloue, Maſcaron, Maſſillon, &c. En effet il faut que le Ciel ait verſé ſes graces avec profuſion ſur celui qui aſpire à la gloire d'être un excellent Orateur : il eſt beſoin que l'imagination ſoit vive, noble, capable d'une agréable diverſité, & qu'elle ſache bien peindre les images qu'elle a conçues. La mémoire doit être heureuſe, & comme un riche tréſor rempli d'une infinité de belle choſes. Si la force, l'élévation & l'étendue de l'eſprit manquent, on ne peut prétendre à l'Eloquence : tout cela doit être ſoutenu par les dons extérieurs, ils préviennent favorablement l'Auditeur : des yeux vifs, des manieres inſinuantes. Enfin il faut que l'art acheve ce que la nature a commencé. En ſe propoſant les modeles les plus achevés, l'on peut acquerir des avantages que l'on n'a

pas. Parmi les bons Auteurs, les uns éveillent & fertiliſent l'imagination ; les autres forment la raiſon & élevent l'eſprit : les uns répandent des graces ſur leurs écrits, qui rafinent le goût & le rendent plus délicat : & le ſtyle agréable & fleuri des autres fait eſtimer la politeſſe & la pureté. Un bon eſprit peut profiter de toutes ces différentes beautés, mais il faut bien prendre garde d'étouffer ſon propre génie ſous la contrainte de l'imitation. *Vaumoriere.*

Le genre judiciaire ne roule que ſur les affaires du Barreau : l'érudition & la politeſſe n'y doivent paroître que pour fortifier les raiſons, & aſſaiſonner la ſechereſſe des affaires par quelques traits agréables : il faut que le reſte ſoit dégagé des circonſtances inutiles qui font perdre l'attention ;& qui affoibliſſent le raiſonnement.

Eloquence & Poesie. L'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poéſie. Démoſthene & Ciceron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur. J'en vois une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Républiques des Grecs & dans celle des Romains ; & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poéſie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a toujours été la même choſe dans toute ſorte de Gouvernemens : ce vice là lui eſt eſſentiel : ſon unique fruit eſt l'amuſement : il me paroît encore que ſur la Poéſie & l'Eloquence, les Grecs le cedent aux Latins, à l'exception, toute fois de la Tragédie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Démoſthenes, Virgile ſur Theocrite & ſur Homere, Horace ſur Pindare : Tite-Live & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs. *Fontenelle.*

L'Eloquence eſt le talent de faire paſſer avec rapidité, & d'imprimer avec force dans l'ame, le ſentiment profond dont on eſt pénétré. Ce talent ſublime a ſon germe dans une ſenſibilité rare pour le grand & pour le vrai.

Rien n'eſt plus favorable à l'Eloquence que les vé-

rités de la Religion : elles nous offrent le néant & la dignité de l'homme, mais plus un ſujet eſt grand, plus on exige de ceux qui le traitent ; & les loix de l'Eloquence de la chaire compenſent par leur rigueur les avantages de l'objet. La difficulté d'annoncer d'une maniere frappante & cependant naturelle, des vérités que leur importance a rendues communes : la forme ſeche & didactique, ſi ennemie des grands mouvemens & des grandes idées : l'air d'apprêt qui decele un Orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il repréſente ; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la Majeſté du ſujet ; toutes ces choſes ſont autant d'écueils en ce genre. *D'allemb.*

Le propre de l'Eloquence eſt non-ſeulement de remuer mais d'élever l'ame : c'eſt l'effet de celle qui ne paroît deſtinée qu'à nous arracher des larmes. Le pathétique & le ſublime ſe tiennent. En ſe ſentant attendri, on ſe trouve en même-tems plus grand, parcequ'on ſe trouve meilleur : la triſteſſe délicieuſe & douce que produiſent en nous un diſcours, un tableau touchant, nous donne bonne opinion de nous même, par le témoignage qu'elle nous rend de la ſenſibilité de notre ame ; ce témoignage eſt une des principales ſources du plaiſir que les ſentimens tendres & profonds nous font éprouver. L'Eloquence eſt un talent & non pas un art, comme l'ont appellée la plûpart des Rheteurs, car tout art s'acquiert par l'étude & par l'exercice, & l'Eloquence eſt un don de la nature. Les regles ne ſont deſtinées qu'à être le frein du génie qui s'égare. Ce genre d'Eloquence ne conſiſte proprement, que dans des traits vifs & rapides : ſon effet eſt d'émouvoir vivement, & toute émotion s'affoiblit par la durée. L'Eloquence proprement dite ne peut donc regner que par intervalle dans un diſcours de quelque étendue : l'éclair part & la nue ſe referme : car il faut à l'Orateur & à l'Auditeur des endroits de repos, mais dans ces endroits l'Auditeur doit reſpirer & non s'endormir, & c'eſt aux charmes tranquilles de l'Elocution à le tenir dans cette ſituation douce & agréable. *Dallemb.*

Pour acquérir la perfection de l'Eloquence, il faut

avoir un fond de bon ſens & de bon eſprit, l'imagination vive, la mémoire fidelle, la préſence agréable, le ſon de la voix net, la prononciation correcte, le geſte noble, une aſſurance honnête & une grande facilité de parler. Les quatre dernieres qualités ſe peuvent acquérir par les préceptes de l'art & par un long exercice; les autres ſont des dons de la nature que l'art peut polir, mais qu'il ne ſauroit donner. Ces talens qui embraſſent beaucoup de choſes, n'achevent pas néanmoins un Orateur: l'étude & le commerce du monde peuvent faire tout le reſte. Avant que d'entreprendre de parler en public, il faut que la lecture des Auteurs qui ont quelque réputation, & particulierement des Originaux en chaque ſcience, aient enrichi notre eſprit: il faut que la converſation des Savans & le conſeil d'un Cenſeur honnête, habile & de nos amis, nous enſeignent l'uſage & nous apprennent à le regler ſur le goût de notre ſiecle. Il eſt bon auſſi que l'entretien des perſonnes qui forment la bonne compagnie, & la lecture des meilleurs Ouvrages du tems, aient poli nos mœurs & notre langage. Lorſqu'un homme poſſede ces avantages, il peut hazarder d'entrer dans la carriere des Orateurs, & mettre leurs préceptes à exécution.

Lorſque le choix du ſujet dépend de l'Orateur il le doit prendre ſuſceptible de force & d'ornement: il doit jetter de l'ordre dans ſon deſſein & de la liaiſon dans ſes penſées, & s'il eſt poſſible il ne faut pas que ſon diſcours dure plus d'une heure. Sa diction doit être pure & propre à ſon ſujet, riche & ornée ſans fard, forte & ſerrée ſans ſéchereſſe, convenable à celui qui parle, au lieu, au tems & aux Auditeurs. On ne ſauroit trop éviter les mots qui ne ſont plus en uſage. Ayons plus de ſoin de nous rendre intelligibles que de paroître doctes: parlons de ſorte que le peuple nous entende: fuyons néanmoins les expreſſions populaires, auſſi-bien que celles qui ſentent le Phœbus: évitons cette enflure Aſiatique ennemie du bon ſens & de la vérité. Qu'un Orateur ſe ſouvienne toujours que c'eſt à la vérité ſeule qu'il doit immoler les premieres productions de la chaleur de l'eſprit; qu'il ſur-

monte un ſot orgueil qui l'empêche de prendre de bons conſeils, & qu'il ſe défie de l'amour aveugle que tous les hommes ont pour leurs propres ouvrages. Sa narration doit être exacte, claire, ſerrée, elle doit couler majeſtueuſement comme les grands Fleuves. La grandeur des choſes qu'elle traite, & non pas la grandeur des mots dont elle ſe ſert, doit faire ſon élévation. Il lui eſt permis de s'écarter quelque fois de ſon ſujet, pourvu qu'il ne s'égare pas, & qu'il y revienne avec plus de force & d'agrément. Ses comparaiſons doivent être juſtes & courtes, ſes métaphores ſuivies & naturelles, ſes citations choiſies & peu fréquentes & moins encore dans une langue étrangere que dans ſa langue. Il doit éviter les équivoques, les pointes, les jeux de mots, comme des ornemens indignes de la véritable Eloquence : il faut enfin que les paſſions ſoient amenées & que les mouvemens ſoient ménagés avec diſcretion & mêlés d'une grande variété : il faut enfin que les figures en ſoient diſpoſées avec délicateſſe, & que l'art en ſoit caché avec adreſſe. *S. Evremond.*

EMPIRES ou ETATS. Les fondateurs des Empires doivent aſſurer leur autorité en ſe faiſant plus aimer du peuple & des ſoldats que de la nobleſſe

Les nations belliqueuſes ſont preſque toujours maîtreſſes de autres.

L'Empire des loix eſt plus puiſſant que celui des hommes.

Les Etats tranquilles au-dedans, ne craignent point le dehors.

Les diviſions ſont les plus grands maux des Etats.

La grande union dans les Etats, en fait la proſpérité & la grandeur.

Les grands Capitaines font la fortune des Etats.

Les voiſins d'un Etat ſont ou ſes ennemis ou ſes maîtres.

La domination eſt très aſſurée, en laquelle les ſujets prennent plaiſir à obéir. *Titelive.*

Ni les flottes, ni les légions n'affermiſſent pas une Principauté ſi puiſſamment que le nombre des enfans.

Il eſt plus juſte & utile de n'aquérir rien & de de-

INST. -OBUCH-TAT-

meurer en paix, que d'augmenter ſes États & vivre en trouble.

La Principauté maintenue par bienfaits & amitié eſt durable & perpétuelle; mais ce qui ſe fait par crainte & par violence ne ſauroit avoir de durée.

La véritable prudence eſt le plus ferme appui d'un Etat, mais on le défend encore mieux par eſprit & par adreſſe que par la force: c'eſt plutôt l'habileté de ceux qui gouvernent, qui le conſerve, que les places fortes & les nombreuſes garniſons que l'on entretient ſur la frontiere.

Les Empires & les Royaumes qui ſont ſi vaſtes & ſi étendus, doivent moins craindre leurs ennemis que leur propre grandeur.

La ruine des Empires eſt ſouvent arrivée de ce que les Princes ont plus cherché leurs propres intérêts que ceux de leurs ſujets.

Le relâchement de la diſcipline dans un Etat y cauſe peu à peu le déreglement & la corruption des mœurs.

Ce n'eſt pas l'abondance des richeſſes qui conſerve les Monarchies; mais la bienveillance des ſujets, & la réputation chez les étrangers.

La force, la juſtice, la générosité, la douceur, fondent un Empire durable & ſûr. Et pourquoi? c'eſt que nulle autorité ne peut avoir de fondement ſolide que dans l'avantage de celui qui obéit: on voit en effet par toutes les Annales de l'humanité, que les vices, quoiqu'ayant des ſuccès qui leur ſont propres, n'en eurent jamais que de paſſagers; que la violence; la cruauté, la fraude, la corruption, retombent toujours ſur leurs auteurs, à moins que les hommes ambitieux que ces vices ont élevés n'aient, pour ſe conſerver, mis des vertus en uſage. Au contraire, la juſtice & la force établiſſent cet avantage: elles promettent protection & ſureté. Plus un gouvernement peut étendre ces deux choſes, plus il peut ſe promettre un Empire durable. On ſait en quoi conſiſte la force, & la juſtice que le Souverain doit à ſon peuple: ce n'eſt autre choſe qu'amour, protection contre l'étranger, jugement & police entre citoyens. Le peuple doit à ſon Prince amour réciproque, reſpect, ſoumiſſion; c'eſt une dette reſpective,

pective ; le Prince ne peut payer ſa dette que par une vigilance & une attention continuelle ; le peuple ne peut payer la ſienne que par une ſubvention qui mette le Prince en pouvoir de ſoutenir les charges de l'Etat ; de ſe faire craindre des étrangers & reſpecter au dedans. *Ami des hommes.*

Le tems, la violence, la ſurpriſe, une ſuite de conduite vraiment politique, ainſi que nous développe ſi bien M. Boſſuet dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, ont fait éclorre & formé de grands Empires, dont toute la politique ſe réduiſoit à la loi du plus fort, & devant qui la politique des foibles étoit la patience & la ſoumiſſion. Ces vaſtes Empires ſe ſont, pour ainſi dire, ſubſtitués les uns aux autres, & ſe ſont détruits, ou par leur propre poids, ou par les moyens que réunit néceſſairement la haine de l'eſclavage ; car rarement on a été extraordinairement puiſſant ſans un peu de tyrannie. Le dernier de ces Empires a été l'Empire Romain, dont celui de Charlemagne, trop vaſte peut-être lui-même, n'étoit cependant qu'une portion. De ces grands débris, ſe ſont formés enſuite pluſieurs Etats, chacun également ſouverains & indépendans ſous différentes formes, mais avec de grandes diſproportions de forces.

Lorſque l'on conſidere de ſens froid les cauſes de la décadence des plus grands Empires, & l'origine de ces commotions qui ont ſi ſouvent ébranlé le monde connu, on les trouve dans les abus des mauvais gouvernemens : l'effet en a été plus ou moins prompt, ſelon les différentes conſtitutions, ou ſelon la conſiſtance, pour ainſi dire des Etats. Ainſi que le corps humain, les Etats ont leurs maladies, & le plus fort tempérament ſuccombe enfin aux fréquentes attaques. *Pecquet.*

EMPLOIS. Les grands Emplois ſont de grandes ſervitudes.

Tout va bien dans la République, quand chaque Magiſtrat tient ſon rang & fait ſon Emploi.

Il eſt dangereux de rendre les grands Emplois héréditaires.

Pour bien s'acquitter de ſa charge, il faut deux

choſes : prud'hommie & courage : la premiere a beſoin du ſecond.

La principale choſe qui ſoutient les hommes dans les grandes charges d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont ſans ceſſe détournés de penſer à eux.

Pour les grandes places, telles que les Gouvernemens de Province, il faut faire cas de ces eſprits ſages qui n'ont rien de fort brillant, mais qui ont de l'application & de la prudence ; & l'on eſt d'ordinaire plus content d'eux que de ceux qui, avec plus d'élévation & plus de feu, ont moins de juſteſſe dans les deſſeins & moins d'amour pour le travail. C'eſt un caractere très eſtimable que celui d'être de niveau aux affaires, quoiqu'on ne leur ſoit pas ſupérieur, & d'avoir ce qui eſt néceſſaire pour occuper une place importante, quoiqu'on ſoit borné aux ſeules qualités néceſſaires à cet Emploi.

EMULATION. On ne ſauroit ouvrir les Hiſtoires ſans reconnoître que l'Emulation eſt le deſir d'acquérir autant de gloire que ceux qui nous ont précédés : c'eſt elle qui multiplie les grands hommes, & qui rend la vertu en quelque ſorte féconde. Hercule a fait Théſée ; Miltiade a fait Thémiſtocle ; les Codrus ont fait les Ménacées ; les Brutus ont fait les Scevoles, les Décius ; les Tites ont fait les Trajans, & les Antonins. On doit Virgile à Homere ; Cicéron à Démoſtène ; Tite-live à Hérodote & à Thucidide ; Horace à Pindare, & ainſi de tous les autres grands perſonnages que leurs talens ou leurs vertus ont rendus plus célebres dans l'Antiquité. *Saci.*

ENFANS. Les plus petits Enfans ont de la raiſon à leur maniere, auſſi-bien que les hommes faits : quoiqu'ils n'aient pas d'expérience, ils ont auſſi les mêmes inclinations naturelles, quoiqu'ils ſe portent à des objets bien différens : il faut donc les accoutumer à ſe conduire par la raiſon, puiſqu'ils en ont, & il faut les exciter à leur devoir en ménageant adroitement leurs bonnes inclinations. C'eſt éteindre leur raiſon & corrompre leurs meilleures inclinations, que de les tenir dans leur devoir par des impreſſions ſenſibles. La vertu n'eſt pas dans le fond de leur eſprit ni dans le

fond de leur cœur ; ils ne la connoiſſent preſque pas & ils l'aiment encore beaucoup moins. Leur eſprit n'eſt plein que de deſirs & de frayeurs, d'averſion & d'amitiés ſenſibles, deſquelles il ne ſe peut dégager pour ſe mettre en liberté & pour faire uſage de ſa raiſon : ainſi les Enfans qui ſont élevés de cette maniere baſſe & ſervile, s'accoutument peu à peu à une certaine inſenſibilité pour tous les ſentimens d'un honnête homme & d'un Chrétien, laquelle leur demeure toute leur vie ; & quand ils eſperent ſe mettre à couvert des châtimens par leur autorité ou par leur adreſſe, ils s'abandonnent à tout ce qui flatte la concupiſcence & les ſens, parcequ'en effet ils ne connoiſſent pas d'autres biens que les biens ſenſibles.

Il eſt vrai qu'il y a des rencontres où il eſt néceſſaire d'inſtruire les Enfans par leurs ſens, mais il ne le faut faire que lorſque la raiſon ne ſuffit pas ; il faut d'abord les perſuader par la raiſon ; car ce ne ſeroit pas les inſtruire que de les forcer de faire extérieurement ce qu'ils ne croient pas devoir faire, mais s'ils refuſent de faire ce que la raiſon leur montre qu'ils doivent faire, il ne le faut jamais ſouffrir ; car en ces rencontres, celui qui épargne ſon fils, a pour lui, ſelon le Sage, plus de haine que d'amour. Si les châtimens n'inſtruiſent pas l'eſprit, & s'ils ne font point aimer la vertu, ils inſtruiſent en quelque maniere le corps, & ils empêchent que l'on ne goûte le vice, & que l'on ne s'en rende eſclave. *Recherche de la Vérité.*

On altere la conſtitution des Enfans par une exceſſive application à l'étude : ſous prétexte d'imprimer profondément dans leur cerveau les traces d'une infinité de mots & de regles grammaticales, vous en ébranlez les fibres tendues & délicates : leur mémoire ſurchargée, appeſantit leur imagination & affoiblit leur jugement, & la ſcience que vous faites entrer d'ordinaire dans leur ame par la crainte, leur donne pour le reſte de leur vie, une timidité qui énerve leur eſprit. *Gulliv.*

ENNUI. Si on examine bien les divers effets de l'Ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs, que l'intérêt.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être ſeuls ; de-là, le jeu, le luxe, la diſſipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médiſance, l'envie, l'oubli de ſoi-même & de Dieu.

L'Ennui eſt entré dans le monde par la pareſſe : elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaiſirs, du jeu, de la ſociété : celui qui aime le travail a aſſez de ſoi-même.

Ennuis, Chagrins. Quelque repas honnête fait avec ſes amis eſt le ſouverain remede contre les attaques de l'Ennui dont on ne peut trop ſavoir la cauſe ; car outre que la converſation qui devient alors plus libre & plus gaie, l'adoucit inſenſiblement, il eſt certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une vigueur capable de chaſſer toute ſorte d'Ennuis. *S. Evr.*

Ennuis & Déplaisirs. C'eſt un des grands ſecrets de la vie que de ſavoir adoucir nos Ennuis ; & ſi nous nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes. Sans cela il faut nous réſoudre à être ſouvent miſérables ; car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne ſe paſſe preſque aucun jour où nous ne nous reſſentions de quelque nouveau déplaiſir. Or, je ne ſache point de plus puiſſant remede à cela que la prévoyance ; & quiconque aura fait une exacte réflexion ſur les traverſes de la vie, trouvera un moyen de ſe pouvoir conſoler dans ſes diſgraces. Car comme on oppoſe toujours une vigoureuſe défenſe à une attaque préméditée, l'ame qui ſe prépare à la réſiſtance par la conſidération du péril, en eſt bien moins ébranlée. Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toute ſorte de malheurs qu'il ne pût être ſurpris par aucune diſgrace. Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut s'y jetter ſans aveuglement, mais comme c'eſt le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choſes qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer auſſi-tôt qu'il les a connues ; il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoutenir avec une même égalité d'eſprit, les

faveurs & les diſgraces de la fortune : mais nous ne devons pas ſeulement nous préparer contre la perte des proſpérités de la vie, il eſt bien d'autres épreuves de notre conſtance : la mort de nos parens, & de nos amis, & la notre même, nous touche bien plus ſenſiblement ; ainſi on doit l'attendre avec bien plus de préparation qu'une ſimple privation de toutes les choſes étrangeres. *S. Evr.*

ENTHOUSIASME. Ce mot ne ſignifie autre choſe qu'inſpiration, & c'eſt un terme qu'on applique aux Poëtes par comparaiſon de leur imagination échauffée, avec la fureur des Prêtres du Paganiſme, lorſque leur Dieu les agitoit, & qu'ils prononçoient les oracles. C'eſt une chaleur d'imagination que le Poëte excite en lui-même & à laquelle il s'abandonne ; ſource de beautés ou de défauts, ſelon qu'elle eſt aveugle ou éclairée. Un Enthouſiaſme trop dominant, reſſemble à ces yvreſſes qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarent en mille images biſarres & ſans ſuite. Au contraire un Enthouſiaſme réglé eſt comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'aſſez d'eſprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, & qui laiſſent toujours le jugement en état de faire de ſes ſaillies un choix judicieux & agréable. C'eſt de ce dernier Enthouſiaſme que doit naître ce beau déſordre dont M. Deſpréaux a fait une des regles de l'Ode : il eſt en effet une de ſes grandes beautés. Mais on doit néanmoins entendre par ce beau déſordre une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matiere, mais affranchies des liaiſons Grammaticales, & des tranſitions ſcrupuleuſes qui énervent la Poëſie Lyrique, & lui font perdre même toute ſa grace. Dans ce ſens, il faut convenir que le déſordre eſt un effet de l'art. Car ſi on donnoit trop d'étendue à ce terme, on autoriſeroit par-là tous les écarts imaginables. Un Poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les penſées qui lui viendroient ſucceſſivement & au haſard : il n'y auroit ni commencement ni fin dans ſon ouvrage. Il faut de la méthode dans toute ſorte d'ouvrages : ainſi l'art doit régler le déſordre même de l'Ode, de maniere que les penſées ne ten-

dent toutes qu'à une même fin, & que malgré la variété & la hardieſſe des figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choſes ſe tiennent toujours par un ſens voiſin, dont l'eſprit puiſſe ſaiſir le rapport, ſans trop d'étude & de contention. *La Motte.*

ENTREPRISES. Il faut être ambitieux & avoir je ne ſais quelle audace naturelle, pour réuſſir dans les grandes Entrepriſes.

L'ambition rend rarement méchant à demi.

ENTRETIEN, CONVERSATION. L'Entretien eſt utile pour ſe ſoulager & pour s'inſtruire. Quoique l'on ſe parle à ſoi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres : l'obligation de ſe faire entendre, fait faire un effort à l'eſprit : la préſence d'un auditeur l'excite, il agit plus vivement & par conſéquent plus agréablement. La préſence d'un autre fait penſer à diverſes choſes auxquelles on ne penſeroit pas : elle fournit des penſées, elle les ſoutient : l'eſprit ſe forme plus par l'Entretien que par toute autre choſe : on oublie ce qu'on lit : on ne le ſait que quand on l'a dit. Vous voyez quantité de perſonnes, qui n'ont rien appris dans les lieux où l'on inſtruit les gens à deſſein, qui ſe forment dans le monde, & ne ſont preſque plus connoiſſables : l'eſprit s'y dégage, s'y dénoue, y devient appliqué.

L'Entretien fait une partie conſidérable de la vie. C'eſt ce qui unit ou déſunit les amitiés : c'eſt le principal moyen d'édifier ou de ſcandaliſer les autres. Il faut que l'Entretien ait toujours une fin raiſonnable. La fin raiſonnable eſt de tirer avantage de l'Entretien du prochain ou de lui ſervir. La fin de ſe ſoulager ou de ſoulager le prochain eſt fort bonne quand on ne paſſe point les bornes de la néceſſité : c'eſt ce qui peut autoriſer les diſcours innocens comme ceux des choſes de la nature ou des nouvelles publiques ; mais il ne faut pas faire perdre le tems aux perſonnes qui l'emploient utilement.

Si on eſt foible & qu'on ne puiſſe ſouffrir la ſolitude on peut faire quelques viſites, mais on doit prendre garde de n'être pas à charge à ceux à qui on les fait. C'eſt un grand fardeau qu'un homme qui ne ſauroit ſe

porter lui-même : il le doit donc au moins partager, en ne chargeant pas un de ſes amis entiérement.

Dans l'Entretien il faut ſe propoſer de profiter aux autres, & de profiter des autres. L'honnête divertiſſement qu'on ſe procure & qu'on procure aux autres, eſt une eſpece de profit & d'utilité : pour profiter des autres, il faut les jetter ſur les matieres qu'ils ſavent ; un homme ſavant dans l'Hiſtoire, ſur l'Hiſtoire, ainſi des autres. Qui ſeroit autant appliqué qu'il devroit à faire profit de toutes choſes, trouveroit peu de perſonnes dans l'Entretien deſquelles il ne pût s'inſtruire : ce ſont toujours des hommes, & les actions de l'eſprit humain ont toujours un certain mérite. Ils voient certaines choſes ; ils n'en voient pas d'autres ; il eſt beau de conſidérer les bornes & le cercle dans leſquelles l'eſprit de chacun eſt renfermé : les uns l'ont plus petit, l'autre plus grand ; mais il eſt fort petit à l'égard de tous. *Nicole.*

ENTRETIENS. Il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la forme d'inſtruction faſſent de grands changemens dans la conduite de leur vie ; mais il y en a très peu qui ne ſoient emportés par les maximes qu'ils tirent des Entretiens ordinaires.

ENTREVUES des Princes. Philippe de Comines regarde comme un mal les Entrevues des Princes. En effet, l'Hiſtoire nous apprend, que preſque jamais il n'a réſulté de bien de ces Entrevues, & que ſouvent elles ont produit de grands maux. Les hommes, en quelque dégré que ce ſoit, cherchent à primer & à jouir de leur avantage, même ſur des choſes qui ne ſont comptées pour rien dans l'ordre particulier entre gens ſenſés ; je veux dire, les avantages de la figure : ainſi celui qui penſe n'avoir pas les mêmes avantages extérieurs, ſouffre quelque peine à les voir dans ſon ſemblable : celui qui ne peut faire montre d'autant de magnificence ou de choſes de repréſentation, cherche à ſe dédommager par quelque autre côté, & ce ſont ces efforts de la vanité humaine, qui donnent de la déplaiſance à quelqu'un des deux. *Pecquet.*

ENVIE. Celui qui envie le bien d'autrui ſe prive du repos que le bien qu'il poſſede lui peut donner.

L'Envie punit toujours le cœur qui la conçoit : elle l'afflige d'une inquiétude continuelle, ſans l'eſpérance de ſoulagement.

Les vertus & les fortunes médiocres ſont à couvert de l'envie ; elle ne s'attaque guerre qu'aux plus éminentes.

L'Envie & jalouſie des égaux eſt le ſéminaire des troubles, ſéditions & guerres civiles : il faut de l'inégalité, mais moderée. L'harmonie n'eſt pas ès ſons tous pareils, mais différens & bien accordans.

Ceux qui ſont bien, mériteroient ſeuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre qui eſt de faire mieux : c'eſt une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalouſie.

Ceux qui ne conſiderent que le dehors & que l'agrément des conditions de la vie, ſont ſujets à la plus triſte des paſſions qui eſt l'Envie. Ceux qui approfondiſſent les peines de chaque état n'y ſont pas ſi ſujets.

Nous croyons ſouvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'eſt d'être né ſans Envie.

Les perſonnes de grande naiſſance portent Envie aux hommes nouveaux qui s'élevent, parceque la diſtance entre eux n'eſt plus la même.

Les perſonnes d'une naiſſance illuſtre ſont moins ſujettes à être enviées.

Les honneurs accompagnés de ſoins, de travaux, ou de périls ſont moins enviés : la pitié guérit l'Envie.

L'Envie eſt la plus importante & la plus conſtante des paſſions : c'eſt auſſi la plus baſſe & l'attribut propre au démon.

L'Envie eſt la paſſion la plus baſſe & la plus honteuſe : elle eſt toujours déſavouée.

Il faut s'accoutumer à voir ſans étonnement & ſans Envie ce qui eſt au-deſſus de nous, & ſans mépris ce qui eſt au-deſſous.

L'Envieux eſt en peine dans toutes les occaſions qui devroient lui procurer du plaiſir : il renverſe l'ordre de la nature ; & les objets qui donnent le plus de ſatisfaction aux autres, lui cauſent les chagrins les

plus cuiſans. Toutes les bonnes qualités de ceux de ſon eſpece lui deviennent odieuſe : la jeuneſſe, la beauté, la valeur, & la prudence excitent ſon chagrin. *Spectateur.*

EPITAPHES. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne gravât jamais aucune de ces pièces ſans les avoir montrées à quelque habile homme qui s'y entende, parceque les Etrangers ſe forment là-deſſus une idée du ſavoir ou de l'ignorance, ou du mauvais goût qui regnent dans une Nation. *Voltaire.*

EPITHETES. Les Epithetes ſont aux bons Auteurs un moyen de force & de préciſion. En effet, rien n'abrege tant le diſcours & ne multiplie tant le ſens qu'une Epithete bien choiſie : elle tient lieu preſque toujours d'une phraſe entiere ; elle fait une impreſſion vive & inattendue, & outre l'agrément de la briéveté, quelques Lecteurs ſentent encore la peine & le mérite qu'il y a de s'exprimer auſſi heureuſement malgré toute la contrainte des vers. D'une autre côté, il faut convenir que dans les Poètes médiocres les Epithetes contribuent beaucoup à la lâcheté du ſtyle : l'oreille du Lecteur n'eſt plus flattée de ce qu'il ſent d'oiſif dans leurs Ouvrages, & ſon eſprit tombe dans l'inaction. *La Motte.*

EQUILIBRE entre les Puiſſances. La tranquillité de l'Europe eſt fondée principalement ſur le maintien de ce ſage Equilibre, par lequel la force ſupérieure d'une Monarchie eſt contrebalancée par la puiſſance réunie de quelques autres Souverains. Si cet Equilibre venoit à manquer, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerſelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît ſur le débris des Princes que leur déſunion rendroit trop foibles. La politique des Princes de l'Europe ſemble donc exiger qu'ils ne négligent jamais les Alliances & les Traités par leſquels ils peuvent égaler les forces d'une puiſſance ambitieuſe, & ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la déſunion & la zizanie. *Voltaire.*

ESPRIT. Il eſt plus de la nature de notre Eſprit d'être uni à Dieu que d'être uni à un corps ; car l'ame eſt unie à Dieu d'une maniere bien plus étroite & plus

eſſentielle qu'elle ne l'eſt au corps. Le rapport qu'elle a à Dieu eſt eſſentiel ; en effet, Dieu ne peut agir que pour lui-même : il ne peut créer les Eſprits que pour le connoître & l'aimer : il a pû ne pas unir à des corps les Eſprits qui y ſont maintenant unis, ainſi le rapport que les Eſprits ont à Dieu eſt naturel, néceſſaire & abſolument indiſpenſable. Le peché du premier Homme a tellement affoibli l'union de notre Eſprit avec Dieu, qu'elle ne ſe fait ſentir qu'à des hommes attentifs qui ſont inſtruits de la véritable Philoſophie, & qui ont l'Eſprit éclairé & le cœur purifié ; mais cette union paroîtra imaginaire à des Eſprits de chair & de ſang, & qui ne ſuivent que les jugemens des ſens, & les mouvemens des paſſions.

Ce n'eſt pas qu'ils ignorent entierement qu'ils ont une ame, & que cette ame eſt la principale partie de de leur être : ils ſont convaincus par la raiſon & par l'expérience que ce n'eſt point un avantage conſiderable, que d'avoir de a réputation & des richeſſes pour quelques années, & que généralement tous les biens du corps & ceux qu'on ne poſſede que par le corps, & qu'à cauſe du corps, ſont des biens périſſables. Les hommes ſavent qu'il vaut mieux être juſte que d'être riche ; être raiſonnable que d'être ſavant, avoir l'Eſprit vif & pénétrant, que d'avoir le corps prompt & agile. Ces vérités ne peuvent s'effacer de leur Eſprit, & ils les découvrent infailliblement, lorſqu'il leur plaît d'y penſer : car l'ame, quoique unie au corps d'une maniere fort étroite ne laiſſe pas d'être unie à Dieu, & dans le tems qu'elle reçoit par ſon corps ces ſentimens vifs & confus que ſes paſſions lui inſpirent, elle reçoit de la vérité éternelle la connoiſſance de ſon devoir & de ſes déréglemens. Lorſque ſon corps la trompe, Dieu la détrompe, lorſqu'il la bleſſe, Dieu lui fait intérieurement de ſanglans reproches, & il la condamne par la manifeſtation d'une loi plus pure & plus ſainte que celle de la chair qu'il a ſuivie.

Notre union avec Dieu diminue & s'affoiblit, à meſure que celle que nous avons avec les choſes ſenſibles augmente & ſe fortifie : ainſi un homme qui juge de toutes choſes par ſes ſens, qui ſuit en toutes choſes le

mouvement de ſes paſſions, qui n'apperçoit que ce qu'il ſent, & qui n'aime que ce qui le flatte, eſt dans la plus miſérable diſpoſition où il puiſſe être : dans cet état, il eſt infiniment éloigné de la vérité & de ſon bien ; mais lorſqu'un homme ne juge des choſes que par les idées pures de l'Eſprit ; qu'il évite avec ſoin le bruit confus des créatures, & que rentrant en lui-même, il écoute ſon ſouverain maître dans le ſilence des ſens & de ſes paſſions, il eſt bien difficile qu'il tombe dans l'erreur.

Dieu ne trompe jamais ceux qui l'interrogent par une application ſérieuſe & par une converſion entiere de leur Eſprit vers lui, quoiqu'il ne leur faſſe pas toujours entendre ſes réponſes : mais lorſque l'Eſprit ſe détournant de Dieu ſe répand au-dehors ; qu'il n'interroge que ſon corps pour s'inſtruire dans la vérité ; qu'il n'écoute que ſes ſens, ſon imagination & ſes paſſions, qui lui parlent ſans ceſſe, il eſt impoſſible qu'il ne ſe trompe. La ſageſſe, la perfection & la félicité ne ſont pas des biens que l'on doive eſperer de ſon corps : il n'y a que celui-là ſeul de qui nous avons reçu l'être, qui le puiſſe perfectionner. Le corps, ſelon le Sage, (9. 15.) remplit l'Eſprit d'un ſi grand nombre de ſenſations, qu'il devient incapable de connoître les choſes les moins cachées. La vue du corps éblouit & diſſipe celle de l'Eſprit, & il eſt difficile d'appercevoir nettement quelque vérité par les yeux de l'ame dans le tems qu'on fait uſage des yeux du corps pour le connoître. Cela fait voir que ce n'eſt que par l'attention de l'Eſprit que toutes les vérités ſe découvrent & que toutes les ſciences s'apprennent, parcequ'en effet l'attention de l'Eſprit n'eſt que ſon retour & ſa converſion vers Dieu qui eſt notre ſeul Maître, & qui ſeul nous inſtruit de toute vérité.

Il eſt viſible par toutes ces choſes qu'il faut réſiſter ſans ceſſe à l'effort que le corps fait contre l'Eſprit, & qu'il faut s'accoutumer à ne pas croire les rapports que nos ſens nous font de tous les corps qui nous environnent, qu'ils nous repréſentent toujours comme dignes de notre application & de notre eſtime, parce-

qu'il n'y a rien de ſenſible à quoi nous devions nous arrêter. *Recherche de la Vérité.*

Les perſonnes qui ont beaucoup d'Eſprit, doivent témoigner beaucoup de bonté aux autres : car avoir tant d'Eſprit n'eſt pas ſouvent une qualité aimable ; elle peut attirer l'envie ou la haine au lieu de l'affection, & inſenſiblement nous aimons moins les perſonnes qui nous oppriment par leur Eſprit : il faut donc tâcher que la principale qualité qui éclate en nous ſoit la bonté, parcequ'elle ne choque point l'amour propre des autres. *Nicole.*

On peut avoir l'Eſprit très juſte, très agréable, & très foible en même-tems : l'extrême délicateſſe de l'Eſprit eſt une eſpece de foibleſſe ; on ſent vivement les choſes, & on ſuccombe à ce ſentiment ſi vif : il y a des gens qui ſont douloureux par-tout.

L'Eſprit de l'homme étant auſſi borné & auſſi étroit qu'il l'eſt, une application le détourne d'une autre : un objet qui l'occupe, efface peu à peu les objets qui l'occupoient auparavant : les idées les plus vives s'évanouiſſent peu à peu ; les paſſions ſe chaſſent l'une de l'autre, & les traces des choſes paſſées que nous avons dans la mémoire deviennent peu à peu ſi obſcures, qu'enfin il n'en reſte preſque rien. *Id.*

Nous ſommes toujours payés avec uſure du ſoin que nous prenons de cultiver notre Eſprit. C'eſt ce fond que tout homme qui ſent la nobleſſe de ſon origine & de ſa deſtinée eſt chargé de mettre en valeur : ce fond ſi riche & ſi fertile, ſi capable de productions immortelles & ſeul digne de toute ſon attention. En effet, l'Eſprit ſe nourrit & ſe fortifie par les ſublimes vérités que l'étude lui fournit : il croît & grandit pour ainſi dire avec les hommes dont il étudie les ouvrages, de même qu'on prend les manieres & les ſentimens de ceux avec qui l'on vit ordinairement. Il ſe pique par une noble émulation d'atteindre à leur gloire, & il l'eſpere par la vue du ſuccès qu'ils ont eu : il oublie ſa propre foibleſſe, & il fait d'heureux efforts pour s'élever avec eux au-deſſus de lui-même. Stérile quelquefois de ſon propre fond & renfermé dans des bornes très étroites, il invente peu & s'é-

puiſe aiſément ; mais l'étude ſupplée à ſa ſtérilité, & lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque.

Rien ne prouve mieux la foibleſſe de notre Eſprit ; ſi follement entêté de ſon opinion, qu'il s'aigrit & s'irrite contre tous ceux qui le contrediſent. On croit voir du mépris dans ceux qui ne penſent pas comme nous, & ſur le ſimple ſoupçon, l'amour propre ſe hâte de s'en vanger par la haine. *Lamotte.*

Les plus beaux efforts de l'Eſprit humain, ſont ceux qui tendent à perfectionner notre raiſon.

Comme notre eſprit ſe fortifie par la communication des Eſprits vigoureux & reglés, il ne ſe peut dire combien il perd & s'abaſtardit, par le continuel commerce & fréquentation que nous avons avec les Eſprits bas & maladifs ? il n'eſt contagion qui s'eſpande comme celle-là. *Montaigne.*

L'empreſſement de montrer de l'Eſprit eſt la plus ſûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la ſociété la plus brillante. *Voltaire*

L'Eſprit de ſaillie eſt plus brillant que ſolide.

L'Eſprit de conduite eſt plus néceſſaire qu'agréable, & ne convient que pour ſoi : l'Eſprit Philoſophique eſt utile pour les autres & pour ſoi-même.

L'eſpece d'Eſprit qui dépend de l'imagination, & qu'on appelle communément Eſprit dans le monde, reſſemble à la beauté ; il ne ſubſiſte qu'avec la jeuneſſe, il eſt vrai que la vieilleſſe vient plus tard pour l'Eſprit, mais elle vient. Les plus dangereux défauts qu'elle lui apporte ſont la ſéchereſſe & la dureté : il y a des eſprits qui en ſont naturellement plus ſuſceptibles que d'autres ; ce ſont ceux qui avoient de la nobleſſe, de la grandeur, quelque choſe de fier & d'auſtere. C'eſt à peu près ce qui arriva à M. Corneille : il ne perdit pas en vieilliſſant l'inimitable nobleſſe de ſon génie, mais il s'y mêla quelquefois de la dureté.

Aimer l'Eſprit c'eſt en avoir. L'Eſprit plaît, il ajoute ſouvent au caractere : il en prend la teinte ; le deſir de paroître avoir plus d'Eſprit que les autres, ne ſe ſatisfait ſouvent qu'aux dépens du cœur, de ſa propre réputation & de la ſociété : ayez l'Eſprit juſte & liant c'eſt tout ce que le monde eſt en droit d'exiger de

vous. Le véritable Eſprit vient de la raiſon, ou pour mieux dire, c'eſt la raiſon & le bon ſens même qui donnent à nos idées la juſteſſe & la préciſion qu'elles doivent avoir pour plaire. A quoi ſert l'Eſprit ſi on eſt inſociable, fier & dédaigneux : on ſe fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire ſentir la ſupériorité de ſon génie. S'enorgueillir de ſes talens c'eſt les avilir : bornez-vous à l'Eſprit que vous avez & n'ambitionnez pas de paroître en avoir davantage. L'affectation ne ſauroit remplacer ce qui nous manque ; elle gâte au contraire par la gêne & par la contrainte le peu que nous avons. *Amuſ. Phil.*

On dit ſouvent qu'il y a trop d'eſprit dans tel ou tel Ouvrage, & on a raiſon. On y applaudit d'abord, mais on s'en ennuie enſuite. Cette ſorte d'Eſprit ou de traits brillans, conſiſte tantôt dans l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens & qu'on laiſſe entendre dans un autre : tantôt dans un rapport délicat entre deux idées peu communes, ou dans l'art de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paroiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre, ou même de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Ce n'eſt-là encore qu'une partie des différentes manieres de montrer, comme on dit, de l'Eſprit : mais il eſt conſtant que tous ces brillans ne conviennent point ou conviennent fort rarement à un Ouvrage, qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'Auteur qui paroît, & que le Public ne veut voir que le Héros, ou la vérité, ou le fait qu'il veut apprendre. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'Eſprit : ce qu'on dit ici d'une Tragédie peut s'appliquer à tous les autres ſujets ſérieux.

Ces jeux de l'imagination, ces fineſſes, ces tours, ces traits ſaillans, ces petites ſentences coupées, ces familiarités ingénieuſes qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits Ouvrages de pur agrément ; l'envie de briller & de dire d'une maniere nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles & des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée veut ſe faire remarquer par un mot. *Voltaire.*

L'Eſprit a ſes néceſſités & ſes maladies : on ne trouve pas extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le corps : pourquoi n'en auroit-on pas dans l'eſprit. Perſonne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger, & on doit de même être peu ſurpris d'avoir l'eſprit inquiet, jaloux, irréſolu, emporté, pareſſeux. Et comme le corps ſouffre ſes néceſſités plus ou moins honnêtes, l'Eſprit ſouffre les ſiennes plus ou moins honteuſes. *S. Réal.*

Les défauts de l'Eſprit augmentent en vieilliſſant comme ceux du viſage.

On ne plaît pas long-tems quand on n'a qu'une ſorte d'Eſprit.

L'Eſprit s'attache par pareſſe & par conſtance à ce qui lui eſt facile ou agréable : cette habitude met toujours des bornes à nos connoiſſances, & jamais perſonne ne s'eſt donné la peine d'étendre & de conduire ſon eſprit auſſi loin qu'il pouvoit aller.

Le travail du corps délivre des peines de l'Eſprit, & c'eſt ce qui rend les pauvres heureux.

Peu d'Eſprit avec de la droiture, ennuie moins à la longue que beaucoup d'Eſprit avec du travers.

L'incrédulité de l'Eſprit vient preſque toujours de la corruption du cœur : on ne peut ſe réſoudre à croire ce qui fait violence à la nature, on veut conſerver ſes paſſions & ſe défaire de ſes remords.

L'Eſprit s'uſe comme toutes choſes : les Sciences ſont les alimens : elles le nourriſſent & le conſument.

Le ſtupide environné de ténebres ne voit rien, & l'homme d'Eſprit remarque mille choſes à ſes côtés.

Il n'y a que la force d'Eſprit qui puiſſe dompter dans les hommes la vanité & l'inquiétude : delà vient que tous les hommes médiocres tombent dans ces deux vices.

On ne peut guerre cultiver ſon Eſprit & ſa fortune en même-tems.

Un homme d'Eſprit & d'entendement eſt propre à tout.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes.

Un Eſprit trop facile à écouter, trop prompt à

croire, trop rigoureux à exiger, ne ſauroit être de bon commerce.

La derniere perfection de l'Eſprit humain eſt de bien connoître ſa foibleſſe, ſa vanité & ſa miſere : moins on a d'Eſprit & plus on s'éloigne de cette connoiſſance.

L'une des marques de la médiocrité de l'Eſprit, eſt de toujours conter.

Il n'y a point de véritablement Grand'homme ſans avoir un bon Eſprit.

Il n'y a point d'Eſprit où il n'y a point de raiſon, & il n'y a point de raiſon où il n'y a point de ſolidité ni d'exactitude : ainſi toutes les penſées qui brillent d'abord, mais qui s'évanouiſſent quand on les approfondit, ne méritent que du mépris.

Le goût du bel Eſprit nous a rendus pareſſeux & ignorans : un petit Ecrit ingénieux, trouve plus de Lecteurs qu'un long Ouvrage quelque excellent qu'il ſoit.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'Eſprit, lorſqu'on ne s'applique qu'à le faire paroître aux dépens des autres.

Révolutions arrivées dans l'Eſprit humain. Pour peu qu'on conſidere avec des yeux attentifs le milieu du dix-huitieme ſiecle où nous vivons, les évenemens qui nous agitent ou du moins qui nous occupent, nos mœurs, nos ouvrages & juſqu'à nos entretiens, il eſt difficile de ne pas s'appercevoir qu'il s'eſt fait à pluſieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées ; changement qui par ſa rapidité ſemble nous en promettre un plus grand encore. C'eſt au tems à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution. Notre ſiecle s'eſt déja appellé par excellence le ſiecle de la Philoſophie, pluſieurs Ecrivains lui en ont donné le nom. En effet, ſi on examine ſans prévention l'état actuel de nos connoiſſances, on ne peut diſconvenir des progrès de la Philoſophie parmi nous. La ſcience de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richeſſes. La Géométrie a porté ſon flambeau dans les parties de la Phyſique qui ſe trouvoient le plus près d'elle :

le

le vrai ſyſtême du monde a été connu, développé & perfectionné. La même ſagacité qui s'étoit aſſujettie les mouvemens des corps céleſtes, s'eſt portée ſur les corps qui nous environnent : en un mot depuis la Terre juſqu'à Saturne, depuis l'Hiſtoire des Cieux juſqu'à celle des inſectes, la Phyſique a changé de face. Avec elle preſque toutes les autres ſciences ont pris une nouvelle forme. Ainſi depuis les principes des ſciences profanes juſqu'aux fondemens de la Révélation : depuis la Métaphyſique juſqu'aux matieres de goût ; depuis la Morale juſqu'à la Muſique, depuis les diſputes des Théologiens juſqu'aux objets du Commerce ; depuis les droits des Princes juſqu'à ceux des peuples : depuis la Loi naturelle juſqu'aux droits arbitraires des Nations : en un mot tout a été diſcuté, analyſé & agité.

Ces Révolutions de l'Eſprit humain, qui ſemble s'être comme repoſé pendant pluſieurs ſiecles pour manifeſter ſon réveil par des efforts plus puiſſans, ſont pour un ſpectateur Philoſophe, un objet agréable & ſurtout inſtructif. *Dallemb.*

Le goût de la Phyſique domine aujourd'hui ; tout le monde veut être Phyſicien : on veut connoître juſqu'à la ſtructure des animaux, on veut amaſſer des expériences ; on veut s'élever par ces découvertes à une connoiſſance plus parfaite du corps humain, & développer, s'il eſt poſſible, le jeu imperceptible de nos organes & le ſecret de notre méchaniſme. Qui nous empêcheroit de faire la même choſe par rapport à l'Eſprit humain ? Par des obſervations réitérées ſur les différens génies & ſur les caracteres, on iroit juſqu'à décompoſer pour ainſi dire, chaque homme en particulier, & on pourroit former de ces obſervation réunies, un ſyſtême de morale auſſi utile que tous ceux où peuvent aboutir les ſpéculations de nos Phyſiciens : cet amas de connoiſſances morales ſeroit l'Hiſtoire Métaphyſique de l'Homme : il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui connoiſſent un peu le monde & qui ſavent penſer, vouluſſent contribuer à cet Ouvrage. *Anonym.*

Esprit Philosophique. L'Eſprit Philoſophique

n'eſt autre choſe que cet Eſprit d'ordre, de méthode & de préciſion, dont le Philoſophe ſe ſert dans ſes opérations, ſoit qu'il procede par la méthode de l'Analyſe ou de la Sinthèſe. Cet Eſprit eſt néceſſaire aux ſciences abſtraites, parceque la raiſon aidée des ſeuls principes ſuffit pour y parvenir ; mais tranſporté dans les beaux Arts & dans les Sciences, qui exigent plus d'élévation de génie que de profondeur de raiſonnement, telle qu'eſt l'Eloquence & la Poéſie, il ne peut être que nuiſible, parcequ'il ne fait aucun uſage de l'imagination.

Gardons-nous encore de confondre la Philoſophie avec l'Eſprit Philoſophique : on peut être un vrai Philoſophe ſans avoir cet Eſprit : ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe lui convenir, mais le Philoſophe n'en abuſe jamais, & par une dialectique outrée, il ne porte pas ſes vues au-delà des termes que la foibleſſe de ſon être lui preſcrit ; il lui ſuffit d'avoir trouvé la vérité, il ne conteſte plus, il s'y arrête ; tandis que le ſcepticiſme, l'un des plus grands abus de l'Eſprit Philoſophique, cherche les preuves de l'évidence & veut remonter aux cauſes des cauſes mêmes. Il eſt bien difficile qu'en voulant tout approfondir on ne tombe malgré ſoi dans l'erreur qu'on vouloit éviter : on peut former des doutes raiſonnables ſur le rapport des ſens, mais porter l'incertitude juſqu'à douter ſérieuſement de ſon exiſtence ; s'en ſervir pour étouffer le cri de la conſcience, pour arracher aux paſſions le ſeul frein qui les peut modérer, c'eſt vouloir faire l'Eſprit fort, qui rejette tout ce qu'il y a de plus authentique & de plus ſacré. C'eſt par cet abus que l'Eſprit Philoſophique, tant célebré par nos beaux Eſprits, eſt devenu ſi funeſte à la Religion, & a enfanté tant d'écrits pernicieux. Je ne dis pas qu'on ne puiſſe le porter dans la Morale & dans la Religion, puiſqu'elles permettent de former des doutes raiſonnables pour la recherche de la vérité ; mais c'eſt en abuſer que de s'en ſervir à former de vaines ſubtilités ſur des matieres inconteſtables.

Le goût de l'Eſprit d'aujourd'hui eſt l'Eſprit Philoſophique ; nous voulons l'étendre ſurtout : c'eſt

lui qui nous rend trop difficiles, cet Eſprit éteindra parmi nous le génie.

ESTIME. On eſt rarement maître de ſe faire aimer : on l'eſt toujours de ſe faire eſtimer. Cette Eſtime eſt le vrai principe de la conſidération qui n'eſt pas toujours attachée aux dignités.

ETAT. La richeſſe d'un Etat conſiſte dans le nombres de ſes Habitans & dans leur travail. Le Commerce ne ſert à rendre un Etat plus puiſſant que ſes voiſins, que parceque dans un certain nombre d'années, il a une guerre avec ſes voiſins ou quelque calamité publique : alors dans cette calamité la Nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parcequ'elle peut achetter plus d'Alliés & plus de Troupes Etrangeres. Il eſt vrai de dire que ſans cette calamité de la guerre, ou de quelqu'autre maniere qu'elle arrive, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſeroit inutile : car pourvû qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pourvû que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien. S'il y a deux milliards dans un Royaume, toutes les denrées & la main d'œuvre, coûteront le double de ce qu'elles coûteroit s'il n'y avoit qu'un milliard. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achette la livre de viande quatre ſols & le reſte à proportion, qu'avec cent mille quand je l'achette huit ſols. La vraie richeſſe d'un Royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent, elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées, elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail : mais le commerce fait le même effet que le travail des mains : il contribue à la douceur de la vie. Le but d'un gouvernement ſage eſt évidemment la population & le travail ; car l'état le plus riche eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. *Voltaire.*

Pour qu'un Etat ſoit puiſſant, il faut, ou que le Peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité Souveraine ſoit affermie ſans contradiction. *id.*

Les révolutions dans un Etat ſont comme les foi-

bleſſes à un malade : il en ſoutient quelques-unes ; mais à la fin, il y ſuccombe : il faudroit un haſard bien extraordinaire, pour qu'après avoir bouleverſé une maiſon, elle ſe trouvât rebâtie à neuf : c'eſt ce qu'on attendoit du ſyſtême, mais il n'a fait que mettre en haut ce qui étoit en bas, & en bas ce qui étoit en haut.

Qui veut faire le vrai bien de l'Etat, doit plus ſonger à peupler les campagnes qu'à former de grandes Villes. Se réduire à donner le ſpectacle d'une grande Ville à un Etranger, c'eſt lui dire ; voilà toutes nos richeſſes.

Le plus sûr moyen d'affoiblir un Etat, c'eſt d'avilir la condition du Cultivateur. *id.*

Etat, Royaume ou République. Dans les grands mouvemens des Etats, la peur préſide aux aſſemblées plutôt que la raiſon. Quelque grand que ſoit un Etat, on peut le comparer, quand il eſt bien conduit, à une riche maiſon des champs, où l'on achete peu de choſes, & où l'on en vend beaucoup.

Pour qu'un Etat ſoit dans ſa force, il faut que ſa grandeur ſoit telle, qu'il y ait un rapport de la vîteſſe avec laquelle on peut exécuter contre lui quelque entrepriſe, & la promptitude qu'il peut employer pour la rendre vaine. La France & l'Eſpagne ſont préciſément de la grandeur requiſe : les forces ſe communiquent ſi bien, qu'elles ſe portent d'abord là où l'on veut : mais lorſqu'un vaſte Etat eſt attaqué, il faut pluſieurs mois pour que les Troupes puiſſent s'aſſembler, & on force leur marche pendant bien plus de tems qu'on ne fait pendant quinze jours.

La vraie puiſſance d'un Etat ne conſiſte pas tant dans la facilité qu'il y a à conquérir, que dans la difficulté qu'il y a à l'attaquer, mais l'aggrandiſſement des Etats leur fait montrer de nouveaux côtés par où on peut les prendre.

Les Princes veillent continuellement, pour que pas un de leurs voiſins ne devienne plus puiſſant, & plus en état de nuire qu'il n'étoit auparavant, en augmentant ſes Etats, en s'approchant plus près de leur côté, en s'attirant le commerce. Henri VIII Roi d'Angle-

terre, François I Roi de France & l'Empereur Charles-Quint, pendant leur Triumvirat, veillerent tellement les uns ſur les autres, que pas un des trois ne pouvoit gagner un pouce de terrein, que les deux autres ne ſe liguaſſent pour rétablir l'équilibre. *Bacon.*

Il eſt avantageux, je ne dis pas pour la commodité, mais pour la grandeur d'un Etat, qu'il ſoit preſque toujours en armes, & quoiqu'il en coute beaucoup pour avoir perpétuellement une armée ſur pied; c'eſt cependant ce qui rend un Prince ou un Etat, l'arbitre de ſes voiſins, ou qui le met pour le moins en une grande eſtime. *Bacon*

La force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendue d'un pays, ni dans la poſſeſſion d'une vaſte ſolitude, mais dans les richeſſes des Habitans & dans leur nombre: l'intérêt d'un Prince eſt donc de peupler un pays, de le rendre floriſſant, & non de le dévaſter & de le détruire. *Voltaire.*

Lorſqu'un Etat fleurit par ſes conquêtes, & qu'il n'a rien à craindre de ſes voiſins, il tombe naturellement dans tous les plaiſirs de la molleſſe: mais la dépenſe où les plaiſirs engagent va ſi loin, que pour y ſubvenir, on met en œuvre tous les moyens que l'avidité & & la corruption peuvent inſpirer; de ſorte que l'avarice & la molleſſe deviennent tout à la fois un principe compliqué du mouvement que ſe donnent ceux qui ne cherchent que l'aiſe, la magnificence & le plaiſir. Les Sujets d'un tel Etat jouiſſant de l'aiſe & de l'abondance, tâchent alors de ſe ſurpaſſer les uns les autres, en pompe & en ſplendeur; ils s'abandonnent à tous les plaiſirs que les ſens leur offrent: ce qui par une ſuite naturelle produit l'avarice, & un deſir inſatiable d'accumuler des richeſſes. *Spectateur.*

Un Etat ſe dépeuple en proportion de ce qu'il s'éloigne de l'agriculture, & qu'il ſe rapproche de la population; car l'eſpece augmente en nombre en proportion de ce qu'on cultive les terres, & qu'on les emploie à produire ce qui eſt de la nourriture eſſentielle de l'homme.

Abdication d'un ETAT. Preſque perſonne n'ignore que Chriſtine quitta la Couronne de Suede

& ſe retira à Rome ; où d'abord elle s'attira l'admiration des Romains, mais qu'enſuite par le long ſéjour qu'elle y fit, & par ſon eſprit inconſtant, elle fut aſſez peu conſiderée. La raiſon en eſt fort ſimple.

Les hommes n'ont de ſentiment continu que pour la grandeur & le pouvoir. Les Princes même les plus eſtimés & les plus dignes de l'être, ignorent combien le Trône leur eſt néceſſaire pour faire rendre juſtice à leurs talens: & combien aux yeux du Peuple, c'eſt-à-dire, de preſque tous les hommes, ils tirent de mérite de leur Couronne, même lorſqu'ils auroient le moins beſoin d'elle. Chriſtine, dit l'Hiſtorien Nani, s'apperçut bientôt après ſon abdication, qu'une Reine ſans Etats, étoit une Divinité ſans temple, dont le culte eſt promptement abandonné.

Etat, ſituation. Chaque Etat a ſon point de vue : il faut ſavoir s'y mettre ; ce n'eſt pas la faute des ſituations, c'eſt la nôtre.

Etat, Profeſſion. La néceſſité, les beſoins, les paſſions, les vices & les vertus : voilà l'origine des différens Etats qui diſtinguent les hommes ; il y en a peu d'établis & de reçus, qui ne procurent quelque avantage à la Société, qui ne tournent à ſon profit, & c'eſt à proportion de leur utilité qu'ils méritent d'être eſtimés & ſoutenus. On n'eſt véritablement eſtimable, on n'eſt grand, qu'autant que l'on contribue au bonheur des autres, & que l'on fait un uſage utile de ſon induſtrie & de ſes talens. Les richeſſes & la gloire ne font donc pas un grand homme ; quelquefois même elles ne font pas un homme médiocre. C'eſt de ce principe qu'il faudroit partir pour choiſir un Etat ; c'eſt rarement le zèle du bien public qui fait ſortir des bornes de ſon Etat. Chacun a les ſiennes dans leſquelles il eſt plus heureux & plus utile de ſe renfermer. L'eſprit humain ne peut ſuffire à tout : il y a longtems qu'on a comparé le corps politique au corps humain. La bonne ou la mavaiſe ſanté du corps dépend de la maniere dont chaque partie remplit ſa fonction : ce n'eſt point en ſe mêlant des fonctions de l'eſtomac que les pieds deviennent utiles. L'Univers ſeroit admirable ſi perſonne n'y jouoit que le rôle qui lui eſt propre. *Bacon.*

Il n'y a point d'Etat où l'on ne ſouhaite le changement, point de poſte d'honneur ſans péril, point de richeſſes ſans inquiétude, point de proſpérité ſtable, ni aucun plaiſir ſi agréable, dont à la fin on ne ſe laſſe. La principale raiſon de tout cela, eſt que nous n'eſtimons jamais aſſez ce que nous avons, & que nous faiſons trop de cas de ce que les autres poſſedent. *Oxenſt.*

Etat. (choix d'un) La voie ordinaire par laquelle on ſe trompe dans le choix des conditions, eſt que la plûpart des Etats ayant leurs biens, leurs maux, leurs avantages & leurs déſavantages; l'eſprit de l'homme qui eſt naturellement étroit & foible, & ſouvent prévenu de quelque paſſion ne fait pas choix de ces Etats, en les conſidérant entierement dans tous leurs avantages & leurs déſavantages; mais il ne conſidere ſouvent que ce qu'il y a d'avantageux en celui qu'il choiſit, & ce qu'il y a d'incommode dans celui qu'il ne choiſit pas. *Nicole.*

Même ſujet. Peu de perſonnes ſe connoiſſent aſſez pour faire le choix d'un Etat, faute de s'examiner mieux qu'on ne fait. On prend des inclinations & des goûts paſſagers, qu'un peu d'accoutumance détruit ſans peine, pour des inclinations fixes & durables, & on ne fait point de réflexion à d'autres inclinations qui ſe font ſouvent moins ſentir en certain tems, parceque notre Etat préſent éloigne les objets qui les pourroient exciter, mais qui venant à être excitées, produiſent des ébranlemens incomparablement plus grands. Il y a des Etats qui flattent par une fauſſe apparence, & qui ne préſentent d'abord à l'eſprit que ce qu'ils ont d'attirant, mais dont les difficultés, quoique plus cachées ſont extrêmes; & il y en a d'autres qui ont quelque choſe de rebutant, & qui dégoûtent d'abord, dont les difficultés s'applaniſſent dans la ſuite & les dégoûts s'évanouiſſent. *Id.*

Etats. Tout Etat qui a la balance de l'opinion en ſa faveur eſt toujours, même avec quelque infériorité de forces réelles, le plus fort dans l'ordre des rapports politiques, non pas peut être pour entreprendre, mais pour n'être pas expoſé à être attaqué; deux

points très différens de combinaiſon, & que cependant on confond fort ſouvent. Le poids de cette opinion & de la réputation eſt tel, que les choſes qui la peuvent le moins du monde bleſſer ou compromettre, ſont partie des intérêts les plus eſſentiels, & ſuffiſent pour autoriſer les plus fortes réſolutions : il eſt entre Etats des offenſes ou des procedés qui ne leur ôtent pas un pouce de terre, & pour la réparation deſquelles cependant on ne menage ni les hommes ni l'argent. C'eſt une tache, qui, ſi elle n'étoit entierement effacée, laiſſeroit des impreſſions de mépris capables d'influer ſur les intérêts même de la conſervation, parcequ'on attaque aiſément qui l'on a pû offenſer impunément.

Il y a, relativement aux avantages de cette opinion, une maxime politique néceſſaire en chaque Etat. C'eſt celle de pouvoir être utile à ſes amis & redoutable à ſes ennemis naturels, ou du moins à ceux qui en jouent le perſonnage. De-là naît la néceſſité d'une bonne adminiſtration intérieure, comme le ſeul moyen de préparer des reſſources actives. Le bon gouvernement eſt la proſpérité de tout Etat. *Pecquet.*

ETERNITÉ. Quand l'âge, l'infirmité & le voiſinage du dernier terme commencent à diſſiper l'illuſion & l'enchantement des choſes de ce monde, un homme en qui les réflexions ne ſont pas abſolument éteintes, & qui ſe dit à lui-même que la Religion Chrétienne pourroit bien être véritable, commence alors à découvrir & à ſentir le vuide qui l'environne. Il voit avancer chaque jour l'Eternité, qui lui avoit paru dans les autres tems fort éloignée : il la voit comme une montagne d'une hauteur & d'un poids immenſe, qui écraſe tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage : il la voit comme un abyme qui engloutit tout ce qui n'eſt que temporel, & qui n'en laiſſe aucun veſtige : il conſidere tous les rangs marqués en cette vie par la Providence, comme des rangs proviſionnels qui ne ſubſiſtent que pour un tems : il ſait que le Pauvre, s'il eſt humble & fidele, ſera tiré de la baſſeſſe & placé ſur un trône : il n'eſt touché que des diſtinctions & des préférences qui feront éternelles, & il comprend que ces diſtinctions ne peuvent être attachées qu'à une

ſincere piété, parcequ'elle eſt le ſeul bien que la mort ne détruiſe pas, & quel eſt le ſeul mérite qui ſubſiſte aux yeux de Dieu. *Duguet.*

ETRANGERS. On a ſouvent vû les Etrangers ſe trouvant les plus forts, ſe faire Seigneurs abſolus de ceux qui les avoient appellés au ſecours.

ETUDE. On cherche plus dans ſes Etudes, à remplir ſa tête pour diſcourir & pour paroître dans le monde, qu'à éclairer & cultiver ſon eſprit pour bien juger des choſes.

Hors des choſes qui regardent la Religion, on doit toujours ſoumettre ſes Etudes & ſes livres à la raiſon, & non pas ſa raiſon à ſes livres.

Quelques-uns par une intempérance de ſavoir, & pour ne pouvoir ſe réſoudre à renoncer à aucune ſorte de connoiſſance, les embraſſent toutes & n'en poſſedent aucune.

Faites que vos Etudes coulent dans vos mœurs, & que tout le profit de vos lectures ſe tourne en vertu.

Un des grands avantages de l'Etude eſt de ſuppléer à la ſtérilité de l'eſprit qui ſe rencontre en bien des hommes. Elle lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque: elle étend ſes connoiſſances & ſes lumieres par des ſecours étrangers, porte plus loin ſes vues, multiplie ſes idées, les rend plus variées, plus diſtinctes, plus vives. Elle lui apprend à enviſager les vérités par pluſieurs faces; lui découvre la fécondité des principes & l'aide à en tirer les conſéquences les plus éloignées: car enfin, nous naiſſons dans les ténebres de l'ignorance, & la mauvaiſe éducation y ajoute beaucoup de faux préjugés. L'Etude diſſipe les premieres & corrige les autres: elle donne à nos penſées & à nos raiſonnemens de la juſteſſe & de l'exactitude: elle nous accoutume à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans toutes les matieres dont nous avons à parler ou à écrire: l'Etude nous préſente pour guides & pour modéles les hommes les plus éclairés & les plus ſages de l'Antiquité, qu'on peut bien appeller en ce ſens avec Seneque, les Maîtres & les Précepteurs du genre humain. En nous prêtant leur diſcernement & leurs yeux, elle nous fait marcher avec ſûreté à la lumiere

que portent devant nous ces guides choiſis, qui après avoir paſſé par l'examen rigoureux de tant de ſiecles & de tant de Peuples, & avoir ſurvécu à la ruine de tant d'Empires, ont mérité par un ſuffrage unanime d'être pour tous les âges ſuivans les arbitres ſouverains du bon goût, & les modéles achevés de ce que la Littérature a de plus parfait. Mais l'utilité de l'Etude ne ſe borne pas à ce qu'on appelle Science : elle donne auſſi de la capacité pour les affaires & pour les emplois. *Roll.*

De plus, l'Etude fait acquérir l'amour du travail : elle en adoucit la peine; elle ſert à arrêter & à fixer la legereté de l'eſprit; à vaincre l'averſion pour une vie ſédentaire & appliquée, & pour tout ce qui aſſujettit; elle retire de l'oiſiveté & de la débauche; elle remplit utilement les vuides de la journée qui péſent ſi fort à tant de perſonnes : elle met en état de juger ſainement des Ouvrages qui paroiſſent, de lier ſociété avec des gens d'eſprit, de prendre part aux entretiens les plus ſavans, de fournir de ſon côté à la converſation, où ſans cela on demeureroit muet; de la rendre plus utile & plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, & relevant les uns par les autres. *Id.*

Quelque génie qu'on ait, l'Etude y ajoute beaucoup : ſans elle il ne produit rien de parfait; elle met une différence infinie entre les hommes : la guerre même n'exclud pas l'Etude. Les plus grands Capitaines de la Grece & de Rome, avoient cultivé leur eſprit par les Lettres.

On ne doit pas borner ce qu'on appelle Etude à celle qui eſt néceſſaire aux différens états qui partagent la vie civile, qui exigent diverſes ſortes de connoiſſances : celle-la eſt eſſentielle : elle ne peut être remplacée par rien. Mais on doit entendre auſſi par Etude, celle qui convient à tout le monde, à quelque âge & dans quelque état qu'on ſoit; qui délaſſe des occupations les plus graves; qui donne des graces au langage; qui polit l'eſprit, le caractere & les mœurs; qui nous familiariſe avec les beaux tems des Grecs & des Romains; qui nous retrace les grands Hommes de toutes

les Nations ; qui nous fait connoître les divers talens de l'eſprit ; qui nous apprend à en juger ; qui nous inſpire ce goût pour les belles choſes que le diſcernement naturel commence, & qui ne doit ſa perfection qu'aux Lettres. Voilà l'Etude que le monde aſſocie à tout, celle qu'il aime ; la ſeule qu'il veut qu'on paroiſſe avoir faite : il faut, en quelque façon, lui dérober les autres ; il craint l'étalage des Savans, car les citations ennuient ou humilient les Auditeurs : d'ailleurs, il ne convient pas à tout le monde d'être Savant ; ce titre emporte, injuſtement à la vérité pour un certain nombre de gens, une incapacité ou un éloignement pour remplir des états ſouvent plus eſſentiels que la ſcience même : il y a même des perſonnes qui renferment dans l'idée d'un Savant, celle d'un homme qui ſert peu à la ſociété & au commerce de la vie. *Conſeils de l'Amit.*

L'Etude eſt la plus ſolide nourriture de l'eſprit. C'eſt la ſource de ſes plus belles lumieres ; c'eſt l'Etude qui augmente les talens de la nature, mais c'eſt la converſation qui les met en œuvre & qui les polit ; c'eſt le grand Livre du monde qui apprend le bon uſage des autres Livres, & qui peut faire d'un homme ſavant, un homme aimable & utile à la ſociété. Enfin, l'Etude met une plus grande différence entre le Savant & l'Ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la bête ; mais l'air du monde diſtingue encore plus l'homme poli d'avec le ſavant. On a vu néanmoins des génies extraordinaires paſſer tout d'un coup de la méditation du cabinet, aux charges les plus difficiles, mais ces gens-là ne peuvent être tirés en exemples. Quand un homme enivré de ſa lecture, fait un premier pas dans le monde, c'eſt très ſouvent un faux pas : s'il ne prend avis que de ſes livres, il court riſque de ne jamais réuſſir dans ſes projets. *S. Evremont.*

EVENEMENS. On eſt preſque toujours mené par les Evenemens, & rarement on les dirige. *Voltaire.*

EUROPE. L'état préſent de l'Europe, pour être tel qu'il eſt, n'a pas été l'ouvrage d'un jour : ce n'a été qu'à force, pour ainſi dire, de commotions publiques que chaque Royaume ou République, jouit à peu-

près de ce qui peut convenir à ſa conſtitution, ou ſuffire à ſes beſoins. Combien d'évenemens n'a-t-il pas fallu pour la conduire à une poſition telle, que l'intérêt commun aſſure aujourd'hui des défenſeurs aux foibles, forme des barrieres contre l'abus que les plus forts pourroient vouloir faire de leur puiſſance ?

EUROPÉENS. Les Peuples de l'Europe ſont aujourd'hui dans une correſpondance univerſelle, liés par le commerce & une ſociété d'affaires, d'intrigues, de politique, de ſcience, inconnue à toute l'antiquité. Toutes ces perſonnes de diſtinction qui voyagent, apportent quelques nouvelles impreſſions dans leur Patrie : la guerre & les voyages ſur mer tranſportant les hommes, tranſportent pour ainſi dire les climats. Les François ſans quitter leur patrie, ont changé les mœurs de l'Europe en des points conſidérables. *Eſprit des Nations.*

EXEMPLE. Le mauvais Exemple des Grands eſt contagieux aux petits.

La Leçon des Exemples inſtruit beaucoup plus que celle des préceptes.

Il faut ſe préſenter l'Exemple de ces Grands Hommes, qui ont fait à l'envi tout l'honneur de leur ſiecle : ces beaux objets, bien qu'imaginaires ne laiſſent pas de fortifier la foibleſſe de notre imagination, pour lui faire concevoir des penſées proportionnées en quelque ſorte à leur grandeur.

La principale ſcience du monde conſiſte à profiter également des bons & des mauvais Exemples.

On ſe corrige quelque fois mieux par la vue du mal que par l'Exemple du mal, & il eſt bon de s'accoutumer à profiter du mal puiſqu'il eſt ſi ordinaire, au lieu que le bien eſt ſi rare.

Le mauvais Exemple excite plus fortement à faire le mal, que le bon à faire le bien, parcequ'il a notre inclination naturelle de ſon côté.

Il faut commander par l'Exemple & non pas par l'autorité.

EXEMPLE. (force de l') Il n'eſt rien de plus difficile que de réſiſter à l'impreſſion de l'Exemple & de la coutume, & de ſe tenir ferme contre le torrent

du monde. Pour concevoir cette difficulté extrême, il ne faut que conſiderer, que les impreſſions qui ſe donnent par maniere d'inſtruction & à certaines heures du jour, réuſiſſent d'ordinaire fort peu. Un Maître enſeignera la Morale à mille Ecoliers. Un Prédicateur prêchera les vérités Chrétiennes à dix mille Auditeurs, & ils ne produiront peut être ni l'un ni l'autre aucun changement effectif que dans trois ou quatre perſonnes. Mais les impreſſions qui ſe font par maniere d'Exemple & de coutume, ne manquent preſque jamais de réuſſir, parcequ'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinue jamais. L'on voit, par exemple, que ſi c'eſt la mode en un pays d'embraſſer une certain Art & une certaine Profeſſion, tout le monde ſuit cette impreſſion. *Eſſ. Mor.*

EXERCICES DU CORPS. On néglige trop les Exercices du Corps, parcequ'on aime trop ſes aiſes: on ne voit plus de courſes de Chevaux, on ne donne plus de prix aux plus adroits à différens Exercices: on ne fréquente plus les jeux de paume; & c'eſt-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes. Qu'on renouvelle les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalêtre, de l'arquebuſe, qu'on les protege, qu'on les ordonne; qu'on y attache des privileges, des récompenſes; on aura bien-tôt des Officiers & des Soldats auſſi robuſtes que courageux. La paſſion pour les jeux ſédentaires, eſt un des grands obſtacles aux Exercices du Corps, & nuit plus qu'on ne penſe à la vigueur qu'on pourroit donner au Corps.

Autrefois on montoit à cheval, on jouoit à la paume, au mail, on battoit le fer dans les ſalles d'armes, on alloit à pied; & l'on ne fait plus rien de tout cela. Les jeunes gens, reçus dès l'adoleſcence chez les femmes, y ont apporté moins de décence & de retenue, que quand elles ne recevoient que des hommes faits: mais d'une part, ils y ont pris un air de ſuffiſance étrinquée qui a banni l'aiſance & la familiarité d'entr'eux; & de l'autre, leur corps prend dès

l'enfance un pli de poupée qui arrête la croiſſance & ſupprime la vigueur. Un homme qu'on friſe avec deux cens papillotes, n'a garde le lendemain de cette opération, au moment que ſa tête toute muſquée ſort de ſa boette, où elle a été conſervée comme des fleurs d'Italie, d'aller riſquer à la paume ſa proviſion de quinze jours : au lieu de cela, il s'étend dans une chaiſe longue & prend une brochure; ainſi donc plus de force. *Ami des Hommes.*

EXISTENCE DE DIEU. Il n'y a point de vérité dont la liaiſon avec notre bonheur, ſoit d'une plus grande évidence que le dogme capital de l'Exiſtence de Dieu. Nous trouvons dans cet Etre ſuprême, tout ce qui eſt digne d'occuper notre eſprit, tout ce qui eſt capable de remplir notre cœur. On l'a dit mille fois, on ne ſauroit trop le redire: ainſi travailler à mettre les preuves de l'Exiſtence de Dieu dans un jour complet, c'eſt travailler au bonheur du genre humain, dont les Athées ſont aſſurément les plus dangereux & les plus cruels ennemis.

☞ On a pris de nos jours tous les ſoins poſſibles pour mettre les preuves de l'Exiſtence de Dieu dans un dégré d'évidence, qui fermât pour jamais la bouche aux incrédules. La matiere a été traité à fonds par les plus habiles Auteurs, & il n'y a point d'ordre de preuve qui n'ait été manié & pouſſé avec ſuccès. La Métaphyſique & la Phyſique ſe ſont diſputées la gloire de fournir les armes les plus fortes. Néanmoins une choſe à laquelle il me ſemble qu'on n'a pas fait aſſez d'attention, c'eſt que l'on ne doit pas tant compter ſur le nombre des preuves que ſur leur force. Juſqu'à préſent on a pris la route contraire, & les Philoſophes contens de multiplier les argumens, ne ſe ſont pas attachés autant qu'ils l'auroient dû à développer & analyſer les preuves de l'Exiſtence de Dieu, de maniere à les ramener aux premieres notions, qui étant les ſeules évidentes par elles mêmes, font rejaillir leur évidence ſur les vérités qu'on en déduit par des conſéquences légitimes. *Formey.*

EXPRESSION. L'Expreſſion eſt à peu près dans les Ouvrages d'eſprit, & ſurtout dans la Poéſie, ce que le

coloris eſt dans la Peinture : ce ne ſeroit pas aſſez que la compoſition d'un Tableau fût ſage, ni que le deſſein fût exact, ſi le coloris n'achevoit de donner aux objets toute leur reſſemblance. Auſſi ne ſuffiroit-il pas dans un Poème, que l'action fût bien imaginé, que ſes différentes parties fuſſent rangées dans leur ordre, & conformément au bon ſens & à la nature : ſi l'Expreſſion ne vient animer tout l'Ouvrage, les autres beautés y demeureront preſque ſans effet, & pour ainſi dire en pure perte. Il n'y a jamais eu d'ouvrage fait pour plaire, qui ſe ſoit ſoutenu long-tems ſans une beauté d'Expreſſion convenable à la matiere. La raiſon de cela eſt, que l'Expreſſion n'eſt preſque jamais indifférente ; ſi elle ne ſert à la penſée, elle lui nuit, & par conſéquent, ſi elle ne plait, elle choque, ou du moins elle ennuie. Il n'y a point de ſynonymes parfait dans les langues : un mot ne renferme point préciſément, & dans toutes ſes circonſtances, le ſens d'un autre mot : chaque tour même exprime une maniere particuliere de ſentir & d'enviſager les choſes. *La Motte.*

Il n'y a point d'Ecrivain irréprochable pour l'expreſſion dans quelque Langue que ce puiſſe être. Nous en pouvons juger par nos meilleurs ouvrages, où l'on trouve en quantité de ce genre de fautes. Tout ce que nous pouvons faire, nous autres François, c'eſt de reconnoître ces fautes, malgré les agrémens dont elles ſont rachetées. Mais je ſuis perſuadé que ſi notre Langue mouroit, & qu'elle devînt une langue ſavante, les plus habiles alors ne ſentiroient pas comme nous, ni les défauts ni les graces de ces endroits où nous trouvons à la fois de quoi louer & de quoi réprendre. On peut inferer de-là, qu'il y a une infinité de choſes que les meilleures traductions ne peuvent pas rendre dans une juſte exactitude.

F

FABLE (la) ſans les Poètes & les Peintres nous aurions raiſon de négliger l'étude de la Fable ou de la Mythologie, puiſque les objets de ces études ne ſont que des extravagances pitoyables. Des Dieux faits comme les hommes ; l'un boiteux, l'autre aveugle ; des Dieux adulteres & voleurs, réduits en un état de foibleſſe & de miſere : ils fuient en Egypte pour s'y cacher ſous la forme de différens animaux. Apollon pleure ſon fils Eſculape ; Cybele pleure Atys : le même Apollon chaſſé du Ciel, eſt contraint de garder les troupeaux. Neptune devenu Maçon n'a pas le pouvoir de ſe faire payer de ſes journées : l'un eſt bouffon par état, l'autre forgeron ; ſont-ce là des idées dignes de la divinité ? *Des Font.*

Nous n'avons pas plus de goût aujourd'hui pour les Enchanteurs & les Fées, & pour le merveilleux de la Magie, que pour les Divinités chimériques des Payens. Les Anges même & les Démons nous déplaiſent également dans un Poème chrétien. C'eſt ce qu'on peut dire du Paradis perdu de Milton : toutes ces fictions ſont très indécentes : l'imagination devroit, ce ſemble, reſpecter de pareils ſujets, & n'y jamais toucher, c'eſt faire tort à d'auguſtes vérités que de leur donner un air de fable. La majeſté de notre Religion ne s'accommode point de ces fictions, & l'irréligion les mépriſe. Un de nos grands Poètes n'a eu garde de donner dans ces écarts ; & ſans l'invention inſipide des Dieux de la Fable, ſans le ſecours frivole des Magiciens & des Fées, enfin ſans employer ni Anges ni Démons, il eſt venu à bout de faire un Poème de dix chants, qui plait & qui eſt goûté dans un ſiecle délicat & éclairé. A la place des Dieux de l'Antiquité, des Démons, des Enchanteurs & des Fées, on y trouve des Etres moraux ingénieuſement perſonnifiés, tels que la Religion, la ſuperſtition, la juſtice, l'hypocriſie, la diſcorde, la politique, l'amour, &c.

Tout

Tout cela donne lieu à des fictions ſublimes, à des images vives, à des portraits brillans, à des traits ſententieux, & à des épiſodes heureuſes & agréables.

L'origine de la Fable a pluſieurs cauſes. 1°. Le deſir de conſerver les grandes actions; le panégyrique des Héros, abandonné aux jeunes gens en ces tems groſſiers; l'ignorance des Voyageurs, les relations infidéles des Marchands; les Peintres qui exécuterent des imaginations poëtiques; l'ignorance de la Phyſique & de la Géométrie, l'orgueil qui ſouhaite des Dieux pour Ancêtres: enfin, l'idée de la divinité & des reſtes des premieres traditions. Les anciens Peuples nés dans les climats ſoumis au regne de l'imagination, & guidés par les Poëtes, confierent les dogmes de la Religion, les découvertes de la Philoſophie, les vérités de l'Hiſtoire à des fictions ſouvent deſtituées de vraiſemblance. Cependant cette eſpece d'inſtruction confondoit perpétuellement la Phyſique avec la Théologie, la Fable avec l'Hiſtoire, & les Divinités Poëtiques avec la véritable.

Fable (Conte) c'eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action. C'eſt un petit Poëme épique qui ne le cede au Grand que par l'étendue, & qui moins contraint dans le choix de ſes perſonnages peut choiſir à ſon gré dans la nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour ſon deſſein, qui peut même créer des Acteurs s'il lui en faut, c'eſt-à-dire, perſonnifier tout ce qu'il imagine.

La Fable a dû plaire en tous tems & en tous pays, l'amour-propre eſt menagé dans cette ſorte d'inſtruction, & l'eſprit eſt exercé par l'allégorie: les hommes n'aiment point les préceptes directs: ils veulent qu'on les inſtruiſe humblement; & ils ne ſe corrigeroient pas s'ils croyoient, que ſe corriger, fût obéir.

Il faut dans une Fable ſe propoſer d'abord quelque vérité à faire entendre: l'eſſence d'une Fable eſt d'être un ſymbole, de ſignifier parconſéquent quelqu'autre choſe que ce qu'elle dit à la lettre. La Fable eſt une Philoſophie déguiſée qui ne badine que pour inſtruire, & qui inſtruit toujours d'autant mieux

qu'elle amuſe. 2°. Il faut choiſir une image ſous laquelle on puiſſe cacher la vérité morale qu'on a choiſie : cette image doit être juſte, c'eſt-à-dire, ſignifier ſans équivoque ce qu'on a deſſein de faire entendre, & elle doit être naturelle, c'eſt-à-dire, fondée ſur la nature ou du moins ſur l'opinion, & conforme aux idées qu'on a des choſes.

A l'égard des Acteurs, les animaux ſont les perſonnages eſſentiels de la Fable : c'eſt une eſpece ſi voiſine de la nôtre qu'on n'a preſque eu beſoin que de leur prêter la parole pour en faire nos ſemblables. Tout ce qu'ils font a un ſi grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tous tems qu'ils agiſſoient avec connoiſſance : il n'y a que l'intrépide Cartéſinianiſme qui a pû le leur diſputer, mais c'eſt peut-être une débauche du raiſonnement d'en avoir oſé faire des machines. Ainſi, quand les actions des animaux ſont bien vraies, les ſentimens & les diſcours qu'on leur prête nous le paroiſſent auſſi : il nous ſemble preſque qu'on n'a fait que traduire leur langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Les Dieux, les Génies, les Plantes même peuvent être auſſi les Perſonnages de la Fable.

3°. Il faut donner dans l'exécution de la Fable toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible, & l'enrichir de détails & des ſentimens que le fond comporte.

4°. Le ſtyle familier eſt le ton général de la Fable; il eſt bien plus propre à l'inſinuation que le ſtyle ſoutenu : celui-ci eſt le langage de la méditation & de l'étude ; celui-là eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un ; on ne ſonge pas à ſe défendre de l'autre. Le ſtyle familier ne laiſſe pas d'avoir ſon élégance, & malgré l'air aiſé qui le caracteriſe, ſes beautés n'en ſont pas moins difficiles à trouver ; il faut pour cela être attentif aux choix des expreſſions & des tours ; ne ſe permettre jamais rien de négligé ni d'inſipide, & ſe propoſer par-tout une fineſſe naïve ; animer le récit de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouver l'art d'attacher l'eſprit aux plus petits objets par des peintures enjouées & amuſantes ; appliquer quelquefois de grandes comparaiſons aux

plus petites choſes ; ſemer de loin en loin quelques réflexions, car elles ſont un ornement, mais amenées naturellement : enfin, être fidele au ſentiment, & le peindre avec la naïveté qui le caractériſe.

Quelques gens plus ſéveres que ſages, ont voulu proſcrire depuis peu les traits de la Fable, & ce qu'on appelle la Mithologie, comme un recueil de contes puériles, & indigne de la gravité de nos mœurs. Il ſeroit triſte pourtant de brûler Ovide, Homere, Heſiode, comme auſſi nos Opera, nos Tableaux, nos belles Tapiſſeries. Après tout, beaucoup de Fables ſont plus Philoſophiques qu'on ne s'imagine : elles ont fait autrefois l'inſtruction du Genre humain ; elles ſont mêlées de quelques inſipidités, mais quelle choſe eſt ſans mêlange? Y a-t-il rien de plus ſublime que Minerve la divinité de la ſageſſe, formée dans la tête du Maître des Dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la Déeſſe de la beauté obligée de n'être jamais ſans les Graces. Les Déeſſes des arts, toutes Filles de Mémoire ne nous avertiſſent-elles pas que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit. Ces Fables ont ſurvêcu aux religions qui les conſacroient ; les Temples de l'Egypte, de la Grece, de Rome, ne ſont plus, & Ovide ſubſiſte ; on a pû détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir.

Bien plus, les Fables préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & la plûpart des Hiſtoires profânes ſont le ſuccès des crimes. Jupiter dans la Fable deſcend ſur la terre pour punir Tantale & Lycaon ; mais dans l'Hiſtoire nos Tantales & nos Lycaons ſont les Dieux de la terre. Baucis & Philemon obtiennent que leur cabane ſoit changée en un Temple : nos Baucis & nos Philemons voient vendre par le Collecteur des Tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or dans Ovide. *Voltaire.*

L'eſprit humain aime les Fables. C'eſt que l'eſprit humain & le faux ſympatiſent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des Fables ; elle en plaira beaucoup plus : ainſi, le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux

nouvelle douceur aux Félicités dont nous jouiſſons.

Le plaiſir de bien faire, eſt la Félicité des belles ames.

Comme la ſanté eſt le Paradis du corps, le repos de la conſcience eſt le Paradis de l'ame; la vie ſe tourne ſur ces deux pôles. Tous les autres biens que nous ſouhaitons ſe peuvent perdre & acquérir ſans nous toucher d'une ſenſible douleur, ni d'un pareil contentement. *Nicole.*

La Félicité de ce monde eſt toujours eſtropiée: il y manque toujours quelque partie conſidérable, dont le défaut ôte même le plaiſir de la poſſeſſion de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entiere & parfaite, il la faut chercher ailleurs qu'en ce monde, & la forte perſuaſion où l'on doit être de ne point la trouver ici bas, eſt une grande préparation pour ſuivre ſans réſiſtance la vocation de Dieu.

FEMMES. La vanité, la honte, & ſurtout le temperament font ſouvent la valeur des Hommes & la vertu des Femmes.

La plûpart des honnêtes Femmes ſont des tréſors cachés, qui ne ſont en ſûreté que parcequ'on ne les cherche pas.

Si les Femmes étoient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice; qu'elles perdiſſent en un moment toute la fraîcheur de leur tein, qu'elles euſſent le viſage auſſi allumé, auſſi plombé qu'elles ſe le font par le rouge & par la peinture dont elles ſe fardent, elles ſeroient inconſolables.

Une belle Femme qui a les qualités d'un honnête homme, eſt ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux: l'on trouve en elle tout le mérite des deux ſexes.

Les Femmes ſont extrêmes: elles ſont meilleures ou pires que les hommes.

Les Femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes: mais les hommes l'emportent ſur elles en amitié.

Les Femmes font reſſentir aux hommes les plus grandes peines & les plus grands plaiſirs de la vie.

Rien ne prouve mieux l'excellent diſcernement des

Femmes, que de voir qu'elles mépriſent dans les hommes les manieres efféminées qu'ils contractent auprès d'elles.

Il y a telle Femme, qui anéantit ou enterre ſon mari, au point qu'il n'en eſt fait dans le monde aucune mention. *La Bruyere.*

Les Femmes du monde ſont ordinairement peu capables de diſcerner le véritable & ſolide mérite, & elles y ſont peu ſenſibles; mais elles ſont au contraire fort touchées des apparences & de tout ce qui eſt capable de ſurprendre & d'éblouir: les manieres civiles & polies les préviennent & les gagnent, & elles ſont aiſément vaincues par des reſpects exceſſifs & par la flatterie. Comme elles ne ſongent qu'à plaire, elles ne ſont preſque attentives qu'à ce qui plaît; & comme elles ſont toujours préparées à donner des louanges pour en recevoir, il n'eſt pas difficile aux perſonnes qui connoiſſent cette diſpoſition de leur paroître eſtimables, en témoignant pour elles beaucoup d'eſtime: elles ont outre ces défauts, celui de ne demeurer preſque jamais dans un ſage milieu, de porter trop loin leurs ſentimens, ou favorables, ou déſavantageux, de joindre à tout ce qu'elles entreprennent un degré d'activité & d'empreſſement, qui convertit tout en paſſion, & de ſouffrir avec beaucoup de peine les réflexions & les délais: leur ambition & leur jalouſie les rendent mutuellement ennemies, lors même qu'un intérêt commun paroît les unir: elles travaillent à ſe détruire par mille artifices; & pour parvenir à un nouveau dégré de crédit & de faveur, il y a peu de moyens qui leur paroiſſent injuſtes. L'état, le bien public, les devoirs les plus ſaints ſont ſacrifiés chez elles au deſir de la vengeance, ainſi qu'à la paſſion de l'amour.

Je ne ſçai ſi les exploits de Céſar & d'Alexandre, ſurpaſſent en rudeſſe la réſolution d'une belle jeune femme, nourrie à notre façon, à la lumiere & commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, ſe maintenant entiere au milieu de mille continuelles & fortes pourſuites. *Montaigne.*

Nos Peres dreſſoient la contenance de leurs filles

à la honte & à la crainte; (les courages & les deſirs toujours pareils,) nous à l'aſſurance, nous n'y entendons rien. *id.*

Il n'eſt paſſion plus preſſante que cette-ci, (l'amour) à laquelle nous voulons qu'elles réſiſtent ſeules, non ſimplement comme à un vice de ſa meſure, mais comme à l'abomination & exécration. *id.*

Certes le plus hardi & le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons réſigné aux Dames, & leur en quittons la gloire. Cela leur doit ſervir d'un ſingulier eſguillon à s'y opiniaſtrer : c'eſt une belle matiere à nous braver, & à fouler aux pieds cette vaine prééminence de valeur & de vertu que nous prétendons ſur elles. *id.*

Je requiers d'une Femme mariée, au-deſſus de toute autre vertu, la vertu œconomique. C'eſt ſa maîtreſſe qualité, & qu'on doit chercher avant toute autre choſe comme le ſeul douaire qui ſert à ruiner ou ſauver nos maiſons. Je vois avec deſpit en pluſieurs meſnages, Monſieur revenir tout mauſſade, & tout marmiteux du tracas des affaires environ midi, que Madame eſt encore à ſe coiffer & aſtiffer en ſon cabinet. C'eſt à faire aux Roynes : encore ne ſai-je. *id.*

Il eſt ridicule & injuſte que l'oiſiveté de nos Femmes ſoit entretenue de notre ſueur & travail. *id.*

La plus utile & la plus honorable ſcience & occupation à une mere de famille, c'eſt la ſcience du meſnage. *id.*

La ſociété des Femmes gâte les mœurs & forme le goût. L'envie de plaire plus que les autres, établit les parures, & l'envie de plaire plus que ſoi-même, établit les modes. Les modes ſont un objet important: à force de ſe rendre l'eſprit frivole, on augmente ſans ceſſe les branches de ſon commerce.

Dans les Pays où les Femmes vivent avec les hommes, l'envie qu'elles ont de plaire & le deſir que l'on a de leur plaire auſſi, font que l'on change continuellement de manieres: les deux ſexes s'y gâtent : ils perdent l'un & l'autre leur qualité diſtinctive & eſſentielle.

Sur la coquetterie & les airs que ſe donnent cer-

taines Femmes. Sempronia, dit un Auteur Anglois & d'une maniere ironique, eſt aujourd'hui la plus grande admiratrice qu'il y ait dans la Nation Françoiſe, mais elle eſt ſi modeſte qu'elle ne reçoit les Meſſieurs qui la viſitent qu'à ſa toilette. C'eſt un contraſte fort groteſque de voir cette belle créature parler de politique avec ſes cheveux flottans ſur ſes épaules & examiner ſon viſage dans un miroir. Qu'y-a-t'il de plus joli & plus agréable, que de l'entendre raiſonner, tantôt avec ſa Femme de chambre & tantôt avec ceux qui lui font viſite. Quelles charmantes tranſitions ne fait elle pas d'un Opera ou d'un Sermon à un peigne d'yvoire. Quel plaiſir n'ai-je pas à lui voir interrompre un récit de ſes voyages, pour donner une commiſſion à ſon Valet, & s'arrêter au milieu d'une réflexion morale, pour appuyer le bout de ſa langue ſur une mouche. *Spect.*

Les manieres d'agir enfantines ſont un des grands traits de la coquetterie des Femmes. *id.*

Il n'y a rien qui expoſe une Femme à de ſi grands dangers, que cet air gai & cet enjoument que quelques-unes affectent.

La ſociété dépend des Femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. *Voltaire.*

Pourquoi les Femmes ne cultiveroient elles pas les Arts & les Sciences: elles perfectionnent la raiſon, & l'eſprit donne des graces. Il a été un tems en France où les hommes penſoient déroger, & les Femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire: les uns ne ſe croyoient nés que pour la guerre ou pour l'oiſiveté, & les autres que pour la coquetterie. Eh pourquoi rougiroient-elles du mérite de la Science, l'Eſprit orné eſt une beauté de plus: c'eſt un nouvel empire. *Voltaire.*

Les Femmes ſont des maîtreſſes pour les jeunes gens, des compagnes pour les hommes plus âgés, & des nourrices pour les vieillards. *Oxenſt.*

Les vertus des Femmes ſont difficiles, parceque la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez ſoi; ne régler que ſoi & ſa famille; être ſimple, juſte & mo-

deſte ; vertus pénibles parcequ'elles ſont obſcures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuſe qu'à ſes propres yeux.

Dans les Femmes la modeſtie a de grands avantages, elle augmente la beauté, & ſert de voile à la laideur : elle en eſt même le ſupplément.

Rien n'eſt plus triſte que la vie des Femmes qui n'ont ſçu être que belles, car rien n'eſt plus court que le regne de la beauté : il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle Femme & une qui ne l'eſt plus.

C'eſt plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités, que les Femmes plaiſent aux Gens du monde qui n'aiment que leurs plaiſirs : ils veulent profiter des foibleſſes des perſonnes aimables : ils ne feroient rien de leur vertu : ils n'aiment point à eſtimer : ils aiment mieux être amuſés par des perſonnes peu eſtimables, que d'être forcés d'admirer des perſonnes vertueuſes.

Les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée : il faut ſatisfaire à la mode comme à une ſervitude fâcheuſe, & ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuſer.

Commerce des Femmes. Pour les recherches laborieuſes, pour la ſolidité du raiſonnement, pour la profondeur, il ne faut que des hommes : pour une élégance naïve, pour une ſimplicité fine & piquante, pour le ſentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'eſprit, il faut des hommes polis par le commerce des Femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs, grace à la forme de notre ſociété. *Fontenelle.*

Les Femmes qui veulent apprendre les hautes Sciences, en font volontiers un ſecret, car elles croient qu'elles ne ſont pas moins obligées à cacher les lumieres acquiſes de leur eſprit que les ſentimens de leur cœur, & que leur plus grande ſcience doit toujours être d'obſerver, juſqu'au ſcrupule, les bienſéances extérieures de l'ignorance. *Fontenelle.*

Le nombre des Femmes célebres qui ont illuſtré le beau ſiecle de Louis XIV, eſt une des grandes preu-

ves des progrès de l'eſprit humain. On ſe ſouviendra long-tems des Scuderi, des la Suze, des Deshoulieres, des Daciers, des Sevigné, des Lambert, des Daunoy, des Villedieu & de pluſieurs autres. *Voltaire.*

Les Femmes, ſi elles vouloient bien y faire attention, auroient infiniment à ſe plaindre des hommes, leſquels communément, ſemblent ne pas exiger d'elles qu'elles penſent, c'eſt-à-dire, qu'elles prennent connoiſſance d'aucune ſcience qui pourroit donner quelque ſolidité à leur eſprit. Cette indulgence mal entendue de la part des hommes leur fait un tort irréparable; car c'eſt ce qui les rend vaines, inappliquées, ſans connoiſſance, ſans fermeté : elles pourroient voir que les hommes, par la conduite qu'ils tiennent à leur égard, travaillent à former en elles tous les défauts qu'ils y reprennent. C'eſt par exemple une des maximes de leur politeſſe de ne leur parler que de bagatelles. Dans le langage qu'ils leur tiennent, dans les attentions qu'ils leur témoignent, on voit qu'ils les regardent comme des enfans, ou comme des idoles. La converſation qu'ils ont avec elles ſe borne toujours aux modes, au jeu, aux intrigues regnantes, & à un certain jargon de galanterie : c'eſt une eſpece de miracle quand quelqu'une d'entr'elles ſauve ſon eſprit de cette eſpece de ſervitude, & montre quelque juſteſſe & quelque ſolidité. On convient que ce n'eſt pas une grande perte pour elles de n'avoir pas appris les anciennes Langues, & qu'elles ne doivent pas avoir de regret à toutes les ſciences abſtraites qui en les appliquant trop, les rendroient inutiles à la Société; mais leur ſort eſt à plaindre de n'avoir la plupart aucune connoiſſance ſolide de notre Religion, d'ignorer l'hiſtoire du genre humain, qui eſt auſſi l'hiſtoire du cœur humain, & de ne ſavoir preſque rien des ouvrages de Dieu, & des grands principes de la Morale. *Pluche.*

Quelques Femmes croient qu'il eſt du bon air de ne pas s'abaiſſer juſqu'à ſe mêler du détail de leur maiſon & de leur famille; d'autres n'oſent ſe donner aucun ſoin dans la crainte de ſe fatiguer & de flétrir par là

leurs appas. L'orgueil & l'amour-propre mal-entendu leur font penſer, qu'elles ne doivent jamais deſcendre de leur grandeur, & qu'elles s'aviliſſent en s'occupant de devoirs qui ne leur paroiſſent pas aſſez élevés pour des Femmes de qualité : mais le moyen qu'une Femme s'attire du reſpect & de la conſidération, tandis qu'elle eſt fermement réſolue de ne mériter ni l'un ni l'autre. La Beauté ſeule ne ſuffit pas : elle ne dure pas aſſez long-tems pour pouvoir donner droit de compter ſur elle, & quand par haſard elle ne s'envole pas auſſi promptement qu'à l'ordinaire, ce ne ſeroit pas encore une sûr garant; car lorſque le tems a épuiſé la violence des premiers tranſports, & que la fraîcheur de la jeuneſſe eſt paſſée, quoiqu'il puiſſe reſter encore quelques attraits, les hommes recouvrent leur vue que la paſſion avoit éblouie, & ſe livrent à la cenſure autant qu'ils s'étoient livrés à l'admiration. N'a-t-on pas raiſon de plaindre un mari que ſes affaires obligent d'être ſouvent hors de chez lui, & à qui la conduite de ſa maiſon ſeroit même en quelque façon indécente, lorſqu'il ne trouve dans ſa famille ni ordre ni tranquillité, & qu'il n'entend que des plaintes de toute eſpece qui proviennent toutes cependant de la même cauſe : une Femme aſſurément ſe tromperoit fort, ſi elle croit compenſer tous ſes défauts par des parures ſuperflues : mais on la convainc enfin de ſon erreur, & il ne lui reſte que le chagrin de ſentir le peu de cas qu'on fait d'elle.

Quand l'affectation vient mettre la derniere main à une Femme de ce caractere le ridicule eſt complet, la ſingularité lui paroît la perfection la plus deſirable, parcequ'elle nous diſtingue des autres dans toutes les choſes de la vie, ſoit dans le bien, ſoit dans le mal, & cela lui ſuffit. Pour y parvenir elle ne fait ni ne dit rien comme une autre Femme, de crainte de reſſembler trop au vulgaire : il réſulte néceſſairement de ce principe qu'il faut qu'elle ait un langage particulier qui n'appartienne qu'à elle : les expreſſions, dont tout le monde ſe ſert, ſont trop communes & ne ſont pas d'ailleurs aſſez délicates. Les mouvemens ſont tous les jours plus étudiés : elle marche, comme ſi les

membres n'étoient unis enſemble que par des reſſorts mal faits ; on craint toujours quand on la voit entrer dans une chambre, qu'un faux pas ne dérange l'œconomie de ce corps artificiel.

Une femme ſenſée ne doit pas paroître déſirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les reſpects de tout le monde : elle doit ſe contenter qu'on lui rende ce qui lui eſt dû & avoir des égards pour les autres, ſi elle veut qu'ils en aient pour elle : elle n'en eſt pas plus fiere, parceque ſa robe eſt plus belle que celle d'une autre, & elle ne ſe conſole pas d'avoir moins d'eſprit, parcequ'elle a de plus belles dentelles. *Avis d'un Pere à ſa fille*.

FICTION. Le ſtyle de Fiction eſt plein d'images : tout y paroît vivant ; les comparaiſons abregées, c'eſt-à-dire les métaphores, la proſopopée, l'apoſtrophe, & toutes les figures les plus vives que la paſſion peut inſpirer

FIGURES (les) en matiere d'Eloquence ſont certains tours & certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque choſe de la maniere commune & ſimple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace & plus de force au diſcours. L'expoſition ſimple des choſes éclaire l'ame, mais elle ne l'émeut pas, au lieu que le ſtyle figuré imprime dans l'eſprit des Auditeurs & la choſe dont il s'agit & les ſentimens qui la font recevoir. C'eſt pourquoi l'Orateur qui en connoît le prix, & qui veut perſuader, s'attache à mettre ſouvent en œuvre ces expreſſions vives & agiſſantes, & ces tours ingénieux ſans leſquels le diſcours languiroit & ſeroit comme un corps ſans ame. Les Figures conſiſtent dans les mots ou dans les penſées : elles conſiſtent dans les mots comme dans ceux qu'on appelle Métaphoriques, & alors c'eſt une métaphore : cette Figure donne de la grace, de la force, de la nobleſſe au diſcours, elle y jette une grande variété : elle releve & ennoblit les choſes les plus petites & les plus communes ; elle plaît extrêmement par l'ingenieuſe hardieſſe qu'il y a d'aller au loin chercher des expreſſions étrangeres à la place des naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à

l'eſprit, en lui montrant une choſe & lui en ſignifiant une autre : elle donne du corps aux choſes les plus ſpirituelles, & elle en trace les images ſenſibles à l'imagination. Les Figures dans les penſées ont une infinité de branches ; ce ſont des manieres d'exprimer ſa penſée, tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, & de lui donner un tour éloigné du langage ſimple : telle eſt la circonlocution, la répétition, l'antitheſe, la proſopopée, & une infinité d'autres. *Modele d'Eloq.*

FILLES. La faute où l'on tombe en général dans l'éducation des Filles, eſt qu'on a grand ſoin de leur extérieur, & qu'on néglige leur eſprit, au lieu qu'on eſt très attentif à cultiver l'eſprit des garçons, & qu'on néglige leur corps. De là vient qu'une jeune Demoiſelle ſera l'admiration de toutes les aſſemblées où elle ſe trouve, pendant que ſon frere aîné craint de ſe trouver en Compagnie. Dès qu'une Fille eſt ſevrée, & avant qu'elle ſoit capable de ſe former aucune idée de la moindre choſe, elle eſt miſe avec un collier de fer autour du cou entre les mains d'un Maître à danſer, qui lui enſeigne une gravité ridicule, la force à porter la tête d'une certaine maniere, à ſe gonfler le ſein, & la menace qu'elle n'aura jamais de mari, ſuppoſé qu'elle marche, regarde ou ſe meuve de travers : tout ceci met l'eſprit de cette jeune Fille à la torture ; & ſon imagination eſt engagée à tourner tous ſes efforts du côté des ornemens extérieurs, puiſqu'ils doivent décider de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune dans ce monde. Elle ſe flatte même que ſi elle peut avoir une taille fine & avantageuſe, elle eſt aſſez propre pour tout ce à quoi ſon éducation lui fait croire qu'elle eſt deſtinée. L'unique but de ſes parens eſt de la rendre une perſonne agréable ; toute leur dépenſe, tous leurs ſoins ſe terminent là ; & c'eſt à cette folie preſque univerſelle des Peres & des Meres que nous devons la nombreuſe engeance de nos Coquettes. Il y a ſans doute un milieu à prendre en cela : on ne doit pas négliger l'air & la tournure de ſa perſonne, mais on doit ſurtout avoir ſoin de lui cultiver l'eſprit. Suivant qu'on donne la préférence à l'un ou à l'autre, vous voyez que l'eſprit eſt entraîné par les cupidités du corps,

ou que le corps exprime les vertus de l'eſprit. *Spectateur Anglois.*

FINESSE. La plus ſubtile de toutes les Fineſſes eſt de ſavoir feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend, & on n'eſt jamais ſi aiſément trompé que quand on ſonge à tromper les autres.

Le vrai moyen d'être trompé, c'eſt de ſe croire plus fin que les autres.

La Fineſſe eſt l'occaſion prochaine de la fourberie, de l'un à l'autre le pas eſt gliſſant : le menſonge ſeul en fait la différence; ſi on l'ajoute à la Fineſſe, c'eſt fourberie.

Avec les gens, qui par Fineſſe écoutent tout & parlent peu, parlez encore moins, ou ſi vous parlez beaucoup, dites peu de choſes.

Il y a des rencontres dans la vie, où la vérité & la ſimplicité ſont le meilleur manege du monde.

FLATTERIE (la) eſt un commerce de menſonge fondé d'un côté ſur l'intérêt, & de l'autre ſur l'orgueil. Celui qui flatte a le deſſein de tromper, mais pour plaire; celui qui eſt flatté eſt préparé par ſon orgueil à la ſéduction d'être trompé : il ſouhaite que ce qu'il a de mérite ſoit connu, & c'eſt le toucher dans un endroit fort ſenſible que de lui apprendre que tout le monde y eſt attentif.

Ceux qui ſont les plus livrés à la Flatterie, comme le ſont les Princes, ne ſavent pas qu'ils y ſont livrés, car la Flatterie eſt un mal, qui a preſque toujours ſon effet ſans avertir, parcequ'il commence par aveugler.

Cet aveuglement vient de deux cauſes: La premiere, de l'inclination ſecrette qu'ont tous les hommes, & ſur-tout les Grands, à recevoir ſans précaution la louange; & la ſeconde, de la reſſemblance de la Flatterie avec une affection ſincere & avec un reſpect légitime.

On condamne en idée la Flatterie, mais l'on n'en fuit pas moins la ſéduction : on rougiroit d'avouer qu'on en eſt le jouet; mais l'on n'en eſt pas moins dépendant, moins eſclave.

La Flatterie groſſiere offenſe un homme délicat, au lieu de lui plaire, & elle eſt ordinairement punie par le mépris; mais quand c'eſt une main habile qui

l'a préparée, & qui a ſu épargner la pudeur de celui qui eſt flatté & contente ſa vanité, il faut avoir beaucoup d'eſprit pour la rejetter.

Les Flatteries ingénieuſes & concertées pénetrent le cœur & l'amolliſſent: elles reviennent ſouvent à l'eſprit; on y fait des réflexions & l'on s'y arrête: ces retours ſont ſuivis d'un nouveau penchant à la Flatterie. L'unique moyen de s'en défendre eſt de fermer les oreilles à des paroles agréables.

Rien n'eſt plus capable de rendre la Flatterie odieuſe aux Princes, que de la bien connoître; car il ne faut qu'un orgueil un peu plus délicat que le vulgaire, pour repouſſer des louanges que le menſonge donne, & qui partent d'un cœur rampant & intéreſſé.

Il y a des moyens de diſcerner les Flatteurs d'avec l'ami ſincere, car les dehors de l'un & de l'autre ſont fort reſſemblans. Un Flatteur donne des louanges à tout ce que le Prince aime; il en donne de grandes à des actions ou à des qualités communes. L'étude & l'affectation paroiſſent dans tout ce qu'il dit: il eſt toujours prêt à imiter ce qu'il voit dans le Prince, & juſqu'aux mouvemens du corps. S'il voit le Prince ému de quelque paſſion, il la juſtifie par ſes diſcours: c'eſt ſur-tout dans ces momens où le Flatteur ſe démaſque & ſe montre à viſage découvert. Il prend ſoin d'écarter tous ceux qui pourroient être connus du Prince, & attirer ſa confiance par leur mérite. *Inſt. d'un Pr.*

La Flatterie rend les Princes plus hardis à faire des crimes.

Les Flatteries outrées ſont payées de mépris ou de haine par ceux même que l'on flatte.

Il eſt également dangereux de flatter trop, & de ne flatter jamais.

La flatterie eſt une fauſſe monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

L'on s'inſinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les paſſions qui occupent leur ame, ou en compatiſſant aux infirmités qui affligent leur corps: en cela ſeul conſiſtent les ſoins qu'on peut leur rendre; de-là vient que celui qui ſe porte bien & qui deſire peu, eſt moins facile à gouverner.

Il n'eſt point d'ennemis plus déguiſés qu'un Flatteur, qu'un ambitieux & qu'un envieux.

La plupart des hommes donnent dans cette Flatterie qui juſtifie leurs goûts, & qui n'eſt pas tout-à fait menſonge : ils ne ſauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur diſent un bien d'eux-mêmes dont ils ſont convaincus. La Flatterie qui ſe fonde ſur une baſe ſolide eſt la plus ſubtile de toutes : il faut avoir le diſcernement très fin pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle n'étourdira point un Héros du récit empoulé de ſes victoires : elle prendra l'air du ſentiment ; elle ſe menagera délicatement des entrées, elle paroîtra franche & naïve. Comment un Héros, comment un Prince ſpirituel peut-il ſe fâcher d'entendre dire une vérité, que la vivacité d'un ami ſemble laiſſer échapper ? En général il eſt plus juſte de plaindre les Rois que de les condamner : ce ſont les Flatteurs, & plus qu'eux encore les Calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du Public, de même que tous ceux qui ſont aſſez ennemis des Princes pour leur déguiſer la vérité.

La plupart des gens ne nous aiment & ne nous trouvent de l'eſprit qu'à proportion que nous les eſtimons. La Flatterie eſt un piége ſi délicat que les plus ſages, avec toutes leurs réflexions, deviennent quelquefois la dupe de leur propre cœur ; & ſi l'on n'eſt bien ſur ſes gardes, les lâches adreſſes des Flatteurs gâtent les meilleurs eſprits. C'eſt là l'écueil ordinaire des femmes : leur cœur ne peut guere tenir contre ceux qui ſavent bien vanter leurs charmes.

Le Flatteur réunit dans ſon caractere pluſieurs vices infâmes : car il eſt menteur en diſant des choſes qu'il ne croit point ; il eſt fourbe, car il parle contre ſon ſentiment ; il eſt poltron, car il n'oſe dire ce qu'il penſe ; il eſt méchant, car il verſe de l'huile ſur le feu de l'amour-propre d'autrui ; il eſt impie, car il donne de l'encens au vice du prochain, & il eſt ſouvent ennemi ſecret de ceux dont il ſe dit ami. *Oxenſt.*

FOIBLESSE de l'homme. On veut quelquefois cacher ſes foibles, ou diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait.

Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joies, & ſe laiſſent dominer par de petits chagrins : rien n'eſt plus inégal & moins ſuivi que ce qui ſe paſſe en ſi peu de tems dans leur cœur & dans leur eſprit : le remede de ce mal eſt de n'eſtimer les choſes du monde préciſément que ce qu'elles valent.

FOLIE. La Folie nous ſuit dans tous les tems de la vie : ſi quelqu'un paroît ſage, c'eſt ſeulement que ſes folies ſont proportionnées à ſon âge & à ſa fortune.

Les Foux ſont aſſez communs dans le monde, mais les bons plaiſans y ſont rares.

FONTENELLE. On peut le regarder comme l'eſprit le plus univerſel que le ſiecle de Louis XIV ait produit : il a reſſemblé à ces terres heureuſement ſituées qui portent toutes ſortes de fruits. Il fut le premier qui porta l'élégance dans les ſciences les plus obſcures ; témoin ſon Hiſtoire de l'Académie. Ses Eloges des Académiciens ont le ſingulier mérite de rendre les ſciences reſpectables : enfin, on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumiere & des graces ſur les ſciences abſtraites : tant de talens ont été ſoutenus par la connoiſſance des langues & de l'hiſtoire, & il a été ſans contredit au-deſſus de tous les Savans qui n'ont pas eu le don de l'invention. *Voltaire.*

FORTERESSES. Les Armées & les Fortereſſes ſont d'une utilité égale pour les Princes ; car s'ils peuvent oppoſer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent ſauver cette armée ſous le canon de leur Fortereſſe en cas de la bataille perdue ; & le ſiege que l'ennemi entreprend de cette Fortereſſe lui donne le tems de ſe refaire, & de ramaſſer de nouvelles forces.

Dans les pays où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre feront la guerre trente années, & gagneront, ſi elles ſont heureuſes, pour prix de 20 batailles dix milles de terre.

Dans des pays ouverts le ſort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, & lui ſoumet des Royaumes entiers. Alexandre, Céſar, Genghiskam, devoient leur gloire à ce qu'ils trouverent peu de places fortifiées, dans les pays qu'ils con-

quirent. Le Vainqueur de l'Inde ne fit que deux ſieges en ſes glorieuſes campagnes : l'Arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugene, Villars, Malborough & Luxembourg étoient de grands Capitaines ; mais les Forterelles émoufferent en quelque façon le brillant de leur ſuccès. Les François connoiſſent parfaitement l'utilité des forterelles ; car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné, c'eſt comme une double chaîne de places fortes. La Frontiere de la France du côté de l'Allemagne eſt comme une gueule ouverte de lion qui préſente deux rangées de dents menaçantes pour arrêter les efforts de toute invaſion. *Voltaire.*

FORTUNE. Un homme qui n'a jamais été aux priſes avec la Fortune a raiſon de ſe chercher en lui-même, puiſqu'il ne s'eſt pas encore trouvé.

Il faut avoir plus de courage pour ſe défendre contre la bonne fortune que contre la mauvaiſe. Comme la tempête eſt l'école des Pilotes, la mauvaiſe Fortune eſt celle des grands courages.

La Fortune ne peut rien ôter au Sage, parcequ'elle ne lui donne rien.

Puiſqu'il n'eſt point de dignité qui mette à l'abri celui qui la poſſede des coups de la Fortune, il faut regarder tous ceux qui ſont au deſſous de nous, comme des perſonnes qui occupent notre place, nous la pouvons demain remplir.

Les grands Hommes ſont toujours eux-mêmes, dans l'une & l'autre Fortune.

Un grand Capitaine n'a qu'à vivre long-tems pour éprouver les revers de la Fortune.

Le Ciel accorde rarement une grande Fortune avec l'art de s'en ſervir.

L'orgueil, la fierté, la débauche & la cruauté, ſont les ſuites ordinaires des grandes Fortunes.

Les gens de cœur & d'eſprit, ſe font leur Fortune eux-mêmes.

Le bonheur & le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la Fortune.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur Fortune.

La Fortune fait paroître nos vertus & nos vices,

comme la lumiere fait paroître les objets.

La Fortune & l'humeur gouvernent le monde.

Il faut une ſorte d'eſprit pour faire Fortune, & ſurtout une grande Fortune : ce n'eſt ni le bon, ni le bel eſprit, ni le grand, ni le ſublime, ni le fort, ni le délicat: je ne ſais préciſément lequel c'eſt, & j'attends que quelqu'un veuille m'en inſtruire.

De tous les moyens de faire ſa Fortune, le plus court & le meilleur eſt de mettre les gens à voir clairement leur intérêt de vous faire du bien.

Il n'y a rien qui ſe ſoutienne plus long-tems qu'une médiocre Fortune: il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande Fortune.

Jeuneſſe de Prince, ſource de belles Fortunes.

Un homme d'eſprit fait fortune par haſard, ou par la rencontre de pluſieurs incidens qui réuſſiſſent.

Rien ne s'apprend moins par les regles, que la ſcience qui conduit à la Fortune. Les circonſtances des tems & des perſonnes ſont ſi différentes & changent ſi fort l'état des évenemens, qu'on ne ſauroit donner des maximes aſſurées pour ſe conduire dans le chemin que tiennent preſque tous ceux qui ſont dans le grand monde. L'uſage & l'expérience ſont les guides les plus fideles dont on puiſſe ſe ſervir dans cette voie difficile; & c'eſt ſur leurs conſeils qu'on doit ſe regler. La premiere choſe que nous enſeigne cette expérience, conſiſte à nous défier d'elle, & à douter toujours des ſuccès de ce qui a déja réuſſi ſi ſouvent; la Fortune qui eſt naturellement inconſtante & capricieuſe, ſe laſſe de favoriſer les mêmes entrepriſes & les mêmes moyens: l'amitié même de ceux qui gouvernent, qui ſemble être le plus ordinaire moyen pour parvenir, devient quelquefois la ſource de la ruine de ceux qui ſe repoſent trop là-deſſus. 2°. Un mérite brillant & diſtingué, donne une ſecrette jalouſie qui eſt une eſpece de haine & d'averſion, d'autant plus dangereuſe qu'on la cache davantage & qu'on la connoît plus injuſte. Etrange corruption du cœur de l'homme! nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les admirer.

De toutes les parties qui compoſent la ſcience de la Fortune, il n'en eſt point de ſi néceſſaire que celle qui

enſeigne le ſecret d'autrui : il faut moins ſavoir ce qu'on penſe ſoi-même que ce que penſent les autres ; comme on doit moins ſavoir ſon jeu que le jeu de ſon adverſaire quand on joue au trictrac. Tout le monde eſt l'adverſaire d'un homme qui veut faire Fortune, mais la principale choſe dont il eſt important d'être inſtruit & bien prévenu, c'eſt qu'il y a mille reſſorts ſecrets qui produiſent des effets conſidérables, & dont on ne ſauroit pénétrer la cauſe véritable.

La vanité naturelle à tous les gens qui ont beaucoup d'eſprit, eſt une mauvaiſe diſpoſition à faire bien leur cour, parconſéquent à faire Fortune. La plupart ne peuvent s'accoutumer à ſe voir préférer des perſonnes indignes de leur être comparées, à cacher la meilleure partie de ce qu'ils valent pour ne point donner de jalouſie, à voir des Supérieurs ſe faire honneur du travail & des talens de ceux qui ſervent ſous eux. Enfin, à regarder la faveur avec le même reſpect qui n'eſt dû qu'au mérite : en un mot, ceux qui ont beaucoup d'eſprit ont des répugnances à s'accommoder aux maximes du monde.

Il y a moins d'honnêtes gens que d'autres qui faſſent Fortune : les vrais honnêtes gens ont dans le cœur une incapacité naturelle de connoître le monde, qui les empêche encore plus d'y réuſſir que toutes leurs paſſions.

La raiſon en eſt que le monde n'étant qu'injuſtice & fourberie, quand on eſt né honnête, équitable, ſincere, on ne ſauroit comprendre qu'après une longue & triſte expérience & lorſqu'il n'eſt plus tems, que les hommes ſoient ſi différens entr'eux, & que les mêmes choſes qui paroiſſent ſi belles ou ſi difformes aux uns, paroiſſent tout le contraire aux autres ; au lieu que les mal-honnêtes gens ne ſentent rien dans eux-mêmes, qui contrediſe à ce qui ſe pratique dans le monde, n'ont aucune peine à le connoître pour tel qu'il eſt, & à s'accommoder d'abord à ſes maximes. *S. Réal.*

Les Fortunes médiocres ſont bien plus à ſouhaiter que les grandes ; celles-ci nous déguiſent ſi fort, que nous avons de la peine à nous connoître. *Seneque.*

Une Fortune rapide rend un homme audacieux & remuant : une fortune exercée le rend habile ; rien n'attire à un homme plus de conſidération que lorſqu'on s'imagine que quelque puiſſance ſupérieure prend ſoin de le conduire. *Tu portes Céſar & ſa Fortune*, diſoit Jules Céſar.

Il y a peu de grandes Fortunes innocentes.

Charles-Quint diſoit que la Fortune aimoit les jeunes gens.

FOY. La Foy nous a été donnée pour être notre guide dans ce monde-ci, mais la Foy nous doit conduire dans l'autre en captivant la raiſon ſous le joug de la révélation ; ce qui ne ſauroit être que très agréable à Dieu, auquel nous ſacrifions par-là la raiſon, qui eſt la grande prérogative que nous avons ſur les autres animaux de la terre.

Tout homme qui croit ce que ſa Religion lui enſeigne, eſt ſelon la Loi honnête homme, & eſt conſidéré des autres comme un homme de bien : cela ſeul me ſemble un grand avantage qu'on tire de la Foy dans ce monde, quand même il n'y en auroit point d'autre à eſperer. Un homme qui ne croit rien eſt un monſtre de nature ; car il vit ſans ſavoir pourquoi, & meurt ſans ſavoir ce qu'il deviendra : dans ce monde-ci il eſt privé de la conſolation de l'eſpérance, & dans l'autre, il ſera confus de la certitude des peines éternelles. *Oxenſt.*

Il n'y a rien de ſi contraire à la raiſon que le déſaveu de la raiſon dans les choſes qui ſont de Foy. Si on ſoumettoit tout à la raiſon, notre Religion n'auroit rien de myſtérieux & de ſurnaturel. *Paſcal.*

FRANÇOIS. Un des grands défauts de notre Nation, c'eſt de ramener tout à elle, juſqu'à nommer étrangers dans leur propre pays ceux qui n'ont pas bien, ou ſon air, ou ſes manieres : delà vient qu'on nous reproche juſtement de ne ſavoir eſtimer les choſe que par le rapport qu'elles ont avec nous & avec nos mœurs. *Eſprit des Nat.*

Si le François ne peut ſans s'expoſer à de trop grands orages ſe gouverner par lui-même, il eſt certain que c'eſt le premier des Peuples du monde pour être en ſe-

cond : il auroit quelque peine à trouver dans lui-même l'exécution de ſes propres loix : il ne pourroit ſoutenir une conſtitution auſſi délicate & pleine de jalouſies que celle de l'Allemagne, auſſi forte que celle d'Angleterre, auſſi ſinguliere que celle de Veniſe : je ne le crois point appellé au ſyſtême univerſel du Commerce comme l'Angleterre & la Hollande, ni à la domination univerſelle, comme les Romains, mais il excellera toujours ſur toutes les Nations dans les ſecondes parties de l'Etat. Activité inconcevable, adreſſe inimitable dans l'exécution, reſſources toujours prêtes, courage brillant, impétuoſité ou plutôt flamme, qui porte du premier eſſor à tous les objets, intrigues & inſinuations dans la politique ; ingénieuſe & ſavante légiſlation comparable à celle des Grecs & de tous les Anciens : enfin, le don d'agréer & de plaire mêlé parmi tous ſes talens pour en aſſurer le ſuccès en faveur de l'Etat. *Id.*

La France eſt le pays de l'imitation, & la mode aſſujettit même le Souverain. Le François n'a pas la force de ſuivre ſon bon eſprit ; il eſt entraîné par la façon de penſer qui eſt d'uſage. Il eſtime le mérite, & il s'en moquera par legereté : il admire la vertu, & il en rougira dans l'occaſion. En général le François, juſqu'à l'âge de 40 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au milieu de ſa carriere, vit dans un mouvement incompatible avec la ſageſſe. Nos Ennemis demandent tout ce tems pour épuiſer ce fond de legereté & de vains amuſemens dont on nous entoure dès le berceau ; modes, parures, frivoles entretiens, circulation de viſites, airs, manieres, homme du jour, bon ton, bonne compagnie, romans, rafinement dans la table & les équipages, guerres d'amour, bruits & clameurs d'une jeuneſſe tumultueuſe qui prodigue ſa ſanté, caprice d'honneur, railleries de la vertu : enfin, tout ce tourbillon d'atômes qui errent au haſard dans la tête, & qui l'occupent pendant une vingtaine d'années ; mais le François parvenu à l'âge de 40 à 45 ans n'eſt plus reconnoiſſable. *Id.*

La Nation Françoiſe eſt de toutes les Nations celle

qui a produit le plus de ces Ouvrages de littérature legere qui conviennent à toutes ſortes d'eſprits.

L'eſprit de ſociété eſt le partage naturel des François; c'eſt un mérite & un plaiſir dont tous les Peuples ont ſenti le beſoin. *Voltaire.*

FRERE (amitié de) c'eſt un beau nom que le nom de Frere; mais ce mélange de biens, ces partages, & que la richeſſe de l'un ſoit ſouvent la pauvreté de l'autre; cela détrempe merveilleuſement & relaſche cette ſoudure fraternelle. Les Freres ayant à conduire le progrès de leur avancement, en même ſentier & même train, il eſt force qu'ils ſe heurtent & choquent ſouvent. *Montaigne.*

FRIVOLITE'. Quand on ſe livre à des occupations frivoles, on devient incapable de grands deſſeins; rarement le ſiecle de la frivolité eſt le ſiecle des grands Hommes.

G

GALANTERIE. La Galanterie eſt un foible de cœur, ou peut-être un vice de la complexion. La coquetterie eſt un déréglement de l'eſprit.

GENERAL. C'eſt beaucoup pour un Général que le talent des diſpoſitions pour une bataille : le ſuccès en eſt ſouvent dû aux plus petites circonſtances.

Le choix d'un Général influe beaucoup dans les moyens d'abreger la guerre. Non-ſeulement il faut un homme capable de commandement, il faut encore qu'il ſoit propre pour le genre de guerre que l'on a à faire ; tel ſera bon dans un pays de poſtes, qui ne ſera pas ſuffiſant pour un pays découvert & étendu : il faut que les intentions s'accordent avec les talens. Tel auroit pû, ſelon l'ordre de ſes talens, faire des prodiges, qui ne les veut pas faire pour ne point abreger le tems de ſon regne. On a fait dire il y a longtems à un grand Général, à quelqu'un qui le preſſoit de ſuivre une victoire, *Nous n'aurions plus rien à faire.*

Un Général intelligent & actif inquiete les ſubſiſtances & trouble les fourrages de ſon ennemi, l'oblige à n'avoir rien qu'au moyen de fortes eſcortes, ou de détachemens conſidérables, qui fatiguent ſes troupes & diviſent ſes forces : il partage ſon attention ; il le met dans le cas de ne pas haſarder un mouvement dans la crainte de ſe trop haſarder : la guerre alors eſt offenſive d'un côté & défenſive de l'autre, parceque l'un en impoſe, & l'autre reçoit pour ainſi dire l'ordre. *Pecquet.*

Un Général doit pourvoir aux moyens de la ſubſiſtance de ſon armée : il ne fait point faire, ſans une néceſſité preſſante, des marches forcées, qui rarement ſe peuvent faire ſans déſordre ; il n'envoie point de détachemens foibles en campagne ; il n'engage point une affaire, & ne ſe porte point en avant ſans aſſurer ſa retraite en cas d'échec ; il meſure ſes entre-

priſes ſur ſes forces réelles ; il fait ſes dernieres diſpoſitions de maniere à s'aſſurer des quartiers d'hiver, d'où il puiſſe déboucher avantageuſement pour la campagne ſuivante. *id.*

Les Généraux d'Armée doivent plus faire que dire.

Les Généraux d'Armée doivent prendre la réſolution des grandes entrepriſes ſur les diſpoſitions de leurs ſoldats.

On doit ôter le commandement à ceux qui n'ont pas aſſez de courage pour ſe faire obéir.

Un Général odieux ne doit point commettre ſon autorité.

Il faut renoncer au commandement ou ſurpaſſer ſes concurrens en vertu, en fermeté, & en tout ce qui regarde la ſcience militaire.

Rien ne nourrit davantage l'envie de regner que d'avoir le commandement des armées.

Un Général doit avoir en ſoi ces quatre marques ? la ſcience au fait militaire, la vertu, l'autorité, & la félicité. *Ciceron.*

Quand un Général eſt odieux à ſon armée, c'eſt un grand haſard s'il réuſſit.

Un Général ne doit jamais expoſer ſa vie que quand ſon armée eſt menacée d'une entiere défaite, alors il eſt également obligé & de périr s'il eſt néceſſaire, & de ſe conſerver pour elle, s'il n'eſt pas néceſſaire qu'il périſſe. La valeur d'un Prince trop haſardeux, peut entraîner des ſuites très funeſtes : une ſeule campagne pourroit renverſer ce qui auroit fait l'honneur & la proſpérité de vingt autres ; il y a grande différence entre eſtimer beaucoup la gloire, ou peu ſa vie.

Dans un tems de paix, comme la valeur eſt hors de l'occaſion & de peu d'uſage, elle laiſſe ſouvent des hommes, que des victoires ont rendus célebres, très foibles & très médiocres par rapport à d'autres objets. On eſt étonné, quand on les voit ſeuls & ſans armées, combien il y a de diſtance entre un Général & un grand Homme, combien ils conſervent de petiteſſes & de vaines craintes.

On doit moins s'arrêter ſur les Généraux qui n'ont montré qu'un bonheur conſtant, ou une féroce valeur, que ſur ceux qui ont réparé le petit nombre de leurs Soldats par tout l'art de la guerre, par des campemens avantageux, des retraites heureuſes, des embuſcades dreſſées avec fineſſe, des coups imprévus & vigoureux. Il y a plus à apprendre en étudiant une ſeule Campagne d'Annibal ſur le Tibre, de Céſar dans les Gaules, des Romains dans la plupart de leurs guerres; que dans toutes les victoires d'Attila, d'Alaric, de Tamerlan, ou de tel autre Barbare, à qui un courage brutal & des Troupes innombrables ont tenu lieu de génie.

On a remarqué que les plus grands Généraux de l'Empire ont ſouvent été tirés d'Italie. Ce pays dans ſa décadence, porte encore des hommes qui font ſouvenir de ce qu'il étoit autrefois. *Voltaire.*

Un homme d'un grand mérite ſe rend bientôt digne des premieres places : quiconque a le génie de ſon art & du commandement, paſſe bien vîte & ſans effort du petit au grand. *Id.*

GENEROSITE'. Ce qui paroît Généroſité, n'eſt ſouvent qu'une ambition déguiſée, qui mépriſe de petits intérêts pour aller à de plus grands.

GENIE. Les ames à génie, ſi l'on peut parler ainſi, n'ont beſoin d'aucun ſecours étranger, elles tirent tout d'elles-mêmes. Le Génie eſt une lumiere & un feu d'eſprit qui conduit à la perfection par des moyens faciles.

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître ? elle ſe plaît à former des ſujets qu'elle doue de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts & les ſciences; & c'eſt aux Princes à récompenſer leurs veilles. *Extrait d'une Lettre du Prince Royal de Pruſſe, aujourd'hui Roi de Pruſſe à M. de Voltaire.*

Tel eſt le deſtin des grands Hommes : leur Génie ſupérieur les expoſe toujours en butte aux traits envénimés de la calomnie & de l'envie. Volf, le plus célebre Philoſophe de nos jours, pour avoir porté la lumiere dans les endroits les plus ténébreux de la

Métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matieres d'une maniere également relevée que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irréligion & d'athéiſme. *De la même.*

La nature forme les hommes de Génie comme elle forme au ſein de la terre les métaux précieux, bruts, informes, pleins d'alliage & de matieres étrangeres. L'art ne fait pour le Génie que ce qu'il fait pour ces métaux : il n'ajoute rien à leur ſubſtance, il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger & découvre l'ouvrage de la nature. *Dallemb.*

Une expreſſion de Génie n'eſt pas un mot nouveau dicté par la ſingularité ou par la pareſſe ; c'eſt la réunion néceſſaire & adroite de quelques termes connus pour rendre avec énergie une idée nouvelle : c'eſt la ſeule maniere d'innover qui ſoit permiſe en écrivant. *Id.*

Genies, grands Génies en fait d'ouvrages d'eſprit. Il y a dans le reſpect dû aux grands Génies, un excès à craindre comme dans les meilleures choſes : il ne faut pas pouſſer l'admiration pour eux juſqu'à n'oſer porter les yeux ſur leurs défauts, car ils ne ſont pas grands d'une perfection abſolue, mais ſeulement d'une perfection relative qui conſiſte dans le grand nombre des beautés & dans la rareté des défauts par rapport à d'autres Ecrivains. Il faut donc en les admirant, conſerver toujours la liberté de ſon jugement, & ſonger que tout Lecteur eſt leur juge naturel, puiſqu'après tout, ils ne ſont grands que par le plaiſir qu'ils nous font.

Un homme peut avoir une littérature immenſe, avoir du goût, & être un critique des plus éclairés ; il y a une grande diſtance de tout cela au Génie. La ſcience & l'eſprit conduiſent un Artiſte, mais ne le forment en aucun genre. *Voltaire.*

Il ſera difficile déſormais qu'il s'éleve des Génies nouveaux, à moins que d'autres mœurs, un autre ſorte de gouvernement ne donnent un tour nouveau aux Eſprits. Il ſera impoſſible qu'il ſe forme des Savans univerſels, parceque chaque ſcience eſt devenue immenſe : il faudra néceſſairement que chacun ſe ré-

duiſe à cultiver une petite partie du vaſte champ que le ſiecle de Louis XIV a défriché. *Id.*

Ce ſont les grands Génies qui enfantent les grands deſſeins.

Le maniement des affaires s'accommode mieux des hommes de Génie, & la ſociété des gens d'eſprit.

GEOGRAPHIE. La Géographie & la Chronologie ſont les deux rejettons & les deux ſoutiens de la ſcience de l'Hiſtoire. L'une diſtribue les hommes ſur notre globe, l'autre les place dans les tems : toutes deux tirent un grand ſecours de l'hiſtoire de la terre & de celle des Cieux, c'eſt-à-dire, des faits hiſtoriques & des obſervations céleſtes ; en un mot, la Chronologie & la Géographie ſont, à parler poétiquement les filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Guillaume de l'Iſle a reformé la Géographie qui aura long-tems beſoin d'être perfectionnée : il a enſeigné à Louis XV la Géographie, & n'a point fait de meilleur Eleve. Ce Monarque a compoſé, après la mort de ſon Maître, un Traité du cours de tous les Fleuves. *Voltaire.*

La Géographie eſt abſolument néceſſaire pour la navigation, & même pour le Culte divin. On peut dire auſſi que l'Aſtronomie a les mêmes utilités, & qu'elle eſt infiniment digne de tous les eſprits par le grand & ſuperbe ſpectacle qu'elle leur préſente, par l'ordre & le cours de ces grands globes qui roulent ſur nos têtes.

GEOMETRIE. La Géométrie eſt la ſcience des propriétés de l'étendue, en tant qu'on la conſidere comme ſimplement étendue & figurée : c'eſt pour déterminer plus facilement les propriétés de l'étendue, qu'on y conſidere d'abord une ſeule dimenſion, c'eſt-à-dire la longueur : enſuite deux dimenſions qui conſtituent la ſurface ; enfin, les trois dimenſions enſemble d'où réſulte la ſolidité. Ainſi, c'eſt par une ſimple abſtraction de l'eſprit, que la Géometrie enviſage les lignes comme ſans largeur, & les ſurfaces comme ſans profondeur.

L'eſprit Géometre eſt un eſprit de calcul & de combinaiſon, mais de combinaiſon ſcrupuleuſe & lente,

qui examine l'une après l'autre toutes les parties de ſon objet, qui les compare ſucceſſivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune & de les rapprocher par toutes leurs faces; en un mot, qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a ſoin de le bien aſſurer avant que de paſſer au ſuivant. *Dallemb.*

La Géométrie & la Phyſique ſont très unies par elles mêmes, & très dépendantes du ſecours l'une de l'autre. La Géométrie n'a preſque aucune utilité, ſi elle n'eſt appliquée à la Phyſique; & la Phyſique n'a de ſolidité qu'autant qu'elle eſt fondée ſur la Géométrie: il faut que les ſubtiles ſpéculations de l'une prennent un corps, pour ainſi dire, en ſe liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences naturellement bornées à des cas particuliers prennent par le moyen de la ſpéculation un eſprit univerſel & ſe changent en principes. En un mot, ſi toute la nature conſiſte dans les combinaiſons innombrables des figures & des mouvemens, la Géométrie qui ſeule peut calculer des mouvemens & déterminer des figures, devient indiſpenſablement néceſſaire à la Phyſique; & c'eſt ce qui paroît viſiblement dans les ſyſtêmes des corps céleſtes, dans les loix du mouvement, dans la chûte accélerée des corps péſans, dans les réflexions & les réfractions de la lumiere, dans l'équilibre des liqueurs, dans la méchanique des organes des animaux, enfin dans toutes les matieres de Phyſique qui ſont ſuceptibles de préciſion. *Fontenelle.*

La Géométrie & l'Algebre ſont deux Sciences, heureuſement introduites dans la Phyſique: partout où elles peuvent s'appliquer, elles y portent l'exactitude & la préciſion qui leur ſont propres: elles répandent la lumiere dans l'eſprit: elles le font raiſonner juſte; il chemine plus vîte & plus ſurement.

L'Eſprit Géométrique n'eſt pas ſi attaché à la Géométrie qu'il n'en puiſſe être tiré & tranſporté à d'autres connoiſſances. Un Ouvrage de Morale, de politique, de critique en ſera plus beau, toutes choſes d'ailleurs égales s'il eſt fait de main de Géometre. L'ordre, la netteté, la préciſion, l'exactitude qui regnent dans les bons Livres depuis un certain tems, pourroient

bien avoir leur premiere ſource dans cet Eſprit Géométrique, qui ſe répand plus que jamais, & qui en quelque façon ſe communique de proche en proche à ceux même qui ne connoiſſent pas la Géométrie.

Enfin tout ce qui nous éleve à des réflexions, qui, quoique purement ſpéculatives, ſont grandes & nobles, eſt d'une utilité qu'on peut appeller ſpirituelle & philoſophique. L'eſprit a ſes beſoins & peut-être auſſi étendus que ceux du corps, il veut ſavoir: tout ce qui peut-être connu & découvert eſt de ſon reſſort, parcequ'il eſt deſtiné à connoître la vérité. *Fontenelle.*

GLOIRE. Entre tous les moyens d'acquérir de la Gloire, le premier & le plus sûr, c'eſt de ne rien faire dans la vue de s'en attirer & de ne rien omettre pour en être digne: c'eſt une vérité qu'une expérience de tous les tems a démontrée. La Gloire ſe dérobe aux pourſuites les plus empreſſées de celui qui ne cherche qu'elle, & vient chercher celui qui la fait attendre. Celui qui eſt ſans ceſſe occupé à ſe faire valoir, & à tourner ſur lui l'attention des autres, les perſuade difficilement de ſon mérite. On aime à parler de vous, tant que vous vous ignorez. L'hiſtoire & l'expérience nous apprennent que les plus grands Hommes ſont ceux qui ont été les plus rigides obſervateurs de cette loi. Solon, Phocion, Epaminondas, Socrate, Iſocrate, en Grece; Fabrice, Fabius, Scipion Naſica, Virgile, Epictete, Antonin à Rome; en France, le grand Condé, Turenne, Jerôme Bignon, Deſcartes, Corneille; on eut dit que ces Hommes illuſtres étoient étrangers dans leur pays: tout le monde s'empreſſoit à l'envi de s'entretenir de ce qu'ils avoient dit, de ce qu'ils avoient fait ou écrit, & ſeuls ils paroiſſoient l'ignorer. *Sacy.*

GLOIRE. On doit entendre par la véritable Gloire, l'honneur qui ſe forme de la conſtante admiration que tous les hommes, même les plus vicieux, témoignent pour les vertus éminentes & pour les talens extraordinaires & utiles à la ſociété, & l'hommage ſincere qu'ils ſont forcés de leur rendre. Il n'y a point de Nations policées qui n'aient été touchées de la Gloire:

elles n'auroient pas pris tant de ſoin de conſerver dans leur hiſtoire la mémoire de leurs exploits, ſi elles n'avoient été perſuadées que par-là elles augmentoient l'eſtime & la conſidération des autres Peuples. C'eſt donc une erreur manifeſte que de la faire naître de l'orgueil, de l'ambition du faſte, de la puiſſance ou de l'intrigue. Si ces choſes impoſent quelquefois aux hommes juſqu'à leur arracher quelques démonſtrations d'admiration & de reſpect, ces démonſtrations ſont vaines, elles ſont forcées & paſſageres. En un mot, la Gloire pure & légitime dont brillent la plupart des grands Hommes pendant leur vie, & qui immortaliſe leur mémoire, cette Gloire naît du ſuffrage public, c'eſt-à-dire, du concours de tous les témoignagnages que chacun rend aux vertus diſtinguées & aux talens reconnus. La Gloire eſt l'éclat qui eſt propre & eſſentiel à la vertu, ſi-tôt qu'elle eſt en état de briller à nos yeux : auſſi un grand Homme qui ſait qu'elle eſt inſéparable de la vertu connue, acquiert la Gloire ſans la rechercher & la poſſede ſans la mépriſer : il fait tout ce qui peut pour la mériter & rien pour l'obtenir. L'ambitieux court ſans ceſſe après la Gloire qui le fuit : le Héros & le Sage ne courent qu'après la ſeule vertu.

La Gloire ne conſiſte pas à éterniſer ſon nom, mais ſes vertus : un nom qui paſſe à la poſtérité la plus reculée n'eſt qu'une longue infamie s'il y tranſmet la mémoire des vices & des crimes de celui qui l'a porté : un grand nom n'eſt une véritable Gloire que quand il rappelle avec lui le ſouvenir, l'admiration, le reſpect & l'amour que mérite celui qui a ſu l'illuſtrer. *Saci.*

Dans les occaſions importantes la conſcience nous fait moins agir que la Gloire. La plus courte voie pour parvenir à la Gloire, ce ſeroit de faire par un principe de conſcience, ce que nous faiſons pour la Gloire ſeule.

La Gloire & la vérité ont leurs délices. elles ſont la volupté de l'ame & du cœur.

Les hommes ont attaché la Gloire à beaucoup de choſes qui ne la méritent pas : la véritable eſt ſouvent moins

moins connue & moins recherchée que la fauſſe.

L'amour de la fauſſe Gloire, comme de faire de grandes dépenſes pour une choſe frivole, marque toujours de l'ignorance dans l'eſprit, & de la corruption dans le cœur.

De toutes les reſveries du monde, la plus reçue & plus univerſelle eſt le ſoin de la réputation & de la Gloire que nous eſpouſons juſqu'à quitter les richeſſes, le repos, la vie, la ſanté, qui ſont biens effectuels & ſubſtantiaux, pour ſuivre cette vaine image, & cette ſimple voix qui n'a ni corps ni priſe. Combien de belles actions particulieres s'enſeveliſſent dans la foule d'une bataille : de tant de milliaſſes de vaillans hommes qui ſont morts depuis quinze cens ans en France les armes à la main, il n'y en a pas cent qui ſoient venus à notre cognoiſſance. La mémoire, non des Chefs ſeulement, mais des batailles & victoires eſt enſevelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de regiſtre, ne bougent de leur place, & s'évanouiſſent ſans durée. *Montaigne.*

Penſons-nous qu'à chaque arquebuſade & à chaque haſard que nous courons, il y ait ſoudain un Greffier qui l'enrolle : & cent Greffiers outre cela le pourront eſcrire, deſquels les commentaires ne dureront que trois jours, & ne viendront à la vue de perſonne. *Id.*

Qui n'eſt homme de bien que parcequ'on le ſaura, & parcequ'on l'en eſtimera mieux après l'avoir ſu : qui ne veut bien faire qu'en condition que ſa vertu vienne à la cognoiſſance des hommes ; celui-là n'eſt pas perſonne de qui on puiſſe tirer beaucoup de ſervice. Ce n'eſt pas pour la montre que notre ame doit jouer ſon roſle : c'eſt chez nous au-dedans, où nuls yeux ne donnent que les noſtres : la vertu eſt choſe bien vaine & frivole, ſi elle tire ſa recommandation de la gloire. *id.*

La Gloire & l'intérêt, quelquefois tous les deux enſemble, quelquefois l'un aux dépens de l'autre, ſont les deux grands reſſorts qui font mouvoir les hommes, & les Gens de lettres ne ſont pas exempts de payer le tribut à l'humanité. Quoique leurs travaux menent rarement à la fortune, pluſieurs d'entr'eux ne laiſſent

pas de s'y méprendre & de s'engager dans une carriere ſi noble, par un motif qui ne l'eſt pas. *Dallemb.*

GOUT. Ce qu'on doit entendre par Goût juſte & exact de toutes choſes, enferme l'intelligence pour juger ſainement, & la ſenſibilité pour être averti à propos & pour agir. Sans l'intelligence, la ſenſibilité n'éclaire point l'eſprit ; & ſans la ſenſibilité, l'intelligence n'eſt pas toujours la regle des actions : il faut voir & ſentir, diſcerner ce qui convient & le ſuivre. En conſidérant le Goût relativement aux Sciences, un homme ſe porte par lumiere & par inclination aux Sciences qui lui conviennent : il préfere celles qui lui ſont plus utiles, il eſtime les autres à proportion, & quoiqu'il ne les approfondiſſe pas, il veut ſavoir ce qu'elles valent & de quelle utilité elles ſont au Public.

Le Goût n'eſt autre choſe qu'un ſentiment : mais pour avoir une idée exacte de ce ſentiment dont on parle tant aujourd'hui, il faut diſtinguer le vrai naturel d'avec le vrai artificiel : j'entends par le vrai naturel, ces vérités primitives dont tous les hommes ſont également affectés, & qui ſont du reſſort de la raiſon ; dont l'eſſence eſt la même dans le Chinois, les Grecs, &c. Le vrai artificiel eſt celui qui dépend des mœurs, des Uſages & des Loix de chaque Pays : c'eſt delà que naît le Goût qu'on peut appeller national, & qui eſt différent dans preſque tous les Peuples. C'eſt l'accoutumance à ce vrai artificiel qui fait que dans les ouvrages d'eſprit, comme les Tragédies, les Comédies, les Epopées, chacun déſapprouve mutuellement ce qui ne ſe rapporte pas à ce Goût national : car ſur ces choſes là il eſt inutile de nous ramener au vrai naturel, c'eſt-à dire à une vérité ſouveraine qui éclaire également la raiſon de tous les hommes, parcequ'elles n'entrent dans les Ouvrages d'eſprit, qu'à titre d'ornemens, de convention faite par un certain nombre d'hommes. En creuſant cette idée, que je crois fondée ſur le vrai, l'on ne ſera pas embarraſſé de diſtinguer pourquoi ce qui plait à une Nation déplait à une autre. Lorſqu'on traite en général du Goût, il eſt preſque impoſſible de s'expliquer avec netteté, & il faut

appliquer ſes réflexions à un objet déterminé, comme la Peinture, la Poéſie, l'Eloquence, & alors on peut réuſſir à marquer ce que c'eſt que le bon Goût, par rapport à tous ces points. *Des Fontaines.*

Le Goût, par rapport à la lecture des Auteurs & à la compoſition, eſt un diſcernement délicat, vif, net & précis de toute la beauté, la vérité & la juſteſſe des penſées & des expreſſions qui entrent dans un diſcours : il diſtingue ce qu'il y a de plus conforme aux plus exactes bienſéances, de propre à chaque caractere, & pendant qu'il remarque par un ſentiment vif & exquis, les graces, les tours, les manieres, les expreſſions les plus capables de plaire, il apperçoit auſſitôt les défauts qui produiſent un effet contraire, & il démêle en quoi conſiſtent préciſément ces défauts & juſqu'où ils s'écartent des regles ſeveres de l'art, & des vraies beautés de la nature : cette heureuſe qualité que l'on ſent mieux qu'on ne peut la définir, eſt moins l'effet du génie que du jugement & d'une eſpece de raiſon naturelle perfectionnée pat l'étude. *Rollin.*

Le bon Goût dont on parle ici & qui eſt celui de la Littérature, ne ſe borne pas à ce qu'on appelle Sciences : il influe imperceptiblement ſur les autres Arts, tels que ſont l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Muſique. C'eſt un même diſcernement, qui introduit partout la même élégance, la même ſymétrie, le même ordre dans la diſpoſition des parties, qui rend attentif à une noble ſimplicité aux beautés naturelles, au choix judicieux des ornemens. Au contraire la dépravation du Goût dans les Arts, a toujours été un indice & une ſuite de celle de la Littérature. Les ornemens chargés, confus, groſſiers des anciens Edifices gothiques & placés pour l'ordinaire ſans choix, contre les bonnes regles & hors des belles proportions étoient l'image des écrits des Auteurs du même ſiecle. Le bon Goût de la Littérature ſe communique même aux mœurs publiques & à la maniere de vivre. L'habitude de conſulter les regles primitives ſur une matiere, conduit naturellement à en faire de même ſur d'autres.

Mais par un renverſement tout à fait étrange, &

qui eſt une grande preuve de la foibleſſe ou plutôt de la corruption de l'eſprit humain, cette délicateſſe même, cette élégance, que le bon Goût de la Littérature & de l'Eloquence a coutume d'introduire dans l'uſage de la vie, pour les Bâtimens, par exemple, venant peu à peu à dégénerer en excès & en luxe, introduit à ſon tour le mauvais Goût dans la Littérature & dans l'Eloquence. C'eſt ce que Seneque nous développe d'une maniere fort ingénieuſe dans une de ſes Lettres, où il ſemble s'être peint lui-même ſans s'en appercevoir.

Ce bon Goût ne ſe borne pas aux Belles-Lettres, il regarde auſſi tous les Arts, toutes les Sciences, toutes les connoiſſances. Il conſiſte alors dans un certain diſcernement, juſte & exact, qui fait ſentir ce qu'il y a dans chacune de ces Sciences & de ces connoiſſances, de plus rare, de plus beau, de plus utile, de plus eſſentiel, de plus convenable ou de plus néceſſaire à ceux qui s'y appliquent; juſqu'où par conſéquent il en faut porter l'étude; ce qu'on en doit écarter, ce qui mérite un travail particulier & une préférence ſurtout le reſte. *id.*

Le bon Goût, par rapport aux Nations en général, ne conſiſte pas préciſément dans l'obſervation de nos regles: le Goût n'eſt pas quelque choſe de fixe, d'invariable, d'impreſcriptible: tous les Peuples ne ſont pas montés à l'uniſſon. Les Anciens dans le Dramatique, par exemple, faiſoient peu d'uſage des intrigues d'amour: ils ne s'aviſoient pas de penſer que les petits malheurs d'un Heros de Roman puſſent remplir les Spectateurs de crainte & d'effroi. Corneille parmi nous l'a ſenti comme eux: ce n'eſt que par un reſte d'égards pour la foibleſſe de notre Nation qu'il a mêlé dans ſes hautes peintures quelques traits languiſſans de cette paſſion minucieuſe: car quel dégré de mérite cela met-il dans les *Horaces*, dans *Pompée*, dans *Sertorius*. *Journ. de Trev.*

Le Goût eſt la ſuite d'un ſens droit, & le ſentiment prompt d'un eſprit bien fait. *Voltaire.*

Le Goût ſe corrompt, parceque n'y ayant qu'une bonne façon de penſer & d'écrire, de peindre, de

chanter, &c. le ſiecle précédent l'ayant pour ainſi dire épuiſée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter, & par la fureur de ſe diſtinguer, on s'écarte de la belle nature & on tombe dans le ridicule.

On peut définir le Goût, le talent de démêler dans les Ouvrages de l'Art ce qui doit plaire aux ames ſenſibles & ce qui doit les bleſſer. *D'allemb.*

Ce n'eſt point par hazard qu'un Goût ſuccede à un autre chez une Nation. Il y a ordinairement une liaiſon néceſſaire mais cachée : par exemple, le Goût d'aujourd'hui eſt très différent de ce qu'il étoit il y a cinquante ou ſoixante ans. Les Gens d'eſprit étoient extrêmement courus : l'eſprit donnoit entrée par-tout : les vers, les Romans ; tout cela étoit fort à la mode : un petit Ouvrage de vers un peu agréable, ſe répandoit en un moment par toute la France. On faiſoit grand cas de la Converſation, & ceux qui y avoient quelque talent étoient les mieux reçus. Aujourd'hui c'eſt tout le contraire : il ne s'en faut guere qu'il ne ſoit honteux d'être homme d'eſprit, du moins il eſt bien ſur, que rien n'eſt moins utile. Les meilleurs Ouvrages ont bien de la peine à ſe faire lire. Le Public eſt de mauvaiſe humeur, & ſe défend tant qu'il peut d'approuver. Le jeu a pris entierement la place de la Converſation, & on ne peut entrer dans le monde que par l'inclination que l'on a pour le jeu, & par l'intelligence dans tous ceux qui ſont à la mode, & nullement par les agrémens de l'eſprit. La choſe il eſt vrai eſt portée à l'excès, mais un homme de bon ſens doit s'y conformer, à moins qu'il ne veuille vivre iſolé & ſans aucune ſociété. Un ſi grand changement a ſans doute une cauſe : il s'eſt fait dans cet eſpace de tems un grand nombre de choſes excellentes & qu'on ne peut guere ſurpaſſer. Le Public s'y eſt accoutumé ; & ce qui n'eſt qu'égal à ces choſes-là, le laſſe. Les Converſations du tems paſſé étoient trop méthodiques, on prenoit trop de peine pour y briller. On a mieux aimé s'amuſer de ce que tous les hommes ſavent parfaitement faire, & on s'eſt jetté d'une extrêmité dans une autre. *Fontenelle.*

Gout. (faux) Un des effets du faux Goût, eſt de

ne vouloir que du nouveau, du brillant, de l'extraordinaire, du hazardé. Les gens infectés du faux Goût ne s'attachent qu'à des penſées minces & puériles, ou hardies ou outrées juſqu'à l'excès. Depuis long-tems on affecte un ſtyle peigné & fleuri, & une éloquence éclatante qui n'a que du ſon & rien de plus : ce qui répand ces ſortes de défauts, eſt quelquefois l'exemple d'un homme ſeul qui s'eſt fait de la réputation, qui eſt devenu à la mode, qui s'eſt rendu maître des eſprits & qui donne le ton aux autres. Il ne faut qu'un tel homme pour introduire ce mauvais Goût & ce ſtyle corrompu : on ſe fait honneur de le ſuivre ; on l'étudie, on le copie, & ſon ſtyle devient la regle & la mode du Goût public : on veut par une ſecrette ambition ſe diſtinguer de la foule des Orateurs & des Ecrivains de ſon tems, & ouvrir une nouvelle carriere où l'on marche plutôt ſeul à la tête de nouveaux Diſciples qu'à la ſuite des anciens Maîtres. On préfere la réputation de bel eſprit à celle de bon eſprit, le brillant au ſolide, le merveilleux au naturel & au vrai. On aime mieux parler à l'imagination qu'au jugement, éblouir la raiſon que la convaincre, ſurprendre ſon approbation que la mériter ; & pendant qu'un tel homme par une eſpece de preſtige & par un enchantement enleve l'admiration & les applaudiſſemens des eſprits ſuperficiels qui font la multitude, les autres Ecrivains ſéduits par l'attrait de la nouveauté & par l'eſpérance d'un pareil ſuccès, ſe laiſſent inſenſiblement aller au torrent & le fortifient en le ſuivant. Ainſi ce nouveau Goût déplace ſans effort l'ancien Goût quoique meilleur : il paſſe bien-tôt en Loi & entraine toute une Nation. *Rollin.*

La partie qui regarde le Goût a été long-tems négligée.

GOUVERNEMENT. Rien n'eſt plus utile au Gouvernement que la bonne intelligence entre les Miniſtres.

Quand on parcourt, ſans la prévention de ſon Pays, toutes les formes du Gouvernement, l'on ne ſait à laquelle ſe tenir : il y a dans toutes le moins bon & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raiſonnable &

de plus ſur ; c'eſt d'eſtimer celle où l'on eſt né la meilleure de toutes, & de s'y ſoumettre.

Dans une Ville où il n'y auroit que des Gens de bien, dit Platon, il y auroit autant d'empreſſement à fuir le Gouvernement, qu'il y en a ailleurs à s'en emparer.

Dieu verſe dans les ames en les créant, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer : delà leurs qualités & talens différens : c'eſt ce que, celui qui gouverne doit tâcher de découvrir pour appliquer les hommes à des emplois proportionnés.

Le plus parfait Gouvenement eſt celui d'une Puiſſance modérée par les Loix, entre la ſouveraine autorité & la trop grande liberté. Tel eſt celui d'un Roi quand il eſt ſoumis aux Loix, & modéré par quelque ſorte de Conſeil ou de Sénat.

Les ignorans, & les hommes qui ne ſe ſont appliqués qu'à l'étude, ne ſont pas propres à gouverner. Ces derniers s'ennuient dans les affaires, & les voulant traiter conformément à leurs idées, ils n'y réuſſiſſent pas d'ordinaire.

La Science des Princes eſt de ſe ſervir des uns & des autres ſelon leurs talens.

La douceur du Gouvernement fait ſupporter tout au Peuple dans des tems difficiles.

Lorſque le Gouvernement a une forme depuis longtems établie, & que les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer, parceque les raiſons ſouvent compliquées & inconnues qui font qu'un pareil Etat a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore ; mais quand on change le ſyſtême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres, que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Le Gouvernement le plus conforme à la nature eſt celui dont la diſpoſition particuliere ſe rapporte le mieux à la diſpoſition du Peuple pour lequel il eſt établi.

Le Gouvernement Monarchique a un grand avantage ſur le Républicain : les affaires étant menées par

un ſeul, il y a plus de promptitude dans l'exécution; mais comme cette promptitude pourroit dégénerer en rapidité, les Loix y mettent une certaine lenteur. 2°. L'Etat eſt plus fixe, & la perſonne de ceux qui gouvernent plus aſſurée.

Dans le Gouvernement deſpotique, le Peuple mené par lui-même, porte les choſes auſſi loin qu'elles peuvent aller: tous les déſordres qu'il commet ſont extrêmes, au lieu que dans les Monarchies, les choſes ſont très rarement portées à l'excès. Les Chefs de la ſédition craignent pour eux-mêmes, ils ont peur d'être abandonnés; les Puiſſances intermédiaires, dépendantes, ne veulent pas que le Peuple prenne trop le deſſus: il eſt rare que les Ordres de l'Etat ſoient entiérement corrompus: le Prince tient à ces Ordres; & les ſéditieux, qui n'ont ni la volonté ni l'eſpérance de renverſer l'Etat, ne peuvent ni ne veulent renverſer le Prince.

Dans ces circonſtances les gens qui ont de la ſageſſe & de l'autorité s'entre-mettent, on prend des tempéramens, on s'arrange; les Loix reprennent leur vigueur & ſe font écouter. Auſſi toutes nos hiſtoires ſont elles pleines de guerres civiles ſans révolutions: celles des Etats deſpotiques ſont pleines de révolutions ſans guerres civiles.

Dans la plupart des Etats Monarchiques on a ſagement établi, que ceux qui ont un commandement un peu étendu ne ſoient attachés à aucun corps de Milice, de ſorte que n'ayant de commandement que par une volonté particuliere du Prince, pouvant être employés & ne l'être pas, ils ſont en quelque façon dans le Service & en quelque façon dehors. *Monteſq.*

Rien de plus chimérique que les efforts de quelques Ecrivains pour donner la préférence à une forme de Gouvernement. A bien apprécier leurs raiſonnemens, ce ne ſont que des jeux d'eſprit. Tous les Gouvernemens du monde doivent paſſer pour bons, quand ils ſont relatif au génie des Peuples, en procurant la ſureté publique, la tranquilité & l'abondance, mais le même Gouvernement, qui dans certains pays peut être la ſource de ces avantages, peut auſſi produire

ailleurs les plus grands maux. Bien plus, la même eſpece de Gouvernement prend différentes formes ſuivant que le génie des Peuples varie, ſuivant l'aggrandiſſement ou la décadence d'un Etat; & tous ces changemens ſont louables, dès qu'ils contribuent à ſerrer les liens de la ſociété, & à y maintenir les mœurs, la tranquilité & la concorde.

La queſtion, quel eſt le meilleur Gouvernement poſſible, eſt fort délicate & difficile à décider. La ſolution peut recevoir différentes modifications, par la différence des climats, de la ſituation, des circonſtances, du génie des Rois & des Peuples. *Dallemb.*

GRANDEUR. La Grandeur eſt une participation de la puiſſance de Dieu ſur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres: c'eſt un miniſtere qu'il leur confie; & ainſi n'y ayant rien de plus réel & de plus juſte que l'autorité & la puiſſance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juſte que la Grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement.

C'eſt par cette doctrine qu'il eſt facile de comprendre, qu'encore que la Royauté & les autres formes de Gouvernement, viennent originairement du choix & du conſentement des Peuples, néanmoins l'autorité des Rois ne vient pas du Peuple, mais de Dieu ſeul. Car Dieu a bien donné au Peuple le pouvoir de ſe choiſir un Gouvernement, mais ce n'eſt pas le ſeul conſentement des Peuples qui fait les Rois; c'eſt la communication que Dieu leur fait de ſa Royauté & de ſa puiſſance, qui les établit Rois légitimes, & qui leur donne un droit véritable; c'eſt pourquoi l'Apôtre S. Paul n'appelle point les Princes, Miniſtres du Peuple, mais il les appelle *Miniſtres de Dieu*, parcequ'ils ne tiennent leur puiſſance que de Dieu ſeul; & delà on peut tirer une conſéquence particuliere pour les Monarchies ſucceſſives; c'eſt qu'encore que l'établiſſement de cette ſorte de Gouvernement ait dépendu du Peuple dans ſon origine par le choix qu'il a fait d'une certaine famille, & par l'inſtitution de l'ordre pour la ſucceſſion du Royaume, néanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'eſt pas en la liberté du Peuple de

le changer ; car l'autorité de faire des Loix ne réſide plus dans le Peuple qui s'en eſt dépouillé, mais elle réſide dans le Roi à qui Dieu communique ſa puiſſance pour le régir. Et ainſi, comme dans un Etat ſucceſſif les Rois ne peuvent mourir, les Peuples n'étant jamais ſans Roi, ils ne ſont jamais en état de faire de nouvelles Loix pour changer l'ordre de la ſucceſſion, & ils n'ont jamais d'autorité légitime pour le faire, puiſqu'elle réſide toujours en celui à qui Dieu la communique, ſelon l'ordre duquel les Peuples ſe ſont volontairement aſſujettis : il eſt clair par le même principe, qu'il n'eſt jamais permis à perſonne de ſe ſoulever contre ſon Souverain, ni de s'engager dans une guerre civile, car la guerre ne ſe peut faire ſans autorité, & ſans une autorité ſouveraine, puiſqu'on y fait mourir les hommes, ce qui ſuppoſe un droit de vie & de mort.

Cette même puiſſance Royale réſide, non-ſeulement dans les Rois avec éminence, mais elle paſſe d'eux à tous leurs Miniſtres, & à tous ceux qui ſont employés ſous eux à gouverner les Peuples & à y maintenir l'ordre. De ſorte qu'elle comprend toute l'autorité qui remue & regle les Etats, & qui eſt différemment partagée ſelon les différens emplois & les divers miniſteres.

On doit dire la même choſe de certaines Grandeurs qui conſiſtent plus dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du Sang : car ce rang même étant une eſpece d'autorité, il vient de même de l'ordre de Dieu. En effet dans une Monarchie ſucceſſive, comme tous ceux de cette famille ont droit à la Royauté, & qu'ils y peuvent parvenir ſelon leur rang, il eſt néceſſaire que les Peuples ſoient accoutumés de longue main à les regarder avec plus de reſpect que les autres. *Eſſ. Mor.*

Il y a dans le monde deux ſortes de Grandeurs : il y a des Grandeurs d'établiſſement & des Grandeurs naturelles. Les Grandeurs d'établiſſement dépendent de la volonté des hommes qui ont cru avec raiſon devoir honorer certains Etats, & y attacher certains reſpects : les dignités & la Nobleſſe ſont de ce genre.

Les Grandeurs naturelles, ſont celles qui ſont indépendantes de la fantaiſie des hommes, parcequ'elles conſiſtent dans des qualités réelles & effectives de l'ame ou du corps qui rendent l'un ou l'autre plus eſtimable, comme les Sciences, la lumiere, l'eſprit, la vertu, la ſanté, la force.

Nous devons quelque choſe à l'une & à l'autre de ces Grandeurs : mais comme elles ſont de nature différente, nous leur devons auſſi différents reſpects. Aux Grandeurs d'établiſſement nous leur devons des reſpects d'établiſſement, c'eſt-à-dire de certaines cérémonies extérieures qui doivent néanmoins être accompagnées d'une reconnoiſſance intérieure de la juſtice de l'ordre politique ; & ce ſeroit une petiteſſe d'eſprit & une eſpece de folie que de refuſer ces devoirs. Mais pour les reſpects naturels qui conſiſtent dans l'eſtime, nous ne les devons qu'aux Grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'averſion aux qualités contraires à ces Grandeurs naturelles. Il n'eſt pas néceſſaire parcequ'un tel homme eſt un grand Seigneur, que je l'eſtime, mais il eſt néceſſaire que je le ſalue. S'il eſt en même-tems rempli de probité, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualités *Eſſ. Mor.*

Il faut noter que tous les hommes qui ont jamais été Grands & fait de grandes choſes, ont commencé fort jeunes : & cela gît à la nourriture & à la grace de Dieu. *Philip. de Comines.*

La fauſſe Grandeur eſt farouche & inacceſſible : comme elle ſent ſon foible, elle ſe cache, ou du moins elle ne ſe montre pas de front, & ne ſe fait voir qu'autant qu'il faut pour impoſer & ne paroître point ce qu'elle eſt, je veux dire une vraie politeſſe. La véritable Grandeur eſt libre, douce, familiere, populaire : elle ſe laiſſe toucher & manier : elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connoît, plus on l'admire : elle ſe courbe par bonté vers ſes inférieurs & revient ſans effort dans ſon naturel : elle s'abandonne quelquefois, ſe néglige, ſe relâche de ſes avantages, toujours en pouvoir de les reprendre & de les faire valoir : elle vit, joue & badine, mais

avec dignité : on l'approche tout enſemble avec liberté & avec retenue. Son caractere eſt noble & facile : il inſpire le reſpect & la conſcience, & fait que les Princes nous paroiſſent Grands, & très Grands ſans nous faire ſentir que nous ſommes petits. *Inſt. d'un Pr.*

Il y a des Grandeurs naturelles, & il y en a d'autres d'inſtitution. Les unes ſont des qualités réelles de l'eſprit ou du cœur, telles que la prudence & la bonté. Les autres ſont des diſtinctions d'autorité & de rang telles que la qualité de Roi & de Prince : il eſt dû à toutes de l'eſtime. L'honneur & l'eſtime s'uniſſent, quand il s'agit des Grandeurs naturelles, mais l'honneur demeure ſéparé de l'eſtime quand il ne s'agit que des Grandeurs d'inſtitution. *id.*

On peut ſe faire aimer de tous en ne perdant rien de ſa Grandeur, & l'on peut au contraire s'en attirer la haine, en ne penſant qu'à être Grand.

L'enflure imite la Grandeur, & il y faut apporter une grande attention pour les diſtinguer : on peut être trompé par un vain phantôme de gloire. La véritable Grandeur ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faſte : elle réſide dans le fond de ſes qualités perſonnelles : elle ſubſiſte dans la nobleſſe de ſes ſentimens.

Il y a pluſieurs eſpeces de Grandeurs très réelles, & un Prince ne doit pas ſe borner à une ſeule : il ne doit pas ſe montrer aux Hommes par ce ſeul côté royal ; car les uns n'admirent que l'eſprit, d'autres le courage, d'autres la douceur, d'autres la politeſſe, d'autres l'inclination à faire du bien. Si Germanicus, dont la mémoire étoit ſi précieuſe aux Romains, & dont l'Hiſtoire nous a conſervé une ſi noble idée, n'avoit eu qu'une ſorte de Grandeur en vue, il n'eut pas été ſi univerſellement regardé comme le plus grand homme de l'Empire : s'il n'eût eu que de la valeur & de la bonne conduite à la guerre ; s'il eut trop fait ſentir ſa naiſſance & ſon rang ; s'il n'eut penſé qu'à ſe faire craindre des ennemis, & qu'à faire ſentir ſon autorité aux Peuples alliés des Romains, il eût été petit en pluſieurs manieres, & grand en une ſeule, & l'on auroit admiré quelques-unes de ſes actions, ſans le juger lui-même digne d'admiration : mais parceque

avec une haute naiſſance & une grande autorité, il avoit une civilité & une politeſſe qui gagnoit tout le monde ; parcequ'il traitoit les Alliés comme ſes amis, & qu'il faiſoit la guerre d'une maniere noble & généreuſe, ſans y mêler la cruauté ni la haine ; parceque toutes ſes paroles & toutes ſes manieres reſpiroient également la grandeur & la bonté ; toutes les Nations admirerent ſa modération ſans porter envie à ſa puiſſance, & toutes pleurerent ſincerement ſa mort, parceque toutes l'avoient trouvé grand pour leur propre intérêt. *Id.*

Pour ſe déſabuſer de la Grandeur, il faut la voir de près : on ceſſe bientôt de la deſirer & de la craindre. La vraie Grandeur de l'homme eſt dans le cœur.

Grandeur d'ame, ou Magnanimité. Cette diſpoſition eſt le véritable appanage d'un Souverain : c'eſt elle qui lui donne de grandes vues & de nobles ſentimens ; c'eſt elle qui l'éleve au-deſſus des paſſions, qui le rend ſupérieur à la haine, & le fait triompher du cruel plaiſir de la vengeance : un Prince magnanime n'a point de joie plus pure que celle de pardonner, & c'eſt principalement à cette joie qu'on reconnoît ſa magnanimité. Ce n'eſt pas ſur la reconnoiſſance du Peuple qu'il meſure ſes ſoins & ſa bonté : il agit par des vues plus déſintéreſſées & plus nobles. Il continue d'être grand & s'efforce même de le devenir davantage, par la compaſſion qu'il a de l'enfance & de la petiteſſe de la plupart des hommes qui rampent à terre faute de nobleſſe & de cœur, & il penſe que c'eſt à la bonté à ſurmonter l'ingratitude ; & non à l'ingratitude à étouffer la bonté.

Il aime à faire valoir les ſervices qu'on lui rend & à les récompenſer : il n'a garde d'imiter ces Princes dont parle l'Hiſtoire, dont l'ame étoït rétrécie & bornée par la jalouſie, qui croyoient ſe deshonnorer en avouant qu'on les avoit bien ſervis : il met ſa Grandeur à être ſincere & reconnoiſſant ; à eſtimer un bienfait ſelon ſon véritable prix ; à déclarer qu'il a reçu un ſignalé ſervice d'un grand Général, ſi la choſe eſt vraie, & à ſuppléer par les témoignages d'eſtime & d'amitié, ce qui manque néceſſairement à toute récompenſe d'un autre genre.

La ſource de la véritable Grandeur d'ame, conſiſte à ne deſirer rien de ce qui eſt à autrui; & à être bien perſuadé qu'on ne peut, ni ſur le Trône ni dans aucune autre condition, conſerver ni courage ni honneur, ſi on ſe laiſſe ſéduire par des deſirs que la juſtice condamne, & qu'on ne peut faire réuſſir que par des voies obſcures & artificieuſes. *Inſt. d'un Pr.*

C'eſt une marque certaine de Grandeur d'ame lorſque les honneurs rendent un homme meilleur.

GRANDS. Le bonheur de la grandeur c'eſt lorſque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre.

On eſt infiniment Grand quand on ne le veut être que pour les autres, & on devient ſupérieur à tous les hommes quand on les intéreſſe tous à ſa propre élévation.

Rien n'eſt plus difficile que d'être Grand ſans affectation, parcequ'il n'y a rien de plus difficile que de l'être en effet; car pour l'être ainſi, il faudroit conſerver dans le ſecret la même vertu qu'on montre en public : en un mot, être toujours le même.

Il n'y a de vraie grandeur pour le Souverain que celle qui eſt fondée ſur ſes propres forces. *Voltaire.*

Grands. Il n'eſt pas beſoin de connoître beaucoup les maiſons des Grands, pour ſavoir que d'y être bien avec tout le monde quand on a la confiance du Maître, c'eſt un chef-d'œuvre de conduite & de ſageſſe, & ſouvent d'autant plus difficile que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualités : le grand ſecret pour y réuſſir, eſt d'obliger autant qu'il eſt poſſible, & de ne ménager point ſa faveur dans les affaires d'autrui.

Grands Hommes. Le Héros triomphe des ennemis; le Grand Homme triomphe des ennemis & de lui-même.

Il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité. Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames, quoique aucun de ſes ouvrages n'a encore dégénéré? cependant on diroit que les hommes dégénerent : il ſemble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de Grands hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſu faire, ſi elle avoit voulu, &

qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec négligence. Dans le fond on pourroit répondre que ce qui fait qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité & ces Grands hommes qu'on nous vante, & que nous n'avons pas vus ; c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiecle & l'antiquité en profite : on met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. *Fontenelles.*

Comment les Grands pourroient-ils ſans peine ſe reconnoître inférieurs en quelque choſe à des gens qui ſont ſi éloignés d'être leurs égaux : tout ce qu'ils voient & qu'ils entendent, ne tend qu'à leur faire croire qu'ils ſont au-deſſus de tout. Quel moyen de ſe défendre ſans ceſſe d'une impreſſion ſi agréable ? Ce n'eſt pas ſeulement en leur déférant en toutes choſes qu'on s'efforce de leur donner une idée admirable d'eux-mêmes : c'eſt encore en relevant tout ce qu'ils diſent de plus médiocre, par des ſens merveilleux qu'on y trouve, & dont ils ne ſe ſeroient jamais défiés : c'eſt en tournant en ridicule ce qu'il y a de meilleur dans leurs égaux qui peut exciter leur jalouſie ou les humilier ; & ce qui eſt de plus preſſant pour les corrompre, en déguiſant leurs plus grands défauts ſous le nom des vertus qui leur reſſemblent. Les Grands ſont dignes de reſpect, non par leur richeſſe ni par leur pompe, mais par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur perſonne ſelon la meſure qu'ils poſſedent. Ce qui n'empêche pas que la pompe & l'éclat ne leur ſoient néceſſaires ; car comme il eſt juſte qu'ils ſoient honorés, il eſt juſte auſſi que la grandeur ſoit jointe à quelque magnificence extérieure. En effet, les hommes ne ſont pas aſſez ſpirituels pour reconnoître & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyoient en un état qui fût l'objet ordinaire de leur mépris : ainſi afin que la Grandeur faſſe l'impreſſion qu'elle doit faire ſur leur eſprit, il faut qu'elle en faſſe premierement ſur leurs ſens : c'eſt ce qui rend les richeſſes néceſſaires aux Grands, à proportion du dégré qu'ils ſont élevés, puiſque c'eſt par les richeſſes qu'ils ſe conſervent la bienſéance néceſſaire à leur condition, ſans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. *Eſſai de Morale.*

GRECE. Pour voir les beaux jours de la Grece, il faut ſe placer au tems qu'elle ſe gouvernoit en diverſes Républiques, au ſiecle de Periclès & de Socrate, &c. La beauté du climat rendoit les eſprits extrêmement vifs, la religion ne préſentoit que des objets ſenſibles; les affaires fréquentes, ſuivant la coutume des Républiques; les Arts & les Spectacles portés à leur derniere magnificence; les Aſſemblées des Nations auguſtes; enfin les hommes libres. Mais il n'y a eu gueres de Peuples plus corrompus que les Grecs quand ils ont obéi à des Souverains, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont été ſous les Empereurs : je ne crois pas qu'il ſe trouve d'Hiſtoire chez les Nations policées plus féconde en révolutions, en cruautés, en perfidies, en ſuperſtitions, en legeretés. Convertis au Chriſtianiſme, ils ne purent guerir de cet eſprit de fables qui étoit l'ancienne maladie : ils ſe précipiterent dans les héréſies les plus extravagantes, dans les coutumes les plus biſarres dont l'Hiſtoire Eccléſiaſtique faſſe mention. Le célèbre Auteur de cette Hiſtoire rapporte & confirme par des preuves ſans répliques, que vers le onzieme ſiecle ils étoient parvenus au dernier dégré de corruption; il faut donc voir la Grece dans les ſiecles héroïques, ou dans les ſiecles des Républiques. *Eſprit des Nations.*

Athenes garda toujours avec le titre de domicile des Sciences, une ſupériorité ſur toutes les Villes de la Grece dans un genre qu'on ne peut lui conteſter. Le genie Latin né ſérieux & tragique, fit des progrès admirable dans l'Eloquence, & produiſit des chefs-d'œuvre dans la grande Poéſie, mais on vit toujours reſter à la Grece la Muſique, la Peinture, l'enjoument, la douceur, les agrémens du langage, l'art de la Comédie, l'élégant badinage, en un mot la ceinture de Venus que les Romains ne purent jamais dérober. *id.*

Sur la LANGUE GRECQUE. Il eſt bien difficile pour ne pas dire impoſſible, de faire paſſer dans aucune Langue moderne la valeur des expreſſions Grecques : elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres Peuples. Un ſeul terme y ſuffit pour répréſenter un Dieu qui lance au loin ſes traits,

où

ou les ſommets des rochers frappés ſouvent de la foudre. Non ſeulement cette Langue a l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on ſait, a une mélodie marquée & charme l'oreille, tandis qu'il étale à l'eſprit de grandes Peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un Poète Grec eſt toujours foible, ſeche & indigente. *Voltaire.*

GRONDEUR Celui qui gronde & qui querelle toujours, fait ſi bien, que tout ce qu'il dit de piquant ne touche plus, & ne produit aucun effet ſur ceux qu'il voudroit corriger; ſemblable à ces Chevaux qui ſe ſont endurcis par l'uſage trop fréquent du fouet & de l'éperon: il faut ſe ſervir de l'un & de l'autre, mais toujours à propos; il vaut mieux les faire craindre que ſentir.

GUERRE. L'ambition & l'intérêt ſont les véritables cauſes des Guerres.

Les Guerres commencent d'ordinaire par le deſir de la vengeance, & finiſſent par l'amour du gain.

Il ne faut ni mépriſer, ni croire légerement les avis qu'on reçoit, ſur-tout à la Guerre.

Il y a des occaſions dans la Guerre où il faut prendre ſon parti ſans délibérer.

Les Soldats aiment mieux qu'on leur donne le pillage & les petits profits qu'ils en remportent par leur induſtrie que de plus grandes récompenſes, qui dépendent du caprice des Généraux.

L'artifice a plus fait gagner de batailles que la force.

Les plus heureux évenemens de la Guerre ſont des fruits de l'application & de la diligence.

Les Troupes qui attaquent ont plus de confiance & plus de courage.

Il n'y a rien qui ruine tant une Armée que l'oiſiveté, rien qui la maintienne tant que le travail.

Il ne faut jamais ſe réſoudre à la Guerre, ſinon quand l'eſpérance nous montre plus de profit que la crainte ne nous découvre de perte.

Jamais Soldats commandés par un Chef de peu de créance & de petite autorité, ne virent proſpérer leurs armes: car le mépris de leur Chef les emporte

en une inſolence débordée, dont s'enſuit leur totale deſtruction.

Le grand nombre de Soldats ne ſert rien où manque un bon & ſage Capitaine.

Les Soldats ne veulent pas hazarder leur vie, ou ce n'eſt qu'à contre-cœur, pour celui qui ne daigne pas faire un pas pour les voir mourir.

Il n'eſt pas toujours évident que la Guerre ſoit juſte, mais dans les occaſions où le bon droit eſt douteux, le préjugé doit être en faveur du Prince dont on eſt ſujet. Et les Sujets doivent le ſervir avec zele & avec chaleur ſans approfondir les raiſons, ou favorables ou contraires à ſes prétentions. Les Particuliers ne ſauroient être juges de ces grands démêlés, dont les vrais motifs ſont ſouvent ceux qui paroiſſent le moins, & dont il faudroit connoître toutes les circonſtances pour porter un jugement équitable. Il y auroit trop d'inconvéniens à rendre les Particuliers juges de ces ſortes d'affaires, & les avis ſe partageroient à l'infini. Ainſi ceux qui ont déja les armes à la main doivent obéir, & ceux qui ne ſont pas dans le ſervice peuvent s'y engager. Dieu, qui gouverne les hommes avec une ſageſſe infinie, a ſéparé le devoir du Prince & ceux de l'Armée : il ordonne au Prince de bien examiner la juſtice de la Guerre, & à l'Armée de vaincre ou de mourir. *Inſtit d'un Prince.*

La paix eſt le terme où l'on veut arriver par la Guerre : un Souverain n'eſt pas aſſez imprudent pour renoncer à la paix dont il jouit, dans l'eſpérance d'y parvenir par une Guerre dont le danger eſt ordinairement plus certain que le ſuccès : on ſait quand on s'y engage, mais quel eſt le Prince qui puiſſe répondre de ſon iſſue, qui ſoit en état de la terminer quand il lui plaira, qui connoiſſe tous les incidens dont elle ſera mêlée, & tous les ennemis qu'elle lui attirera. *id.*

Une Nation toujours en Guerre, & par principe de Gouvernement, telle que les Romains, doit néceſſairement périr ou venir à bout de toutes les autres, qui tantôt en Guerre, tantôt en paix, ne ſont jamais ſi propres à attaquer, ni ſi préparées à ſe défendre.

Lorſqu'on voit deux grands Peuples ſe faire une

Guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaiſe politique de penſer qu'on peut demeurer ſpectateur tranquille : car celui des deux Peuples qui eſt le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles Guerres, & une Nation de Soldats va combattre contre des Peuples qui ne ſont que Citoyens.

Il n'y a point d'Etat qui menace ſi fort les autres d'une conquête, que celui qui eſt dans les horreurs d'une Guerre civile : tout le monde, Noble, Bourgeois, Artiſan, Laboureur y devient Soldat, & lorſque par la paix les forces ſont réunies, cet Etat a de grands avantages ſur les autres qui n'ont guere que des Citoyens.

Les Guerres anciennes paroiſſoient venir principalement de l'Orient à l'Occident : les Perſes, les Aſſyriens, les Arabes, les Scytes, qui tous firent des invaſions, étoient Orientaux. D'un autre côté, il eſt rare que ceux qui habitent bien avant dans le Midi aient envahi les Septentrionaux ; mais le contraire s'eſt vû bien des fois. Ce qui démontre clairement que les contrées du Nord ſont de leur nature plus belliqueuſes, ſoit que cela vienne des grands froids des Pays Septentrionaux, car cela ſeul endurcit le corps & allume les courages.

Les Guerres défenſives ſont ſans contredit les plus juſtes. Il y a des Guerres d'intérêt que les Rois font pour maintenir les droits qu'on leur conteſte : il y a des Guerres de précaution : elles ſont offenſives mais elles n'en ſont pas moins juſtes. En effet lorſque la grandeur d'un Prince ſemble prête à ſe déborder & menace d'engloutir l'Univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues & d'arrêter le cours d'un torrent. *Voltaire*.

Toutes les Guerres qui n'auront pour but que de repouſſer les uſurpateurs, maintenir des droits légitimes, garantir la liberté de l'Univers, & d'éviter les oppreſſions & les violences des ambitieux, ſeront conformes à la juſtice.

Le mérite de la Guerre apporte une conſidération fort grande, & quand on a commandé dignement de grandes Armées, il reſte une impreſſion de cette au-

torité qui ſe conſerve dans la Cour même. On honnore avec plaiſir un Général qui a fait acquérir de l'honneur : ceux même qui en ont le moins acquis, ſe ſouviennent agréablement des fatigues dans la molleſſe. Enfin l'image de la Guerre ne ſe préſente point dans la paix ſans un ſouvenir du commandement qu'on a exercé ſur nous, & de l'obéiſſance que nous avons rendue. *S. Evremond.*

On a remarqué, par je ne ſais quelle fatalité, que les Guerres de Religion ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des Princes, ou l'indocilité des Sujets ont ſuſcitées. Il paroît cependant pour le bien de l'humanité que la mode des Guerres de Religion eſt finie : c'eſt aſſurément une folie de moins dans le monde : j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'Eſprit Philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe : plus on eſt éclairé moins on eſt ſuperſtitieux. *Avant. pr. de la Henr.*

La raiſon en ſe perfectionnant détruit le germe des Guerres de Religion. C'eſt l'Eſprit Philoſophique qui a banni cette peſte du monde.

C'eſt la Guerre qui appauvrit néceſſairement le tréſor public, à moins que les dépouilles des Vaincus ne le rempliſſent. Depuis les anciens Romains, je ne connois aucune Nation qui ſe ſoit enrichie par des victoires. L'Italie au ſeizieme ſiecle n'étoit riche que par le Commerce. La Hollande n'eut pas ſubſiſté long-tems, ſi elle ſe fût bornée à enlever la flotte d'argent des Eſpagnols, & ſi les grandes Indes n'avoient pas été l'aliment de ſa puiſſance. L'Angleterre s'eſt toujours appauvrie par la Guerre, même en détruiſant les flottes Françoiſes, & le Commerce ſeul l'a ſoutenue. Les Algériens qui n'ont gueres que ce qu'ils gagnent par les pirateries, ſont un Peuple très miſérable.

Parmi les Nations de l'Europe, la Guerre au bout de quelques années rend le Vainqueur preſque auſſi malheureux que le Vaincu ; c'eſt un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutiſſent : l'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les

maux, levé avec tant de peine dans les Provinces, ſe rend dans les coffres de cent Entrepreneurs, dans ceux de cent Partiſans qui avancent les fonds & qui achetent par avance le droit de dépouiller la Nation au nom du Souverain. Les Particuliers alors regardent le Gouvernement comme leur ennemi; enfouiſſent leur argent, & le défaut de circulation fait languir le Royaume. *Volt.*

La Guerre purge les Etats des gens oiſifs qui ſont toujours dangereux, en même-tems qu'elle entretient & nourrit le courage & la diſcipline.

L'art de la Guerre conſiſte moins à donner des batailles qu'à les éviter.

A la Guerre on ne commet pas deux fautes de ſuite impunément.

En fait de Guerre, il eſt conſtant qu'à ſuccès pareils, la balance ſera pour l'Etat le plus riche, parceque'il ſera plus long-tems en état de tenter les coups de fortune, & que comme le phenix, il ſemble renaître de ſes propres cendres, mais il faut craindre d'abuſer du meilleur. On ne met point des Troupes en campagne ſans de grandes dépenſes : s'il faut dépeupler les campagnes pour former des armées, les terres faute de bras deviendront incultes, les produits du ſol diminueront, & par conſéquent les revenus du Prince ou de l'Etat, car c'eſt une ſeule & même choſe. On n'eſt pas réellement fort avec des hommes ſans argent ou de l'argent ſans hommes; l'Etat abondant en Soldats, aura pour lui la plauſibilité des ſuccès définitifs, ſur-tout ſi les Troupes ſont guerrieres & aguerries; car la qualité des Troupes doit entrer dans le calcul. Il eſt des Nations où tout Payſan, pour ainſi dire, naît ſoldat & prend aiſément l'eſprit de guerre : il en eſt, où c'eſt ſimplement un métier mercénaire, ſans goût, ſans penchant naturel. Ainſi le Gouvernement doit moins compter ſur des Troupes ſans volonté & ſans diſcipline, & quand on gouverne une Nation de cette eſpece, il ne la faut point expoſer ſans une abſolue néceſſité, aux haſards de la Guerre. *Pecquet.*

Les longues Guerres, même heureuſes, ſont tou-

jours fort à charge ; & elles ſont totalement ruineuſes ſi l'on y eſſuie des échecs, parcequ'alors on eſt quelquefois forcé à faire tomber les charges extraordinaires ſur le Peuple déja affligé. Quelle étendue de pays n'a pas ruiné & épuiſé la fameuſe Guerre de trente ans, terminée par le Traité de Veſtphalie. Les Princes qui y gagnerent le plus, s'ils avoient bien compté avec eux-mêmes, n'auroient pas trouvé de proportion entre les bénéfices & les pertes : la Guerre a encore cela de malheureux, que preſque tout ce qui s'y dépenſe, eſt pour ainſi dire en pure perte pour l'Etat, auquel par le détail, il n'en retourne pas une vingtieme partie, ſur-tout lorſqu'on tranſporte au au-dehors le théâtre de la Guerre, ce qui eſt pourtant en général eſtimé un grand avantage.

Toute Guerre en général eſt dans l'ordre politique un grand mal, parcequ'elle en eſt ordinairement le renverſement. Si l'on en pouvoit fixer le terme, elle ſeroit ſans doute moins à redouter, mais ce terme dépend des évenemens, qui deviennent quelquefois malgré toute la prudence humaine, les tyrans des maximes politiques.

La Guerre, de quelque eſpece qu'elle ſoit, doit toujours avoir pour objet, de rentrer le plutôt qu'il eſt poſſible dans un état permanent de tranquillité, puiſque, ſelon la loi naturelle, l'état de paix eſt pour l'homme un état primitif : d'ailleurs l'expérience nous apprend qu'en comparant les conditions des Traités qui terminent les Guerres avec les vues & les motifs qui les ont fait entreprendre, on ne trouve preſque point de Guerres qui aient entierement rempli les vœux de ceux qui les ont entrepriſes.

On peut diſtinguer pour les guerres néceſſaires, deux genres différens de néceſſité, l'une phyſique & l'autre morale. Les Guerres défenſives ſont de la premiere claſſe, c'eſt-à-dire d'une néceſſité phyſique, parceque la défenſe de ſoi-même eſt de droit naturel : les Guerres offenſives ſont ordinairement de la ſeconde, car il peut arriver une néceſſité de dévancer un ennemi certain, & de prévenir un projet d'aggreſſion : le droit de la défenſe naturelle entraîne quelquefois la néceſſité d'attaquer.

Les Guerres défenſives ſont occaſionnées par quelque invaſion réelle ou conſtante, ou par quelque offenſe dans les procédés, ou par l'infraction des Traités exiſtans, ou par les intérêts d'Alliés avec leſquels on eſt lié par des engagemens de garantie.

Les Guerres offenſives eſtimées néceſſaires, ſe font pour prévenir un mal ou prochain, ou vrai-ſemblable.

On ne doit les mettre que dans la claſſe de la néceſſité morale : c'eſt celle ſur laquelle il peut y avoir un peu plus d'arbitraire. Une puiſſance réellement envahie, ou qui voit faire des préparatifs de Guerre qui ne peuvent regarder qu'elle, n'a pas beſoin de juſtifier la priſe des armes : l'évidence de l'injuſtice qu'elle eſſuie, lui attirera des amis ou actifs, ou du moins neutres.

L'infraction des Traités exiſtans bien démontrée, peut être miſe au rang des motifs de la Guerre phyſiquement néceſſaire : mais il peut arriver auſſi qu'une infraction ait été provoquée ; & tel n'a pas toujours été ainſi conſtamment le premier infracteur qu'il le paroît. Cette obſcurité eſt un grand malheur pour l'ordre politique, pour lequel ſans contredit, mieux vaudroient des torts décidés & évidens : car ordinairement dans ces cas là, il y a des griefs réciproques, de plus ou de moins de conſidération, & à peu près également plauſibles. Les Spectateurs ſe partagent alors, & c'eſt ce qui produit les Guerres générales de pluſieurs contre pluſieurs, ſelon que chacun imagine que ſon intérêt particulier doit le déterminer.

Les Guerres occaſionnées par les offenſes des procédés, ſont toujours vives, cruelles & incertaines dans leur durée, parceque ſouvent la partie offenſée exige des formes de ſatisfaction humiliantes, auſquelles on ne ſe ſoumet qu'à la derniere extrêmité. L'hiſtoire eſt pleine d'exemples d'offenſes lavées dans le ſang des Peuples. Les occaſions en ont été plus ou moins fréquentes en proportion de la barbarie des différens ſiecles : à meſure que les Nations ſe ſont policées, ces offenſes de procedés n'ont eu lieu que bien rarement, & ſeulement de la part de ceux qui, pour des intérêts particuliers, vouloient rendre la Guerre néceſſaire :

fauſſe & indigne méthode de vouloir faire le mal par des voies mauvaiſes.

On peut être attaqué dans la perſonne de ſes Alliés, ce qui équivaut aſſez à l'être perſonnellement. La bonne foi, le ſoin de la réputation, l'intérêt de la conſideration ne permettent pas à un Souverain de manquer à ſes garanties. C'eſt ce qui fait qu'on doit comprendre les Guerres de cette eſpece au rang des Guerres phyſiquement néceſſaires.

Les ſimples ſoupçons ou craintes d'attaques non ſuffiſamment caractériſés, ne ſont pas un motif ſuffiſant pour déclarer la Guerre : c'eſt ſur cela qu'il faut être fort ſévere ſur ſoi-même pour ne point adopter des craintes frivoles comme des craintes réelles, & ne pas s'expoſer à propos de rien au haſard d'une Guerre.

Un Gouvernement qui n'entreprend que des Guerres indiſpenſables & phyſiquement néceſſaires, a l'avantage de pouvoir trouver facilement des ſecours d'hommes & d'argent dans ſa propre Nation, & même en tout Etat, quelque abſolu qu'en puiſſe être le Gouvernement; chacun ſe prête à un engagement forcé qui n'a rien que de conforme à la Juſtice.

Si la néceſſité eſt une condition abſolue de la légitimité des Guerres, on ne ſauroit mettre au rang des Guerres légitimes, celles qui ne peuvent être regardées que comme utiles, & on peut réclamer le principe vrai en lui-même qu'il n'eſt pas permis de faire un mal certain pour opérer un bien eſtimatif.

Il faut ſe fixer à cette maxime invariable, qu'il n'eſt de vrai motif de Guerres utiles dans l'ordre politique, que l'intérêt démontré de la tranquillité publique, qu'il faut mettre à l'abri de la néceſſité de recevoir impunément des Loix. En effet, toute Puiſſance qui pourroit être dans le cas de ne rien craindre ſeroit néceſſairement fort à craindre elle-même; car c'eſt la comparaiſon du mal qu'on peut recevoir avec celui que l'on peut faire, qui décide preſque toujours des rapports politiques.

Les Guerres fondées ſous le ſeul droit de convenance ne peuvent être que très haſardeuſes & très

conteuſes, par la multiplicité des obſtacles qui ſe réuniſſent ordinairement pour combattre l'eſprit du Conquérant. En effet, il ne ſuffit pas à un Aggreſſeur de faire de grands efforts pour le ſuccès de l'objet de ſon ambition, il faut encore qu'il conſerve des forces conſidérables pour défendre ſes frontieres, contre les divers moyens que l'on ne manque jamais d'employer, ſans quoi il pourroit ſe trouver dans l'obligation de revenir à la défenſe de ſes propres foyers, au lieu de ſuivre les mouvemens de ſon ambition, & de recevoir lui-même la loi qu'il avoit eſperé de dicter.

Un des grands inconvéniens de la Guerre eſt l'incertitude de ſa durée. Quelque heureuſe qu'elle ſoit par ſes évenemens, elle eſt toujours ruineuſe quand elle eſt longue, parceque les reſſources qu'elle épuiſe, ou ne ſe réparent pas aiſément, ou ne peuvent jamais être compenſées.

La perte multipliée des hommes ne peut être miſe en balance avec quoi que ce puiſſe être : le gain d'une bataille ſouvent ne paie pas une tête moiſſonnée par le fer.

Le premier ſoin d'un Gouvernement ſage obligé de faire la Guerre, doit donc être de la faire de maniere à en abreger la durée autant qu'il eſt poſſible : il eſt pluſieurs moyens pour y parvenir ; la ſuperiorité des forces, la conſervation des hommes, le choix & la rapidité des opérations, & l'eſpece des Généraux.

Il eſt telle campagne, qui ſans être meurtriere par les occaſions, coute un nombre prodigieux d'hommes, par le défaut d'attention, & par la négligence, quelque cauſe qu'elle ait, dans la fourniture des ſubſiſtances & dans l'entretien & la manutention des Hôpitaux, ſur-tout dans les pays où l'air eſt peu ſain, ou bien dans les ſaiſons rigoureuſes où les fatigues ſont plus grandes.

La ſupériorité reſtera toujours à celui qui ménagera mieux les hommes : c'eſt ce ton & cet état de ſupériorité qui en impoſe & qui conduit le plutôt à la paix, parcequ'on ſe hâte de ne plus lutter quand on ne peut le faire qu'avec déſavantage : c'eſt la terreur qui déſarme les foibles.

Rien n'eſt plus propre à abréger la durée des Guerres que le choix intelligent & la rapidité des entrepriſes. Il eſt au métier de la Guerre une façon de perdre ſon tems : elle éterniſe la Guerre. Portez-la au ſein de votre ennemi ; faites-le trembler pour ſes propres foyers : attaquez-le par des coups déciſifs dans ſon Commerce, ſi c'eſt une Nation commerçante, au lieu de vous borner ſans néceſſité de prudence à des opérations lentes & ſucceſſives, qui ne mettent votre ennemi en aucun danger preſſant, & qui ne lui ôtent aucune de ſes reſſources eſſentielles, & vous verrez le flambeau de la Guerre bientôt éteint. La rapidité dans les opérations eſt encore très importante : un premier ſuccès eſt preſque toujours perdu, ſi vous laiſſez refroidir l'ardeur des Troupes, ou ſi vous donnez à vos ennemis le tems de ſe reconnoître.

C'eſt le ſeul eſprit de paix qui doit diriger les opérations de la Guerre. Si l'on fait une Guerre néceſſaire pour la défenſe de ſes propres foyers, ou pour le ſoutien de ſes droits reconnus ou légitimes, le bon ſens veut que nous ſoyons contens dès que nous avons pourvu à notre ſûreté, ou à nos droits. Si nous tirons l'épée pour protéger des Alliés avec leſquels nous ſommes liés par des garanties, nous ne devons point avoir d'objet plus preſſant, que celui de nous voir par leur ſatisfaction libres de nos engagemens.

Il eſt contraire à l'eſprit de paix de multiplier ſans néceſſité les calamités de la Guerre : il en eſt de forcées à la vérité, & auxquelles les regles de la Guerre aſſujettiſſent les pays qui en ſont le théâtre, mais quiconque ſubordonnera ſes premiers mouvemens, ou les préjugés vulgaires, aux maximes de probité de Grotius ſur cette matiere, il épargnera beaucoup, & fera honneur à l'humanité en la reſpectant dans ſes pareils. A quoi ſert en effet de dévaſter un pays, pour cela ſeul, que le ſort des armes en a fait un pays ennemi ; d'abandonner les Villes au pillage & à la fureur du Soldat ?

La Guerre offenſive & la Guerre défenſive demandent des meſures toutes différentes, en ce qui regarde les opérations.

Comme la Guerre offenſive porte toujours l'effort des armes au-dehors, elle entraîne auſſi bien des conſiderations de précaution : il faut connoître la nature & les reſſources du pays; ſes principales poſitions, la force de ſes places, la direction & la profondeur de ſes rivieres, la ſituation & l'impénétrabilité de ſes marais, l'étendue de ſes forces, les endroits qui peuvent procurer des campemens aſſurés d'où l'on puiſſe protéger ſes communications : objets importans pour les ſubſiſtances, ainſi que pour les retraites en cas de beſoin : car tout Général qui ne calcule que ſur la préſomption des ſuccès heureux, eſt ſujet à ſe tromper ou du moins s'y expoſe.

Le moment de l'éclat dans une Guerre offenſive eſt l'ouvrage de l'habileté politique, pour n'attaquer que lorſque toutes les diſpoſitions ſont faites, & les meſures convenables ſolidement priſes; & s'il ſe peut avant que l'ennemi puiſſe être en force. C'eſt ce qu'on ne peut faire avec ſuccès, que par l'entretien exact en tems de paix des forces militaires, & de tout ce qui eſt néceſſaire à la Guerre.

La Guerre défenſive par la nature de ſon objet demande d'autre genre de meſures & de talens que la Guerre offenſive, & les Gens du métier conviennent qu'il faut encore plus de ſcience militaire pour la défenſive. Quiconque attaque a le choix des opérations ou des entrepriſes, & il lui ſuffit qu'il faſſe un bon choix. Celui au contraire qui projette une défenſive a un plus grand nombre de combinaiſons à faire; car il doit connoître la quantité de forces dont on eſt menacé, les endroits par leſquels on peut être attaqué, les attaques les plus dangereuſes, ſoit par le mal ou l'embarras qu'elles peuvent cauſer, ſoit par la foibleſſe des moyens de réſiſtance; les moyens & les poſitions par leſquelles on eſt ſûr de pouvoir arrêter ſon ennemi, ſans être obligé de ſe ruiner ſoi-même pour ſuſpendre ſes progrès; préparer des meſures de diverſion, par leſquelles on forcera néceſſairement ſon ennemi à retrograder : ſavoir ſe tenir maître des rivieres; ne point multiplier les objets à défendre, parceque tout ne peut pas être défendu, & connoître

les parties qu'on peut abandonner ſans inconvénient majeur : ce qui influe eſſentiellement ſur la conſtruction des lignes, quand on eſt obligé d'avoir recours à ce moyens haſardeux de défenſive. En un mot, le ſyſtême d'une telle Guerre, eſt d'autant plus difficile à conduire & à ſoutenir qu'il y faut un grand art pour n'avoir pas le ton de la timidité & du découragement, pire que tous les échecs, parcequ'il eſt l'avantcoureur des plus grands.

Au reſte, l'expérience de la Guerre apprend, qu'entre Puiſſances ou forces égales, le caractere de la Guerre ſoit offenſive ou défenſive, peut de côté ou d'autre varier infiniment. Une premiere poſition habilement priſe, met l'ennemi en ſujettion en le mettant dans le doute de ce qu'on peut vouloir entreprendre, & en le jettant lui-même dans l'impoſſibilité de rien entreprendre. *Voyez* GENERAL.

Il y a une infinité de Gens de Guerre qui ſont des Héros dans l'action, & qui hors de-là, ne font guere de réflexion ſur leur métier. En général, le nombre des hommes qui penſent eſt petit.

H

HABILE. Il y a une ſorte d'eſprit qui rend un homme Habile dans un certain genre, & qui y eſt attaché, & celui qu'on peut porter avec ſoi.

HAINE. Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux perſonnes à qui nous faiſons du bien, de même nous haïſſons violemment ceux que nous avons beaucoup offenſés.

C'eſt par foibleſſe que l'on hait un ennemi & que l'on ſonge à s'en venger, & c'eſt par pareſſe que l'on s'appaiſe & qu'on ne ſe venge point.

HARMONIE. L'Harmonie dans les vers n'eſt pas tant l'arrangement des ſyllabes indépendant du ſens, travail puerile, que l'effet qui réſulte de la meſure des vers exactement obſervée, de la beauté du ſens, de la clarté & de la vivacité des tours, de l'élégance propre des termes, de l'alliance hardie mais heureuſe des expreſſions, de la force & de la grace des images, & enfin de la richeſſe & du choix des termes. Il y a encore d'autres ſources de beautés qui nous font traiter d'Harmonie ce qui n'eſt que raiſon, parcequ'elles nous font illuſion à l'oreille. Telle eſt 1°. La beauté du ſens : car le ſens eſt ce qui flatte le plus dans les vers, & il eſt bien juſte que nous lui donnions cette préférence, puiſque la raiſon eſt notre plus précieux appanage. Ainſi c'eſt de la dignité ou de l'agrément des idées, que les mots tirent leur force ou leur grace : alors par une illuſion naturelle, les mots ſemblent ſe parer à l'oreille de l'agrément des choſes mêmes, & ils ne ſont ſonores le plus ſouvent que d'une Harmonie tout à fait étrangere aux ſyllabes. En vain un Auteur arrangeroit-il des mots, s'il ne penſe hautement, s'il ne ſent avec délicateſſe : c'eſt la force du ſens qui eſt le fondement ſolide de la beauté des vers. 2°. La vivacité & la clarté des tours, car on ne doit pas regarder les tours comme des agrémens arbitraires du

ſens principal : le tour fait partie de la penſée, & il la préſente ſous des faces & des circonſtances qui la ſont ce qu'elle eſt : changez le tour, vous entendrez bien une partie de la penſée, mais vous lui ôterez toujours quelque choſe : mais il faut que les tours ſoient clairs pour être beaux, autrement la moindre obſcurité retarde l'impreſſion ſoudaine qu'ils doivent faire. Or la clarté nait de la pureté du ſtyle & du choix des termes, & elle conſiſte à dire tout ce qu'il faut dans l'ordre naturel que la penſée demande, à être attentif aux choix des termes, & examiner ſi ce ſont les plus propres à faire naître dans l'eſprit les idées qu'on veut leur donner. On doit éviter les équivoques ; ce qui ſouffre quelques reſtrictions, par exemple, quand la force du ſens l'emporte, l'équivoque ſe doit ſouffrir, mais quand le ſens l'emporte de maniere qu'on n'en ſauroit donner un autre qui ne ſoit abſurde, on ne doit pas dire qu'il y ait d'équivoque. On doit encore éviter les tranſpoſitions violentes, parcequ'elles rendent les vers trop obſcurs : cette marche inuſitée des phraſes déconcerte l'eſprit du Lecteur, & les idées ne ſe placent pas aiſément dans leur ordre, parcequ'il n'eſt pas accoutumé à les voir ſous cette forme. 3°. Enfin les vers doivent être élégans, autrement ce n'eſt plus qu'une Proſe meſurée, & dont la meſure fait ſentir encore plus la baſſeſſe & la langueur ; l'élégance des vers conſiſte dans le choix des termes les plus propres à exprimer l'idée avec toutes ſes circonſtances acceſſoires : mais l'élégance varie ſelon les différens genres & ſelon les perſonnages que l'on fait parler. L'élégance de la Tragédie eſt autre que celle de la Comédie : ainſi des autres genres. *La Motte.*

HERESIE. La grande Héréſie des derniers tems, c'eſt l'incrédulité. *Nicole.*

HÉROS. Ceux qui croient que pour faire un Héros, il ne faut que de l'audace & de l'intrépidité ſuivies d'heureux ſuccès, n'en ont aucune idée : il eſt bien vrai qu'il n'y a point d'Héroïſme ſans une extrême valeur, mais une extrême valeur ſe trouve ſouvent où il n'y a point d'Héroïſme. S'il ne s'agiſſoit pour mériter le titre de Héros que de courir ſans ceſſe

de péril en péril, de ſ'y précipiter d'autant plus impétueuſement qu'il paroît plus affreux, de voir ſans inquiétude couler ſon ſang, d'attendre ſans pâlir la mort qui vient à vous, combien de Pyrates & de Gladiateurs faudroit-il ériger en Héros? Spartacus & Catilina firent des prodiges de valeur.

Gardons-nous donc bien de croire que l'on ſoit Héros dès que l'on eſt Conquérant; que traîner après ſoi le carnage & la fureur, que faire gémir dans les fers cent peuples déſolés, en ſoit le caractere. Quel droit Attila & Tamerlan n'auroient-ils pas ſuivant cette idée à un ſi glorieux titre. Qui a jamais verſé plus de ſang que le premier, & qui fit jamais de plus vaſtes conquêtes que le ſecond. Auſſi la Fable ni l'Hiſtoire n'ont-elles jamais donné ce nom de Héros qu'à des hommes qui avoient purgé la terre de monſtres, & non à ceux, qui monſtres eux-mêmes, l'ont ravagée par les plus horribles cruautés: à des hommes qui ont affronté les plus affreux dangers pour en garantir les autres, & non à ceux qui n'ont ſurmonté que des périls où ils s'étoient jettés, en attaquant les autres hommes qu'ils vouloient injuſtement dépouiller.

C'eſt ce que ſut un jour répréſenter à Alexandre, un Corſaire à qui il reprochoit ſes pyrateries: parceque je n'ai, dit-il, qu'un petit nombre de Bâtimens, je ſuis un miſérable brigand, digne de toutes ſortes de ſupplices, mais ſi j'avois comme toi une puiſſante Flotte, je ſerois comme toi un grand Conquérant. L'idée du Héros renferme donc une valeur ſalutaire qui ſoit la terreur & le ſupplice des méchans, l'eſpoir & l'amour des gens de bien. La juſtice ſeule lui met les armes à la main: il eſt le protecteur des foibles, l'azile de l'innocence, la reſſource des malheureux: s'il attaque, ce ſont des ennemis qui menacent, & qui ſeroient trop puiſſans s'ils n'étoient prévenus: ce ſont des voiſins remuans qu'il faut contenir, ou des furieux qu'il faut déſarmer: s'il porte les horreurs de la guerre dans un pays, ce n'eſt que pour les éloigner du ſien; ce n'eſt que pour forcer des peuples féroces à deſirer la paix: s'il ſubjugue, ce ſont des Nations inquietes, qui meſurent leur droit à leurs forces & à

leur audace, qui ne ceſſent de troubler le repos des autres & qui ont beſoin de frein & de loix pour leur propre bonheur. Terrible dans le combat, il eſt modeſte dans la victoire; vengeur de ſa patrie, il n'en eſt jamais l'oppreſſeur : auſſi fier Général que bon Citoyen, s'il commande aux troupes avec autorité, il obéit aux Loix avec reſpect, auſſi ſupérieur à ſes paſſions par ſa ſageſſe qu'à ſes ennemis par ſon courage, il n'eſt ni enyvré des ſuccès les plus heureux, ni étourdi des plus mauvais. Enfin comme il ne fait la guerre ni pour s'enrichir, ni pour s'aggrandir, ſa fortune particuliere ne reçoit aucun accroiſſement par ſes triomphes : la patrie en eſt plus floriſſante & plus tranquille. A cet heureux mélange de vertus, on conçoit aiſément combien la gloire des Héros eſt difficile à obtenir. Mais ſi nous conſultons l'Hiſtoire, nous verrons que le nombre des véritables Héros eſt bien petit. A peine compte-t'elle un Seſoſtris dans l'Egypte, un Epaminondas dans la Grece : un Curius, un Paul-Emile, un Fabius, deux Scipions dans Rome; un Scanderberg en Albanie; un Huniade en Hongrie; un Charlemagne, un Louis IX, un Charles VII, un du Gueſclin, un Henri IV, un Condé, un Luxembourg en France. Je ne cite que des morts de peur d'être ſuſpect de flatterie en citant les vivans. Je propoſe des exemples dont le choix a toujours été libre, & je ne prétends point faire d'excluſion dont l'affectation ſeroit ridicule & injurieuſe. *Saci.*

La vie des Héros a enrichi l'Hiſtoire, & l'Hiſtoire a embelli les actions des Héros; ainſi je ne ſais qui ſont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Hiſtoire, ou ceux qui leur en ont fourni une ſi noble matiere : ou ces Grands Hommes à leurs Hiſtoriens.

Peut-être qu'Alexandre n'étoit qu'un Héros, & que Céſar étoit un Grand Homme.

HEUREUX. Comme l'innocence de la vie en fait le repos, il faut de néceſſité bien vivre pour être Heureux.

Un homme Heureux qui eſt parvenu, ſe ſait bon gré, & s'applaudit de tout, même de ſes defauts & de ſes vices : un malheureux ſe déſapprouve juſques dans

ſes

ſes perfections & dans ſes talens.

HISTOIRE. Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, un homme eſt comme un Etranger venu de l'autre monde : c'eſt par elle qu'un homme eſt de tous les pays & de tous les ſiecles : par elle, il eſt autant inſtruit de ce qui s'eſt fait dans tout le monde, qu'un Particulier l'eſt de ce qui eſt arrivé dans ſa famille & dans le lieu de ſa naiſſance. L'Hiſtoire eſt comme la clef de tous les Livres : elle ſert à les faire comprendre : car tous les Auteurs dans quelque ſcience que ce ſoit, ſuppoſent toujours qu'on ſait le gros des grandes Hiſtoires & que l'on n'eſt pas un homme venu du Ciel, qui ignore tout ce qui s'eſt fait ici bas. Ainſi pour les entendre & entrer dans le commerce de la ſcience, il faut ſavoir ce qu'ils ſuppoſent connu. Ce n'eſt pas-là la ſeule utilité de l'Hiſtoire. Chacun a ſes vues en l'étudiant. Un Théologien examine avec ſoin dans les Hiſtoires quels ſentimens les hommes ont eus de Dieu ; de quelle maniere ils l'ont ſervi, les différentes coutumes de Religion, les changemens qui s'y ſont faits, la diſcipline qui a été gardée, &c. Les Politiques recherchent dans l'Hiſtoire la maniere dont les hommes ſe ſont gouvernés, comment les Etats ſe ſont maintenus ; ce qui a été la cauſe de leur renverſement, par quel art les Princes s'élevent, ou ce qui les fait tomber ; quels ſont les droits de chaque République, quels en ſont les intérêts : chacun s'applique ainſi à conſidérer de plus près ce qui le regarde & à faire les réflexions qui lui conviennent. Il y a des vues générales, que tout homme doit avoir, qui ſervent merveilleuſement à former l'eſprit. Il n'y a rien à quoi on doive plus travailler qu'à ſe connoître. Or notre Eſprit eſt comme l'œil qui voit tout, & qui ne ſe voit point, ſi ce n'eſt par reflexion lorſqu'il ſe regarde dans un miroir où nous nous voyons tout entiers. Un homme ne fait rien qu'un autre ne faſſe, ou ne puiſſe faire. En faiſant donc attention aux grands exemples de cruautés, de déréglemens, d'impudicités & de ſemblables crimes, nous appercevons où nous peut porter la corruption de notre cœur, quand nous ne travaillons pas à la guérir. La pratique du monde enſei-

gne l'art de vivre, dans lequel ceux-là excellent qui ont voyagé, & qui ont eu commerce avec des perſonnes de différent pays & de différente humeur L'Hiſtoire ſupplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voyages que peu de perſonnes peuvent faire. On y voit de quelle maniere les hommes ont toujours vécu : on apprend à ſupporter les accidens de la vie, à n'en être pas ſurpris, ni à ſe plaindre de ſon ſiecle, comme ſi nos plaintes pouvoient empêcher des maux dont aucun âge n'a été exemt : on ſe convainc de la malignité & de la miſere des hommes, de leur vanité, du mépris qu'il faut faire des richeſſes : on y voit que les grandes fortunes ont ſouvent de terribles cataſtrophes ; de ſorte que l'étude de l'Hiſtoire étant bien faite, c'eſt une Philoſophie qui fait d'autant plus d'impreſſion qu'elle nous parle par des exemples ſenſibles dont il eſt bon de tenir regiſtre, afin de ſe les répréſenter à ſoi & aux autres dans les occaſions. *Lami.*

Il ſemble en liſant les Hiſtoires que la terre n'ait été faite que pour quelques Souverains, & pour ceux qui ont ſervi leurs paſſions : tout le reſte eſt négligé. N'y a-t'il donc eu ſur la terre que des Princes, & faut-il que preſque tous les inventeurs des Arts ſoient inconnus.

Autant il faut connoître les grandes actions des Souverains qui ont changé la face de la terre, & ſurtout de ceux qui ont rendu leurs Peuples meilleurs & plus heureux, autant on doit ignorer le vulgaire des Rois qui ne ſert qu'à charger la mémoire.

L'Hiſtoire tient lieu aux jeunes gens d'une très longue vie & de l'expérience qui leur manque, en leur mettant devant les yeux comme dans un tableau tout ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans tous les ſiecles, en leur fourniſſant une abondante matiere de réflexions ſur tout ce qui s'eſt fait avant eux, & de conjecturer ſur ce qui eſt caché dans l'avenir. Un homme judicieux qui a étudié l'Hiſtoire avec fruit, ſe contente des dates les plus conſidérables & les moins conteſtées de l'Hiſtoire univerſelle : il ne s'arrête qu'à ce qui mérite d'être retenu ; mais il remarque princi-

palement les cauſes viſibles ou ſecrettes des évenemens : ce qui a contribué à l'aggrandiſſement des Empires ou à leur chute, ce qui a rendu un peuple célebre dans un tems & lui a fait perdre ſa réputation dans un autre : ce qui a fait échouer ou réuſſir certains deſſeins : ce qui a préparé à la perte d'une bataille ou à la victoire : comment dans les batailles tout dépend ordinairement de quelques circonſtances imprévues, & comment la déciſion des évenemens eſt preſque toujours différente de ce que la prudence humaine avoit penſé : ce qui a diſtingué un Général d'un autre dans un mérite aſſez égal ; ce qui a fait qu'une République s'eſt maintenue malgré ſes pertes, & qu'une autre plus puiſſante a ſuccombé à ſes premiers malheurs : il remonte autant qu'il eſt poſſible aux principes qui ſont la ſource de la politique & de la prudence ; il obſerve comment les plus grandes choſes ont eu de légers commencemens dont on ne s'eſt pas défié : comment une guerre particuliere devient enſuite générale ; comment le deſir de faire des conquêtes ſe termine quelquefois à être dépouillé : il s'inſtruit par-là qu'une force ſupérieure domine par-tout, & qu'une main inviſible conduit toutes choſes indépendamment des conſeils des hommes ; qu'il faut ſavoir profiter des momens offerts par la Providence, qu'autrement rien ne réuſſit ; qu'il y a plus de ſageſſe à prévenir les maux d'un Etat qu'à y chercher des remedes ; qu'il eſt ſans comparaiſon plus facile de conſerver la paix, que de la rétablir quand on l'a troublée.

Un homme ſenſé remarque, que les exemples qu'il trouve dans l'Hiſtoire ſont encore une régle peu ſure, parceque les mêmes choſes qui ont réuſſi en certaines occaſions ont été inutiles ou pernicieuſes dans d'autres, qu'il en eſt ainſi de preſque tous les moyens ſuggerés par la politique, parcequ'ils dépendent de la ſituation des eſprits des hommes, qui eſt très différente quand Dieu le veut.

Il regarde comme un des principaux fruits de l'Hiſtoire de connoître les caracteres différents des Princes : il s'occupe bien moins de leurs guerres & de

leurs victoires qui ne décident rien ſur le mérite perſonnel, que d'eux mêmes & de leurs ſentimens : il étudie leurs motifs, leurs intérêts, leurs conſeils ; il remarque enfin que la vie de la plus grande partie des Princes n'a été qu'un cercle de paſſions dont les unes ont ſuccedé aux autres. *Inſt. d'un Pr.*

Rien n'eſt plus utile que la connoiſſance de l'Hiſtoire, mais ſi l'on ſe contente de charger ſa mémoire d'une multitude infinie de faits qui ſeront peu curieux & peu intéreſſans ; ſi l'on ne s'arrête qu'à des dates ou à des difficultés de Chronologie ou de Géographie ; ſi l'on ne ſe met point en peine de connoître le génie, les mœurs, le caractere des Grands Hommes, dont il y eſt parlé, on aura beaucoup appris, & l'on ſaura peu de choſe.

Polybe, qui manioit la plume auſſi habilement que l'épée, marque en pluſieurs endroits de ſes livres, que la meilleure maniere de compoſer & d'étudier l'Hiſtoire, eſt de ne pas ſe borner au ſimple récit, des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandiſſement ou de la chûte des Empires ; mais d'en approfondir les raiſons, & d'en lier enſemble toutes les circonſtances & les ſuites ; de démêler, s'il ſe peut, dans chaque évenement les deſſeins ſecrets, & les reſſorts cachés ; de remonter juſqu'à l'origine des choſes, & aux préparations les plus éloignées ; de bien diſcerner les cauſes véritables d'une guerre d'avec le prétexte ſpécieux dont on la couvre ; & ſur-tout d'être attentif à ce qui décide du ſuccès d'une entrepriſe, du ſort d'une bataille ; de la ruine d'un Etat : ſans cela, dit-il, l'Hiſtoire fournit au Lecteur un ſpectacle agréable, mais non une inſtruction utile pour la conduite de la vie. Qu'ainſi, pour ſe former une juſte idée des évenemens d'une guerre, il ne faut pas les conſiderer ſéparément & par parties, mais embraſſer le tout enſemble, & en bien étudier les liaiſons. Il prétend que dans ces ſortes de cas, on doit diſtinguer exactement trois choſes ; les commencemens, les cauſes, les prétextes d'une guerre : les commencemens ſont les premieres entrepriſes qui éclatent au-dehors, & qui ſont les ſuites des réſolutions formées en ſecret,

les injures qu'on a reçues ; l'eſpérance de réuſſir dans ſes entrepriſes : les prétextes ne ſont qu'un voile qui ſert à cacher les véritables cauſes. *Rollin.*

Il ne faut pas conſiderer ſeulement dans l'Hiſtoire univerſelle l'élévation & la chûte des Empires, mais il faut encore plus s'arrêter ſur les cauſes de leur progrès & ſur celle de leur décadence ; car, dit M. Boſſuet, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers, & qui tout-puiſſant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un ſi grand tout dépendiſſent les unes des autres ; ce même Dieu a voulu auſſi que le cours des choſes humaines eût ſa ſuite & ſes proportions. *Boſſuet.*

HISTOIRE Univerſelle. M. Boſſuet, qui a tracé l'Eſquiſſe d'une Hiſtoire Univerſelle, en borne le projet par le point de vue auquel il rapporte ſon Ouvrage : point de vue digne d'un Evêque Philoſophe & Théologien, enrichi de la plus précieuſe érudition.

Dieu a fait tout pour ſa gloire, c'eſt-à-dire pour lui-même, & tous les êtres créés trouvent leur propre perfection dans le rapport qui les ramene à leur Auteur. Ainſi, tous les changemens qui arrivent au genre humain, ſont ſubordonnés aux vues de la Providence ; & une de ces vues, depuis la chute & l'égarement de l'homme, eſt de le rétablir dans ſon premier état, par le moyen de la Religion révélée. La chaîne des cauſes ſecondes eſt compoſée d'une infinité d'anneaux, qui ſe tiennent & remontent à ce principe qui leur ſert d'appui.

De ces réflexions avouées de la ſaine Philoſophie, auſſi-bien que de la Foi, M. Boſſuet prend ſon vol, & ſe plaçant, pour ainſi dire dans le ſein de la Divinité, il conſidere la Terre & les Habitans qui la couvrent ; il obſerve les mouvemens qui les approchent ou les éloignent de la fin qui leur eſt marquée.

Le premier deſſein de Dieu étoit de rendre l'homme heureux par l'innocence & la liberté. L'homme s'eſt rendu eſclave par le crime. Le ſecond deſſein de Dieu eſt de le racheter de ſes chaînes, & de le remettre dans la voie de l'innocence & du bonheur, & c'eſt à ce

deſſein qu'il ſubordonne toutes les révolutions du genre humain.

Dans ce raiſonnement de M. de Meaux, il y a deux parties : Dieu veut établir une Religion pour rétablir l'homme dans ſes droits ; c'eſt la prémiere partie : Dieu veut qu'il y ait des révolutions dans les affaires humaines, c'eſt la ſeconde.

On ne peut douter qu'il n'y ait une ſubordination entre ces deux décrets : mais pour le prouver, il ſuffit de penſer qu'on ne peut envisager l'ame de l'homme qui eſt proprement l'homme, ſans un rapport actuel à ſon bonheur, qui eſt d'être réuni avec Dieu, & par conſéquent, que toutes les ames qui operent les mouvemens du genre humain, quelques éloignées qu'elles ſoient du but qui leur eſt marqué, ſont toutes rappellées par la Providence à la ſeule fin qu'elles devroient ſe propoſer dans tous leurs mouvemens ; enfin, que toutes les actions de l'homme, tant celles qui ſont dans l'ordre de la grace que celles qui ſont dans l'ordre de la nature, entrent néceſſairement dans le ſyſtême de la ſageſſe de Dieu ſur la deſtination des hommes. Ce plan, comme on voit, ſubordonne les révolutions du genre humain, à l'établiſſement de la Religion ſurnaturelle, & dès lors il eſt admirable.

D'ailleurs, comme on ne peut en douter, il y a des cauſes finales dans les révolutions qui s'operent dans le genre humain ; quel objet plus raiſonnable ces révolutions peuvent elles avoir que de tourner le genre humain vers ſon Auteur, ſon bienfaicteur, ſon bonheur, & par conſéquent de l'amener à la connoiſſance d'une Religion hors de laquelle il n'y a point de felicité pour l'homme.

Cette idée ſublime eſt l'ame de l'Ouvrage de M. Boſſuet : elle ſe répand dans toutes ſes parties, & preſente ainſi le plus grand tableau, le plus magnifique, le mieux ordonné que l'Hiſtoire ait jamais conçu. C'eſt le rapport de toutes les révolutions des Empires, des Royaumes, de tous les changemens arrivés aux Nations, avec l'établiſſement de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

C'eſt dans l'exécution de ce deſſein ſublime, qu'on voit la force & la hardieſſe du pinceau de l'Auteur. Il avoit pu le concevoir, il pouvoit le remplir : tout y eſt digne du grand Boſſuet, de la haute idée qu'il avoit de la Religion, & de ſon Miniſtere auprès d'un jeune Prince, à qui il falloit faire ſentir profondément, que les Rois qui ſe croient ſouvent des Dieux, ne ſont que des inſtrumens dont la divinité ſe ſert pour punir ou récompenſer les Peuples & les ramener par là, ou les confirmer de plus en plus dans la voie où il les appelle. *Le Batteux.*

* Cet Ouvrage, outre la beauté & ſublimité du ſtyle, la ſolidité des réflexions qui font connoître la profonde connoiſſance que l'Auteur avoit du cœur humain, embraſſe par la grandeur du ſujet, tous les ſiecles & tous les Empires.

On y voit avec un plaiſir infini paſſer comme en revue tous les Peuples & toutes les Nations du monde, avec leurs bonnes & mauvaiſes qualités, avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes ; Egyptiens, Aſſyriens, Perſes, Medes, Grecs, Romains.

On y voit tous les Royaumes du monde ſortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroiſſemens inſenſibles, étendre enſuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moyens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions ſubites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainſi dire, ſe perdre & s'abymer dans le même néant, d'où ils étoient ſortis. Mais ce qui eſt bien plus digne d'attention ; on y voit dans les mœurs même des Peuples, dans leur caractere, dans leurs vertus, & dans leurs vices, la cauſe de leur aggrandiſſement & de leur chûte. On apprend non-ſeulement à démêler ces reſſorts ſecrets & cachés de la politique humaine qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entrepriſes, mais à y reconnoître par-tout un Etre ſouverain, qui veille & préſide à tout, qui regle & conduit tous les évenemens, qui diſpoſe & décide en Maître du ſort de tous les Royaumes & de tous les Empires du monde. *Rollin.*

Il doit être permis à un Hiſtorien de faire des réflexions dans le cours de ſon Hiſtoire, dès qu'elles ſont judicieuſes, inſtructives & reſſerrées dans de juſtes bornes. Cependant, que n'a-t-on pas dit contre les réflexions, qui ſemblent être l'aſyle de l'Hiſtoire ? Les Critiques froids & peſans ont prétendu qu'elles étoient ſuperflues pour celui qui penſe, & inutiles pour celui qui ne penſe pas : d'autres ont dit qu'elles réfroidiſſoient l'attention & l'intérêt. On leur répond qu'il y a beaucoup de Lecteurs qui aiment qu'on leur épargne la peine de reflêchir, & que l'Hiſtoire n'eſt point aſſervie aux loix du Roman. Le Roman doit ſe borner à intéreſſer, l'Hiſtoire doit aſpirer à inſtruire : l'homme d'eſprit peut ſe paſſer de réflexions & les aime ; l'homme borné en a beſoin & les proſcrit.

Quand on compoſe la vie d'un grand Capitaine, il faut peindre l'Homme encore plus que le Général. Un Lecteur ne ſoutient pas long-tems des détails de guerre, ſi à l'exemple de Jules Céſar, on n'a l'art de les varier par des évenemens curieux, par des épiſodes de politique, & par des réflexions intéreſſantes. Savoir ſemer l'érudition ſans paroître trop érudit ; avoir l'art de la diſtribuer ſagement avec poids & meſure, & l'adreſſe de paſſer legerement de la narration à la digreſſion, & de revenir habilement de la digreſſion à la narration : voilà ce qui charme dans une Hiſtoire.

Histoire ancienne. L'Hiſtoire ancienne fournit non-ſeulement des actions illuſtres, mais encore des réflexions où regne une morale élevée : il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, en écrivant l'Hiſtoire générale de l'Europe, depuis un certain nombre de ſiecles, de trouver dans les Hiſtoriens autant d'actions vertueuſes, autant de réflexions ſi propres à former l'eſprit & le cœur, qu'on en trouve, par exemple, dans l'Hiſtoire ancienne écrite par M. Rollin : il me ſemble qu'on tenteroit inutilement de trouver quelque reſſemblance entre les Hiſtoriens : les uns n'ont point connu le véritable héroïſme, & les autres n'ont jamais été Philoſophes. *Desfontaines.*

La morale qui réſulte des faits d'une Hiſtoire, eſt le véritable fruit qu'on en doit retirer : il eſt vrai

qu'alors l'Hiſtorien ne travaille que pour l'utilité publique, mais ſouvent les hommes qui aiment infiniment mieux être amuſés qu'inſtruits, ne meſurent guere leur reconnoiſſance qu'à leur plaiſir. *Id.*

Tout ce qui developpe le cœur des Princes n'eſt point au-deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. Or rien ne le développe mieux que ces ſaillies, que le Souverain réprime, & qui échappent à l'homme. Pour bien connoître les Maîtres du monde, il faut les voir hors du théâtre, mais dans le ſein de leur famille, au milieu de leurs Domeſtiques; en ces momens, où rendus à eux-mêmes, ils ſe livrent à leur caractere qui n'eſt plus contraint par la préſence d'un Courtiſan attentif, ou d'un Ambaſſadeur pénétrant. D'où naît le charme des vies de Plutarque? de ces petits faits que les eſprits ſuperficiels affectent de dédaigner, & que l'eſprit philoſophe raſſemble, combine, décompoſe. L'Hiſtoire de ces hommes qui ont civiliſé l'Univers, eſt plus utile & auſſi agréable que l'Hiſtoire de ces Empires qui l'ont aſſervi: on lit froidement la Rome de Florus; on eſt enchanté de l'Auguſte de Suétone, *on aime à guetter* avec Montaigne, *les grands Hommes aux petites choſes.*

La vie civile particuliere d'un homme vertueux, d'un bon Citoyen, ſans orgueil, ſans haine, ſans ambition, ſans intrigues, quelque grand, quelque admirable que cet homme ſoit, ne peut plaire que médiocrement à la plupart des hommes, parceque leurs paſſions ne ſont point aſſez excitées par le récit de ſes actions louables. L'Hiſtoire d'un Conquérant injuſte, rébelle, d'un homme fourbe & violent, eſt lue avec plus de plaiſir. Notre corruption nous y fait trouver plus d'intérêt. *Mém. de Maint.*

L'Hiſtoire des Princes ne nous intéreſſe que par les qualités qui nous ſont communes avec eux: cela eſt ſi vrai, que les Hiſtoriens qui ſe ſont attachés à peindre les hommes plus que les Rois, & qui nous les montrent dans leur Domeſtique, plaiſent bien davantage. Nous aimons à voir dans les Grands nos foibleſſes: cela nous conſole en quelque façon de notre baſſeſſe, & nous éleve en quelque ſorte à leur hauteur. *Avis d'une Mere, &c.*

Les ſeules bonnes Hiſtoires ſont celles qui ont été écrites par ceux mêmes qui commandoient aux affaires, ou qui étoient participans à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de même ſorte. Que peut-on eſperer d'un Médecin traitant de la guerre, ou d'un Eſcolier traitant les deſſeins des Princes. *Montaigne.*

La ſcience de l'Hiſtoire ne conſiſte pas dans cette connoiſſance vague & ſtérile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde, ſcience uniquement de dictionnaire qui chargeroit la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette Hiſtoire de l'eſprit humain qui apprend à connoître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute & de préjugé en préjugé, les effets des paſſions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un ſavoir mal-entendu a cauſé de maux, & qui ſuit, ſur-tout, le fil du progrès des arts à travers ce choc effroyable de tant de puiſſances & ce bouleverſement de tant d'Empires : c'eſt par-là que l'Hiſtoire eſt précieuſe. *Maffei.*

Ce n'eſt que vers la fin du quinzieme ſiecle que l'Hiſtoire devient véritablement intéreſſante. L'Imprimerie qu'on inventa en ce tems-là, commence à la rendre moins incertaine : l'Europe change de face. Les Turcs qui s'y répandent chaſſent les Belles-lettres de Conſtantinople : elles fleuriſſent en Italie ; elles s'établiſſent en France ; elles vont polir l'Angleterre, l'Allemagne & le Septentrion, une nouvelle Religion (*mais fauſſe*) ſépare la moitié de l'Europe de l'obéiſſance du Pape. Un nouveau Syſtême de politique s'établit : on fait avec le ſecours de la bouſſole le tour de l'Afrique, & on commerce avec la Chine plus aiſément qu'on ne faiſoit de Madrid à Paris. L'Amérique eſt découverte : on ſubjugue un nouveau monde, & le nôtre eſt preſque tout changé. L'Europe Chrétienne devient une eſpece de République immenſe où la balance du pouvoir eſt établie mieux qu'elle ne le fut en Grece : une correſpondance mutuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des Rois ſuſcite, & même malgré les guerres civiles :

les Arts, qui ſont la gloire des Etats, ſont portés à un point que la Grece & Rome ne connurent jamais.

Voilà l'Hiſtoire qu'il faut que tout homme ſache. Il ſied bien après cela de s'occuper des anciens Philoſophe. *Voltaire.* Le même Auteur enſeigne comment on devroit écrire l'Hiſtoire moderne.

On a grand ſoin, dit-il, de marquer quel jour s'eſt donnée une bataille, & on a raiſon : on imprime les Traités, on décrit la pompe d'un Couronnement, &c. Il eſt bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puiſſe les conſulter dans le beſoin : mais après avoir lu trois ou quatre mille deſcriptions de batailles, & quelques centaines de Traités, j'ai trouvé que je n'étois gueres plus inſtruit au fond. Je ne connois pas plus les François & les Sarrazins par la bataille de Charles Martel, que je ne connois les Tartares & les Turcs, par la victoire que remporta Tamerlan ſur Bazajet. Il eſt vrai que quand j'ai lu certains Mémoires, j'apprens les anecdotes vraies ou fauſſes d'une Cour. Mais il y a des connoiſſances d'une utilité plus ſenſible & plus durable & auxquelles on devroit s'appliquer. Je voudrois apprendre quelles étoient les forces d'un pays avant une guerre, & ſi cette guerre les a augmentées ou diminuées. Par exemple, l'Eſpagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du Nouveau Monde qu'aujourd'hui ? de combien étoit-elle plus peuplée du tems de Charles-Quint que ſous Philippe IV ? Pourquoi Amſterdam contenoit-elle à peine 20000 ames il y a 200 ans ? pourquoi a-t-elle aujourd'hui 240 mille habitans ? & comment le ſait-on ? De combien l'Angleterre eſt elle plus peuplée qu'elle n'étoit ſous Henri VIII ?

Eſt-il bien vrai que les hommes manquent à la terre, comme l'ont écrit certains Auteurs, & qu'elle eſt dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans ? car cela eſt faux. On pourra ſavoir dans quelques années combien l'Europe eſt en effet peuplée par les regiſtres des naiſſances qu'on tient dans preſque toutes les grandes Villes. Voilà un des objets de quiconque veut lire l'Hiſtoire en Citoyen & en Philoſophe : mais il ne s'en tiendra pas à cette connoiſ-

ſance. Il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une Nation. Pourquoi a t-elle été puiſſante ou foible ſur la mer? comment & juſqu'à quel point elle s'eſt enrichie depuis un ſiecle? les regiſtres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra ſavoir comment les Arts, les Manufactures ſe ſont établies: il ſuivra leur paſſage & leur retour d'un pays dans un autre. Enfin les changemens dans les mœurs & dans les loix ſeront ſon grand objet. On ſauroit ainſi l'Hiſtoire des hommes, au lieu de ſavoir une foible partie de l'Hiſtoire des Rois & des Cours. Il faudroit incorporer avec art ces connoiſſances dans le tiſſu des évenemens: c'eſt la ſeule maniere d'écrire l'Hiſtoire moderne en vrai Politique & en vrai Philoſophe. *Voltaire*.

Tous les évenemens & les détails de guerres, de batailles, de traités d'alliance, de belles ou d'infâmes actions que l'Hiſtoire préſente à la poſtérité, ſont preſque tous annéantis les uns par les autres: les ſeuls qui reſtent ſont ceux, ou qui ont produit de grandes révolutions, ou un grand bien à l'humanité, ou ceux qui ayant été décrits par quelque Ecrivain excellent ſe ſauvent de la foule, comme certains portraits, quoique d'hommes ordinaires, mais peints par de grands Maîtres.

L'Hiſtoire des Nations eſt un ramas de crimes, de folies & de malheurs, parmi leſquels on voit quelques vertus, quelques tems heureux, comme on découvre des habitations répandues çà & là dans des déſerts ſauvages. *id.*

Histoire de France. On a reproché au Pere Daniel touchant ſon Hiſtoire de France, que ſa diction n'eſt pas toujours aſſez pure; que ſon ſtyle eſt trop foible, qu'il n'intéreſſe pas, qu'il eſt froid, trop diffus, appuyant ſur les détails minucieux; qu'il n'eſt pas peintre, qu'il n'a pas aſſez fait connoître les uſages, les mœurs, les Loix; que ſon Hiſtoire eſt un long détail d'opérations de guerre, dans leſquelles un Hiſtorien de ſon état ſe trompe preſque toujours. Le Comte de Boulainvilliers dans ſes Mémoires, dit qu'on peut reprocher à Daniel dix mille erreurs. C'eſt beaucoup,

mais heureuſement la plupart de ces erreurs ſont auſſi indifférentes que les vérités qu'il auroit miſes à la place: car qu'importe que ce ſoit l'aîle gauche ou l'aîle droite qui ait plié à la bataille de Montlheri ? Qu'importe par quel endroit Louis le Gros entra dans les maſures du Puyſet ? un Citoyen veut ſavoir par quels dégrés le Gouvernement a changé de forme ; quels ont été les droits & les uſurpations des différens corps, quel a été l'eſprit de la Nation. Avec tous ces défauts, l'Hiſtoire du Pere Daniel eſt encore la moins mauvaiſe qu'on ait, du moins juſqu'au regne de Louis XI.

Nous devons au Préſident Hainaut la plus courte & la meilleure Hiſtoire de France ; & peut-être la ſeule maniere dont il faudra déſormais écrire toutes les grandes Hiſtoires, car la multiplicité des faits & des écrits devient ſi grande, qu'il faudra bien-tôt tout réduire aux Extraits & aux Dictionnaire ; mais il ſera difficile d'imiter l'Auteur de l'*Abrégé Chronologique*, d'approfondir tant de choſes en paroiſſant les effleurer. *Voltaire.*

L'étude de l'Hiſtoire ſeroit plus intéreſſante, ſi on avoit un peu plus écrit l'Hiſtoire des hommes & un peu moins celle des Princes, lorſqu'elle n'eſt dans ſa plus grande partie que les faſtes de l'injuſtice ou de la foibleſſe. C'eſt bien pis quand on y mêle une multitude de faits encore moins dignes d'être connus. Un homme d'eſprit très peu verſé dans l'Hiſtoire ſe conſoloit de ſon ignorance, en conſidérant, que ce qui ſe paſſe ſous nos yeux ſeroit l'Hiſtoire un jour.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés ; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de Gouvernemens : comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les Loix qu'elles ſe ſont données que par les ſignes particuliers que chacune a imaginés pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entre eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de Langues & de Loix qui eſt devenue un objet conſidérable de l'étude. Telle

eſt encore l'origine de la politique.

Je ne ſais par quelle raiſon on eſt convenu preſque généralement de réduire l'Hiſtoire à une eſpece de Gazette renforcée, exacte pour les faits & pour le ſtyle. On prétend que l'Hiſtoire doit s'abſtenir des réflexions, & les laiſſer faire à ceux qui liſent. Pour moi je crois que le vrai moyen de ſuggerer des réflexions au Lecteur, c'eſt d'en faire. Tout conſiſte à ſavoir les ménager, les préſenter avec art, les lier au ſujet, de maniere qu'elles augmentent l'intérêt au lieu de le refroidir. *id.*

Sur la maniere d'étudier l'Hiſtoire. Il n'y a rien de plus ordinaire dans toute ſorte de conditions, qu'une certaine pareſſe à examiner le fond des affaires, une hâte indiſcrete d'en juger, une impatience déréglée de les terminer à quelque prix que ce ſoit. Rien n'eſt plus utile en liſant l'Hiſtoire ou dans la vie civile, que de méditer ſur les actions des hommes, & de tirer des inſtructions de ſageſſe, des motifs les plus déraiſonnables qui les font agir. Si on s'accoutumoit de bonne heure à faire ces conſidérations, nous trouverions qu'il n'eſt rien de plus équivoque que nos actions, & qu'il faut toujours remonter aux motifs, ſi l'on veut connoître les hommes: car c'eſt dans leurs motifs que l'on connoît proprement leur eſprit, & dans toute l'étendue de ce dont il eſt capable. Or il n'eſt rien de plus utile que de bien connoître cette étendue, parceque rien ne ſurprend après cela; & ce n'eſt que la ſurpriſe qui nous empêche de raiſonner juſte dans la plupart des occaſions de la vie; comme il paroit par ces excuſes ſi ordinaires à tout le monde, *Je n'aurois jamais cru cela.*

2°. Outre la bizarrerie de l'eſprit de l'homme, il faut encore apprendre à connoître ſa malignité, car c'eſt elle qui eſt très ſouvent le motif des ſentimens & des actions des hommes: par exemple, l'homme trouve du plaiſir à voir donner une ſanglante bataille, à voir jetter un homme à terre par un autre qui ſe joue, à aſſiſter aux ſupplices des criminels, à voir les tours périlleux d'un Danſeur de corde. Bien plus, on agit ſouvent par de mauvais motifs ſans qu'on y

prenne garde : il faut donc faire attention ſur nos motifs & nos ſentimens, pour nous défendre d'en ſuivre de mauvais.

3°. Conſidérer que l'ignorance & l'erreur nous font ſouvent prendre pour vertueux ce qui ne l'eſt point. Il n'eſt perſonne, par exemple, qui déſavoue d'avoir fait une bonne action à l'imitation d'un autre : on en fait même gloire ; on en loue tous les jours les Grands, c'eſt preſque la ſeule maniere dont on ſe ſert pour les exciter à la vertu ; cependant ſi on en veut juger à la rigueur, il ſeroit mal aiſé de ſoutenir que les actions faites par le ſeul motif de l'exemple ſoient véritablement vertueuſes. Les hommes ne s'attachent donc pas à la vertu par elle-même ; ils ne la ſuivent que pour la gloire qui en revient : c'eſt de ces ſortes de motifs que viennent toutes les fauſſes vertus des hommes ; ce qui prouve encore qu'ils ſont ignorans, puiſqu'ils prennent pour bons, des motifs mauvais en effet.

4°. Faire attention que la vanité détermine preſque toujours les hommes à agir. Le plaiſir de ſe diſtinguer leur fait ſouvent oublier leurs devoirs les plus ſacrés & leurs obligations les plus eſſentielles : c'eſt cette vanité de ſe diſtinguer ſi générale & ſi autoriſée dans le monde, qui ſe cache ſous tant de noms divers : c'eſt le principal des défauts de l'eſprit humain : c'eſt elle qui ſe mêlant dans toutes nos délibérations, nous rend preſque toujours injuſtes, infideles ou intéreſſés.

Mais cette connoiſſance de ces principaux vices de l'eſprit humain ſeroit inutile, ſi on ne ſavoit l'appliquer dans les rencontres ordinaires de la vie, pour diſcerner en quel cas les hommes tombent dans ces vices, afin que cette connoiſſance nous donne moyen de nous en préſerver ou de nous en corriger.

Or il n'y a que l'Hiſtoire ſeule qui puiſſe fournir la matiere de cette étude : ce n'eſt que dans ce grand nombre d'actions différentes qu'elle repréſente, qu'on peut s'exercer à reconnoître toutes les eſpeces des actions vertueuſes & de celles qui ſont blâmables & à fuir. C'eſt là qu'en conſidérant la qualité, l'âge & l'intérêt des perſonnes qui ont fait ces actions ; ce qui les a précédées & ce qui les a ſuivies, les circonſtances du

tems & du lieu ; & que les bons Hiſtoriens rapportent ſoigneuſement dans les occaſions ſingulieres, c'eſt à la faveur de ces diverſes lumieres qu'on peut reconnoître dans quel eſprit les hommes ont agi en ces rencontres, & en former un jugement clair & certain. Il eſt viſible qu'une longue habitude à cet exercice diſpoſe néceſſairement l'ame à faire tout ce même progrès avec facilité dans les rencontres ordinaires de la vie : car comme toutes les actions des hommes, quelque différentes qu'elles ſoient, ne ſont compoſées que d'un certain nombre borné de circonſtances & de motifs, quand une fois l'ame a formé ſon jugement ſur ces circonſtances & ces motifs, il lui eſt bien aiſé de tranſporter les regles, qu'elle s'en eſt faite en liſant l'Hiſtoire, & de les appliquer aux occaſions & aux affaires qui arrivent tous les jours. Nous voyons dans l'Hiſtoire comme dans un miroir l'image des fautes des hommes, & comme nous ne pouvons nous en corriger qu'en les conſidérant, & que nous ne ſommes pas aſſez déſintéreſſés pour les étudier dans nous même ſans prévention, & avec toute la liberté néceſſaire pour en profiter, nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parceque nous pouvons les y examiner à loiſir, ſans que notre vanité y ſoit intéreſſée. *S. Réal.*

On lit l'Hiſtoire pour adapter le paſſé au préſent : les hommes des ſiecles paſſés, ceux de notre tems & ceux des âges à venir ſe reſſemblent à peu près & ſe reſſembleront. Ainſi qui jugera ſainement par le ſecours de l'Hiſtoire de ceux qui ne ſont plus, ſera capable de juger de même de ſes contemporains : dans tous les ſiecles les hommes ont à peu près voulu les mêmes choſes, & ils ont eu les mêmes vues. Le nombre de gens ſages & ſenſés a été le plus petit : les paſſions ont agité & fait agir la plupart des autres.

L'Hiſtoire eſt le tableau des âges révolus : c'eſt un Magaſin où chacun peut choiſir ce qui lui convient. Tout homme qui ſe propoſe d'être utile au Public, doit la lire en rapport à ce à quoi il ſe deſtine. Lire l'Hiſtoire avec fruit n'eſt pas ſe remplir la tête d'un cahos de faits Hiſtoriques ou Chronologiques qui met

cependant

cependant bien des gens au rang des Savans, c'eſt-à-dire de gens qui ſavent, mais qui quelque fois n'en ſont pas pour cela plus utiles à la ſociété.

On lit l'Hiſtoire 1°. pour apprendre à connoître les hommes, c'eſt un des premiers avantages qu'elle apporte : elle nous les peint par leurs actions : on y voit la marche de l'homme juſte & équitable, & les égaremens où peuvent plonger les vices du cœur ou ceux de l'eſprit : on y voit en quoi leurs talens, leurs vertus ou leurs paſſions ont influé ſur les évenemens : on découvre les reſſorts qu'ils ont employés & la maniere dont ils les ont fait agir : on compare l'entrepriſe & les moyens avec les ſuccès : on y voit ordinairement la témérité punie; des Etats puiſſans devenir foibles, & preſque toujours mériter leur décadence; des Puiſſances d'un ordre inférieur parvenir à jouer un rôle conſidérable par le miniſtere de quelque Grand homme que la Providence leur avoit donné.

2°. On lit l'Hiſtoire pour y apprendre les intrigues des Cours, au moins en la façon dont l'Hiſtorien les préſente; on y apprend que les plus petites cauſes influent ſur les évenemens, que par conſéquent rien n'eſt à négliger pour l'homme public; que le plus foible ennemi eſt à redouter quelquefois : que les impreſſions d'eſtime ſont le plus puiſſant mobile des grandes affaires.

3°. On voit dans l'Hiſtoire quels ſont les objets les plus intéreſſans pour les différens Peuples, relativement à leur ſituation; quelles ſont les vues qui les doivent occuper pour leur conſervation & leur aggrandiſſement : par la lecture méditée des Traités qui ont été conclus entre les différentes Puiſſances, on voit de quoi les uns ſe ſont contentés, ce que les autres ont acquis : on en tire la preuve de la juſtice ou de l'injuſtice des guerres qui ont ſuivi, & de leur néceſſité plus ou moins grande.

On voit encore dans l'Hiſtoire quels amis certaines Puiſſances ſe ſont ménagés, quelles alliances elles ont contractées. S'il s'agit d'une Puiſſance menacée, on voit quels moyens elle a employés pour une juſte défenſe, le choix qu'elle a fait de ſes Alliés : on voit les

moyens, ſoit de guerre ou de négociation, qui ont conduit à la paix : on compare les motifs de la guerre avec les conditions de la réconciliation : on juge ſi elles étoient de nature à pouvoir aſſurer une longue paix & une réconciliation ſincere.

C'eſt dans le vaſte champ de l'Hiſtoire, que l'on recueille une abondante moiſſon de maximes & de principes toujours applicables au ſiecle dans lequel on vit, à quelque différence près, que le bon ſens conduit à ſentir. Quiconque la lira ainſi pourra dire qu'il aura lû avec intelligence & utilité, n'y eut-il que celle de prendre l'habitude de réfléchir & de combiner. *Pecquet.*

On fait beaucoup d'état de l'Hiſtoire pour les Princes & avec raiſon, puiſqu'elle leur peut être fort utile pourvû qu'on la leur montre comme il faut; mais ſi on n'y apporte le diſcernement néceſſaire, elle leur nuit ſouvent plus qu'elle ne leur ſert : car l'Hiſtoire n'eſt d'elle-même qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle ſont pour l'ordinaire vicieux, imprudens, emportés : leurs actions ſont ſouvent rapportées par des Ecrivains peu judicieux qui louent & blâment les choſes par caprice, & qui impriment par leurs diſcours mille mauvais modeles & mille mauvaiſes maximes dans l'eſprit de ceux qui les liſent ſans diſcernement. La plûpart des choſes ſont bonnes & mauvaiſes ſelon le tour qu'on y donne. La vie des méchans peut être auſſi utile que celle des Saints, quand elle eſt bien propoſée, qu'on en fait voir la miſere, & qu'on en inſpire l'horreur. *Nicole.*

HISTORIENS. Bacon ſe plaignoit ſouvent que les Hiſtoriens prennent plaiſir à s'étendre ſur les choſes étrangeres, & qu'ils ſemblent éviter comme une langueur le diſcours des Réglemens qui font la tranquillité publique; que ſe laiſſant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes loix qui établiſſent le bonheur de la ſociété civile. Ses plaintes me paroiſſent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Hiſtoire chez les Romains où l'on puiſſe connoître le dedans de la République par ſes Loix, comme le dehors par ſes con-

quêtes, Tite-Live, Sallufte, Céſar, Tacite en ſont la preuve. *S. Evremont.*

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait à ſe garantir des violences étrangeres quand il eſt foible, ou à rendre ſa condition plus glorieuſe par des conquêtes, quand il eſt puiſſant : comme il n'y en a point qui ne doive aſſurer ſon repos par la conſtitution d'un bon Gouvernement, & la tranquillité de ſa conſcience par les ſentimens de ſa religion ; auſſi n'y a t'il point d'Hiſtorien qui ne doive être inſtruit de tous ces différens intérêts quand il en entreprend l'Hiſtoire ; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes malheureux, afin qu'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on ſe le procure. On ne ſauroit bien faire l'Hiſtoire de France, quelques guerres qu'on ait à décrire, ſans faire connoître les divers ordres du Royaume, la diverſité de Religion, les libertés de l'Egliſe Gallicane, &c.

Il ſeroit ridicule de vouloir décrire celle d'Angleterre ſans ſavoir les affaires du Parlement, & être bien inſtruit des différentes Religions de ce Royaume. Il ne le ſeroit pas moins d'entreprendre celle d'Eſpagne, ſans ſavoir exactement les diverſes formes de ſes Conſeils & le myſtere de ſon Inquiſition, auſſi bien que le ſecret de ſes intérêts étrangers, les motifs & les ſuccès de ſes guerres. Mais à la vérité ces diverſités de Loix, de Religion, de politique, de guerre, doivent être mêlées ingénieuſement & ménagées avec une grande diſcretion, autrement ce ſeroit faire des leçons de Théologie ou de Droit.

Quoique la deſcription des guerres ſemble tenir le premier lieu dans l'Hiſtoire, c'eſt ſe rendre une eſpece de conteur fort importun que d'entaſſer évenement ſur évenement, ſans aucune diverſité de matieres : c'eſt imiter la maniere des vieux faiſeurs de Romans dans leurs faux combats.

Les Hiſtoriens Latins ont ſu mêler admirablement les diverſes connoiſſances dont on vient de parler. Il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon. La vie des Romains étoit partagée en deux fonctions différentes à cauſe des différentes Charges qu'ils occupoient. En effet, n'y a

guere eu de grands Perſonnages à Rome qui n'aient paſſé par les dignités du Sacerdoce, qui n'aient été du Sénat & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque Profeſſion fait un attachement particulier.

Un Hiſtorien doit honorer le mérite, quelque part qu'il le rencontre, ſans regarder ni à la qualité, ni à la naiſſance; toujours attentif, dans le récit des faits, à ce beau mot d'Annibal, quiconque ſera vaillant je le tiendrai pour Carthaginois. *La Houſſaye.*

HOLLANDE. On dit que la Hollande eſt un pays où les quatre Elémens ne valent rien, & où le Démon de l'or eſt couronné de Tabac & aſſis ſur un trône de Fromage. Véritablement c'eſt un pays où l'art ſurpaſſe la nature, & l'induſtrie fait fleurir l'Etat, où la naïveté des paroles tient lieu d'éloquence, où les femmes ſont les Maîtreſſes & les Maîtres ſont les Valets; où les Maiſons à force d'être lavées paroiſſent des cabinets de poupée, où l'excès de la propreté eſt incommode: avec tout cela, ces Peuples ramaſſent des quatre partie du monde tout ce que le reſte de la terre a de plus beau, de plus rare & de plus précieux: c'eſt chez elle que le reſte de l'Europe va chercher ce qui lui manque. *Oxenſt.*

HOMERE. On impute à Homere l'extravagance de ſes Dieux & la groſſiereté de ſes Héros: c'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. Homere a peint les Dieux tels qu'on les croyoit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie payenne, mais il faudroit être bien dépourvû de goût pour ne pas aimer certaines Fables d'Homere, telles que l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, la ceinture de Venus & bien d'autres qui ſont de ſon invention. Si l'on reproche à Homere d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidoit de tout dans les batailles: c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes. Les Anciens ſe faiſoient une gloire d'être robuſtes, leurs plaiſirs étoient des exer-

cices violens : ils ne paſſoient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité.

Ce Pere de la Poëſie a été un grand ſujet de diſpute en France. M. Perrault commença la querelle contre M. Deſpreaux : il apporta à ce combat des armes trop inégales, un eſprit très ſuperficiel & beaucoup de mépriſes : Deſpreaux releva ſes bévues, & la diſpute fut terminée par rire aux dépens de Perrault. M. de la Motte renouvella depuis la querelle : l'eſprit ſuppléa à la connoiſſance qu'il n'avoit pas de la Langue Grecque. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcretion & de fineſſe que ſes diſſertations ſur Homere : elles ſéduiront facilement quiconque n'a pas lu ce Poète. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eut admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'Homere avec l'emportement d'un Commentateur. On eut dit que l'Ouvrage de M. de la Motte étoit d'une Femme d'eſprit, & celui de Madame Dacier d'un homme ſavant. Au fond, en examinant les fautes groſſieres d'Homere qui juſtifient les critiques, & ſes beautés plus grandes que ces fautes, on a de la peine à croire que le même génie ait compoſé tous les chants de l'Iliade. En effet, il n'y a aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas après s'être élevé ſi haut ; mais enfin Homere créa ſon Art & le laiſſa imparfait : il ſe fit une route où perſonne n'avoit marché avant lui : il court ſans guide, ſans art, ſans regle. C'eſt un cahos encore, mais la lumiere y brille de tous côtés, & il laiſſe loin derriere lui tout ce qui n'eſt que raiſon & exactitude.

Le grand mérite d'Homere eſt d'avoir été un Peintre ſublime : inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une Armée en marche, c'eſt un feu dévorant, qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui ; ſi c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il fait trois pas, & au quatrieme, il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la Ceinture de Venus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette

peinture riante ! veut-il fléchir la colere d'Achilſe ; il perſonifie les prieres : elles ſont filles du Maître des Dieux : elles marchent le front couvert de confuſion & les yeux trempés de larmes, &c. En vain tous les Journaux ont prodigué des louanges à de la Motte : en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'étoit-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu, & Homere eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homere en faveur de ſes beautés ; ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. Pour juger des Poètes ; il faut ſavoir ſentir, & être né avec quelque étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître.

Ce n'eſt que dans le Grec qu'on peut voir le ſtyle d'Homere : plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les Hommes, c'eſt là qu'on le trouvera tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiteroit dans l'œconomie de ſon Poème ; heureux qui peindroit les détails comme lui : & c'eſt préciſément par ces détails que la Poèſie charme les Hommes. *Voltaire.*

HOMMES. Tous les Hommes ſont imparfaits, & le plus accompli, eſt celui qui a moins de défauts que les autres.

L'Homme ne ſait s'arrêter en rien au point qu'il faut : ſon amitié eſt incapable de modération ; en curioſité comme en volupté, en richeſſe & en puiſſance.

Il eſt plus néceſſaire d'étudier les Hommes que les livres.

Chez nous le Soldat eſt brave, & l'Homme de Robe eſt ſavant, nous n'allons pas plus loin : chez les Romains l'Homme de Robe étoit brave, & le Soldat étoit ſavant ; un Romain étoit tout enſemble & le Soldat & l'Homme de Robe.

Il y a un jour favorable pour les Hommes, comme pour les tableaux.

L'Homme qui n'aime que ſoi ne hait rien tant que

d'être ſeul avec ſoi : il ne recherche rien que pour ſoi, & ne fuit rien tant que ſoi, parceque quand il ſe voit, il ne ſe voit pas tel qu'il ſe deſire, & qu'il trouve en lui-même un amas de miſeres inévitables, & un vuide de biens réels & ſolides, qu'il eſt incapable de remplir.

Il ne faut pas confondre les Hommes pleins de ſens & de raiſon, quoiqu'un peu peſans, & d'une moindre étendue d'eſprit que quelques autres, avec ceux qui ſont demeurés dans une eſpece de milieu entre les vices & les vertus, & qui n'ayant aucun défaut de particulier, n'ont aucune qualité d'un Homme public. Les premiers ſont de bons eſprits, & non des eſprits médiocres. Ils ſont capables de remplir avec ſuccès de grandes places, quoiqu'ils ſoient privés de grands talens.

Les Hommes ne ſont ordinairement ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; mais & méchans, & bons, & médiocres, s'accorderont tous à ménager un Prince puiſſant, juſte & habile. J'aimerois mieux faire la guerre à un Tyran qu'à un bon Roi, à un Domitien, qu'à un Trajan : car le bon Roi ſera bien ſervi, & les Sujets du Tyran ſe joindront à mes Troupes.

L'Homme, à la vérité, ſi l'on conſidere l'admirable ſituation de ſes parties, l'étendue de ſon eſprit, la richeſſe de ſa mémoire, & les liens ſecrets qui uniſſent l'ame au corps, eſt le plus parfait des ouvrages de Dieu, & toutes les autres créatures ne ſemblent faites que pour ſa félicité ; mais en même-tems vous le voyez eſclave de ſes paſſions, indignement ſouillé de mille crimes, partagé & combattu par mille penſées biſarres, & accablé d'infirmités & de miſeres : voilà ſon état dans la nature après ſa chûte ; ſemblable à un beau palais ruiné, où vous voyez d'un côté des colomnes & de magnifiques lambris, & de l'autre de triſtes marques de ſa deſtruction. *Boſſuet.*

Les Hommes ne ſe forment pas tout ſeuls : ils naiſſent diſciples de tout ce qui les environne. Ce qu'ils entendent admirer dans leur enfance devient l'objet de leur entretien ; ils ſe plient non-ſeulement à l'imiter, mais encore à le trouver beau, & ils tournent de

ce côté-là toute leur complaiſance & tous leurs efforts. *La Motte.*

Les Hommes ſont ſi accoquinés à leur être miſerable, qu'il n'eſt ſi rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conſerver. *Montaigne.*

Ne nous emportons point contre les Hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injuſtice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres: ils ſont ainſi faits; c'eſt leur nature: c'eſt ne pouvoir ſupporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

Quand on eſt jeune, ſouvent on eſt pauvre, ou l'on n'a pas encore fait d'acquiſitions, ou les ſucceſſions ne ſont pas encore échues: l'on devient riche & vieux en même-tems; tant il eſt rare que les Hommes puiſſent réunir tous leurs avantages: & ſi cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie, ils ont aſſez à perdre par la mort pour mériter d'être plaints.

La plupart des Hommes emploient la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſérable. Ce n'eſt pas payer trop cher la liberté de l'eſprit & du cœur, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs. *La Bruyere.*

On demande quelquefois qui étoit le plus grand Homme de Céſar, d'Alexandre, & ſi quelqu'un répondoit que c'étoit Newton, Deſcartes ou Paſcal, il auroit raiſon; car ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du Ciel un puiſſant génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres: un Homme comme M. Newton, ou d'autres génies extraordinaires, tel qu'il s'en trouve à peine dans dix ſiecles, eſt véritablement le grand Homme; & ces Politiques & ces Conquérans, dont aucun ſiecle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres Méchans: c'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par la violence; c'eſt à celui qui connoît l'Univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos reſpects. *Lettres Phil.*

Sur les diſtinctions établies entre les Hommes. Les Hommes ne pouvant être égaux, il eſt néceſſaire pour que la différence entre les uns & les autres ſoit aſſu-

rée & paiſible, qu'elle ſoit appuyée ſur des avantages qui ne puiſſent être diſputés ni niés : or c'eſt ce qu'on trouve dans la naiſſance & dans la fortune. Pour apprecier l'une & l'autre, il ne faut que ſavoir compter des Titres & des Contrats ; & cela eſt bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La diſparité qui eſt entre eux, ne ſera jamais unanimement reconnue, ſur-tout par les parties intéreſſées. On eſt donc convenu que la naiſſance & la fortune ſeroient le principe le plus marqué d'inégalité parmi les Hommes ; par la même raiſon que tout ſe décide dans les Compagnies à la pluralité des voix, quoique ſouvent l'avis du plus grand nombre ne ſoit pas le meilleur.

Voilà pourquoi la conſidération & la renommée, ne vont point néceſſairement enſemble. Un Homme de Lettres plein de probité & de talens, eſt ſans comparaiſon plus eſtimé qu'un grand Seigneur deshonoré : cependant qu'ils ſe trouvent enſemble dans le même lieu ; toutes les attentions ſeront pour le rang, & l'Homme de Lettres oublié, & avec quelque ſorte de raiſon.

Il eſt ſi vrai que la conſidération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens, que de deux Hommes de Lettres même, celui qui eſt de beaucoup inférieur en mérite à l'autre, mais qui eſt en même-tems le plus riche, eſt ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. *Dallemb.*

Quand je me confeſſe à moi religieuſement ; je trouve que la meilleure bonté que j'aie a quelque teinture vicieuſe. L'Homme en tout & par tout, n'eſt que rappieſſement & bigarrure. *Montaigne.*

C'eſt un grand deſpit qu'on s'adreſſe à vous parmi vos gens, pour demander où eſt Monſieur, & que vous n'ayez que le reſte de la bonnetade qu'on fait à votre Barbier ou à votre Sécretaire. *id.*

Les changemens qui ſe font dans les Hommes, ne concernent que l'eſprit, & l'extérieur : les habits changent, mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſiereté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin : ce ne ſont là

que les dehors de l'Homme & tout cela change ; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme eſt dans le cœur : on eſt ignorant dans un ſiecle, mais la mode d'être ſavant peut venir : on eſt intéreſſé, mais la mode d'être deſintereſſé ne viendra point. *Fontenelle.*

C'eſt une abſolue perfection de ſavoir jouir loyalement de ſon être : nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'uſage des nôtres, & ſortons hors de nous pour ne ſavoir quel il y fait. Si avons beau nous monter ſur des échaſſes, encore faut-il marcher de nos jambes, & au plus élevé thrône du monde, ſi ne ſommes-nous aſſis que ſur notre cul. *Montaigne.*

L'Education fait la grande différence entre les Hommes ; les talens la font prodigieuſe, & la fortune encore plus. *Voltaire.*

Quand les Hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une Femme complaiſante. Le poids des affaires rend ſur-tout cette conſolation néceſſaire. *Id.*

Vanité & miſere de l'Homme. Conſiderons l'Homme ſeul ſans ſecours étranger, armé ſeulement de ſes armes & deſpourvu de la grace & cognoiſſance divine, qui eſt tout ſon honneur, ſa force, & le fondement de ſon être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage : qu'il me faſſe entendre par l'effort de ſon diſcours, ſur quels fondemens il a baſti ces grands avantages qu'il penſe avoir ſur les autres créatures ; qui lui a perſuadé que ce branle admirable de la voûte céleſte, la lumiere éternelle de ces flambeaux roulans ſi fierement ſur ſa tête, les mouvemens épouvantables de cette mer infinie, ſoient établis & ſe continuent tant de ſiecles pour ſa commodité, & pour ſon ſervice.

Pauvret ! qu'a-t-il en ſoi digne d'un tel avantage ? à conſiderer cette vie incorruptible des corps céleſtes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une ſi juſte regle. Si nous tenons de la diſtribution du Ciel, cette part de raiſon que nous avons ; comment nous pourra-t-elle égaler à lui ? comment ſou-

mettre à notre ſcience, ſon eſſence & ſes conditions. *Montaigne*

Il n'eſt animal au monde en butte de tant d'offenſes, que l'Homme. Il ne nous faut point une baleine, un éléphant & un crocodile, ni tels autres animaux, deſquels un ſeul eſt capable de défaire un grand nombre d'Hommes: les poux ſont ſuffiſans pour faire vacquer la Dictature de Sylla : c'eſt le desjeûné d'un petit ver que le cœur & la vie d'un grand Empereur. *id.*

Ce grand corps à tant de viſages & de mouvemens, qui ſemblent ménacer le Ciel & la Terre : ce furieux monſtres à tant de bras & à tant de têtes, c'eſt toujours l'Homme foible, calamiteux & miſerable ; ce n'eſt qu'une fourmiliere émue & échauffée. Un ſouffle de vent contraire, le croaſſement d'un vol de corbeaux, un ſonge, une voix, ſuffiſent à le renverſer & porter par terre.

Donnez-lui ſeulement d'un rayon de ſoleil par le viſage, le voilà fondu & évanoui : qu'on lui évente ſeulement un peu de pouſſiere aux yeux ; voilà toutes nos enſeignes, nos légions, & le grand Pompeius même à leur tête rompu & fracaſſé. *Id.*

Celui que tu vois grimpant contre mont les ruines de ce mur, furieux & hors de ſoi, en butte de tant de harquebuſades ; & cet autre cicatriſé, tranſi, & paſle de faim, déliberé de crever plutôt que de lui ouvrir la porte : penſes tu qu'ils y ſoient pour eux ? pour tel à l'avanture qu'ils ne virent onques, & qui ne ſe donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oiſiveté & aux délices. *id.*

Un ſoing extrême tient l'Homme d'alonger ſon être, il y a pourvu par toutes ſes pieces : & pour la conſervation du corps ſont les ſépultures ; pour la conſervation du nom, la gloire : il a employé toute ſon opinion à ſe rebaſtir impatient de la fortune, & à s'eſtançonner par ſes inventions. *Id.*

Sur la nature de l'Homme. Qu'eſt-ce donc que nous crie cette avidité de l'Homme pour ſon bonheur, & cette impuiſſance à contenter ſes deſirs ? ſinon qu'il y a eu autrefois dans l'Homme un véritable bonheur,

dont il ne lui reſte maintenant que la marque & la trace toute vuide qu'il eſſaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choſes abſentes le ſecours qu'il n'obtient pas des préſentes, & que les unes & les autres ſont incapables de lui donner, parceque ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini & immuable. *Paſcal.*

L'Homme n'eſt point né pour être heureux. Si la jeuneſſe jouit de quelques agrémens, la nature ſe dédommage avec uſure ſur la vieilleſſe, & elle fait payer bien cher un bonheur dont on ne connoît tout le prix que quand il eſt perdu : que dis-je ? ce qu'on appelle le bel âge eſt un état duquel on devroit avoir honte.

Qu'on choiſiſſe telle condition qu'on voudra ; & qu'on y aſſemble tous les biens & toutes les ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un Homme. Si celui qu'on aura mis en cet état eſt ſans occupation & ſans divertiſſement, & qu'on le laiſſe faire réflexion ſur ce qu'il eſt, cette félicité languiſſante ne le ſoutiendra pas : il tombera par néceſſité dans des vues affligeantes de l'avenir ; & ſi on ne l'occupe hors de lui, le voilà néceſſairement malheureux.

La dignité Royale n'eſt-elle pas aſſez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la poſſede, heureux par la ſeule vue de ce qu'il eſt. Faudra-t-il encore le divertir de cette penſée comme les gens du commun.

La principale choſe qui ſoutient les Hommes dans les grandes charges d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont ſans ceſſe détournés de penſer à eux : & quand ils ſont dans la diſgrace, & qu'on les renvoie à leur maiſon de campagne où ils ne manquent ni de biens ni de Domeſtiques pour les aſſiſter en leurs beſoins, ils ne laiſſent pas d'être miſérables, parceque perſonne ne les empêche plus de ſonger à eux.

Delà vient que tant de perſonnes ſe plaiſent au jeu, à la chaſſe, & autres divertiſſemens qui occupent toute leur ame : de-là vient qu'il y a ſi peu de perſonnes qui

ſoient capables de ſouffrir la ſolitude. Il ſe forme néanmoins dans le fond de leur ame, un projet confus qui les porte à tendre au repos par l'agitation. On cherche donc le repos en combattant quelques obſtacles; & ſi on les a ſurmontés le repos devient inſupportable; car ou l'on penſe aux miſeres qu'on a, ou à celles dont on eſt menacé; & quand on ſe verroit même aſſez à l'abri de toutes parts, l'ennui ne laiſſeroit pas de ſortir du fond du cœur où il a des racines naturelles, & de remplir l'eſprit de ſon venin.

Les Hommes n'ayant pu guerir la mort, la miſere, l'ignorance, ſe ſont aviſés pour ſe rendre heureux de n'y point penſer. C'eſt tout ce qu'ils ont pu inventer pour ſe conſoler de tant de maux; mais c'eſt une conſolation bien miſérable, puiſqu'elle va, non pas à guerir le mal, mais à le cacher ſimplement pour un peu de tems, & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne penſe pas à le guerir véritablement.

Les divertiſſemens que l'Homme cherche, comme ſon plus grand bien, ſont en effet ſon plus grand mal, parcequ'ils l'éloignent plus que toutes choſes de chercher le remede à ſes maux: il ne s'ennuie de tout & ne cherche cette multitude d'occupations, que parcequ'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en ſoi, il le cherche inutilement dans les choſes extérieures ſans ſe pouvoir jamais contenter, parcequ'il n'eſt ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu ſeul. *id.*

Qui ne croiroit à nous voir compoſer toutes choſes d'eſprit & de corps, que ce mêlange là nous ſeroit bien compréhenſible? c'eſt néanmoins la choſe que l'on comprend le moins. L'Homme eſt à lui-même le plus prodigieux objet de la nature, car il ne peut concevoir ce que c'eſt que corps, & encore moins ce que c'eſt que l'eſprit, & moins qu'aucune choſe comment un corps peut être uni avec un eſprit. C'eſt-là le comble de ſes difficultés, & cependant c'eſt ſon propre être,

Le moyen le plus sûr de connoître les Hommes eſt

d'examiner les lettres qu'ils écrivent à leurs amis. *Spectateur.*

On eſt aſſez sûr de réuſſir quand on parle aux paſſions des Hommes plus qu'à leur raiſon. *Voltaire.*

L'Homme eſt ſi leger, ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à tromper par de fauſſes eſpérances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles que la foi lui propoſe. Les uns ſe délivrent de cette crainte par des doutes volontaires, fondés ſur de pures fantaiſies. Les autres regardent toujours les choſes terribles comme éloignées, & croient être en droit par là de s'exempter de les craindre : les autres s'imaginent qu'il ſera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront ſans peine ; & il ſuffit aux autres, pour ne les pas craindre, d'en éloigner la penſée. *Eſſai Morale.*

Le plaiſir des Hommes eſt de remuer les autres & de donner le branle à tout, mais malgré tous les deſirs & les deſſeins des Hommes vains & ambitieux, ils ne ſauroient être que les Miniſtres des deſſeins de Dieu, & les exécuteurs de ſes ordres, ſans ſavoir le plus ſouvent ce qu'ils font. C'eſt en vain qu'ils aſpirent à la puiſſance, & s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent : c'eſt un deſſein impoſſible. Ils ne pourront jamais rien, qu'autant que leurs deſſeins ſe rencontreront avec ceux de Dieu, & qu'ils travailleront à l'accompliſſement de ſes ordres. *id.*

Quoique chaque choſe dans la nature y ait ſa fin particuliere ou ſa correſpondance avec quelque autre, nous les voyons toutes ſe rapporter à l'Homme en dernier lieu : elles ſe réuniſſent en lui comme dans leur centre : il eſt la fin de tout, puiſqu'il eſt ici le ſeul qui faſſe uſage de tout : c'eſt pour lui que le ſoleil ſe leve, que les étoiles brillent ; & ſi les corps les plus éloignés de lui le ſervent ſi régulierement, à plus forte raiſon ce qui a été placé auprès de lui, eſt-il deſtiné pour ſon uſage *Pluche.*

Un des défauts des Hommes eſt de ne ſavoir pas aimer les Hommes tels qu'ils ſont, & de fonder l'amour qu'on leur porte ſur une fauſſe eſpérance de

trouver en eux une exemption de tous défauts. De-là vient qu'on ſe rebute des moindres défauts qu'on trouve en eux, & que l'on conclud qu'ils n'ont rien d'aimable, parcequ'ils ne ſont point aimables en tout : il faut néceſſairement ſe corriger de cette illuſion, quand on veut vivre avec les Hommes. *Nicole.*

Pour ſe faire aimer des Hommes, quelque oppoſés qu'ils ſoient d'humeur, de ſentimens & de caracteres, il ne faut qu'avoir de la douceur & de la complaiſance : mais c'eſt par une conduite ſuivie que l'on conſerve leur eſtime

HONNETE HOMME. Les grandes réputations d'être Honnête Homme, ſont ſouvent plus fondées ſur les manieres & ſur un grand art de paroître Honnête, que ſur un mérite véritable & ſolide.

Un Honnête homme ſe paie par ſes mains de l'application qu'il a à ſon devoir, par le plaiſir qu'il ſent à le faire, & ſe déſintereſſe ſur les éloges, l'eſtime & la reconnoiſſance qui lui manquent quelquefois.

Un Honnête Homme qui dit oui & non, mérite d'être cru : ſon caractere jure pour lui, donne créance à ſes paroles & lui attire toute ſorte de confiance.

L'Homme eſt plein de beſoin : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir : c'eſt un bon Mathématicien, dira-t-on, mais je n'ai que faire de mathématique ; c'eſt un homme qui entend bien la guerre, mais je ne la veux faire à perſonne : il me faut donc un Honnête Homme qui puiſſe s'accommoder à tous mes beſoins.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reſte, & cependant on ne ſe pique rien tant que de cela : ainſi ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point. *Paſcal.*

Pour être un Honnête Homme dans le monde, il faut avoir l'eſprit juſte & poli par les plus fines converſations, & acquérir cette urbanité tant eſtimée des Romains : les manieres doivent être délicates ; le plus beau naturel a beſoin d'être cultivé par l'uſage du monde. Il eſt néceſſaire ſur-tout d'avoir une inviolable probité, une certaine complaiſance, qui

ſans avoir rien de bas s'accommode à toutes ſortes de caracteres, un air modeſte & toujours favorable, l'adreſſe à bien ménager ce que l'on a de bonnes qualités. Un Honnête Homme oblige ſans faſte & par le pur principe d'une inclination bienfaiſante : il n'attend point qu'on le regarde pour faire une bonne action ; & il exerce ſes vertus à l'ombre ſans avoir beſoin de ſpectateurs ; il ne veut que plaire aux perſonnes de bon goût, & qui ſervent à rendre ſe mérite plus aimable. Le chagrin de l'envie qui ne peut pardonner aux autres leur mérite & leur proſperité ne troublent point ſon repos, & s'il eſt incapable des baſſeſſes de la flatterie, il ne mépriſe perſonne par une trop bonne opinion de ſoi-même.

HONNEUR, Homme d'Honneur Ce qu'on appelle homme d'Honneur, ne doit point être diſtingué de l'homme de bien. Le véritable homme d'Honneur, n'a point de privilege qui l'exempte de tous les devoirs de l'homme de bien : il en remplit toute l'étendue, & il ne ſe contente pas de pratiquer ceux qui ſont eſſentiels à ſon rang, à ſa dignité ou à ſes emplois : dans quelque état qu'un homme ſoit placé, il ne peut ſe départir de ce qu'il doit à Dieu, à ſoi-même & aux autres. En ſe faiſant une religion de remplir les devoirs de ſon état, il ne doit jamais violer ce qu'il doit aux autres états de la ſociété civile. Mais on ſe forme aujourd'hui des idées toutes différentes de l'homme d'Honneur & de l'homme de bien. On s'eſt relâché en faveur de la foibleſſe, ou plutôt de la corruption des hommes, des obligations que le nom d'Homme d'Honneur impoſe : on s'eſt contenté de le voir aſſez fidele à ſes emplois, pour le laiſſer jouir de ce titre. *Anon.*

Si le déſintéreſſement ſur les honneurs n'eſt pas d'obligation morale par rapport à la ſociété, il n'eſt pas moins néceſſaire à notre bonheur, que le déſintéreſſement ſur les richeſſes. La raiſon permet ſans doute d'être flatté des Honneurs, mais ſans les exiger ni les attendre. Leur jouiſſance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer : c'eſt en cela que conſiſte la vraie Philoſophie, & non dans l'affectation

l'affectation à mépriſer ce qu'on ſouhaite. *Dallemb.*

C'eſt le plus grand de tous les Honneurs que de paſſer pour le plus homme de bien & le plus honnête homme de ſon ſiecle.

L'Honneur qui s'acquiert par la comparaiſon de nous à d'autres, a toujours quelque choſe de plus brillant.

Les Honneurs ne flattent que la vanité, mais la vanité a bien des branches : on croit ne les rechercher que pour le bien public, ou pour l'avancement de ſa famille : on s'imagine avoir des ſentimens plus nobles que les autres quand on les deſire ; on ſe regarde comme plus heureux quand on y parvient.

L'ambition eſt déplacée dans la plupart des hommes ; ceux qui en ont le plus ne ſont pas ceux qui ont le plus de talens. Les vrais ſages ne penſent pas de même : ils craignent moins les embarras auxquels ils s'aſſujettiſſent que les obligations qu'ils s'impoſent : leur conſcience les fait plus trembler que la difficulté de contenter ceux qui les jugeront. *Conſ. de l'Amit.*

L'amour du bien public eſt le ſeul attrait légitime des Honneurs, le ſeul qui puiſſe empêcher qu'on ne s'en dégoute. Tout autre motif abuſe un peu de tems, & punit à la fin celui qui a été abuſé.

La guerre, ce métier terrible où les hommes ſont la monnoie du jeu qu'on y joue, eſt de tous les états celui où le mérite éleve aux Honneurs avec le plus de juſtice : une belle action à laquelle on ſurvit, eſt un titre qui parle tout ſeul. Il n'a pas beſoin de ſecours pour ſe faire entendre : perſonne n'oſe le conteſter ; il ſemble même que le Prince manque de moyens pour ſatisfaire à ſon gré tous ceux qui méritent des récompenſes en ce genre. L'état qui court le moins de danger, doit fournir à celui qui en court le plus : il ne doit pas ſuffire de faire des vœux pour ceux qui riſquent leur vie pour la Patrie, & dont le plus petit dommage eſt de s'appauvrir en la ſervant.

HOPITAUX. Dans les Pays de Commerce, où beaucoup de gens n'ont que leur art, l'Etat eſt ſouvent obligé de pourvoir aux beſoins des Vieillards, des Malades & des Orphelins. Un Etat bien policé tire cette ſubſiſtance des Arts mêmes ; il donne aux uns

les travaux dont ils ſont capables : il enſeigne les autres à travailler ; ce qui fait déja un travail. Quelques aumônes que l'on fait à un homme nud dans les rues ne rempliſſent point les obligations de l'Etat, qui doit à tous les Citoyens une ſubſiſtance aſſurée, la nourriture, un vêtement convenable, & un genre de vie qui ne ſoit point contraire à la ſanté.

Les richeſſes d'un Etat ſuppoſent beaucoup d'induſtrie : il n'eſt pas poſſible que dans un ſi grand nombre de branches de commerce, il n'y en ait toujours quelqu'une qui ſouffre ; & dont par conſéquent les Ouvriers ne ſoient dans une néceſſité momentanée. C'eſt pour lors que l'Etat a beſoin d'un prompt ſecours, ſoit pour empêcher le Peuple de ſouffrir, ſoit pour éviter qu'il ne ſe révolte : c'eſt dans ce cas qu'il faut des Hôpitaux ou quelque Réglement équivalent qui puiſſe prévenir cette miſere ; mais quand la Nation eſt pauvre ; la pauvreté particuliere dérive de la miſere générale, & elle eſt, pour ainſi dire, la miſere générale. Tous les Hôpitaux du monde, ne ſauroient guérir cette pauvreté particuliere : au contraire, l'eſprit de pareſſe qu'ils inſpirent, augmente la pauvreté générale, & par conſéquent la particuliere.

Il eſt vrai que les Nations riches ont beſoin d'Hôpitaux, parceque la fortune y eſt ſujette à mille accidens : mais on ſent que des ſecours paſſagers vaudroient bien mieux que des établiſſemens perpétuels : le mal eſt momentanée, il faut donc des ſecours de même nature, & applicables à l'accident particulier.

Il doit y avoir des Hôpitaux dans un Etat, dont la plupart des Citoyens n'ont que leur induſtrie pour reſſource ; parceque cette induſtrie peut quelquefois être malheureuſe : mais les ſecours que ces Hôpitaux donnent ne doivent être que paſſagers, pour ne point encourager la mendicité & la fainéantiſe. *Monteſq.*

HORACE. C'eſt le premier qui ait fait entendre aux Latins la lyre des Grecs, comme il le déclare lui-même : il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée, perſonne ne lui eut conteſté cette gloire. Il avoit en même-tems un naturel heureux, ſoutenu de la meilleure éducation ; il avoit l'eſprit étendu, varié,

délicat & fleuri. Né également pour la ſatyre & pour la louange, ſes railleries pénétroient d'autant plus qu'elles étoient moins groſſieres, & ſes louanges dégagées de cet air de flatterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adreſſoient pas. Exact & riche dans ſes deſcriptions, il y mêle toujours de ces traits naïfs qui mettent preſque les objets ſous les yeux : enjoué dans ſa morale, il inſtruit d'ordinaire ſans paroître y penſer ; & hors quelques occaſions où il s'emporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Cenſeur, ſes préceptes ſont toujours accompagnés d'un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin, Horace a preſque traité tous les ſujets, toujours d'une maniere nouvelle, avec des figures & des expreſſions également heureuſes & hardies.

HUMANITÉ. Une femme & des enfans augmentent l'Humanité dans les hommes. *Bac.*

HUMILITÉ. On ne peut guere dire que qui s'humilie ſera élevé pour ce monde-ci ; on peut dire au contraire que qui s'humilie ſera humilié ; car on n'y conſidere ordinairement que ceux qui ſe font valoir, & l'on y laiſſe humilier les gens tant qu'ils veulent. Voulez-vous être mal logé, mal ſervi, mal traité dans une Communauté, on ne s'y oppoſera pas ; il ſe trouvera toujours des perſonnes adroites qui ſauront profiter de vôtre retenue & qui s'accommoderont à vos dépens : mais tant s'en faut qu'il faille ſe plaindre de cette humeur du monde, que ceux qui ſont vraiment humbles doivent être bien aiſe que le monde ſoit de cette humeur ; autrement, ſi l'humiliation étoit toujours ſuivie de l'élévation, ce ſeroit une eſpece d'hypocryſie de s'humilier. *Nicole.*

J

JALOUSIE. Il y a dans la Jalouſie plus d'amour-propre que d'amour. La Jalouſie eſt le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux perſonnes qui le cauſent.

La Jalouſie n'eſt qu'une défiance de ſoi-même & un témoignage de notre peu de mérite.

Cette paſſion jette de plus profondes racines dans les hommes d'une complexion amoureuſe, & particulierement dans ceux qui ont quelque défaut venant ſoit de l'âge, ou des infirmités, ou de la laideur: dans ceux encore qui ſont défians, pleins de précaution & de ruſes; enfin, dans ceux qui ont été débauchés & vicieux, car comme ils ont vu tant de maris être les dupes de leurs femmes, ils craignent toujours quelque ſouterrain dans les allures du ſexe.

La meilleure regle qu'une femme doit ſuivre pour guerir ſon mari de la Jalouſie, c'eſt d'être franche & ouverte avec lui, de ſouffrir qu'il éclaire ſes actions, de n'avoir aucun ſecret pour lui, non pas même ſur les moindres bagatelles. Un mari jaloux a de l'antipathie pour tous les clins d'œil & les petits murmures de ceux qui cauſent à l'oreille; & s'il ne voit tout ce qui ſe paſſe juſqu'à fond, à coup ſûr il portera ſes craintes au-delà des bornes. Vous ne ſauriez lui ôter de l'eſprit que vous devez le choiſir pour votre principal confident, & s'il trouve qu'on lui ait fait un myſtere de quelque choſe, il s'imagine qu'il y a plus de mal qu'il ne paroît. *Spectateur.*

Il n'y a point de douleur qui approche de celle des maris Jaloux qui viennent à perdre leurs femmes: ils ne penſent plus qu'aux bonnes qualités de la perſonne qui leur eſt enlevée; ils ſe reprochent d'en avoir mal uſé à ſon égard; les ſoupçons dont ils avoient été tourmentés, s'effacent auſſitôt de leur eſprit. *id.*

IDE'ES INNE'ES, notre ame a des Idées innées. Les eſprits forts de nos jours qui veulent introduire

une ſorte de Philoſophie pernicieuſe à la vraie Religion, n'ont pas craint d'avancer que Deſcartes s'étoit trompé en admettant les Idées innées ; que la fauſſeté de cette opinion eſt généralement reconnue ; que l'origine de nos Idées par les ſens eſt une vérité que la Secte Peripateticienne a enſeignée : mais dès qu'on admet l'Immaterialité de l'ame, il eſt aiſé de prouver les Idées innées.

Si l'ame n'eſt point matiere, il eſt bien sûr que les corps extérieurs qui agiſſent ſur nos organes, ne lui communiquent ni la ſenſation, ni l'idée qu'elle a d'eux. Ils n'agiſſent point ſur elle, puiſque n'étant point corporelle, ils ne ſauroient la toucher ; ils ne lui donnent point des Idées qu'ils n'ont pas eux mêmes ; ils ne peuvent tout au plus que ſervir d'occaſion pour exciter en elle de pareilles Idées. Il eſt conſtant que ni nos perceptions ſenſibles ne naiſſent de l'ébranlement de nos organes, ni nos Idées intellectuelles de nos Idées ſenſibles ; car le moins ne ſauroit produire le plus, & une ſenſation quelconque renferme plus de perfection que n'en renferme un mouvement local, comme une Idée pure en renferme plus qu'une ſenſation : ſeulement eſt-il vrai qu'en vertu d'un ordre établi de Dieu, cet ébranlement eſt ſuivi des ſenſations, & les ſenſations occaſionnent la naiſſance des pures Idées. Ces ſenſations, ces Idées pures ſont autant de perceptions qui naiſſent de notre fond intelligent ; autant de modifications de notre ſubſtance penſante ; autant de propriétés de cette ſubſtance, puiſque ſoit que Dieu les excite en nous, ſoit que l'ame par ſa propre action ſe les rende actuellement préſentes, elles n'appartiennent pas moins à ſa nature que les figures à celle de la matiere : mais ces perceptions nous repréſentant eſſentiellement leurs objets ; il s'enſuit que notre ame a le pouvoir de ſe repréſenter les objets ; que ſa ſeule nature, ſans y rien ajouter du dehors, la rend capable de les voir ; que ſes Idées appartiennent à ſon eſſence, où Dieu, pour ainſi dire, les grava en la formant ; que par conſéquent il ne les créa nullement en elle après coup, ni ne les lui fournit à meſure qu'elle en a beſoin ; beau-

très fins, très gliſſans & avec une algebre inconnue aux Algebriſtes ordinaires; c'eſt cependant ce travail qu'entreprit M. de Montmort dans ſon Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de haſard, qu'il donna en 1708, & où il découvrit ce nouveau monde aux Géometres. *Fontenelle.*

Le Jeu eſt pour la ſociété ce que les Spectacles ſont pour une grande Ville: il y a trois heures dans la journée qu'on pourroit y employer plus mal. Que de gens ſans mérite & ſans occupation, qui ne tiendroient à rien dans la ſociété, ſi le Jeu ne les y introduiſoit pas.

Si tous ceux qui jouent étoient de bons Joueurs, ils ſeroient tous, ou grands Algebriſtes, ou nés pour l'être: il faut avoir une tête algebrique & pleine de l'art des combinaiſons; mais la plupart des Joueurs n'y entendent pas tant de fineſſe: ils ſe conduiſent par des vues très confuſes & à l'aventure; & les Jeux les plus ſavans, les Echecs même, ne ſont pour la plupart des gens que des Jeux de haſard. *Id.*

M. de Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'eſprit, que dans les différens Jeux qu'ils ont inventés.

Il me ſemble fort étrange de voir que des perſonnes qui ont de l'eſprit, paſſent douze heures de ſuite à battre & à couper un jeu de cartes, ſans avoir d'autre converſation que celle qui naît d'un petit nombre de termes de l'art employés à propos, ni d'autres idées que celles qui viennent des taches rouges ou noires différemment placées ſur les cartes. N'auroit-on pas ſujet de ſe moquer d'un homme de cette eſpece qui ſe plaindroit de la brieveté de la vie. *Spect.*

La paſſion pour les Jeux ſédentaires eſt une des grandes cauſes de la molleſſe des mœurs & du peu de vigueur des corps. Nous tenons cette paſſion de la fréquentation des femmes & de notre complaiſance ſans bornes pour ce ſexe enchanteur: cette paſſion eſt fille de l'oiſiveté & de l'avarice, & aſſez amie de toutes les autres: elle n'a d'autre fruit que de remplir la tête de trente mots baroques, & pour l'ordinaire aux dépens de la ſcience de l'hiſtoire & de la morale.

Les converſations en cercle, ſi en uſage, ſi eſtimées chez nos Peres, & ſi propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs & à les former chez les jeunes perſonnes, ſont ou muettes ou employées à faire des réflexions ſur tous les colifichets qui décorent les Dames, ſur toutes les babioles rares que poſſedent les Meſſieurs; & qu'elle eſt l'origine de ce mal? les exercices du corps trop négligés. *Ami des Hommes.*

JEUNES GENS. Ce n'eſt ni des livres ni des inſtructions publiques que les Jeunes gens tirent leur morale & leurs ſentimens; c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent : cela fait une impreſſion toute autre que les leçons expreſſes; & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la forme d'inſtructions faſſent de grands changemens, il y en a très peu qui ne ſoient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires. *Eſſ. Mor.*

Il ſemble à la plupart des Jeunes gens qui attendent une riche ſucceſſion, que leurs Peres n'en ſoient que les dépoſitaires, ils leur diroient volontiers : Quand voulez-vous donc que nous jouiſſions? n'y a-t-il pas aſſez long-tems que vous retenez notre bien : ils ne penſent pas que ces biens qu'ils croient leur appartenir, ſont les fruits du travail & de beaucoup d'œconomie; que leurs Peres pour les acquérir, ont ſacrifié à leur devoir, plaiſirs, amuſemens, faſte, commodités; tandis que leurs héritiers préſomptifs ne ſe refuſent rien, & que comptant ſur une ſucceſſion qu'ils diſent ne pouvoir leur manquer, ils ſe hâtent de la manger d'avance à force de diſſipations & d'emprunts. *Anon.*

JEUNESSE. (éducation de la) Il n'y a point dans l'Etat de plus important emploi que celui des hommes chargés de l'éducation de la Jeuneſſe, parceque c'eſt la Jeuneſſe qui en eſt comme la pepiniere : c'eſt par elle qu'il ſe renouvelle & qu'il ſe perpétue; c'eſt d'elle que viennent tous les Peres de familles, tous les Magiſtrats, & toutes les perſonnes en autorité dans l'Egliſe & dans le ſiecle.

Comme l'enfance & la jeuneſſe ne ſont capables

que des inſtructions qu'on leur donne, il faut bien choiſir la premiere ſemence qu'on jette ſur la terre, puiſque tous les fruits qu'elle doit produire retiennent quelque choſe de ſa bonté.

Les Jeunes gens aiment mieux vivre dans une honteuſe licence tous ſeuls, que dans une honnête liberté avec tout le monde.

La fragilité & la Jeuneſſe ſont des titres pour le pardon.

La Jeuneſſe eſt plus propre à imaginer qu'à raiſonner, à exécuter qu'à délibérer, & pour les nouveaux projets, que pour les affaires établies.

Les Jeunes gens embraſſent plus qu'ils ne peuvent atteindre; ils volent au fait ſans examiner les moyens; ils ne veulent avouer ni retracter leurs erreurs.

Dans la Jeuneſſe tout vous aide, tout s'offre à vous. Les Jeunes perſonnes dominent ſans y penſer: dans un âge plus avancé, elles ne ſont ſecourues de rien, elles n'ont plus ce charme ſéduiſant qui ſe répand ſur tout.

Les Jeunes gens ont beſoin, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, d'un Moniteur fidele & aſſidu, d'un Avocat qui plaide auprès d'eux la cauſe du vrai, de l'honnête, de la droite raiſon, qui leur faſſe remarquer le faux qui regne dans preſque tous les diſcours & toutes les converſations des hommes, & qui leur donne des regles sûres pour faire ce diſcernement. Il faut leur donner des Maîtres qui ne leur ſoient point ſuſpects, & dont ils ne puiſſent ſe défier. Pour cet effet, il faut les tranſporter dans d'autres tems, & oppoſer au torrent des fauſſes maximes & des mauvais exemples qui entraîne preſque tout le monde, les maximes & les exemples des grands hommes de l'Antiquité, dont les Auteurs qu'ils ont entre les mains leur parlent. Ils écoutent volontiers les leçons que leur font un Camille, un Scipion, un Cyrus; & ces ſortes d'inſtructions cachées, & comme déguiſées, ſous le nom d'hiſtoires, font d'autant plus d'impreſſion ſur eux, qu'elles paroiſſent moins recherchées, le pur haſard ſemblant les leur préſenter. *Rollin.*

Par les grands exemples de généroſité & de noble

ſimplicité, de continence & d'autres en tout genre que l'on trouve dans l'Hiſtoire ancienne, on accoutume les jeunes gens à ſentir le beau, à goûter la vertu, à n'eſtimer & à n'admirer que le vrai mérite; à juger ſainement des hommes, non par ce qu'ils paroiſſent, mais par ce qu'ils ſont; à ne point ſuivre les préjugés populaires, & ſur-tout à ne ſe laiſſer point éblouir par un vain éclat d'actions brillantes, qui ſouvent dans le fond n'ont rien de ſolide & de grand. On leur apprend à préférer les actions de bonté & de liberalité, à celles qui attirent le plus les yeux & l'admiration des hommes: on leur inſinue qu'un ſervice rendu généreuſement à un ami dans le preſſant beſoin l'emporte ſur les victoires les plus éclatantes.

Car comme rien n'eſt plus capable d'inſpirer des ſentimens de vertu & de détourner du vice, que la converſation des gens de bien, parcequ'elle s'inſinue peu à peu & qu'elle pénetre juſqu'au cœur; les entendre, les voir ſouvent tient lieu de préceptes. Leur préſence ſeule, lors même qu'ils ſe taiſent, parle & inſtruit: on doit pareillement tirer le même fruit de la lecture des Auteurs: elle nous met, pour ainſi dire en liaiſon avec tout ce que l'Antiquité a eu de plus grands hommes. Nous converſons, nous voyageons, nous vivons avec eux; nous entendons leurs diſcours, nous ſommes témoins de leurs actions; nous entrons inſenſiblement dans leurs ſentimens & dans leurs maximes. Nous prenons d'eux cette nobleſſe & cette grandeur d'ame, ce déſintéreſſement, cette haine de l'injuſtice, cet amour du bien public qui éclatent de toutes parts dans leur vie. *Id.*

Ce n'eſt pas que je croie qu'il faille beaucoup inſiſter ſur les réflexions de morale. Les préceptes qui regardent les mœurs pour faire impreſſion, doivent être courts, vifs & lancés comme un trait: c'eſt le moyen le plus sûr de les faire entrer dans l'eſprit, *non multis opus eſt, ſed efficacibus, facilius intrant, ſed & hærent.* Ce n'eſt quelquefois qu'un mot, qu'une courte réflexion; mais ce mot, cette réflexion, qui paroiſſent dans le moment même comme tombés & perdus, produiront leur effet dans le tems.

IGNORANCE. C'eſt la profonde Ignorance qui inſpire le ton dogmatique : celui qui ne ſait rien, croit enſeigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui ſait beaucoup, penſe à peine que ce qu'il dit, puiſſe être ignoré, & parle plus indifféremment.

Un Apprentif eſt docile : il écoute ſon Maître, il profite de ſes leçons & il devient Maître. L'homme indocile critique le diſcours du Prédicateur, comme le livre du Philoſophe, & il ne devient ni chrétien ni raiſonnable.

La cauſe la plus ordinaire & la plus naturelle de l'ignorance, eſt l'amour du repos ; car il en coûte pour devenir habile, & il n'y a que l'ignorance qui ſoit aiſée : une ſeconde cauſe eſt le défaut d'émulation : ce défaut peut venir de ce que les perſonnes diſtinguées par le rang & par la naiſſance ne mettent point les ſciences en honneur. Les ſuites de l'ignorance ſont d'une extrême conſéquence ; l'oiſiveté en eſt le premier fruit, & de l'oiſiveté naiſſent tous les vices.

IMAGES licencieuſes. Ce n'eſt pas connoître le cœur humain de penſer qu'on doit plaire par des Images licencieuſes dans des ouvrages d'eſprit tels que les Pieces de Théâtre & les Romans. Au contraire, c'eſt fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaiſirs ; ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feroient rougir, préſentées de trop près : c'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens : la bonne compagnie a des plaiſirs que les gens groſſiers ne connoiſſent pas. Les François ont connu cette regle plutôt que les autres Peuples, non parcequ'ils ſont ſans hardieſſe, comme l'a dit mal à propos un Auteur Anglois, mais parceque depuis la Régence d'Anne d'Autriche, ils ont été le Peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité : c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres Peuples. *Voltaire.*

IMAGINATION forte. Ce n'eſt pas un défaut que d'avoir l'Imagination forte, c'eſt-à dire, le cerveau propre pour imaginer fortement les choſes & recevoir

des images très diſtinctes & très vives des objets les moins conſiderables, pourvu que l'ame demeure toujours la maîtreſſe de l'imagination, que ces images s'impriment par ſes ordres; c'eſt au contraire l'origine & la fineſſe de la force d'eſprit; mais lorſque l'imagination domine ſur l'ame, & que ſans attendre les ordres de la volonté, ces traces ſe forment par la diſpoſition du cerveau & l'action des objets & des eſprits, il eſt viſible que c'eſt une mauvaiſe qualité & une eſpece de folie; car il faut remarquer que la capacité de l'eſprit eſt très bornée; qu'il n'y a rien qui rempliſſe ſi fort ſa capacité que les ſenſations de l'ame, & toutes les perceptions des objets qui nous touchent beaucoup, & que les traces profondes du cerveau, ſont toujours accompagnées de ſenſations qui nous appliquent fortement. Par-là il eſt facile de reconnoître les véritables caracteres de l'eſprit de ceux qui ont l'Imagination forte. Or ces ſortes de perſonnes ne ſont pas capables de juger ſainement des choſes qui ſont un peu difficiles & embarraſſées, parceque la capacité de leur eſprit étant remplie des idées liées à des traces trop profondes n'a pas la liberté de penſer à pluſieurs choſes en même tems.

IMITATION. Preſque tout eſt Imitation. Les eſprits les plus originaux empruntent les uns des autres. L'idée des Lettres Perſanes eſt priſe de celle de l'Eſpion Turc: Michel Cervantes fait un fou de ſon Dom Quichotte, mais Rolland eſt-il autre choſe qu'un fou: il ſeroit difficile de décider, ſi la Chevalerie errante eſt plus tournée en ridicule par les peintures groteſques de Cervantes, que par la feconde imagination de l'Arioſte. *Voltaire.*

Il faut, dit-on, en écrivant imiter les meilleurs Auteurs. Rien n'eſt plus vrai que cette maxime, mais elle ne doit pas être priſe dans toute ſa rigueur; car rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre. On ſe dépouille de ſon propre caractere, qui menagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces; & ne ſauroit revêtir ce caractere étranger qu'on a en vue & qui n'eſt pas fait pour nous. Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut

ſe faire une idée juſte des différentes beautés qu'il exige ; s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vue d'Imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon eſprit : en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

IMMORTALITÉ. (deſir de l') D'où vient que les biens de la nature que Dieu m'accorde d'une maniere ſi libérale, & de laquelle je ſuis infiniment touché, ſont néanmoins toujours accompagnés d'inquiétude & de deſirs ? Quelques connoiſſances que je puiſſe acquérir, je ſouhaitte toujours avec ardeur d'aller plus loin, & je m'afflige des bornes où je ſens ma raiſon renfermée. Quand je poſſéderois la terre entiere, ſans partage & ſans contradiction, je ſens que je ſuis capable de poſſéder & de goûter une félicité plus parfaite. Au moins manqueroit-il à mon bonheur ce qui en eſt le principal point, je veux dire la durée & la ſtabilité : celui qui me remplit de joie au retour de l'aurore, qui crée en moi des plaiſirs ſi vifs, ou lorſque je découvre une vérité nouvelle, ou lorſque je fais uſage d'un excellent fruit, pourroit ſans doute me procurer une toute autre félicité. Je ſens que Dieu le peut, j'oſe le ſouhaitter : j'oſe même l'eſpérer avec confiance : il eſt vrai que tous les hommes meurent, mais tous ont les mêmes deſirs, & les mêmes eſpérances que moi, & la mort n'a pas empêché que toutes les Nations n'aient attendu un avenir heureux. Dieu qui met tant d'ordre dans les corps, n'en met pas moins dans les eſprits. C'eſt en tout la même ſageſſe & la même bonté : il ne ſe joue pas d'une foible créature, en la flattant par des impreſſions trompeuſes, & par le deſir invincible d'une félicité qu'il ne lui prépare point. Tout ce que Dieu porte à une certaine fin, y parvient admirablement. Dieu a donné l'agilité à nos pieds, & nous employons leur miniſtere pour nous tranſporter d'une place à une autre : rien n'eſt illuſoire dans les rapports que Dieu a mis entre une choſe & une autre : ce n'eſt donc pas envain que Dieu a mis en tout tems & par-tout dans le cœur de

l'homme, un deſir inſurmontable & conſtant d'être plus éclairé & plus heureux. Cette ſoif de la lumiere n'eſt donc point vaine, & cette faim de la félicité ſera raſſaſiée : cette penſée me pénetre de joie, & la vue de l'Univers qui m'a déja découvert les premiers fondemens d'une Religion naturelle, m'invite à chercher tous les moyens de m'aſſurer cette félicité. *Pluche.*

IMPRESSIONS. Quoique la plûpart des gens ſe donnent une grande liberté de parler, & de juger au hazard de la conduite d'autrui ; ils n'aiment pas néanmoins qu'on les détrompe de leurs impreſſions, & ils donnent d'ordinaire aux juſtifications un tour de ridicule qui eſt pire que le mal auquel on prétend remédier ; mais cette diſpoſition injuſte du monde, ne doit pas empêcher qu'on ne tâche dans les occaſions d'éclaircir en particulier les perſonnes équitables, pour leur ôter les impreſſions fâcheuſes qu'ils auroient pû recevoir par ces ſortes de diſcours. *Nic.*

INCOMMODES. (Gens) Si on veut conſerver la paix avec ſoi même & avec les autres, ce n'eſt pas aſſez de ne choquer perſonne, il faut encore ſavoir ſouffrir les Gens Incommodes. Car il faut s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe mettront en colere ſans ſujet, qui prendront les choſes de travers, ou qui auront un aſcendant plein de fierté. Les uns contrediront ſans raiſon ; d'autres ne pourront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien : les uns ſeront envieux & malins, d'autres inſolens : on en trouvera qui croiront que tout leur eſt dû. Quelle eſpérance de vivre en repos, ſi tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renverſent ? Il faut donc ſouffrir avec patience, mais comme cette patience n'eſt pas une vertu commune, un des principaux moyens de l'acquérir eſt de conſidérer 1°. que les défauts étant auſſi communs qu'ils ſont, c'eſt une folie d'en être ſurpris & de ne pas s'y attendre : les hommes ſont mêlés de bonnes & de mauvaiſes qualités, il faut les prendre ſur ce pied là. 2°. Que les défauts que nous trouvons dans les autres ne nuiſent qu'à ceux qui les ont & ne nous font aucun

mal : que ce ſont des maladies qui nous ſont communes, y étant ſujets comme eux. *Eſſ. Mor.*

INCONSTANCE. Il y a une Inconſtance qui vient de la légereté d'eſprit ou de ſa foibleſſe, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui ; & il y en a une autre qui eſt plus excuſable, qui vient du dégoût des choſes.

INDISCRET. Un Indiſcret, & dont l'Indiſcretion provient d'un certain feu ou vivacité qu'il porte en lui, eſt plus à craindre qu'un méchant naturel, parceque le dernier n'inſulte que ſes ennemis & ceux à qui il veut du mal, au lieu que l'autre attaque indifféremment ſes amis & ſes ennemis.

INGRATS. On ne trouve guere d'Ingrats, tant qu'on eſt en état de faire du bien.

Ce n'eſt pas un grand malheur d'obliger des Ingrats, mais c'en eſt un inſupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Il y a bien moins d'Ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne penſe. Celui qui tait la grace qu'il a reçue, eſt un Ingrat qui ne la méritoit pas : celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure, montrant le beſoin que vous avez eu de lui, à votre honte, & le ſecours qu'il vous a donné par oſtentation. J'aime qu'un honnête homme ſoit un peu délicat à recevoir, & ſenſible à l'obligation qu'il a reçue : j'aime que celui qui oblige ſoit ſatisfait de la générosité de ſon action, ſans ſonger à la reconnoiſſance de ceux qu'il a obligés. *S. Evr.*

Il y a trois ſortes d'Ingrats, dont le premier eſt celui qui nous ayant quelque obligation, évite enſuite notre compagnie comme par honte de nous être redevable de quelque bienfait. Le ſecond eſt encore plus méchant, car ayant en main quelque occaſion de pouvoir reconnoître l'obligation qu'il nous a, il ſe dérobe & ne le fait point : le troiſieme eſt un monſtre plus horrible, car au lieu du bien dont nous l'avons comblé, il nous accable de tout le mal qu'il peut nous faire. *Oxenſt*

INJURES. Je vous conſeille, dit Platon, de ſouffrir ceux qui vous mépriſent & outragent, de recevoir

leurs Injures avec un eſprit tranquille & élevé, eſt la meilleure maniere de s'en venger.

La mocquerie eſt de toutes les Injures celle qui ſe pardonne le moins.

Il y a deux ſortes d'Injures uſitées dans les conteſtations des Gens de Lettres : les unes toutes crues & telles que la paſſion les ſuggere d'abord, les expreſſions les plus naturelles du mépris & de la colere, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence & d'abſurdité, & mille autre formules auſſi polies. La plûpart des Savans des derniers ſiecles n'en étoient point avares, dès qu'ils étoient en diſpute, & je ſoupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homere, qui les met harmonieuſement dans la bouche de tous ſes Héros. Ces ſortes de Savans ont pris apparemment cet uſage pour un privilege d'érudition : ils ne ſe donnent pas même la peine d'aſſaiſonner ces ſortes d'Iniures du moindre tour. Ce ſont en un mot des Injures bien poſitives & qui ont toute la ſimplicité des tems héroiques. *Ces ſortes d'Injures* partent d'ordinaire d'une paſſion imprudente, & qui n'entend pas ſes propres intérêts, car elles ne font aucun plaiſir au Lecteur : elles ne font pas grand tort à l'Auteur à qui elles s'adreſſent, & elles aviliſſent ſurement celui qui les dit. *La Motte.*

Il y a d'autres Injures plus ingénieuſes, qui, quoiqu'également injuſtes ne laiſſent pas d'égayer la matiere, & de faire paſſer la malice à la faveur de l'art.

INJUSTICES. Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires, & les hommes ont du penchant à ajouter foi à ces coups éclattans de la Providence.

Il y a dans le cœur humain un deſir que l'Injuſtice ſoit punie : les hommes ont tous un fonds de juſtice dans le cœur : ils ſouhaittent naturellement que le Ciel s'intéreſſe à vanger l'innocence ; en tout tems & en tout pays, on voit avec plaiſir que l'Etre ſuprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement : c'eſt une conſolation pour le foible : c'eſt un frein pour le pervers qui eſt puiſſant.

INNOCENCE. Il s'en faut bien que l'Innocence trouve autant de protection que le crime.

Un coupable puni eſt un exemple pour la canaille: un innocent condamné eſt l'affaire de tous les honnêtes gens.

INQUISITION. Le Tribunal de l'Inquiſition qui doit ſon établiſſement aux Moines, dans des tems d'ignorance, eſt contraire à toute bonne police. Il a trouvé par-tout un ſoulevement général, & il auroit cédé aux contradictions, ſi ceux qui vouloient l'établir n'avoient tiré avantage de ces contradictions mêmes.

Ce Tribunal eſt inſupportable dans tous les Gouvernemens: dans la Monarchie, il ne peut faire que des délateurs & des traîtres: dans les Républiques il ne peut former que de malhonnêtes gens: dans le Deſpotiſme, il eſt deſtructeur comme lui. C'eſt un des abus de ce Tribunal, que de deux perſonnes qui y ſont accuſées du même crime, celle qui nie eſt condamnée à la mort, & celle qui avoue évite le ſupplice. *Monteſquieu.*

INSCRIPTIONS DES MONUMENS PUBLICS. Les Inſcriptions des Monumens Publics de France doivent être en François. En effet c'eſt dégrader une Langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas oſer s'en ſervir; c'eſt aller contre ſon but que de parler à tout le Public dans une Langue que les trois quarts au moins de ce Public n'entendent pas. C'eſt le ſentiment de M. de Voltaire, mais il y a des raiſons bien plus fortes que les ſiennes, qui démontrent le contraire. Il n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſe de mettre des Inſcriptions en François, à cauſe de la préciſion qui doit regner dans ces ſortes de pieces. La Proſe en pareil cas ne ſauroit être que plate, ou du moins approchant du ſtyle familier; d'un autre côté ſi on veut élever le ſtyle, on donne dans la periphraſe, & dans le genre poétique ou oratoire. On peut vaincre bien plus facilement en latin ces difficultés. D'ailleurs la Langue Latine a quelque choſe de majeſtueux: elle a du nombre & du ſonore. Elle imprime je ne ſais quel reſpect que tout homme de goût ſent parfaite-

ment ; & c'eſt particulierement à cauſe de cette raiſon que des connoiſſeurs lui donnent la préférence quand il s'agit de faire des Inſcriptions. Il y a plus, tous les Etrangers qui viennent en France ſont des gens bien élevés & qui entendent le Latin, & fort ſouvent n'entendent que difficilement le François. Tous les honnêtes gens d'une Ville de France, ſavent ordinairement la raiſon pour laquelle on a élevé un tel monument ; les Etrangers au contraire qui y arrivent ont droit de l'ignorer ; & il ſemble naturel de le leur apprendre dans la Langue qu'ils ſont cenſés ſavoir, puiſqu'elle eſt la baze de toutes les bonnes éducations que l'on donne dans tous les Etats de l'Europe.

INSENSIBILITÉ de l'homme à l'égard des objets de la foi. Dans cette vie toutes nos connoiſſances ſont obſcures, ſombres, languiſſantes, ſi on les compare à ce qu'elles ſeront au moment de la mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choſes telles qu'elles ſont : ce ſera alors que toutes les créatures diſparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les honneurs, les plaiſirs & les maux de ce monde que comme des atômes indignes de nous occuper. La cauſe générale de notre inſenſibilité, eſt la foibleſſe & l'aveuglement de notre eſprit, qui ne conçoit les choſes les plus terribles que par des idées confuſes qui n'ont rien de vif ni de ſenſible, & qui n'excitent que des mouvemens foibles & languiſſans : il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, ſans faire réflexion ſur tout le reſte de ce qu'il contient : nous ne voyons jamais qu'une petite partie du ſpectacle qui eſt expoſé aux yeux de notre ame : c'eſt ce qui nous dérobe l'horreur qui accompagne tous ſes vices ; une autre cauſe, c'eſt que les hommes ne tirent point de conſéquence quand il s'agit de paſſer de la ſpéculation à la pratique ; & c'eſt une choſe étrange comment leur eſprit ſe peut arrêter à certaines vérités dont il eſt perſuadé, ſans les pouſſer aux ſuites de cette pratique, ſuites tellement liées avec ces vérités qu'il eſt impoſſible de les en ſéparer. Qui ne croiroit, par exemple, que les hommes étant par-

venus à la connoiſſance de l'immortalité de l'ame, ils en concluroient qu'il faut employer toute leur vie à lui procurer un état heureux après la mort, il n'y a point de conſéquence plus ſenſible que celle-là. Cependant combien de grands eſprits qui ont travaillé à l'établiſſement de ce point, qui ne paroiſſent pas avoir beaucoup ſongé à cette conſéquence. Nous en faiſons de même dans les vérités les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les ſavoir, & nous nous arrêtons à la ſimple ſpéculation. Cette prodigieuſe Inſenſibilité, eſt une marque évidente que les hommes ne ſont point dans l'état où ils ont été formés, & que leur nature eſt corrompue. *Eſſ. Mor.*

INSTRUCTION D'UN PRINCE. Les Sciences ont leurs utilités & leurs inutilités, principalement pour les Princes, & on peut les apprendre toutes d'une maniere baſſe & d'une maniere relevée. Peu de perſonnes en ſavent faire la différence, cependant il eſt ſi important de la faire, qu'il vaut ſouvent mieux les ignorer abſolument que de les ſavoir baſſement en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il n'eſt pas néceſſaire que celui qui eſt chargé de l'Inſtruction d'un Prince lui montre tout : il ſuffit qu'il lui montre l'uſage de tout : il faut même par néceſſité qu'il ſe faſſe ſoulager, & que pendant qu'il ſe prépare à certaines choſes, il ſoit ſeulement témoin de ce qui lui eſt enſeigné par d'autres, mais on ne ſupplée point à cette qualité eſſentielle qui rend un Précepteur capable de cet emploi; on ne l'emprunte point d'autrui, on ne s'y prépare point: La nature la commence : on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de réflexions; c'eſt par cette qualité qu'un homme fait ſentir ce qui eſt grand, qu'il rabaiſſe ce qui eſt bas, & qu'il juge ſagement & équitablement de tout. *Nicole.*

Quoiqu'on ne faſſe qu'inſtruire, il faut que l'Inſtruction ſoit aidée du ſecours de l'éloquence, & dans cette occaſion, l'éloquence ne conſiſte pas ſeulement dans la clarté, la juſteſſe & l'ordre; toutes perfections froides que demandent les ſujets dogmatiques : il faut que celui qui inſtruit ſache mettre de la chaleur

dans les expreſſions, dans les tours & juſques dans la prononciation : car cette chaleur, ou elle ſe communique aux Auditeurs, ou elle les préſerve d'une langueur involontaire qui auroit pu les gagner.

INTELLIGENCES ſuperieures. S'il eſt vrai-ſemblable que les Intelligences ſuperieures à l'homme, par exemple, les Anges, ont auſſi un progrès très étendu de connoiſſances, elles doivent voler tandis que nous rampons : elles ſuppriment des milieux que nous ne parcourons, qu'en nous traînant ſeulement & avec effort, d'une vérité à une autre qui y touche.

INTERET. Les Intérêts particuliers font aiſément oublier les maux publics.

Le bon naturel qui ſe vante d'être ſi ſenſible, eſt ſouvent étouffé par le moindre intérêt.

L'Intérêt parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé.

Si le Financier manque ſon coup, les Courtiſans diſent de lui : c'eſt un Bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réuſſit, ils lui demandent ſa fille.

Les Enfans peut-être ſeroient plus chers à leurs Peres, & réciproquement les Peres à leurs Enfans, ſans le titre d'héritiers.

Il y a de certaines Familles, qui, par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienſéance, doivent être irréconciliables. Les voilà réunies ; & où la Religion a échoué, l'Intérêt s'en joue & le fait ſans peine.

L'Intérêt eſt le but de la plupart des actions des hommes ; c'eſt le mobile de toutes leurs actions. L'Intérêt me paroît ſemblable à de la poudre que le Démon jette aux yeux de l'homme, afin qu'il ne connoiſſe ni juſtice, ni devoir, ni honneur, ni amitié : c'eſt lui qui ſuffoque les ſentimens naturels entre les Parens, qui brouille Mari & Femme, qui ſeme la haine entre les Freres, & qui éteint l'amitié entre les Amis : il ſert aux Grands de prétexte pour commettre les actions les plus injuſtes, & au vulgaire à rompre le nœud de l'obéiſſance due au Souverain : il rend le Courtiſan eſclave, le Soldat téméraire, le Marchand

trompeur ; il eſt quaſi le maître des autres paſſions, & ſouvent il les dompte. *Oxenſt.*

Interets des Princes. On a tort de penſer que les Intérêts des Princes n'exigent pas autant de droiture & de probité que ceux des Particuliers. Le voile dont on couvre les affaires d'Etat, ne doit ſervir qu'à conſerver un ſecret néceſſaire à leur ſuccès : il n'eſt pas fait pour dérober des intrigues injuſtes.

Interets des Nations. On doit diſtinguer les Intérêts généraux & ceux de détail. Un Intérêt général, par exemple, & néceſſaire en chaque Etat, eſt celui de ſa conſervation : elle dépend de la ſûreté de ſes frontieres. Pour un Etat commerçant, il faut y ajouter ce qui peut intéreſſer ſon commerce, parceque ſes produits ſont ſa richeſſe, & que ſi elle diminue, le corps de l'Etat s'affoiblit. Pour un Etat maritime, l'Intérêt général & eſſentiel eſt d'aſſurer ſes Ports & ſes côtes, d'avoir des forces conſidérables de mer pour défendre l'un & l'autre. Les Vaiſſeaux ſont pour lui, ce que ſont pour les autres les baſtions & les demi-lunes. La protection du Commerce doit enter dans les moyens de détail, parcequ'un Etat maritime ne peut ſubſiſter & proſpérer que par le Commerce, qui n'eſt jamais floriſſant qu'autant qu'il peut compter ſur une protection efficace de la part de l'Etat.

Un Etat Républicain compte entre ſes Intérêts généraux eſſentiels ceux de ſa liberté. La ſûreté de ſes frontieres eſt un moyen de détail. Il y faut joindre une attention particuliere à éloigner le théâtre de la guerre, & à prévenir les querelles entre les Puiſſances voiſines qui pourroient l'entraîner dans des engagemens haſardeux. Son intérêt & ſon ſyſtême, doivent être de ſe tenir toujours en état d'employer des ſoins de médiation, pour concilier les différends avant qu'ils éclatent, ou pour ramener à des ſentimens de paix.

L'Intérêt général d'une Puiſſance majeure, eſt de veiller à ce qui pourroit aggrandir celles qui ſont avec elle en rapport d'égalité. Un moyen de détail eſt d'empêcher que les Puiſſances moyennes ne ſoient

opprimées ou envahies, parcequ'un pareil évenement intéreſſeroit ſa propre conſideration.

L'Intérêt général d'une Puiſſance moyenne, eſt de ne point entrer dans les querelles des grandes; car ſon concours peut nuire à l'équilibre qui doit regner entre les grandes, & ſon ſalut eſt dans le maintien de cet équilibre. *Pecquet.*

INVASION. Le ſuccès d'une Invaſion eſt bien rare quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Voltaire.*

JOIE. Il n'y a point de Joie humaine qui ſoit durable : la grandeur, les richeſſes, les victoires, & tout ce qui excite les plus violens deſirs, n'eſt pas capable, après quelque tems, de ſurmonter les moindres chagrins. Ce n'eſt qu'une émotion paſſagere qui eſt bientôt ſuivie d'inſenſibilité & ſouvent même de dégoût. *Eſſ. de Mor.*

La Joie du cœur eſt la vie de l'homme : la Joie de l'homme rend ſa vie plus longue. *Eccl.*

Toutes les Joies du monde ſont toujours accompagnées, non-ſeulement de la crainte de perdre ce qui en eſt le ſujet; c'en eſt une condition inſéparable; elles ſont encore de courte durée, car quel que ſoit ce bien dont nous jouiſſions, ou dont nous eſperons de jouir, il eſt conſtant qu'en peu de tems nous y deviendrons inſenſibles : en effet, rien ici bas n'eſt capable de nous donner long-tems de la Joie. La grandeur & les richeſſes, comme nous l'avons dit ci-deſſus, tout cela, dis-je, n'eſt pas capable, après quelque tems, de ſurmonter les moindres peines. Enfin, toute Joie humaine eſt une ſource de douleur, car en affoibliſſant l'ame, elle la rend ſenſible aux plus petits maux, elle l'attache à des objets difficiles à conſerver, & dont elle peut être privée malgré ſoi, & la rend tendre, délicate, ſujette à l'ennui & au chagrin. *Eſſ. Mor.*

JOURNALISTES (les) ſont des Juges fort ſujets à être pris à partie.

Un homme de mérite n'eſt pas deſtiné à n'être qu'un Critique même excellent, c'eſt-à-dire, habile ſeulement à relever des défauts dans les productions

d'autrui, & impuiſſant à produire de lui-même. *Voltaire*.

ITALIENS. La gravité paroît d'abord être le fond du génie de l'Italie. Cette qualité ſe manifeſte dans le gouvernement, dans les mœurs extérieures, dans les aſſemblées de la Jeuneſſe. Les danſes, les aſſemblées des Gens de qualité, & même des Bourgeois, n'ont rien de ce bruit & de ce mouvement qui regne dans les nôtres : l'amour & les délices ſont en dedans; la mélancolie qui eſt au fond des eſprits des Romains modernes eſt peinte ſur l'extérieur & le viſage; mais on eſt bien ſurpris quand on voit ce caractere ſérieux s'effacer dans le moment ſous le brillant & la légereté de la Muſique. Il diſparoît ſous les ornemens de la Poëſie, ſous la multitude des allégories & des hyperboles, ſous le Jeu grimacier des Pantomines, dont ils fourniſſent les autres pays, & des Auteurs Comiques. *Eſprit des Nat.*

Nouvelle contradiction apparente : la Nation eſt ſérieuſe, & la langue badine & délicate. Les Peintres & les Sculpteurs Italiens ne ſe ſont point écartés de la belle nature, tandis que les Poëtes s'en éloignent viſiblement. L'Italien eſt ſobre, jaloux, vindicatif & ſérieux ; cependant il ſe transforme, avec une ſoupleſſe qui ſuit le coup d'œil, en toutes ſortes de caracteres.

Quand on a pratiqué les Italiens, il eſt aiſé de remarquer que leur politeſſe ſe tient proprement dans l'ordre des reſpects, qu'elle conſiſte dans le dévouement, dans les démonſtrations extérieures, dans les termes flatteurs, dans les titres exceſſifs, dans les ſouſcriptions humbles & uſitées. Le genre de vie, uſité en Italie, attache les hommes en général à la vie ſédentaire. *Id.*

On pardonne beaucoup de choſes en Italie, dans les pieces de Théâtre, je veux dire les Tragédies, qu'on ne paſſeroit pas en France ; 1°. parceque les goûts, les bienſéances, les Théâtres n'y ſont pas les mêmes ; 2°. parceque les Italiens n'ayant point de Ville où l'on repréſente tous les jours des pieces dramatiques, ne peuvent être auſſi exercés que nous en ce genre. Le beau monſtre de l'Opera étouffe chez eux Melpomene,

& il y a tant de Caſtrati, qu'il n'y a plus de place pour les Eſopus & les Roſcius. *Voltaire.*

JUGEMENS. *faux Jugemens.* En la conférence (converſation) la gravité, la robbe & la fortune de celui qui parle, donnent ſouvent crédit à des propos vains & ineptes; il n'eſt pas à préſumer qu'un Monſieur ſi ſuivi, à qui on donne tant de charges, & ſi morgant, ne ſoit plus habile que cet autre qui le ſalue de ſi loin. *Montaigne.*

C'eſt merveille que ſauf nous, aucune choſe ne s'eſtime que par ſes propres qualités : nous louons un cheval de ce qu'il eſt vigoureux & adroit, non de ſon harnois : un lévrier de ſa viteſſe, non de ſon collier; un oiſeau de ſon aîle, non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoi de même n'eſtimons-nous un homme par ce qui eſt ſien? il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente; tout cela eſt autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche : ſi vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ſes bardes, vous le voyez nud & à découvert. Pourquoi eſtimant un homme, l'eſtimez-vous tout enveloppé & empaqueté : il ne nous fait montre que des parties qui ne ſont aucunement ſiennes & nous cache celles par leſquelles ſeules on peut vraiment juger de ſon eſtimation. *Id.*

Les Gens du monde mépriſent intérieurement les Philoſophes & les Enfans; les uns comme ſe répaiſſant de ſpéculations vuides & creuſes; les autres, comme s'attachant à un vain plaiſir & n'en voyant pas le peu de ſolidité. Les Philoſophes mépriſent & les Gens du monde, comme n'étant point touchés des beautés de l'eſprit & de la nature, & les Enfans, comme étant trop touchés des objets des ſens. Les Enfans ne mépriſent perſonne, ils jouiſſent ſans réflexion de la beauté de l'objet qui les attire; & je penſe que quoique toutes ces diſpoſitions ſoient défectueuſes, celle des Enfans l'eſt moins que les autres; ainſi les hommes, ſelon les différentes diſpoſitions où ils ſe trouvent, jugent différemment des objets. *Nicole.*

Tout homme doit être jugé ſuivant les Loix. L'Etat

INST. OXFORD

dont la conſtitution doit être ſacrée pour les Monarques, a intérêt que cela ſoit ainſi : c'eſt l'intérêt des Princes même dont les Loix ſont la force & la ſureté. L'humanité leur permet quelquefois d'en adoucir la rigueur en pardonnant, mais jamais de s'en diſpenſer pour être cruels. Ce ſeroit faire injure aux Rois que de s'imaginer que ces principes puiſſent les offenſer, ou qu'il fallût même du courage pour les reclamer au ſein même d'une Monarchie : ils ſont le cri de la nature. Des maximes ſi vraies & ſi bien gravées dans le cœur de tous les hommes, nous diſpenſent de décider à quel Tribunal Chriſtine, deſcendue du Trône, devoit faire juger Monaldeſchi, ſi c'étoit à celui de Suede ou de la France : peu importoit à quel Tribunal, pourvû que ce ne fût pas au ſien. *Dallemb.*

On eſt quelquefois un ſot avec de l'eſprit, mais on ne l'eſt jamais avec du Jugement.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choſes du monde paroiſſent ainſi ; & j'oſe dire par la même raiſon, parcequ'ils ſont petits.

Celui qui, en matiere d'ouvrages d'eſprit, joint le Jugement à l'imagination, compare à loiſir toutes ſes idées : il ne ſe laiſſe pas entraîner au brillant des unes ; il ne ſe détermine pas même par la ſeule juſteſſe des autres : il ne ſouſcrit à rien qu'autant que l'agrément & la ſolidité ſont d'accord. Il y a deux ſortes de Jugemens dans les hommes : les uns ne connoiſſent le vrai que par la diſcuſſion : les autres le ſentent ſans ce ſecours : les premiers ne choiſiſſent ou ne rejettent une idée qu'après l'avoir examinée de tous les ſens. Les ſeconds, par des raiſonnemens ſoudains, qu'ils auroient même de la peine à développer s'il falloit en rendre compte, embraſſent d'une ſeule vue les défauts & les beautés des choſes, & c'eſt cette ſorte de Jugement qu'on appelle le goût. La prémiere convient aux Dogmatiques : comme ils n'ont d'autre but que d'inſtruire, ils comptent pour rien la perte que leur imagination pourroit faire dans la diſcuſſion, mais la ſeconde, quoique la moins ſure, eſt preſque la ſeule

qui convienne aux Orateurs & aux Poëtes. *La Motte.*

JUGES. Celui qui juſtifie l'injuſte, & celui qui condamne le juſte, ſont tous deux abominables devant Dieu. *Salomon.*

Le devoir des Juges eſt de rendre la juſtice; leur métier eſt de la differer: quelques-uns ſavent leur devoir & font leur métier.

Celui qui ſollicite ſon Juge, ne lui fait pas honneur, car, ou il ſe défie de ſes lumieres & même de ſa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injuſtice.

La premiere qualité d'un Juge eſt la capacité: il faut ſavoir, avant que de juger, être plein de maximes, avoir médité ſur la Loi. Le tems de s'inſtruire n'eſt pas celui où l'on doit décider. Le bon ſens dont tout le monde ſe flatte eſt rare, & il n'apprend pas ce qui a dépendu de l'inſtitution des hommes: on s'expoſe très ſouvent a juger au hazard, quand on n'eſt pas fondé dans le droit: on doute où il ne faut pas douter, ou par un défaut contraire on prononce témérairement ſur des choſes qui auroient beſoin d'être éclaircies. La ſeconde qualité eſt l'intégrité: ſans elle on ne ſuit pas ce qu'on connoît; on altere la ſimplicité des Loix par des interprétations ſubtiles qui en éludent l'effet,& on convertit les queſtions les plus nettes en problême. 3°. Le zele & l'ardeur pour la juſtice: un Juge ne doit point voir l'iniquité ſans en être émue: il emploie tout ce qui peut la repouſſer & faire triompher la juſtice. 4°. La fermeté pour tenir bon contre les ſollicitations, les craintes, les menaces, le mauvais exemple. 5°. Le déſintéreſſement: en vertu de cette qualité admirable, un Juge ne ſe borne pas à refuſer les préſens, mais il ne craint pas même la pauvreté: il mépriſe l'ambition, la faveur, la gloire humaine: il ne craint pas même de perdre ſon emploi s'il le faut: car s'il ne peut y faire du bien, il ne doit point regarder comme un mal de le quitter. *Inſtit. d'un Prince.*

Les Juges doivent diſtinguer les Offices néceſſaires, des Offices libres & volontaires. Je puis adjuger à une perſonne ce qui lui appartient ſelon les Loix, quoi-

qu'il ne lui appartienne pas ſelon la raiſon & la juſtice, parceque je ne ſuis en qualité de Juge que l'interprête de la Loi; & ainſi en adjugeant, par exemple, une certaine ſomme à celui qui s'eſt parjuré, je ne fais que déclarer que les Loix la lui adjugent; ce qui eſt véritable & peut-être juſte; mais ces mêmes Loix qui m'ordonnent de faire gagner la cauſe à celui qui ſe parjure ne m'ordonnent pas de me tromper; & ainſi, ſi je ſais d'ailleurs par des preuves claires qu'il eſt parjure, je ne laiſſerai pas de le croire tel & d'être obligé à toutes les actions qui ſont liées avec cette créance Les Offices ou actions néceſſaires, comme celles de prononcer un Jugement, ſe doivent régler ſelon la juſtice légale; mais les actions libres, comme de donner des avis à une perſonne, de lui fournir des adreſſes dans ſes prétentions, de l'aſſiſter de ſon crédit, ſe doivent régler ſelon la juſtice véritable & réelle. *Nic.*

JURISCONSULTES Sur la diverſité des ſentimens qui les partagent quelquefois. J'ai oui parler d'un Juge, lequel où il rencontroit un aſpre conflict entre *Bartolus* ou *Baldus*, & quelque matiere agitée de pluſieurs contrariétés, mettoit en marge de ſon Livre, *Queſtion pour l'Ami*, c'eſt-à-dire que la vérité étoit ſi embrouillée & débattue, qu'en pareille cauſe il pourroit favoriſer celle des parties que bon lui ſembleroit: il ne tenoit qu'à faute d'eſprit & de ſuffiſance qu'il ne pût mettre par-tout, *Queſtion pour l'Ami. Montaigne.*

JUSTICE. La Juſtice éleve les Nations, & le péché rend les Peuples miſérables. *Salomon.*

Faire miſéricorde & Juſtice, eſt plus agréable au Seigneur que de lui offrir des victimes. *id.*

On entend dire ſans ceſſe qu'il faudroit que la Juſtice fut rendue par-tout comme en Turquie. Il n'y aura donc que les plus ignorans de tous les peuples, qui auront vû clair dans la choſe du monde qu'il importe le plus aux hommes de ſavoir.

Mais voyons ſi ce raiſonnement eſt juſte: il faut convenir que ſi on examine les formalités de la Juſtice, par rapport à la peine qu'a un Citoyen à ſe faire ren-

dre ſon bien, ou à obtenir ſatisfaction de quelque outrage, on en trouvera ſans doute trop : mais ſi on les regarde dans le rapport qu'elles ont avec la liberté & la ſureté des Citoyens, on en trouvera ſouvent trop peu, & on verra que les peines, les dépenſes, les longueurs, les dangers même de la Juſtice ſont le prix que chaque Citoyen donne pour ſa liberté.

En Turquie où l'on fait très peu d'attention à la fortune, à la vie, à l'honneur des Sujets, on termine promptement d'une façon ou d'une autre toutes les diſputes. La maniere de les finir eſt indifférente pourvû qu'on finiſſe. Le Bacha d'abord éclairci, fait diſtribuer à ſa fantaiſie des coups de bâton ſur la plante des pieds des Plaideurs & les renvoie chez eux. Mais dans les Etats modérés, où la tête du moindre Citoyen eſt conſidérable, on ne lui ôte ſon honneur & ſes biens qu'après un long examen : on ne le prive de la vie, que lorſque la Patrie elle-même l'attaque, & elle ne l'attaque qu'en lui laiſſant tous les moyens poſſibles de la défendre. Dans les Etats deſpotiques, le Prince peut juger lui-même : il ne le peut dans les Monarchies : la conſtitution de l'Etat ſeroit détruite, les pouvoirs intermédiaires dépendans anéantis : on verroit ceſſer toutes les formalités des jugemens : la crainte s'empareroit de tous les eſprits : on verroit la pâleur ſur tous viſages : plus de confiance, plus de ſureté. *Monteſquieu.*

L

LANGUES. L'intelligence des Langues ſert d'introduction à toutes les Sciences : par cette intelligence nous parvenons ſans peine à la connoiſſance d'une infinité de belles choſes, qui ont couté de long travaux à ceux qui les ont inventées. Cette intelligence nous rend en quelque ſorte contemporains de tous les âges, & Citoyens de tous les Royaumes : & elle nous met en état de nous entretenir encore aujourd'hui avec tout ce que l'Antiquité a produit de plus ſavans hommes. Nous trouvons en eux comme autant de maîtres qu'il eſt permis de conſulter en tout tems, comme autant d'amis qui ſont de toutes les heures & qui peuvent être de toutes nos parties ; dont la converſation toujours utile & toujours agréable, nous enrichit l'eſprit de mille connoiſſances curieuſes, & nous apprend à profiter également des vertus & des vices du genre humain. Sans le ſecours des Langues, tous ces oracles ſont muets pour nous, & faute d'avoir la clef qui ſeule peut nous en ouvrir l'entrée, nous demeurons pauvres au milieu de tant de richeſſes, & ignorans au milieu de toutes les Sciences. *Roll.*

Il n'y a que les Langues vivantes qui puiſſent s'apprendre au point qu'il faut, pour juger en détail de l'élégance d'un Auteur : il ſuffit pour prouver ma penſée, de faire attention à la maniere dont nous apprenons notre Langue & les Langues étrangeres, par un commerce habituel avec ceux qui les parlent, & à la maniere dont nous apprenons les Langues mortes, qui eſt par les Livres.

La premiere maniere nous donne une idée préciſe des mots, ils ſont, pour ainſi dire, la traduction immédiate des choſes & des ſentimens. Nous voyons les choſes dont on parle, l'air du viſage, les geſtes, le ton nous déſigne même les ſentimens qu'on exprime. Nous diſcernons ce qui n'eſt que du peuple d'avec ce

qui appartient aux gens plus polis. Nous ne confondons point le bas avec le familier, le médiocre avec le ſublime, & en attachant ainſi aux mots leurs idées propres, nous y joignons encore toutes les idées acceſſoires que les différentes circonſtances y font entrer. Nous ne jugeons point des expreſſions par analogie & par reſſemblance, ce qui eſt ſujet à l'erreur : car ſouvent ce qui paroîtroit ſe pouvoir dire, ne ſe dit pourtant pas. Nous en jugeons par l'uſage qui a ſes caprices, & c'eſt même par la connoiſſance délicate de cet uſage, que nous diſtinguons ce qui eſt heureuſement hazardé, des licences malheureuſes & ſans goût.

Il n'en eſt pas de même des Langues mortes : on ne nous les apprend que par l'entremiſe de celles que nous connoiſſons déja. On exploie trois ou quatre mots pour nous en expliquer un ſeul, mais qui peut nous dire ce qu'il entre de l'idée de chaque mot dans la valeur de celui qu'on nous fait entendre. Tel mot ſera ſublime marié avec une telle expreſſion, qui n'eſt plus que médiocre, ou même familier, marié avec une autre. Qui nous inſtruira de toutes ces différences ? Qui nous dira en quoi certaines expreſſions ſont ſynonymes, & en quelles occaſions elles ceſſent de l'être ? Nous n'avons que l'exemple des Auteurs eſtimés ; mais comme on veut toujours qu'ils aient bien dit, on applique à toutes leurs expreſſions l'idée la plus juſte que le ſens demandoit ; de ſorte que quand ils n'ont pas rencontré, ils nous égarent. *La Motte.*

Langue Latine. Le Latin, tel qu'il eſt depuis la renaiſſance des Lettres, a ſecoué le joug de la Barbarie. Il a ſes regles, ſes aménités, ſes délicateſſes ; & loin de le dépriſer, on doit le cultiver avec d'autant plus de ſoin, qu'il eſt la clef de la littérature ancienne, & qu'il forme un lien de commerce infiniment précieux à la République littéraire : cependant il faut avouer, que le Latin moderne & factice ne ſauroit atteindre aux graces originales de l'ancien, dont la plupart nous échappent ſouvent, à moins d'avoir longtems cultivé les bons Auteurs. On leur en a ſubſtitué d'équivalentes, il eſt vrai, mais elles ſont trop ana-

logues à notre goût & à notre génie ; & tel morceau de Poéſie ou d'élégance nous enthouſiaſme, qui, ſelon toutes les apparences, auroit bleſſé la délicateſſe de l'oreille Romaine.

Les enfans & ſur-tout les enfans de condition, n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui, dans une eſpece de réduit ſéparé, enſeigne une Langue Ancienne ; dont le reſte de la maiſon fait peu de cas, tandis qu'ils devroient y voir qu'on eſtime les Sciences, qu'on ſe fait un honneur de connoître les Savans, & de ſavoir ce qu'ils ont penſé. *Fontenelle.*

Langues vivantes. On fait d'autant plus de progrès dans les Sciences, que la Langue dans laquelle on les apprendra, ſera plus facile à entendre ; or la Langue vivante qui a généralement plus de cours, eſt auſſi celle qui s'entend le plus aiſément. Vouloir toujours attacher les hommes à l'étude des Langues étrangeres, c'eſt s'oppoſer à l'entrée des Lettres dans le pays où elles ne ſont pas, c'eſt empêcher le progrès des connoiſſances humaines. Les premiers efforts que fait une Nation pour ſortir de l'ignorance, tendent à chercher des connoiſſances dans les livres où elles ſe trouvent, ce qui à la vérité rend d'abord néceſſaire l'étude des Langues mortes ; mais le premier & le meilleur uſage qu'on ait fait de cette étude, c'eſt de traduire ces ouvrages en Langue vivante ; il eſt conſtant que ceux qui prennent cette peine, diminuent les difficultés des Sciences.

Il ne faut pas s'étonner ſi on trouve de ſi grands génies parmi les Grecs dans toutes ſortes de Sciences, c'eſt qu'ils les étudioient dans leur Langue : ainſi l'application de leur eſprit n'étoit pas partagée, & leur penſée n'avoit qu'un objet ; mais traiter les Sciences & les arts en une Langue morte, c'eſt en augmenter les difficultés, c'eſt en retarder le progrès.

C'eſt en vain qu'on oppoſeroit contre la Langue Françoiſe, que les Langues vivantes ſont ſujettes à des changemens qui rendent dans la ſuite les écrits inintelligibles ; car cette Langue eſt parvenue à un état de conſiſtance depuis près d'un ſiecle par l'acquiſition des termes propres à exprimer toutes choſes : &

que

que n'exprime-t-elle pas avec toute la clarté & la préciſion poſſible dans les Sciences les plus relevées, telles que la Géometrie, la Phyſique, la Médecine? manque-t elle des termes propres pour parler le langage de l'art? l'oſeroit-on dire?

La Langue Grecque & la Langue Latine ont de grandes beautés : rien n'eſt plus conſtant. Elles ont une certaine harmonie qui chatouille l'oreille d'une maniere noble & grande, par le mêlange d'une infinité d'expreſſions ſonores & pleines de force ; & qui raviſſent tellement ceux qui y ſont verſés, que les autres Langues leur paroiſſent en quelque ſorte fades ; c'eſt là leur mérite eſſentiel, mais elles ont des épines qui arrêteront toujours la plupart des hommes. Les inverſions & la diverſité des conſtructions les rendent ſujettes à des ambiguités auxquelles on n'eſt pas expoſé dans la Langue Françoiſe. Dans celle-ci la conſtruction y eſt directe, par conſéquent naturelle, plus intelligible que la conſtruction Latine. La Langue Françoiſe n'aime rien tant que la netteté dans le diſcours par la diſpoſition naturelle des mots, par la convenance des termes & par la préciſion des expreſſions : il y a plus de confus dans les autres Langues & par conſéquent on riſque plus de s'égarer en s'en ſervant dans l'étude des Sciences : elle eſt ſi exacte dans la propriété de l'expreſſion, qu'elle ne ſouffre pas d'exceptions. Enfin, nous avons dans cette Langue, depuis environ un ſiecle, des ouvrages immortels & dans tous les genres, Sacré, Profane, Proſe, Vers, ouvrage de Science & d'Amuſement. Quel fonds de ſavoir ne peut-on pas puiſer dans les ſeuls livres écrits en François? c'eſt ſans doute cette vérité qui a fait dire à un Homme dans un Diſcours prononcé en public, qu'il ne faudroit point faire de l'étude des Langues mortes, le principal objet des éducations, comme on fait encore aujourd'hui ; il ſoutient qu'on ne doit pas faire paſſer à la Jeuneſſe le quart de la vie dans une étude ſeche & ſtérile, & qu'il faut ignorer ce que vaut l'éducation & en quoi elle conſiſte, que de ne pas s'affranchir d'une coutume auſſi abuſive ; qu'il eſt à propos que les Jeunes gens ſachent à l'âge de 17 à

18 ans, autre choſe que du Latin, du Grec & un peu de Philoſophie Scholaſtique, & que les Univerſités devroient ſe prêter au meilleur bien de la Jeuneſſe, & ne pas reſter ſi attachées à leurs anciens uſages. *Journ. œconom. Oct.* 1758.

Il eſt avantageux, pour enrichir les Langues vivantes, que des perſonnes judicieuſes ſoient un peu hardies à ſe ſervir de nouveaux mots & de nouvelles phraſes : il y a bonheur & malheur; les uns paſſent & les autres ne paſſent pas, mais les gens d'eſprit devroient être plus portés à leur être favorables que contraires : c'eſt ce qui rend les Langues belles & abondantes; comme il eſt arrivé de la Grecque : il eſt certain ſur-tout que jamais ces ſortes de hardieſſes, ne ſiéent mieux & ne méritent mieux d'être favoriſées, que dans de grands ouvrages, où on a beſoin d'une grande variété de mots & de phraſes, pour éviter une trop grande reſſemblance de manieres de s'exprimer, qui eſt au ſtyle ce que la monotonie eſt à la prononciation. *Nicole.*

Le genie des Langues. Ce ſont les grands Poètes qui ont déterminé le génie des Langues. La Langue Grecque reçut d'Homere, de ce grand Peintre de la Nature, la ſuperiorité qu'elle prit chez tous les Peuples de l'Aſie & de l'Europe. C'eſt Terence, qui chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante; c'eſt Pétrarque, qui après le Dante, donna à la Langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conſervées; c'eſt à Lopez de Vega que l'Eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe; c'eſt Shakeſpear, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois, cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la Poëſie, de former & de fixer enfin le génie des Peuples & de leur Langue? La cauſe en eſt ſenſible. Les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie : leurs tours naturels & hardis deviennent familiers. Les hommes, qui ſont nés imitateurs, prennent inſenſiblement la maniere de s'exprimer, & même de pen-

ſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Le vrai mérite & la réputation de notre Langue ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna. La Langue Françoiſe reſtoit à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies fait pour changer & & pour élever l'eſprit de toute une Nation : c'eſt Corneille ſeul qui commença à faire reſpecter notre Langue des Etrangers, précisément dans le tems que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire reſpecter la Couronne : l'un & l'autre porterent notre gloire dans l'Europe.

C'eſt ainſi que notre Langue eſt devenue la premiere Langue du monde pour les charmes de la converſation & par l'expreſſion du ſentiment. Nos Ouvrages célebres en ſont la preuve ; mais quoique devenue ſi belle, elle peut ſe corrompre aiſément : elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mêlange des ſtyles : ce qui déprave le goût déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des Ouvrages ſérieux & inſtructifs par les expreſſions familieres de la converſation : ſouvent on introduit le ſtyle marotique dans les ſujets les plus nobles ; c'eſt revêtir un Prince des habits d'un Farceur : on ſe ſert de termes nouveaux qui ſont inutiles, & qu'on ne doit haſarder que quand ils ſont néceſſaires. *Voltaire.*

On a tort d'appeller Ignorans ceux mêmes qui ne ſauroient ni Grec ni Latin : ils peuvent avoir acquis en François toutes les idées néceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & toutes les expériences propres à aſſûrer leur goût. Nous avons des Philoſophes, des Orateurs & des Poëtes ; nous avons même des Traducteurs, où l'on peut puiſer les richeſſes anciennes. Un homme, qui ſans Grec & ſans Latin, auroit mis à profit tout ce qui s'eſt fait d'excellent dans notre Langue, l'emporteroit ſans doute ſur le Savant, qui par un amour déréglé des Anciens, auroit dédaigné les Ouvrages modernes : les choſes ſeroient d'un côté, les mots de l'autre. *La Motte.*

Racine eſt le premier Poëte qui a donné à la Langue Françoiſe, cette pureté, cette vraie nobleſſe & ces graces, qui la rendent ſi belle, & Deſpréaux dans

le même tems a travaillé utilement à la fixer, par l'exactitude la plus correcte, par la préciſion, la force & l'harmonie. L'Europe qui lit ces Auteurs apprend par eux nôtre Langue avec ſûreté : les bons livres François imprimés aux dépens du Roi, ſont un des plus glorieux monumens de la Nation.

La Langue Françoiſe eſt de toutes les Langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté & de délicateſſe, tous les objets de la converſation des honnêtes gens, & par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agrémens de la vie.

Notre Langue eſt ſujette à l'obſcurité autant que bien d'autres : elle demande dans ceux qui en font uſage une infinité de précautions pour être entendus. Un Ecrivain François ne doit jamais perdre la clarté de vue, comme étant prête à lui échapper ſans ceſſe. On demandera ſans doute comment une Langue ſujette à ce défaut important, timide d'ailleurs, ſourde, & peu abondante, a fait dans l'Europe une ſi prodigieuſe fortune. Pluſieurs raiſons y ont contribué ; la grandeur où la France eſt parvenue ſous le dernier regne ; la ſupériorité de nos bons Ecrivains en matiere de goût ſur ceux des autres Nations, & cette prodigieuſe abondance de livres excellens, les uns qui éclairent l'eſprit, & d'autres qui l'amuſent agréablement.

De toutes les Langues de l'Europe, la Françoiſe doit être la plus générale, parcequ'elle eſt la plus propre à la converſation. Les François ont été depuis près de cent cinquante ans, le Peuple qui a le plus connu la ſociété, qui en a le premier écarté toute la gêne. La Syntaxe de cette Langue toujours uniforme, & qui n'admet point d'inverſions, eſt encore une facilité que n'ont gueres les autres Langues : la quantité d'excellens livres, tant ſérieux que badins, que cette Nation a produits, eſt encore une raiſon de la faveur que ſa Langue a obtenue chez toutes les Nations ; c'eſt encore la perfection où le théâtre a été porté dans cette Langue, qu'elle a dû ſa vogue ; elle a fait plus de fortune que l'Italien quoiqu'elle ſoit

moins maniable ; que l'Eſpagnol, quoique moins majeſtueuſe, & que l'Anglois, quoique moins énergique, par cela ſeul qu'elle eſt plus de commerce : elle a réuſſi comme les Cuiſiniers de France, parcequ'elle a plus flatté le goût général.

Toute Langue étant imparfaite, il ne s'enſuit pas qu'on doive la changer : il faut s'en tenir à la maniere dont les bons Auteurs l'ont parlée, & quand on a un nombre ſuffiſant d'Auteurs approuvés, la Langue eſt fixée. *Id.*

Langue Italienne. On ne peut s'empêcher de convenir que la Langue Italienne eſt la plus douce, la plus riche & la plus expreſſive de toutes les Langues que nous connoiſſons ; mais elle a un défaut conſidérable, qui eſt d'être trop monotone dans ſes ſyllabes finales qui ſont la plupart en *i* ou en *o*, *& de manquer abſolument d'harmonie & de majeſté.* Toutes les perſonnes éclairées conviennent que les Langues Françoiſe & Eſpagnole ont bien plus de dignité & ſont beaucoup plus harmonieuſes que la Langue Italienne ; cette Langue eſt d'ailleurs trop badine, trop molle, trop efféminée dans l'uſage de ſes mots : le badinage, la licence, & la molleſſe, ſont le génie propre de cette Langue ; comme la préciſion, la clarté & la juſteſſe ſont celui de la nôtre.

Il n'eſt aucune Langue complette, aucune qui puiſſe exprimer toutes nos idées & toutes nos ſenſations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils ſentoient : ainſi tout eſt devenu métaphore ; par tout on éclaire l'ame, le cœur brûle, l'eſprit voit, il compoſe, il unit, il diviſe, il s'égare, il ſe diſſipe. Les plus complettes ſont ordinairement celles qui ont le plus cultivé les Arts & les Sciences. Le plus beau de tous les langages doit être celui qui eſt à la fois le plus complet, le plus ſonore, le plus varié dans ſes tours, & le plus régulier dans ſa marche ; celui qui a le plus de mots compoſés ; celui qui par ſa proſodie exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame. La Langue Greque a tous ces avantages : elle n'a point la rudeſſe de la Latine, dont tant de mots finiſſent en *um*, *ur*, *us*. Elle a toute la

Ville ; il lui répondit : *Y penſez-vous de propoſer à un Roi qui fait tout pour la gloire, d'en renverſer le Théâtre.* Il avoit coutume de dire, que les Athéniens ſeroient invincibles, tant qu'ils auroient un Demoſthene. Ce Monarque ſi habile, écrivit à Ariſtote lorſqu'Alexandre naquit, cette Lettre ſi fameuſe, où pour l'engager à ſe charger un jour de l'éducation de ce jeune Prince il lui mande : *Qu'il remercioit les Dieux bien moins de lui avoir donné un Fils, que de ce qu'ils lui avoient donné un Homme divin pour l'inſtruire.* Alexandre répondit ſi bien de ſa part aux ſoins de ce Philoſophe, que dès ſon enfance, une noble émulation lui faiſoit verſer des larmes ſur les victoires & ſur les conquêtes de ſon Pere, & qu'il diſoit ſouvent avec une amere douleur aux jeunes gens de ſon âge : *Mes Amis, le Roi mon Pere ne nous laiſſera plus rien à faire.* Il conſerva toujours tant de goût pour les Lettres, que dans ſes plus longues & plus dangereuſes expéditions, il ne ceſſa jamais d'avoir les Poëmes d'Homere avec lui; qu'il ne ſe délaſſoit jamais plus agréablement qu'à les lire, & que plus d'une fois, on l'entendit s'écrier, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux, d'avoir eu un Homere pour célebrer ſes Exploits. Enfin, ſa conſidération pour les Lettres alla ſi loin, que lorſqu'il ſaccagea Thebes, il fit ſoigneuſement conſerver la Maiſon que Pindare avoit habitée.

Voilà quelles furent les cauſes de ce haut dégré de perfection où les Lettres furent portées en Grece. Une pareille conduite leur donna un ſemblable ſuccès à Rome. Les Orateurs y exercerent une ſouveraine autorité : ils remuoient le Peuple à leur gré ; le Sénat ne ſe déterminoit que par eux : la paix ou la guerre ſe faiſoient par leur avis ; le ſort des Etats & des plus grandes Villes étoit entre leurs mains. Les Généraux d'Armée, les Gouverneurs de Province briguoient leur protection : enfin, le dégré de l'Eloquence y étoit la meſure du crédit. Les Hiſtoriens célebres & les Poëtes excellens n'y étoient pas moins honorés : on venoit à Rome des Colonnes d'Hercule pour y voir Tite-Live. Quand Virgile paſſoit par les rues de Rome,

il étoit obligé de ſe cacher pour ſe dérober au concours de ceux, qui venoient de toutes parts pour le voir, & qui ſe preſſoient de ſe le montrer. Mais quand il paroiſſoit dans les Spectacles publics, & qu'il y récitoit ſes Vers, tout le Peuple ſe levoit & le confondoit par cette marque d'honneur, avec ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat.

Après la chûte de la République, Céſar qui l'avoit opprimée pour ſe rendre le maître, loin d'y détruire ou d'y négliger les Lettres en fut l'ornement & l'appui; il diſputoit d'éloquence avec Ciceron, & pluſieurs ne le trouvoient pas inférieur. Les Ouvrages qu'il donna au Public ſous le titre de ſes Commentaires, y furent admirés & le ſont encore aujourd'hui.

Auguſte ſon ſucceſſeur ne dégénera point: jamais Prince ne fit tant d'honneur aux Lettres. C'étoit la voie la plus ſure pour parvenir à ſon eſtime & à ſa confiance: il ne faut donc pas s'étonner que ſes plus chers favoris fuſſent dans le même goût, & que Mecene ſon premier Miniſtre prît tant de plaiſir à favoriſer les Nourriſſons des Muſes, & à les combler de biens; que le nom de Mecene eſt devenu le nom propre des Grands qui cheriſſent les Gens de Lettres, & qui s'en déclarent les protecteurs. *Saci.*

Les Lettres ſervent à récréer l'eſprit ou à l'orner, ou à le rendre plus habile dans les affaires: elles perfectionnent la nature & ſont perfectionnées par l'expérience: les talens naturels, de même que les plantes, ont beſoin de culture; mais les Lettres apprennent les choſes d'une maniere trop vague, ſi elles ne ſont déterminées par l'expérience. Les perſonnes mal-adroites & artificieuſes mépriſent les Lettres, les ſimples les admirent, les Sages en font uſage. Ce qu'on ne ſauroit tirer des Lettres ſeules, c'eſt la prudence qui n'eſt pas en elles & qu'on n'acquiert que par de ſages réflexions. La lecture inſtruit: la diſpute & la conférence réveillent & donnent de la vivacité: en écrivant on devient exact, & on retient mieux ce qu'on lit: il faut beaucoup d'adreſſe à celui qui lit peu, pour cacher ſon ignorance. L'étude de l'hiſtoire rend un homme prudent; la Poéſie ſpirituel, les Mathémati-

ques ſubtil, la Philoſophie naturelle profond, la morale regle les mœurs, la Dialectique & la Rhétorique le rendent habile à diſputer. *Abeunt ſtudia in mores*: il n'y a point de défaut naturel qu'on ne puiſſe corriger par quelque étude propre pour cet effet. *Desfontaines.*

Il ne faut pas conſidérer les Belles-Lettres comme notre fin, mais comme des moyens qui peuvent nous y conduire: elles n'ont pas pour objet immédiat la vertu, mais elles y préparent, & elles ſont à ſon égard, ce que les premiers élémens de la Grammaire ſont à l'égard des Belles-Lettres même & des Sciences, c'eſt-à-dire des inſtrumens très utiles ſi l'on en ſait faire un bon uſage. Or l'uſage qu'on en doit faire, eſt de ſe ſervir de tout ce qui ſe rencontre de maximes, d'exemples & d'hiſtoires remarquables pour s'exciter à l'amour de la vertu & à l'horreur pour le vice. *Roll.*

C'eſt le ſort des Lettres de s'éclipſer, dès que les eſprits ne ſont ni échauffés par l'imagination, ni animés par les récompenſes. Les François devenus maîtres des Gaules y firent dominer avec eux le Goût de la guerre & de la chaſſe, & ne prirent d'abord des anciens Habitans, qu'une légere teinture de politeſſe. Il eſt vrai que par un trait de politique ils ne changerent rien au Gouvernement, & ils laiſſerent aux Gaulois la liberté de cultiver les Lettres & les Sciences, mais ceux-ci s'en dégouterent bien-tôt, comme il arrive toujours lorſqu'elles ne ſont point favoriſées, en voyant que les dignités ne s'accordoient ni au ſavoir ni aux talens. D'ailleurs les François jaloux d'établir leur domination, ne confioient pas les charges aux anciens Habitans, dont les plus illuſtres ſe jettoient dans l'Egliſe pour n'être pas ſoupçonnés de cabaler contre le Gouvernement. Qu'on ſe repréſente les ſuites funeſtes de l'ambition de Brunehaut, de Fredegonde, leurs galanteries; les guerres civiles entre Clotaire II, Thyerri & Theodebert; la débauche & la corruption de la Cour de Dagobert & de Clovis le jeune; l'autorité tyrannique des Maires du Palais, des Ducs & des Comtes chargés de gouverner les Provinces & les villes: il étoit impoſſible qu'au milieu

de tant de déſordres cauſés par l'ambition, par l'orgueil, par la cruauté, les Lettres amies du repos & de la liberté, puſſent ſortir de la barbarie des ſiecles précédens; elle ne fit qu'augmenter. Le gros de la Nation étoit plongé dans l'ignorance, & une partie du Clergé s'étant beaucoup relâchée dans l'obſervance de la diſcipline Eccléſiaſtique, ſe relâcha également dans la culture des Lettres.

On craint quelquefois que les Lettres ne conſervent pas encore long-tems dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis: il ſemble qu'elles ne ſoient plus aſſez conſidérées; & en effet, une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuiſible. Beaucoup d'excellens ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il ſeroit très difficile de paſſer, & dès que l'eſprit ne s'éleve plus, on croit qu'il tombe. La prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur, car nous pouvons ſans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. *Fontenelle.*

Les Lettres ſont un précieux dépôt conſervé dans les Livres, un recueil des préceptes des Sages qui s'eſt formé peu à peu, & qui répandu dans tout l'Univers ſert à éclairer l'eſprit & à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme.

Gens de Lettres. Les Lettres ſeules, dénuées de cette ſagacité laborieuſe qui rend un homme utile, ne procurent preſque jamais qu'une vie malheureuſe & mépriſée des Gens du monde.

On peut diviſer le monde littéraire en Erudits, Philoſophes & beaux Eſprits La mémoire eſt le talent des premiers, la ſagacité appartient aux ſeconds, & les derniers ont l'agrément en partage: du reſte ces trois ſortes de Gens de Lettres n'ont pour l'ordinaire rien de commun, que de faire aſſez peu de cas les uns des autres. Le Poète & le Philoſophe ſe traitent mutuellement d'inſenſés, qui ſe repaiſſent de chimeres. L'un & l'autre regardent l'Erudit comme une eſpece d'avare qui ne penſe qu'à amaſſer ſans jouir, & qui entaſſe ſans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout

où il ne voit point de faits, mépriſe le Poëte & le Philoſophe comme des Gens qui ſe croient riches, parceque leur dépenſe excede leurs fonds. *Diſc. de l'Encycl.*

Les Lettres ſont l'azyle d'une infinité de talens oiſifs & abandonnés par la fortune : ils ne font guere alors que parer, qu'embellir la ſociété. Quelques Gens de Lettres ſont incapables de ce qu'on appelle les affaires ſérieuſes ; mais auſſi il y en a qui les fuient ſans en être incapables, encore plus, qui ſans les fuir & ſans en être incapables, ne ſe ſont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matiere à exercer leurs talens *Fontenelle.*

Les Gens de Lettres qui font leur cour aux Grands, forment différentes claſſes. La plus blâmable eſt de ceux qui, après avoir encenſé les Grands en Public les déchirent en particulier, & font parade avec leurs égaux d'une Philoſophie qui ne leur coûte guere ; cette claſſe reſſemble à des Philoſophes anciens, qui, après avoir été en public au Temple, donnoient en particulier des ridicules aux Dieux ; avec cette différence que les Philoſophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au Temple, & que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à perſonne. *Dallemb.*

Lucien nous a laiſſé un écrit aſſez énergique ſur les Gens de Lettres qui ſe dévouent au ſervice des Grands. Figurez-vous, dit-il, la fortune ſur un trône élevé environné de précipices, & autour d'elle une infinité de gens qui s'empreſſent d'y monter, tant ils ſont éblouis de ſon éclat. L'eſpérance, richement parée ſe préſente à eux pour guide, ayant à ſes côtés la tromperie & la ſervitude, derriere elle le travail & la peine (j'y aurois ajoûté l'ennui), tourmente ces malheureux & enfin les abandonne à la vieilleſſe & au repentir. *id.*

Parmi les Grands Seigneurs les plus affables, il en eſt peu qui ſe dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur, juſqu'au point de l'oublier tout-à-fait : c'eſt ce qu'on apperçoit ſur-tout dans les converſations où l'on n'eſt pas de leur avis : il ſemble qu'à meſure que l'homme d'eſprit s'éclipſe, l'homme de qualité ſe montre & paroît exiger la déférence dont l'homme

d'eſprit avoit commencé par ſe diſpenſer. Auſſi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres, ne finit que trop ſouvent par quelque rupture éclatante. J'avouerai cependant, par égard pour la vérité, qu'il eſt pluſieurs grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés.

Les Grands conviendront, s'ils ſont de bonne foi, que le nom d'Homme de Lettres eſt regardé par eux comme un titre ſubalterne, qui ne peut être le partage que d'un état inférieur.

Pour ſe convaincre de ce que j'avance ſur l'opinion peu relevée qu'on ſe forme communément dans le monde des Gens de Lettres, il ſuffira de faire attention à l'eſpece d'accueil qu'ils y reçoivent pour l'ordinaire : il eſt à peu près de même genre que celui qu'on fait à certaines profeſſions agréables, qui demandent ſans doute des talens, mais qu'en les recherchant même, nous affectons de rabaiſſer, comme nous honorons d'autres Etats ſans ſavoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, & la vanité trouve moyen de le ſéparer de la perſonne. *id.*

LIAISONS entre les hommes, ou commerce qu'on a avec eux. C'eſt un grand ſecret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur amour propre. Quand on ſait les rechercher à propos, & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'uſage, ils nous ſavent gré de la joie ſecrette qu'ils ſentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

LIBERALITÉ. Il n'y a rien qui convienne mieux à la vie de l'homme que la libéralité, notamment aux Princes, leſquels doivent moins craindre d'être vaincus par les armes que par magnificence. *Ciceron.*

Le libéral double le mérite du préſent par le ſentiment : l'avare le gâte par le regret.

Il eſt doux à un Prince de regner par la Libéralité : mais on ne regne ainſi qu'autant que la Libéralité dure, & c'eſt un grand ſecret de n'en épuiſer jamais le fond.

La Libéralité, dont la bonté n'eſt pas la ſource, eſt une profuſion qui conduit à l'avarice, & qui ne peut ſubſiſter que par elle : mais quand elle naît de la bonté, elle ne connoît point de voies légitimes pour fournir à ſes deſirs, qu'une ſage œconomie.

La Libéralité eſt un des devoirs d'une grande naiſſance.

Il y a je ne ſais quoi d'héroïque dans la plus grande Libéralité auſſi bien que dans la plus grande valeur ; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'ame au-deſſus de la conſidération du bien ; comme la ſeconde pouſſe le courage au-delà du ménagement de la vie ; mais avec ces beaux & généreux mouvemens, ſi elles ne ſont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuſe, & l'autre funeſte.

LIBERTÉ. Dans un Etat, c'eſt-à-dire dans un Etat où il y a des Loix, la Liberté ne peut conſiſter qu'à pouvoir ce que l'on doit vouloir, & à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. L'indépendance n'eſt pas la vraie Liberté.

Ce n'eſt pas payer trop cher la Liberté de l'eſprit & du cœur, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs.

LIVRES. L'innocence & la ſimplicité des mœurs ſe conſervent ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les Livres. Mais on peut contracter une rudeſſe & une certaine fierté ſauvage, que donne aſſez ſouvent le commerce des Livres ſans celui des hommes. *Fontenelle*.

On peut ſe gâter l'eſprit par la lecture de certains Livres : car il y a quelque choſe de contagieux dans la façon de penſer, qui ſe communique d'un eſprit à l'autre. Cette penſée eſt de M. de Voltaire

La lecture des bons Livres & des bonnes Hiſtoires fait une impreſſion inſenſible, qui tourne au profit des mœurs : elles élevent l'ame & nourriſſent le courage ; la pente aux vices ſe corrige par les grandes actions qu'on y voit, par l'exemple de tant de vertus ; & rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces ſortes de lectures.

Les idées qu'on acquiert par la lecture & par la ſo-

ciété, ſont le germe de preſque toutes les découvertes. C'eſt un air que l'on reſpire ſans y penſer & auquel on doit la vie : les Anciens étoient privés d'un tel ſecours : ils reſſembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illuſtres ſucceſſeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier eux-mêmes. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eut inventé les montres dans un autre ſiecle.

La plûpart des Livres nouveaux, ſont les monumens d'une pareſſe ingénieuſe : on penſe, je l'avoue, mais on néglige trop les penſées de ceux qui nous ont précédés : on veut inventer, & on ne ſonge point à perfectionner, quoique ce ſoit là la ſeule choſe qui reſte à faire. Le neuf eſt tout le but de certains Auteurs plus affectés que délicats, néanmoins le beau eſt très ancien, & ce n'eſt qu'en l'étudiant & qu'en s'y conformant qu'on ſaiſit le vrai goût dans tous les Arts, & dans toutes les Sciences. *Desfontaines.*

Je ne me prens gueres aux Livres nouveaux, pource que les anciens me ſemblent plus pleins & plus roides. *Montaigne.*

Puiſque les Livres peuvent ſe communiquer d'un ſiecle à un autre, quel ſoin ne doit pas avoir un Auteur de ne rien écrire qui puiſſe infecter l'eſprit des hommes du poiſon mortel du vice ou de l'erreur : ceux qui emploient leurs talens à répandre l'erreur ou le vice, & les aſſaiſonner de quelque joli tour, doivent être regardés comme les peſtes de la ſociété & les ennemis du genre humain. *Spect.*

Preſque tous les Livres n'ont qu'un tems. Cinq ou ſix mille volumes de controverſes ſont déja oubliés. *Voltaire.*

Ce n'eſt point la bonté d'un Livre qui le fait débiter & ſouvent les plus mauvais enrichiſſent le Libraire. Le titre d'un Livre, la matiere âpre & ſatyrique, le nom d'un Auteur de quelque parti, voilà la plûpart du tems ce qui fait acheter un Livre. Rabelais avoit fait un excellent Ouvrage de Morale & de Théologie qui ruina ſon Libraire : il n'eut pas d'autre expédient pour le dédommager, que de faire celui que

nous avons aujourd'hui de lui, dont les obſcures ſottiſes & les ténebres ſales ſont peut être tout le mérite: on l'a pouſſé juſqu'à la vingtieme édition, & il s'en fera bien d'autres. *S. Réal.*

Le premier Livre de génie qu'on ait vû en Proſe, a été le recueil des Lettres Provinciales en 1654. Toutes les ſortes d'Eloquences y ſont renfermées, il n'y a pas un ſeul mot, qui, depuis cent ans ſe ſoit reſſenti du changement qui altere ſouvent les Langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'Evêque de Luçon, fils du célebre Buſſi, m'a dit qu'ayant demandé à M. de Meaux, quel Ouvrage il eut mieux aimé avoir fait, s'il n'avoit pas fait les ſiens, Boſſuet lui répondit, *les Lettres Provinciales*. Le bon goût qui regne d'un bout à l'autre dans ce Livre, & la vigueur des dernieres Lettres, ne corrigerent pas d'abord le ſtyle lâche & découſu, qui depuis long-tems étoit celui de preſque tous les Ecrivains, des Prédicateurs & des Avocats. *Voltaire.*

Les Livres impies ſont la ſuite du relâchement des mœurs; mais ce qui porte infiniment plus ſur le général en ce genre, ce ſont ces traits indirects, ces airs de certitude puérile, ces lardons amenés à tous propos, qui mettant en fait ce qui eſt au moins en queſtion, ont l'audace d'inſinuer qu'il n'y a que les Peuple & les imbécilles qui aient de la Religion. Il faut avouer qu'aujourd'hui, quantité de gens n'écrivent plus un mot qui ne ſoit empreint de ce timbre là: il n'eſt diſſertation ſur des eaux chaudes, ni bouquet à Iris, où l'Auteur n'ait la demangeaiſon d'inſérer ſa petite profeſſion de foi d'eſprit fort. Ce concours apparent des prétendus beaux Eſprits d'une Nation, fait aſſurément bien des ravages; car qui échappe à l'un, lit certainement l'autre. *Ami des Hommes.*

Le ſort des petits Livres, eſt de n'avoir qu'un cours paſſager, & de périr enſuite du vivant même de leurs Auteurs, comme il arrive à une infinité de bons écrits: ce n'eſt pas une raiſon pour ceux qui n'ont en vue que le bien des hommes de n'en pas faire de cette ſorte; c'eſt aſſez que ces Livres ſoient utiles à un certain nombre de perſonnes qui en tirent une utilité préſente; cette

cette raiſon ſuffit à un homme de bien pour y travailler. *Nic.*

Le Livre le moins lu de tous eſt celui, où ſans être copiſte, on pourroit puiſer tous les jours le plus de ſingularités : ce Livre eſt l'homme, véritable Prothée, auſſi varié dans chaque individu par le génie que par la figure, & ſujet inépuiſable d'obſervations.

LOGIQUE. Il y a en nous une Logique naturelle, qui préſide à nos premieres opérations & que le Philoſophe doit ſuppoſer. La Logique conſidérée comme ſcience, eſt de faire des combinaiſons plus compoſées & plus difficiles ; & c'eſt de cet Art que le Philoſophe doit donner des regles.

La Logique eſt donc l'art de raiſonner avec juſteſſe : elle eſt la premiere ſcience qu'on doit traiter dans les élémens de Philoſophie. Toute la Logique ſe réduit à une regle fort ſimple : pour comparer des objets éloignés on ſe ſert de pluſieurs objets intermédiaires ; il en eſt de même quand on veut comparer deux ou pluſieurs idées. L'art du raiſonnement n'eſt que le développement de ce principe & des conſéquences qui en réſultent ; tout raiſonnement qui fait voir avec évidence la liaiſon ou l'oppoſition de deux idées, s'appelle Démonſtration. Les Mathématiques n'emploient que des raiſonnemens de cette eſpece. *Dallemb.*

Avec une bonne Logique & une bonne Médecine, les hommes n'auroient plus beſoin de rien.

LOIX. Il y a trois moyens, dit Platon, de maintenir les Loix en leur autorité. C'eſt 1° de faire qu'elles ſoient bonnes. 2°. Qu'elles ſoient obſervées. 3°. Que ceux qui les pratiquent ſoient nourris en de bonnes coutumes & en des études les plus honnêtes.

C'eſt une téméraire préſomption à un homme ſeul, ou à quelque petit nombre d'hommes, de penſer qu'ils puiſſent de par eux, bien dreſſer des Loix & des Ordonnances convenables à un Peuple & à une Nation, ſans en avoir l'avis de ceux d'icelle Nation, voir de pluſieurs & de diverſes Contrées. *Bodin.*

Nulles Loix ne ſont en vrai crédit, que celles dont

perſonne ne ſait la naiſſance, & qu'on croit n'avoir jamais été autres. *id.*

Les Loix anciennes & autoriſées par un long uſage, ſont celles qui méritent le plus d'être ſuivies, parce-qu'on a eu le loiſir d'en examiner tous les rapports, tous les inconvéniens, tous les avantages : les Peuples ſont accoutumés à les reſpecter : elles ont conſervé l'ordre & la paix dans l'Etat depuis long-tems : elles font partie de ſa conſtitution & de ſa force, & ce ſeroit l'ébranler que de ſouffrir que de nouvelles coutumes prévaluſſent.

Une nouvelle Loi eſt néceſſaire, lorſque les Peuples la deſirent, lorſque les avantages en ſont grands, lorſque l'exécution n'eſt pas difficile ; & qu'elle n'affoiblit point d'autres Loix plus importantes, & qu'elle remédie au mal qu'on veut empêcher.

Il n'y a pas de plus grand mal dans un Etat, qu'une foule de Loix qui le chargent & l'embarraſſent, & leur multitude a toujours été regardée comme une preuve certaine d'une mauvaiſe adminiſtration, car elle eſt la preuve, ou de l'imprudence, ou de la foibleſſe, ou de l'inconſtance. *Le Card. de Retz.*

Rien ne donne plus de force aux Loix, que la ſubordination extrême des Citoyens aux Magiſtrats.

Le Gouvernement Monarchique ne comporte pas des Loix auſſi ſimples que le Deſpotique : il y faut des Tribunaux : ces Tribunaux donnent des déciſions : elles doivent être conſervées : elles doivent être appriſes pour que l'on y juge aujourd'hui comme l'on y jugea hier, & que la propriété & la vie des Citoyens y ſoient aſſurées & fixes, comme la conſtitution même de l'Etat.

Dans une Monarchie une Juſtice qui ne décide pas ſeulement de la vie & des biens, mais auſſi de l'honneur, demande des recherches ſcrupuleuſes. La délicateſſe du Juge augmente à meſure qu'il a un plus grand dépôt, & qu'il prononce ſur de plus grands intérêts : il ne faut donc pas être étonné de trouver dans les Loix de ces Etats, tant de regles, de reſtrictions, d'extenſions qui multiplient les cas particuliers & ſem-

blent faire un acte de la raiſon même. A meſure que les jugemens des Tribunaux ſe multiplient dans les Monarchies, la Juriſprudence ſe charge de déciſions, qui, quelquefois ſe contrediſent, ou parceque les Juges qui ſe ſuccedent penſent différemment, ou parceque les mêmes affaires ſont tantôt bien, tantôt mal défendues; ou enfin par un infinité d'abus qui ſe gliſſent dans tout ce qui paſſe, par la main des hommes. C'eſt un mal néceſſaire, que le Légiſlateur corrige de tems en tems, comme contraire même à l'eſprit des Gouvernemens modérés.

Dans les Etats Deſpotiques il n'y a point de Loi, le Juge eſt lui-même ſa regle. Dans les Etats Monarchiques il y a une Loi, & là où elle eſt préciſe le Juge la ſuit, là où elle ne l'eſt pas, il en cherche l'eſprit.

C'eſt au Légiſlateur à ſuivre l'eſprit de la Nation, lorſqu'il n'eſt pas contraire aux principes du Gouvernement, car nous ne faiſons rien de mieux que ce que nous faiſons librement & en ſuivant notre génie naturel.

Les Loix humaines ſont d'une autre nature que les Loix de la Religion. Leur nature eſt d'être ſoumiſes à tous les accidens qui arrivent, & de varier à meſure que les volontés des hommes changent; au contraire la nature des Loix de la Religion eſt de ne varier jamais; elle tirent leur force de ce qu'on eſt perſuadé de la vérité de la Religion, au lieu que la force des Loix humaines vient de ce qu'on les craint.

Pour peu qu'on ait parcouru l'hiſtoire des Nations, on ſent le beſoin des Loix: elles ſont la gloire & le ſoutien des Empires: ils ne ſont jamais tombés qu'avec elles. Cette gradation fameuſe des conquêtes aux richeſſes, & des richeſſes à la décadence & à la chûte des Etats: cette maxime qu'une Nation commence à décheoir quand elle eſt au faîte de ſa gloire, ſont des mots vuides de ſens; à moins qu'on ne veuille dire qu'on ſe relâche inſenſiblement ſur l'obſervation des Loix; ſur la ſubordination qui en eſt le principe; & que dès que les Loix viennent à perdre leur force & leur vigueur, il eſt néceſſaire que ces grands corps dont elles étoient les ames, périſſent & ſe détruiſent.

Comme les divers Etats, ſont ou Républicains, ou Monarchiques, ou Deſpotiques, delà on peut déterminer les Loix propres à ces trois eſpeces de claſſes, & les modifier enſuite dans l'application à quelque Gouvernement que ce ſoit. Car les Loix doivent être relatives à leur nature, c'eſt-à-dire, à ce qui les conſtitue, & à leur principe, c'eſt-à-dire, à ce qui les ſoutient & les fait agir; diſtinction importante, la clé d'une infinité de Loi.

Les principales Loix relatives à la nature de la Démocratie, ſont que le Peuple y ſoit, à certains égards, le Monarque; à d'autres, le ſujet; qu'il éliſe & juge ſes Magiſtrats; & que les Magiſtrats en certaines occaſions décident. Les Loix relatives à la nature de la Monarchie, demandent qu'il y ait entre le Monarque & le Peuple, beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires, & un Corps dépoſitaire des Loix, médiateur entre les Sujets & le Prince. Les Loix relatives à la nature du Deſpotiſme, exigent que le Tyran exerce ſon autorité, ou par lui ſeul, ou par un ſeul qui le repréſente.

Quand aux principes des trois Gouvernemens, celui de la Démocratie eſt l'amour de la République, c'eſt-à-dire de l'égalité. Dans les Monarchies où un ſeul eſt le diſpenſateur des diſtinctions & des récompenſes, le principe eſt l'honneur, c'eſt-à-dire, l'ambition & l'amour de l'eſtime. Dans le Deſpotiſme, c'eſt la crainte. Plus ces principes ſont en vigueur, plus le Gouvernement eſt ſtable: plus ils s'alterent & ſe corrompent, plus il incline à ſa deſtruction.

Les Loix que le Légiſlateur donne, doivent être conformes au principe de chaque Gouvernement. Dans une République, entretenir l'égalité & la frugalité. Dans les Monarchies, ſoutenir la Nobleſſe ſans écraſer le Peuple: ſous le Gouvernement Deſpotique, tenir également tous les Etats dans le ſilence.

Le Gouvernement Républicain & le Gouvernement Monarchique, ont chacun leurs avantages. Le Républicain eſt plus propre aux petits Etats, le Monarchique aux Grands, le Républicain plus ſujet aux excès; le Monarchique aux abus. . . . . . .

La différence des principes des trois Gouvernemens, doit en produire dans le nombre & l'objet des Loix, dans la forme des jugemens, & la nature des peines.

La conſtitution des Monarchies étant invariable & fondamentale, exige plus de Loix civiles & de Tribunaux, afin que la Juſtice ſoit rendue d'une maniere plus uniforme & moins arbitraire. Dans les Etats modérés, ſoit Monarchies ou Républiques, on ne ſauroit apporter trop de formalités aux Loix criminelles. Les peines doivent être non-ſeulement en proportion avec le crime, mais encore les plus douces qu'il eſt poſſible, ſur-tout dans la Démocratie. Dans celle-ci, il faut juger ſelon la Loi, parcequ'aucun particulier n'eſt le maître de l'altérer. Dans les Monarchies la clémence du Souverain peut l'adoucir. C'eſt principalement dans les Démocraties que les Loix doivent être ſéveres contre le luxe & le relâchement des mœurs.

Les Républiques devant renfermer par leur nature un petit Etat, elles ne peuvent ſe défendre ſans alliance: la force défenſive de la Monarchie, conſiſte principalement à avoir des frontieres hors d'inſulte. Les Etats ont le droit d'attaquer pour leur propre conſervation: du droit de la guerre dérive celui de conquête, droit néceſſaire & légitime quoique malheureux, & dont la Loi générale eſt de faire aux vaincus le moins de mal qu'il eſt poſſible. Un des grands principes de l'eſprit de conquête, doit être de rendre meilleure autant qu'il eſt poſſible, la condition du Peuple conquis. Le moyen le plus ſûr de conſerver une conquête, c'eſt de laiſſer au Peuple vaincu ſes mœurs ou ſes coutumes, & de lui accorder les mêmes droits & les mêmes privileges qu'au Peuple vainqueur.

La Loi commune de tous les Gouvernemens modérés & juſtes, eſt la liberté politique dont chaque Citoyen doit jouir; c'eſt-à-dire de faire tout ce que les Loix permettent. Dans la conſtitution dechaque Etat, il y a deux ſortes de pouvoirs, la puiſſance légiſlative & l'exécutrice. C'eſt de la diſtribution légitime de ces différentes eſpeces de pouvoirs, que dépend la plus grande perfection de la liberté politique.

La liberté politique conſidérée par rapport au Ci-

toyen, conſiſte dans la ſureté où il eſt à l'abri des Loix, & qui fait qu'un Citoyen n'en craint point un autre; c'eſt principalement par la nature & la proportion des peines que cette liberté s'établit ou ſe détruit.

La grandeur des impôts doit être en proportion directe avec la liberté. Dans quelque Gouvernement que ce ſoit, l'eſpece de tributs la moins onéreuſe eſt celle qui eſt établie ſur les marchandiſes, parceque le Citoyen paye ſans s'en appercevoir.

Les Loix doivent ſe conformer au phyſique du climat dans les choſes indifférentes, & au contraire le combattre dans les effets vicieux : ainſi dans les pays ou la chaleur du climat porte à la pareſſe, c'eſt une bonne Loi que celle qui encourage au travail.

Il faut plus de Loix pour un Peuple agriculteur, que pour un peuple qui nourrit des troupeaux; pour celui-ci que pour un Peuple chaſſeur, pour un Peuple qui fait uſage de la monnoie que pour celui qui l'ignore.

Le Légiſlateur doit avoir égard au génie particulier de la Nation : il doit reſpecter juſqu'à un certain point les préjugés, les paſſions, les abus.

Les ſecours mutuels que les Etats peuvent ſe donner, ſont principalement fondés ſur le Commerce. L'eſprit du Commerce, quoiqu'il produiſe l'eſprit d'intérêt, rend un Peuple naturellement juſte, & en éloigne l'oiſiveté & le brigandage. Les Nations libres qui vivent ſous des Gouvernemens moderés, doivent s'y livrer plus que les Nations eſclaves. Jamais une Nation ne doit exclure de ſon Commerce une autre Nation ſans de grandes raiſons. Dans la Monarchie, la Nobleſſe ne doit point s'y adonner, encore moins le Prince.

La population & le nombre des Habitans ont avec le Commerce un rapport immédiat. Ce qui favoriſe le plus la propagation eſt la continence publique : l'expérience prouve que les conjonctions illicites y contribuent peu & même y nuiſent. La liberté, la ſureté, la modération des impôts, la proſcription du luxe ſont les vrais principes & les vrais ſoutiens de la population.

Examinons maintenant toutes les Loix dans leur

rapport avec les choſes ſur leſquelles elles ſtatuent.

Les hommes ſont gouvernés par différentes eſpeces de Loix, par le droit naturel commun à chaque individu; par le droit divin, qui eſt celui de la Religion, par le droit Eccléſiaſtique, qui eſt celui de la Police de la Religion, par le droit civil, qui eſt celui des membres d'une même ſociété: par le droit politique, qui eſt celui du Gouvernement de cette ſociété, par le droit des gens, qui eſt celui des ſociétés, les unes par rapport aux autres. Ces droits ont chacun leurs objets diſtingués, qu'il faut bien ſe garder de confondre: on ne doit jamais régler par l'un ce qui appartient à l'autre, pour ne point mettre de déſordre ni d'injuſtice dans les principes qui gouvernent les hommes: il faut enfin que les principes qui preſcrivent les divers genres des Loix, & qui en circonſcrivent l'objet, regnent auſſi dans la maniere de les compoſer. L'eſprit de modération doit autant qu'il eſt poſſible en dicter toutes les diſpoſitions: ſouvent les Loix qui paroiſſent les mêmes, n'ont ni le même motif ni le même effet, ni la même équité, la forme du Gouvernement, les conjonctures & le génie du Peuple changent tout. *Eſprit. des Loix.*

LOUANGE. Les Louanges donnent du courage, & augmentent l'envie de bien faire. La modeſtie qui ſemble refuſer des Louanges, n'eſt en effet qu'un deſir d'en avoir de plus délicates.

Si vous obſervez avec ſoin, qui ſont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne ſont contens de perſonne, vous reconnoîtrez que ce ſont ceux mêmes dont perſonne n'eſt content.

La Louange eſt la réflexion de la vertu.

Les petites choſes attirent quelquefois de grandes Louanges. Avoir des attentions, de la politeſſe, & s'acquitter des cérémonies convenables, contribue beaucoup à nous en attirer.

Les Princes reçoivent pour l'ordinaire beaucoup plus de Louange durant leur vie qu'après leur mort. La plûpart des Gens de Lettres ont un ſort contraire: tant qu'ils reſpirent, on les critique, ou on les oublie, ſelon qu'ils ſe diſtinguent ou qu'ils demeurent confon-

dus dans ſa foule ; mais on les célebre preſque tous dès qu'ils ne ſont plus. *Dallemb.*

Les Louanges ne diſtinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres, mais la poſtérité diſtingue les Louanges qu'on a données à différens Princes : elle confirme les unes & déclare les autres de viles flatteries. *Fontenelle.*

Que doit-on juger de tant de Louanges, dont ceux qui les donnent connoiſſent la fauſſeté, & qui ne laiſſent pas de faire la plus grande partie de la civilité & de l'adreſſe du monde. Car toute Louange fauſſe ne pouvant avoir Dieu pour fin, ne peut être deſtinée qu'à plaire à ceux à qui on la donne, & à qui on veut donner deux fauſſes idées ; l'une qu'ils ſont ce qu'il ne ſont pas ; l'autre que l'on penſe ce que l'on ne penſe pas ; & c'eſt néanmoins par cette double fauſſeté qu'on achette ordinairement l'amitié & la faveur des Grands. *Eſſ. Mor.*

LOUIS LE DEBONNAIRE. Ce Prince ne ſut jamais ſe concilier ni la crainte ni l'amour : avec peu de vices dans le cœur, il avoit toute ſortes de défauts dans l'eſprit. Dès le moment qu'il prit en main les rênes de l'Empire que Charlemagne avoit tenues, il fit déſapprouver ſa conduite.

Dans le tems que ce vaſte Empire eſt en larmes pour la mort de ſon pere, dans cet inſtant d'étonnement où tout le monde demande *Charles* & ne le trouve plus, dans le tems qu'il hâte ſes pas pour aller remplir ſa place, il envoie devant lui des gens affidés, pour arrêter ceux qui avoient contribué au déſordre de la conduite de ſes ſœurs : ce qui cauſa de ſanglantes tragédies : c'étoient des imprudences bien précipitées : il commença à vanger les crimes domeſtiques avant d'être arrivé au Palais, & à révolter les eſprits avant d'être le maître.

Il fit crever les yeux à Bernard Roi d'Italie, ſon neveu, qui étoit venu implorer ſa clémence & qui mourut quelques jours après : cela multiplia ſes ennemis. La crainte qu'il en eut le détermina à faire tondre ſes freres : cela en augmenta encore le nombre.

Après la mort de l'Impératrice Hirmengarde, dont

il avoit trois enfans, il épouſa Judith, il en eut un fils: & bien-tôt mêlant les complaiſances d'un vieux mari avec toutes les foibleſſes d'un vieux Roi, il mit un déſordre dans ſa famille qui entraina la chûte de la Monarchie.

Il changea ſans ceſſe le partage qu'il avoit fait à ſes enfans: cependant ces partages avoit été confirmés tour à tour, par ſes ſermens, ceux de ſes enfans & ceux des Seigneurs: c'étoit vouloir tenter la fidélité de ſes Sujets: c'étoit chercher à mettre de la confuſion, des ſcrupules & des équivoques dans l'obéiſſance: c'étoit confondre les droits divers des Princes dans un tems ſur-tout où les forteresſes étant rares, le premier rempart de l'autorité étoit la foi promiſe & la foi reçue.

Cependant les enfans de l'Empereur pour maintenir leurs partages, ſolliciterent le Clergé & lui donnerent des droits inouis juſqu'alors.

On ſent quel échec l'autorité ſouveraine reçut deux fois par la priſon de ce Prince & ſa pénitence publique: on avoit voulu dégrader le Roi, on dégrada la Royauté. On a d'abord de la peine à comprendre comment un Prince qui avoit pluſieurs bonnes qualités, qui ne manquoit pas de lumieres, qui aimoit naturellement le bien, & pour tout dire enfin, le fils de Charlemagne pût avoir des ennemis ſi nombreux, ſi violens, ſi ardens à l'offenſer, ſi inſolens dans ſon humiliation, ſi déterminés à le perdre; & ils l'auroient perdu deux fois ſans retour, ſi ſes enfans dans le fonds plus honnêtes gens qu'eux, euſſent pu ſuivre un projet & convenir de quelque choſe.

Dans la conſtitution Françoiſe, le Roi, la Nobleſſe & le Clergé avoient dans leurs mains toute la puiſſance de l'Etat. Charles-Martel, Pepin & Charlemagne ſe joignirent quelquefois d'intérêts avec l'un des deux partis pour contenir l'autre, & preſque toujours avec tous les deux; mais Louis le Débonnaire détacha de lui l'un & l'autre de ces corps: il indiſpoſa les Evêques par des reglemens qui leur parurent rigides, parcequ'il alloit plus loin qu'ils ne vouloient aller eux-mêmes: il y a de très bonnes Loix faites mal à pro-

pos. D'un autre côté, ayant perdu toute ſorte de confiance pour ſa Nobleſſe, il la priva de ſes emplois, la renvoya du Palais, appella des Etrangers : il s'étoit ſéparé de ces deux corps, il en fut abandonné.

LOUVRE. Le Cavalier Bernini appellé de Rome lorſqu'on voulut achever le Louvre, & dont le voyage fut payé avec une généroſité vraiment Royale, fut bien ſurpris en arrivant à Paris de voir le deſſein de la façade du Louvre du côté de S. Germain l'Auxerrois, il vit bien qu'il ne pouvoit mieux faire. Claude Perrault avoit donné le deſſein qui fut exécuté par Louis le Vau & d'Orbay, & qui devint bien-tôt après un des plus auguſtes monumens d'Architecture qui ſoient au monde : le même Perrault inventa les machines avec leſquelles on tranſporta des pierres de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majeſtueux édifice : on va chercher quelquefois bien loin ce qu'on a chez ſoi. Aucun Palais de Rome n'a une entrée comparable à celle du Louvre. *Voltaire.*

LUCAIN. Ce Poète dans ſa Pharſale ne doit à perſonne ni ſes beautés ni ſes défauts : ſon génie original lui ouvrit une route nouvelle. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile entre Céſar & Pompée, le ſiecle éclairé & politique où il vivoit, ôtoient à ſon génie toute liberté d'invention. La guerre de Troye étoient un jeu d'enfant en comparaiſon des guerres civiles de Rome. Les Romains du tems de Céſar étoient des perſonnages bien autrement importans que Sarpedon, Diomede, Mezence & Turnus : en effet, les plus puiſſans hommes qui aient jamais été, diſputoient de l'Empire de la moitié du monde connu. Lucain n'a donc oſé s'écarter de l'Hiſtoire, mais il a rendu par-là ſon Poème ſec & aride : il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens, & il a donné dans l'enflure. Cependant on trouve dans la Pharſale, des beautés qui ne ſont ni dans l'Iliade ni dans l'Eneïde. Au milieu de ſes deſcriptions empoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille eſt rempli : quelques-uns de ces diſcours ont la majeſté de ceux de Tite-Live, & la force de Tacite : il peint

comme Salluſte : en un mot il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poète. *Voltaire.*

LUXE. Ce qui conſervoit les Romains dans leur force étoit l'amour de la ſimplicité, non-ſeulement dans les repas, mais en toutes choſes : ils s'habilloient ſimplement. La ſimplicité conſervoit en même-tems l'héritage des biens & celui de la vertu. Quelle différence entre cette modération & nos excès. Quels revenus peuvent ſuffire aux profuſions que le mauvais exemple a rendues preſque néceſſaires : par quels moyens légitimes peut-on fournir à ces nouvelles néceſſités que le ſiecle a introduites : les plus opulentes Maiſons y ſuccombent : tout ce qui étoit riche autrefois ne l'eſt plus.

Le Luxe eſt toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes. Si dans un Etat les richeſſes étoient également partagées, il n'y auroit point de Luxe, car il n'eſt fondé que ſur les commodités qu'on ſe donne par le travail des autres. Le Luxe eſt en raiſon compoſée des richeſſes de l'Etat, de l'inégalité des fortunes des particuliers, & du nombre d'hommes qu'on aſſemble en certains lieux. Ainſi plus il y a d'hommes enſemble, plus ils ſont vains, & ſentent naître en eux l'envie de ſe ſignaler par de petites choſes. S'ils ſont en ſi grand nombre que la plûpart ſoient inconnus les uns aux autres, l'envie de ſe diſtinguer redouble, parcequ'il y a plus d'eſpérance de réuſſir. Le Luxe donne cette eſpérance, chacun prend les marques de la condition qui précede le ſienne ; mais à force de vouloir ſe diſtinguer, tout devient égal, & on ne ſe diſtingue plus : comme tout le monde veut ſe faire regarder, on ne remarque perſonn .

Mais il réſulte de tout cela une incommodité générale. Ceux qui excellent dans une profeſſion, mettent à leur art le prix qu'ils veulent : les plus petits talens ſuivent cet exemple : il n'y a plus d'harmonie entre les beſoins & les moyens.

Il eſt moralement impoſſible que le Luxe ne regne pas dans les Monarchies, par leur propre conſtitution, parceque les richeſſes y ſont inégalement partagées. En effet, ſi les riches n'y dépenſent pas beau-

coup, les pauvres mourront de faim. Il faut même que les riches y dépenſent à proportion de l'inégalité des fortunes, & que le Luxe y augmente dans cette proportion.

Les Républiques finiſſent par le Luxe, & les Monarchies par la pauvreté.

On fait des Livres ſur les avantages du Luxe : on le croit d'une reſſource admirable pour les Etats où il s'introduit : c'eſt pourtant ce Luxe, qui, pouſſé trop loin, abſorbe juſqu'au patrimoine des pauvres.

Le Luxe & la curioſité pour les choſes rares, ſont des abîmes ſans fond : tout y entre & tout s'y perd, on ne trouve rien qui les ſatisfaſſe, & tout le ſuperflu paroit néceſſaire. Les excès en ce genre ſont d'une grande conſéquence pour un Prince.

Le Luxe peut-être conſidéré avec des yeux politiques, & comme une ſource d'induſtrie & de profits innocens : il doit ſa naiſſance aux richeſſes & à la puiſſance d'un Etat bien policé : il eſt relatif aux tems, aux lieux & aux perſonnes. Le Payſan trouve du Luxe chez le Bourgeois de ſon Village : celui-ci chez l'Habitant de la Ville, qui, lui-même ſe regarde comme groſſier en comparaiſon du Courtiſan. Dans un Etat pourvû d'hommes néceſſaires pour la guerre & pour les Manufactures, il y en a qui ne peuvent s'employer qu'à des ouvrages de Luxe, & qui ſans cela ſeroient oiſifs. Dans cette alternative, il vaut mieux les retenir par cette occupation dans le lien de la domination, que de les envoyer dans des Colonies où ils travailleroient également pour le Luxe. Un autre effet du Luxe, ſelon M. Melon dans ſon eſſai ſur le Commerce, eſt de réveiller le courage endormi. Dans nos dernieres guerres, les Armateurs des Villes maritimes revenoient, chargés des dépouilles ennemies, étaler leur opulence : il n'en fallut pas davantage pour multiplier les Flibuſtiers, qui ſe ſignalerent par de grands exploits. Le même Auteur obſerve à ce ſujet, qu'il y a eu plus de grands hommes dans la voluptueuſe Athenes que dans l'auſtere Lacédémone. Nos Loix ſomptuaires ont diminué à meſure quenotre police s'eſt perfectionnée. La plûpart de nos Ordonnances de nos Rois, ſur certaines étoffes

trop riches, ont été ſans exécution, parcequ'avant que ces Loix aient chaſſé le Luxe de mode, le commerce en crée un nouveau encore plus grand qui fait oublier le premier. Mais afin que le Luxe ne produiſe pas quelque mauvais effet qui rejailliſſe ſur l'Etat, l'Auteur, pour tranquilliſer le Légiſlateur ſur ce point, fait remarquer que les Ouvriers ne doivent être employés au Luxe, que lorſqu'il y aura ſuffiſamment de marchandiſes néceſſaires : d'ailleurs les marchandiſes de Luxe ne ſont achetées que lorſque les plus grands beſoins ſont ſatisfaits. Qu'importe à l'Etat qu'une ſotte vanité ruine un Particulier envieux de l'équipage de ſon voiſin, c'eſt la premiere punition qu'il mérite, & l'Ouvrier plus eſtimable s'en nourrit. Le Luxe même le plus ridicule tourne au profit de l'Etat. Quelque ſpécieuſes que ſoient ces réflexions, on ſent qu'il y a ſur cette matiere un juſte milieu à prendre, parcequ'enfin un Luxe effrené occaſionnant la ruine des Particuliers, tourne au préjudice de l'Etat.

Comme les différences des Etats font les différences des maximes, ce qui ſeroit admirable pour un grand Royaume, ne conviendroit point à un petit Etat; ainſi le Luxe qui naît de l'abondance, & qui fait circuler les richeſſes par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand Royaume : c'eſt lui qui entretient l'induſtrie : c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres. Si quelque politique s'aviſoit de bannir le Luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur. Le Luxe au contraire feroit périr un petit Etat, l'argent ſortant en plus grande abondance du pays, qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en conſomption. *Voltaire.*

Le Luxe, diſent certaines gens, fait la ſplendeur des Etats; mais peut-on nier que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des Empires, & que le Luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs. Que le Luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes; qu'il ſerve même ſi l'on veut à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne de nos jours, &

que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit. *J. J. Rouſſ.*

On répond que le Luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité à l'aide de l'abondance cherche à ſe diſtinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le ſuperflu; mais ce qui eſt ſuperflu, par rapport à certains Etats, eſt néceſſaire à d'autres pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété: ce qui eſt Luxe pour l'Artiſan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la Nation; comment pourront ſubſiſter les autres Sujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpeces eſt ſuſpendue par une œconomie fatale, à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains.

Le plus ſûr moyen de faire rentrer le Luxe dans les bornes que lui preſcrit la ſaine politique, eſt de ramener dans l'eſprit des Peuples le goût de l'Agriculture, par des récompenſes proportionnées aux travaux.

Heureux les pays où le Luxe & des mœurs trop délicates, ne font pas craindre le nombre des enfans!

Les meubles précieux, les habits magnifiques, les maiſons faſtueuſes, les équipages, la ſuite, &c. attirent néceſſairement les regards de la multitude, & c'eſt ce que les hommes prennent & prendront toujours pour de la diſtinction. Dans leur inſtitution primitive, ces choſes devoient ſervir à déſigner la puiſſance, mais dès qu'elles ne déſignent plus que la richeſſe, dès-lors ſelon moi, le Luxe regne. L'émulation ſe tourne alors vers la richeſſe: or l'émulation de la richeſſe n'eſt autre choſe que la cupidité.

Les Ouvrages des Gobelins, les Tapis de la Savonnerie, ſont aſſurément des richeſſes très eſtimables chez nous; mais ils feront Luxe pour les Particuliers, qui s'épuiſent pour donner dans ce genre de faſte, ou pour ceux qui ne ſont pas faits pour ſe ſervir de l'ameublement des Rois. Depuis long-tems les différens ordres crient au Luxe: chacun bleſſé de ſe voir ſurpaſſé par ſon inférieur naturel, s'efforce de

ſe remettre à ſa place. Delà, les folles dépenſes, c'eſt-à-dire diſproportionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ſes conſorts. *Ami des Hom.*

Le Luxe affoiblit l'eſprit, affaiſſe l'ame, avilit le cœur & énerve le corps: il éveille la répacité dans l'Homme d'argent. Il faut bien, dit-on, que les parvenus mettent leur argent en circulation par leurs folies, ſans cela l'on n'en verroit bien-tôt plus. On ne veut pas comprendre que de mille curieux il n'y en a pas ſix qui le ſoient uniquement pour le plaiſir ou la manie d'entaſſer. Si cet homme devenu très riche, n'avoit pas perdu toute crainte ou vergogne; s'il n'avoit qu'un équipage gris, qu'un Domeſtique reglé & peu nombreux, qu'une maiſon modeſte; s'il n'oſoit faire des alliances que dans ſon état, ou à peu près, dès-lors tout le bruit qu'il a dans la tête tomberoit, les deux tiers de ſes néceſſités actuelles ſeroient nulles, & lui & ſes ſemblables ſe croiroient heureux, quand ils auroient gagné un million: en conſéquence, ſe trouvant au niveau de leurs deſirs avec quarante mille livres de rente, ils chercheroient à les mettre à l'abri des orages, par une retraite ſage & meſurée. Au lieu de cela il faut des équipages brillans du plus beau vernis, & par conſéquent ſans ceſſe renouveller des Maiſons de Ville & de Campagne qui brillent à côté du Palais des Rois, un Luxe de table & d'amuſemens qui abſorbe des ſommes immenſes, qui éveillent les deſirs monſtrueux, qui vont à la faveur de l'or porter la corruption juſques dans les réduits les plus reculés où puiſſe ſe cacher l'innocence. Pour remplacer alors les trouées que ce Luxe dévorant fait à une fortune, il faut ſe jetter dans toute ſortes d'entrepriſes, & entaſſer dans ſa famille les emplois les plus lucratifs.

Le Luxe détruit l'induſtrie qui pourvoit à la néceſſité, & les arts. En effet, eſt-ce au Luxe que nous devons l'Agriculture, les Moulins à eau & à vent, la conſtruction des Navires, & toutes les inventions de l'induſtrie humaine? A l'égard des Arts méchaniques, tout ce qu'ils ont d'utile & de ſolide, eſt étranger aux

influences du Luxe. Celui-ci ne met en mouvement que l'induſtrie de recherche & de curioſité, bijoux, parures, meubles; & qu'eſt-ce qu'un travail dont il ne reſte rien, quand toute la partie ouvriere d'un Etat ſe jette de ce côté-là? Qu'eſt-ce qu'un travail que la moindre ſtrangurie dans le crédit & la circulation fait ceſſer tout à la fois.

Le Luxe augmente de proche en proche la dépenſe de tous les ordres juſqu'au moindre Artiſan: la ſucceſſive rapidité de ſes deſirs changeans, rend la dépenſe tributaire de l'induſtrie, au lieu que celle-ci l'étoit autrefois de la dépenſe: il s'enſuit delà que les Ouvriers s'accoutument à ſurfaire leur travail dans les tems de proſpérité, & montent leur dépenſe ſur le pied du gain qu'ils font. Delà le peu d'ordre & de précaution contre la premiere calamité, au moyen de quoi le moindre ébranlement jette, faute de travail, plus d'Ouvriers hors de la claſſe de l'induſtrie que ne feroient vingt ans de guerre, ſi le travail avoit été ſur un pied fixe & réglé, & la dépenſe des Artiſans proportionnée à des gains ſages & mérités.

Le Luxe détruit la politeſſe & confond les rangs, car elle ne peut guere être obſervée dans une ſociété compoſée de gens tout déplacés, ou par leur ſuccès ou par leurs deſirs. Dans un Etat militaire en ſa conſtitution, il eſt impoſſible que la naiſſance d'une part, & les ſervices militaires de l'autre, ne conſtituent le premier grade des Citoyens: la Magiſtrature enſuite a une prééminence acquiſe, par-tout où il y a des ſociétés: ces ordres différens n'ont aucun droit naturel ſur les ſources de l'or, & s'ils en retirent du Prince, ce n'eſt guere que proportionnément aux dépenſes de leurs places: ce ſont donc les claſſes au-deſſous qui font les fortunes pecuniaires, & qui par le moyen de l'or, prennent le pas du moins dans le faſte & l'aiſance, & font qu'on y penſe le monde renverſé. Faut-il s'étonner alors ſi les hommes mêlés de la ſorte, n'ont plus entr'eux les mêmes égards qu'ils avoient autrefois? L'Homme de Cour qui ſoupe chez le Financier, ſe donne par compoſition, avec ſa vanité ſouffrante, des airs d'aiſance, reçoit à peu près l'équivalent

valent de ſa miſe en montioie d'égale valeur : on ſe met à ſon aiſe avec lui comme il ne ſe gêne pas avec les autres. Cet état forcé de part & d'autre, devient par l'habitude une façon d'être. Le nouveau genre de mœurs moins pénible beaucoup que la politeſſe, devient bientôt général : les gens ſages reſſerrent chaque jour leur ſociété, & les gens vains l'étendent. *Ami des Hom.*

M

MACHIAVEL. On ne ſauroit diſconvenir, que Machiavel ne joue le rôle de Charlatan du crime : il ſemble que notre nature ſe rapproche de celle des Anges en liſant le Telemaque de M. de Fenelon, & il paroit qu'elle s'approche des Démons lors qu'on lit le Prince de Machiavel. Céſar Borgia, appellé communément le Duc de Valentinois & bâtard du Pape Alexandre VI, fonda le deſſein de ſa grandeur ſur la diſſenſion des Princes d'Italie. Pour uſurper tous les biens de mes voiſins, diſoit-il en lui-même, il faut les affoiblir, & pour les affoiblir il faut les brouiller ; telle eſt la Logique des Scélérats : tel eſt l'homme que Machiavel préfere à tous les Princes de ſon tems : c'eſt le modele ſur lequel cet Auteur forme ſon Prince, & qu'il a l'impudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élevent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou de leurs armes. On diroit en liſant le Prince de Machiavel, que cet Auteur ait pris à tâche d'enſeigner le crime, & de dogmatiſer la perfidie dans une Univerſité de traîtres. *Voltaire.*

Le Prince de Machiavel eſt un des Ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient répandus dans le monde. *Id.*

Heureux ſeroit celui qui pourroit détruire entiérement le Machiavelisme dans le monde. Ceux qui gouvernent ſont obligés de guérir le Public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la politique, qui ne doit être que le ſyſtême de la ſageſſe, mais que l'on

ſoupçonné communément d'être le bréviaire de la fourberie.

MAGNIFICENCE. La Magnificence s'étend à beaucoup de choſes de différente nature. On peut diviſer en deux eſpeces celle qui doit accompagner la Souveraineté. La premiere comprend tout ce qui contribue à l'autorité & à la ſureté des Rois, & l'autre, tout ce qui ſert à la grandeur & à la pompe. Les Officiers du Prince & de la Couronne, une garde nombreuſe, des Troupes entretenues & placées à propos pour le beſoin, font partie de la Magnificence de la premiere eſpece. Les Palais, les riches ameublemens, l'amas de pluſieurs choſes rares & de grand prix, une grande dépenſe, une Cour brillante & nombreuſe entrent dans la Magnificence de la ſeconde eſpece, qui eſt toute pour l'éclat & pour l'appareil.

Il eſt conſtant que la grandeur des Princes temporels a beſoin d'une Magnificence, qui comprenne tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſureté & à leur autorité, & qui s'étende même juſqu'à la ſplendeur & à l'éclat. La plûpart des hommes ne connoiſſent rien de grand que ce qui l'eſt à leurs yeux. Il importe au bien public que le Roi ſoit le centre de l'Etat, & qu'il attire de tous côtés le reſpect & l'admiration de ſes Sujets. *Inſt. d'un Prince.*

MAGNIFICENCE dans les Habits. J'ai remarqué que les Grands Hommes de mon tems, auſſi bien que ceux de l'antiquité, ont ordinairement du mépris pour la Magnificence des Habits. L'homme qui a un mérite réel, aime ordinairement un habit ſimple.... L'exceſſive dépenſe en habits eſt une marque de petiteſſe de genie, qui veut ſe diſtinguer par quelque endroit. J'ai obſervé que les Nains & tous ceux qui ſont diſgraciés de la nature, ſont ordinairement les plus entêtés de la parure. *Oxenſt*

MAITRE. La plûpart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de Maître.

MALADIE. Il eſt en nous, ſinon d'anéantir la Maladie, au moins de l'amoindrir par patience ; & quand bien le corps s'en eſmourroit, de maintenir ce néanmoins l'ame & la raiſon en bonne trempe : & s'il ne

l'eſtoit, qui auroit mis en crédit, la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité & la réſolution ?

Les maux ont leur vie & leurs bornes, leurs maladies & leur ſanté. La conſtitution des maladies eſt formée au patron de la conſtitution des animaux: elles ont leur fortune limitée dès leur naiſſance & leurs jours. Qui eſſaie de les abreger impérieuſement par force au travers de leur courſe, il les allonge & multiplie, & les harcelle au lieu de les appaiſer. *Montaigne.*

Voyez un Vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne ſa ſanté entiere & vigoureuſe, c'eſt-à-dire, qu'il le remette en jeuneſſe; n'eſt-ce pas folie : ſa condition ne le porte pas.... Mon bon homme, c'eſt fait; on ne vous ſauroit redreſſer : on vous plaſtrera pour le plus & eſtançonnera un peu, & allongera-t-on de quelque heure votre miſere.

Nous ſommes pour vieillir; pour aſfoiblir, pour être malades en dépit de toute médecine, c'eſt la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans. *Id.*

Ceux-là ſurpaſſent toute folie, d'autant que l'impiété y eſt jointe, qui s'en adreſſent à Dieu même ou à la fortune, comme ſi elle avoit des oreilles ſujettes à notre batterie. *Id.*

MALHERBE. Ce Poète peut ſervir de modele à l'Ode Françoiſe, quoique nous ayons celles de Rouſſeau, qui ſont les plus belles qui aient paru juſqu'à préſent. Malherbe en a fait d'admirables : il a fait connoître le premier le prix des penſées raiſonnables & des expreſſions propres & naturelles : il excelle dans la netteté. Son ſens ſe préſente de lui-même, & le tour heureux de ſes phraſes met pour l'ordinaire ſa penſée dans tout ſon jour. Quoique nourri des beautés des Anciens, il en a rarement paré ſes Ouvrages : content de s'en être ſervi à perfectionner le goût, il ſemble avoir ſongé dans la ſuite à les égaler plus qu'à les imiter. Ses deſcriptions ſont vives, ſes comparaiſons juſtes & choiſies, ſes figures variées, mais il ne s'en permet jamais de trop hardies, & ſage juſques dans ſes emportemens comme l'a dit un grand Critique, il a preſque toujours fait voir

qu'on peut être raiſonnable ſans être froid. Ses Odes héroïques ſont ce qu'il a fait de meilleur, & ſont infiniment préférables à ſes Stances amoureuſes. *La Motte.*

MALHEUR. Chacun a beau raiſonner dans ſon Malheur ; la ſoumiſſion en eſt l'unique ſoulagement, & la patience le ſouverain remede.

On eſt moins malheureux quand on ne l'eſt pas ſeul. Ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin ; on ſe ſent alors entraîné vers un infortuné, comme vers ſon ſemblable. La joie d'un homme heureux ſeroit une inſulte : mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage. *Voltaire.*

Ce n'eſt pas une petite affaire que de ſavoir être malheureux : ſavoir mourir n'eſt rien en comparaiſon ; une mort tranquille & courageuſe, eſt preſque la récompenſe d'avoir ſu vivre dans l'infortune.

On a raiſon de dire que le Malheur ſe plaît à la ſurpriſe, & que rarement il approche de celui qui ſe prépare à le recevoir. Je puis aſſurer que dans le cours de ma vie, il ne m'eſt arrivé d'accidens, que ceux auxquels je m'étois le moins attendu. *Oxenſt.*

Celui qui ſe laiſſe abbattre par le Malheur ou l'adverſité, ſuccombe ordinairement ſous le poids de la mauvaiſe fortune ; au lieu que celui, qui dans de fâcheuſes circonſtances a la force de ſe ſoutenir, en ſort ſouvent triomphant & glorieux. On doit donc conſerver la préſence d'eſprit plus néceſſaire alors que jamais, ſe confier en la bonté de Dieu, & employer tous les moyens que la prudence fournit, ſoit pour ſe conſoler, ſoit pour ſe relever de ſa chûte. *Id.*

MALTOTE. L'art de la Maltôte a toujours été inventé après coup, & lorſque les hommes ont commencé à jouir de la facilité des autres arts.

Dans la Monarchie des Francs, la Maltôte tomba d'elle-même : c'étoit un art très compliqué, & qui n'entroit ni dans les idées, ni dans le plan de ces Peuples ſimples. Si les Tartares inondoient aujourd'hui l'Europe, il faudroit bien des affaires pour leur faire entendre ce que c'eſt qu'un Financier parmi nous. *Monteſquieu.*

MANGEUR. J'ai obſervé que de toutes les Nations de l'Europe, les Anglois ſont les plus grands Mangeurs. Les gens ſanguinaires & emportés ſont ordinairement grands Mangeurs. *Oxenſt.*

MANIERES obligeantes. Le langage des Manieres obligeantes eſt entendu de tout le monde : celui du mérite n'eſt pas ſi univerſel : il faut en avoir pour le connoître & le diſcerner : mais il ne faut qu'être homme pour être ſenſible, & c'eſt à la ſenſibilité à juger des Manieres.

C'eſt dans les Manieres où le goût d'un Prince excelle. C'eſt par l'effet de ce goût qu'il connoît & qu'il ſent tout ce qui convient à ſa place, comment il doit parler, comment il doit agir, quel mêlange il doit faire de la douceur & de la majeſté, ce qu'il faut qu'il écoute & qu'il approfondiſſe, ce qu'il doit mépriſer, ce qu'il importe de corriger d'abord, & ce qui peut être diſſimulé.

MANUFACTURES (les) ſont un des principaux objets du Commerce : c'eſt d'elles qu'il dépend, & elles lui fourniſſent le fond & la matiere. Avant d'en établir, il faut connoître ce que porte le Royaume; ce qu'il produit, ce qui lui eſt naturel & le mettre en œuvre : être inſtruit de ce qui manque & de ce qui fait plus ſortir d'argent du Royaume, & tâcher d'en établir des Manufactures, en faiſant venir de dehors la matiere à moins de frais, & occuper les Ouvriers du Pays à la travailler. Car on doit tenir pour maxime, que des choſes travaillées dans le Royaume, quoique plus cheres que celles qui viennent du dehors, ſont plus utiles à l'Etat, parcequ'elles ſervent à occuper les Naturels du Pays, & que l'argent ne fait que circuler ſans en ſortir. On doit en établiſſant une Manufacture, lui procurer en même-tems le débit, & prendre garde qu'elle ne nuiſe pas à une déja établie, ou dans la même eſpece, ou en l'établiſſant trop près de l'ancienne : n'en pas établir qui faſſent tort aux Pauvres & aux petits Artiſans, en leur enlevant la matiere de leur travail. Un bon Prince doit s'oppoſer à toutes les inventions, qui font qu'un ſeul homme tient lieu de pluſieurs, & qui leur ôtent par-

conſéquent le moyen de travailler & de vivre : il ne doit pas ſouffrir que les nouvelles découvertes, quoique louables, portent préjudice aux Pauvres. Dans l'établiſſement des Manufactures, on doit s'attacher préférablement à celles qui occupent un plus grand nombre d'Ouvriers de l'un & de l'autre ſexe ; car il faut, autant qu'on peut, que tout le monde vive de ſon travail. *Duguet.*

Les Manufactures employées à conſumer & à détruire l'or & l'argent ne doivent pas être trop multipliées ; on doit plutôt les réduire, parcequ'elles ſont contraires au bien public, en ce qu'elles rendent les eſpeces plus rares, & qu'elles font périr pour des uſages frivoles & inutiles au plus grand nombre des Citoyens, des matieres précieuſes que l'Etat ne produit point, & qui ſont l'ame de tout le Commerce ; car lorſque leur nombre s'eſt fort multiplié, on eſt comme forcé de ſouffrir le luxe auquel elles fourniſſent la matiere, quoique pernicieux à l'Etat, de peur de ruiner l'Etat, même en le défendant.

Cependant on doit les tolerer, lorſque la quantité d'or & d'argent qu'elles conſument eſt réparée avec avantage par l'or & l'argent qu'elles attirent dans le Royaume.

Les Manufactures de toutes eſpeces ſont peut-être ce qu'il y a de plus utile & de plus profitable à un Etat, puiſque par elles on ſuffit aux beſoins & au luxe des Habitans ; & que les voiſins ſont même obligés de payer tribut à votre induſtrie : elles empêchent d'un côté que l'argent ſorte du pays, & elles en font rentrer de l'autre.

MARI. Je ne comprends pas, dit la Bruyere, comment un Mari, qui s'abandonne à ſon humeur & à ſa complexion, qui ne cache aucun de ſes défauts, & ſe montre au contraire par ſes mauvais endroits, qui eſt avare, qui eſt trop négligé dans ſon ajuſtement, bruſque dans ſes réponſes, incivil, froid & taciturne, peut eſpérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entrepriſes de ſon galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaiſance, les ſoins, les dons, la flatterie.

Les Naturels graves, conduits par l'habitude, ſont ordinairement de bons Maris. *Bacon.*

MARIAGE. C'eſt une liaiſon religieuſe & dévote que le Mariage : voilà pourquoi le plaiſir qu'on en tire doit être un plaiſir retenu, ſérieux & mêlé à quelque ſévérité. *Montaigne.*

Ceux qui nous deſconſeillent les femmes riches, de peur qu'elles ſoient moins traitables & reconnoiſſantes, ſe trompent de faire perdre quelque réelle commodité pour une ſi frivole conjecture. A une femme deſraiſonnable, il ne coute non plus de paſſer par-deſſus une raiſon, que par-deſſus une autre : elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort. *Id.*

Les aigreurs comme les douceurs du Mariage ſe tiennent ſecrettes par les Sages. *Id.*

Ce qu'il s'en voit ſi peu de bons (Mariages) eſt ſigne de ſon prix & de ſa valeur : à le bien façonner & à le bien prendre, il n'eſt point de plus belle piece en notre ſociété. Nous ne pouvons nous en paſſer & l'allons aviliſſant : il en advient, ce qui ſe voit aux cages, les oiſeaux qui en ſont dehors y rentrer, & d'un pareil ſoin en ſortir ceux qui ſont dedans. *Id.*

Celui-là s'y entendoit, ce me ſemble, qui dit, qu'un bon Mariage ſe dreſſoit d'une femme aveugle avec un mari ſourd. *Id.*

Un bon Mariage (s'il en eſt), refuſe la compagnie & conditions de l'amour : il tâche à repréſenter celles de l'amitié. *Id.*

Lorſqu'il y a dans le monde peu de Nations barbares, & que preſque toutes ſont policées, les hommes y regardent à deux fois avant de ſe marier, & ne veulent point avoir des enfans à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur ſubſiſtance. *Bacon.*

Rien n'eſt plus déraiſonnable que de ſe déterminer dans le mariage par les biens & la beauté, & non par la vertu & les autres qualités de l'eſprit.

Le mariage qui devroit être à l'homme une ſource de tous les biens, lui eſt ſouvent par la diſpoſition de ſa fortune un lourd fardeau, ſous lequel il ſuccombe.

Quand on vend un cheval à l'encan, on le donne

au plus offrant : quand on marie une fille, on la donne à qui fait voir plus de biens : ridicule comparaiſon d'une ridicule coutume.

Les Mariages étant de toutes les actions humaines celle qui intéreſſe le plus la ſociété, il a bien fallu qu'ils fuſſent reglés par les Loix Civiles.

Comme un des grands objets du Mariage eſt d'ôter toutes les incertitudes des conjonctions illicites, la Religion y imprime ſon caractere, & les Loix Civiles y joignent le leur; afin qu'il ait toute l'authenticité poſſible. La Loi de la Religion veut de certaines cérémonies, & les Loix Civiles veulent le conſentement des Peres : elles demandent en cela quelque choſe de plus; mais elles ne demandent rien qui ſoit contraire. *Monteſ.*

Je n'ai jamais compris comment un Peuple auſſi ſage que les Romains, a pu approuver le divorce : il répugne à la foi des ſermens, à la pudeur, à l'éducation des enfans, à l'amour même qui ne ſeroit plus. Quiconque examine un peu ſérieuſement la ſociété, ne peut regarder qu'avec reſpect le Mariage qui la perpétue. On a multiplié les Loix ſur le Mariage : on n'en a pas fait aſſez qui le favoriſent. A quelque excès qu'on ait porté les attentats qui en corrompent l'objet, qui en interrompent la félicité, on ne détruira jamais la ſainteté des obligations que contractent ceux qui ſe marient. *Conſeil de l'Amit.*

Le Mariage a mille ſortes d'Avocats : tout le monde conſpire à le perſuader aux filles qui ſont en état de l'embraſſer. On leur peint d'une maniere même mépriſable, l'état de celles qui y renoncent : on expoſe à leurs yeux ce qu'il y a de plus attirant dans le Mariage; enfin, on peut dire que la vie du monde, les diſcours du monde, ſont un plaidoyer continuel pour l'état du Mariage. Pourquoi n'y en a-t-il point pour prendre la défenſe des filles qui ont deſſein de ſe faire Religieuſes, ou qui aiment mieux demeurer comme elles ſont, que de s'embarquer dans un état où elles courent tant de dangers d'être malheureuſes ?

MARITIME, Expeditions Maritimes. Si l'induſtrie & l'audace de nos Nations modernes ont un avan-

tage ſur le reſte de la terre, & ſur toute l'antiquité, c'eſt par les expéditions maritimes. On n'eſt pas aſſez étonné de voir ſortir, des Ports de quelques petites Provinces inconnues autrefois aux anciennes Nations, des Flottes, dont un ſeul Vaiſſeau eut détruit tous les Navires des Anciens Grecs & des Romains. D'un côté des Flottes vont au delà du Gange, ſe livrer des combats à la vue des plus puiſſans Empires, qui ſont les Spectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore paſſé juſqu'à eux : de l'autre, elles vont en Amérique, ſe diſputer des Eſclaves dans un nouveau Monde.

Rarement le ſuccès eſt-il proportionné à ces entrepriſes, non-ſeulement parcequ'on ne peut prévoir tous les obſtacles, mais parcequ'on n'emploie preſque jamais d'aſſez grands moyens. *Voltaire.*

Maritime. (Service) En fait de guerre ſur Mer, une conſtruction de Vaiſſeau plus ou moins legere, des uſages différens dans la façon de l'armement & de l'Equipement, l'eſprit Maritime plus ou moins Militaire, plus ou moins commerçant, décideront du ſort des Flottes les plus nombreuſes, & prépareront des ſuccès ou des échecs.

MATERIALISME (le) eſt une eſpece de maladie épidémique qui s'eſt emparée de pluſieurs de nos beaux Eſprits : on peut dire même que cette maladie porte au loin ſes ravages. Ces Eſprits forts ne veulent rien admettre que de matériel : pour eux, ce qui ne tombe point ſous les ſens, n'exiſte pas : ils veulent abſolument que l'homme ſoit machine; machine penſantes à la vérité, mais pur automate : c'eſt une extenſion du Roman de Deſcartes ſur les animaux, avec cette différence qu'au lieu que ce Roman ci tendoit à relever l'excellence de l'homme; l'autre n'a pour but que de le dégrader & de l'avilir, & c'eſt à quoi ces vaſtes génies conſacrent la ſublimité de leur eſprit. Dans ce ſyſtême, dont les conſéquences ſont aſſez claires, tout ſort du ſein de la matiere, & tout y rentre. Les Perſonnes inſtruites, ſavent qu'on a mis en poudre, & de diverſes manieres dans des Ecrits lumineux, les raiſonnemens de ces Meſſieurs : on eſt même parvenu

à les tourner en ridicule, pour tâcher de les réduire au ſilence en les couvrant de confuſion.

MATHEMATIQUES. Comme la méthode des Mathématiques eſt de tout démontrer, & de faire uſage d'une vérité pour aller à une autre, elles ſont très propres à donner à l'eſprit de la juſteſſe & de l'exactitude. Un Prince peut s'y appliquer avec beaucoup de fruit; il peut devenir par cette étude capable d'attention & de ſuite; & l'uſage des démonſtrations un peu compoſées, en rendant ſon eſprit plus ferme & plus étendu, le prépare à la diſcuſſion des affaires embarraſſées d'incidens & de divers intérêts, mais il ne faut pas que le goût de cette étude le mene trop loin. *Inſt. d'un Prince.*

On a fait quelquefois cette queſtion, ſavoir quel genre d'eſprit doit obtenir par ſa ſupériorité le premier rang dans l'eſtime des hommes, ou celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui ſe diſtingue au même dégré dans les Sciences abſtraites, telles que les Mathématiques, la Géométrie, &c. Cette queſtion eſt décidée tous les jours en faveur des Lettres par une foule d'Ecrivains ſubalternes. Pour nous, nous avouerons que la ſupériorité en ces deux genres, nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs, ſi la Littérature & le bel Eſprit a plus de Partiſans, parcequ'il a plus de Juges, celui qui recule les limites des Sciences, a de ſon côté des Juges & des Partiſans plus éclairés. *Dallemb.*

Ceux qui ne voient les Mathématiques que de loin, c'eſt-à-dire qui n'en ont pas de connoiſſance, peuvent s'imaginer qu'un Géometre, un Mechanicien, un Aſtronome ne ſont que le même Mathématicien: c'eſt ainſi à peu près qu'un Italien, un François, & un Allemand paſſeroient à la Chine pour compatriotes; mais quand on eſt plus inſtruit, & qu'on y regarde de plus près, on ſait qu'il faut ordinairement un homme entier pour embraſſer une ſeule partie de Mathématiques dans toute ſon étendue, & qu'il n'y a que des hommes rares & d'une extrême vigueur de génie, qui puiſſent les embraſſer toutes à un certain point. *Fontenelle.*

MATIERE. Peut-on rien de plus abſurde que le

ſyſtême de certains eſprits forts de nos jours, ſur la nature de la matiere. Car ils prétendent qu'il n'y a nul inconvénient à croire que cette Matiere que nos yeux voient, & que notre eſprit conçoit comme une ſubſtance étendue, impénétrable, uniquement ſuſceptible d'être mue par un agent, ou ébranlée par la choc d'une autre Matiere, eſt capable auſſi d'ébranler ſans choc, & par une vertu différente de ſon propre mouvement, d'autres corps éloignés d'elle, d'agir ſur eux ſans les toucher, à la maniere des Eſprits, de produire en eux un mouvement, une tendance au mouvement, qu'elle ne peut produire en ſoi. Il eſt conſtant qu'un tel ſyſtême tend à corrompre la ſaine Philoſophie, à en étouffer les plus pures lumieres, à nous faire marcher à grands pas, non vers la vérité, mais vers un Pyrrhoniſme qui obſcurcit les notions les plus claires, embrouille les principes les plus ſimples, & par ce moyen renverſe toute vérité. *Bourlier.*

MAUX. Il y a de certains Maux dans la République qui y ſont ſoufferts, parcequ'ils préviennent ou empêchent de plus grands Maux.

Les gens chargés de leur propre miſere, ſont ceux qui entrent davantage par la compaſſion dans celle d'autrui.

Rien de plus foible que de faire tout le mal qu'on peut faire; les petites ames ſont cruelles, les grands hommes ont de la clemence.

MAXIMES générales. Il faut ſe défier en certaines occaſions des Maximes générales, parcequ'il y a peu de vérités générales: elles ont toutes leurs exceptions & leur bornes, & l'on en peut faire des applications très fauſſes, parceque l'eſprit étant occupé de la vérité apparente de la Maxime, examine ſouvent avec peu de ſoin les ſujets où il l'applique. Les Maximes de la Juriſprudence, ne diſpenſent jamais de celles de la raiſon; ainſi ce que la raiſon condamne comme injuſte & déraiſonnable, ne peut être juſtifié par aucun principe ni aucune Maxime d'une autre ſcience. Il n'y a point de principe de raiſon plus évident que celui là: qu'il faut ſe rendre aux choſes claires; qu'il faut douter des choſes douteuſes, & qu'il faut juger

plus vrai-ſemblable ce qui eſt appuyé ſur des preuves plus vrai-ſemblables : c'eſt l'uſage légitime de la raiſon : l'abus de la raiſon conſiſte à ne le pas ſuivre. *Nicole.*

MECHANIQUE. On arrive à la Méchanique par les principes de la Géométrie & de l'Algébre, mais on applique particulierement la Géométrie à la Méchanique. Le mouvement & ſes propriétés générales, ſont le premier & le principal objet de la Méchanique : cette Science ſuppoſe avec raiſon l'exiſtence du mouvement. Il y a trois principes ou loix de la Méchanique.

1°. La force d'inertie : on entend par-là la propriété qu'ont les corps de perſéverer dans leur état de repos ou de mouvement : ce principe nous apprend que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformement. Le ſecond principe eſt celui qu'on appelle la compoſition des mouvemens : avec ce principe, on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à ſe mouvoir ſuivant différentes directions à la fois, avec des vîteſſes données. Le troiſiéme principe eſt la loi de l'équilibre des corps : cette loi eſt que deux corps, dont les directions ſont oppoſées, ſe font équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſe des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir.

Tout ce que nous voyons bien diſtinctement dans le mouvement d'un corps, c'eſt qu'il parcourt un certain eſpace, & qu'il emploie un certain tems à le parcourir; c'eſt de cette ſeule idée qu'on doit tirer tous les principes de la Méchanique. *Dallemb.*

MEDECINS. Les Médecins font leurs diſcours & leurs eſſais ſur les vivans, & les Chirurgiens ſur les morts. On a de la confiance aux Médecins, parceque l'amour de la vie eſt plus fort que tous les raiſonnemens & que toutes les expériences ; & qu'un ſeul homme qu'ils guériſſent, efface l'idée d'une prodigieuſe quantité qui périſſent entre leurs mains.

Qui vit jamais Médecin ſe ſervir de la recepte de ſon Compagnon, ſans y retrancher ou adjouter quelque choſe. *Montaigne.*

Je crois que tant que la Médecine ne parviendra pas à la connoiſſance de la véritable ſource des maladies ; ſes remedes ſeront toujours imparfaits, & même dangereux. Je crois la Recette de l'Ecole de Salerne la plus ſure de toutes.

Si tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant
Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta.
Oxenſt.

Le talent de la parole eſt très ordinairement néceſſaire à un Médecin. Comme il eſt perpétuellement obligé de conjecturer ſur des matieres très douteuſes, il eſt obligé auſſi d'appuyer ſes conjectures par des raiſonnemens aſſez ſolides, ou qui du moins raſſurent & flattent l'imagination effrayée : il doit quelquefois parler ſans autre but que de parler ; car il a le malheur de ne traiter avec les hommes, que dans le tems préciſément où ils ſont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie regne principalement dans le grand monde, & ſur-tout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les Médecins, qui ſait mieux les mettre à la mode, & qui a ſouvent plus de beſoin d'être amuſée que guérie. Un Médecin peut agir plus raiſonnablement avec le Peuple : mais en général s'il n'a pas le don de la parole, il faut preſque qu'il ait en récompenſe celui des miracles. *Fontenelle.*

Il y a bien des Médecins, qui ſavent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de ſuggerer tout bas à la renommée ce qu'ils veulent qu'elle répete tout haut avec ſes cent bouches. *id.*

MEDISANCE. La plus haute vengeance de la Médiſance eſt le mépris ou l'oubli.

Il eſt glorieux d'être cenſuré de ceux qui médiſent de tous les gens de bien.

MENSONGE. En vérité le mentir eſt un maudit vice. Nous ne ſommes hommes, & nous ne tenons les uns aux autres que par la parole ; ſi nous en connoiſſions l'horreur & le poids, nous le pourſuivrions à feu plus juſtement que d'autres crimes.

Je trouve qu'on s'amuſe ordinairement à chaſtier

aux enfans des erreurs innocentes très mal à propos, & qu'on les tourmente pour des actions téméraires qui n'ont ni impreſſion ni ſuite : la menterie ſeule, & un peu au-deſſous l'opiniaſtreté, me ſemblent eſtre de celles deſquelles on devroit à toute inſtance combattre la naiſſance & le progrès : elles croiſſent quant & eux, & puiſqu'on a donné ce mauvais train à la langue, c'eſt merveille, combien il eſt impoſſible de l'en tirer.

On en doit dire de même de la diſſimulation qui eſt à cette heure ſi fort en crédit : je ne trouve aucun vice qui teſmoigne tant de laſcheté & baſſeſſe de cœur. C'eſt une humeur couarde & ſervile de s'aller deſguiſer & cacher ſous un maſque, & de n'oſer ſe faire voir tel qu'on eſt ; par-là nos hommes ſe dreſſent à la perfidie. *Montaigne.*

MERITE. Un grand Mérite doit faire pardonner de grandes fautes.

Les grandes ames ont toujours de l'émulation pour le Mérite éclatant.

Peu de gens ont un Mérite univerſel, & il eſt rare de voir l'homme exceller autant dans le métier de la guerre, que dans les autres fonctions de la Société civile.

La marque d'un Mérite extraordinaire eſt de voir que ceux qui l'envient le plus, ſont contraints de le louer.

Il n'y a point d'homme de ſi peu de valeur qui n'ait quelque endroit ſur lequel on le puiſſe louer, & il n'y a point d'homme ſi accompli qui n'ait quelque foibleſſe.

Il y a plus de mérites ignorés dans les affaires que dans l'étude, parcequ'il eſt plus aiſé de parler ou d'écrire, que de réuſſir & de parvenir à des ſuccès éclatans.

Il arrive quelquefois que les Etrangers nous apprennent le Mérite de nos propres Concitoyens que nous négligeons peut-être, parceque leur modeſtie leur nuit de près.

Il y a des Mérites enveloppés qui ne percent qu'à travers d'un extérieur triſte & ſombre.

Le Mérite qui ſe cache eſt le plus ſolide, parcequ'il

eſt d'ordinaire le plus déſintéreſſé : ainſi on doit faire un extrême cas des perſonnes qui ſe contentent du témoignage de leur conſcience : un Prince doit animer & ſoutenir le Mérite de toute eſpece, & le récompenſer.

Quel nouveau ſiecle pour une Nation, où le Mérite ſeroit l'unique moyen de parvenir ? où tout ſeroit refuſé à la brigue & à l'ambition, où les richeſſes ne pourroient rien acheter qui ne fût de même nature qu'elles, où les ſollicitations n'auroient aucun effet, où les hommes ſeroient choiſis pour les places & non les places uſurpées par les hommes ? Mais une félicité ſi parfaite ne convient point à cette vie, où il eſt néceſſaire que le Mérite ſoit éprouvé : c'eſt beaucoup qu'un Prince s'applique à le découvrir & à le récompenſer.

Les commencemens de ceux qui n'ont pour eux que leur Mérite, ſont aſſez obſcurs & aſſez lents.

Les hommes d'un grand Mérite & d'une grande vertu, s'attirent quelquefois de la part des perſonnes du premier rang, qui viennent à les connoître, une ſorte de reſpect qui n'a point été établi par les Loix de la Société, & dont la nature s'eſt réſervée le droit de diſpoſer en faveur de la vertu.

MESSIE. Rien n'eſt plus authentique que la promeſſe du Meſſie faite dans les Saintes Ecritures & en quantité d'endroits. On voit que dès qu'il eſt parlé de la chûte d'Adam, il eſt dit au Serpent qu'il naîtra de la Femme de quoi lui écraſer la tête ; car on trouve-là comme les premiers traits & une promeſſe myſtérieuſe de ce Libérateur attendu des Juifs. On voit dans la ſuite que cette même promeſſe va toujours en s'éclairciſſant juſques-là qu'elle devient le centre où tout aboutit ; car on voit d'abord après, que cette promeſſe eſt faite beaucoup plus clairement à Abraham, & qu'elle eſt encore réitérée à Jacob, avec une aſſurance que toutes les Nations de la terre ſeroient benies en leur poſtérité dont ce Libérateur naîtra. On voit enſuite toute la Nation Juive imbue de cette eſpérance, & attendant de la race de Juda ce grand Roi qui devoit les combler de biens, & les rendre maîtres de

tous leurs ennemis. David vient enſuite qui compoſe tous ſes Pſeaumes en vue de ce Meſſie, & ſoupire ſans ceſſe après lui : enfin, arrivent les Prophêtes, qui tous unanimement publient que Dieu va accomplir ce qu'il a promis, & que ceux qui languiſſoient dans les ténebres vont ſortir à la lumiere. On remarque même que les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, & tout ce qui ſe paſſe de grand dans le monde, ne ſert qu'à mettre l'Univers dans l'état où il eſt dit qu'il ſera à ſa venue. Enfin, un homme attentif voit les Juifs répandus par toute la terre y porter avec eux les livres qui contenoient ces promeſſes faites à tous les hommes, comme pour leur mettre entre les mains autant de titres inconteſtables de la part qu'ils y avoient : Et que doit-on conclurre de tout cela, ſinon que ce Libérateur promis ne ſauroit être ce Conquérant attendu par les Juifs qui n'auroit été que pour eux ; que ces biens qu'il doit donner, & ces ennemis qu'il doit détruire, ne ſauroient être des biens & des ennemis temporels ; puiſqu'il eſt déſigné par ces titres de Roi éternel, de Prince de la paix, de Pere du ſiecle à venir, par le titre même de Dieu ; & qu'un ſimple gagneur de batailles, ne pouvant être qu'un indigne objet pour de tels préparatifs, il n'y a véritablement qu'un Dieu qui puiſſe y répondre.

METAPHYSIQUE. On peut définir la Métaphyſique la Science des idées ; il eſt vrai que la premiere de nos connoiſſances, qui eſt celle que nous avons de nous-mêmes, nous la devons à l'expérience. L'exiſtence de notre ame eſt un fait dont le ſentiment intime que nous en avons, nous donne la certitude ; nous découvrons de même ſes diverſes propriétés, à meſure qu'elle agit, qu'elle reçoit de certaines impreſſions, qu'elle paſſe d'un état à un autre ; mais ces faits devenus l'objet de nos réflexions, réveillent en nous des idées par où nous nous repréſentons la nature de ces mêmes choſes dont l'exiſtence actuelle eſt un ſimple fait. Ce ſont ces idées abſtraites, immuables, univerſelles, conſidérées dans leurs rapports innombrables, qui ſont l'objet propre de la Métaphyſique : de-là ces axiomes, ces vérités éternelles.

ces

ces premiers principes auxquels viennent s'aſſujettir comme en dernier reſſort toutes nos connoiſſances. C'eſt dans les idées qui nous montrent les raiſons, la nature & la vérité des choſes, que ſe trouve la cauſe de tout ce que l'expérience nous apprend. Nos ſens nous avertiſſent de l'exiſtence des corps; un ſentiment intime nous convainc de la nôtre propre, c'eſt-à-dire, de l'exiſtence de notre ame & de ſes diverſes opérations. Juſques-là s'étend le reſſort de la Phyſique, mais au-deſſus d'elle s'éleve le monde des pures idées; qui nous éclaire ſur l'eſſence des corps & ſur celle des eſprits, pour nous apprendre à diſtinguer ces deux genres de ſubſtances, & pour nous rendre raiſon des divers phénomenes que l'expérience nous y découvre. Voilà en quoi conſiſte la Métaphyſique; c'eſt à cette Méthaphyſique aujourd'hui ſi décriée par nos Eſprits forts, que nous devons les preuves de l'exiſtence de Dieu, de ſes perfections infinies, celles de l'immortalité de notre ame & de ſa diſtinction avec le corps, malgré le lien incompréhenſible qui les unit: c'eſt elle qui nous montre la différence eſſentielle du juſte & de l'injuſte, & qui nous découvre, dans les loix éternelles de l'ordre, la baſe de toute la morale: c'eſt elle qui nous aſſurant qu'il y a des corps & un Univers matériel, nous convainc que Dieu l'a créé de rien; qu'il en eſt le premier moteur, & que par les loix du mouvement il y a produit, & il y entretient les innombrables merveilles qui y reluiſent de toutes parts. La Phyſique a bien pour ſon domaine le détail des faits qui roulent ſur l'application de ces loix, mais il appartient à la ſeule Métaphyſique de nous apprendre leur conformité avec la nature des corps, & de nous montrer clairement leur origine dans la volonté infiniment ſage d'un Etre qui n'eſt point corps. En un mot, ſi l'induſtrie qui compare entre eux les différens rapports de nos ſens pour conſtater les phénomenes ſenſibles, eſt ce qui fait le Phyſicien; la ſcience intellectuelle qui conſiſte à conſulter les idées immuables & primitives, forme le vrai Philoſophe, tandis qu'elle confond le Pyrrhonien & l'Athée.

Je ne craindrai point de le dire: rien n'a favoriſé

davantage les rapides progrès du Pirrhoniſme & du Matérialiſme dans notre ſiécle, que l'oubli où tombe de nos jours cette ſcience ſi mal connue, ſi peu goutée de ceux-là même qui en devroient mieux connoître le prix. L'affectation de certaines gens à décrier la Métaphyſique, ne fait que trop ſoupçonner leurs ſentimens & leur penchant pour ces hommes qu'on doit regarder comme les peſtes de la Religion & de la vraie Philoſophie. Je joins le Matérialiſme au Pirrhoniſme, parceque ces deux folies ont enſemble une liaiſon intime : en effet, quand on doute ſi la matiere n'eſt pas capable de penſée & d'action proprement dite, s'il n'y a point en elle des propriétés inconnues, qui la rendent cauſe du mouvement, du ſentiment &c. on peut alors hardiment douter de tout.

En général, plus on ſera de progrès dans la Métaphyſique, plus on augmentera la certitude des vérités fondamentales de la Philoſophie & de la Religion. Nous ne ſommes certains que de ce que nous ſavons : nous ne ſavons que ce que nous ſommes en état de démontrer, & nous n'avons d'autres principes univerſels de démonſtrations que ceux de la Métaphyſique : à meſure que nous les éleverons à un plus haut degré d'univerſalité, nous rendrons nos raiſonnemens plus évidens, & nos preuves plus inébranlables. *Lettre de M. Formey à M. le Chanc. d'Agueſſeau.*

MILTON, célebre Poète Anglois. On eſt étonné de trouver dans ſon Paradis terreſtre, c'eſt-à-dire, dans un ſujet qui paroît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admire les traits majeſtueux, avec leſquels il oſe peindre la Divinité en perſonne, & le caractere ſingulier qu'il donne au Diable : on y lit avec beaucoup de plaiſir la deſcription du Jardin d'Eden, & les amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet, il eſt à remarquer que dans tous les autres Poèmes, l'amour eſt regardé comme une foibleſſe : dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poète a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion. Il tranſporte le Lecteur dans le Jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve ſont remplis ; il ne s'éleve pas au-

deſſus de la nature humaine, mais au deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poëſie, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'on ne trouve de grands défauts dans ce Poème.

MINISTRES. C'eſt un extrême bonheur pour les Peuple quand le Prince admet dans ſa confiance & choiſit pour le Miniſtere, ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner s'ils en avoient été les maîtres.

Il faut qu'un Miniſtre, quoiqu'il ait bien ſervi, craigne toujours ſa chûte, parceque l'envie ou la fortune la cauſeront, quand même ſes fautes ne le feroient pas.

Les Princes prudens ont ordinairement donné la préférence, dans le choix de leurs Miniſtres, à ceux chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur du pays : ils leur ont préféré au contraire ceux qui avoient plus de ſoupleſſe pour les employer dans les négociations.

Les Princes qui raiſonnent profondément, connoiſſent mieux les hommes : ils ſavent qu'ils ſont tous marqués au coin de l'humanité ; qu'il n'y a rien de parfait en ce monde ; que les grandes qualités ſont, pour ainſi dire, miſes en équilibre avec de grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout : c'eſt pourquoi à moins de prévarication, ils conſervent leurs Miniſtres avec leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & ils préferent ceux qu'ils ont approfondis aux nouveaux qu'ils pourroient avoir.

Un Miniſtre qui a de l'élévation d'eſprit, doit s'abſtenir de conſeiller de grandes choſes à ſon Prince, ſi c'en eſt un de petit génie ou de peu de courage, parceque ſi le point d'honneur les lui fait entreprendre, pour ne pas céder en courage à ſon inférieur, ſon naturel les laiſſera tomber au milieu du chemin ; & celui qui les aura conſeillées reſtera chargé du blâme, & ſouvent même portera la peine de la faute de ſon Maître.

Les hommes, de quelque rang qu'ils puiſſent être, que la nature n'a pas deſtinés à ſe mêler d'affaires importantes, & dont la bonne ou mauvaiſe conduite regle quaſi toujours les évenemens, ſont ſi génés lorſ-

qu'ils jouent un perſonnage forcé, par les conſeils des génies plus élevés que les leurs qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoutiennent long-tems un procédé entierement oppoſé à leur inclination, & au deſſus de leurs forces & de leur tempérammment *Montreſor*.

Ceux qui ſe mêlent des affaires des Princes, doivent borner leurs deſſeins ſelon la connoiſſance du talent des perſonnes qu'ils ſervent, ſans les meſurer jamais à ce qu'ils feroient eux mêmes, s'ils étoient à leur place : c'eſt le ſeul moyen de n'y pas être trompé. *Id.*

Un Prince ne doit point employer au maniment des affaires publiques, des hommes qui ont l'eſprit bas ; car, comme il y a eu des Rois de peu de valeur qui ont réuſſi pour avoir eu des Miniſtres d'un grand eſprit ; on a vu pareillement des Rois magnanimes & bien entendus, qui ont perdu leur réputation & leur autorité, pour s'être ſervis de Miniſtres d'un eſprit bas. *Ruy Gomez.*

Il y a, dit Antonio Perez dans une de ſes Lettres, quatre ſortes de perſonnes dans le Conſeil des Rois. Les premiers n'enviſagent que leur Prince, & ſont entierement à lui ſans nul autre reſpect humain, & pour cette raiſon, mon Pere les appelloit Idolâtres : les ſeconds ſont tout dévoués à l'Etat, & comme tels, mon Pere les appelloit Athées, parcequ'ils ſe paſſeroient volontiers de Roi : les troiſiemes, diſoit-il, ſont de la Secte d'Epicure, comme gens dont les conſeils ne tendent qu'à leur intérêt particulier, & jamais au bien Public. D'autres au contraire, ſont Conſeillers du Roi & du Royaume ; & ces derniers, il les appelloit les Tuteurs & les Conſervateurs des Rois & des Peuples.

Ce qui eſt néceſſaire à tout homme en place, c'eſt de ne laiſſer ſortir perſonne mécontent de ſa préſence, & de ſe rendre agréable à tous ceux qui l'approchent ; mais on peut toujours dire des choſes qui plaiſent.

La connoiſſance des hommes eſt une étude eſſentielle à tous, mais principalement aux hommes d'Etat : cette étude doit faire partie des délaſſemens d'un Miniſtre.

Notre intérêt nous occupe aſſiduement du ſoin d'en impoſer aux Miniſtres, & nous les blâmons lorſque par haſard, ils ſe trompent dans le choix des Sujets : n'eſt-ce pas leur reprocher notre fauſſeté ?

C'eſt un art que de ſavoir ſe conduire avec les Miniſtres pour leur demander des graces ; de préparer de loin ſes demandes, de ne les faire qu'à propos, d'eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à peu près infaillibles, de ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, exempts de nuages ; enfin, de ſavoir leur plaire, car c'eſt déja une grande avance pour perſuader.

MIRACLES. Les Miracles diſcernent dans les choſes douteuſes entre les Peuples Juif & Payen, Juif & Chrétien, Catholique, Hérétique, Calomniés, Calomniateurs, entre les trois Croix. C'eſt ce qu'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur ; de Moyſe contre les Magiciens de Pharaon ; d'Elie contre les faux Prophêtes ; de Jeſus Chriſt contre les Phariſiens ; de ſaint Paul contre Barjeſu ; des Apôtres contre les Exorciſtes ; des Chrétiens contre les Infideles ; des Catholiques contre les Hérétiques : toujours le vrai prévaut en Miracles. Par cette regle, il eſt clair que les Juifs étoient obligés de croire Jeſus-Chriſt ; Jeſus-Chriſt leur étoit ſuſpect, mais ſes Miracles étoient infiniment plus clairs que les ſoupçons que l'on avoit contre lui ; il le falloit donc croire.

Jeſus-Chriſt guérit l'Aveugle né, il fit quantité de Miracles le jour du Sabbat. Par où il aveugloit les Phariſiens, qui diſoient qu'il falloit juger des Miracles par la doctrine : mais par la même regle qu'on devoit croire Jeſus-Chriſt, on ne devoit pas croire l'Antechriſt. Jeſus-Chriſt ne parloit, ni contre Dieu, ni contre Moyſe : l'Antechriſt & les faux Prophêtes prédits par l'un & l'autre Teſtament, parleront ouvertement contre Dieu & contre Jeſus-Chriſt : qui ſeroit ennemi couvert, Dieu ne permettroit pas qu'il fit des Miracles ouvertement.

Les Miracles ont ſervi à la fondation, & ſerviront à la continuation de l'Egliſe juſqu'à l'Antechriſt, juſqu'à la fin.

C'eſt pourquoi Dieu, afin de conſerver cette preuve à ſon Egliſe, ou il a confondu les Miracles, ou il les a prédits; & par l'un & par l'autre, il s'eſt élevé au-deſſus de ce qui eſt ſurnaturel à notre égard, & nous y a élevés nous-mêmes.

Si Dieu ſe découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire, & s'il ne ſe découvroit jamais, il y auroit peu de foi; mais il ſe cache ordinairement & ſe découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans ſon ſervice. Cet étrange ſecret, dans lequel Dieu s'eſt retiré, impénétrable à la vue des hommes, eſt une grande leçon pour nous

On ne ſauroit douter que la plus grande des autorités pour attirer la créance des hommes ne ſoit celle des Miracles & des Prophéties: il n'y a point de gens aſſez fols pour croire que naturellement on puiſſe fendre la mer pour la paſſer, ou prédire une choſe deux mille ans avant qu'elle arrive.

Et quand on prétendroit qu'il y eut eu quelques Miracles, & même des Prophéties parmi les Payens, c'eſt toujours aſſez pour prouver qu'il y a autre choſe que des hommes; & il ne feroit pas difficile de faire voir qu'il n'y a rien que d'avantageux à la Religion Chretienne dans ces Miracles & dans ces Prophéties, s'il y en a eu: il faut donc nier abſolument qu'i y en ait jamais eu; ce qui ne ſeroit pas moins extravagant, puiſque de toutes les hiſtoires du monde, il n'y en a point de ſi appuyée que celle de notre Religion, & où tant de choſes concourent pour en établir la certitude. *Paſcal.*

Les hommes ſont touchés, à la vérité, par la vue des prodiges & des coups extraordinaires de la puiſſance de Dieu, mais ils retombent auſſi tôt après dans leur premiere inſenſibilité. La vue d'un Miracle fera ſur eux une impreſſion ſenſible, & ſi cette impreſſion continuoit, on pourroit dire qu'ils auroient une véritable foi: mais dès que ce qui les avoit touchés, s'éloigne de leurs ſens, quoique leur perſuaſion ſubſiſte, elle devient ſans action & ſans mouvement. *Eſſ. Mor.*

La critique a des regles ſures, au moyen deſquelles certains faits ſont portés juſqu'à une entiére certitude. Elle nous démontre, par exemple, que Virgile eſt l'Auteur de l'Enéide; que Ciceron l'eſt des Catilinaires, & que nos Evangiles ont été écrits par ceux dont ils portent les noms. Ce dernier fait ſur les Evangiles une fois prouvé, il prouve la divinité du Chriſtianiſme. Eſprits forts! je vous prie de répondre: admettez-vous la preuve des faits? y a-t-il des faits qu'on puiſſe prouver? y en a-t-il de certains dans l'hiſtoire? ou ne faut-il abſolument croire que ce qu'on a vu? Sera-ce la Métaphypſique ou la Géométrie qui nous la fournira? Répondez encore! Quelle autre preuve d'un fait que le témoignage ou la liaiſon de ce fait avec d'autres faits connus & certains? n'allez pas dire que les hommes ſont crédules, que parconſéquent il n'y a point de vrais Miracles: avant que de tirer cette conclusion, vous avez à montrer de trois choſes l'une, ou que tout miracle eſt impoſſible, ou qu'aucun fait ne peut ſe prouver, ou que les Miracles ſur leſquels la vraie Religion eſt appuyée manquent de preuve. *Bourlier.*

Les Incredules, les Eſprits forts, s'inſcrivent en faux contre les Miracles: mais on doit leur répondre que les Miracles ſont croyables non ſeulement pour qui les voit, mais pour qui ne les a point vûs, pourvu qu'ils lui ſoient duement atteſtés. Un fait qui contient du merveilleux eſt ſuſceptible de certitude, comme le fait le plus ordinaire. Toute la différence eſt, qu'on ſe paſſe de certitude pour croire celui-ci, & que pour admettre celui-là, on ne s'en peut paſſer. Je crois ſur le ſimple témoignage d'un Courrier une victoire qu'il m'annonce; mais la réſurrection d'un mort, je ne la crois que ſur l'évidence complette, qui réſulte du concours de certains témoignages, ou de l'amas de certaines preuves, qui moralement ne ſauroient tromper: c'eſt ainſi que ſur le témoignage des Apôtres je crois la Réſurrection du Sauveur. Car, que l'incredule y prenne garde, il faut ici néceſſairement qu'il opte entre deux prodiges; c'eſt à lui de voir lequel des deux lui paroîtra plus croyable. Qu'un mort reſſuſcite,

c'eſt un Miracle poſſible à Dieu, d'une poſſibilité non-ſeulement Phyſique, mais morale, puiſqu'outre qu'il ne coute rien à ſa toute puiſſance, ſa ſageſſe peut avoir de bonnes raiſons de l'operer : d'un autre côté, que douze perſonnes jouiſſant de leur bon ſens, dépoſent fauſſement d'un tel fait, dont ils ſe diſent témoins oculaires, ſans avoir à cela le moindre intérêt, qu'ils ſouffrent la mort pour le ſoutenir, & convertiſſent la moitié du monde par cette fable : voilà un nouveau Miracle, qui dans ſon genre ne cede point au premier. Ce prodige, je l'avoue, eſt phyſiquement poſſible à Dieu qui diſpoſe à ſon gré des agens de cet Uunivers, mais c'eſt un prodige qui n'aboutiroit qu'à nous tromper, en renverſant toutes les regles de nos connoiſſances. Il eſt contraire à la ſageſſe de Dieu, & parconſéquent moralement impoſſible : donc le Miracle de la réſurrection doit être admis. Mais quand vous opereriez des Miracles aux yeux de l'Incredule vous perdriez votre peine ; car il aime mieux en croire ſa raiſon qui lui défend apparemment de s'en rapporter à ſes yeux en pareil cas. Ecoutez, en effet l'Auteur des Penſées Philoſophiques, §. 18. il déclare que les expériences de *Malpighi* lui prouvent mieux un Dieu que tous les raiſonnemens du monde : a t-il lu ces expériences, ou s'il les a vues ? ſi c'eſt le premier, il ſe fie donc au témoignage & ſubordonne ſa raiſon à ſa foi ; ſi c'eſt le ſecond, il ſe tient donc plus ſur de ſes yeux que de ſon jugement ſur les preuves d'une Divinité. Ces merveilles incompréhenſibles que l'expérience atteſte dans la génération des animaux, & qui démontent les ſyſtêmes les mieux affermis, & le jugement des meilleurs raiſonnemens, notre Eſprit fort les croira ſur la foi de ſes yeux, tandis que ſur la foi de ces mêmes yeux il ne croiroit pas les Miracles. Bien plus, lui qui ſur les Miracles n'a garde de s'en rapporter au témoignage de ceux qui les ont vus, il admet les expériences ſur la foi de ceux qui diſent les avoir faites. En vérité, il ſied bien aux Incredules de venir nous dire qu'ils ſont plus ſûrs de leur jugement que de leurs yeux, & à nier ce que la raiſon voit, ſous prétexte que les yeux

ne le voient pas ; l'exiſtence, par exemple des ſubſtances ſpirituelles. La maladie de ces gens-là eſt incurable : réſolus à ne jamais voir ce qui prouve la Religion, ils ſont prêts à démentir tour à tour leurs yeux & leur jugement, & dans le fond, ils ne ſe tiennent sûrs ni dans l'un ni dans l'autre. *Id.*

Il y a un caractere qui diſcerne les effets vraiment ſurnaturels d'avec ceux qui entrent dans l'ordre de la nature, & il y a des marques auxquelles on reconnoît le Miracle. 1°. L'ordre de la nature nous eſt ſuffiſamment connu pour diſtinguer dans une infinité de cas ce qui en peut être, d'avec ce qui n'en ſauroit être l'effet. L'ordre de la nature eſt ſans doute le réſultat de pluſieurs loix qui ſe modifient l'une de l'autre : cet ordre ne ſe découvre que par dégrés, & il s'en faut beaucoup que nous le connoiſſions tout entier, puiſque l'on fait tous les jours des progrès dans cette étude. A meſure que les nouveaux effets ſe déclarent, ils viennent ſe ranger ſous cet ordre uniforme & naturel, à peu près comme les nouvelles découvertes en Géométrie, vont prendre d'elles mêmes leur place dans la chaîne générale des vérités.

Sur ce pied-là, ſuppoſons qu'un effet naturel, mais inoui juſqu'à préſent, vienne à frapper les yeux des hommes : le vulgaire ignorant pourra d'abord crier au Miracle, mais tout eſprit ſage n'aura garde de décider de la ſorte : à l'aide d'un nouvel examen, il reconnoîtra bientôt un nouvel effet naturel, ou l'effet de quelque loi naturelle qu'on n'avoit pas encore obſervé.

Un effet naturel, pourvu qu'on ait des yeux, ſe reconnoît aiſément pour ce qu'il eſt : ou vous le déduiſez des loix connues, en les combinant d'une certaine façon ; ou bien il vous prouve une nouvelle loi, qui dans le cas dont il s'agit, modifie, ſuſpend l'action des autres loix ; & par cela même s'unit à elle, entre avec elle dans la chaîne d'un même ordre naturel. L'aimant, par exemple, attire le fer, & par cette vertu tient ſuſpendus en l'air des poids très conſidérables, mais qui ne voit que l'aimant, ne déroge ainſi aux loix connues de la peſanteur, qu'en

conſéquence d'une autre loi qui regle les effets de l'aimant, & parconſéquent les réduit à l'ordre des choſes purement phyſique. Quoique durant un tems ſes effets aient pu être ignorés, ils ont toujours ſubſiſté & ſubſiſteront toujours dans une certaine régularité: on doit dire la même choſe du retour des éclipſes & des cometes, de l'effet des bombes & des mines, des teleſcopes, de certains uſages de l'électricité, &c. Dès qu'on a des yeux & de la raiſon, on peut découvrir, non préciſément la cauſe d'un tel effet, mais que cet effet dépend d'un ordre établi dans la nature. Quoique je ne trouve aucune cauſe qui m'explique clairement comment le quinquina guérit de la fievre, je n'ai pas recours au Miracle, & je ne puis douter que la cauſe n'en ſoit purement naturelle. Ce qui m'en aſſure, c'eſt une analogie viſible avec mille autres effets du même ordre.

Mais les Miracles tels que ceux de Moyſe, de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, appartiennent à un ordre de choſes tout différent; au lieu que dans nos découvertes phyſiques, les loix connues de la nature ſont modifiées, ſuſpendues, limitées par d'autres loix, qui ſe manifeſtent par l'exception même & la limitation qu'elles apportent aux précédentes. Dans ces Miracles on voit le cours ordinaire s'interrompre & s'arrêter, ſans rien découvrir de naturel qui l'arrête; point de loi cachée qui ſe manifeſte, point d'application d'agens corporels, point d'analogie avec d'autres effets de la nature déja connus, point de ſucceſſion uniforme & réguliere de ces nouveaux prodiges: ils ſont inouis, ils ſont relatifs à de ſimples actes de volonté: ils paroiſſent au gré de ceux qui les operent & dépendent de leurs vues. On n'avoit rien connu de pareil avant eux; on n'a rien apperçu de pareil depuis. D'où l'on doit conclurre qu'ils ne tiennent point au cours reglé de la nature, mais au vouloir libre de l'Auteur de la Nature, à ſon action immédiate & toute puiſſante.

Vainement le Pirrhonien objecte que nous ne connoiſſons pas à beaucoup près tout ce que comprend l'ordre naturel, & qu'on ne peut ſavoir s'il n'y a point

dans le ſein immenſe de la nature quelque ſecrete loi, quelque cauſe inviſible, quelque pouvoir caché en vertu duquel un mort ait pu reprendre la vie, un Homme marcher ſur les eaux, un Aveugle né recouvrer la vue; le Soleil s'arrêter au milieu de ſa courſe: je lui répons que ſa prétendue loi inconnue, qui viendroit à ſuſpendre en pareil cas l'effet de celle que nous connoiſſons, eſt une ſuppoſition qui ſe contredit. Celle, par exemple, qui faiſoit marcher Jeſus-Chriſt ſur la ſurface des eaux, & l'empêchoit d'y enfoncer, étant, comme l'incredule le ſuppoſe, une loi naturelle qui déroge à celle de la péſanteur du corps humain, & de la fluidité de l'eau, a dû s'annoncer comme loi par une certaine univerſalité & continuité d'effets dans un amas de circonſtances, qui l'auront rendue ſenſible, comme celle de l'attraction du fer par l'aimant.

Le caractere des loix naturelles eſt d'être ſimples, conſtantes, uniformes, ſans quoi elles ne répondroient pas au but de leur Auteur, qui eſt de procurer le bien de ſes créatures en général, & en particulier pour les êtres intelligens de ſervir de regle & de principe certain pour aſſurer leur conduite; ſans cette ſimplicité, cette uniformité, ce ne ſeroient plus des loix de la nature, & le monde tomberoit dans un cahos d'incertitudes, de trouble & de confuſion.

En un mot, il eſt abſurde de ſuppoſer des cauſes naturelles, leſquelles n'aient avec leurs effets aucun rapport naturel qui les puiſſe faire, ni prévoir d'avance, ni deviner après coup lorſque l'effet eſt produit. J'ajoute qu'il ne l'eſt pas moins de donner pour loi naturelle, ce qui ſuſpend manifeſtement toute loi connue, ſans ſe faire connoître comme loi, par la réitération, par la ſuite réguliere de ſes effets, par une liaiſon naturelle & ſenſible avec toutes les autres loix connues. Toutes les nouvelles découvertes qu'on a faites dans la Phyſique ont ce caractere-là. Les Miracles roulent ſur des effets ſenſibles & palpables, dont le diſcernement ne tient à la connoiſſance de loix naturelles, que par ce qu'elles ont de plus naturel, de plus général & de plus fréquent: or ces loix, qui,

conſiderées dans ce point de vue, ſe reglent ſur l'utilité ſenſible du commun des hommes, ont dû pour leur intérêt être faciles à reconnoître; enſorte que l'expérience des hommes les plus groſſiers en a pu fixer le nombre. Voilà pourquoi le ſimple bon ſens diſtingue en pluſieurs cas que tel effet eſt miraculeux. *Id.*

MODE, ou Maniere de vivre.

C'eſt une maxime ſuſpecte que de dire qu'il faut faire comme les autres; car cela ſignifie preſque toujours qu'il faut mal faire; dès qu'on l'entend au-delà des choſes purement extérieures qui n'ont point de ſuite, qui dépendent de l'uſage de la mode ou des bienſéances.

Une choſe folle & qui découvre bien notre petiteſſe, c'eſt l'aſſujettiſſement aux Modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la ſanté, & la conſcience.

Un homme à la mode dure peu, car les Modes paſſent : s'il eſt par haſard homme de mérite, il n'eſt pas anéanti, & il ſubſiſte encore par quelque endroit également eſtimable, il eſt ſeulement moins eſtimé.

Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur: il y a autant de foibleſſe à fuir la Mode qu'à l'affecter.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les habits & ſur les meubles, que la mode exerce ſon empire, mais même ſur les ſentimens & ſur les différens tours de l'eſprit.

La Mode ſeroit raiſonnable ſi elle pouvoit ſe fixer à la perfection, à la commodité & à la bonne grace; mais changer toujours, c'eſt inconſtance plutôt que bon goût.

La Mode de l'habit long en ſe perdant chez les François, a affoibli le ſérieux de la Nation, qui y a ſubſtitué des parures cavalieres & de pure oſtentation.

Un Etranger qui s'arrête en France, dit un Auteur Etranger lui même, eſt ſurpris des changemens continuels que la Mode établit là-deſſus. Il croit voir des gens qui eſſaient toute ſorte d'habits, ſans en

pouvoir trouver un qui leur convienne, & enfin ſans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas: toutes les fois qu'ils paſſent à une mode nouvelle, ils aſſurent fort ſérieuſement, & prouvent par bonnes raiſons qu'elle ſied mieux ou qu'elle eſt plus commode que celle qu'ils viennent de quitter, & on croiroit preſque qu'il en eſt quelque choſe: cependant au bout de cent changement tous de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes Modes; c'eſt-à-dire qu'après bien des mouvemens, ils ſe trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

L'eſprit même, l'idole chérie de ce Peuple, dépend de cette autre idole plus grande encore. Tantôt on a vu les pointes à la Mode, tantôt les équivoques ou quolibets: il y a eu un tems où l'on n'entendoit parler que par proverbes: une autrefois ce n'étoit qu'énigmes. Le précieux & le phœbus ont eu leur tems: peut-être qu'après le brillant & le beau ſtyle d'apréſent; la Mode amenera les François au ſimple & au ſenſé, où quelques uns d'entr'eux qui ont oſé prendre les devans ſont déja arrivés. Enfin, la mode défend en France qu'à la promenade ou en d'autres occaſions un mari paroiſſe avec ſa femme, ce ſeroit du dernier Bourgeois: tout homme marié qui eſt du beau monde, doit laiſſer à un autre le ſoin d'entretenir ſa femme, comme de ſon côté il doit avoir attention de ſe faire voir avec la femme d'un autre, & de lui parler de ſes charmes.

Mode. Rien n'eſt plus variable en France que la Mode quant aux habits: notre changement eſt ſi ſubit & ſi prompt en cela, que l'invention de tous les Tailleurs du monde ne ſauroit fournir aſſez de nouvelletés: il eſt force que bien ſouvent les formes meſpriſées reviennent en crédit; & celles-là même tombent en meſpris tantôt après; & qu'un même jugement prenne en l'eſpace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverſes ſeulement, mais contraires opinions d'une inconſtance & légereté incroyables. *Montaigne.*

L'envie de paroître enjoués & à la Mode, a preſque englouti tout notre bon ſens & notre Religion même: au lieu de ſuivre les regles que la Juſtice & la piété

nous preſcrivent; nous prenons le contrepied ſur ce que tout cela ſe fait de bonne grace. *Spect.*

Les Modes de folie, de ridicule & de corruption, ne ſe trouvent que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté : la plus grande partie des Citoyens ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom.

MODERATION. La Modération des perſonnes heureuſes vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

L'eſprit de Modération & une certaine ſageſſe dans la conduite, laiſſent les hommes dans l'obſcurité, il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

MODESTIE. La Modeſtie eſt au mérite ce que les ombres ſont aux figures dans un tableau, elle lui donne de la force & du relief.

MŒURS. C'eſt une choſe remarquable que nulle Religion n'a pris ſoin des Mœurs des hommes que la Religion Chrétienne, & celles qui ont été dreſſées ſur ſon modele. Le Paganiſme n'avoit point de morale: tous les Philoſophes qui ſe faiſoient une religion à leur fantaiſie, ſe faiſoient auſſi une morale par Philoſophie. mais ils ne prétendoient pas l'avoir reçue de Dieu: Mahomet l'a fait, mais à l'imitation de la Religion Chrétienne. *Nicole.*

MOLIERE. La ſinguliere deſtinée du ſiecle de Louis XIV rendit Moliere contemporain de Corneille & de Racine. Il fut, ſi on oſe le dire, un Légiſlateur des bienſéances du monde : il contribua à défaire le Public de ces gens, qui ſous le nom de Marquis, vouloient imiter cet air de grandeur, d'éclat & de dignité qui étoit naturel à Louis XIV, & qui étoient copiés à leur tour par un grand nombre de ſubalternes, qui pouſſoient cet air avantageux & cette envie dominante de ſe faire valoir juſqu'au plus grand ridicule : il le délivra encore de l'affectation des Précieuſes, du Pédantiſme, des Femmes ſavantes, de la Robe & du Latin des Médecins : indépendamment de ce ſervice rendu à ſon ſiecle, on ſait aſſez ſes autres mérites. *Voltaire.*

On peut dire qu'il tira la Comédie du cahos, ainſi que Corneille avoit tiré la Tragédie, & que les François ont été ſupérieurs en ce point à tous les Peuples de la terre. On conviendra facilement de cette vérité, ſi on compare l'art & la régularité de notre Théâtre, avec ces ſcenes découſues des Anciens. *Id.*

MONARCHIE. Les maux le plus à craindre dans une Monarchie, ſont 1°. la diſproportion entre les néceſſités du Gouvernement & ſes reſſorts; 2°. l'inégalité des fortunes, ces deux là réuniſſent tous les autres. Les néceſſités du Gouvernement ſont l'exacte organiſation dans toutes les parties d'un Etat, & la diſtribution éclairée de la Police, Juſtice & Finance. *Ami des Hommes.*

Les Etats Monarchiques ſont plus aiſés à gouverner. Les hommes ont pour tout ce qui eſt ancien un certain reſpect qui va juſqu'à la ſuperſtition; & quand le droit d'héritage ſe joint à ce pouvoir que l'antiquité a ſur les hommes, il n'y a point de joug plus fort & qu'on porte plus aiſément. Outre cela, les Princes héréditaires ſont fortifiés dans leur poſſeſſion par la liaiſon intime qui eſt entr'eux & les plus puiſſantes Familles de l'Etat, dont la plupart ſont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la Maiſon Souveraine, & dont la fortune eſt ſi inſéparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laiſſer tomber, ſans voir que leur chûte en ſeroit la ſuite certaine & néceſſaire. *Voltaire.*

Dans les Royaumes héréditaires, rien ne contribue plus à la force de la Monarchie, que l'union intime & inſéparable de tous ſes Membres; & ce doit être le but d'un Prince ſage de l'établir. *Id.*

Il eſt plus avantageux que les Royaumes ſoient ſucceſſifs. Ceux qui ſont nés ſur le trône, ſont plus capables de commander: les vertus royales coulent avec le ſang, & les Peuples ont plus de reſpect pour la poſtérité de leurs Rois, que pour ceux qu'ils ont vus ſortir de la condition privée. C'eſt un nouvel éclat pour celui qui regne, que de compter des têtes couronnées parmi ſes ancêtres; & cette illuſtre origine inſpire une plus noble fierté; le Royaume étant comme

l'héritage des Rois, ils le gouvernent avec plus de tendreſſe que quand ils le doivent abandonner à un ſucceſſeur inconnu.

Dans un Etat Monarchique, & ſur-tout ſous un bon Maître, il y a ſans doute tout autant de vertus que dans les Républiques, peut-être avec moins de cet enthouſiaſme que produit le grand nom de la Patrie, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. *Voltaire.*

Ceux qui obéiſſent à un Roi, ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie que ceux qui vivent dans une Ariſtocratie héréditaire. Le Prince eſt ſi loin de ſes Sujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu, & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer.

Un Etat Monarchique doit être d'une grandeur médiocre. S'il étoit petit il ſe formeroit en République; s'il étoit étendu, les principaux de l'Etat, Grands par eux-mêmes, n'étant point ſous les yeux du Prince, ayant leur Cour hors de ſa Cour, aſſurés d'ailleurs contre les exécutions portées par les loix & par les mœurs, pourroient ceſſer d'obéir: ils ne craindroient pas une punition trop lente & trop éloignée: auſſi Charlemagne eut-il à peine fondé ſon Empire qu'il fallut le diviſer; ſoit que les Gouverneurs des Provinces n'obéiſſent pas, ſoit que pour les faire mieux obéir, il fût néceſſaire de partager l'Empire en pluſieurs Royaumes.

Il ne faut dans un Etat Monarchique qu'une Religion ainſi qu'un Roi. Tout ce qui produit des partis donne le ſignal de la rébellion: le prétexte de la vérité eſt un motif ſurnaturel dont il eſt trop aiſé d'abuſer les Peuples, & la Religion mal entendue, eſt l'étendart fatal où viennent ſe rallier tous les ſéditieux. *Monteſquieu.*

C'eſt le ſort des Monarchies que leur proſpérité dépende ſouvent du caractere d'un ſeul homme. *Voltaire.*

MONDE. Le Monde, tout miſérable qu'il eſt, auroit encore aſſez de force pour nous retenir, ſi Dieu ne nous en arrachoit malgré que nous en ayons pour

nous

nous mettre en un état de liberté que nous n'aimons pas aſſez. Le mal eſt que cette grace que Dieu nous fait n'eſt pas ſenſible, & qu'elle eſt même accompagnée de certains dégoûts, mais pourvu qu'on ait le courage de ſe roidir un peu contre, ces dégoûts même ſeront paſſagers ; & ſans attendre l'autre vie, l'on vient facilement dans celle-ci, à un état où l'on n'en ſauroit plus goûter une autre. *Nicole.*

Dieu a livré le Monde aux diſputes des hommes: la vraie raiſon appartient à Dieu, & il ne la découvre qu'à ſes amis. *Eccl.*

Comme la Médecine n'a point de remedes généraux pour guérir tous les hommes de differens tempérammens, on ne ſauroit non plus donner de regle univerſelle pour réuſſir dans le Monde : c'eſt l'expérience & le diſcernement du Médecin qui doivent ſervir de guides dans le choix des remedes ; & c'eſt le bon jugement qui doit décider des moyens qu'on doit prendre pour faire ce qu'on appelle ſon chemin. *Anon.*

La meilleure Ecole de toutes pour la nobleſſe des manieres, pour le bon air, la vraie politeſſe, & tout ce qu'on appelle la ſcience du monde eſt le commerce des Militaires. *Id.*

C'eſt de la maniere de débuter dans le Monde que dépend ordinairement la réputation, & particulierement pour un homme de qualité : on n'y joue jamais un rôle indifférent. Le Monde eſt rempli de perſonnes uniquement occupées à profiter des ridicules les uns des autres, à les faire ſentir, à vous en prêter même lorſqu'elles ne vous en trouvent pas : le ſeul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits, c'eſt d'être ſimple, poli, affable ſans fadeur, complaiſant ſans baſſeſſe, doux ſans affectation, de n'ambitionner pas la frivole gloire de donner le ton, de ne dire pas toujours ce que vous penſez, mais de ne trahir jamais votre penſée. *Amuſ. Philoſ.*

Il ſuffit qu'on connoiſſe le Monde pour le mépriſer, mais fort peu de perſonnes s'étudient à le connoître ; & c'eſt la plus belle étude que l'on ſauroit faire : l'utilité qui nous en revient eſt hors de prix.

Le Monde eſt pour ceux qui habitent les Cours, ou

qui peuplent les Villes : la nature n'eſt que pour ceux qui habitent la Campagne ; eux ſeuls vivent, eux ſeuls du moins connoiſſent qu'ils vivent.

Il faut être bien ignorant dans l'uſage du Monde pour aller chercher l'agrément & la douceur chez les Savans : l'eſprit de conduite & de force chez les femmes ; l'argent chez les Princes ; la reconnoiſſance chez les Grands ; la bonté de cœur chez les Gens d'affaires.

On a beau connoître le Monde, il offre toujours à apprendre. Le Monde de la Cour ne reſſemble pas à celui de la Capitale, ni celui de la Capitale à celui des Provinces. Chacun a ſes maximes ſur le Monde. Les petits eſprits qui ont fait fortune à force de baſſeſſes & de cupidité, ne connoiſſent que la route qu'ils ont tenue pour réuſſir. Il n'y a pas de regle certaine pour faire ce qu'on appelle une grande fortune dans le Monde : il y en a pour réuſſir, pour mériter au moins ſon eſtime. C'eſt à celles-ci qu'on doit s'en tenir : il y a de la ſageſſe à donner quelque choſe à l'incertitude des évenemens, & de la folie à s'y livrer tout entier.' *Conſ. de l'Amit.*

Sur ce théâtre de révolutions continuelles, c'eſt le haſard bien plus que la ſageſſe qui décide des chûtes & des ſuccès. On n'apprend jamais mieux le Monde qu'en le voyant : c'eſt la meilleure maniere de l'étudier ; mais il exige de l'attention, il faut ſavoir profiter de ce qu'on voit, & de ce qu'on entend. Ceux qui prétendent le connoître par le ſecours des Livres, ne le connoiſſent point.

Le Monde, comme aſſemblage d'hommes de toutes les eſpeces & de toutes les ſortes, fournit à tout, au bien & au mal ; mais comme intéreſſé au bien de la ſociété, il eſt en même tems un Tribunal ſévere où l'on juge ſans appel & avec rigueur, les vices & les défauts des hommes. Il ne pardonne point, quoi qu'on faſſe pour réparer ſes torts ; quand on perd ſa faveur c'eſt pour toujours.

Il fait pour les ouvrages de l'eſprit & de l'art, ce qu'il fait pour les hommes : il leur donne, ou il leur refuſe l'immortalité qu'ils demandent : il étend ſa

cenſure juſqu'aux ridicules, & il s'en divertit.

Enfin il eſt difficile à contenter : il ne ſuffit pas qu'on ſoit vertueux, il veut encore qu'on ſoit aimable. Il abandonne avec dédain ceux qui, fiers des avantages de leur eſprit, ne ſe prêtent à rien, rendent inſociables des vertus qui ne valent qu'autant qu'elles tournent au profit de la Société : il aime les graces & la figure, & plus encore celles de l'eſprit & du caractère.

Quand le dégoût que nous avons pour le Monde n'eſt pas un effet de la grace, mais de l'orgueil & de l'amour propre, il nous ramene bien à nous-mêmes, mais il ne nous conduit point à Dieu.

Le grand uſage du Monde & la connoiſſance de ce qui s'y paſſe, tiennent lieu ſouvent dans la ſociété, de talens, d'eſprit & même de vertus.

Homme du Monde. Comme un homme du Monde ne peut ſe refuſer ſans honte & ſans injuſtice au commerce & à la ſociété civile, & qu'il y tient par les engagemens de ſon état & les néceſſités de la vie, il doit ſavoir un peu de tout : ſans un ſavoir un peu étendu, il eſt étranger pour la plupart des hommes. On eſt charmé d'entendre un homme s'expliquer ſur toute ſorte de matieres ; on lui paſſe même de n'en pouvoir parler avec tant de juſteſſe ; & on préfere ce ſavoir, quoiqu'un peu ſuperficiel, à tout autre. Je ne puis eſtimer ces ſavans inutiles qui n'ont pas le talent de ſe communiquer, & qui ne ſavent que pour eux ſeuls ; ni ceux qui ſe renferment dans une ſcience particuliere hors de laquelle ils ne ſavent rien.

MORALE. La Morale eſt la connoiſſance des hommes & de tous leurs devoirs. Un Prince doit en faire une étude ſérieuſe & profonde, car elle eſt la ſcience des Rois ; il doit la regarder comme le fondement de la prudence & d'une ſage Politique.

La bonne Morale eſt même néceſſaire dans un Poëme ; car quoique l'Auteur ne s'y propoſe ordinairement que de plaire, il n'y ſauroit réuſſir qu'autant qu'il porte des choſes, les mêmes jugemens que les autres hommes en portent ; & comme nous trouvons toujours la vertu belle & le vice odieux, quand l'in-

térêt préſent de nos paſſions ne nous aveugle pas ; nous ne gouterions pas un ouvrage, s'il n'étoit conforme à ce jugement naturel du cœur humain : il faut donc que le Poète repréſente la vertu & le vice ſous des traits qui juſtifient notre goût & notre averſion ; & ne fût-ce que pour l'intérêt de plaire, il doit être preſque auſſi fidele à la bonne Morale, que s'il n'avoit deſſein que d'inſtruire. *La Motte.*

La Morale d'un Poême ne conſiſte pas dans des maximes ſemées au haſard dans l'ouvrage, & ſouvent contradictoires entr'elles. Elle conſiſte dans les actions & dans les ſentimens des perſonnages qu'on donne pour modéles, dans les jugemens que le Poète paroît en porter, dans les couleurs odieuſes dont il peint le vice, & dans les traits reſpectables qu'il donne à la vertu. *Id.*

La Morale eſt la connoiſſance des devoirs dont nous ſommes tenus envers nos ſemblables : c'eſt un des plus importans ſujets ſur leſquels la raiſon puiſſe s'exercer : peu de ſciences ont un objet plus vaſte & de principes mieux prouvés. Ces principes tendent tous à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs. La Morale eſt une ſuite néceſſaire de l'établiſſement des ſociétés, puiſqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Dans ce point de vue, on peut dire qu'elle a quatre objets : ce que les hommes ſe doivent comme membres de la ſociété générale ; ce que les ſociétés particulieres doivent à leurs membres, ce qu'elles ſe doivent les unes aux autres : enfin, ce que les membres de chaque ſociété particuliere, ſe doivent mutuellement, & à l'Etat dont ils ſont membres.

MORT. Les hommes marchent tous vers la Mort ; la Loi de la nature les preſſe dans ce voyage ; ils ſavent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des Nations du monde témoigne d'en être perſuadée ; & néanmoins la conſidération de ces deux fins, l'une ſi terrible & l'autre ſi deſirable, n'entre point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec ſoin de toutes les autres choſes ; ils prennent garde qu'on

ne les y trompe; ils s'occupent du ſoin de leur équipage, & de la recherche des commodités de leur voyage; mais pour le chemin, ils le choiſiſſent avec ſi peu de diſcernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de précaution ni moins de diſcernement. Ainſi, qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix qu'ils vont à la Mort & à l'Eternité; que toutes leurs démarches les avancent vers ce terme effroyable, & qu'ils ne ſavent pas même ſi chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver: mais qui leur demanderoit pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre, on verroit qu'à peine y ont-ils fait réflexion, qu'ils n'ont pris en cela pour regle, qu'une coutume qu'ils ont embraſſée ſans examen. *Eſſ. Mor.*

Ce n'eſt pas ſeulement pour tenir les hommes dans une vigilance continuelle, que Dieu a voulu que le tems de leur mort leur fût caché, mais auſſi pour épargner la foibleſſe de ceux d'entre ſes enfans dont l'eſprit ſeroit trop frappé de cet objet: il ne s'écarte guere de cette regle que par de grands deſſeins. *Id.*

Mort. Dieu nous a mis ſur la terre, dit Platon, comme un Capitaine met ſon Soldat en faction, à qui il n'eſt pas permis d'en ſortir qu'on ne le vienne relever. Le Philoſophe peut donc deſirer la Mort pour être mis en liberté, mais il ne doit jamais ſe la procurer pour ne point ſortir de faction ſans ordre.

La penſée continuelle de la Mort en ôte l'horreur.

Il n'eſt rien de plus doux que la Mort, quand une vie innocente l'a devancée.

Il n'eſt pas honteux de craindre la Mort, mais il eſt fort dangereux de n'y penſer jamais: comment peut-on eſpérer de trouver Dieu au moment de ſa mort, ſi on ne l'a jamais cherché pendant ſa vie?

Une longue maladie ſemble être placée entre la vie & la Mort, afin que la Mort même devienne un ſoulagement, & à ceux qui meurent & à ceux qui reſtent.

Les hommes craignent la Mort, comme les enfans craignent l'obſcurité: c'eſt une foibleſſe de la craindre, ſi on la regarde ſeulement comme le tribut dû à

la nature, l'appareil de la mort effraie plus que la Mort même. *Bacon.*

La vengeance triomphe de la Mort, l'amour la mépriſe, l'honneur la recherche, la douleur la ſouhaite comme un refuge, la peur la dévance, & la foi la reçoit avec joie.

Les hommes d'un génie ſupérieur ont conſervé juſqu'au dernier moment le même caractere d'eſprit, Auguſte mourut en diſant une politeſſe : *Livia conjugii noſtri memor, vive & vale.* Veſpaſien, en raillant & ſe ſentant défaillir : *Vraiment je crois que je deviens un Dieu* : les dernieres paroles de Galba furent une ſentence : *Frappez, ſi c'eſt pour le bien du Peuple Romain*, & il tendit le cou.

La Mort ouvre la porte à la Renommée : *Extinctus amabitur idem.*

Il faut être toujours botté & prêt à partir en tant qu'en nous eſt, & ſur-tout ſe garder qu'on n'ait lors à faire qu'à ſoi, car nous y avons aſſez de beſogne ſans autre ſurcroît. L'un des principaux de la vertu, c'eſt le mépris de la Mort. *Montaigne.*

J'ai penſé ſouvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le viſage de la Mort, ſoit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous ſemble ſans comparaiſon moins effroyable qu'en nos maiſons, autrement ce ſeroit une armée de Médecins & de Pleureurs, & qu'il y ait toujours beaucoup plus d'aſſurance parmi les gens de Village & de baſſe condition, qu'ez autres. Je crois à la vérité que ce ſont ces appareils effroyables de quoi nous l'entournons. *Id.*

Nos Parlemens renvoient ſouvent exécuter les Criminels au lieu où le crime eſt commis : durant le chemin, promenez-les par de belles maiſons : faites-leur tant de bonne chere qu'il leur plaira, penſez-vous qu'ils s'en puiſſent réjouir, & que la finale intention de leur voyage, leur étant ordinairement devant les yeux, ne leur ait altéré & affadi le goût à toutes ces commodités : le but de notre carriere c'eſt la Mort. *Id.*

Mille hommes, mille animaux, meurent au même

inſtant que vous mourez, à quoi faire y reculez-vous ſi vous ne pouvez tirer arriere : tout ce que vous vivez vous le deſrobez à la vie, c'eſt à ſes dépens.

Parmi les fêtes & la joie, ayons toujours ce refrein de la ſouvenance de notre condition, & ne nous laiſſons pas ſi fort emporter au plaiſir, que par fois il ne nous repaſſe en la mémoire en combien de ſortes cette notre allegreſſe eſt en butte à la Mort, & de combien de priſes elle la menace. *Id.*

Le remede du vulgaire, c'eſt de n'y penſer pas mais de quelle brutale ſtupidité lui peut venir un ſi groſſier aveuglement : il lui faut faire brider l'aſne par la queue, ce n'eſt pas de merveille s'il eſt ſi ſouvent pris au piege. *Id.*

Tant de milliaſſes d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver ſi bonne compagnie en l'autre monde. *Id.*

Mort. Il y a plus de courage d'attendre la Mort de pied ferme, que de la ſouhaiter avec paſſion.

La meilleure de toutes les raiſons pour ſe réſoudre à la Mort, c'eſt qu'on ne ſauroit l'éviter. La Philoſophie nous donne la force d'en diſſimuler le reſſentiment, & ne l'ôte pas : la Religion y apporte de la confiance pour les bons, & de la crainte pour les méchans. *S. Evremont.*

C'eſt avec prudence que la Nature nous a caché l'inſtant de notre mort. Quoique nous voyions bien en général que nous devons mourir, & que les exemples journaliers & univerſels en ſoient une preuve ſuffiſante, nous ne ſaurions cependant appliquer cette fatalité à aucun inſtant de l'avenir : à meſure que nous avançons dans notre carriere, il ſemble qu'elle s'étende ſous nos pas, & que le terme ſe recule de nos yeux. La Mort nous ſurprend toujours dans l'eſpérance, & ce n'eſt point un paradoxe : nous ne voyons pas la fin de nos jours dans l'inſtant même qu'ils vont finir. *Id.*

Quiconque a beaucoup de témoins de ſa mort, meurt toujours avec courage. *Voltaire.*

Il eſt très commun de ne pas deſirer la Mort; il eſt bien rare de ne la pas craindre. *Id.*

Ceux qui diſent qu'ils craignent la Mort, parce qu'ils craignent l'Eternité, feroient mieux de s'occuper de l'Eternité que de s'occuper de la Mort.

Les ames pieuſes devroient regarder la Mort comme le paſſage du mal au bien.

Quoique preſque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de ſa vie, on tâche néanmoins de ſe conſoler, en ſe flattant qu'il eſt encore bien éloigné, & l'incertitude de la Mort qui devroit la rendre terrible, devient par un effet de l'amour propre, un ſujet de conſolation dans cette néceſſité fatale.

L'égalité que la Mort met entre tous les hommes, ſeroit capable de réprimer la vanité des Grands, s'ils ſe donnoient la peine de faire des réflexions ſur un ſujet ſi triſte.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves qui ne mépriſent la mort que dans certaines circonſtances, c'eſt que l'ambition ou l'intérêt l'emporte ſur la crainte de la Mort : ils la craignent en effet, mais leur crainte eſt au-deſſous des autres paſſions qui les font agir. *S. Réal.*

Il faut ſavoir mourir quand il eſt néceſſaire pour le bien public, pour la gloire de la Patrie, par la ſeule obligation de la nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut ſavoir vivre de même pour de ſemblables raiſons. Vivre & mourir doivent être des choſes indifférentes aux grands Hommes, & il eſt ſouvent auſſi glorieux de vivre dans les malheurs que de mourir pour les éviter. *Id.*

Pour ne craindre point la Mort, il faut n'aimer point la vie & ne la point trouver agréable : ainſi comme il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puiſſe ôter l'amour de la vie, il n'y a qu'elle auſſi qui nous puiſſe faire ſérieuſement mépriſer la mort. *Nicole.*

MUSIQUE. Combien de différences dans le goût dans les amateurs de la Muſique : ceux-ci goûtent une Muſique unie, lente & parlante, qui approche du plein chant : ceux-là endormis par l'uniformité des tons, par la longueur des longs récitatifs, par des ſymphonies trop ſimples qui ne forment qu'un bruit cent fois entendu, veulent être émus par des modulations

neuves, par une foule de tons dont l'oreille puiſſe être délicieuſement chatouillée. En un mot, les uns aiment la Muſique françoiſe, à laquelle ils ſont accoutumés dès leur enfance, & dont ils ont entendu long-tems faire de grands éloges. Les autres, frappés du jugement des autres Nations, & comparant ſans préjugé les impreſſions qu'ils en reçoivent avec celles que fait ſur leur ame une Muſique qu'on appelle Italienne, donnent leur préférence à celle-ci avec d'autant plus de facilité, que cette Muſique s'étant introduite en France, il y a environ 40 ans, & y étant aujourd'hui fort à la mode, ils n'ont point de préjugé à ſurmonter comme les vieux Partiſans de l'ancienne Muſique. Quoi qu'il en ſoit, la diſpute ſur la préférence, ne pourra pas s'éteindre de long tems.

C'eſt dans la Muſique inſtrumentale, c'eſt dans les ſymphonies, que le Muſicien peut ſe diſtinguer par lui-même : là, maître de ſon vol, il donne l'eſſor à ſon génie ; maître des objets qu'il veut peindre, il en imagine la compoſition, & y joint les couleurs convenables. Dans la Muſique vocale au contraire, eſclave du Poëte, même de l'Acteur, tout ſon mérite ne s'apprécie plus qu'à proportion de l'intérêt attaché aux paroles qu'il met en chant ; car le récitatif ſuit en tout le ſort des paroles : ſi l'intérêt y manque, s'il ne s'y trouve ni ſituation, ni ſentimens, ni penſées, dès lors, le plus beau chant tombe en pure perte. Voyez ſi l'on ſe ſouvient de Lully, par tout où Quinaut s'eſt oublié. Si le ſentiment attaché à des paroles eſt une fois bien gravé dans notre imagination, il nous aſſervit tellement que nous croyons le retrouver dans le chant même par lequel ces paroles ſont rendues. C'eſt un préjugé d'oreille dont l'illuſion eſt ſi grande, qu'on ne s'apperçoit pas ordinairement de l'arbitraire qui ſe trouve dans le chant le plus expreſſif en apparence ; & il eſt aiſé de voir que le même chant peut fort bien exprimer des paroles toutes différentes. Il eſt donc conſtant que le ſentiment qui nous meut, vient de l'impreſſion reçue des paroles & non pas du chant. C'eſt en conſéquence de cette im-

preſſion, que l'on chante plus ou moins vîte, que l'on enfle plus ou moins le ſon, que l'on pointe plus ou moins la note; de ſorte que tout chant eſt arbitraire, & ſi nous n'étions pas prévenus par les paroles, il ne nous inſpireroit aucun ſentiment diſtinct.

Il n'en eſt pas de même de la ſymphonie: elle porte ſon caractere & ſa déclamation; elle n'emprunte des ſecours que de l'art même de ſon Auteur.

Oſerai-je le dire, les oreilles de la plupart de nos François ne ſont encore ouvertes qu'à des chants tendres, gracieux, doucereux, efféminés. La Brunette y aſſervit encore plus de cœurs qu'un caractere mâle & plein de force. J'en vois la raiſon: c'eſt une Muſique où l'eſprit n'a nulle part: les paroles, la voix, le goût du chant en font tout le mérite; mais cela ſuffit-il à l'Opera? Je n'en ſuis pas moins ſenſible qu'un autre à la beauté des chants ſonores & gracieux: mais la Muſique n'a-t-elle que ce ſentiment à peindre? ne doit-elle pas embraſſer tout ce qui eſt de ſon reſſort? Si elle me parle, dès lors elle me doit charmer: & c'eſt là principalement où Lully eſt admirable; c'eſt dans ſes tableaux que l'on reconnoît le grand Peintre & par conſéquent le grand Muſicien: il s'y eſt fait un objet eſſentiel des ſymphonies. Quelle fierté, quelle nobleſſe, quelle majeſté dans toutes ſes grandes Entrées pour les Dieux ou pour les Rois! Dans ſes fêtes infernales comme dans ſes magies, j'entens des accompagnemens qui me peignent la ſituation; je les entends de même dans ſes ſommeils; je vois la terreur peinte dans la ſymphonie qui accompagne le penultieme chœur de Phaeton.

Je ſens tout le brillant du chœur, *Brillans éclairs, bruyant tonnerre* dans le Prologue d'Amadis, quoiqu'il n'ait exprimé ni éclairs ni tonnerre. De combien de beautés de cette eſpece, Armide n'eſt-il pas rempli? Mais il manquoit à Lully des Muſiciens capables d'exécuter de pareilles expreſſions. Malgré ce goût & ce génie, les Connoiſſeurs trouvent des négligences dans les Operas de Lully: ils ſe plaignent d'une certaine uniformité répandue dans ſes Ouvrages: ils trouvent que toutes les premieres parties de ſes ouvertures &

toutes ſes grandes entrées paroiſſent frappées au même coin, & que, quant à ſon récitatif quoique beau, il n'eſt généralement varié que par les paroles & le mouvement, faute des accompagnemens dont il auroit pû être ſuſceptible. Mais il faut dire auſſi que Lulli étoit l'unique de ſon tems : il n'a point eu de contemporains, du moins en France, capables de lui donner de l'émulation. Un génie, quelque fécond qu'il ſoit, s'uſe à la fin, s'il n'eſt réveillé par de nouvelles idées qui puiſſent lui être ſuggérées. D'ailleurs il a fait un grand nombre d'Opera, & il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit répété quelquefois. Celui qui ouvre une nouvelle carriere, & qui l'ouvre avec tant de ſuccès que Lulli, ſera toujours un grand homme : mais comme les Arts prennent des accroiſſemens, ſoit à la faveur de l'expérience, ſoit par de nouvelles lumieres acquiſes ; on ne peut refuſer à ceux qui en ont ſu profiter, la juſtice qui leur eſt dûe en ce cas. M. Rameau, après avoir donné des preuves de ſes profondes connoiſſances dans la Muſique, après en avoir découvert le principe, a haſardé un nouveau genre de Théâtre. On en fut d'abord étourdi, parcequ'on ne ſoupçonnoit pas qu'il pût ſe trouver de l'expreſſion dans une Muſique dépendante des paroles, mais bientôt les oreilles s'ouvrirent, l'eſprit vint à leur ſecours, & ce qu'on traitoit d'abord de ſingulier, faute de réflexion, devint une beauté naturelle dont on a ſenti tout le mérite. En effet, par exemple, a-t-on beſoin de paroles dans la priere de Theſée à Neptune, pour y ſentir la ſituation de ſon ame ? en a-t-on beſoin dans le Monologue de Talaïre au premier acte de Caſtor & Pollux, pour y ſentir la triſte & lugubre ſituation d'une Amante éperdue, & comment eſt rendue cette expreſſion : *Pere du jour, ô Soleil, ô mon Pere, &c* ?

Il y a des gens qui prétendent que notre Muſique inſtrumentale, à force d'être ſavante, devient de jour en jour plus mauvaiſe & n'eſt plus que du bruit : il ne ſuffit pas, diſent-ils, de flatter l'oreille, il faut toucher délicieuſement le cœur : il eſt de fait que de beaux airs de violon, comme ceux de Lully, quelques-uns de Campra, réveillent les paſſions de preſque tout le

monde, & que chacun en eſt ému, ſelon la portion de ſenſibilité qu'il a reçue de la nature.

Chaque genre de ſymphonie a quelque choſe de particulier qui le diſtingue. La Gigue eſt vive & un peu folle : la Paſſacaille eſt tendre ; la Chaconne eſt variée ; la Courante noble, grave & majeſtueuſe ; la Sarabande, toujours mélancolique, reſpire une tendreſſe ſérieuſe & délicate. *Des Fontaines.*

Il y a dans notre Muſique des Operas trois choſes à conſiderer ; le récitatif, les airs chantans, & les ſymphonies. Le récitatif, dont cependant nous nous glorifions beaucoup, eſt aujourd'hui dans nos Opera d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs pour faire briller leur voix, ne ſongent qu'à crier, & à traîner leurs ſons. La vivacité du débit, ſi néceſſaire au récitatif, eſt abſolument ignorée d'eux ; peut-être n'en ont-ils pas l'idée : les Cadences, les tenues, les ports de voix que nous y prodiguons, ſeront toujours un écueil inſurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif. Si la voix appuie ſur tous ces ornemens, le récitatif traînera : ſi elle les précipite, il reſſemblera à un chant mutilé. Si le récitatif étoit auſſi bien composé qu'il le peut être, on devroit le débiter à l'Italienne ; car étant chanté de cette maniere, il reſſemble beaucoup mieux à la déclamation : alors le chant ſe feroit ſentir à peine & on croiroit entendre une ſcène tragique bien rendue. On peut citer pour exemple les Vers de la ſcène célebre de Dardanus *A cet art tout puiſſant, n'eſt-il rien d'impoſſible, & s'il étoit un cœur trop foible, trop ſenſible, &c.* car il n'eſt pas poſſible de porter plus loin, que le Compoſiteur l'a fait, la vérité du ſentiment & la reſſemblance du chant avec le diſcours ; la voix y monte preſque à chaque ſyllabe par ſemi-tons, c'eſt-à-dire, par les moindres dégrés naturels, comme elle le doit faire, quand on vient en tremblant découvrir un ſentiment dont on rougit, mais dont on n'eſt pas le maître.

En effet, le récitatif, comme tout le monde en convient, doit être une déclamation notée, & par conſéquent il n'y faut pas faire parcourir à la voix un auſſi grand eſpace que dans le chant. Lully eſt tombé

dans ce défaut, d'y faire parcourir une trop grande étendue à la voix.

A l'égard des airs chantans, les Connoiſſeurs ſéveres trouvent qu'ils different trop peu du récitatif : les airs placés dans les divertiſſemens, ont à la vérité, un peu moins de reſſemblance avec le récitatif, mais les notes y ſont prodiguées ſur des paroles vuides de ſens. C'eſt toujours l'amour qui *vole*, qui *regne*, qui *triomphe*; c'eſt toujours le Muſicien qui fait des roulades, & l'Acteur qui les exécute comme il peut : ainſi le peu de Muſique vocale que nous ayons tombe preſque uniquement ſur des paroles qui ne valent pas la peine d'être chantées; car la Muſique manque ſon but, quand elle déploie ſes richeſſes en pure perte & ſur des ſyllabes.

La premiere loi des airs eſt d'intéreſſer par le ſujet, & d'attacher par les paroles. Du côté de la Muſique, il faut y diſtinguer le chant, l'accompagnement & la meſure. Point de véritable chant ſans expreſſion, & c'eſt en quoi la Muſique des Italiens excelle. Le chant François a le défaut le plus contraire à l'expreſſion, c'eſt de ſe reſſembler toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendreſſe y ont le même ſtyle. Toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation : enſorte que celui qui va entendre un air François, peut s'aſſurer d'avance qu'il l'a déja entendu cent fois auparavant. Chez la plupart des François, la Muſique qu'ils appellent chantante, n'eſt autre choſe que la Muſique commune dont ils ont eu cent fois les oreilles rebattues : pour eux, un mauvais air eſt celui qu'ils ne peuvent fredonner.

A l'égard des roulemens, ils ſont preſque toujours déplacés, ſur-tout lorſqu'on fait parler les paſſions; & il faut convenir que la Muſique Italienne moderne en eſt ridiculement chargée. Nous diſons la même choſe, & encore plus des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le Chanteur aux dépens du goût & de la nature. C'eſt ſacrifier l'expreſſion, c'eſt-à-dire l'ame de la Muſique, à l'amour propre de celui qui l'exécute, & qui cherche à faire voir des tons de force ou de ſoupleſſe. Tous ces fredons recherchés

mis à la ſuite les uns des autres, ne peuvent qu'effacer l'impreſſion qu'a faite un air pathétique. Car enfin, c'eſt un défaut dans les Chanteurs de faire paroître trop d'art & d'habileté : ils veulent ajouter preſque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le Compoſiteur avoit déja accumulés ; & ils parviennent ainſi à gâter ſouvent, à force de charge, les plus excellens airs.

Venons à l'accompagnement. La fureur de nos Muſiciens François, eſt d'entaſſer parties ſur parties. C'eſt dans le bruit qu'ils font conſiſter l'effet : la voix eſt couverte & étouffée par leurs accompagnemens auxquels elle nuit à ſon tour : on croit entendre vingt Livres différens lus à la fois ; ce défaut vient de la prévention de nos Artiſtes en faveur de l'harmonie, au préjudice de la mélodie ou du chant. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. L'harmonie, il eſt vrai, eſt d'un grand mérite lorſqu'elle eſt bien entendue : elle nourrit & ſoutient agréablement le chant, mais il y a beaucoup de choix à faire dans les ſons qui forment l'accompagnement ; précisément par cette raiſon que l'attention ne doit pas s'y porter. Il faut déterminer les ſons qui s'incorporent avec le chant, que l'oreille en ſente l'effet, ſans être pour cela diſtraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente : mais il faut avant tout, que la baſſe ſoit bien faite, car elle contient tout le fond & le deſſein du chant ; alors l'harmonie ſert à fortifier & à faire valoir un deſſus bien compoſé. Après avoir rendu juſtice aux grands effets de l'harmonie, il faut ſe ſouvenir que la mélodie doit être preſque toujours l'objet principal, & que ſes effets doivent dominer ſur ceux de l'harmonie.

A l'égard de la meſure, elle manque à notre Muſique, ſoit par l'incapacité de la plupart des Acteurs, ſoit par la nature de notre chant, ſoit par celle des prétendus agrémens dont nous le chargeons, & qui ne ſervent qu'à en troubler la marche.

Nous avons beaucoup moins à reformer dans nos ſymphonies que dans nos chants : pluſieurs de celles

de M. Rameau ne nous laiſſent rien à deſirer.

Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeller ici, je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes Galantes, dont les airs de danſe ſi bien dialogués & ſi pittoreſques, forment la ſcène muette la plus expreſſive. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'il n'y eût dans nos Operas que des ſymphonies expreſſives, c'eſt-à-dire, dont le ſens & l'eſprit fuſſent toujours indiqués en détail ou par la ſcène, ou par l'action, ou par le ſpectacle; que les airs de danſe toujours liés au ſujet, toujours caracteriſés, fuſſent deſſinés par le Muſicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner, pour ainſi dire, la traduction d'un bout à l'autre; que la danſe fût exactement conforme à l'air; qu'une ſymphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple, le mêlange & la ſéparation des élémens, fût expliquée au Spectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondiſſent aux mouvemens analogues de la ſymphonie: en un mot, que les yeux, toujours d'accord avec les oreilles, ſerviſſent continuellement d'inſtrument à la Muſique inſtrumentale.

Par exemple, on trouve aujourd'hui que les ſymphonies des ouvertures de Lully ſont jettées toutes au même moule & par conſéquent inſipides: on remarque qu'elles ont été pendant plus de 60 ans le modele invariable de celles qui les ont ſuivies: ce ſont toujours des morceaux graves, compoſés, à la façon de Lully, de croches & de noires pointées. M. Rameau a le premier ſecoué le joug, & a oſé tenter une autre route: car enfin, une ouverture, eſt la piece de Muſique qui commence un Opera; elle doit donc préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre: ainſi le caractere de cette Piece doit être différent ſuivant le genre de ſituation qu'on va mettre ſous les yeux du Spectateur: il doit être l'annonce de la premiere ſcène; la ritournelle convenable au tableau que cette ſcène doit préſenter. M. Rameau a ſuivi ce plan dans pluſieurs de ſes ouvertures, & en fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du cahos: celle de Naïs le Combat des Titans; celle de Platée, qui

eſt ſon chef-d'œuvre, l'arrivée de la Folie; celle de Pigmalion, les coups de ciſeau d'un Sculpteur.

MUSIQUE ITALIENNE. Il n'eſt aucun genre de ſentiment, dont la Muſique Italienne ne nous fourniſſe des modeles inimitables : tantôt douce & inſinuante; tantôt folâtre & gaie, tantôt ſimple & naïve, tantôt enfin, ſublime & pathetique; tour à tour, elle nous charme & nous enleve: des hardieſſes expreſſives, des licences heureuſes, des routes de modulation détournées & ſavantes, & néanmoins toujours naturelles. Voilà ſon caractere & ſes richeſſes : toutes les oreilles françoiſes, pour l'honneur de notre Nation, n'y ſont pas inſenſibles. *Dallemb.*

Pergoleſe, trop tôt enlevé pour le progrès de l'art, a été le Raphael de la Muſique Italienne. Il lui avoit donné un ſtyle vrai, noble & ſimple, dont les Artiſtes de ſa Nation s'écartent un peu trop aujourd'hui. Le beau ſiecle de cet Art ſemble être en Italie ſur ſon déclin, & le ſiecle de Seneque & de Lucain commence à lui ſucceder. Quoiqu'on remarque encore dans la Muſique Italienne moderne des beautés vraies & ſupérieures, l'art & le deſir de ſurprendre s'y laiſſent voir trop ſouvent au préjudice de la nature & de la vérité.

NAISSANCE.

N

NAISSANCE. S'il eſt heureux d'avoir de la Naiſſance, il ne l'eſt pas moins d'être tel, qu'on ne s'informe plus ſi vous en avez.

Le mérite de vos Peres rehauſſera votre gloire, & ſera votre honte, ſi vous dégénérez : ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La Naiſſance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne : vanter ſa race, c'eſt louer le mérite d'autrui, dit la Bruyere.

C'eſt un grand avantage que d'être de qualité. Dès dix-huit ou vingt ans, elle met un homme en paſſe, connu & reſpecté, comme un autre pourroit avoir mérité à 50 ans : ce ſont trente ans gagnés ſans peine.

La Naiſſance eſt un de ces biens que la Nature ſeule peut donner, mais quand elle manque de moyens pour ſe ſoutenir avec un éclat proportionné, elle eſt un terrible fardeau : c'eſt la perle de la Fable ſur le fumier, dont le Coq ne fit aucun cas. *Oxenſt.*

NATION. Le moyen le plus efficace pour porter une Nation à la vertu, eſt l'attention du Prince à recompenſer le mérite & à punir le vice.

Quelle ſeroit la félicité d'une Nation où toute la force & toute l'autorité ſeroient accordées à la vertu, & où toutes les menaces & les châtimens ne ſeroient que contre le vice.

Pour bien juger du genie des Nations, il faut les comparer les unes aux autres, & ne pas s'arrêter à la ſeule conſtitution des Gouvernemens. La différence du climat, des alimens & de l'éducation des hommes, établit une différence totale entre leur façon de vivre & de penſer. Le tempéramment d'un Anglois profond, mais hypocondre, eſt tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Eſpagnol; & un François ſe trouve avoir auſſi peu de reſſemblance avec un Hollandois que la vivacité d'un ſinge en a avec une tortue. Le génie de la Nation Françoiſe a été en partie cauſe

des fréquentes révolutions de ce Royaume dans les ſiecles paſſés. La legereté & l'inconſtance a fait le caractere de cette Nation : les François ſont inquiets & très enclins à s'ennuyer de tout : leur amour pour le changement s'eſt manifeſté juſques dans les choſes les plus graves. *Voltaire.*

Il eſt raiſonnable de fixer le génie d'une Nation pour les Arts par l'époque du beau ſiecle, parceque dans l'amas des circonſtances favorables, les eſprits échauffés par la joie publique ſe portent à des efforts extraordinaires, & s'élevent ordinairement juſqu'au dégré où ils peuvent aller. *Eſprit des Nat.*

Mais l'application de cette regle eſt fauſſe dans les qualités morales. La vertu peut être imitée : il eſt un maſque de la vertu ; il n'en eſt point du genie. Un Prince ſévere peut gouverner des Peuples voluptueux par des Loix rigoureuſes : alors la Nation ſe revêtira des apparences de la réforme & de la modeſtie. Un grand Capitaine, un grand Miniſtre, fera proſpérer les armes d'une Nation. Un évenement heureux, la foibleſſe des Voiſins, les fautes des Ennemis, le défaut de talens en place, chez eux mille cauſes étrangeres, peuvent concourir au brillant & à la fortune qui ſont des choſes extérieures à une Nation.

Auſſi le ſiecle le plus difficile pour l'Hiſtoire eſt celui de la proſpérité : cette proſpérité de l'Empire produit ordinairement une multitude de Poètes, d'Inſcriptions, de Harangues, de Monumens, de Peinture & de Sculpture, de Pareſſeux & de beaux Eſprits. Quelle délicateſſe ne faut-il point pour démêler la vérité à travers les exagérations, les fictions ingénieuſes des Arts, & la malignité des Hiſtoriens étrangers.

Ainſi, quand on veut décider ſur le genie d'une Nation, il ne faut ſe déterminer, ni par les bas ſiécles, ni par les heureuſes époques.

L'empire de l'eſprit & l'honneur d'être le modele des autres Nations, n'eſt pas une gloire frivole : elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un Empire. *Voltaire.*

Il eſt bien difficile de donner un Roi à une Nation malgré elle. *Id.*

A meſure que les hommes ſe ſont multipliés, chaque ſociété s'eſt fait des beſoins vrais ou imaginaires; à meſure que chacune a pu connoître ſes forces, les paſſions publiques ou particulieres ont toujours cherché à abuſer. La réſiſtance que des Sociétés trop avides ou trop injuſtes ont rencontrée, a donné naiſſance à des haines ou des antipathies, qu'aujourd'hui nous pourrions nommer Nationales, & qui ſimples préjugés dans leur origine, ont pour ainſi dire, acquis dans l'opinion des hommes, nature de principe. C'eſt d'après cela qu'une Nation ne répugne jamais à guerroyer contre une autre, par la ſeule raiſon qu'elle eſt, dit-elle, ſon ennemie naturelle; & c'eſt ce que tous les jours on entend dire comme une vérité. Je paſſe cet égarement à quelque canton de Sauvages: mais la ſaine raiſon le doit-elle permettre à des Nations policées, dont les Chefs ſont éclairés, & dans leſquelles même la multitude eſt inſtruite, & raiſonne juſqu'à un certain point. Ces antipathies ont pu avoir une cauſe aſſez naturelle en conſiderant l'homme comme voulant être indépendant: ça été vrai-ſemblablement la concurrence des beſoins. C'eſt ainſi que ſe ſont formées ces branches de commerces excluſifs qui ont armé ſi long-tems tant de Peuples, avant qu'elles aient été légitimées autant qu'elles le pouvoient être par le conſentement des Nations. Du petit au grand l'hiſtoire du monde nous en fournit une infinité d'exemples. *Pecquet.*

Aujourd'hui que les Nations ſe communiquent davantage, ceux qui voyagent utilement ſe guériſſent de beaucoup de préjugés. On apprend qu'il n'eſt aucune Nation qui n'ait quelque choſe de bon; que toutes ont réciproquement matiere à ſe féliciter de quelque choſe; que même les proſpérités des uns ne ſont pas pour les autres un objet raiſonnable de jalouſie; que le plus ſenſé eſt de fixer ſon attention à examiner ce que l'un peut utilement emprunter de l'autre.

Le caractere de chaque Nation eſt permanent, mais ſouvent il fléchit pour un tems ſous le caractere perſonnel de celui qui la gouverne. Par exemple, les

forces militaires ſont permanentes, mais elles ſont plus ou moins à craindre ſelon la capacité de ceux qui ſont appellés à leur commandement.

NATURE. Le penchant de la Nature ſe remarque mieux dans le train ordinaire & dans les affaires journalieres où on agit avec moins d'étude : il ſe remarque encore mieux dans l'emportement qui fait oublier toutes les regles.

On conçoit beaucoup mieux la Nature des choſes par la réflexion quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion quand on les ſent.

NATURE HUMAINE. Tout ce qui tient intimement à la Nature humaine, ſe reſſemble d'un bout de l'Univers à l'autre; & tout ce qui peut dépendre de la coutume eſt indifférent : c'eſt un haſard s'il ſe reſſemble.

Le fond de la Nature humaine eſt par tout le même, mais il eſt ſuſceptible d'une infinité de différences extérieures, ſur tout ce qui ne dépend que de l'opinion & de l'habitude.

Dans l'étude de la Nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être inſtruits, ſont abſolument cachés pour nous. L'étude de la Nature eſt celle des propriétés des corps, & leurs propriétés dépendent de deux choſes de leur mouvement & de leur figure, ce qui forme les deux ſciences de la Méchanique & de la Géométrie, qui ſont les deux clefs néceſſaires de la Phyſique. *Dallemb.*

La Nature eſt une machine immenſe dont les reſſorts principaux nous ſont cachés : nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates. Entre les parties les plus groſſieres que ce voile nous permet d'entrevoir, il en eſt pluſieurs qu'un même reſſort met en mouvement, & c'eſt là ſur-tout ce que nous devons chercher à démêler. Condamnés comme nous le ſommes, à ignorer l'effet & la contexture intérieure des corps, la ſeule reſſource qui reſte à notre ſagacité, eſt de tâcher de ſaiſir dans chaque matiere l'analogie des phénomenes, & de les réduire à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'eſt ainſi

que Newton, ſans aſſigner la cauſe de la gravitation univerſelle, n'a pas laiſſé de démontrer que le ſyſtême du monde eſt uniquement appuyé ſur les loix de cette gravitation ou attraction des Planetes vers le Soleil (quelle qu'en ſoit la cauſe); car c'eſt un fait qu'on doit regarder comme démontré.

Mais il eſt vrai de dire qu'on ne doit pas tranſporter trop legerement cette gravitation des corps céleſtes, aux corps qui nous environnent. *Id.*

L'étude de la Nature, ſoit qu'on en conſidere l'aſſemblage & la diſpoſition générale, ſoit qu'on en examine les beautés dans le détail, ne peut qu'attacher l'eſprit par le plaiſir, & le remplir de lumiere & d'inſtructions. Tout dans cette étude eſt capable de plaire & d'inſtruire, parceque tout y eſt plein de deſſeins, de proportions, de précautions: tous les corps qui nous environnent, les plus petits, comme les plus grands, nous apprennent quelques vérités: ils ont tous un langage qui s'adreſſe à nous, & qui même ne s'adreſſe qu'à nous. Leur ſtructure particuliere nous dit quelque choſe: leur tendance à une fin nous marque l'intention de l'Ouvrier; leurs rapports entr'eux & avec nous, ſont autant de voix diſtinctes qui nous appellent, & qui nous offrent des ſervices, & qui par les avis qu'elles nous donnent, rempliſſent notre vie de commodités, notre eſprit de vérité, notre cœur de reconnoiſſance. Enfin, on peut dire que la Nature eſt le plus ſavant & le plus parfait de tous les Livres propres à cultiver notre raiſon, puiſqu'il renferme à la fois les objets de toutes les ſciences, & que l'intelligence n'en eſt bornée, ni à aucune langue, ni a aucunes perſonnes.

Nous jouiſſons tous de la vue & des dehors de la Nature: le ſpectacle eſt pour nous: en nous y bornant nous découvrons de toutes parts le beau, l'utile, le vrai. Nous connoiſſons l'exiſtence des objets, nous en voyons la forme, nous en reſſentons la bonté, nous en calculons le nombre, nous en voyons les propriétés, les convenances, la deſtination, l'uſage; c'eſt de quoi exercer utilement notre eſprit: mais vouloir pénétrer le fond même de la Nature, vouloir rap-

peller les effets à leurs cauſes ſpéciales, & comprendre l'artifice ou le jeu des reſſorts, & les plus petits élémens dont les reſſorts ſont compoſés, c'eſt une entrepriſe hardie qu'il faut laiſſer à ces genies d'un ordre ſupérieur, à qui il peut avoir été donné d'entrer dans ces myſteres & de voir. *Id.*

NATUREL. (bon) Le bon Naturel eſt plus agréable en converſation que l'eſprit, & donne au viſage un certain air, qui a plus d'attraits que la beauté: il met la vertu dans ſon plus grand jour; diminue en quelque maniere la laideur du vice, & rend la folie & l'impertinence même ſupportables. On ne ſauroit avoir aucune ſociété dans le monde ſans ce bon Naturel, ou quelque choſe qui en ait l'apparence & qui tienne ſa place. De-là vient qu'on s'eſt vu réduit à forger une humanité artificielle qu'on exprime par le mot de *bonne éducation*: du moins ſi l'on examine de près l'idée que l'on attache à ce terme, on verra que ce n'eſt autre choſe que la copie ou le ſinge du bon Naturel, ou ſi l'on veut l'affabilité, la complaiſance, la douceur réduites en art. Le bon Naturel naît d'ordinaire avec nous: la ſanté, la proſpérité & le bon accueil, le ſuivent par-tout où il ſe trouve, mais rien n'eſt capable de le produire là où il ne croît pas de lui-même. C'eſt un des fruits d'un heureux tempérammment que l'éducation peut cultiver, mais qu'elle ne donne pas.

NEGOCIATION. C'eſt un faux préjugé que la guerre faſſe ceſſer tout genre de Négociation: il n'en eſt jamais plus beſoin que pendant la guerre: on a vû les plus grandes guerres arriver à leur fin par des voies particulieres. Ce ſera quelquefois la correſpondance de deux hommes, qui d'un pays à l'autre ſe parleront confidemment ſur des intérêts mal entendus, & qui parvenant à faire percer des vérités importantes, réuſſiront à faire ouvrir les yeux, ſoit ſur la folie, ou la ſubtilité des cauſes d'une guerre, ſoit ſur les moyens de ſe concilier. Le ſeul inconvénient de ces voies-là, eſt qu'elles ſont ordinairement lentes. Les moyens ſont plus prompts quand on eſt aſſez heureux pour qu'au milieu de ces grands orages, quelque Puiſſance de poids ſe conſerve

neutre pour être à portée de recevoir & faire paſſer les inſinuations qui peuvent conduire à la paix, & même de ſe rendre Médiatrice.

Il vaut mieux négocier de bouche que par Lettres, & plutôt par perſonnes tierces que par ſoi-même.... Le but de toutes les Négociations eſt de découvrir, ou d'obtenir quelque choſe: Les hommes ſe découvrent ou par confiance, ou par colere, ou par ſurpriſe, ou par néceſſité; c'eſt-à-dire qu'on doit mettre les gens dans l'impoſſibilité de trouver des faux fuyans. Pour gagner un homme, il faut connoître ſon naturel & ſes manieres; pour le perſuader, il faut ſavoir la fin qu'il ſe propoſe, & pour lui faire peur, il faut connoître ſes foibleſſes & ſes déſavantages. Avec des gens artificieux, il faut conſidérer leurs deſſeins pour interpréter leurs paroles, ne leur dire que peu de choſe, & ce à quoi ils s'attendent le moins. Il en eſt de l'audace dans les affaires, comme de l'action dans le diſcours: elle eſt la premiere, la ſeconde & la troiſieme choſe néceſſaire dans les affaires: cela vient de ce qu'il y a dans les hommes beaucoup plus de folie que de ſageſſe. L'audace entraîne ceux qui ont peu de jugement, ou peu de courage, qui ſont toujours le plus grand nombre, & ſouvent gagne les plus ſages lorſqu'ils ſont encore en doute. Dans les Etats populaires elle fait des miracles: elle a moins de crédit dans un Etat Monarchique. Un audacieux brille toujours plus dans les commencemens des affaires que dans la ſuite. *Bacon.*

Il ſeroit facile de démontrer que rien n'aſſure mieux le ſuccès d'une Négociation, que la probité & la bonne foi: elles concilient l'eſtime & la confiance de ceux avec qui l'on traite: ſans elles on perd un tems infini à ſe défier les uns des autres: on ſe trompe mutuellement: on craint de propoſer ce qui auroit réuſſi: on s'attend réciproquement: cependant l'affaire languit: le moment déciſif qui l'auroit terminée s'évanouit. *Inſt. d'un Pr.*

Les reſſorts des Négociations doivent être inconnus même après leur effet; il faut les faire jouer ſans

bruit, & ſacrifier courageuſement à la ſolide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate : il n'y a que les évenemens qui la décelent. *Fontenelle.*

NEUF (du) ou des choſes nouvelles (en fait d'ouvrages d'eſprit.) La plûpart des Ecrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'ouvrages. Qu'on ne diſe pas qu'il n'y a plus de penſées nouvelles, & que depuis que l'on penſe, l'Eſprit humain a imaginé tout ce qui ſe peut dire. Je trouverois auſſi raiſonnable de croire, que la nature s'eſt épuiſée ſur la différence des viſages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir qui ne reſſemble préciſément à quelqu'autre qui ait été. L'expérience ne prouve que trop, qu'avec cette reſſemblance générale que les hommes conſerveront toujours entr'eux, ils ne laiſſeront pas d'avoir des différences conſidérables. Je crois de même, que nos penſées, quoiqu'elles roulent toutes ſur des idées qui nous ſont communes, peuvent cependant par leurs ciconſtances, leur tour & leur application particuliere, avoir à l'infini quelque choſe d'original.

Causes de la difficulté de donner aujourd'hui du Neuf dans les beaux-Arts, ou dans les Ouvrages de génie ou d'imagination.

Chez les Peuples qui cultivent les beaux Arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la Langue & le goût. Quand ces premiers pas ſont faits, alors, comme dans le ſiecle de Louis XIV, des génies ſe développent, l'émulation, la faveur prodiguée à ces nouveaux efforts excitent tous les talens.

Chaque Artiſte ſaiſit en ſon genre les beautés naturelles que ce genre comporte. Quiconque approfondit la théorie des Arts purement de génie, doit ſavoir que ces premieres beautés, ces grands traits naturels, qui appartiennent à ces Arts, & qui conviennent à la Nation pour laquelle on travaille, ſont en petit nombre. Les ſujets & les embelliſſemens propres aux ſujets, ont des bornes bien plus reſſerrées qu'on ne penſe. Si donc il arrive qu'un Artiſte s'empare de ces ſujets & de ces

ornemens convenables au tems, au ſujet, à la Nation, ceux qui viendront après lui trouveront la carriere remplie.

Il en eſt ainſi, par exemple, dans l'art de la Tragédie. Il ne faut pas croire que les grandes paſſions tragiques & les grands ſentimens puiſſent ſe varier à l'infini d'une maniere neuve & frappante. Tout a ſes bornes. La haute Comédie a pareillement les ſiennes. Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine tout au plus de caracteres vraiment comiques & marqués de grands traits. Après avoir bien cherché vous croirez en avoir trouvé un nouveau, & vous verrez bien-tôt qu'il rentrera dans ceux qui ont été traités : ce ne ſera qu'une copie. La nature ne fait pas de nouveaux caracteres : il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de manier ces petites différences qui ſont dans les caracteres des hommes, auſſi heureuſement que les grands ſujets. Les nuances à la vérité ſont innombrables, mais les couleurs éclatantes ſont en petit nombre, & ce ſont ces couleurs primitives qu'un grand Artiſte ne manque pas d'employer.

L'éloquence de la chaire, & ſur-tout celle des Oraiſons funebres ſont dans ce cas. Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence ; les tableaux des miſeres & des foibleſſes humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, étant une fois faits par deux ou trois mains habiles, tout cela devient lieu commun dans la main de ceux qui leur ſuccedent : on eſt réduit à imiter ou à s'égarer.

Mais les genres dont les ſujets ſe renouvellent ſans ceſſe, comme l'Hiſtoire, les obſervations Phyſiques, & qui ne demandent que du travail, du jugement, & un eſprit commun, peuvent plus aiſément ſe ſoutenir : il en eſt de même des Arts de la main, comme la peinture, la Sculpture, ſur-tout quand ceux qui gouvernent ont l'attention de n'employer que les meilleurs Artiſtes : car dans ces ſortes d'Arts on peut traiter cent fois les mêmes ſujets.

Cependant quoiqu'il ſoit devenu facile d'écrire des choſes médiocres, par les grandes lumieres que le Siecle préſent reçoit du Siecle paſſé, & qu'à cauſe de cela, on ſoit

inondé de Livres frivoles, il ſe trouve de tems en tems d'excellens Ouvrages, ou d'Hiſtoire, ou de Réflexions, ou de cette Littérature légere qui délaſſe toute ſorte d'eſprits. *Voltaire.*

NEUTRALITÉS. On cherche peu la Neutralité d'une Puiſſance foible, parceque quand même on l'auroit contre ſoi, on en auroit peu à craindre, ou parceque ſa foibleſſe la met dans le cas de pouvoir être forcée dans ſon ſyſtême de Neutralité. En général, il n'eſt de bonnes Neutralités que celles qui ſont armées. Elles ſe font reſpecter pendant la guerre; & la terreur qu'elles peuvent inſpirer à des Puiſſances qui ſeroient capables d'abuſer de leurs ſuccès, donne ſouvent un grand acheminement à la paix.

NOBLESSE. C'eſt en vain qu'on tire ſa Nobleſſe, dit Seneque, de l'ancienneté du nom qu'on porte: tous les hommes raiſonnables ſont de la race des Dieux.

Il n'eſt rien de plus Noble que la qualité d'honnête homme: ce titre eſt beaucoup plus glorieux que ceux que la fortune peut donner.

Tous les hommes vertueux ſont d'une même race, tous ont une même mere.

La Nobleſſe penche toujours à la guerre, & le Peuple toujours à la paix.

L'illuſion de la plûpart des Nobles, eſt de croire que leur Nobleſſe eſt en eux un caractere naturel.

Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems. Ils ne leur ſont point favorables: il eſt triſte pour eux de voir que nous ſortions tous du frere & de la ſœur. Les hommes compoſent enſemble une même famille: il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

Il n'y a rien que l'honneur preſcrive plus à la Nobleſſe que de ſervir le Prince à la guerre. En effet, c'eſt la profeſſion diſtinguée; parceque ſes hazards, ſes ſuccès & ſes malheurs conduiſent à la grandeur. Mais en impoſant cette loi, l'honneur veut en être l'arbitre; il veut qu'on puiſſe indifféremment aſpirer aux Emplois, ou les refuſer: il tient cette liberté au-deſſus

de la fortune même. Vanter ſa race c'eſt louer le mérite d'autrui.

Les Grands Seigneurs qui ont joint un grand mérite à une naiſſance illuſtre, ont beaucoup plus d'intérêt que le Peuple à ſe plaindre de l'eſtime qu'on fait de la Nobleſſe toute nue : ils y perdent plus que perſonne, s'ils aiment la gloire ; car quelque pure que ſoit leur vertu, quelque légitimes que ſoient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaiſe coutume qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages ſont toujours ſuſpects de flatteries parmi les hommes naturellement envieux & malins. *S. Réal.*

NOM. Les grands Noms abaiſſent, au lieu d'élever, ceux qui ne les ſavent pas ſoutenir.

De bien des gens, il n'y a que le Nom qui vaille quelque choſe : quand vous les voyez de fort près, c'eſt moins que rien : de loin ils impoſent.

Tout homme qui n'aſpire pas à ſe faire un grand Nom, n'exécutera jamais de grandes choſes : il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'ame, ſans quoi elle ne ſe mettroit pas en mouvement. Les grands noms ne ſe font pas en un jour. *Avis d'une Mere.*

INST. OXFORD. TAYLOR

O

ODES. Les Vers de nos Odes où les rimes ſont entrelacées, ont une variété, une grace & une harmonie que nos vers héroïques ne peuvent égaler : ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. Le Latin a une infinité d'inverſions & de cadences ; au contraire, le François n'admet preſque aucune inverſion de phraſe : il procede toujours méthodiquement par un nominatif, par un verbe, & par ſon régime. La rime gêne plus qu'elle n'orne les vers : elle les charge d'épithetes ; elle rend ſouvent la diction forcée, & pleine d'une vaine parure. En allongeant les diſcours, elle les affoiblit : ſouvent on a recours à un vers inutile pour en amener un bon. Il faut avouer que la ſévérité de nos regles a rendu notre verſification preſque impoſſible ; les grands vers ſont preſque toujours ou languiſſans ou raboteux.

ŒCONOMIE. Celui qui ne voudra pas voir diminuer ſes biens, doit ſe faire une loi de ne dépenſer que la moitié de ſon revenu, & mettre l'autre à part : celui qui veut augmenter ſon bien ne doit dépenſer que le tiers : il faut que celui qui dépenſe beaucoup ſur un article, ſoit fort Œconome ſur un autre. *Bacon.*

Quand un homme n'a pas de grands biens, il peut être chiche ſans mériter d'être blâmé. Etre bon Œconome a toujours paſſé pour une marque de prudence ; & celui qui a le bonheur d'avoir cette qualité, ne ſauroit ſe paſſer d'être en quelque maniere chiche, ſans quoi adieu l'Œconomie. *Oxenſt.*

Il eſt vrai que le nom de chiche peut être pris en mauvaiſe part, & que celui de bon ménager n'eſt nullement odieux, mais d'un autre côté, ſi l'Œconomie eſt une vertu, il faut convenir qu'il n'y en a point qui approche plus près de l'avarice. *Id.*

Les enfans qui paroiſſent de bonne heure Œconomes, deviennent avares avec le tems. Au reſte, l'Œ-

economie eſt ordinairement réſervée pour l'âge, & ne ſe trouve guere que chez les gens qui ſont ſur le retour & chez les femmes.

La bonne Œconomie eſt le milieu entre la prodigalité & l'avarice, elle doit s'y tenir ſi ferme, qu'elle ne panche ni d'un côté ni d'autre.

Comme les Œconomes n'aiment point à donner, parcequ'ils craignent de dépenſer, ils ſont en général moins ſociables & moins aimables que le reſte des hommes. *Id.*

OFFICIER des Princes. Les perſonnes qui occupent les plus bas Offices auprès des Princes, mais qui les approchent de fort près, ſont quelquefois les plus redoutables : il n'eſt preſque pas poſſible à un Prince de ſe défendre de leurs prieres, parcequ'elles ſont faites à propos, & dans des momens favorables ; qu'elles paroiſſent modeſtes & reſpectueuſes ; qu'elles ſont aſſidues & accompagnées de ſervices actuels, & qu'elles ont une efficace particuliere dans ceux à qui le Prince confie ſa ſureté & ſa vie.

OPERA. Dans nos Operas les plus tragiques, il y a une infinité d'airs détachés, qui ſont d'autant plus défectueux qu'ils ſont moins liés au ſujet ; la raiſon de cela eſt, que dans les Operas, les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux Muſiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles effeminées, oiſives, vagues, étrangeres à l'action, & ajoutées comme on peut, à de petits airs meſurés.

Malgré tous les défauts qui regnent dans nos Operas, j'oſe penſer que nos bonnes Tragédies en Muſique, telles qu'Atys, Armide, Theſée, ſont ce qui peut donner parmi nous quelque idée du Théâtre d'Athenes, parceque ces Tragédies ſont chantées comme celles des Grecs, parceque le Chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriſte qu'on l'a fait de la morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs en ce qu'il occupe ſouvent la ſcene. On peut dire qu'il retrace la forme de la Tragédie Grecque à quelques égards. Enfin, il me ſemble que les Operas ſont

la copie & la ruine de la Tragédie d'Athenes. Elles en ſont la copie en ce qu'elles admettent la *Melopée*, les Chœurs, les Machines, les Divinités : elles en ſont la deſtruction, parcequ'elles ont accoutumé les Jeunes gens à ſe connoître en ſons plus qu'en eſprit ; à préférer leurs oreilles à leur ame ; des roulades à des penſées ſublimes ; à faire valoir quelquefois les Ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. *Voltaire.*

Malgré ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce Spectacle, fait que la meilleure Comédie, la meilleure Tragédie n'eſt jamais fréquentée par les mêmes Perſonnes, auſſi aſſiduement qu'un Opera médiocre. *Id.*

Opera. Pluſieurs Perſonnes s'imaginent que ce n'eſt point à l'Opera qu'il faut chercher l'Eſprit ; qu'avec 200 mots combinés que ce genre admet, il n'eſt pas poſſible de penſer & d'écrire comme il faut ; qu'enfin le ſuccès d'un Opera ne dépend aucunement des paroles : auſſi M. Deſpreaux ſe moque-t-il d'un homme qui va voir l'Opera ſeulement pour les vers. Sans vouloir ici examiner le peu de mérite que peuvent avoir des paroles d'Opera, il eſt certain que les beaux vers qui charment le plus à la déclamation ne pourroient être ſoufferts ſur le Théâtre Lyrique, & que cependont il admet de beaux vers, dont il y en a grand nombre dans les Œuvres de Quinault. Il eſt certain auſſi que ces ſortes de vers contribuent beaucoup au ſuccès d'une Tragédie en Muſique, ſi d'ailleurs elle eſt un peu raiſonnée ; ſi les divertiſſemens ne ſont point poſtiches comme il arrive le plus ſouvent ; s'il y a pluſieurs ſcènes touchantes avec quelques ſituations, & en général ſi la froideur ne regne ni dans le fond du ſujet, ni dans la maniere dont il eſt traité & conduit. Ce qu'il y a de fâcheux, eſt qu'un Opera bien écrit, & doué de toutes les qualités que je viens de dire, ne laiſſe pas quelquefois que d'échouer. Dans ce triſte cas, il n'en faut pas chercher d'autre cauſe que la foibleſſe ou la négligence des Muſiciens : les paroles les mieux travaillées ſont aux ſons, dont la Muſique

les revêt & les anime, ce que les qualités des corps ſont à celles de l'eſprit : comme on voit des perſonnes laides & mal faites, mais vives & ſpirituelles, ne laiſſer pas de plaire, & d'exciter même des paſſions; nous voyons auſſi des Poémes mal conſtruits & difformes, être redevables d'un grand ſuccès à une brillante Muſique qui fait diſparoître tous leurs défauts; & par la même raiſon il y a de fort beaux Poémes Lyriques que la mauvaiſe Muſique rend tout-à-fait inſipides & ennuyeux.

Au reſte, comme ſur le Théâtre de l'Opera le Public eſt accoutumé à voir ſouvent la raiſon bleſſée, le ſuccès de ces ſortes de Tragédies, ne dépend point des défauts qui choqueroient ſenſiblement dans une Tragédie de déclamation. Un Poême de cette eſpece eſt toujours bon lorſqu'il renferme des ſcènes vives & touchantes, de brillantes fêtes, des penſées délicates, mais naturelles.

Les penſées fines & tournées ſont abſolument déplacées dans les Operas. Je le demande : la Muſique a-t-elle de quoi peindre les penſées fines? les tours fins ſont le poiſon de la Muſique. Veut-on la mettre dans ſon beau, qu'on lui faſſe chanter comme Lully :

Bois épais redouble ton ombre, &c.

qu'on lui faſſe rendre des choſes ſenſibles & tendres; qu'on lui donne des mouvemens à exprimer; qu'on lui fourniſſe des monologues, tels qu'en a mis Quinaut dans ſes Operas, des ſcènes comme la déclaration de *Sangaride* & *d'Atys*, comme celle d'*Eglé* & de *Theſée*; qu'on ſoit ſimple, qu'on ſoit uni; la Muſique y aura encore meilleure grace, que ſur ce fin & ſur ce tourné, qui après avoir infecté la plupart de nos ouvrages, eſt venu gâter notre Opera.

Un Opera eſt excellent lorſque les chants ſont doux & naturels; leur expreſſion juſte, noble, & pathétique; les récitatifs dans le goût de Lully & de M. Des Touches, ſans être néanmoins empruntés de ces grands Maîtres; les divertiſſemens bien caractériſés; lorſque les ſymphonies ſont propres à chaque partie du ballet, & que les inſtrumens parlent avec autant de force que

de netteté, & ſemblent dire toujours dequoi il s'agit. Lorſque les airs ſont chantans, faciles à retenir, nerveux ſans biſarrerie, legers ſans baſſeſſe, naturels ſans trivialité, lorſque les Savans en Muſique y trouvent du ſentiment & du génie, & de profondes combinaiſons dans les accompagnemens & dans les Chœurs; qu'ils y apperçoivent un art délicat qui ſe cache, qui reſſemble à la nature & qui l'embellit; car c'eſt cette alliance du génie, de la recherche & du goût, qui eſt le myſtere de la Muſique théâtrale. *Des Font.*

Les Poémes des Operas, & ce qu'on appelle les paroles, ne ſont au fond que des Tragédies tronquées, où d'ordinaire la galanterie étouffe le grand; & qui à l'égard du ſtyle doivent être, pour l'avantage de la Muſique, bien plus près du Madrigal que du Pathétique ſoutenu de la Tragédie.

Quelques Perſonnes trouvent ridicule qu'un héros d'Opera vienne dire en chantant qu'il eſt accablé de malheurs, qu'il veut mourir, qu'il ſe meurt, qu'il veut ſe tuer, mais cela vient de l'habitude où l'on eſt de regarder le chant comme l'enfant du plaiſir & de la joie; & cette prévention ſe diſſiperoit, ſi on regardoit le chant dans ſon eſſence réelle, c'eſt-à-dire, ſi on refléchiſſoit que le chant n'eſt qu'un arrangement de tons différens: & cette penſée eſt très véritable. Le Spectacle de l'Opera ſuppoſe en effet un ſyſtême de nature, où les hommes exprimeroient leurs penſées en chantant, & leurs actions en danſant. Cette ſuppoſition une fois admiſe par notre imagination, comme elle l'eſt réellement chez tous ceux qui aiment ce Spectacle, il en réſulte une plaiſir beaucoup plus grand, que ſi les Héros de Théâtre ſe contentoient de parler & d'agir comme on le fait ordinairement. On peut dire la même choſe par rapport aux Tragédies, où nous ſuppoſons un ſyſtême dans lequel les hommes parlent en meſure, en cadence, & en rimes. Dès qu'une fois notre eſprit eſt apprivoiſé avec cette hypotheſe, il ſe trouve en état de recevoir agréablement certaines idées acceſſoires, que la verſification imprime par elle-même, & que le langage proſaïque eſt incapable de produire. *Voyez* MUSIQUE.

Aujourd'hui

Aujourd'hui à l'Opera, on diroit que le but de l'harmonie eſt d'étouffer & d'anéantir totalement la mélodie (ou le chant), tandis que l'harmonie doit être ſubordonnée à la mélodie, & être ſeulement deſtinée à la ſoutenir; car la mélodie eſt le ſenſible & le voluptueux du chant : mais on ne veut que des diſſonnances, il faut à notre goût uſé des fugues, des tenues, du contrepoint & une foule prodigieuſe d'accords.

Il y a une choſe dans les Operas tellement contre nature, que mon imagination en eſt bleſſée : c'eſt de faire chanter toute la piece depuis le commencement juſqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente s'étoient ridiculement concertées pour traiter en Muſique les plus communes & les plus importantes affaires de la vie. Peut-on imaginer qu'un ami faſſe en chantant une confidence à ſon ami ; qu'on délibere en chantant dans un conſeil ; qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, & que mélodieuſement on tue les gens à coups d'épée : c'eſt perdre l'eſprit de la repréſentation, qui ſans doute eſt préferable à celui de l'harmonie ; car celui de l'harmonie ne doit être qu'un ſimple accompagnement : cependant l'idée du Muſicien va devant celle du Héros dans les Operas ; c'eſt Lully ou tel autre qui ſe préſente à l'imagination. L'eſprit, ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter. *S. Evr.*

Je ne prétends point donner l'excluſion à toute ſorte de chants ſur le Théâtre. Il y a des choſes qui doivent être chantées : il y en a qui ne peuvent l'être ſans choquer la bienſéance ni la raiſon : les vœux, les prieres, les ſacrifices, & généralement tout ce qui regarde le ſervice des Dieux, s'eſt chanté dans toutes les Nations & dans tous les tems. Les paſſions tendres & douloureuſes s'expriment naturellement par une eſpece de chant : l'irréſolution d'une ame combattue par divers mouvemens, ſont des matieres propres pour les ſtances, & les ſtances le ſont aſſez pour le chant. Les Grecs faiſoient de belles Tragédies, où ils chantoient quelque choſe : les Italiens & les François en font de méchantes où ils chantent tout.

Si vous voulez ſavoir ce que c'eſt qu'un Opera, je

vous dirai que c'eſt un travail biſarre de Poéſie & de Muſique ; où le Poète & le Muſicien, également gênés l'un par l'autre, ſe donnent bien de la peine à faire un mauvais Ouvrage. On y peut trouver à la vérité des paroles agréables & de fort beaux airs, mais on y trouve auſſi le dégoût des vers où le génie du Poète a été contraint, & l'ennui du chant où le Muſicien s'eſt épuiſé dans une trop longue Muſique.

Un Aſiatique qui voyageroit en Europe, pourroit bien nous prendre pour des Payens, ſur tout ſi cet Aſiatique voyoit notre Opera ; car il ne douteroit pas que ce ne fût une fête à l'honneur des Dieux, du Paganiſme : c'eſt M. Voltaire lui-même qui parle ainſi. *Tom. 4. page 255 de ſes œuvres, dern. édit.*

L'Opera eſt un Spectacle auſſi biſarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la Muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des ariettes dans la deſtruction d'une Ville, & danſer autour d'un tombeau, où l'on voit le Palais de Pluton & celui du Soleil, des Dieux, des Démons, des Magiciens, des Monſtres, des Palais formés & détruits en un clin-d'œil. On tolere ces extravagances, on les aime même, parcequ'on eſt là dans le pays des Fées, & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle Muſique, quelques ſcènes intereſſantes, on eſt content. *Id.*

OPINIATRE. Il y a un moyen de diſtinguer les vrais Opiniâtres d'avec ceux qui ne le ſont qu'en apparence, car le premier pas pour ſe corriger, c'eſt d'être perſuadé qu'on a tort ; & le premier pas pour ſe le perſuader, eſt de bien croire qu'on le peut avoir. Or, c'eſt ce qui diſtingue les Opiniâtres : il y a des gens qui traitent d'Opiniâtres tous ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment, & qui ayant pour eux la vérité, ne croient pas qu'on puiſſe leur rien conteſter ſans opiniâtreté ; mais cette idée eſt très fauſſe : il n'y a point proprement d'opiniâtreté à n'être pas du ſentiment d'un autre. Si on a raiſon de n'en être pas, on eſt louable de ne pas s'y rendre, & ſi l'on ſe trompe, c'eſt une erreur de l'eſprit ; mais on eſt véritablement

Opiniâtre quand on eſt attaché à ſon ſentiment vrai ou faux : enſorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir avoir tort, & que l'on ne daigne pas examiner les raiſons de ceux qui ſont perſuadés que nous nous trompons : c'eſt ſe bleſſer d'être contredit. *Nicole.*

OPINIATRETÉ. La petiteſſe de l'eſprit, l'ignorance & la préſomption font l'Opiniâtreté, parceque les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, & qu'ils ne conçoivent que fort peu de choſe.

Les eſprits capables d'enviſager pluſieurs choſes à la fois ſont raiſonnables, ceux qui n'en voient qu'une ſont entêtés & opiniâtres, quoiqu'ils ſe croient fermes & conſtans.

L'Opiniâtreté eſt une qualité de bêtes, de femmes, de ſots & d'enfans : ſavoir mollir & ſe prêter en certaines occaſions, eſt une marque de prudence. L'habile Pilote baiſſe ſes voiles quand le vent ſouffle avec beaucoup de véhémence, au lieu que le fou va à pleines voiles à ſa ruine. L'ignorance & l'Opiniâtreté ſe tiennent par la main, & le ſot croit toujours qu'il y va de ſon honneur à ſoutenir ſa fauſſe opinion, & il aime mieux quelquefois perdre l'amitié de gens dont il a beſoin, que de démordre de ſon ſentiment. *Oxenſt.*

OPINION. Il eſt étonnant combien nous avons bonne Opinion de nous-mêmes & de notre Nation. Cependant avec un langage ſi pur, une ſi grande recherche dans nos habits, des mœurs ſi cultivées, de ſi belles loix, & un viſage blanc, nous ſommes barbares pour quelques Peuples.

A voir comment les hommes aiment la vie, pourroit-on ſoupçonner, qu'ils aimaſſent quelqu'autre choſe plus que la vie, & que la gloire qu'ils préferent à la vie, n'eſt qu'une certaine Opinion d'eux-mêmes établie dans l'eſprit de mille gens qu'ils ne connoiſſent point, ou qu'ils n'eſtiment point.

L'expérience fait aſſez connoître, que l'on eſt ſouvent plus tourmenté de l'Opinion des choſes, que des choſes mêmes.

Nous avons bien plus à nous plaindre des fauſſes Opinions que de la fortune : ce ne ſont pas ſouvent

les choſes qui nous bleſſent, c'eſt l'opinion que nous en avons.

Une des raiſons qui fait éloigner les hommes de la nature, & naître parmi eux des Opinions qui lui ſont contraires, c'eſt l'envie de ſe faire remarquer par des ſingularités; car comme la nature regle le plus grand nombre en beaucoup de choſes, on ne ſauroit quelquefois ſe diſtinguer qu'en s'éloignant d'elle. Ainſi, c'eſt en notre eſprit ſeul, entiché de cette mauvaiſe gloire de ſe diſtinguer à quelque prix que ce ſoit, qu'il faut rapporter la cauſe de toutes les biſarreries qui paroiſſent dans les mœurs des hommes, dans les habillemens, les ameublemens, les modes différentes. Cet amour de la ſingularité eſt peut-être le vice le plus à craindre, parcequ'il abolit abſolument l'uſage de la raiſon, puiſqu'on n'examine autre choſe, ſinon ſi une choſe eſt de mode ou ſi elle ne l'eſt pas, & non ſi elle eſt conforme à la raiſon ou non. Cependant quelque blamable que ſoient ces biſarreries dans leur ſource, quand une fois elles ſont établies généralement, il eſt du devoir d'un homme ſage de s'y conformer, parcequ'alors ce ſeroit tomber dans le même vice de ſingularité qui les a produites, que de ne pas s'y conformer.

Mais non-ſeulement l'Opinion pervertit les ſens, elle nous ôte encore l'uſage de la raiſon. Il ne faut pour cela que conſiderer en quoi les Grands mettent la leur, & en quoi le Peuple met la ſienne, pour reconnoître cette vérité. Car quelques bonnes qualités d'eſprit qu'aient les Grands, ils ſont toujours conſiſter leur principale gloire dans leur naiſſance: il n'eſt point de talent naturel, ſi louable, pour lequel ils vouluſſent être conſiderés plutôt que pour leur nobleſſe. Quelques-uns même vont juſqu'à s'offenſer qu'on les déſigne par toute autre qualité que par celle-là, de peur de déroger à leur rang: mais il n'en eſt point ainſi du Peuple; il ne ſe trompe point dans le choix de la gloire dont il eſt capable: il n'eſt ſenſible qu'à ce qui eſt véritablement eſtimable. Un Payſan ne croit point être plus qu'un autre pour être fils d'un bon Travailleur, mais ſeulement pour être bon Tra-

vailleur lui-même, pour être robuſte, grand & fort, qui ſont toutes qualités réelles & ſolides. *S. Réal.*

Plus vous avez bonne Opinion de vous-même, & moins j'en ai. Il ſemble que chacun n'ait en partage qu'une certaine meſure d'eſtime : ce que notre amour propre y met de ſa part, eſt autant de pris ſur celle que j'aurois pour vous. *Anon.*

Opinions. Les hommes ſont naturellement attachés à leurs Opinions, & c'eſt ce qui les rend plus ſenſibles à la contradiction : il y en a pluſieurs cauſes. Toutes les qualités extérieures, qui ſans augmenter notre lumiere, contribuent à nous perſuader que nous avons raiſon, nous rendant plus attachés à notre ſens, nous rendent auſſi plus ſenſibles à la contradiction. Certaines perſonnes le ſont davantage que d'autres : ceux qui parlent bien & facilement, ſont ſujets à être attachés à leur ſens, & à ne ſe laiſſer pas facilement détromper, parcequ'ils ſont portés à croire qu'ils ont le même avantage. ſur l'eſprit des autres, qu'ils ont, pour ainſi dire, ſur la langue des autres; l'avantage qu'ils ont en cela leur eſt viſible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raiſonnement leur eſt caché : de plus, la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs penſées, quoique fauſſes, qui les éblouit eux-mêmes : outre cela, ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs ſentimens, parcequ'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raiſon à ceux qui ont l'avantage de la parole. La modération, la retenue, la froideur produiſent quelquefois le même effet, lorſqu'on ſe compare à ceux qui ne les ont pas : ceux qui ont l'imagination vive & qui conçoivent fortement les choſes, ſont encore ſujets à s'attacher à leur propre jugement. Enfin, tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richeſſes, la puiſſance, l'autorité les rend inſenſiblement plus attachés à leurs ſentimens par la complaiſance que ces choſes leur attirent.

OPULENCE. L'Opulence eſt ſouvent ſuivie de la molleſſe : celle-ci énerve, enyvre ou diſtrait l'eſprit, de maniere à le rendre incapable de toute application.

L'homme qui nage dans l'Opulence rarement cherche la vérité, il prend la flatterie pour elle & s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'eſtime, puiſqu'il obtient de la conſidération ? Pourquoi raiſonneroit-il ſur le bonheur dès qu'il peut acheter du plaiſir : les Sciences ſont pour lui ce qu'eſt ſa Livrée, il paie des gens qui la portent.

ORAISONS FUNEBRES. Le ſtyle propre à l'Oraiſon funebre doit avoir quelque rapport avec la pompe de la cérémonie. Il repréſente la triſteſſe dans un deuil magnifique : il ſemble animer les figures de la Patrie & de la Religion, qui pleurent autour des tombeaux; le ſtyle des gémiſſemens harmonieux & de plaintes meſurées, eſt ſur-tout reconnoiſſable dans les modeles que nous en a laiſſés le Prince de cet art (*M. Fléchier*). Comme le genre de l'éloquence funebre eſt tout ſublime, il n'y doit entrer aucun terme qui ſoit bas, ni aucune image qui ne réponde à la ſublimité du ſujet : ſi l'on eſt obligé d'entrer dans le détail de quelques circonſtances, qui quoique petites & ſimples, peignent le caractere tout entier d'un homme, il faut ſavoir en ennoblir le recit ſans altérer la ſimplicité, ou envelopper dans des expreſſions figurées, ce qui ne peut ſe dire noblement. M. Flechier excelloit principalement dans cette partie de ſon art : il relevoit tout ce qui tomboit ſous ſon pinceau. Il conſacroit le profane; il ennobliſſoit le bas; ſon ſtyle étoit attentif à toutes les bienſéances. Il faut que l'Eloquence de l'Orateur prenne un eſſor plus ſublime ſur la fin de ces ſortes d'éloges, pour laiſſer dans les ames les traits ſalutaires de componction qui doivent en être le fruit. Il faut qu'elle tonne dans le ſein de la nue, qu'elle jette des éclairs lumineux au milieu de cette nuit de deuil qui l'environne : un ſtyle où l'affreux ſoit mêlé avec le beau; un certain déſordre éloquent plein d'une majeſtueuſe triſteſſe : les circonſtances d'une mort édifiante, quelques paroles de l'illuſtre mort, recueillies & placées parmi des traits & des couleurs convenables à ces tableaux funebres, y font ſentir la main des Maîtres qui la finiſſent. *De Jarry*.

ORDRE. (Amour de l') Au milieu des ſaccage-

mens & des deſtructions que nous obſervons dans l'Hiſtoire des ſiecles paſſés, nous voyons un amour de l'Ordre qui anime en ſecret le genre humain, & qui a prévenu ſa ruine totale. C'eſt un des reſſorts de la nature qui reprend toujours ſa force : c'eſt lui qui a formé le Code des Nations ; c'eſt par lui qu'on révere la Loi & les Miniſtres de la Loi dans le Tunquin, & dans l'Iſle de Formoſe comme à Rome. *Voltaire.*

ORGUEIL. L'orgueil ſe dédommage toujours & ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité. La prévention du pays, jointe à l'Orgueil de la Nation, nous fait oublier que la raiſon eſt de tous les climats, & que l'on penſe juſte par tout où il y a des hommes.

La honte eſt un orgueil ſecret, & l'Orgueil eſt une erreur ſur ce que l'on vaut, & une injuſtice ſur ce que l'on veut paroître aux autres.

L'éducation a beaucoup de part aux cauſes de l'Orgueil qui eſt dans les hommes : on verſe d'ordinaire dans l'eſprit des Jeunes gens, certaines maximes pour les exciter à mériter l'eſtime des autres, qui ſont, à le bien prendre, des aiguillons de l'ambition. Pour piquer leur courage, on leur montre les loüanges & les honneurs attachés aux qualités qui mettent de la diſtinction entre les hommes. On leur fait aimer les vertus par l'admiration qu'elles cauſent : de-là il arrive ſouvent que l'on défend la vérité, moins pour elle-même que pour la gloire du ſuccès.

Tout ce qui nous éleve flatte notre Orgueil, parcequ'alors nous nous conſiderons comme plus forts & plus grands : ainſi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & l'on ne ſe pouſſe & l'on ne s'aggrandit dans le monde, que pour augmenter l'idée que chacun ſe forme de ſoi-même. Voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre & Céſar n'ont point eu d'autre vue dans toutes leurs batailles que celles-là : c'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient, à meſure que l'Orgueil intérieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Les Nations Orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parcequ'elles ſont plus ſottement vaines : peut-être

même que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce ſentiment public les en aſſure: telle eſt la miſere de l'homme. *Nicole.*

Pour abbaiſſer l'Orgueil de l'homme, chacun devroit conſiderer cette durée infinie de tems qui le précede & qui le ſuit, & qu'en y voyant ſa vie renfermée, il regarde ce qu'elle occupe. Qu'il ſe demande à lui-même pourquoi il a commencé de paroître plutôt en ce point qu'en un autre de cette Eternité, & s'il ſent en ſoi la force de ſe donner l'être ou de ſe le conſerver. Qu'il en faſſe de même de l'eſpace; qu'il porte la vue de ſon eſprit dans cette immenſité où ſon imagination ne ſauroit trouver de bornes; qu'il regarde cette vaſte étendue de matiere que ſes ſens découvrent; qu'il conſidere dans cette comparaiſon ce qui lui eſt échu en partage, c'eſt-à-dire, cette portion de matiere qui fait ſon corps; qu'il voie ce qu'elle eſt, & ce qu'elle remplit dans l'Univers; qu'il tâche de découvrir pourquoi elle ſe trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre. Que ſera-ce de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre? qu'il joigne à cette conſidération tous ces grands corps qui roulent ſur nos têtes; il eſt impoſſible qu'il ne ſe voie comme un atome imperceptible dans l'immenſité de l'Univers: qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans, qui ne penſent point à lui, qui ne le connoiſſent point. *Id.*

ORIENTAUX. Tout differe entre les Orientaux & nous; Religion, Police, Gouvernement, Mœurs, maniere de vivre avec les femmes, Nourriture, Vêtemens, maniere d'écrire, de s'exprimer, de penſer. La plus grande reſſemblance que nous ayons avec eux eſt cet eſprit de guerre, de meurtre & de deſtruction qui a toujours dépeuplé la terre: il faut avouer pourtant que cette fureur entre bien moins dans le caractere des Peuples de l'Inde & de la Chine, que dans le nôtre. *Voltaire.*

ORTHOGRAPHE. Les Allemands & les Italiens ont raiſon de rendre fidelement dans leur écriture tous les ſons de la parole; mais quand l'uſage con-

traire eſt établi comme chez les François & les Anglois, c'eſt une vraie folie de le vouloir changer. L'écriture eſt un ſigne arbitraire, & quand on eſt convenu une fois de certains ſignes, il eſt ridicule d'en inventer d'autres. D'ailleurs, s'il s'établiſſoit une Orthographe nouvelle pour les mots, comme le veut un certain Grammairien moderne, que deviendroient toutes les Bibliotheques, & de quel uſage ſeroient tous les Livres François imprimés juſqu'ici, & qu'on ne pourroit plus lire dans 20 ans, & qu'on entendroit à peine.

OUVRAGES. Les Ouvrages ſérieux & médités ne font pas fortune aujourd'hui, parcequ'on ne demande pas à être inſtruit, & qu'on ne veut qu'être amuſé, ou que, ſi l'on conſent à être inſtruit, on ſe contente de choſes ſuperficielles, qui ne demandent pas plus de travail pour être entendues que pour être créées: eſpece de convention tacite entre l'Auteur & le Lecteur, qui ne fait des uns & des autres que des hommes médiocres. En effet, tel s'occupe très attentivement d'un Ouvrage ingénieux, qui baillant ſur Grotius, Puffendorf, ou le Cardinal d'Oſſat, aura pourtant la vanité de vouloir primer quand il s'agira de parler ſur ce qui a fait l'objet des veilles de ces grands hommes & de ceux qui ont pû entreprendre de courir la même carriere. *Pecquet.*

Il n'y a point d'Ouvrages ſi accomplis qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, ſi ſon Auteur vouloit en croire tous les Cenſeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

Dans ce Siecle éclairé, lorſqu'un Ouvrage eſt généralement applaudi, il faut qu'il ait un fond de mérite que la critique ne peut dégrader: ce n'eſt pas qu'un Ouvrage goûté de tout le monde ne puiſſe être repréhenſible par pluſieurs endroits, mais les défauts ont beau être relevés, les beautés qui le compoſent ſubſiſtent toujours & juſtifient le public. *Des Font.*

En matiere d'ouvrage d'eſprit, ce n'eſt pas attaquer un grand nombre de jugemens, que de combattre une opinion publique. Il ne faut quelquefois qu'un homme accrédité pour entraîner tout un Peuple: mais

quand une fois l'opinion publique s'eſt formée d'après le jugement de quelques Particuliers, les Particuliers à leur tour ſe laiſſent entraîner au Public : tout tentés qu'ils ſeroient d'abord de démentir l'opinion vulgaire, ils aiment mieux s'y accommoder, que de s'expoſer aux contradictions : ils font davantage ; ils tournent leur eſprit à la juſtifier, & ils ajoutent au ſentiment aveugle de la multitude, des raiſons ſéduiſantes qui affermiſſent le préjugé. Le grand nombre de ceux qui admirent Homere ſans l'avoir lu, force un homme qui l'examine à parler comme eux. Le public s'appuie alors ſur ce jugement, & ce jugement lui-même n'étoit appuyé que ſur l'admiration publique. *La Motte.*

La faveur (des Grands ou des gens en place) prodiguée aux mauvais Ouvrages, eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le déchaînement contre les bons. *Voltaire.*

Le ſuccès d'un bon Ouvrage eſt la ſeule récompenſe digne d'un Artiſte. Que ſi les Princes & les Miniſtres veulent ſe faire honneur en récompenſant cette eſpece de mérite, il y a plus d'honneur encore d'attendre ces faveurs ſans les demander ; ainſi ſi un bon Ecrivain ambitionne la fortune, il doit la faire ſoi-même. *Id.*

Le jugement & le goût doivent reſſerrer dans un Ouvrage d'eſprit quantité de choſes, quoique belles. Un Auteur judicieux commande à une imagination trop fertile ; ce n'eſt pas aſſez pour lui que les choſes ſoient belles, il faut encore qu'elles ſoient en place. Quand le bon s'eſt offert, il cherche encore le meilleur : il rejette enfin plus qu'il ne choiſit, & travaillant toujours avec cette ſévérité lente, mais ſure, il néglige l'abondance pour la perfection : ainſi il n'eſt pauvre que de ce qu'il a rejetté ; mais ceux qui ſentent le mérite du choix, ne l'en trouvent que plus riche. Ils découvrent un fond vaſte d'imagination dans le petit nombre d'idées parfaites que le jugement y a puiſées, & ils tiennent également compte à l'Auteur & de ce qu'il emploie par fécondité de genie, & de

ce qu'il n'emploie pas par ſureté de goût & de raiſon. Plus le goût s'épure, plus la fécondité des Auteurs eſt à l'étroit. *La Motte.*

Les plus grands genies pour vouloir briller, ou pour traiter nouvellement une matiere toute uſée ont fait ſouvent de mauvaiſes pieces. La néceſſité de parler ſur une matiere de cette ſorte, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont trois choſes capables de rendre ridicule même le plus grand homme : ne pouvant trouver des penſées nouvelles, ils cherchent des tours nouveaux, & parlent ſans penſer comme des gens qui mâcheroient à vuide. *Voltaire.*

Ce n'eſt ni le bel eſprit, ni l'homme de Lettres qui jugent le plus ſainement des Ouvrages d'eſprit : c'eſt le ſens commun répandu dans un grand nombre de têtes différentes qu'il eſt impoſſible de corrompre ; ainſi en fait de Comédie les jugemens du Parterre, ſont plus ſûrs que ceux même des gens du métier. *Anon.*

P

PAIX avec les hommes. Entre les moyens humains capables de conſerver la paix avec les hommes, il ſemble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoître les cauſes ordinaires des diviſions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or, en les conſiderant en général, on peut dire qu'on ne ſe brouille avec les hommes, que parcequ'en les bleſſant, on les porte à ſe ſéparer de nous, où parcequ'étant bleſſés par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux, & à renoncer à leur amitié : l'un & l'autre ſe peut faire, ou par une rupture manifeſte, ou par un refroidiſſement inſenſible. Mais de quelque maniere que cela ſe faſſe, ce ſont toujours ces mécontentemens réciproques qui ſont les cauſes des diviſions ; & l'unique moyen de les éviter, c'eſt de ne faire jamais rien qui puiſſe bleſſer perſonne, & de ne ſe bleſſer jamais de rien. Il n'y a rien de plus facile que de preſcrire cela en général, mais il y a peu de choſes plus difficiles à pratiquer en particulier. Car il faut d'abord examiner par quels moyens on peut éviter de bleſſer les hommes, & pour cela il faut ſavoir ce qui les choque : or c'eſt 1°. de contredire leurs opinions. 2°. Celui qui contredit un autre prétend en cela avoir plus de lumiere que lui, & ainſi il lui préſente en même-tems deux idées déſagréables ; l'une qu'il manque de lumiere ; l'autre que lui qui le reprend le ſurpaſſe en intelligence : la premiere l'humilie, la ſeconde excite ſa jalouſie. De plus il y a certaines opinions auxquelles il faut avoir plus d'égard : ce ſont celles qui ne ſont pas particulieres à une ſeule perſonne du lieu où l'on vit, mais qui y ſont établies par une approbation univerſelle, car en tout corps & en toute ſociété, il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent. 3°. Il faut réprimer l'impatience qui nous porte à contredire les autres avec chaleur ; ce défaut vient de ce que nous ne ſouffrons qu'avec peine

qu'ils aient des ſentimens différens des notres. 4°. Il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire. Ainſi, ſi nous ſentons que nous n'ayons pas le crédit & l'eſtime néceſſaires pour faire bien recevoir nos avertiſſemens, nous devons nous diſpenſer de dire ce que nous penſons ſur les choſes qui nous paroiſſent blâmables. 5°. Eviter en contrediſant les autres, l'air d'aſcendant, le ton déciſif, la chaleur à ſoutenir ſon opinion, les termes mépriſans : il y a des gens qui ſont plus obligés que d'autres à éviter ces défauts, car pour parler avec autorité & déciſivement il faut être ſupérieur aux autres, par la place, ou l'âge ou la qualité, & avoir la ſcience & la créance tout enſemble : il s'enſuit de-là, que les gens dont l'extérieur n'a rien moins que d'impoſant, & tous ceux qui ont des défauts naturels, quelque habiles qu'ils ſoient, ſont plus obligés que les autres à parler modeſtement. 6°. Tâcher de propoſer ſes ſentimens d'une maniere ſi douce, ſi retenue & ſi agréable que perſonne ne s'en puiſſe choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grands, parceque l'intérêt qu'ils ont à ne pas déplaire leur en fait trouver les moyens.

7°. Il faut éviter de s'oppoſer à leurs paſſions, c'eſt-à-dire à leurs inclinations vives : à l'égard de celles qui ſont viſiblement injuſtes, on ne doit point y applaudir, mais il n'eſt pas toujours néceſſaire de s'y oppoſer. Lorſqu'on le fait, il faut toujours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que le mal qu'elle pourra cauſer. Car il n'eſt pas queſtion ici des moyens de plaire aux hommes, mais ſeulement de ne leur pas déplaire, & de ne pas attirer leur averſion, parceque cela ſuffit à l'entretien de la Paix.

Il ne ſuffit pas pour conſerver la paix avec les hommes d'éviter de les bleſſer, il faut encore ſavoir ſouffrir d'eux lorſqu'ils ſont des fautes à notre égard. Il faut s'abſtenir de ſe plaindre de leur procédé, ou en faiſant remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui déplait en eux : ce deſſein d'établir la paix ſur la réformation des autres, eſt ridicule & preſque impoſſible : plus nous nous plaindrons des autres, plus

nous les aigrirons contre nous ſans les corriger. Il vaudroit infiniment mieux tâcher d'établir la Paix & le repos ſur notre propre réformation & la modération de nos paſſions. *Nicole.*

Tous les hommes cherchent inutilement la Paix dans la Créature, parcequ'elle ne ſe trouve qu'en Dieu : il n'y a que la Religion Chrétienne qui découvre & qui donne à l'homme la Paix du cœur.

Celui qui ſe rend maître de ſes paſſions a trouvé le repos que tout le monde cherche.

La Paix ne peut point s'achetter, parceque celui qui l'a vendue n'en eſt que plus en état de la faire achetter encore : il vaut mieux courir le riſque de faire une guerre malheureuſe que de donner de l'argent pour avoir la Paix : car on reſpecte toujours un Prince, lorſqu'on ſait qu'on ne le vaincra qu'après une longue réſiſtance. *Voltaire.*

On a remarqué que toute la terre fut en Paix vers les deux dernieres années du dernier ſiecle, époque d'une trop courte durée. *id.*

Paix entre les Puiſſances. L'état de Paix eſt déſirable de préférence pour la Nation qui a le plus de ſurabondant dans l'ordre des productions, ou qui peut fournir le plus d'induſtrie, parcequ'il n'y peut entrer de richeſſes qu'autant qu'il en ſort de denrées ou de marchandiſes, dont le débit eſt, pendant la guerre, ou totalement intercepté, ou du moins fort lent & fort embarraſſé. Un pareil Etat doit craindre les longues guerres, 1°. parceque tous les canaux de débouché ſe fermant, par-là il reſte pauvre au milieu de ſes magaſins, & que la ceſſation du débit ruine tous les Ouvriers de détail. 2°. Parceque tous les ouvrages s'imitant plus ou moins bien dans tous les Pays, les autres Nations en profitent, & établiſſent leur débit d'autant plus ſurement que la guerre eſt plus longue. *Pecquet.*

Quelqu'heureuſe que la guerre ait pû être, il en réſulte des maux extérieurs : le mal le plutôt connu & le plutôt ſenſible, eſt l'épuiſement des finances & l'augmentation des dettes publiques, ſuite néceſſaire de la néceſſité de faire des avances. L'embarras alors n'eſt pas petit : car ceux qui paient ces dettes ont beau-

coup ſouffert pendant la guerre. Le négoce a ſouffert par l'interruption des branches du Commerce ou par les pertes particulieres du détail, & le Laboureur, par la diminution des Cultivateurs que la guerre a tirés de l'intérieur des Provinces : il n'y a dans ces occaſions là d'autres plans plus efficaces, que des plans œconomiques. Un autre mal intérieur de la guerre, moins ſenſible à la vérité quand on n'y regarde pas de bien près, mais qui n'en eſt pas moins conſtant, c'eſt la diminution de la population, ſur-tout au préjudice de la partie pour laquelle la guerre a été malheureuſe : il ſe fait une perte conſidérable d'hommes, par le fer, le feu, & plus encore par les fatigues & les maladies : ce ſont autant de bras de moins & perdus pour la cultivation & l'Agriculture. Les remedes à cette perte ne pouvant avoir que des effets lents & ſucceſſifs, on ne peut trop tôt commencer à les mettre en œuvre, s'il y en a de poſſibles à employer. La guerre eſt deſtructive de l'aiſance & de l'abondance ſans leſquelles la population diminue. La corruption des mœurs en eſt également deſtructive. Nous n'avons peut être pas aſſez de Loix en faveur de la population.

Un troiſieme inconvénient des guerres, ſur tout ſi elles ont été générales, eſt l'interruption ou la diminution du Commerce, & plus encore ſi elles ont été aſſez malheureuſes pour en faire perdre quelques branches ou quelques avantages. Dès-lors la néceſſité de chercher les moyens de ſuppléer d'ailleurs au bénéfice des branches perdues, de favoriſer l'exportation des denrées & des marchandiſes, de r'ouvrir les canaux de débouché que la guerre a pû fermer ou intercepter : expédiens néceſſaires qu'on ne peut trouver qu'à la faveur des ſtipulations de commerce que l'on a pû faire en quittant les armes. *Pecquet.*

PARENS. (perte de nos) A meſure que nous perdons nos parens, nous nous trouvons réduits à une plus grande ſolitude. On compoſe, je ne ſais comment, ſon être de toutes les perſonnes qui nous appartiennent ſelon la naiſſance, on les regarde comme en faiſant des parties : ainſi on n'en ſauroit retrancher aucune, qu'on ne ſe trouve plus dénué & plus

ſeul. Que s'il ſe trouve que la perſonne qui nous eſt ôtée fût la derniere qui nous reſtât de notre famille, cette conſidération d'être maintenant le ſeul qui reſte au monde de tant de perſonnes avec qui on a été uni, nous frappe plus vivement d'une idée qui nous devroit toujours occuper, qu'il n'y a dans le monde que Dieu & nous; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a que Dieu à qui nous avons intérêt de plaire, pour lequel nous ſoyons obligés de travailler, & dont le jugement doit regler notre conduite. *Nicole.*

PARESSE. La Pareſſe eſt l'effet de l'orgueil, & le travail eſt ſouvent une ſuite de la vanité: l'orgueil d'un Eſpagnol le portera à ne point travailler; la vanité d'un François le portera à ſavoir mieux travailler que les autres.

Toute Nation pareſſeuſe eſt grave; car ceux qui ne travaillent pas, ſe regardent comme Souverains de ceux qui travaillent.

Le Pareſſeux rend l'ouvrage du Créateur inutile dans ſa perſonne. Il me paroît moins eſtimable que ſon (cher couſin) le pourceau; car celui-ci en ne faiſant que manger & ronfler, s'engraiſſe au moins, & devient par là utile pour la nourriture de l'homme, au lieu que le fainéant n'eſt bon à rien, ni pendant ſa vie, ni après ſa mort.... On fait la cour à Dieu à genoux: aux Grands de la terre debout, & au Diable, couché & étendu ſur un canapé ſans rien faire. La plus chere ſœur de la luxure eſt la Pareſſe: ſans elle celle-ci ne trouveroit pas ſi facilement accès chez les Grands, ni ne ſeroit pas ſi bien ſervie par le commun. C'eſt la fainéantiſe, qui ſans l'aſſiſtance du corps a trouvé le ſecret d'offenſer Dieu par toute ſortes de penſées impies & ſales, & qui nous procure outre cela, diverſes ſortes d'indiſpoſitions & de maladies. *Oxenſt.*

PARIS. A l'âge de dix-huit ans j'allai à Paris pour la premiere fois, & je trouvai Paris un paradis: à l'âge de vingt-cinq ans j'y retournai pour la ſeconde fois, & Paris me parut agréable: à l'âge de trente-ſix ans j'y fis un troiſieme voyage, & il me parut paſſable; m'y voici de retour à quarante-huit, & je m'y trouve

trouve inquiet, de ſorte que ſi j'y revenois dans dix ans, il me paroîtroit inſupportable : il ſemble qu'à meſure que l'homme décline, cette incomparable Ville perd ſes charmes, & que ſemblable à la fortune, elle ne juge que la jeuneſſe digne de participer à ſes délices. *Oxenſt.*

Paris eſt le rendez-vous général de preſque tous les grands talens répandus dans les Provinces.

PARLER. On parle peu quand la vanité ne fait point parler.

C'eſt une grande miſere que de n'avoir pas aſſez d'eſprit pour bien parler, ni aſſez de jugement pour ſe taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Il y a Parler bien, Parler aiſément, Parler juſte, Parler à propos.

L'on ſe répent rarement de parler peu, très ſouvent de trop parler. Maxime uſée que tout le monde ſait, & que perſonne ne pratique.

Les habiles gens tâtent le pouls à l'eſprit par la langue.

Les plus grandes choſes n'ont beſoin que d'être dites ſimplement. Elles ſe gâtent par l'emphaſe : il faut dire noblement les plus petites : elles ne ſe ſoutiennent que par l'expreſſion, le ton & la maniere.

Savoir bien parler & ne pas ſavoir bien reprendre, montre un eſprit lent ; bien repliquer & ne pas ſavoir faire un diſcours de ſuite, montre peu de capacité & de ſavoir.

Les grands Parleurs ſont ordinairement vains & crédules. *Bacon.*

PARODIES. Ce genre d'ouvrage eſt un exercice de l'eſprit, qui demande, à la vérité, de l'adreſſe & du talent, & le Public ne laiſſe pas de s'en amuſer. Mais le but de l'Auteur & la gloire qu'il ſe propoſe eſt de ravaler juſqu'au bas & au boufon une action qui vient de paroître grande & pathetique. L'art de ces travertiſſemens eſt bien ſimple : il conſiſte à conſerver l'action & la conduite d'une piece en changeant ſeulement la condition des perſonnages. Cette précaution priſe on s'approprie les vers de la piece en les entremêlant de mots burleſques & de circonſtances

riſibles : il peut même y avoir de l'invention & du ſel dans le choix des circonſtances qu'on ſubſtitue à celles de l'ouvrage parodié ; mais tout conſideré, il eſt aiſé de faire voir les inconvéniens de ces ſortes d'ouvrages. Quand même il n'y auroit qu'un ſimple travertiſſement, & que l'Auteur n'y eut mêlé aucun trait critique ; je ſoutiens que plus ce badinage ſera heureux, plus il portera de coups à la Tragédie. Eh ! qui ſans être Philoſophe ne connoît pas la force de la liaiſon des idées. Vous avez admiré ; vous avez pleuré au Tragique ; vous avez ri enſuite au burleſque. N'eſperez pas en revoyant le tragique, être ému comme vous l'avez été : les idées ridicules renaîtront à l'occaſion des ſérieuſes. Mais après tout, le plaiſir de la Tragédie n'eſt-il pas de quelque prix pour le Public : ſi cela eſt ainſi, l'émotion agréable que lui cauſe la repréſentation des avantures touchantes, ſembleroit mériter d'être ménagée, & il ſeroit plus raiſonnable de dédaigner des plaiſanteries qui ne ſauroient jamais valoir l'attendriſſement & l'émotion qu'elles lui font perdre.

A l'égard des traits critiques dont on s'efforce d'orner ces parodies, il faut convenir que s'ils tomboient ſur de vrais défauts, comme il arrive quelquefois, il faudroit les louer & en profiter : mais comme les Auteurs ſongent plus à faire rire qu'à bien juger, tout leur eſt également bon pour leur deſſein, autant la plus legere apparence d'un défaut, que le défaut le plus réel. Le Spectateur, qui de ſon côté ſe prête volontiers à la ſéduction, croit la critique exacte dès qu'elle eſt plaiſante. Or, je dis que ces Gens d'eſprit entretiennent le mauvais goût, produiſent la précipitation des jugemens, & accoutument à prendre de bons mots pour des raiſons. Combien de gens, dupes à la fois de la malignité de l'Auteur & de la leur propre, reviennent de ces ſpectacles preſque convaincus, que tout ce qu'ils ont vu tourner en ridicule, l'eſt en effet : telle eſt d'ailleurs notre pente ; on paſſe plus aiſément de la louange au blâme, qu'on ne revient du blâme à la louange. *La Motte.*

PAROLE. Il faut tenir ſa parole, quelque choſe

qu'il nous en coûte, & pouſſer cette maxime juſqu'au ſcrupule. Quoique la foi des engagemens ne paroiſſe pas s'accorder toujours avec la bonne politique, elle lui ſert plus ſouvent qu'elle ne lui nuit, & du moins elle nous apprend à ne rien promettre legerement.

PASSÉ & AVENIR. (le) Le Paſſé eſt un abîme ſans fond qui engloutit toutes les choſes paſſageres, & l'Avenir eſt un autre abîme qui nous eſt impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre; l'Avenir ſe décharge dans le paſſé en coulant par le préſent. Nous ſommes placés entre ces deux abîmes; car nous ſentons l'écoulement de l'avenir dans le paſſé, & c'eſt ce qui fait le préſent, comme le préſent fait toute notre vie: ce qui en eſt paſſé, & ce qui en eſt futur n'eſt pas encore: voilà notre état. Mais quoique le Paſſé ne ſoit plus à notre égard, & que le futur ne ſoit pas encore; néanmoins l'un & l'autre eſt à l'égard de Dieu: ſa volonté embraſſe tous les tems; le Paſſé eſt paſſé, parcequ'il a voulu qu'il fût en un certain tems, & le futur eſt futur, parcequ'il veut qu'il ſoit dans un autre: ainſi ſa volonté comprend tous les évenemens paſſés & futurs, nous les y trouvons tous; & comme elle eſt toujours adorable, elle nous oblige à regarder avec reſpect tous les évenemens paſſés & futurs pour la liaiſon & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté. *Nicole.*

PASSION. La Paſſion fait ſouvent un fou du plus habile homme, & fait ſouvent habile les plus ſots.

Les Paſſions ſont les ſeuls orateurs qui perſuadent toujours: elles ſont comme un art de la nature dont les regles ſont infaillibles; & l'homme le plus ſimple qui a de la Paſſion, perſuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.

Otez les Paſſions, l'intérêt, l'injuſtice, quel calme dans les plus grandes Villes! les beſoins & la ſubſiſtance n'y font pas le tiers de l'embarras.

Le principal effet des Paſſions, eſt de nous dérober la connoiſſance de nous-mêmes. Cette connoiſſance néanmoins eſt la ſource de nos vertus, comme l'i-

gnorance de ce que nous ſommes, eſt la cauſe de nos foibleſſes.

L'homme prend ſes Paſſions pour ſoi-même. Il prend le déréglement de ſon cœur pour ſon cœur : il ne peut comprendre qu'il y ait de la diſtinction entre lui-même & ſes mauvais penchans : c'eſt l'affliger que de vouloir le guérir ; il remercieroit un Médecin qui le guériroit de la fievre, mais il ne peut ſouffrir une Religion qui veut le délivrer de ſes Paſſions. Ce malheur de l'homme vient de ce que les biens préſens font ſur lui une continuelle impreſſion, qui lui cache l'intérêt dont il ſeroit pour lui d'obéir à la Religion, & de ſe conſerver pour les biens qu'elle lui promet.

Chaque homme a une Paſſion dominante, & c'eſt toujours la plus difficile à corriger. *Oxenſt.*

Les Paſſions ſont les ſéducteurs de l'ame, & la bride avec laquelle le démon gouverne les hommes à ſa fantaiſie. *Id.*

Ce ſont les Paſſions qui font & qui défont tout dans ce monde. Si la raiſon dominoit ſur la terre, il ne s'y paſſeroit rien : on dit que les Pilotes craignent ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au haſard d'avoir des tempêtes. Les Paſſions ſont chez les hommes des vents qui ſont néceſſaires pour mettre tout en mouvement quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages. *Fontenelle.*

Passions. Les Paſſions ne s'affoibliſſent point d'ordinaire pendant qu'on les ſuit, & qu'on remplit ſon eſprit des idées qui les excitent : il eſt certain que pour affoiblir les Paſſions, il faut faire en ſorte que l'eſprit s'y applique peu, qu'il en ſoit ſouvent diſtrait, & qu'il n'ait pas le tems de les ſatisfaire & de les ſentir. *Eſſ. Mor.*

Les Paſſions des Petits ſont quelquefois auſſi fortes que celles des Grands, mais elles ſont impuiſſantes : comme ils y trouvent des obſtacles de toutes parts, ils ſont obligés des les moderer, & ainſi elles demeurent ſans effet ; mais le malheur des Grands eſt, ou que l'on ne s'oppoſe point à leurs Paſſions, ou que

ſ'ils y trouvent quelques obſtacles, ils trouvent auſſi bien des moyens de les ſurmonter. Mille gens ſe joignent à eux pour les y aider. On les pouſſe à les ſatisfaire, & on leur fait un honneur de ne pas reculer; ainſi ils s'enfoncent de plus en plus dans les fautes mêmes auxquelles ils s'étoient portés avec peu de Paſſion. *Nicole.*

Quoique la raiſon nous ſoit donnée pour nous ſervir de guide, pour nous regler dans nos deſirs & dans nos actions, combien y a-t-il de gens qui l'emploient à cet uſage? nos Paſſions nous emportent d'un côté, tantôt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans Pilote, enſorte que ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des Paſſions; mais les Paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. Souvent même la raiſon voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincue du néant des choſes qui nous agitent, mais elle ne ſauroit empêcher l'impreſſion violente qu'elle fait ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel, en déplorant cette miſerable coutume, en ſe blâmant eux-mêmes de la ſuivre; mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ceux qui les euſſent traités de lâches, s'ils euſſent obéi à la raiſon. Combien de gens ſe ruinent en folles dépenſes & qui les incommodent, parcequ'ils ne ſauroient réſiſter à la fauſſe honte de ne pas faire comme les autres. *Id.*

Un homme peut s'applaudir & ſe glorifier, lorſqu'il a dompté ſes Paſſions favorites, & réprimé ſes mouvemens: c'eſt ici ſon ouvrage, il a ſeul part à ce travail, & il peut à juſte titre s'en donner toute la gloire: ſavoir quitter ſa maîtreſſe ou moderer ſon ambition, ſont des ouvrages qui peuvent juſtement nous rendre contens de nous-mêmes. *S. Réal.*

PATHETIQUE. (genre) C'eſt le Pathétique qui fait la principale force & le caractere des Orateurs qui charment le plus: dans le rang des Orateurs notre jugement leur décerne la premiere place. En effet, l'art d'intéreſſer par le ſentiment eſt le comble de l'art; de-là dépend tout le ſuccès d'un diſcours. De-là venoient ces grands applaudiſſemens qu'on don-

noit aux grands Orateurs du dernier ſiecle. C'eſt qu'ils ſavoient faire uſage des paſſions, & qu'ils avoient le ſecret d'émouvoir les cœurs. Quoique aujourd'hui leurs diſcours ſoient dépouillés de l'action ces mêmes paſſions y ſont encore toutes vivantes ; le Lecteur en reçoit le contre-coup malgré la diſtance des tems.

Un diſcours chrétien qui n'eſt que fleuri, châtié, périodique, n'eſt pas propre à émouvoir. L'Orateur s'attire l'applaudiſſement des Connoiſſeurs : ce ſera, ſi on veut, un fort beau Diſcours Académique.

L'Orateur viendra à bout d'inſtruire & de plaire, & il pourroit ſe contenter de ces deux effets, s'il ne s'agiſſoit que des vérités ſpéculatives, telles que celles qui font l'objet d'un diſcours profane : mais il n'en eſt pas ainſi, quand on propoſe des vérités de pratique, c'eſt-à-dire, les vérités de la Religion.

D'où l'on a droit d'inferer que l'Orateur qui ſe borne à inſtruire & à plaire ne remplit point le but de ſon miniſtere, qui eſt de toucher les ames : il ne convertit perſonne, & tandis qu'il remporte les applaudiſſemens de ceux qui cherchent toute autre choſe dans ſon diſcours, il n'eſt pas moins vrai de dire qu'il tient la place de quelque homme Evangelique, dont le diſcours ſeroit propre à convertir les ames.

L'Orateur Chrétien ne doit donc ſonger à inſtruire & à plaire que pour toucher. S'il ne peut arriver à ce point il demeure en chemin. Tout diſcours qui laiſſe l'Auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à le troubler & le confondre dans ſes vains prétextes, n'eſt point un diſcours véritablement éloquent. L'Orateur doit donc mettre en uſage tous les ſecours que lui fourniſſent les regles de la véritable éloquence, mais ſans y mettre ſa confiance, étant bien perſuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, ſi Dieu ne parle aux cœurs.

C'eſt en peignant les paſſions & ce qu'elles ont de plus vif, qu'on réuſſit à émouvoir. C'eſt en les mettant ſous les yeux : voilà pourquoi les Poètes pour donner plus de vie & plus de mouvement à leurs ouvrages, font preſque toujours parler leurs perſonnages, de

même que dans le Dramatique, & c'eſt ce qu'a fait Homere. En effet, il y a une grande différence entre rapporter le ſens d'un diſcours, ou faire tenir le diſcours même. Le Poète refroidiroit toujours les ſentimens de ſes perſonnages par le ſimple récit; plus de grands traits, plus de véhémence; au lieu que ſi j'entends le perſonnage même, & que pour ainſi dire, je reçoive la paſſion de la premiere main, j'y entre auſſi-tôt; je la partage avec lui; les apoſtrophes, & les autres figures me font illuſion : de Lecteur je deviens témoin; j'oublie le Poète & je ne vois, je n'entends plus que le perſonnage qu'il introduit & qu'il fait parler. *La Motte.*

PATRIE. L'amour de la Patrie n'eſt autre choſe que l'amour du bien Public. Cet amour, s'il étoit dans le cœur des Citoyens, feroit de l'Etat comme une ſeule famille. Tel étoit l'effet qu'il produiſoit chez les Romains; au lieu que l'intérêt particulier, qui domine aujourd'hui preſque par-tout, fait de chaque famille un Etat à part abſolument indifférent à la République : chacun s'établit le centre de tout; les vues générales ne touchent perſonne; le bien public n'eſt qu'une vaine idée; chaque Particulier tâche de s'avancer par des routes ſéparées où il puiſſe marcher ſeul & n'avoir point de concurrent. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens : au moindre dégoût l'on quitte le ſervice, & le dégoût n'eſt ſouvent fondé que ſur une fauſſe délicateſſe d'une préférence très légitime.

PAUVRE. Un homme n'eſt pas pauvre, parcequ'il n'a rien, mais parcequ'il ne travaille pas. Celui qui n'a aucun bien & qui travaille, eſt auſſi à ſon aiſe que celui qui a cent écus de revenu ſans travail : celui qui n'a rien & qui a un métier, n'eſt pas plus pauvre que celui qui a dix arpens de terre en propre, & qui doit les travailler pour ſubſiſter. L'Ouvrier qui a donné à ſes enfans ſon art pour héritage, leur a laiſſé un bien qui s'eſt multiplié à proportion de leur nombre : il n'en eſt pas de même de celui qui a dix arpens de fonds pour vivre & qui les partage à ſes enfans. *Monteſq.*

PAUVRETÉ. La Pauvreté rend vitieux bien des gens qui n'ont pas la fermeté de la ſupporter avec patience : outre cela elle prive l'homme des moyens de réuſſir dans les choſes auxquelles la nature l'a rendu propre : elle obſcureit encore les vertus les plus éclatantes : elle étouffe dans leur naiſſance les plus belles penſées, & couvre de mépris le ſentiment de l'ame la plus belle. *Oxenſt.*

La Pauvreté eſt le plus grand des maux qui ſoient ſortis de la boîte de Pandore, & l'on hait autant l'haleine d'un homme qui n'a rien, que celle d'un peſtiféré.

Pluſieurs ſinges du docte Eraſme ſe ſont émancipés de nos jours à faire divers éloges pointilleux de l'ivreſſe, du menſonge, du rien, & nombre d'autres bagatelles biſarres dans le même goût; mais je n'en vois point qui ſe plaiſent à faire l'éloge de la pauvreté : *Paupertas habet ſcabiem*, dit Juvenal. Ce même Poëte, cet impitoyable Cenſeur des mœurs de ſon ſiecle, ne ſauroit s'empêcher de ſortir de ſa Philoſophie, & de ſoupirer après les biens de la fortune : il déteſte la pauvreté, il déplore la miſere du Poëte Stace, & la ſeptieme Satyre eſt toute remplie de ces ſortes de plaintes. *Des Forg.*

PAYS cultivés. Les Pays ne ſont pas cultivés en raiſon de leur fertilité, mais en raiſon de leur liberté; & ſi l'on diviſe la terre par la penſée, on ſera étonné de voir la plûpart du tems des déſerts dans ſes parties les plus fertiles, & de grands Peuples dans celles où le terrein ſemble refuſer tout.

Il eſt naturel qu'un Peuple quitte un mauvais Pays pour en chercher un meilleur, & non pas qu'il quitte un bon Pays pour en chercher un pire. La plûpart des invaſions ſe font dans des Pays que la nature avoit faits pour être heureux; & comme rien n'eſt plus près de la dévaſtation que l'invaſion, les meilleurs Pays ſont le plus ſouvent dépeuplés.

La ſtérilité des terres rend les hommes induſtrieux, ſobres, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre : la fertilité d'un Pays donne avec l'aiſance la moleſſe, & un certain amour pour la conſervation de la vie.

PAYSANS. Le travail du Payſan a un air bas & mépriſable, parceque ſon habit eſt pauvre & ſon état mépriſé, mais réellement nous prenons le change. C'eſt le travail du Payſan qui eſt le plus eſtimable & le ſeul néceſſaire. Que nous importe que le Financier ſoit doré juſqu'aux pieds; ce n'eſt pas pour notre avantage qu'il travaille. J'avoue qu'on ne ſe peut guere paſſer de Juges ni d'Avocats, mais ce ſont nos ſottiſes ou nos injuſtices qui les rendent néceſſaires. Il n'en faudra plus quand nous ſerons raiſonnables. Au lieu que nous ne pouvons en aucune ſorte, ni en aucun tems, ni dans aucune condition nous paſſer du Payſan & de l'Artiſan: ces gens ſont comme l'ame & le nerf de la République & le ſoutien de notre vie: c'eſt d'eux que nous tirons dequoi remplir à chaque inſtant quelqu'un de nos beſoins. *Pluche.*

PECHÉ ORIGINEL. Choſe étonnante, que le myſtere le plus éloigné de notre connoiſſance, qui eſt celui de la tranſmiſſion du Péché originel, ſoit une choſe ſans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance de nous-mêmes; car il eſt ſans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raiſon, que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant ſi éloignés de cette ſource, ſemblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas ſeulement impoſſible, il nous ſemble même très injuſte, mais ſi cette doctrine heurte ſi rudement notre raiſon, c'eſt que notre raiſon ne peut y atteindre: bien plus, cette apparence de folie eſt plus ſage que toute la ſageſſe des hommes. En effet, ſans ce myſtere le plus incompréhenſible de tous, nous ſommes incompréhenſibles à nous-mêmes: le nœud de notre condition prend ſes retours & ſes replis dans cet abîme. Car ſans ce myſtere que dira-t'on qu'eſt l'homme? Tout ſon état dépend de ce point imperceptible. *Paſcal.*

Pour moi j'avoue qu'auſſi-tot que la Religion Chrétienne découvre que la nature des hommes eſt corrompue & déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractere de cette vérité: car la nature eſt telle qu'elle marque par-tout un Dieu perdu & dans l'homme & hors de l'homme.

Peché. Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre derniere fin, & vous ne pécherez jamais. *Salom.*

Dieu punit les Pécheurs en les laiſſant à eux-mêmes. *Id.*

PÉDANT. Le terme de Pédant eſt fort équivoque; mais l'uſage & même la raiſon veulent qu'on appelle Pédans, ceux qui, pour faire parade de leur fauſſe ſcience, citent à tort & à travers toutes ſortes d'Auteurs, qui parlent, ſimplement pour parler & pour ſe faire admirer des ſots; qui amaſſent, ſans jugement & ſans diſcernement, des apophtegmes & des traits d'hiſtoire pour prouver, ou pour faire ſemblant de prouver des choſes qui ne ſe peuvent prouver que par des raiſons. Ce qui rend les Pédans odieux aux perſonnes d'eſprit, c'eſt que les Pédans ne ſont pas raiſonnables, car les perſonnes d'eſprit aiment naturellement à raiſonner, ils ne peuvent ſouffrir la converſation de ceux qui ne raiſonnent point. Les Pédans ne peuvent pas raiſonner, parcequ'ils ont l'eſprit petit ou d'ailleurs rempli d'une fauſſe érudition; & ils ne veulent pas raiſonner parcequ'ils voient que certaines gens les reſpectent & les admirent davantage lorſqu'ils citent quelque Auteur inconnu & quelque ſentence d'un Ancien, que lorſqu'ils prétendent raiſonner. Les Pédans ſont donc vains & fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raiſons, d'une imagination vigoureuſe & ſpacieuſe, mais volage & déréglée, & qui ne ſe peut contenir dans quelque juſteſſe. *Rech. de la vérité.*

Un homme qui n'a fréquenté que les Bibliotheques, & qui a lu quantité de Livres ſans goût & ſans diſtinction, n'eſt pas d'une converſation fort agréable, & fait ce que nous appellons un Pédant; mais il me ſemble qu'on devroit donner plus d'étendue à ce titre; l'appliquer à tous ceux, qui mis hors de leur profeſſion ou de leur genre de vie, n'entendent plus rien, & ſont incapables de raiſonner. Quel Pédant y a-t'il, par exemple, qui approche d'un homme qui ne connoît que la Ville: ôtez-lui la Comédie, une liſte des beautés qui ſont en vogue, & le récit d'un petit nombre de mots à la mode par leſquels il a paſſé, & tout d'un coup vous

le rendrez muet. Que dirons-nous du Pédant militaire, qui d'un bout de l'année à l'autre ne parle que de former des Camps, d'aſſiéger des Villes, de faire des logemens & de donner des batailles. Tout ce qu'il dit ſent la poudre à canon : ſi vous lui ôtez ſon artillerie vous lui fermez la bouche. On peut mettre auſſi en ligne de compte le Pédant en Juriſprudence, qui poſe toujours des cas, allegue une eſpece, chicane ſur les choſes les plus indifférentes de la vie, & ne convient de quoi que ce ſoit qu'à force de preuves & d'argumens, &c. *Spect. Angl.*

PEINES de cette vie. Ce qui nous rend fort ſenſibles aux Peines de cette vie, c'eſt l'imagination où nous ſommes que nous ne devrions rien ſouffrir, quoique nous ſoyons nés pour cela : chacun cherche à s'exmpter des Peines : les hommes & les femmes courent aux plaiſirs, & cette impreſſion eſt encore plus forte dans les femmes que dans les hommes ; & entre les femmes, dans les perſonnes de qualité. Il leur ſemble que leur partage devroit être au moins dans l'exemption des maux de la vie. Cependant il n'y a perſonne qui ne doive faire cette réflexion, que le monde eſt une eſpece de Purgatoire, & que c'eſt une erreur de vouloir y être heureux & ſans Peine.

Au reſte, les Peines comme Peines ne ſont jamais une raiſon de changer d'état. *Nic.*

PEINES infligées aux Criminels. L'expérience a fait remarquer que dans les Pays où les Peines ſont douces, l'eſprit du Citoyen en eſt frappé, comme il l'eſt ailleurs par les grandes : il ne faut point mener les hommes par des voies extrêmes : on doit être ménager des moyens que la nature nous donne pour les conduire. Qu'on examine la cauſe de tous les relâchemens, on verra qu'elle vient de l'impunité des crimes & non pas de la modération des peines : il eſt eſſentiel que les Peines aient de l'harmonie entr'elles, parcequ'il eſt eſſentiel que l'on évite plutôt un grand crime qu'un moindre, ce qui attaque plus la ſociété que ce qui la choque moins.

PEINTURE ET SCULPTURE. La Peinture & la Sculpture ſont très eſtimables, mais tant qu'elles ne s'exercent que ſur des ſujets légitimes & qu'elles ne

contribuent qu'à conſerver la mémoire des actions & des perſonnes vertueuſes ; mais combien ne ſe deshonnorent-elles pas aux yeux de la Religion & de la pudeur, en ſe rendant les Miniſtres des paſſions des hommes. *Inſt. d'un Prince.*

La bonne Peinture commença ſous Louis XIII avec le Pouſſin : nous avons eu toujours depuis lui de grands Peintres, non pas dans cette profuſion qui fait une des richeſſes de l'Italie ; mais ſans parler d'un le Sueur qui n'eut d'autre maître que lui-même, d'un le Brun qui égala les Italiens dans le deſſein & dans la compoſition, nous avons eu plus de trente Peintres qui ont laiſſé des morceaux très dignes de recherche, les Etrangers commencent à nous les enlever. Il n'y a point dans l'Europe de plus vaſte ouvrage de Peinture que le plafond de *le Moine* à Verſailles, qu'on appelle le Sallon d'Hercule. *Voltaire.*

Nous n'avons pas moins excellé dans la Sculpture : ſi l'on trouvoit un jour ſous des ruines des morceaux tels que les bains d'Appollon que l'on voit dans les boſquets de Verſailles ; le tombeau du Cardinal de Richelieu trop peu montré au Public, & tant d'autres ouvrages égaux à ceux que je cite, il eſt à croire que ces productions ſeroient miſes à côté de la plus belle antiquité grecque. *Voltaire.*

PENSÉES. Les Penſées ſont comme le corps & le fond du diſcours, car les mots ne ſont deſtinés qu'à mettre au jour & à embellir nos Penſées. En effet, les Penſées les plus choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvues de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſon vuide & mépriſable. Les Penſées doivent être naturelles, intelligibles, point trop recherchées, ni amenées de trop loin, comme pour faire parade d'eſprit : elles doivent naître du fond même de la matiere que l'on traite : ainſi dans une matiere ſérieuſe & élevée, des Penſées badines & familieres ſeroient déplacées : elles doivent être claires & intelligibles, autrement quelque ſublimes, quelque agréables qu'elles ſoient, elles perdent tout leur prix ; ce que des perſonnes intelligentes ont peine à entendre, n'eſt point ingénieux. Enfin il faut qu'elles laiſſent quelque

choſe à penſer à ceux qui les liſent ou qui les entendent. Agir autrement, & tourner trop long-tems au tour d'une même Penſée, c'eſt épuiſer le ſujet. Or un des plus ſurs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, que de faire penſer & de faire dire. *Bouh.*

Les Penſées nobles & grandes viennent de la majeſté des choſes dont elles ſont les images, comme ſont celles qui paſſent pour grandes parmi les hommes, telle eſt la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires, les grands traits de vertu & de magnanimité.

Les Penſées ſublimes, ſont celles qui ſont pleines d'un grand ſens exprimé en peu de paroles & d'une maniere vive : ces ſortes de Penſées entraînent comme par force notre jugement & remuent toute notre ame : elles plaiſent beaucoup, parcequ'elles ont du grand qui charme toujours l'eſprit.

Les Penſées ſublimes ſont plutôt des ſentimens élevés de notre ame que de ſimples productions de l'eſprit. L'affection y a plus de part que l'intelligence. Elles tiennent plus de la nature que de l'art ; & elles ſe concilient ſouvent avec l'expreſſion la plus ſimple. Elles ſont une expreſſion courte & vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand & de plus ſuperbe, & c'eſt ce qui caracteriſe le vrai ſublime. *Voyez Sublime.*

Les Penſées délicates ont cela de propre, qu'elles ſont ſouvent renfermées en peu de paroles, & que le ſens qu'elles contiennent n'eſt pas ſi viſible, ni ſi marqué : il ſemble d'abord qu'elles le cachent en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine, ou du moins, elles le laiſſent ſeulement entrevoir pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout à fait : ce myſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des Penſées.

Que chacun examine ſa Penſée : il la trouvera toujours occupée au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au préſent, & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'avenir. Le préſent n'eſt jamais notre but : le paſſé & le préſent ſont nos moyens, le ſeul avenir eſt notre objet :

ainſi nous ne vivons jamais, mais nous eſperons de vivre.

PENETRANT, ou qui a de la Pénétration. Il eſt dangereux de voir trop ſouvent un habile homme, quand la différence & ſouvent la contrariété des intérêts ne permet pas de s'y fier : cette maxime eſt infaillible dans notre Nation, où la Pénétration pour découvrir va plus loin que la diſſimulation pour ſe cacher.

PERES (Saints) ou Peres de l'Egliſe. Peu de perſonnes ſont en état & ont le loiſir de lire les anciens Peres de l'Egliſe Grecs & Latins. On doit néanmoins excepter les Eccléſiaſtiques & tous ceux qui ſont deſtinés par leur profeſſion à traiter les matieres de Religion : En effet, les écrits des Saints Peres ſont, après l'Ecriture Sainte, ce que nous avons de plus ſolide, par rapport aux dogmes de la foi & aux principes de la Morale. On y trouve ſur-tout la preuve la plus ſenſible des vérités de notre Religion, par cette chaîne de tradition qui remonte juſqu'aux Apôtres, c'eſt-à-dire, juſqu'au tems où la foi commença d'être annoncée, & qui de ſiecle en ſiecle deſcend juſqu'à nous, & nous fait connoître que tous ce que nous croyons a été enſeigné par les Apôtres & par leurs Diſciples aux premiers Chrétiens. Ainſi on a obligation aux Ecrivains laborieux, qui par de fideles & judicieux extraits mettent ſous les yeux de tout le monde le précis de leur doctrine : nous avons des Livres excellens en ce genre.

PERES. Les Peres ſont mépriſés par leurs enfans mal élevés : ils les ſouffrent tels qu'ils les ont faits. *Prov. de Salomon.*

Il faut que le Pere connoiſſe le naturel de ſon enfant, afin qu'il puiſſe aviſer & déliberer à quelle vocation il le veut mettre.

La joie des Peres eſt intérieure & reſte cachée de même que leurs craintes & leurs afflictions : ils ne peuvent exprimer leurs plaiſirs, & ne veulent pas découvrir leurs chagrins.

Les Peres qui ont pluſieurs enfans n'ont pas pour

tous une égale tendreſſe. Dans une nombreuſe famille on fait grand cas d'un aîné. Un autre des plus jeunes fait les délices du Pere & de la mere, ceux qui ſont dans le milieu ſont preſque oubliés.

Réflexions ſur l'amour des Peres pour leurs enfans, & l'amour des Enfans pour leurs Peres.

S'il y a quelque loi vraiment naturelle, c'eſt-à-dire quelque inſtinct qui ſe voie univerſellement empreint en nous, je puis dire qu'après le ſoin que chaque animal a de ſa conſervation & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à ſon engeance tient le ſecond lieu en ce rang.

Ce n'eſt pas merveille, ſi à reculons des enfans aux Peres, elle n'eſt pas ſi grande : celui à qui il eſt deu aime mieux que celui qui doit, & tout Ouvrier aime mieux ſon ouvrage qu'il n'en ſeroit aimé, ſi l'ouvrage avoit du ſentiment. Les choſes nous ſont plus cheres qui nous ont plus plus couſté.

Une vraie affection & bien reglée, devroit naiſtre & s'augmenter avec la cognoiſſance qu'ils nous donnent d'eux ; & lors, s'ils le valent, la propenſion naturelle marchant quant & quant la raiſon, les chérir d'une amitié vraiement paternelle, & en juger de même s'ils ſont autres, nous rendant toujours à la raiſon nonobſtant la force naturelle. *Montaigne.*

C'eſt folie & injuſtice de priver les enfans qui ſont en âge, de la familiarité des Peres, & vouloir maintenir en leur endroit une marque auſtere & dédaigneuſe, eſperant par-là les tenir en crainte & obéiſſance. C'eſt une force très inutile, qui rend les Peres ennuyeux aux enfans, & qui pis eſt, ridicules : ils ont la jeuneſſe & les forces en main, & par conſéquent le vent & la faveur du monde.

Voulons-nous être aimés de nos enfans, leur voulons-nous ôter l'occaſion de ſouhaitter notre mort, accomodons leur vie raiſonnablement de ce qui eſt en notre puiſſance. Pour cela il ne nous faudroit pas marier ſi jeunes que notre âge vienne quaſi à ſe confondre avec le leur : car cet inconvénient nous jette à pluſieurs grandes difficultés. Je dis ſpécialement à la Nobleſſe qui eſt d'une condition oiſive & qui ne vit

que de ſes rentes : car ailleurs où la vie eſt queſtuaire ; la pleuralité & compagnie des enfans, c'eſt un agencement de meſnage : ce ſont autant de nouveaux outils & inſtrumens à s'enrichir. *Id.*

Un Pere eſt bien miſérable qui ne tient l'affection de ſes enfans, que par le beſoin qu'ils ont de ſon ſecours : il faut ſe rendre reſpectable par ſa vertu & aimable par ſa bonté & douceur des mœurs. *Id.*

Il eſt rare qu'un Pere ſavant ait quatre fils qui le ſoient & avec ſuccès : cette inclination n'a pas coutume de ſe communiquer tout, & encore moins le génie.

PERFECTION. La Perfection en tout genre, conſiſte dans un mélange juſte de qualités oppoſées, dans une réunion heureuſe qui s'en fait malgré leur oppoſition. *Fontenelle.*

PERSEVERANCE. La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins, ſont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perſéverance : leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens.

PETITS MAITRES. Des airs, des manieres, un jargon particulier, voilà l'étude continuelle des Petits Maîtres : tout leur mérite conſiſte dans une figure effeminée, un teint compoſé, & dans des propos ridiculés dont le bon ſens rougit. Les femmes, à qui le Petit Maître s'efforce de reſſembler, l'encouragent à ſe faire une étude de la frivolité, & un devoir de bruſquer tous les devoirs : la nature peut faire un ſot, mais les femmes & la vanité font le Petit Maître. L'homme le plus admirable pour la plûpart des femmes, eſt celui qui n'a, ni aſſez de vertu, ni aſſez de bon ſens pour mériter la réputation d'homme eſtimable : ſoyez perſuadé qu'un homme à la mode parmi les femmes, parvient rarement à l'être chez les hommes : il ne faut qu'une folle pour mettre en vogue le ſot le plus accompli.

PEUPLE. Plus on accorde au Peuple, plus il demande, plus il devient fier.

Les Magiſtrats & les Généraux doivent mépriſer les diſcours du Peuple.

Tel

Tel eſt le naturel du Peuple ; ou il ſert en eſclave, ou il domine en tyran.

Les moindres revers abbatent les Peuples qui ſont accoutumés aux victoires.

La correction d'une mutinerie populaire, requiert des exemples & moyens commodes à l'état du tems, & à la diſpoſition de l'humeur du Pays.

La fermeté des Grands Hommes, impoſe facilement à la foibleſſe du Peuple.

Il y a des émotions populaires, qu'il ne ſeroit ni prudent ni humain de punir trop ſéverement.

Qui dit le Peuple, dit plus d'une choſe, c'eſt une vaſte expreſſion ; & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embraſſe, & juſqu'où elle s'étend. Il y a le Peuple qui eſt oppoſé aux Grands : c'eſt la Populace & la multitude : il y a le Peuple qui eſt oppoſé aux Sages, aux habiles & aux vertueux : ce ſont les Grands comme les petits.

Peuple Romain. Cauſes de ſa grandeur & de ſa décadence Les cauſes de la grandeur des Romains ſont l'amour de la liberté, du travail & de la Patrie, qu'on leur inſpiroit dès l'enfance ; la ſévérité de la diſcipline Militaire ; les diſſenſions inteſtines qui donnoient du reſſort aux eſprits, & qui ceſſoient tout-à-coup à la vue de l'ennemi ; cette conſtance après le malheur, qui ne déſeſperoit jamais de la République ; le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des Victoires ; l'honneur du Triomphe, ſujet d'émulation pour les Généraux ; la protection qu'ils accordoient aux Peuples révoltés contre leurs Rois ; la bonne politique de laiſſer aux vaincus leurs Dieux & leurs Coutumes ; celle de n'avoir jamais deux puiſſans ennemis ſur les bras & de tout ſouffrir de l'un, juſqu'à ce qu'ils euſſent anéanti l'autre.

Les cauſes de leur décadence ſont, l'aggrandiſſement même de l'Etat qui changea en guerres civiles les tumultes populaires ; les guerres éloignées, qui forçant les Citoyens à une trop longue abſence, leur faiſoient perdre inſenſiblement l'eſprit Républiquain : le droit de Bourgeoiſie accordé à tant de Nations,

& qui ne fit plus du Peuple Romain qu'une eſpece de monſtre à pluſieurs têtes ; la corruption introduite par le luxe de l'Aſie ; les Proſcriptions de Sylla qui avilirent l'eſprit de la Nation & la préparerent à l'eſclavage ; la néceſſité où les Romains ſe trouverent de ſouffrir des Maîtres lorſque leur liberté leur fût devenue à charge ; l'obligation où ils furent de changer de maximes en changeant de Gouvernement ; cette ſuite de Monſtres qui regnerent preſque ſans interruption depuis Tibere juſqu'à Nerva , & depuis Commode juſqu'à Conſtantin : enfin, la tranſlation & le partage de l'Empire qui périt d'abord en Occident par la puiſſance des Barbares, & qui après avoir langui pluſieurs ſiecles en Orient ſous des Empereurs imbecilles ou feroces, s'anéantit inſenſiblement, comme ces fleuves qui diſparoiſſent dans des ſables.

PEUR. Jamais d'un homme qui a Peur, on ne tire bon conſeil.

PHILOSOPHES. Les anciens Sages ont plutôt fait un monde, dont ils ont raiſonné en leur maniere, qu'ils n'ont compris celui que Dieu a fait. *Eccl.* 17.

La vraie Philoſophie apprend à bien faire, plutôt qu'à bien parler.

Bien loin de s'effrayer du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie. Elle convient à tout le monde ; la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes & à toutes les conditions : elle nous conſole du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais ſuccès, du déclin de nos forces : elle nous arme contre la pauvreté, la vieilleſſe, la maladie & la mort ; contre les ſots & les mauvais railleurs : elle nous fait vivre ſans une femme, ou nous fait ſupporter celle avec qui nous vivons.

Si on a dit que les Peuples ſeroient heureux quand ils auroient des Philoſophes pour Rois ; il eſt très vrai de dire que les Rois en ſont plus heureux, quand il y a beaucoup de leurs Sujets Philoſophes. *Voltaire.*

L'Eſprit de Philoſophie qui gagne de jour en jour, & qui fait tant de progrès, ſemble aſſurer la tranquillité touchant les diſputes qui s'élevoient à l'oc-

caſion des diverſes opinions des hommes. *Id.*

On peut réduire les élémens de la Philoſophie à quatre objets : l'eſpace, le tems, l'eſprit, la matiere. A l'eſpace, on doit rapporter la Géométrie : au tems, l'Aſtronomie & l'Hiſtoire : à l'eſprit, la Métaphyſique : à la matiere, la Phyſique : à l'eſprit & à la matiere réunis, c'eſt-à-dire à l'homme, les belles Lettres : aux goûts & aux beſoins de l'homme, les Arts.

Dans chacune de ces Sciences, les vrais principes d'où l'on doit partir, doivent être des faits ſimples & reconnus, qui n'en ſuppoſent point d'autres, & qu'on ne peut par conſéquent ni expliquer ni conteſter. Ainſi, en Phyſique les principes, ce ſont les phénomenes journaliers que l'obſervation découvre à tous les yeux. En Géométrie, les propriétés ſenſibles de l'étendue : en Méchanique, l'impénétrabilité des corps, ſource de leur action mutuelle.

La Philoſophie n'eſt point deſtinée à ſe perdre dans les propriétés générales de l'être & de la ſubſtance : dans des queſtions inutiles ſur des notions abſtraites dont la ſolution eſt inutile au progrès de nos connoiſſances : ainſi, par exemple, quoique le mouvement ſoit l'objet de la Méchanique, le Philoſophe apperçoit ſans peine que la queſtion obſcure ſur la nature du mouvement eſt entierement étrangere à cette Science. Il ſuppoſe donc l'exiſtence du mouvement tel que tous les hommes le conçoivent, il tire de cette ſuppoſition une foule de vérités utiles, & laiſſe bien loin derriere lui les Scholaſtiques s'épuiſer en vaines ſubtilités ſur le mouvement même. Dieu, l'Homme, & la Nature ; voilà les trois grands objets de l'étude de la Philoſophie. *Dallemb.*

Ce n'eſt guere de leur vivant que les grands Hommes ont changé la face des Sciences. On ne permet guere aux grands génies d'en ſavoir tant : on veut bien apprendre quelque choſe d'eux ſur un ſujet borné, mais on ne veut pas être obligé à reformer toutes ſes idées ſur les leurs. Notre Nation, ſinguliérement avide de nouveautés dans les matieres de goût, eſt au contraire en matiere de Science très attachée

aux opinions anciennes. C'eſt ainſi que les perſonnages illuſtres ſouvent trop au-deſſus de leur ſiecle, travaillent preſque toujours en pure perte pour leur ſiecle même. C'eſt aux âges, ſuivans qu'il eſt réſervé, de reconcilier le fruit de leurs lumieres: auſſi les Reſtaurateurs des Sciences ne jouiſſent-ils preſque jamais de toute la gloire qu'ils méritent; des hommes fort inférieurs la leur arrachent, parceque les grands Hommes ſe livrent à leur génie, & les Hommes médiocres à celui de leur Nation.

Le Génie fait les Philoſophes auſſi bien que les Poëtes, & le tems fait les Savans.

Certains Philoſophes ſcrutateurs de la Nature, ont été plus touchés de l'examen d'un inſecte que de toute l'Hiſtoire Grecque ou Romaine. En effet, un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'hiſtoires dans une ſeule réflexion d'une certaine eſpece: ils ont mépriſé auſſi cette eſpece de Philoſophie qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentimens de certains Philoſophes: on peut ſavoir l'Hiſtoire des penſées des hommes ſans penſer.

C'eſt une choſe qui doit nous faire comprendre les bornes de l'eſprit humain, quand on conſidere le nombre infini de Philoſophes, qui ſe ſont rompu la tête toute leur vie à chercher les raiſons de l'ordre du monde, dont les recherches n'ont abouti qu'à des imaginations ridicules, & d'en voir d'autres qui s'imaginent être fort ſavans, parcequ'ils ont reconnu que les autres ſont ignorans, mais qui ne reconnoiſſent pas qu'ils ſavent bien peu de choſe eux-mêmes. Cette conſideration nous conduit à l'intelligence de ces paroles de l'Eccléſiaſte: *Mundum tradidit diſputationi eorum, &c.* Il a livré le monde à leurs diſputes, ſans que l'homme puiſſe reconnoître les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement du monde juſqu'à la fin. *Nicole.*

Quand les Philoſophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils ſont plus incurables que le Peuple même, parcequ'ils s'entêtent également & du préjugé & des fauſſes raiſons dont ils le ſoutiennent. *Fontenelle.*

Toute la Philoſophie humaine n'a prétendu inſtruire les hommes qu'à marcher d'une maniere digne de l'homme, parcequ'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a deſtinés qu'à la jouiſſance des biens humains. Et ſes inſtructions ne laiſſent pas d'être utiles, en ce qu'elles détournent toujours les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de leur nature, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être qui eſt leur corps. Cependant comme les Pilоſophes même l'ont reconnu quelquefois, l'homme eſt toujours mépriſable s'il ne s'éleve au-deſſus de l'homme. Et c'eſt ce qu'on ne trouve point dans la Philoſophie humaine; ces objets qu'elle nous propoſe à contempler, les élémens, les aſtres & l'ordre des cieux, ſont moins que l'homme, parcequ'il eſt plus que tous les aſtres & que tous les corps. Il n'y a que la Religion Chrétienne, qui nous éleve véritablement au-deſſus de l'homme par ſa doctrine & par ſa fin. *Eſſ. Mor.*

L'Aurore de la véritable Philoſophie, ſe fit voir au commencement du XVII ſiecle. Les diſputes de Religion préparerent les eſprits, & la méthode parut pour la premiere fois avec toute ſa ſplendeur, dans les ouvrages de l'incomparable Deſcartes.

Certainement on ne peut méconnoître l'analyſe & la méthode qui diſtinguent la Philoſophie moderne, des Anciens; & même les Livres de raiſonnement, de ceux que les Grecs & les Latins ont écrits dans le même genre: ſouvent ils ſe ſont livrés à l'épanchement de leur imagination. Enfin, on peut dire que l'art de penſer dans toute la préciſion du langage & des idées, n'a commencé qu'avec le dix-ſeptieme ſiecle. Les Partiſans les plus déclarés des Anciens avouent que nous nous ſommes formés ſans leur ſecours dans la Dialectique, la Métaphyſique & la Phyſique. Dans la Phyſique même, notre ſuperiorité eſt le fruit du génie ſage de nos Philoſophes, qui ont ſu éviter l'écueil des ſyſtêmes ſi ordinaire aux Anciens. Toutes les Académies de l'Europe occupées du fond immenſe d'expériences, qui fait l'objet de leurs recherches, attendent

avec ſageſſe que le ſiecle ſoit arrivé de former un ſyſtême de la Nature.

En Philoſophie, plus on penſe plus on fait de progrès, & un homme dans le même-tems penſe beaucoup plus qu'un autre; mais pour les Sciences des faits, un homme ne lit dans un tems, que ce qu'un autre auroit pu lire.

La vraie Philoſophie eſt la mere nourrice des plaiſirs humains : en les rendant juſtes, elle les rend ſurs & purs : les moderant, elle les tient en haleine & en appétit; retranchant ceux qu'elle refuſe, elle nous aiguiſe envers ceux qu'elle nous laiſſe, & nous laiſſe abondamment tous ceux que veut nature....

C'eſt *Baroco* & *Baralipton* qui rendent leurs ſuppots ainſi crottés & enfumés; ce n'eſt pas elle, ils ne la connoiſſent que par oui-dire.

L'ame qui loge la Philoſophie, doit faire luire juſau-dehors ſon repos & ſon aiſe, doit former à ſon moule le port extérieur, & l'armer d'une contenance contente & débonnaire.

Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire & la ſanté, mais ſon office propre & particulier, c'eſt de ſavoir uſer de ces biens là reglément, & les ſavoir perdre conſtamment.

C'eſt grand cas, que les choſes en ſoient là en notre ſiecle, que la Philoſophie ſoit, juſqu'aux gens d'entendement, un nom vain & fantaſtique qui ſe trouve de nul uſage & de nul prix par opinion & par effet. Je crois que ces ergotiſmes en ſont cauſe qui ont ſaiſi ces avenues. On a grand tort de la peindre inacceſſible aux enfans, & d'un viſage renfroigné, ſourcilleux & terrible. *Montaigne.*

L'eſprit Philoſophique fait un progrès très conſiderable en France depuis quarante ans, & on ne ſauroit trop louer les véritables Savans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre Nation : Nous ſommes au tems, ſi je l'oſe dire, où il faut qu'un Poëte même ſoit Philoſophe. *Voltaire.*

On ne peut s'empêcher de déplorer le malheur de la Philoſophie humaine, quand on conſidere, qu'a-

près tout le progrès qu'elle ſe flatte d'avoir fait depuis un ſiecle, nous ſommes réduits à voir revivre les qualités occultes dans les ſyſtêmes des Philoſophes modernes, par l'attraction & les formes ſubſtantielles ou par les Monades. Ne ſeroit-ce point la ſuite des efforts que pluſieurs d'entr'eux ſemblent faire depuis quelque tems, pour ſe paſſer, s'ils le pouvoient, de l'Etre ſuprême dans l'explication de l'ordre qui regne dans l'Univers, comme s'ils vouloient diviniſer en quelque maniere la nature, nom auſſi vuide de ſens que celui de fortune; & la ſubſtituer à la ſeule cauſe réelle & univerſelle, dans laquelle réſide le véritable pouvoir, & à la ſeule force motrice, dont l'exiſtence & l'efficacité, ne peuvent être révoquées en doute. *Lettre de M. le Chanc. d'Agueſſau à M. Formey.*

La Philoſophie d'une infinité de gens, n'eſt autre choſe qu'une ſageſſe purement humaine qui prétend tirer de ſon propre fond ſes reſſources & ſes vertus; qui ne veut rien devoir à la Religion; qui la proſcrit même; qui ravit à l'homme la ſpiritualité de ſon ame pour ne lui laiſſer que des paſſions groſſiérés, & qui le dégrade & l'avilit ſous prétexte de le rendre heureux: mais au fond, qui ne voit que cette Philoſophie trompeuſe dément ſes maximes par ſes actions? En effet, elle déclame tout haut contre les richeſſes, & elle porte envie ſecrettement aux Riches: elle montre du mépris pour les dignités, & deſire de les obtenir: elle recommande aux hommes la ſociabilité, & elle cherche à perdre ſes rivaux: elle ſe dit l'organe de la vérité, & elle ſert d'inſtrument à la calomnie: elle vante ſa modeſtie & ſa modération, & ſe nourrit d'emportement & d'orgueil. Ses Sectateurs ſe montrent fiers & hardis la plume à la main, mais ils ſont bas & tremblans dans la conduite: ils n'ont rien d'aſſuré dans les principes, rien de conſolant dans la morale, point de regle pour le préſent, point d'objet pour l'avenir. Que nous font-ils enviſager dans ce point, oſerons-nous le dire? la matérialité de l'ame & l'eſpérance de ſa deſtruction; car aucun des Partiſans de cette monſtrueuſe Philoſophie, n'a oſé parler encore de certitude à cet égard. D'où il arrive

qu'aux approches de la mort, la plupart des incrédules, mal affermis dans leur doctrine, paſſent de l'incertitude au déſeſpoir, & que les plus courageux ſont ceux qui tombent alors dans un étourdiſſement ſtupide ou dans une morne inſenſibilité. *Diſcours à l'Académie Françoiſe*, 10 *Mars* 1760.

PHILOSOPHIQUE. (eſprit) Cet eſprit Philoſophique ſi à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien ſuppoſer, s'eſt répandu juſques dans les Belles-Lettres. On prétend même qu'il eſt nuiſible à leurs progrès, & il eſt difficile de ſe le diſſimuler: notre ſiecle porté à la combinaiſon & à l'analyſe, ſemble vouloir introduire les diſcuſſions froides & didactiques dans les choſes de ſentimens. Ce n'eſt pas que les paſſions & le goût n'aient une Logique qui leur appartient; mais cette Logique a des principes tout différens de la Logique ordinaire: ce ſont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'eſt de quoi une Philoſophie commune eſt peu capable. Il faut convenir que cet eſprit de diſcuſſion a contribué à affranchir notre Littérature de l'admiration aveugle des Anciens; il nous a appris à n'eſtimer en eux que les beautés que nous ſerions contraints d'admirer dans des Modernes; mais c'eſt peut être auſſi à la même ſource que nous devons, je ne ſais quelle Métaphyſique du cœur qui s'eſt emparée de nos Théâtres. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſques dans nos converſations, on y diſſerte, on n'y parle plus; & nos Sociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté: c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi nos Ouvrages d'eſprit ſont en général inférieurs à ceux du ſiecle précédent. *Dict. Enc.*

La Philoſophie eſt une choſe admirable, & qui peut être fort utile aux hommes; mais parcequ'elle les incommoderoit ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprès d'eux à regler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planettes & en meſurer les mouvemens, ou bien, ils la promenent ſur la terre pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Ils lui donnent volontiers leurs maux à conſiderer, mais non pas à guérir, & ils ont trou-

vé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas plus que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire en voyant des gens, qui pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes? *Fontenelle.*

PHYSIONOMIE. Ceux qui ont fait un art de la Phyſionomie, & qui ont donné des regles pour juger de l'humeur des Perſonnes ſur leurs viſages, ont eu plus d'égard aux traits & à quelque diſpoſition du corps qu'à tout l'air de la perſonne. Je laiſſe aux Philoſophes à décider ſi le mouvement des eſprits animaux dans les différentes paſſions qui agitent les hommes, contribue à former les traits du viſage, lorſque les chairs & les fibres en ſont tendres & pliables, ou ſi la même ſorte d'ames requiert la même ſorte d'habitation. Quoi qu'il en ſoit, je ne trouve rien de plus glorieux pour un homme que de donner, pour ainſi dire, le démenti à ſon viſage, & d'avoir le cœur bon, équitable & honnête, malgré tous les ſignes contraires que la Nature lui a imprimés ſur le front. C'eſt ce qui arrive ſouvent à ces perſonnes, qui au lieu de ſe chagriner de leur mauvaiſe mine, ou d'envier la Phyſionomie des autres, s'appliquent à cultiver leur eſprit, & à s'orner de beautés plus ſolides & à l'épreuve du tems. *Spect.*

PHYSIQUE. L'étude de la Phyſique, qui eſt celle de la nature, doit ſervir à augmenter en ceux qui s'y adonnent, l'admiration des ouvrages de Dieu en leur faiſant entrevoir des merveilles que l'ignorance ne connoît point, & à leur faire ſentir en même-tems combien toutes les recherches des hommes ſont incapables d'arriver juſqu'aux principes ſecrets des choſes dont ils ſont tous les jours témoins.

L'étude de cette Science roule ſur deux points qu'il ne faut point confondre; l'obſervation & l'expérience. L'obſervation moins recherchée ſe borne aux faits qu'elle a ſous les yeux, & à bien détailler les phénomenes que la nature nous préſente. L'expérience cherche à pénétrer la nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache.

La Phyſique des Anciens n'étoit ni auſſi déraiſonnable, ni auſſi bornée que le penſent ou que le

diſent quelques Ecrivains de nos jours. Les Ouvrages d'Hipocrate ſeul ſeroient ſuffiſans pour montrer l'eſprit qui conduiſoit alors les Philoſophes. Au lieu de ces ſyſtêmes, ſinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne pour les proſcrire enſuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés ; on y voit un ſyſtême d'obſervations, qui encore aujourd'hui ſert de baſe à l'art de guérir. Or il ſemble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les Anciens, de celui où la Phyſique étoit parmi eux : en premier lieu, parceque les Ouvrages d'Hipocrate ſont les monumens les plus conſiderables qui nous reſtent dans la Phyſique ancienne ; en ſecond lieu, parceque la Médecine étant la partie la plus eſſentielle & la plus intéreſſante de la Phyſique, on peut toujours juger avec aſſez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là eſt cultivée.

L'eſprit de la Phyſique expérimentale qui conſiſte à reconnoître les principes de la nature par la voie de l'expérience, & que Bacon & Deſcartes ont introduit, s'eſt étendu inſenſiblement. L'Académie de Florence, Boyle, Mariotte, & après eux pluſieurs autres ont fait un grand nombre d'expériences avec ſuccès. Les Académies ont ſaiſi avec empreſſement cette maniere de philoſopher. Les Univerſités plus lentes, parcequ'elles étoient déja toutes formées lors de la Phyſique expérimentale, ſuivirent long-tems encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Phyſique de Deſcartes, ſucceda dans les Ecoles à celle d'Ariſtote. Enfin Newton montra le premier ce que ſes prédéceſſeurs n'avoient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la Géométrie dans la Phyſique, & de former en réuniſſant l'expérience au calcul une ſcience exacte, profonde, lumineuſe & nouvelle : auſſi grand par ſes expériences d'optique que par ſon Syſtême du monde, il ouvrit une carriere immenſe. L'Angleterre ſaiſit ſes vues, la Société Royale les regarda comme ſiennes ; les Académies de France s'y prêterent plus lentement. La lumiere a enfin prévalu : la génération ennemie de ces grands Hommes, s'eſt éteinte ou eſt demeurée

muette. Une génération nouvelle s'eſt élevée qui achevera la révolution ; car quand les fondemens d'une révolution ſont jettés, c'eſt preſque toujours dans la génération ſuivante que la révolution s'acheve ; rarement en deçà, parceque les obſtacles périſſent plutôt que de céder ; rarement au-delà, parceque les barrieres une fois franches, l'eſprit humain prend un eſſor rapide juſqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obſtacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-tems.

En étudiant la nature, un Phyſicien trouve des reſſources agréables & utiles dans des tems & dans des lieux où il eſt privé de la ſociété : il trouve par-tout l'objet de ſes recherches & de ſes amuſemens, la campagne, la Ville, les Elémens, les Saiſons ; ce qui reſpire, ce qui vegete, ce qui nait, ce qui perit. Tout lui offre de quoi méditer, de quoi s'inſtruire, de quoi profiter. Il a l'avantage ſur les autres hommes, de ne point ſe livrer comme eux à de frivoles eſpérances, à de vaines terreurs ou à de vaines ſuperſtitions, & d'admirer des phenomenes ou des êtres que le vulgaire ne voit qu'avec émotion : bien plus, il a la ſatisfaction de pouvoir tourner au profit de la ſociété des découvertes dont il aura pris connoiſſance, ou qu'il aura faites lui-même.

PIRRHONISME (le) eſt une eſpece de maladie épidémique qui s'eſt emparée de nos prétendus eſprits forts. Ceux qui en ſont atteints font gloire de ne rien ſavoir, ſe piquent de ne rien croire, mettent leur félicité dans une éternelle incertitude qu'ils voudroient inſpirer à tout le monde, mais dont ils exceptent pourtant, ſelon l'apparence, l'opinion que l'on doit avoir de leur mérite. Tous leurs talens ne s'emploient qu'à les maintenir dans un état qui leur paroit heureux : comme toute vérité leur nuit, ils ne cherchent qu'à tout abattre, chicanant également le témoignage de nos ſens & l'évidence de nos idées : ils attiſent ſoigneuſement le feu des diſputes qui regnent entre les Matérialiſtes, les Idéaliſtes, & les Partiſans de l'Optimiſme, pour delà retomber mieux dans leur concluſion favorite qui veut que tout ſoit également incertain : il eſt vrai qu'à les entendre parler ſans ceſſe en termes magnifiques du progrès que les ſciences ont fait

de nos jours, on les croiroit fort zélés pour elles, mais défions-nous de leur langage. Ces Meſſieurs ſongent bien plus à détruire qu'à édifier ; & la grande eſpérance qui les flatte, c'eſt que les nouvelles découvertes, en ébranlant ce qu'ils appellent préjugés, opinions, ſyſtêmes, renverſeront enfin juſqu'au fondement de la morale, & ruineront tous les principes de la morale : au reſte, ces raiſonneurs ne ſont pas de l'ordre des fous mélancoliques, ce ſont des malades qui ont un délire gai, qui ſiflent même leurs Médecins, & qui ne font que plaiſanter ſur les peines inutiles qu'on ſe donne pour les guérir, en cela même plus incurables & plus dignes de pitié. *Bourlier.*

PLAIRE. Il n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine de Plaire aux gens : pour en venir à bout, il faut de l'adreſſe & du bonheur, ſur-tout lorſqu'on ne veut point employer la flatterie.

Les Maîtres ſont comme les Maîtreſſes ; quelques ſervices que vous leur ayez rendus, ils ceſſent de vous aimer quand vous ceſſez de leur Plaire.

Le moyen de Plaire, ce n'eſt point de faire ſentir la ſupériorité, c'eſt de la cacher.

L'art de Plaire dans le commerce du monde, demande plus de bonnes qualités qu'on ne penſe, il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit ; car il y a des gens qui ſont incommodes & dégoutans avec beaucoup de mérite : il eſt des vertus haïſſables, pour ainſi dire, parcequ'elles ſont accompagnées de manieres rudes & ſauvages, & l'on eſtime ſouvent ceux que l'on n'aime pas. Combien en voit-on qui font beaucoup de bruit par leur ſavoir ou par leur capacité, qui rebutent & fatiguent tous ceux qui les environnent.

L'envie de Plaire eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté. *Voltaire.*

Le talent de Plaire eſt, de tous les talens, le plus déſiré, le plus agréable, le plus indéfiniſſable : il emploie les vertus, les graces, les ridicules, il fait valoir le mérite, ou y ſupplée. La nature le donne, l'amour propre le cultive, la ſageſſe même ne le néglige pas.

PLAISANT & PLAISANTERIE. Il n'eſt pas ordinaire que celui qui fait rire, ſe faſſe eſtimer.

Il ne faut jamais hazarder la Plaiſanterie, même la plus douce & la plus permiſe, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'eſprit.

Rien ne plaît davantage que ceux qui plaiſantent de bonne grace, & qui ſavent badiner ingénieuſement ſans bleſſer perſonner par leurs bons mots : on les préfere volontiers à ces eſprits importans, qui toujours enfoncés dans les plus hautes matieres, & pleins de leurs propres penſées, ne ſortent jamais d'une certaine gravité importune qui glace les compagnies les plus enjouées, mais il faut avoir l'eſprit infiniment fin pour cela, & il faut prendre garde de ne rien dire de fade, de peur que ceux qui rient tout haut des Plaiſanteries ne rient tout bas de celui qui les dit.

PLAISIR. Il n'y a Plaiſir ni volupté mondaine, dit un Ancien Auteur, tant grande ſoit-elle, qu'à la longue ne nous vienne à dédain & contre-cœur.

La plus néceſſaire diſpoſition pour goûter les plaiſirs eſt de ſavoir s'en paſſer.

Les plaiſirs du monde ſont trompeurs, ils promettent plus qu'ils ne donnent : ils nous inquietent dans leurs recherches, ne nous ſatisfont point dans leur poſſeſſion, & nous déſeſperent dans leur perte.

Les plus grands Plaiſirs ſont ordinairement ſuivis d'un chagrin qui les trouble ou d'un dépit qui les finit.

Les Plaiſirs qui viennent des foibleſſes du cœur troublent le repos de la vie, gâtent le goût, & rendent inſipides tous les Plaiſirs ſimples : il faut ménager ſes goûts, nous ne tenons à la vie que par eux. C'eſt l'innocence qui les conſerve : c'eſt le déréglement qui les corrompt.

Dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux Plaiſirs vifs, on devient inſenſible aux Plaiſirs modérés. Les Plaiſirs vifs, comme ceux de l'amour, préparent l'ennui & le dégoût : ils ſont à redouter pour les jeunes perſonnes, qui réſiſtent moins à ce qu'elles ſentent. Les plaiſirs innocens ſont d'un meilleur uſage, ils ſont toujours prêts : ils ſont bienfaiſans : ils ne ſe font point achetter trop cher.

Le fond de notre être eſt l'amour du Plaiſir, il n'y

a que le ſentiment ou l'eſpérance de ce Plaiſir qui nous rende la vie précieuſe ou ſupportable : nous ne ſaurions arrêter en nous ce mouvement invincible pour le Plaiſir, à moins que nous ne nous efforcions à le réprimer par les vues de Religion & de la raiſon. *La Motte.*

On ne définit point le Plaiſir, on le ſent : ſon empire eſt le plus abſolu : vouloir s'y ſouſtraire abſolument, c'eſt une chimere : lui obéir en eſclave, c'eſt ſe dégrader. Malheur à ceux qui par le mot de Plaiſir n'imaginent que ceux des ſens : ils les menent loin & ne les ſatisfont jamais pleinement. Les hommes n'entendent point leurs intérêts en ne ſe faiſant pas ſur les Plaiſirs, des principes plus certains : faute de connoître les plaiſirs de l'ame qui durent, ils courent après des Plaiſirs paſſagers, qui ne dépendent pas d'eux & qui finiſſent préciſément dans le tems qu'ils en auroient le plus de beſoin pour adoucir l'amertume de leur vie. Il n'y a que l'étude, les connoiſſances, les réflexions, qui élevent les hommes à l'heureux état de goûter des Plaiſirs parfaits. Pour peu qu'on connoiſſe ſes ſemblables, on s'apperçoit que la gaieté, la bonne humeur, les douceurs de la vie finiſſent avec ce qu'on appelle les Plaiſirs. A quelque différence près, les hommes ſont touchés des mêmes choſes : le Plaiſir n'eſt étranger qu'à ceux qui n'ont jamais ſû qu'il exiſtat : les Livres ſont à l'ame ce que la nourriture eſt au corps. La vue des belles choſes, l'admiration qu'elles excitent, les réflexions qu'elles produiſent, les connoiſſances qu'elles donnent, la ſenſibilité qu'elles cauſent, les découvertes qu'on y ajoute, deviennent des ſources intariſſables de Plaiſirs. L'eſprit eſt en quelque ſorte infini : il ne s'uſe pas, il ſe perfectionne par l'uſage qu'on en fait. Les hommes ſeront toujours plus inſenſés que méchans. Par vanité ils ſe croient indépendans des ſens, & quand il s'agit de Plaiſirs, ils ne ſont que terreſtres, groſſiers & matériels. *Conſ. de l'amitié.*

Les Plaiſirs publics cachent ou préparent ſouvent à la Cour des déſaſtres particuliers. *Voltaire.*

Tel eſt le ſort de la condition humaine, qu'il faut preſque toujours renoncer aux Plaiſirs pour éviter les

maux qui en ſont la ſuite ordinaire. *Dallemb.*

Les gens d'eſprit n'ont point plus de Plaiſirs qu'il ne leur en faut, parcequ'ils ſont trop délicats : il eſt vrai que la délicateſſe eſt digne des hommes : elle n'eſt produite que par les bonnes qualités de l'eſprit & du cœur : on ſe ſait bon gré d'en avoir. Cependant la délicateſſe diminue le nombre des Plaiſirs, & elle eſt cauſe qu'on les ſert moins vivement. *Fontenelle.*

Les Plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe ; il ne faut que les effleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes, ſur leſquelles on eſt obligé de courir légerement ſans y arrêter jamais le pied. Les choſes du monde les plus agréables, ſont dans le fond ſi minces qu'elles ne toucheroient pas beaucoup ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe. *Id.*

Lorſque le Plaiſir fait le but principal de la vie, il ne peut que produire des monſtres qui s'abandonnent à la recherche de tous les divertiſſemens, capables d'étouffer les lumieres & les ſemences de la vertu, pour ſubſtituer à leur place une foule de penſées extravagantes & criminelles : delà vient qu'un homme adonné au Plaiſir n'a pas un moment de relâche d'abord qu'il eſt éloigné de l'objet de ſa paſſion, il ne connoît ni le Plaiſir qu'on goûte à réfléchir la nuit ſur un jour bien employé, ni la joie du cœur, après avoir dormi profondément : comme il eſt tout occupé de ſes Plaiſirs, il n'a jamais le tems de rendre ſervice à ſes meilleurs amis : ce n'eſt pas qu'il n'ait une certaine complaiſance & des manieres aiſées, dont il s'eſt formé l'habitude par un long uſage du monde ; mais dites lui vos beſoins, vos inquiétudes & vos embarras, vous l'y trouverez inſenſible : il n'a de l'empreſſement que pour ſatisfaire ſes deſirs brutaux. Le Plaiſir eſt comme une belle qui vous aborde d'un air riant avec les yeux pleins de feu & une grace admirable, mais qui ſe retire tout en déſordre, honteuſe & convaincue de ſon imperfection. Le Plaiſir fait la honte de notre jeuneſſe & l'ignominie de notre âge avancé. *Spect.*

Les grands Plaiſirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heu-

res, par l'induſtrie avec laquelle ils ſavent diſtribuer le tems & le mettre à profit. *Font.*

L'amour du Plaiſir doit avoir ſes bornes : malheureuſement on exige dans le monde qu'on ſe faſſe un devoir de ſes Plaiſirs : il vous dira qu'on doit les ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit. Cependant les paſſions ſe réduiſent à l'amour effrené du Plaiſir. Un homme qui a des ſentimens eſt bien-tôt convaicu que les Plaiſirs, ſi vantés par les jeunes voluptueux, ſont vains & ſuperficiels ; que la ſuite de la débauche eſt cruelle, & que la honte qui l'accompagne n'eſt pas toujours le ſeul malheur où elle nous plonge. *Amuſ. Philoſ.*

Plaisirs de la vie champêtre. Ces ſortes de Plaiſirs ſi ſimples, ſi peu aprêtés, qu'on ne goûte que dans la ſolitude, ne peuvent guere être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de ſe voir & de ſe reconnoître : il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec ſoi quand on vit avec ſoi. *Fontenelle.*

PLUTARQUE ET SENEQUE. *Jugement de Montaigne de ces deux Auteurs.*

Plutarque eſt plus uniforme & plus conſtant ; Seneque plus ondoyant & divers. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accomodables à la ſociété civile : l'autre les a Stoïques & Epicuriennes, plus eſloignées de l'uſage commun, mais ſelon moi plus commodes en particulier & plus fermes. Seneque eſt plein de pointes & de ſaillies ; Plutarque, de choſes : celui-là vous eſchauffe plus & vous émeut ; cettui-ci vous contente davantage & vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pouſſe. *Montaigne.*

Seneque nous a débité une Morale auſtere, & fort vanté le mépris des richeſſes. Mais on peut comparer ce Philoſophe ſententieux au Rat hypocrite, qui prêche la mortification dans un fromage de Hollande, ou à la Fourmi qui fait l'éloge de l'abſtinence montée ſur un tas de grain. Ne devroit-on pas le regarder comme un Charlatan, ou plutôt ne devroit-on pas mépriſer un homme qui conſeilloit la ſobriété la bouche

che pleine, & la pauvreté tandis que ſes coffres regorgeoient de richeſſes. *Desforg.*

Qui le croiroit ? ce Stoïque effronté,
Avec un million de rente,
Au milieu d'une Cour délicate & brillante,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.

Du Cerceau.

POEME EPIQUE. Le Poème Epique, regardé en lui-même, eſt un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action ſoit ſimple ou complexe, qu'elle s'achevé dans un mois ou dans une année; que la ſcene ſoit fixée dans un ſeul endroit comme dans l'Iliade; que le Héros voyage de mers en mers comme dans l'Odyſſée; qu'il ſoit heureux ou infortuné; furieux comme Achille, ou pieux comme Enée; qu'il y ait un principal Perſonnage ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis perdu de Milton: il n'importe, le Poème ſera toujours un Poème Epique, un Poème Héroïque, mais le point de la queſtion & la difficulté, eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles different. Un Poème Epique doit par-tout être fondé ſur le jugement & embelli par l'imagination: ce qui appartient au bon ſens appartient également à toutes les Nations du monde. Tous vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par dégrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas d'avantures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont la foibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune: il faudra ſur-tout que cette action ſoit intéreſſante, car tous les cœurs veulent être remués; & un Poème, parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, ſeroit inſipides en tout tems & en tout Pays. Elle doit être entiere, parcequ'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatis-

fait, s'il ne reçoit une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales regles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres, mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte; la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume & de cet inſtinct, qu'on appelle goût; voilà ſurquoi il y a mille opinions, & point de regles générales.

Il y a, à la vérité, des beautés de goût, qui plaiſent également à toutes les Nations, ſur-tout depuis qu'on a pris les Anciens pour modeles; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque Peuple introduiſent dans chaque Pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes le caractere de leur Pays, à travers l'imitation de l'antique: leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & meuris par le même ſoleil; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit des goûts, des couleurs & des formes différentes. Vous reconnoîtrez un Italien, un François, un Anglois, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manieres.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres. En un mot cette différence entre le goût des Nations eſt telle, que ce qui eſt regardé comme un très bel endroit d'un Ouvrage chez une Nation, eſt regardé comme inſipide ou même comme quelque choſe de choquant chez une autre. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des Arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire. Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement beau chez les Anciens: nous devons nous prêter à ce qui étoit beau dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce ſeroit s'égarer étrangement que de les vouloir ſuivre par-tout à la piſte. Une infinité d'Arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes. *Volt.*

On a accuſé long-tems notre Langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poéſie Epique. Il eſt vrai que le Latin & le Grec ſont des Langues plus Poétiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne. Il faut avouer auſſi, qu'il eſt plus difficile à un François qu'à un autre de faire un Poème Epique, mais ce n'eſt ni à cauſe de la ſécheresſe prétendue de notre Langue, ni à cauſe de la difficulté de la rime. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les Nations polies, la nôtre eſt la moins Poétique. Les Ouvrages en vers qui ſont le plus à la mode en François, ſont les Pieces de Théâtre, leſquelles ſe font encore bien mieux gouter à la repréſentation. Or ces Pieces doivent être écrites d'un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. Deſpréaux n'a jamais traité que des ſujets didactiques qui demandent de la ſimplicité : on ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers comme de ceux de Racine, & lorſque Deſpréaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Deſpréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéſie Françoiſe à une marche trop uniforme. L'eſprit Géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des Belles Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie. Notre Nation, regardée comme ſi legere par des Etrangers qui ne jugent de nous que par nos petits Maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains; on cherche le vrai en tout, on préfere l'Hiſtoire au Roman; inſenſiblement il s'eſt formé un goût général qui nous rend froids pour les imaginations qui ſervent de ſoutien à l'épopée. *Id.*

C'eſt ſur la nature de l'homme, plutôt que ſur l'ouvrage d'un Poète en particulier, quelque célebre qu'il ſoit, qu'il faut établir quel doit être dans un Poème le tempérammenet du vrai-ſemblable & du merveilleux, & preſcrire les véritables bornes de l'un & de l'autre. L'homme n'eſt touché que de ce qu'il croit : un Poète ne lui doit donc propoſer que des choſes qu'il puiſſe croire & qui aient du moins l'ap-

parence de la vérité. L'homme n'admire que ce qu'il trouve extraordinaire : le Poète ne lui doit donc propoſer que des choſes qui ſoient hors de l'ordre commun, & pour concilier ces deux principes qui paroiſſent ſi oppoſés, il doit donner au merveilleux les couleurs de la vérité par des préparations ſi vrai-ſemblables, que les prodiges mêmes, dont il veut frapper l'eſprit en paroiſſent comme des ſuites naturelles : il doit proportionner les préparations à la ſingularité des évenemens, afin de leur donner tout enſemble de quoi ſurprendre & de quoi ſe faire croire.

Cependant il entre bien de l'arbitraire dans ce principe. Les mœurs, les opinions des Peuples ſont différentes ; & ces mœurs, ces opinions fondent pour eux un merveilleux & des vrai-ſemblances différentes : ainſi un Poëme pourroit être excellent dans un Pays, qui feroit pitié ailleurs, parceque des choſes réputées grandes en ce pays-là, ſeroient jugées petites dans un autre. Le point eſt de ſentir au juſte juſqu'où l'on peut compter ſur la crédulité de ſes Lecteurs. *La Mot.*

Un des plus grands défauts qu'on doit éviter dans les Poëmes François, c'eſt la longueur. Les Poètes qui ont voulu courir une carriere auſſi longue que celle d'Homere & de Virgile l'ont mal entendu. C'eſt de cette émulation imprudente que ſont nés la Pucelle, Clovis, S. Louis, Poëmes allongés, dont on ne ſauroit achever la lecture qu'en ſe roidiſſant contre l'ennui, & que l'on n'eſt jamais tenté de relire. Les Auteurs de ces Poëmes ne leur auroient pas donné cette étendue s'ils avoient fait attention à deux choſes ; l'une, que les vers François veulent être extrêmement ſoignés ; qu'ils ne ſouffrent rien de forcé ni de languiſſant ; que tout difficiles qu'ils ſont, le Lecteur ne tient compte de la difficulté de les bien faire, qu'autant qu'elle eſt ſurmontée, & que parconſéquent, il eſt téméraire de ſe mettre hors d'état de ſuffire à cette élégance exacte & continue que les vers exigent, en ſe chargeant d'une matiere trop vaſte.

Une autre raiſon qui auroit dû engager les Poètes héroïques à reduire leurs Poëmes, c'eſt la cadence trop uniforme de nos vers : elle eſt agréable un certain

tems ; mais à la longue elle fatigue. Douze mille vers fuſſent-ils excellens ne le paroîtroient pas, s'ils étoient lus tout de ſuite : il faut donc ſe garder d'en raſſaſier les Lecteurs.

Ce qu'il doit y avoir de plus clair dans un ouvrage, c'eſt le deſſein, & ſur-tout dans un Ouvrage où l'on ſe propoſe l'inſtruction générale comme dans un Poême épique. L'art de l'Auteur eſt d'écarter tout ce qui peut rendre ſon deſſein équivoque ; autrement il ne ſauroit faire ce plaiſir d'unité, qui vient de ce qu'on rapporte naturellement toutes les parties à un tout, qu'on en approuve les proportions, & qu'on admire l'intelligence de l'Ouvrier qui n'a rien fait au haſard, & qui ſemble avoir conçu ſon Ouvrage tout à la fois. Il faut donc que le deſſein ſoit frappant, qu'un eſprit même médiocre ne puiſſe s'y méprendre, & que tout le monde s'accorde à ſentir là-deſſus la même choſe. *Id.*

POESIE. Origine & nature de la Poéſie. Si l'on veut remonter juſqu'à la premiere origine de la Poéſie, on ne peut douter qu'elle ne prenne ſa ſource dans le fond de la nature humaine, & qu'elle n'ait été d'abord comme le cri & l'expreſſion du cœur de l'homme ravi, extaſié, tranſporté hors de lui-même à la vue de l'objet ſeul digne d'être aimé, & ſeul capable de le rendre heureux. Fortement occupé de cet objet, qui faiſoit en même-tems ſa gloire & ſa joie, il étoit naturel qu'il s'empreſſât d'en publier la grandeur bienfaiſante, & que ne pouvant renfermer en lui-même ſes ſentimens, il empruntât le ſecours de la voix ; que la voix n'expliquant pas aſſez fortement tout ce qu'il ſentoit, il en ſoutînt & relevât la foibleſſe par le ſon des inſtrumens, tels que furent d'abord les cymbales, les harpes que les mains touchoient & faiſoient retentir avec bruit ; qu'il leur aſſociât même les pieds, afin qu'à leur maniere ils exprimaſſent par leur mouvement, & par une cadence nombreuſe les tranſports qui l'agitoient. Quand ces ſons confus & inarticulés deviennent clairs & diſtincts, & forment des paroles qui portent des idées nettes, des ſentimens dont l'ame eſt pénétrée, alors

elle dédaigne le langage commun & vulgaire. Un ſtyle ordinaire & familier, lui paroît trop rampant & trop bas; elle s'éleve au grand & au ſublime pour atteindre à la grandeur & à la beauté de l'objet qui la charme. Elle cherche les penſées & les expreſſions les plus nobles : elle accumule les figures les plus hardies; elle multiplie les comparaiſons & les images les plus vives; elle parcourt la nature, en épuiſe les richeſſes pour peindre ce qu'elle ſent, & pour en donner une haute idée; & elle ſe plaît à imprimer à ſes paroles le nombre, la meſure, & la cadence qu'elle avoit marquées par les geſtes de ſes mains en jouant des inſtrumens, & par le treſſaillement des pieds en danſant. C'eſt là proprement l'origine de la Poéſie; c'eſt ce qui en forme le fond & l'eſſence; c'eſt de-là que partent l'enthouſiaſme des Poètes, la fécondité de l'invention, la nobleſſe des idées & des ſentimens, les ſaillies de l'imagination, la magnificence & la hardieſſe des termes; l'amour du grand, du ſublime, du merveilleux : c'eſt de-là que par une ſuite néceſſaire naît l'harmonie des vers, la chute des rimes, la recherche des ornemens, le penchant à répandre par-tout des graces, de l'agrément & des charmes.

Il eſt aiſé de reconnoître tous ces caracteres de la Poéſie, ſi on remonte aux premiers tems où elle étoit pure & ſans mélange, & ſi l'on examine les plus anciennes Pieces que nous ayons en ce genre, tel qu'eſt le célebre Cantique de Moyſe ſur le paſſage de la Mer rouge. On doit conclure de tout ceci, que le véritable uſage de la Poéſie appartient à la Religion, qui ſeule propoſe à l'homme ſon véritable bien, & qui ne le lui montre que dans Dieu; auſſi n'étoit-elle chez le Peuple Juif conſacrée qu'à la Religion. Elle ne s'occupoit qu'à chanter les louanges du Créateur; qu'à relever ſes divins attributs; qu'à célebrer ſes bienfaits : c'eſt ce qui a fait même chez les anciens Peuples idolâtres la premiere matiere de leurs vers, tels que ſont les Hymnes qu'on chantoit pendant les ſacrifices & dans les feſtins qui en étoient la ſuite, tels que ſont les Odes de Pindare & des autres Poètes Lyriques, telle qu'eſt la Théologie d'Heſiode. Des

Dieux, la Poéſie deſcendit peu à peu aux demi Dieux, aux Héros, aux Fondateurs des Villes, aux Libérateurs de la Patrie, & elle s'étendit à tous ceux qu'on regardoit comme les Auteurs de la félicité publique & comme des génies tutélaires. Comme les hommes furent bientôt entierement plongés dans leurs ſens, qu'ils y faiſoient conſiſter tout leur bonheur, & qu'ils ſe livroient ſans meſure au plaiſir de la bonne chere & aux attraits de l'amour charnel, ils ſe repréſenterent leurs Dieux comme paſſant leur vie dans les feſtins & dans la volupté, ils leur attribuerent les vices qui en ſont les ſuites ordinaires. Ce principe de leur Théologie les conduiſit bientôt à ſe faire un devoir de Religion de conſacrer par des ſacrifices ſolemnels & par des fêtes publiques toutes ces paſſions & tous ces déſordres qu'ils ſuppoſoient dans leurs Dieux, & ils s'y porterent par le plaiſir ſecret de voir retracer dans de ſi reſpectables modeles l'image de leurs propres paſſions, & d'avoir pour fauteurs & complices de leurs débauches, les Dieux mêmes qu'ils adoroient. *Rollin.*

La Poéſie eſt quelque choſe de ſingulier. Il faudroit la définir, l'art qui par le diſcours en vers, imite la nature avec choix & avec un deſſein ſenſible de donner certaines idées ou d'exciter certains ſentimens. Par le diſcours, je diſtingue la Poéſie de la Peinture & de quelques autres Arts : par le diſcours en vers, je la diſtingue de l'Eloquence qui imite auſſi la nature : par le choix, je détermine ſon agrément, & par le deſſein, je détermine ſa juſteſſe. *La Motte.*

La Poéſie demande un génie particulier qui ne s'accommode pas trop avec le bon ſens. Tantôt c'eſt le langage des Dieux, tantôt c'eſt le langage des Foux, rarement celui des gens ſenſés; elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choſes; & il n'y a que cette réalité qui ſatisfaſſe un entendement bien ſain. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe d'agréable à bien faire des vers : mais il faut que nous ſoyons maîtres de notre génie, autrement l'eſprit eſt poſſedé de je ne ſais quoi d'é-

tranger, qui ne lui permet pas de diſpoſer facilement de lui-même. Il faut être ſot; diſent les Eſpagnols, pour ne pas faire deux vers : il faut être fou pour en faire quatre. A la vérité, ſi tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux Ouvrages, dont la lecture nous donne un plaiſir fort délicat; mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poètes de profeſſion. D'ailleurs, ceux qui ſont capables de ces grandes productions, ne réſiſteront pas à la force de leur génie pour ce que je dis. Il faut qu'il y ait d'excellens Poètes pour notre plaiſir, comme de grands Mathématiciens pour notre utilité. *S. Evr.*

Il faut de l'enthouſiaſme pour la Poéſie, & même ſelon quelques-uns un enthouſiaſme involontaire, qui ſaiſiſſe le Poète, une fureur divine qui l'agite & non une ſimple volonté de faire des vers, que certaines gens ont exécutée, parcequ'ils avoient beaucoup d'eſprit, mais il faut en même-tems une raiſon qui préſide à tout l'Ouvrage, qui ſoit aſſez éclairée pour ſavoir juſqu'où elle peut lâcher la main à l'enthouſiaſme, & aſſez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poète : il ſe forme des deux contraires heureuſement unis dans un certain point. *Fontenelle.*

Cet art demande beaucoup d'imagination. Les beautés les plus fréquentes des Poètes conſiſtent en des images vives & détaillées, au lieu que les raiſonnemens y ſont rares, & preſque toujours ſuperficiels. Ils ont laiſſé le dogmatique aux Philoſophes, & ils s'en ſont tenus à l'imitation, contens de l'avantage de plaire, tandis que les autres aſpiroient à l'honneur d'inſtruire. *Voyez Enthouſiaſme.*

C'eſt renoncer aux idées claires & diſtinctes, que de donner ſérieuſement le nom de Poéſie à la Proſe poétique, telle que celle du Telemaque ou de quelqu'autre ouvrage de ce genre. Point de Poéſie ſans meſure; comme ſans meſure point de Muſique : l'invention, les images, les figures hardies ne la caractériſent point, parceque tout cela convient également à l'Eloquence, que nous devons diſtinguer eſ-

ſentiellement de la Poéſie : mais lorſque tout cela ſe trouve joint, je ne dis pas à la rime, qui n'eſt pas un ornement eſſentiel lorſque nous aurons inventé une nouvelle façon de verſifier, mais à une meſure harmonieuſe de ſyllabes & à une cadence réguliere, c'eſt là ce qu'on doit appeller proprement de la Poéſie : d'ailleurs, la ſuperiorité des vers ſur la Proſe ſe fait ſentir à tout le monde ſur-tout dans les Tragédies ; & cette ſuperiorité n'eſt pas moins réelle dans les Comédies, où une heureuſe verſification donne toujours de la vivacité & de l'agrément à des choſes qui paroîtroient ſouvent froides & communes ſi elles étoient exprimées en Proſe ; & en effet, dans les Ouvrages deſtinés pour l'émotion & le plaiſir de l'ame, le langage proſaïque eſt trop froid & trop vulgaire : la verſification a bien plus de pouvoir & de force, & il faut convenir en général que dans les Ouvrages d'imagination la verſification a une grande ſupériorité ſur la proſe. *Des Font.*

L'eſſence de la Poéſie eſt dans l'enthouſiaſme ; il eſt l'effet naturel des paſſions humaines. Ceux qui ſont nés avec ce qu'on appelle le génie ſavent imiter ce langage rapide des paſſions : la vivacité qui les tranſporte comme hors d'eux-mêmes leur inſpire alors de ſublimes penſées, & des expreſſions nobles & hardies. Les vers qui ſont le fruit de cet enthouſiaſme, ont une beauté dont celle de la proſe n'approche jamais ; & quand on les lit, on ſe ſent échauffé du même feu qui échauffoit le Poète quand ils les compoſoit.

Quiconque juge d'un Poète ſans en ſavoir la langue, en juge ſans le bien connoître. Un Poète enchante par l'harmonie des vers & l'arrangement des mots : il faut donc l'entendre parler lui même : quand il nous parle par interprête, ce n'eſt plus lui que nous entendons : une traduction en proſe ne peut rendre qu'imparfaitement un bon Poète.

On peut faire le ſot par-tout ailleurs, mais non en la Poéſie : plût à Dieu que cette ſentence ſe trouvât au front des Boutiques de tous nos jugemens imprimeurs pour en défendre l'entrée à tant de verſifica-

teurs. La Poéſie médiocre qui s'arrête entre deux eſt dédaignée, ſans honneur & ſans prix. *Montaigne.*

Ce n'eſt pas grande imperfection que de mal faire des vers, mais c'eſt imperfection de n'avoir pas ſenti combien ils étoient indignes de la gloire de ſon nom. *Id.*

C'eſt mon gibier que la Poéſie, je l'aime d'une particuliere inclination : me ſemble que la ſentence preſſée aux pieds nombreux de la Poéſie, s'eſlance bien plus bruſquement, & me fiert (*me frappe*) d'une plus vive ſecouſſe. *Id.*

Qu'on ne croie point connoître les Poëtes par les traductions : ce ſeroit vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage & en gâtent les beautés. *Voltaire.*

Le véritable éloge d'un Poëte, c'eſt qu'on retienne ſes vers. *Id.*

POETES. On doit diſtinguer exactement l'orgueil d'un Auteur, de la juſtice qu'il lui eſt permis de ſe rendre à lui-même. L'orgueil d'un Poëte, par exemple, conſiſte en deux choſes : à ſe faire une trop haute idée de ſon art, & à s'exagerer le mérite & la perfection de ſes propres ouvrages. L'exemple de ces deux excès n'eſt que trop ordinaire. La plûpart des Poëtes s'imaginent que la Poéſie eſt le plus grand don du Ciel ; ils ſe regardent comme des hommes divins, à qui appartiennent par préférence toute la beauté, tout le feu, & toute la ſublimité de l'eſprit : ils mettent les autres Arts dans une ſubordination injurieuſe, & il croient même que les Sciences ne demandent que de la mémoire avec un jugement ordinaire. Ils font plus, & dans la Poéſie même, c'eſt au genre qu'ils ont choiſi, qu'ils donnent toujours la primauté. Le Poëte Epique, ſoutient que le Poëme héroïque eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain : le Tragique & le Comique en diſent autant de la Tragédie & de la Comédie. Le Lyrique accoutumé à ſe louer par ſon droit d'enthouſiaſme, croit encore que ſon genre eſt plus difficile & plus élevé, & il mettra de ſa propre autorité les Pindares & les Horaces, c'eſt-à-dire, lui-même ſous d'autres noms,

au-deſſus des Sophocles & des Terences. Voilà le premier orgueil des Poètes; l'opinion outrée de leur art; & avec cette opinion, ſe reconnuſſent-ils imparfaits dans leur genre, ils ſe croiroient toujours des eſprits du premier ordre.

Le ſecond orgueil naît du jugement trop favorable qu'ils portent de leurs productions : ils n'eſtiment que leur maniere, & ils mépriſent tout ce qui ne lui reſſemble pas : leur ſorte de génie, leur goût, c'eſt la perfection. L'amour propre eſt un appréciateur bien fautif, & ils n'en connoiſſent point d'autre. Que ces gens-là parlent de leur art, ils en parlent toujours avec orgueil; ou s'ils ſe forcent à quelques diſcours modeſtes, on appercevra du moins dans leur air ce ſentiment de préférence injuſte pour eux-mêmes. Mais quand un Poète, plus raiſonnable s'eſt défendu de cette ivreſſe par des réflexions ſolides & continuées; quand il a conçu que ſon art n'eſt, comme tout autre, qu'un exercice de l'eſprit; qu'on n'apprend bien qu'aux dépens de quelqu'autre choſe qu'on néglige; que la plupart de ceux qui excellent dans les autres Arts, auroient excellé dans le ſien, ſi leur éducation y avoit été auſſi favorable, & ſi les diverſes circonſtances de leur vie avoient tourné de ce côté-là leurs efforts & leur entretien, il reconnoît alors dans toutes les profeſſions des égaux & des ſuperieurs : il découvre dans bien des gens qui ne ſont pas Poètes, plus d'imagination, plus de ſentiment, plus de raiſon, qu'il n'en eut fallu pour le ſurpaſſer. Et enfin, il trouve ſouvent dans les Arts mêmes inferieurs au ſien, de quoi reſpecter ceux qui les exercent, parce-qu'il regarde les hommes moins par ce qu'ils font, que par la meſure de l'eſprit qu'ils y mettent. Une autre reſſource de modeſtie pour le Poète ſenſé, c'eſt que dans ſon art même, il lui manque toujours bien des choſes. Il ne ſauroit embraſſer tous les genres, ni ſe plier à toutes les manieres : il a des graces propres; il n'en ſauroit changer; il faut qu'il s'en tienne à ſa façon : une fable de la Fontaine pouvoit humilier Corneille.

Quand un Poète penſe ainſi de ſon art & de ſon

ouvrage, il peut parler naïvement de l'un & de l'autre : il lui eſt permis de dire qu'il ſe connoît en Poéſie, comme à un Peintre de croire qu'il entend la Peinture, parceque ce témoignage ſignifie ſeulement qu'on a étudié un art, & non pas que par une pénétration ſinguliere on a découvert des choſes au-deſſus de la portée des autres : il lui eſt permis encore de croire que ſon ouvrage eſt bon par tels & tels endroits, parceque cela ne marque que l'application des principes qu'il a étudiés ; & pourvu que la maniere dont il s'approuve n'enferme pas une ſotte admiration, on ne trouve point qu'il ſe rende juſtice, & on la lui rend avec plaiſir.

POLICE. C'eſt un mérite bien eſtimable pour un Magiſtrat, d'entretenir la Police dans une grande Ville; mais les Citoyens d'une Ville bien policée jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi ſans ſonger combien il en coute de peine à ceux qui l'établiſſent ou qui le conſervent; à peu près comme tous les hommes jouiſſent de la régularité des mouvemens céleſtes ſans en avoir aucune connoiſſance; & même plus l'ordre d'une Police reſſemble par ſon uniformité à celui des corps céleſtes, plus il eſt inſenſible, & par conſéquent il eſt toujours d'autant plus ignoré qu'il eſt plus parfait : mais qui voudroit le connoître & l'approfondir en ſeroit étonné. *Fontenelle.*

Si la Population eſt la force d'un Etat, la Police en eſt le régime : ce ne ſont pas les hommes qui ſe communiquent les vices ; ce ſont les hommes oiſifs qui les inventent & les multiplient : il ſe commet plus de crimes dans vingt villes priſes, enſemble de dix mille ames chacune, que dans Paris qui en contient quatre fois autant. *Ami des Hommes.*

POLITESSE. La vraie Politeſſe ne conſiſte pas à faire des complimens & des révérences, mais à dire & à faire des choſes agréables à ceux avec qui nous vivons.

Ce que nous appellons Politeſſe de mœurs eſt purement une altération de notre ſimplicité primitive, comme la Politeſſe d'une langue eſt ſa corruption. Nous ſommes polis à proportion que nous nous éloi-

tions de la nature : on a remarqué que la Politeſſe des Grecs & des Romains avoit altéré leur courage, & bien d'autres qualités naturelles.

C'eſt le deſir de plaire dans la Société qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, leurs deſirs, leurs beſoins, leur amour propre. L'expérience a marqué ce qui déplaîts : d'une infinité de réflexions ſur le beau, l'honnête, le décent, s'eſt formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par les diſcours, & les cœurs par des procedés : égards, attentions, prévenances, complaiſances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement : plus la politeſſe s'eſt perfectionnée, plus la Société a été utile aux hommes. On s'eſt plié aux bienſéances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs : les inclinations ſont devenues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus ſociales plus communes.

Il entre dans la Politeſſe des mœurs plus de Philoſophie qu'on ne penſe : elle reſpecte le nom & la qualité d'homme ; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel : il ne s'enſuit pas de-là que les hommes ne ſoient des perfides ou des dupes, parcequ'ils exercent habituellement ces démonſtrations de douceur & de bienveillance : car enfin, nos cœurs ne ſont pas aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile. La Politeſſe eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur, de l'amour propre, & de l'eſprit de ſingularité ; c'eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres : elle rapproche les hommes & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux ; ſans elle la Société n'offriroit que des diſparates & des chocs. La Politeſſe ne ſe perfectionne que trop ſouvent aux dépens des mœurs : la charlatannerie eſt devenue commune & hardie, parcequ'elle eſt plus ſure de réuſſir aujoud'hui qu'autrefois.

Les Grands ont quelquefois une Politeſſe ſi mortifiante, qu'on lui préfereroit volontiers une bruſquerie,

Il y a dans le monde une eſpece de tarif qui regle les égards qu'on doit aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes, mais il n'y a point de tarif pour apprécier les qualités perſonnelles : à rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité qu'au vrai mérite.

La Politeſſe eſt une convention tacite que les hommes ont faite entre eux de ſupporter mutuellement leurs défauts, & de gliſſer legerement ſur leurs ridicules : ſous une apparence de modeſtie, elle met notre amour propre & celui des autres à ſon aiſe, voile trompeur, mais néceſſaire dans la ſociété : c'eſt un commerce de complaiſance qui fait les délices de la ſociété & le lien des eſprits. Il ſemble aujourd'hui qu'on néglige un peu trop la politeſſe dans le beau monde parmi les jeunes gens : on la portoit à l'excès dans le ſiecle dernier. Le relâchement a conduit inſenſiblement dans l'excès contraire : ne pourroit-on pas conjecturer que la licence & la corruption des mœurs en ſont la cauſe. Comment un jeune homme qui paſſe la plus grande partie du jour avec des femmes mépriſables, qui lui vendent la liberté de ne ſe gêner en rien avec elles, pourroit-il ſe contraindre avec des femmes reſpectables juſqu'au point de ne leur manquer jamais. L'habitude d'une familiarité criminelle, laiſſe dans l'eſprit des impreſſions qui s'effacent difficilement : ce ſont les femmes qui ont le plus contribué à la Politeſſe de la Nation : le François naturellement porté à la galanterie, ſe plioit à tout pour leur plaire : attentions, ſoins prévenans, tout étoit mis en uſage : l'amour étoit leur Maître : mais l'amour n'étoit alors qu'un ſentiment, le reſpect & la ſincerité étoient des qualités indiſpenſables ; mais depuis que notre jeuneſſe effrénée a fait un ridicule du ſentiment, & qu'elle a mis la débauche & la licence à la place de l'amour, elle ne garde preſque plus de menagement, même avec des femmes vertueuſes, & cela par le dégoût que lui ont inſpiré celles qui ne le ſont point. *Amuſ. Philoſ.*

La Politeſſe n'inſpire pas toujours la bonté, l'équité, la complaiſance, la gratitude : elle en donne du moins les apparence, & fait paroître l'homme au dehors ;

comme il devroit être intérieurement.

Les manieres polies donnent cours au mérite & le rendent agréable : car il faut avoir de bien éminentes qualités pour ſe ſoutenir ſans la Politeſſe.

L'eſprit de Politeſſe, eſt une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres, les autres ſoient contens de nous & d'eux-mêmes.

Il ne faut preſque rien pour être cru fier, incivil, mépriſant, déſobligeant : il faut encore moins pour être eſtimé tout le contraire.

Il faut très peu de fonds pour la Politeſſe dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

L'éducation dans les Monarchies, exige dans les manieres une certaine Politeſſe : les hommes nés pour vivre enſemble, ſont nés auſſi pour ſe plaire, & celui qui n'obſerveroit pas les bienſéances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, ſe décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

La Politeſſe eſt naturaliſée à la Cour : le Prince étant infiniment élevé au-deſſus des autres, les rend tous petits. Delà les égards que l'on doit à tout le monde : delà naît la Politeſſe, qui flatte autant ceux qui ſont polis que ceux à l'égard de qui ils le ſont.

L'époque de la Politeſſe des Romains, eſt la même que celle de l'établiſſement du pouvoir arbitraire : le Gouvernement abſolu produit l'oiſiveté, & l'oiſiveté fait naître la Politeſſe. Plus il y a de gens dans une Nation qui ont beſoin d'avoir des ménagemens entr'eux & de ne pas déplaire, plus il y a de Politeſſe : mais c'eſt plus la Politeſſe des mœurs que celle des manieres, qui doit nous diſtinguer des Peuples Barbares.

De même que le bon goût ne s'acquert point par des remarques ſerviles ſur les phraſes, les expreſſions & les tours des bons Ecrivains, mais par la lecture de leurs Ouvrages, de même la Politeſſe s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manieres de perſonne : ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & Provinciale, mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont

les uns pour les autres, on parvient à cette Politeſſe générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances & que chacun aſſaiſonne différemment ſelon ſon humeur & ſon caractere perſonnel. *La Motte.*

Une trop grande application à ne manquer en rien en fait de Politeſſe, eſt une affectation déſagréable.

La Politeſſe eſt le vêtement de l'eſprit: elle doit ſervir comme les habits de tous les jours qui n'ont rien de trop recherché, & cachent les défauts du corps: elle ne doit pas empêcher l'eſprit d'agir librement. *Bacon.*

Preſque toutes choſes ſont bienſéantes à celui qui eſt véritablement eſtimé; quand ce point manque, il faut chercher un appui dans la complaiſance & dans la Politeſſe.

Les manieres polies & engageantes ſont, comme diſoit la Reine Iſabelle de Caſtille, de perpétuelles Lettres de recommandation pour celui qui les a.

La Politeſſe préſente l'homme au dehors tel qu'il devroit être au dedans: elle ſe montre en tout, dans l'air, dans le langage, dans les actions; elle conſiſte dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qui lui convient. La plûpart du monde ne demande que des manieres qui plaiſent: il faut avoir bien du mérite pour que ce mérite perce au travers des manieres groſſieres.

La Politeſſe eſt un des plus grands biens de la ſociété, puiſqu'elle contribue le plus à la paix: elle eſt une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. L'éducation la donne & le monde l'augmente. La Politeſſe eſt un ſupplément de la vertu. Les perſonnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualités liantes. Avec une Politeſſe fine & délicate, on vous paſſe bien des défauts, & on étend vos bonnes qualités. Enfin la Politeſſe coute peu & rend beaucoup. Ceux qui manquent de manieres ont plus beſoin de qualités ſolides, & leur réputation ſe forme lentement. *Avis d'une Mere.*

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une Politeſſe aſſez ignorée ailleurs. *Voltaire.*

La Politeſſe n'eſt jamais entrée chez aucun Peuple que par les Lettres. On ſait que les Romains ne devinrent

rent polis que, depuis qu'ils eurent participé aux Sciences de la Grece; comme les Grecs ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eue des Sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui ſe livrent à l'étude ne ſoient pas toujours polis eux-mêmes, ce ſont eux néanmoins qui par leurs Ouvrages ont toujours jetté les vrais fondemens de la Politeſſe parmi leurs Concitoyens. L'amour des Sciences & le repos qu'elles demandent, éloignent des eſprits toute penſée de révolte & de ſédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'eſprit, elles lui donnent encore une certaine ſolidité & une certaine droiture, qui empêchent ordinairement les hommes, non-ſeulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans: auſſi a-t'on vu dans tous les tems les grands Princes & les grands Miniſtres favoriſer les Lettres, non-ſeulement par goût, mais par politique, & récompenſer ceux qui s'y diſtinguoient.

Un Auteur qui eſt ſans doute un Etranger, & qui a critiqué les mœurs des François, s'exprime ainſi au ſujet de la Politeſſe. Les François ont pouſſé la Politeſſe à un point où les autres Nations ne la porteront ſans doute jamais: on peut dire même qu'ils l'ont portée trop loin: car ils la mettent ſouvent en des bagatelles, & ils ſe gênent pour des riens.

Les moindres actions d'un François, ſes plus petits mouvemens ſont embellis de Politeſſe.... Il préſente la main à une femme qui paſſe d'une chambre à l'autre, & accourt pour la lui préſenter comme ſi le paſſage étoit difficile & le pas dangéreux: de même il accourt pour ramaſſer un gant ou un mouchoir, avec autant de précipitation que s'il s'agiſſoit de le tirer du feu.... La choſe la plus indifférenre devient une grace pour lui, c'eſt en grace qu'il la demande, ou enſuite de cette façon de parler, oſerai-je, permettez-moi, ou autres ſemblables. Il uſe du terme d'honneur juſques dans les manieres, il a l'honneur de voir celui qu'il voit, de ſuivre celui qu'il ſuit, de dire ce qu'il dit. Ils étendent cette Politeſſe juſqu'à leurs inférieurs, & le plus ſouvent ils ont l'honneur d'être les très humbles & très obéiſſans ſerviteurs de ceux qui ont l'honneur d'être les leurs, &c.

C'eſt au demeurant une très utile ſcience que la ſcience de l'entregent, (*c'eſt-à-dire la Politeſſe*,) elle eſt comme la grace & la beauté, conciliatrice des premiers abords de la ſociété & familiarité, & par conſéquent nous ouvre la porte à nous inſtruire par les exemples d'autrui, & à produire notre propre exemple, s'il a quelque choſe d'inſtruiſant & de communiquable. *Montaigne.*

La cérémonie, (*la Politeſſe ou la bienſéance*,) nous défend d'exprimer par paroles les choſes licites & naturelles, & nous l'en croyons : la raiſon nous défend de n'en faire point d'illicites & mauvaiſes, & perſonne ne l'en croit : nous ne ſommes que cérémonie : la cérémonie nous duit & laiſſons la ſubſtance des choſes : nous tenons aux branches & abandonnons le tronc & le corps. *Id.*

Un Auteur a dit que les trois quarts de la Politeſſe conſiſtent à ſavoir ſa Langue. En effet, quand vous ſaurez porter avec grace un pied devant l'autre, on dira que vous avez eu un bon maître à danſer ; & quand vous ſaurez dans un cercle prendre la place qui vous convient, on dira que vous avez de l'attention ; mais avec toutes les apparences d'éducation, ſi vous parlez mal, vous paſſerez toujours pour impoli ou mal élevé. A quoi ſert de tant s'appliquer aux Langues mortes ou étrangeres, ſi vous ne ſavez pas la vôtre parfaitement. Que diriez-vous d'un homme qui pour faire valoir le bien d'un autre, laiſſeroit le ſien propre en friche.

POLITIQUE. La Politique eſt ſortie du génie & du déguiſement Italien. Ces Peuples naturellement ſubtils, inſinuans & flatteurs, fatigués des diſſenſions qui ravageoient leurs pays, toujours dans la ſervitude ou dans la crainte des Maîtres étrangers, firent revivre la Politique des Grecs, ſur laquelle ils encherirent encore ; ils rendirent commun l'uſage des Ambaſſades : ils imaginerent l'équilibre, & ſoutinrent ces inventions Politiques de toute la ſoupleſſe de l'art des négociations : ils l'outrerent ſuivant le génie de la Nation. En jouant pour ainſi dire la Politique, ils en firent une vertu grimaciere. Leurs Hiſtoriens raiſonnerent

ſans fin ſur cet art, comme ſi c'étoit un art démontré par des principes certains & invariables : ils ſe tromperent, & ſouvent le Miniſtre François, qui ſe livra de bonne grace à ſa vivacité & aux plaiſirs des Cours étrangeres, triompha de l'Italien ſpéculatif, retiré dans ſon ſang froid. Ils altererent ainſi le véritable & ſolide caractere des négociations par les ſubtilités de leur Politique, qui d'abord eut de grands ſuccès contre les François. Le nom de *Politiques* leur fut donné par excellence, parcequ'à l'exemple des Grecs, ils remplirent toutes les Cours de ruſes, d'intrigues & de mouvemens, & qu'ils furent pendant un tems ſupérieurs à leurs voiſins dans les Traités. Mais enfin les autres Nations de l'Europe ſe plaignirent de cette Politique rafinée : on les vit épurer l'art qu'elles avoient reçu de l'Italie. D'ailleurs les Monarchies modernes devenues plus ſolides que jamais, les bonnes Loix des ſucceſſions, les progrès de la Religion, la renaiſſance des Lettres, la ſcience des intérêts des Princes, firent paroître une Politique infiniment plus humaine, qui ſouvent eſt le principe de la paix & le nœud de la reconciliation des Princes. *Eſprit des Nat.*

La Politique eſt la connoiſſance des moyens qui conduiſent à une fin : c'eſt l'ame des Etats & des Gouvernemens ; c'eſt la ſcience de l'eſprit : elle exige ſeule plus de talens que pluſieurs autres enſemble : on ne doit pas s'étonner s'il y a peu de bons Politiques. Il faut pour les former des qualités rarement réunies, une pénétration vive, & un jugement ſolide, beaucoup de connoiſſances & l'art de les faire valoir : un air ouvert & des penſées cachées, de l'imagination & du ſang froid ; pénétrer les hommes ſans qu'ils s'en apperçoivent ; flatter leur amour propre ; avoir de la patience, ne pas ſe donner pour ce qu'on eſt, ſans ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas : perſuader aux hommes leurs véritables intérêts, malgré les paſſions fougueuſes qui les en éloignent ; leur faire naître des idées auxquelles leur eſprit s'oppoſe & les y accoutumer inſenſiblement juſqu'à les leur faire ſuivre comme s'ils en étoient les Auteurs ; ſe rendre aſſez maître de ſes propres paſſions pour ne donner à ceux qui les

examinent aucun moyen de les découvrir ou d'en profiter. Une foule d'eſprits médiocres appliqués, je ne ſais comment, aux affaires du gouvernement, & incapables de céder à d'autres une occupation qui eſt au-deſſus de leurs forces, ont eu recours à la fourberie, au menſonge, à la mauvaiſe foi. Ils ont quelquefois réuſſi, mais en eſt-ce aſſez, pour accréditer une méthode déteſtable; pour établir que les adroits Politiques ne ſont que d'habiles fripons. Qui ne voit que de pareils ſuccès ne ſont que paſſagers, que tôt ou tard on pénetre les voies injuſtes qui les ont préparées, qu'on ſe ruine pour l'avenir en ôtant toute confiance à ceux qu'on a une fois trompés : l'adreſſe & la fauſſeté, la fineſſe & la fourberie, ſe touchent & ne ſe reſſemblent pas. *Conſ. de l'Amitié.*

Pluſieurs hommes qui s'imaginent avoir plus de capacité que les autres, regardent les Loix de la Religion comme incompatibles en diverſes occaſions avec les maximes d'Etat & la bonne Politique : ils prétendent qu'il faut ſe reſoudre à être peu délicat ſur l'un, quand on veut être profond dans l'autre ; qu'il y a des occaſions où l'on ne peut diſſiper des Ennemis ligués ſans joindre l'artifice à la force, ni agrandir ſes Etats, ſi l'on eſt trop délicat ſur la Juſtice. Mais ce ſentiment eſt 1°. impie, car il s'enſuivroit que Dieu abandonne un Royaume aux Conſeils humains, & que ce n'eſt pas Dieu qui eſt le maître des hommes & des Empires, contre ce qu'il a tant de fois dit dans les divines Ecritures. 2°. Il eſt injurieux à la Providence, puiſque ces hommes ſont perſuadés qu'en ſe tenant uniquement à la Loi de Dieu, on fera des fautes eſſentielles dans le Gouvernement : ils viennent donc au ſecours de la Providence, qui ſans eux trouveroit des difficultés inſurmontables. *Inſt. d'un Prince.*

Les moins eſtimables des Politiques, ſont ceux qui ſont les plus diſſimulés : les habiles gens paroiſſent toujours véritables & ouverts dans leur maniere d'agir.

La bonne Politique conſiſte principalement à empêcher que l'oiſiveté ne ſoit tolérée dans des hommes nés pour travailler. Tels ſont les Mendians, dont le

métier s'exerce dans des familles à titre d'héritage.

On ne doit pas confondre, avec les Politiques viſionnaires & miſantropes, ces vertueux Citoyens, qui jaloux du bonheur de leur Patrie, publient leur profondes réflexions ſur la ſcience de gouverner les Peuples : il eſt vrai que faute d'être placés dans le point de vue d'où les objets ſont bien diſtingués, il leur arrive quelquefois d'enfanter des ſyſtêmes biſarres, des paradoxes ſinguliers, & des maximes d'une hardieſſe dangereuſe ; mais il faut reconnoître en même tems que l'amour du bien public, leur donne des vues dont les perſonnes chargées de l'adminiſtration d'un Etat peuvent profiter, ſur-tout pour ce qui regarde la forme extérieure du gouvernement. Il n'eſt pas même impoſſible de ramener au vrai quelqu'une de leurs idées, & de faire germer des projets dont on trouve les ſemences dans leurs écrits : voilà des avantages ſenſibles & réels. Bien plus, ſuppoſons un ſyſtême de Politique purement idéal ; s'il y a des traits originaux, des mœurs inconnues, mais ſans abſurdité, des loix heureuſement imaginées, & une critique des uſages aveuglément reçus, mais fine & délicate, il en réſulte un amas d'idées dont le fond eſt toujours ingénieux & agréable : des ouvrages de cette nature tiennent lieu de romans aux eſprits Philoſophes, que des intrigues amoureuſes ne peuvent divertir. *Pecq.*

Dans l'ordre Politique il n'y a point communément de petites fautes : ainſi, ſi en prenant de fauſſes routes, on y a engagé d'autres, on n'eſt ſouvent plus le maître de rentrer dans les voies ſenſées, parceque l'on a ſoi-même ſuſcité des obſtacles ſouvent pour des ſiecles, ſi la Providence ne ſuſcite elle-même des évenemens, pour ainſi dire miraculeux, qui remettent dans le droit chemin.

Un Politique a toujours pour objet l'abondance & les beſoins de l'Etat qu'il gouverne : il ne multiplie point avec trépidation les Traités, les Négociations & les Engagemens. Il ne ſe lie point avec des Puiſſances foibles ou épuiſées ; il ne contracte point d'engagemens offenſifs qu'il n'ait préparé, en même tems les moyens de réuſſir, & ceux de pouvoir revenir

ſur ſes pas ; il proportionne les Engagemens à la poſſibilité de les exécuter : il aſſure la tranquillité de l'Etat par des alliances capables d'en impoſer à ſes ennemis. Il n'en eſt pas comme à la guerre, où une ſimple poſition avantageuſe ſuffit pour reprendre une ſupériorité perdue ; dans l'ordre politique l'on ne varie point ſes poſitions à volonté : une poſition d'intérêts mal conçue, en fait prendre aux autres, qui font que de part & d'autre on ne s'entend plus, & que l'on ſuit de faux ſyſtêmes. *Id.*

Il y a une infinité de connoiſſances néceſſaires au Gouvernement Politique, qui ſe réduiſent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent conſommer, du travail qu'ils peuvent faire, du tems qu'ils ont à vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages dans les navigations. C'eſt ce que fait voir le Chevalier Pety, Anglois, dans ſon Arithmétique Politique. Il eſt certain qu'un Miniſtre habile peut tirer de ces ſortes de connoiſſances, & de beaucoup d'autres pareilles, lorſqu'elles ſont acquiſes par l'expérience, des conſéquences utiles pour la perfection de l'agriculture, pour le Commerce tant intérieur qu'extérieur, pour les Colonies, pour le cours de l'argent, &c. mais il faudroit qu'il paſſât par les combinaiſons & par les ſuites des nombres, à moins qu'un grand génie naturel, ne le diſpenſât d'une marche ſi lente & ſi pénibles. *Fontenelle.*

Tous les ſiecles peuvent fournir des modeles ou des exemples pour aſſeoir des maximes générales de Politique, il n'eſt queſtion que de les étudier. L'eſprit & le bon ſens ſont de tous les âges : les Nations les moins policées, ont laiſſé échapper des chefs-d'œuvres de ſageſſe Politique : les ſiecles les plus reculés ont produit des hommes dont les maximes politiques ſuffiroient encore à régir les plus grands Etats.

POLTRON. Un Poltron peut être un fort honnête homme, tant qu'il n'occupe point la place d'un homme courageux, mais il ne doit jamais la prendre ; il ne lui eſt pas permis de s'eſſayer.

Je ne trouve pas qu'il ſoit raiſonnable d'avoir pour

le Poltron, autant de mépris qu'on en a; car le courage étant un don de la nature, & perſonne ne s'étant fait ſoi même, ce n'eſt pas ſa faute s'il n'a pas cet avantage, la nature ayant partagé ſes dons ſans nous conſulter : ainſi, il me ſemble que nous devons plutôt avoir de la compaſſion pour ces pauvres gens, que de les inſulter. *Oxenſt.*

POPULATION. Un homme dont la fortune eſt augmentée, ne pouvant conſommer plus qu'un autre, eſt forcé de la partager avec ceux qui dépendent de lui, ou qui le ſervent. Cependant la poſſeſſion de ceux ci étant précaire, ils n'ont pas le même encouragement pour le mariage, que ſi chacun avoit une petite fortune ſure & indépendante. D'ailleurs, des Villes trop grandes ſont deſtructives pour la Société, engendrent des vices & des déſordres de toutes eſpeces, affament des Provinces, s'affament elles-mêmes par la cherté du prix où elles font monter les denrées... Ce ſont les obſtacles qui naiſſent de la pauvreté & de la néceſſité qui empêchent les hommes de doubler en nombre à chaque génération. *David Hume.*

La meſure de la ſubſiſtance eſt celle de la Population : plus il y a de conſommation par le grand nombre de conſommateurs dans un Etat, plus cet Etat eſt puiſſant; mais par la même raiſon beaucoup de conſommation faite par un petit nombre, eſt une corroſion continuelle du nerf de la Population.

Le nombre des Habitans dans un Etat, dépend des moyens de ſubſiſter; & comme les moyens de ſubſiſtance dépendent de l'application & uſage qu'on fait des terres, & que ces uſages dépendent principalement des volontés, goûts, & façons de vivre des Propriétaires des terres, il eſt clair que la multiplication ou décroiſſement des Peuples dépend d'eux.

POUDRE à Canon. Si quelque choſe peut faire pardonner à ſon Auteur l'invention de la Poudre; c'eſt que le prodigieux uſage que l'on apprit à en faire, tend à l'épargne des hommes : il ſuffit pour être perſuadé de cette vérité, de comparer enſemble les détails de la Milice ancienne & de la moderne : on eſt toujours étonné du nombre prodigieux d'hommes qui

périſſoient dans les batailles, & on ne conçoit pas comment la Population y pouvoit fournir. Qui ſait ſi aujourd'hui dans un ſiege un millier de Poudre n'épargne pas un millier d'hommes, les Romains ne ne parvenoient à rendre leurs ſieges moins meurtriers que par le tems prodigieux qu'ils y employoient, & qu'exigeoit la conſtruction des machines néceſſaires à la conſervation des hommes.

PRÉJUGÉ. Dans quelque ſource que l'on cherche à puiſer ſes connoiſſances, ſoit en étudiant les Auteurs, rien n'eſt plus néceſſaire que de renoncer à tout Préjugé, car un eſprit livré à la prévention, ne manque guere de ſuivre dans ſes déciſions, le penchant ſecret qui l'entraîne, & le vrai ne ſe trouve pas toujours du côté vers lequel il ſe laiſſe aller. Semblable à l'œil malade dont les humeurs ſe ſont teintes, il voit rarement les objets ſous leurs vraies couleurs. Combien de gens ne connoiſſent pas la vérité où elle eſt; combien d'autres croient la voir où elle n'eſt pas, parcequ'ils ſe ſont déclarés pour ou contre une Nation, parcequ'ils ont épouſé des haines ou des affections particulieres, ou parcequ'ils cedent aux impreſſions invétérées d'une mauvaiſe éducation.

PRINCES. Les Princes ſont toujours les maîtres de leurs Etats, quand leurs armées ſont fortes & diſciplinées.

Pour être bon Prince, il faut ſe ſouvenir des ſouhaits & des plaintes que l'on a faites ſous le regne d'un autre.

Tels que les Princes & Chefs ſont en la République, dit Ciceron, tels auſſi ſont ordinairement les Sujets.

C'eſt un grand malheur à un Prince de ſe mettre à la diſcrétion d'autrui.

Les Princes, dit Ant. Gennare, donnent les offices; les Favoris l'entrée; nature le bon ſens les Peres le patrimoine; les mérites l'honneur; mais être diſcret & ſage provient de Dieu ſeul, & ne peuvent les hommes le départir.

Dès que l'autorité d'un Prince eſt conteſtée, ſes mœurs ſont toujours attaquées.

Un Prince véritablement digne de commander, eſt un des plus précieux préſens que le Ciel puiſſe faire à la terre. Les Payens même ont avoué cette vérité.

Les Princes ſont rarement inſtruits de leur devoir, & les premieres teintures d'une bonne éducation ſont bientôt effacées : ils ſe livrent au plaiſir de regner, ſans s'informer des juſtes bornes de leur autorité.

Un Prince doit connoître l'origine de ſon autorité, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt légitime, & que Dieu même l'a confirmée ; qu'il l'a établi ſon Miniſtre pour gouverner des Peuples en ſon nom, pour protéger le bien & pour punir le mal : c'eſt aux Peuples que Dieu le donne, & c'eſt au bien public qu'il eſt deſtiné.

Ce n'eſt pas pour vous, diſoit Seneque à Néron, qu'eſt la République, c'eſt vous au contraire qui êtes pour elle : ainſi, les Princes ſont à leurs Peuples, & leur grandeur conſiſte à les rendre heureux.

Un Prince qui s'examine, découvre 1°. que ſa grandeur lui eſt étrangere, qu'elle lui eſt ſeulement prêtée, parceque la Souveraineté dans ſa ſource n'appartient qu'à Dieu ſeul ; qu'ainſi il eſt ſoumis à Dieu avec le reſte des hommes : il doit ſoutenir, à la vérité, le caractere auguſte de Souverain, parcequ'il en eſt chargé, mais il conſerve la modeſtie d'un Sujet devant le Roi de tous les Princes ; 2°. que la Souveraineté ne donne par elle-même, aucun avantage perſonnel d'eſprit ou de corps, qu'elle n'eſt point inſéparable de la ſageſſe & de la vertu, que ſa durée eſt courte & finit avec la vie.

L'une des plus eſſentielles qualités d'un Prince, eſt de bien connoître les hommes, pour connoître leurs talens, leur mérite, leur capacité par rapport aux Emplois, car c'eſt à lui à les choiſir & à les placer : mais par quels moyens un Prince connoîtra-t-il tout ce qu'il y a de bon & de mauvais dans tous ceux qui lui ſont ſoumis. Il y en a pluſieurs, c'eſt, 1°. par une étude ſérieuſe de la morale, qui lui apprend ce que c'eſt que l'homme, 2°. par la connoiſſance de ſoi-même, c'eſt-à-dire, de ſon propre cœur & de ſon eſprit ; 3°. c'eſt d'être attentif à tout ce qu'on voit, & ce qu'on entend, & de joindre à l'expérience de

tous les jours celle de tous les ſiecles : c'eſt ce qu'il apprendra dans l'Hiſtoire, en faiſant attention ſur-tout aux caracteres des hommes. *Inſt. d'un Pr.*

Les Princes doivent ſe précautionner contre les Flatteurs.

Il faudroit n'avoir pas toujours été Prince, pour bien juger de ce que penſent les Courtiſans & les Miniſtres, dans le tems qu'ils ſe répandent le plus en louanges, & qu'ils ont une complaiſance aveugle pour tout ce que veut leur Maître.

Il eſt important qu'un Prince ſache ce que c'eſt qu'un ami digne de lui. La Souveraineté ne doit pas éteindre la nature. Un Prince ſur le trône n'a-t-il pas beſoin quelquefois de conſolation & de force ? N'eſt il jamais affligé, incertain, abattu ? Quelles reſſources ne trouveroit-il pas alors dans un ami du premier ordre. Mais la plupart des Souverains ont tout, excepté des amis fideles ; ou bien ils prennent pour amis tous ceux qui le ſont de leur fortune.

Cependant les Princes auroient des amis fideles, s'ils l'étoient eux-mêmes : l'Hiſtoire nous offre l'exemple de quelques Empereurs Romains, tels qu'Antonin, Tite, Marc Aurele, Alexandre Severe, leſquels tout Payens qu'ils étoient, avoient ſu faire un choix excellent de quelques amis.

Il importe infiniment à un Prince de ne pas croire legerement les rapports; de ſe déclarer ennemi des délateurs, & de punir la calomnie. La bonté des Princes eſt quelquefois la cauſe de leur crédulité : ils jugent de la ſincérité des autres par la leur; & plus ils ſont généreux, moins ils ſe défient de la baſſe malignité de ceux qui leur donnent de faux avis. Pour prévenir ces inconvéniens, un Prince doit s'appliquer à connoître un délateur & à diſcerner ſes artifices, à étudier ſes deſſeins & ſon but.

Le premier ſoin d'un Prince pour être en garde contre les délateurs, eſt de compter pour rien, tout ce qui n'eſt que diſcours : de n'être attentif qu'aux preuves ; de mettre à part les louanges, les inſinuations, l'éloquence ; de ſe défier même de tous les préambules qui marquent plus l'artifice que la ſincerité ; de

faire peu de cas des conjectures, des ſoupçons, des vraiſemblances, qui n'établiſſent rien de précis, mais qui ſont toujours ſuſpectes à un eſprit équitable & ſolide : il doit donc approfondir ce qu'il a écouté, pénétrer les intérêts cachés qui peuvent faire agir l'accuſateur : faire faire par d'autres les recherches néceſſaires pour découvrir ſi l'accuſation eſt fondée. Un bon Prince ſe doit mettre alors à la place de celui à qui l'on a rendu de mauvais offices, pour ſavoir quelle juſtice lui eſt due : car il n'eſt pas permis de le traiter autrement qu'on ne voudroit ſoi-même être traité. Le Roi le plus puiſſant doit cela au moindre de ſes Sujets. Lorſqu'il découvre l'innocence, & que la calomnie eſt prouvée, il doit punir l'auteur d'une maniere qui intimide tous ceux qui ſeroient capables de la même témérité que lui.

Un Prince ne doit montrer ſa grandeur que par le côté qui la fait paroître utile & avantageuſe : il s'étudie à faire moins ſentir ſon élévation que ſa protection & ſa bonté, & à communiquer tout le fruit de ſon pouvoir. Alors tout le monde s'intéreſſe à une Puiſſance qu'on ne connoît que par le bien qu'on en reçoit. Tout le monde place le Prince dans ſon cœur, & lui éleve un trône bien plus digne de lui, que l'extérieur, dont les autres Rois ſe contentent.

Un Prince liberal ne prodigue pas les graces, il les diſtribue : il ne les répand pas ſans choix, ſon deſſein n'eſt pas de confondre les conditions, mais de les diſcerner : il veut que ſes liberalités ſoient des récompenſes & non de pures faveurs. Il ne répand point ſur un ſeul homme, ce qui ſerviroit aux beſoins de pluſieurs : il ſait que ſes richeſſes ont des bornes, & que ſes bienfaits par conſéquent en doivent avoir : il croiroit deshonorer ſes largeſſes, ſi elles coutoient des larmes aux pauvres.

C'eſt dans le cœur du Prince que doit réſider le courage le plus ferme : c'eſt dans ſon intrépidité que conſiſte la principale reſſource d'un Etat.

Un Prince d'un eſprit ſupérieur, & qui a une véritable grandeur d'ame, ne penſe qu'à rendre ſon Etat heureux & floriſſant ; à découvrir le mérite & à l'em-

ployer ; à protéger les Lettres & les Savans ; à rendre la juſtice prompte & aiſée ; à proportionner les tributs avec les forces des Provinces & des Particuliers ; à faire fleurir le Commerce par la bonne foi envers les Etrangers, & par les facilités accordées à ſes Sujets ; à faire reſpecter & à rendre aimable ſa conduite aux Nations voiſines, & à mériter l'eſtime & la confiance des autres Princes. Tels ſont les principaux traits de la grandeur d'ame, vers laquelle un Prince doit tendre toute ſa vie.

L'effet le plus ſolide que produiſe l'exemple du Prince eſt de donner aux Perſonnes qui ont une ſincere probité, un nouveau crédit & une nouvelle autorité; de faire qu'elles ſoient moins combattues & moins contredites ; qu'elles ſoient plus recherchées, & qu'on s'applique à mériter leur eſtime en les imitant.

Les Princes ont cet avantage au-deſſus des autres hommes ; qu'ils peuvent être plus aiſément détrompés de la fauſſeté des biens préſens, parcequ'ils touchent à tout ce qui eſt de plus grand, & qu'ils en voient de plus près le vuide & le néant. *Id.*

Suppoſons qu'un Prince puiſſe commettre impunément toutes ſortes d'injuſtices & de cruautés ; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il ſera également malheureux de ſe voir l'opprobre du genre humain : il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de ſa conſcience qui dépoſe contre lui ; il ne pourra point impoſer ſilence à cette voix puiſſante qui ſe fait entendre ſur le trône des Rois ; il ne pourra point éviter cette funeſte mélancolie qui ſera ſon bourreau. Denys le Tyran, Tibere, Louis XI, & pluſieurs autres en ſont des exemples frappans. *Voltaire.*

Le dépôt le plus précieux qui ſoit confié entre les mains des Princes, c'eſt la vie de leurs Sujets. Tout Roi, dont la politique n'aura pour but que de ſe faire craindre, regnera ſur des lâches & ſur des eſclaves : il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ſes Sujets. Tout ce qui ſe fait par crainte & par timidité, en a toujours porté le caractere : au lieu qu'un Prince qui aura le don de ſe faire aimer, regnera

ſur les cœurs, puiſque ſes Sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour Maître; & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Hiſtoire, de grandes & belles actions qui ſe ſont faites par amour & par attachement. Outre cette raiſon on doit faire attention que la mode des ſéditions paroît être entierement finie de nos jours : on ne voit aucun Royaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet d'appréhender de ſes Peuples; encore le Roi d'Angleterre n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſouleve la tempête. Un Prince cruel s'expoſe plutôt à être trahi, qu'un Prince débonnaire, puiſque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre : il eſt à ſouhaiter que les Princes ſoient bons, mais ſans être trop indulgens, afin que la bonté en eux ſoit toujours une vertu & jamais une foibleſſe. *Id.*

Les Princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorſque leur libéralité eſt une ſuite de leur grandeur d'ame & non de leur amour propre. La bonté de leur cœur peut les rendre plus grands, que toutes les autres vertus : il faudroit que les peines qu'un Prince inflige fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les récompenſes qu'il donne fuſſent toujours au deſſus du ſervice.

Les Princes ſont ennemis de toute contrainte : ils ſe laſſent bientôt d'un Favori qui les aſſiege... ils n'aiment point les eſprits artificieux : comme d'ordinaire ils ſont fins, ſoupçonneux, ils veulent que l'on traite rondement avec eux & ſans nulle affectation. *La Houſſaye.*

Il y a des Princes qui veulent toujours avoir l'avantage d'être les plus fins : ils ne peuvent ſouffrir que l'on pénetre leur penſée quand ils ont envie de la cacher : s'ils viennent à appercevoir que vous deviniez ce qu'ils ſe piquent de dérober à votre connoiſſance, ils ne vous le pardonneront jamais; car c'eſt leur avoir montré que vous avez plus d'entendement & plus de ſagacité qu'il n'en faut à leur ſervice. Les eſprits ordinaires leur ſont plus propres que les eſprits ſubtils & ſublimes. *Id.*

En liſant l'Hiſtoire des Princes & des Grands, on doit les conſiderer par ce qu'ils ont de plus perſonnel & de plus ſéparé de leur qualité, par les illuſions de leur eſprit & les foibleſſes de leur cœur, par le détail de leur intérieur, leur vie ſecrette & domeſtique, parceque toutes ces choſes leur ſont communes avec les autres hommes; & non point par leur bonne ou mauvaiſe politique qui ne regarde que les Grands comme eux. C'eſt par cette regle qu'on peut reconnoître quels ſont les bons Hiſtoriens, car ils ſont d'autant meilleurs, qu'ils entrent davantage dans tout ce détail, comme fait Plutarque, puiſqu'ils en ſont d'autant plus propres à tout le monde, & plus utiles. *S. Réal.*

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes: ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que Louis XII avoit pour ſon Peuple, &c. Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies, des peſtes. *Voltaire.*

PRESOMPTION. L'eſtime de notre propre lumiere ne peut venir que des ténebres de notre amour propre, qui nous appliquant trop à ce que nous connoiſſons, nous cache ce que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la préſomption qui fait que nous nous paroiſſons à nous-mêmes ſages & prudens, n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumiere, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étendue d'eſprit, plus ils connoiſſent combien ils ſont éloignés de ſavoir tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe conduire ſelon la vérité; & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui-même, & les applique aux vérités qui doivent être les principes de leur conduite. *Eſſ. Mor.*

PRET à intérêt. Comme l'argent eſt le ſigne des valeurs, il eſt clair que celui qui a beſoin de ce ſigne doit le louer, comme il fait toutes les choſes dont il peut avoir beſoin. Toute la différence eſt que les autres choſes peuvent ſe louer ou s'acheter, au

rien que l'argent qui eſt le prix des choſes, ſe louë & ne s'achete pas : c'eſt bien une action très bonne de prêter à un autre ſon argent ſans intérêt, mais on ſent que ce ne peut être qu'un conſeil de religion & non une loi civile. La loi civile a fixé & déterminé cet intérêt : ſi le Prêteur exige au-delà, il commet le crime qu'on appelle uſure, & il eſt juſtement puni par la loi : car pour que le Commerce puiſſe ſe bien faire, il faut que l'argent ait un prix, mais que ce prix ſoit peu conſiderable. S'il eſt trop haut, le Négociant qui voit qu'il lui en couteroit plus en intérêt qu'il ne pourroit gagner dans ſon commerce n'entreprend rien : ſi l'argent n'a point de prix, perſonne n'en prête, & le Négociant n'entreprend rien non plus, ou plutôt l'uſure s'établit, parcequ'il faut que les affaires de la Société aillent toujours. La Loi de Mahomet confond l'uſure avec le Prêt à intérêt. L'uſure augmente dans les pays Mahométans à proportion de la ſéverité de la défenſe : le Prêteur s'indemniſe du péril de la contravention. *Monteſquieu.*

PROBITÉ. (gens de) Il eſt rare qu'un homme de bien puiſſe obtenir les avantages du monde, parcequ'il n'a pas l'ardeur néceſſaire pour y réuſſir : il ſe trouve toujours des gens plus actifs qui l'emportent ſur lui. C'eſt à quoi il faut ſe réſoudre dès que l'on fait profeſſion d'une entiere probité. Les gens qui agiſſent ſans paſſion, ſans adreſſe, ſans artifice, ſont preſque toujours ſupplantés dans toutes ſortes d'affaires & d'entrepriſes, mais il vaut bien mieux ne pas réuſſir de cette maniere, que de réuſſir par l'activité de la paſſion comme font les gens du monde. Tous ces ſuccès ſe terminent à obtenir, je ne ſais quels miſérables avantages qui ſont ſouvent cauſe de leur perte, qui les engagent dans le monde, dans la foule & dans le tumulte, & qui leur rendent le ſalut plus difficile. *Eſſ. Mor.*

PROFESSIONS. Il y a des Peres & des Meres qui aiment mieux deſtiner leur fils à des Emplois, où la probité la plus ſcrupuleuſe, le ſavoir le plus profond & le ſens le plus exquis peuvent échouer, que

de leur donner des vacations où une honnête induſtrie ne ſauroit manquer de réuſſir. Combien y a-t-il de Curés de Village qui auroient pu devenir Echevins de Londres, s'ils avoient appris à faire valoir une ſomme plus petite, que ce qu'il en coute d'ordinaire pour étudier dans les Univerſités (*c'eſt un Anglois qui parle*). Un honnête homme, d'une vie frugale, avec un eſprit médiocre & une conception lente, auroit pu s'enrichir dans le commerce, quoiqu'il meure de faim dans l'exercice de la Médecine; tout de même que vous ſeriez bien aiſe d'acheter des étoffes d'un autre à qui vous ne voudriez pas confier votre bras pour vous tâter le pouls. Le malheur eſt que dans une des plus importantes affaires de la vie, les Peres & Meres ont plus d'égard à leur propre inclination qu'au génie & à la capacité de leurs enfans. *Spect.*

Les hommes contractent un certain air particulier & de mauvaiſes habitudes, ſuivant les profeſſions qu'ils embraſſent. L'emploi auquel on s'attache, ne donne pas ſeulement un certain tour à l'eſprit; mais il paroît ſouvent dans la conduite extérieure. Les arts liberaux, quoiqu'ils aient peu d'influence ſur l'extérieur, font néanmoins une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit, qu'ils le tournent abſolument d'un certain côté. Le Mathématicien ne veut admettre dans les choſes les plus triviales que ce qui approche de la démonſtration, & le Scholaſtique, aime beaucoup les définitions & les ſyllogiſmes. Le Médecin & le Théologien font ſouvent les Docteurs en Compagnie, avec la même autorité qu'ils exercent ſur leurs Diſciples, pendant que le Juriſconſulte poſe de nouveaux cas, & plaide ſur tout ce qui s'offre dans la converſation. *Spect.*

En général, les hommes ont l'eſprit de leur état: c'eſt la raiſon pour laquelle nos Magiſtrats, nos Avocats, nos Médecins & beaucoup d'Eccléſiaſtiques, ont d'ordinaire plus de lettres, de goût & d'eſprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres Profeſſions; c'eſt que réellement leur état eſt d'avoir l'eſprit cultivé comme celui d'un Marchand & de connoître ſon négoce. *Voltaire.*

PROJETS. Dès que l'on a formé un Projet, on ſe perſuade qu'il eſt fait pour réuſſir, par la ſeule raiſon qu'on en eſt l'auteur; comme ſi la Providence nous avoit donné des droits excluſifs ſur toutes les cauſes ſecondes: & s'il échoue, l'amour propre cherche auſſi-tôt ſon excuſe dans les évenemens, comme ſi un Projet ne pouvoit jamais échouer que par des cauſes qui lui ſeroient étrangeres: principe faux, que mille exemples démentent. Un Projet de longue exécution, qui cependant ſeroit fondé ſur la vie d'un homme, pris, ſelon le cours ordinaire de la nature, ne ſeroit pas dans l'ordre des Projets ſenſément conçus: c'eſt un défaut commun, parceque les hommes parlant ordinairement d'euxmêmes, & penſans qu'ils doivent finir, tombent aiſément dans ce genre de mécompte.

PROPHETES. Les hommes ne ſont point Prophêtes par des voies naturelles; & comme la nature ne leur eſt point ſoumiſe pour faire des miracles, l'avenir ne leur eſt point ouvert pour en faire une hiſtoire par avance; comme on peut voir dans Daniel, du tems de Nabuchodonoſor, celle du changement des Monarchies, celle des Succeſſeurs d'Alexandre, & les années qui reſtoient juſqu'à la naiſſance du Meſſie.

Qui a dicté à Moyſe ce qu'il dit aux Juifs, en les quittant, de leurs avantages & de leurs infidelités, de la Captivité de Babylone & de leur retour; du dernier Siege de Jeruſalem, où ils ſe verroient réduits à manger leurs propres enfans, & de leur diſperſion qui arriveroit quand le tems ſeroit venu, & que le pied leur auroit gliſſé, mais dans laquelle Dieu les feroit toujours ſubſiſter, de peur que leurs ennemis ne vinſſent à les méconnoître & à s'attribuer leur ruine?

Comment les autres Prophêtes auroient-ils deviné tant de choſes générales & particulieres avant qu'elles arrivaſſent; telles que la venue de J. C. la converſion des Gentils, la ruine du Peuple Juif, & l'état où il eſt, & cela, juſqu'à en marquer le tems & les circonſtances? Par quel art humain, par quel haſard le Prophête Iſaie a-t-il parlé de Jeſus-Chriſt ſi clairement,

& a-t-il décrit tant de circonſtances particulieres de ſa vie & de ſa mort, qu'il n'eſt pas moins ſon hiſtorien que les Evangéliſtes : c'eſt là véritablement que toutes les ſuppoſitions demeurent court, & qu'il eſt inutile de ſe donner la gêne à faire des conjectures. *Paſcal.*

PROSE. Il eſt moins difficile en ſoi d'approcher de la perfection poſſible dans la Proſe que dans les vers : je dis en ſoi car on peut avoir plus de talens pour le moins facile, c'eſt-à-dire les vers, & alors ce qui eſt plus difficile en ſoi, devient plus facile eu égard à la diſpoſition particuliere. De-là il eſt arrivé que le premier talent connu pour la Proſe, l'emporte ſur le premier talent connu pour les vers ; que notre meilleur Proſateur eſt beaucoup plus près de la perfection que notre meilleur Poète, & que chacun de ces genres demandent un tour d'eſprit particulier & très différent de celui qui fait réuſſir dans l'autre : nos plus grands Hommes ont été Poètes ou Proſateurs, & non l'un & l'autre, du moins le plus grand nombre. *Trublet.*

Les vers ne conviennent pas à tous les genres d'écrire, ni à tous les ſujets : mais la Proſe convient à tout : on ne ſauroit prouver le contraire par aucune raiſon tirée de la nature de quelque genre d'écrire que ce ſoit. On ne peut oppoſer que la coutume, mais la coutume n'eſt pas une raiſon : une coutume peut ſuccéder ou ſe joindre à une autre coutume dans des choſes purement arbitraires ; & ce qui déplaiſoit au commencement viendra à plaire dans la ſuite : car, enfin, il en eſt de tous les genres de Poéſie, comme de la Comédie & du Poëme épique, qui peuvent être faits indifféremment en Proſe ou en vers. On le croit de ces derniers, parceque nous en avons des exemples, on a peine à le croire à l'égard des Tragédies, parceque nous n'en avons point, mais le Philoſophe n'a pas beſoin d'exemples pour croire.

PROSPÉRITÉ. Il eſt rare qu'une Proſpérité ſuivie ait fait de grands Hommes. Les chutes ſont pour eux une leçon plus utile, quand ils en ſavent profiter ; mais il faut pour cela avoir de la bonne foi, pour con-

venir au moins avec ſoi-même de ſes fautes. Rien en effet n'eſt plus malheureux pour l'homme public, ni plus contraire à ſes ſuccès, que de ne vouloir jamais avoir tort.

On ne voit guere d'exemples de perſonnes à qui la Proſpérité ait été une occaſion de ſe convertir à Dieu, parceque la Proſpérité attache à la créature, & que l'attache à la créature fait oublier Dieu. Elle ne corrompt pas toujours les gens de bien, mais il eſt rare qu'elle change les méchans. Dieu ſe ſert au contraire ſouvent de l'adverſité pour changer leur cœur : ou il les ſépare des créatures qui avoient été l'objet de leur attache, ou il leur en fait connoître l'inſtabilité. La privation diminue leur paſſion, & les porte à chercher un autre bien. *Eſſ. Mor.*

Il n'eſt preſque pas poſſible de conſerver dans une grande Proſpérité des ſentimens équitables & modérés : ce ſont deux choſes comme oppoſées, de paroître heureux ici, & de ne pas ſe perſuader qu'on l'eſt en effet. L'inclination ſecrette du cœur qui aime à ſe fixer & à trouver ſon repos dans les biens que donne la Proſpérité, affoiblit toutes les idées des biens plus réels & plus ſolides, mais dont les ſens ne ſauroient juger.

Dieu, qui nous promet de ne nous pas abandonner dans la tribulation, ne nous fait pas eſperer la même grace dans la Proſpérité.

La Proſpérité fait naître les amis, l'adverſité ſeule les éprouve.

La vertu de la Proſpérité eſt la tempérance. La force eſt celle de l'adverſité. Or dans la morale la force eſt la plus héroïque des vertus. La Proſpérité n'eſt jamais ſans crainte & ſans dégoûts : l'adverſité a ſes conſolations & ſes eſpérances. La Proſpérité découvre mieux les vices, l'adverſité & les vertus.

PROTECTIONS. Les grandes protections ſont une parure pour le mérite, mais elles n'en ſont pas un, & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de réſiſtance, elles deshonorent le mérite lui-même. *Fontenelle.*

PROVIDENCE. Quelque variété qui paroiſſe dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement ſecret, & un ordre reglé de tout tems par la Providence, qui fait que chaque choſe marche en ſon rang, & ſuit le cours de ſa deſtinée.

Celui qui aura bien étudié le cours des affaires du monde, y ſentira une puiſſance ſupérieure qui les conduit autrement que les hommes ne s'y attendent; ce qui les doit convaincre qu'ils ſervent ſeulement aux deſſeins d'une ſuprême Puiſſance à qui la gloire des ſuccès appartient.

C'eſt raiſonner fort mal, dit Seneque, que de raiſonner contre la Providence, puiſque ſes ordres ne ſe peuvent changer.

PRUDENCE. Bien des gens confondent la prudence avec la fineſſe, quelque différence qu'il y ait entr'elles. Ulyſſe étoit fin, Neſtor étoit prudent. La Prudence nous fait réuſſir dans nos projets; la fineſſe nous mene au même but. La Prudence eſt la fille de la réflexion; la fineſſe l'eſt auſſi. La Prudence nous met en état de profiter des défauts d'autrui: la fineſſe nous met en état de triompher de nos adverſaires: mais la Prudence eſt une vertu, & la fineſſe eſt preſque toujours un vice. La Prudence s'attire l'admiration quand elle réuſſit, & l'eſtime même lorſqu'elle ne réuſſit pas. La fineſſe fait mépriſer celui qui l'emploie lors même qu'il a réuſſi, & quand il ne réuſſit pas, elle le rend la fable de tout le monde, & l'objet de la raillerie.

PUISSANCE. La vraie Puiſſance d'un Etat conſiſte moins dans la facilité de conquérir, que dans la difficulté d'être attaqué: l'une eſt une Puiſſance *réelle*, l'autre n'eſt qu'imaginaire: l'une eſt ſolide & permanente; l'inſtabilité eſt le caractere de l'autre: & quand une fois une Puiſſance s'eſt fait connoître pour ambitieuſe, conquérante & peu ſcrupuleuſe ſur l'uſage du droit de convenance, il y a une ligue formée auſſitôt ſecrettement contre elle.

PUISSANS. L'on doit ſe taire ſur les Puiſſans: il y a preſque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vi-

vent ; & de la lâcheté quand ils ſont morts.

Qu'on regarde qui ſont les plus Puiſſans aux Villes ; & qui font mieux leurs beſongnes, on trouvera que ce ſont les moins habiles. *Montaigne.*

R

RABELAIS. Dans ſon extravagant & inintelligible livre, il a répandu une gaieté & une plus grande impertinence : il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui. Un bon conte de deux pages eſt acheté par des volumes de ſottiſes que l'Auteur ſemble n'avoir dit que par le ſeul plaiſir d'en dire : il n'y a que quelques perſonnes d'un goût biſarre, qui ſe piquent d'entendre & d'eſtimer tout cet Ouvrage. Le reſte de la Nation rit des plaiſanteries de Rabelais & mépriſe le livre. On le regarde comme le premier des bouffons : on eſt fâché qu'un homme qui avoit tant d'eſprit en ait fait un ſi miſérable uſage : c'eſt un Philoſophe ivre qui n'a écrit que dans ſon ivreſſe. *Voltaire.*

RACES des Rois de France. Obſervation ſur la ſeconde & troiſieme. Quand Pepin fut couronné Roi, ce ne fut qu'une cérémonie de plus & un phantôme de moins : il n'y eut rien de changé dans la Nation. Quand Hugues Capet fut couronné Roi, il y eut un plus grand changement, parceque l'Etat paſſa de l'Anarchie à un Gouvernement quelconque ; mais quand Pepin prit la Couronne, on paſſa d'un Gouvernement au même Gouvernement. Pepin ne fit que changer de nom, mais quand Hugues Capet fut couronné Roi, la choſe changea, parcequ'un grand fief uni à la Couronne, fit ceſſer l'Anarchie. *Eſprit des Loix.*

Auguſte étant en Egypte fit ouvrir le tombeau d'*Alexandre*. On lui demanda s'il vouloit qu'on ouvrît ceux des Ptolomées : il dit qu'il avoit voulu voir le Roi & non pas les morts. Ainſi dans l'Hiſtoire de la ſeconde Race de nos Rois ; on cherche Pepin &

Charlemagne, on voudroit voir les Rois & non pas les morts. *Id.*

RACINE a uni à toutes les reſſources du talent une grande ſureté de jugement & de raiſon : il a joint à une imagination féconde & délicate, une connoiſſance parfaite de la Langue & une adreſſe merveilleuſe à la manier. L'eſſence du Poète eſt l'invention ; & à regarder la Poéſie dans ce ſens, juſqu'où Racine ne l'a-t-il pas portée ? que d'actions, que de ſentimens ! que de Perſonnages créés ! car le germe hiſtorique d'où les Poètes font éclore les Héros de Théâtre n'empêche pas que ce ne ſoit une eſpece de création ; & ſi Racine a formé la plupart des ſiens un peu trop ſur le modele de nos mœurs, ce n'eſt pas qu'il n'eut pu les varier avec un plus grand contraſte, mais il a ſenti qu'il étoit bon de les rapprocher de nous pour nous intéreſſer plus ſurement. Quand il raiſonne, ce n'eſt pas comme dans bien d'autres un amas de penſées détachées, qui toutes enſemble ſont bien les matériaux d'un raiſonnement, mais qui n'en ont pas l'ordre : tout eſt fondu enſemble ; tout eſt à ſa place.

S'il exprime des ſentimens, il ne ſe laiſſe pas emporter à la fougue d'une paſſion générale. Il les meſure exactement aux caracteres, à la ſituation, aux convenances préſentes, & c'eſt ce qui demande un jugement exquis au milieu de la paſſion même ; non pas que la paſſion raiſonne diſtinctement dans ceux qui l'éprouvent, mais dans celui qui l'imite, il faut beaucoup de réflexion & de connoiſſance du cœur humain pour diſcerner ces ménagemens : or, perſonne n'a mieux connu la paſſion, que Racine.

Son goût excellent paroît encore dans la maniere de tourner ſes penſées : il ne les aiguiſe point en traits ; c'eſt une raiſon, une élégance continue qui ne ſe prépare point de chutes brillantes, & pour ainſi dire, de ces éclairs d'eſprit, où le bon ſens même prend l'air de pointes, car pour les pointes réelles, ce ne ſeroit pas un éloge de ſe les être interdites. *La Motte.*

Toujours élégant & tendre, il étoit encore élo-

quent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur, de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats. *Voltaire.*

A l'égard du Langage, on peut dire que par une intelligence ſinguliere de la valeur des termes, Racine s'en eſt fait un qui n'appartient qu'à lui : il eſt tellement éloigné du langage commun qu'il n'en paroît pas moins naturel. Combien d'ailleurs de mots inuſitées juſqu'à lui, dont on n'a preſque pas apperçu l'audace? Ce qu'il inventoit ſembloit plutôt manquer à la Langue que la violer : ce n'eſt pas qu'il ne pût s'élever à toute l'énergie du Poète Epique ; il l'a bien fait voir dans quelques récits, aux dépens à la vérité de la reſſemblance, mais on ne doit lui en tenir que plus de compte de s'être retenu pour tout le reſte par égard pour la raiſon. En un mot, jamais Poète n'a été ſi maître de ſon art & de ſon genie ; & entre eſprits égaux d'ailleurs, cette force eſt au-deſſus de l'art & du genie même. Mais il faut remarquer que quelque gloire qui ſoit due à Racine, il ne peut jamais que marcher après Corneille ; c'eſt à ce Reſtaurateur de la Tragédie parmi nous, pourquoi ne pas dire l'Inventeur, puiſqu'il en a créé un nouveau genre? c'eſt à lui que nous devons ceux qui l'imitent, ceux qui l'égalent, ceux même qui le ſurpaſſeroient. J'ai peine à croire que Racine venant le premier eut été Corneille, mais on peut douter, ſi ſans Corneille il eut été Racine. *La Motte.*

RAILLERIE. Celui qui eſt d'un rang fort élevé au-deſſus des autres, & qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une Raillerie piquante.

De la plus douce raillerie à l'offenſe, il n'y a ſouvent qu'un pas à faire. *Avis.*

On peut apprendre à lire & à écrire, mais on ne peut pas apprendre à railler : il faut pour cela un don tout particulier de la nature ; & à dire vrai, je trouve heureux celui qui ne veut pas l'acquérir : le caractere de Railleur eſt dangereux ; quoique cette qualité faſſe rire ceux qu'elle ne mord point, elle ne nous procure néanmoins aucune eſtime. *Oxenſt.*

RAISON HUMAINE. Ses facultés & ſes bornes. Quand on veut être vrai & naturel, on eſt contraint d'avouer, que ſi la nature nous eſt aſſez dévoilée pour nous préſenter un grand ſpectacle, le deſſous & l'intérieur du ſpectacle nous demeurent cachés; le jeu des machines nous eſt inconnu; la ſtructure particuliere de chaque piece & la compoſition de tout ſont des choſes qui nous paſſent, nous voyons les dehors & nous en jouiſſons. Si nous voulons rechercher modeſtement les Raiſons pour leſquelles il nous a été départi une ſi petite portion de lumiere, nous trouverons que la meſure en a été prudemment reglée ſur nos beſoins; que nos lumieres ſont relatives à notre état, & que nous ſerions moins propres à la fin pour laquelle nous ſommes ſur la terre, ſi nos lumieres étoient plus étendues. Notre Raiſon tient aux ſens par le miniſtere deſquels elle eſt informée de tout ce qui a rapport à la vie à laquelle elle préſide: cette Raiſon eſt aſſujettie à un corps dont les organes ne lui ont pas été donnés pour contempler, mais pour travailler, pour agir, pour s'exercer à tout bien, voilà ſa fin. Le Voyageur n'a pas beſoin de connoître à fond la nature de la terre ſur laquelle il marche, ni celle de la riviere qu'il voit le long de ſon chemin: il n'eſt queſtion pour lui que de ſuivre l'un & d'éviter l'autre, autrement il iroit d'objet en objet, & ſon voyage ne ſe feroit point; c'eſt l'image de notre vie.

Les études qui n'operent rien, les ſpéculations qui ſont ſtériles & qui ne ſervent ni à perfectionner notre cœur, ni à regler nos mœurs, ni à enrichir la ſociété, ſont des écarts ou des amuſemens qui ne méritent aucune louange, & qui tiennent la place d'un travail néceſſaire. Dieu nous a épargné ces diſtractions, en donnant des bornes à notre intelligence. La lumiere & les couleurs, par exemple, nous ont été données pour nous conduire, & non pour être la matiere de notre examen & de nos diſputes: nous voulons en pénétrer le fond, parceque nous ſommes curieux, ou en nier l'exiſtence parceque nous n'en comprenons pas la nature: ce ſont deux extrêmités également vicieuſes. Jouiſſons de la lumiere & des couleurs ſans trop approfondir ce qu'el-

les ſont en elles-mêmes, ou ſi nous en voulons raiſonner, que ce ſoit ſelon notre capacité, & toujours afin qu'il nous en revienne quelque nouvel avantage. Ainſi ſans ſavoir ce que c'eſt que la lumiere, ni le verre au travers duquel nous la voyons paſſer, nous pouvons façonner ce verre, & modifier le paſſage de la lumiere, de ſorte que nous ſoulagions les vues les plus foibles, que nous rapprochions les objets les plus éloignés, que nous groſſiſſions ceux que leur petiteſſe nous dérobe.

Mais s'il eſt juſte de ſentir l'impuiſſance de la Raiſon à certains égards, il n'eſt pas moins juſte de connoître le prix de cette Raiſon & de l'exercer ſelon ſon étendue & ſa portée. Après la foi, qui nous apprend ſans raiſonnement ce que nous avons à croire, à faire & à eſperer, nous n'avons point de tréſor plus précieux que la raiſon : ſi elle ne pénetre pas le fond & la nature même des objets, au moins elle en connoît l'excellence : elle apprend à ne les pas confondre ; elle en diſcerne les rapports, le nombre, les propriétés, l'utilité. Si elle n'a pas des idées bien claires, elle a du moins des connoiſſances diſtinctes dont elle ſait faire un profit merveilleux. Elle n'eſt pas comme dans les animaux une impreſſion d'adreſſe & de force pour produire une certaine opération uniforme par des organes : elle eſt dans l'homme un principe actif & fécond qui connoît & qui voudroit ſans fin augmenter ſes connoiſſances ; qui délibere, qui veut, qui choiſit avec liberté, qui crée, pour ainſi dire, tous les jours de nouveaux Ouvrages. La raiſon fait bien plus, elle fait connoître à l'homme la beauté de l'ordre, en ſorte que l'homme peut aimer cet ordre, le goûter & le mettre dans tout ce qu'il fait : il peut imiter Dieu même, & ſa raiſon fait de lui l'image de Dieu ſur la Terre. A des avantages ſi précieux, la raiſon joint des droits qui l'annobliſſent encore plus : elle eſt le centre des Ouvrages de Dieu ſur la terre : elle en eſt la fin ; elle en fait l'harmonie. Otons un moment la Raiſon de deſſus la terre ; & ſuppoſons que l'homme n'eſt point : dès lors la terre eſt aveugle & n'a pas beſoin de la lumiere du ſoleil. Avec la

chaleur de ce bel aſtre, les pluies & la roſée feront germer les ſemences, & couvriront, ſi on veut, les campagnes de moiſſons & de fruits, mais ce ſont des richeſſes perdues; il n'y a perſonne pour les recueillir, ni pour les conſommer : les différentes qualités & propriétés des animaux deviennent inutiles. C'eſt en vain que le cheval & le bœuf ont reçu des forces qui les mettent en état de traîner ou de porter les plus lourds fardeaux; l'inutilité & la contradiction ſe trouvent répandues par-tout. Rendons l'homme à la nature, remettons la Raiſon ſur la terre : auſſitôt l'intelligence, les rapports, l'unité regnent partout : l'homme rapproche tous les êtres, ils tendent tous à lui : ſa préſence forme un tout de tant de parties différentes.

Enfin, par ſa raiſon, l'homme eſt non-ſeulement le centre des créatures qui l'environnent, mais il en eſt encore le Prêtre : il eſt le Miniſtre & l'interprête de leur reconnoiſſance : c'eſt par ſa bouche qu'elles acquittent le tribut de louanges qu'elles doivent à celui qui les a faites : les animaux ne connoiſſent pas celui qui les habille & qui les nourrit; le ſoleil ignore même ſon auteur; la Raiſon ſeule le connoît. Placée entre Dieu & les créatures inſenſibles, elle ſait qu'en jouiſſant de celles-ci, elle eſt chargée envers Dieu de l'action de graces, de la louange & de l'amour : ſans elle toute la nature eſt muette; par elle toutes les créatures publient la gloire de leur Auteur. *Pluche.*

La derniere démarche de la Raiſon, c'eſt de connoître qu'il y a une infinité de choſes qui la ſurpaſſent : elle eſt bien foible ſi elle va juſques-là.

Il faut ſavoir douter où il faut, aſſurer où il faut, ſe ſoumettre où il faut. Qui ne fait ainſi, n'entend pas la force de la Raiſon.

La Raiſon eſt lente à s'introduire pour venir à bout de calmer les eſprits : il faut d'abord qu'elle ſoit établie dans les principales têtes; elle deſcend aux autres de proche en proche, & gouverne enfin le Peuple même qui ne la connoît pas, mais qui voyant que ſes Supérieurs ſont moderés, apprend auſſi à l'être : il

eſt vrai que c'eſt un ouvrage du tems. *Volt.*

RAPPORTS. (Semeur de) C'eſt un vilain caractere que celui de rapporteur, & un métier bien odieux, que celui de trafiquer des paroles d'autrui. Le vrai devoir d'un honnête homme eſt de prendre le parti de ſon ami abſent & de le ſoutenir, au lieu que le Rapporteur veut ſe diſtinguer en amitié par un Rapport qui met ſouvent ſon ami dans l'embarras. *Oxenſt.*

RECOMMANDATION. La facilité à recommander les gens eſt bien ſouvent un défaut de prudence; & répondre ainſi de la conduite d'autrui, eſt une marque de l'indifférence qu'on a pour la ſienne. Une Recommandation eſt une eſpece de caution en faveur de celui à qui on l'a accordée, & à laquelle on eſt en conſéquence obligé de faire honneur. J'ai connu un grand Seigneur, qui diſoit ſouvent, qu'il aimeroit mieux donner une lettre de change à un homme qu'une lettre de Recommandation; car dans la premiere, il n'engageroit que ſon crédit, au lieu que la ſeconde intéreſſeroit ſa conſcience. *Oxenſt.*

RECONNOISSANCE. Il en eſt de la Reconnoiſſance comme de la bonne foi des Marchands; elle entretient le commerce: & nous payons, parcequ'il eſt juſte de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. Celui qui fait plaiſir après qu'on l'a obligé, s'acquitte d'une dette.

REGNE DE LOUIS XIV. Ce Regne a introduit tant de changement dans les Arts, dans les Mœurs, dans le Droit Civil & Public, qu'il deviendra pour le monde politique, & pour le monde penſant une époque célebre, que nos Neveux étudieront à jamais. Ils regarderont ce Prince comme le genie tutélaire de l'Empire François: tout leur en ſera précieux, & leur avide curioſité accuſera notre indifférence. *Mem. Maint.*

RELIGION. La vrai Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela eſt bien juſte, & cependant aucune autre que la Religion Chrétienne ne l'a ordonné: elle doit encore avoir connu la concupiſcence de l'homme, & l'impuiſſance où il eſt par

lui-même d'acquérir la vertu : elle doit y avoir apporté les remedes dont la priere eſt le principal. Notre Religion a fait tout cela.

2°. Il faut, pour faire qu'une Religion ſoit vraie, qu'elle ait connu notre nature, car la vraie nature de l'homme, ſon vrai bien, la vraie vertu & la vraie Religion, ſont choſes dont la connoiſſance eſt inſéparable : elle doit avoir connu la grandeur & la baſſeſſe de l'homme & la raiſon de l'un & de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrétienne, a connu toutes ces choſes ?

3°. Cette Religion, qui conſiſte à croire que l'homme eſt tombé d'un état de gloire & de communication avec Dieu en un état de triſteſſe, de pénitence, & d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il ſeroit rétabli par un Meſſie qui devoit venir, a toujours été ſur la terre : toutes choſes ont paſſé, & celle-là a ſubſiſté pour laquelle ſont toutes choſes.

La Religion Chrétienne enſeigne donc aux hommes ces deux vérités, & qu'il y a un Dieu dont ils ſont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes : il importe également aux hommes de connoître l'un & l'autre ; & il eſt également dangereux à l'homme de connoître Dieu ſans connoître ſa miſere, & de connoître ſa miſere, ſans connoître ſon Rédempteur qui l'en peut guérir. La Religion Chrétienne le fait ; c'eſt en cela qu'elle conſiſte.

On convient que l'eſprit humain ne ſauroit atteindre à la hauteur des Myſteres que la Religion Chrétienne enſeigne, & qu'il eſt trop borné pour pouvoir en découvrir les fondemens dans les ſources éternelles de la vérité. D'un autre côté la Religion Chrétienne ne prétend pas ſe faire croire abſolument ſans preuve & par un intérêt aveugle ; car Dieu n'a pas donné à l'homme la raiſon & l'intelligence pour lui rendre un ſi grand préſent, non-ſeulement vain, mais encore nuiſible, en ne lui propoſant que des objets de foi contre leſquels le propre inſtrument de ſes connoiſſances fût dans une révolte continuelle ; mais la Religion Chrétienne eſt telle, que quelque impénétrable que ſoit la profondeur de ſes Myſteres, on n'en ſau-

voit douter que par une eſpece d'égarement. Ce n'eſt pas aux hommes à examiner la poſſibilité de ces Myſteres, ni de guerir leur eſprit ſur toutes les difficultés qu'il trouve à s'y ſoumettre. Les hommes ſeroient injuſtes de demander à les comprendre, eux qui ne ſe comprennent pas eux-mêmes, & qui ne doutent pas néanmoins de leur exiſtence. Et c'eſt aſſez que la Religion Chrétienne leur montre que toutes ces vérités ſi inconcevables, ſont jointes non-ſeulement à d'autres vérités qu'ils connoiſſent, mais encore à celles de toutes les vérités qui ſont les plus proportionnées à notre eſprit, & dont ils peuvent s'inſtruire par les voies les plus connues & les plus certaines.

Si les hommes ſavent quelque choſe d'aſſuré ce ſont les faits : & il n'y a rien de tout ce qui tombe ſous leur connoiſſance où il ſoit plus difficile de leur impoſer. Ainſi, quand on leur aura fait voir que la Religion Chrétienne eſt inſéparablement attachée à des faits dont la vérité ne peut être conteſtée de bonne foi, il faut qu'ils ſe ſoumettent à tout ce qu'elle enſeigne, ou qu'ils renoncent à la ſincérité & à la raiſon.

Si Moyſe, par exemple, a exiſté & qu'il ait écrit le livre qu'on lui attribue, la Religion Judaïque eſt véritable ; ſi la Religion Judaïque eſt véritable, Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, & ſi Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, il faut croire tout ce qu'il a dit, & la Trinité & l'Incarnation, & la préſence de ſon corps dans l'Euchariſtie, & tout le reſte.

C'eſt par ce divin enchaînement de vérités que Dieu conduit les hommes à la véritable foi, & qu'ils peuvent faire voir qu'il n'y a rien de plus raiſonnable que la ſoumiſſion qu'ils rendent aux Myſteres les plus incompréhenſibles, bien loin qu'on les puiſſe accuſer de foibleſſe & d'imprudence.

Mais comme ce grand corps de la Religion Chrétienne, eſt compoſé d'une infinité de parties différentes qui tendent toutes au même but, on eſt d'autant plus obligé de s'appliquer exactement à la recherche de ces preuves, qu'il n'a pas plu à Dieu qu'elles conſiſtaſſent dans des principes groſſiers & palpables

qu'on découvrît tout d'un coup, & qui fuſſent vus également de tous les hommes : c'eſt plutôt un amas de circonſtances que tout le monde ne raſſemble pas, ou n'enviſage pas de la même ſorte, mais qui ne laiſſent pas d'être ſenſibles aux plus ſimples, quand on leur ouvre les yeux, & de produire lorſqu'elles ſont réunies une certitude, ſinon plus pleine, au moins plus intime & plus naturelle, que celle qu'on a des démonſtrations ſpéculatives & abſtraites, parceque les voies en ſont plus proportionnées à l'eſprit humain.

Les hommes qui ont le mieux prouvé la vérité de la Religion Chrétienne, n'ont pas prétendu donner la foi aux hommes, ni changer leur cœur. Leur but a été de prouver qu'il n'y avoit point de vérité mieux appuyée dans le monde que celle de la Religion Chrétienne, & que ceux qui ſont aſſez malheureux pour en douter ſont viſiblement coupables d'un aveuglement volontaire, & ne ſauroient ſe plaindre que d'eux-mêmes : c'eſt ce qui paroîtra clairement à quiconque voudra prendre la choſe de loin ; & enviſager tout à la fois & ſans prévention, cette longue ſuite de miracles & de prophéties ; cette hiſtoire ſi ſuivie & plus ancienne que tout ce qu'on connoît dans le monde. Je dis ſans prévention, parcequ'il en faut au moins quitter une, qui eſt de ne vouloir croire que ce qu'on voit ſans la moindre difficulté.

Si ceux qui cherchent ſincerement la vérité peuvent une fois ſe reſoudre à cela, bien loin de réſiſter à l'éclat lumineux que de certaines preuves répandent dans l'eſprit, ils reconnoîtront ſans peine qu'ils ſe doivent contenter en toutes choſes d'un rayon de lumiere, quelque médiocre qu'il leur paroiſſe, pourvu que ce ſoit une véritable lumiere ; que les preuves qui concluent ſont quelque choſe de réel & de poſitif, & les difficultés, de ſimples négations, qui viennent de ne pas tout voir ; & que comme il y a des preuves lumineuſes qui ne laiſſent aucune obſcurité, il y en a auſſi qui éclairent aſſez pour voir ſurement quelque choſe ; après quoi quelque difficulté qui reſte, elle ne ſauroit plus empêcher que ce qu'on voit ne ſoit. Car enfin, il y a une infinité de choſes qui ne laiſſent

pas d'être, pour être incompréhenſibles. S'il n'y avoit rien d'incompréhenſible que dans la Religion, peut-être y auroit-il quelque choſe à dire; mais ce qu'il y a de plus connu dans la nature, c'eſt que preſque tout ce que nous ſavons qui eſt, nous eſt inconnu, paſſé certaines bornes, quoique nous l'ayons comme ſous nos yeux & entre les mains. Au lieu que la Religion a cet avantage, que ce que nous n'en comprenons pas, ſe trouve fondé ſur la nature de Dieu & ſur ſa juſtice, dont il eſt bien certain que nous n'en ſaurions connoître que ce qu'il lui plaira de nous découvrir.

En un mot, on déclare ici à ceux qui ſont déterminés à ne rien croire, & à ceux qui accommodant la Religion Chrétienne à leur cœur n'en accompliſſent que ce qu'ils jugent à propos, qu'en matiere de Religion, c'eſt le comble du malheur que d'avoir pris ſon parti ſi ce n'eſt le bon, & qu'il n'y en a qu'un qui le ſoit.

Quelque lumiere, quelque élévation d'eſprit qu'on ait, rien n'eſt ſi aiſé que de s'y tromper, ſur-tout quand on le veut. Et de quelque bonne foi apparente qu'on ſe flatte, il eſt certain qu'on ſe repentira d'avoir mal choiſi, & qu'on s'en repentira éternellement; car enfin, on ne fait pas, que les choſes ſoient à force de ſe les perſuader; & quelque fondement qu'on trouve dans ſes opinions, l'importance eſt qu'elles ſoient véritables. *Paſcal.*

Si ma Religion étoit fauſſe, je l'avoue, voilà le piege le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible: il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris. Quelle Majeſté! quel éclat de Myſteres! quelle ſuite, quel enchaînement de toute la Doctrine; quelle raiſon éminente; quelle candeur; quelle innocence de mœurs; quelle raiſon invincible & accablante de témoignages rendus ſucceſſivement & pendant trois ſiecles entiers par des millions de perſonnes, les plus ſages & les plus moderés qui fuſſent alors ſur la terre, & que le ſentiment d'une même vérité ſoutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier ſupplice. Prenez l'hiſtoire, ouvrez, re-

montez juſqu'au commencement du monde, juſqu'à la veille de ſa naiſſance. Y a-t-il eu rien de ſemblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me ſéduire? par où échapper, où aller; je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche. S'il faut périr, c'eſt par-là que je veux périr, il m'eſt plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie ſi ſpécieuſe & ſi entiere. Mais je l'ai approfondi; je ne puis être Athée, je ſuis donc ramené & entraîné dans ma Religion; c'en eſt fait. Je dis plus, la Religion eſt vraie ou elle eſt fauſſe; ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà ſi l'on veut ſoixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas autre riſque: mais ſi elle eſt fondée ſur la vérité, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux; l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination; la penſée en eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la véritable Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. *La Bruy.*

Le Paganiſme faiſoit des Dieux ſemblables aux hommes: la Religion Chrétienne apprend aux hommes à devenir ſemblables à Dieu.

Les Etats où l'on mépriſe la Religion, ſont plus ſujets aux diſcordes que les autres.

La Religion doit être le fondement des Etats.

Le culte ſans morale fait des Hypocrites ou des Superſtitieux. La morale ſans culte fait des Philoſophes & des Sages mondains. Pour être Chrétien, il faut joindre enſemble ces deux choſes.

Toute Religion eſt fauſſe, qui dans ſa foi n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choſes, & qui dans ſa morale n'aime pas un ſeul Dieu comme objet de toutes choſes.

A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt point contraire à la raiſon: enſuite qu'elle eſt vénérable & en donner du reſpect: après la rendre aimable,

&

& faire ſouhaiter qu'elle fut vraie ; & puis montrer par des preuves inconteſtables qu'elle eſt vraie ; faire voir ſon antiquité & ſa ſainteté, par ſa grandeur & par ſon élévation ; & enfin, qu'elle eſt aimable parce-qu'elle promet le vrai bien. *Id.*

Un homme qui eſt bien convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne, & qui eſpere une autre vie, doit, dans les choſes même temporelles, avoir des motifs éternels, porter toujours ſes vues au-delà des bornes étroites de cette vie ; annoblir tout ce qu'il fait, en s'élévant par la foi au-deſſus de la raiſon & de la ſageſſe humaine ; donner du prix à tout par la Religion ; convertir en un culte intérieur & ſpirituel une ſuite d'occupations néceſſaires, & ſe ſoutenir dans les ſoins pénibles de ſon emploi, par le deſir d'obéir & de plaire à Dieu qui l'y a placé.

Il doit imiter l'exemple de Daniel qui, ayant été établi par Nabuchodonoſor, Miniſtre ſur toutes les Provinces dont Babylone étoit la Capitale, n'oublioit jamais au milieu de ſes grandes occupations qu'il étoit exilé à Babylone, & que Jeruſalem étoit ſa patrie.

Il n'y a point de plus eſſentiel devoir pour l'homme que de ſe bien inſtruire de la Religion : elle ſeule peut lui apprendre ce qu'il a plu à Dieu de révéler, de promettre, d'ordonner, de défendre. Elle ſeule conſerve le dépôt des vérités ſalutaires : elle ſeule inſtruit des moyens de retourner à Dieu, elle ſeule peut conſoler, ſoutenir, conduire l'homme juſqu'au terme. Sans ce guide fidele l'homme vit au hazard : il marche dans un perpétuel labyrinthe, retourne ſans ceſſe ſur ſes pas, ſans trouver d'iſſue, & ignore même s'il y en a une : il ſuit en aveugle l'impulſion des ſens, n'eſt touché que des objets préſens, & ſe défie de la réalité de tout ce qui eſt inviſible.

La maniere de s'inſtruire de la Religion, doit être ſérieuſe, profonde, proportionnée aux grandes choſes qu'elle découvre : il faut que l'eſprit en ſoit humilié & que le cœur en ſoit attendri : il faut qu'on ſe confonde en voyant le peu de proportion entre ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on lui rend.

Dès qu'on étudie ſérieuſement la Religion, on découvre les preuves ſans nombre qui en démontrent la vérité. Ces preuves préviennent les doutes qui peuvent s'élever, empêchent l'impreſſion que ceux des autres pourroient faire : elles apprennent combien il eſt conforme à la raiſon de ſe ſoumettre à la foi ; ainſi quoiqu'on ne voie point ce qu'on croit, on voit clairement qu'il le faut croire.

La Religion n'eſt point oppoſée aux deſirs eſſentiels de l'homme : elle lui apprend ſa véritable grandeur ; elle enflamme ſon deſir d'être heureux, en lui donnant une ſolide eſpérance de l'être encore plus qu'il ne le deſire ; elle lui fait ſentir l'indigne ſervitude où ſes ſens l'ont réduit, & combien il eſt ſupérieur aux frivoles biens dont ils l'amuſent ; elle lui apprend à chercher le bonheur où il eſt véritablement, & elle lui montre que ce bonheur ne peut être ici bas ; & qu'il cherche les vrais biens là où ils ne ſont pas.

La Religion ne commande à l'homme que d'être heureux, & elle ne lui défend que d'être miſérable. Qu'on examine toutes ſes loix ; c'eſt toujours nous, c'eſt toujours notre bien qu'elles regardent ; c'eſt l'intérêt de l'homme qu'elle a en vue, qui ſe termine enfin à la gloire de Dieu, car ces deux choſes ne ſe ſéparent point.r *Inſt. d'un Pr.*

La véritable Religion eſt ſi raiſonnable & ſi forte dans ſes preuves, qu'elle convaincroit tous les eſprits, s'ils pouvoient s'y appliquer, mais la corruption de leur cœur les rend incapables de cette application, & leurs paſſions les empêchent d'y faire attention.

Il eſt conſtant qu'une Religion qui aſſujettit ſeulement l'homme à une certaine créance & à un certain culte ſans corriger les mœurs, porte avec elle un caractere de fauſſeté. La véritable Religion doit tendre à regler nos paſſions & à nous tirer de l'eſclavage de nos ſens, qui nous tiennent dans une captivité qui nous enchante. Les Platoniciens prétendoient ramener tous les hommes à l'étude de la Philoſophie, & ériger une République toute compoſée de Philoſophes & de ſpéculatifs. Les Stoïciens en voulant rendre leur Sage inſenſible aux maux, pour s'envelopper de ſa

propre vertu, en ont fait un Héros de théâtre, qui oublie tous ſes beaux mots & ſuccombe à la premiere atteinte de la douleur. Les Pirrhoniens abandonnoient l'homme à lui-même & à une perpétuelle irréſolution, & en le plaçant dans une pitoyable incertitude qui ne ſait quelle route il doit tenir. La Religion Chrétienne a remédié à tous ces défauts ; car d'un côté elle anime l'homme au bien en lui propoſant des récompenſes ; & de l'autre, elle le contraint dans le devoir par la crainte des ſupplices : elle fixe l'eſprit flottant & incertain par mille traits de divinité qui y reluiſent, & porte le flambeau juſques dans le fond du cœur par la penſée qu'il y a un Dieu, aux regards duquel nos plus ſecrettes penſées ne peuvent pas échapper. Elle ſépare l'étude des préceptes de la morale, d'avec les méditations abſtraites de la Philoſophie, & apprend à bien vivre ſans le ſecours des ſciences humaines : au lieu d'apprendre à mépriſer la douleur par orgueil, elle la fait regarder comme une leçon d'humilité, & une inſtruction qui lui fait comprendre la fragilité de la vie, & l'éleve à des eſpérances plus durables. Enfin quiconque ſera formé ſur le modele que les Apôtres nous ont laiſſé, ſera revêtu des vertus les plus pures & les plus ſolides, ſoit à l'égard du reſpect religieux qui eſt dû à Dieu, ſoit pour être content de ſon propre cœur, ſoit à l'égard de la Société civile.

Si on veut bien examiner les diverſes Religions, il eſt aiſé de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne ſur les autres. On y voit la plus pure & la plus parfaite morale qui fut jamais : l'eſprit de cette Religion va ſingulierement à aimer Dieu & à faire de bonnes œuvres. Nous regardons ce premier Etre comme un objet ſouverainement aimable ; & les ames tendres ſont touchées des douces impreſſions qu'il fait ſur elles : les bonnes œuvres ſuivent néceſſairement ce principe ; car ſi l'amour ſe forme au-dedans il fait agir au-dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Lorſque cet amour a une pureté véritable & qu'il n'eſt point altéré par le mélange de quelque paſſion, rien au monde ne fait gouter une plus véritable douceur. La joie intérieure

des ames pieuſes vient d'une aſſurance ſecrette qu'elles penſent avoir d'être agréables à Dieu ; & les vraies mortifications ſont d'amoureux ſacrifices d'elles-mêmes. C'eſt dans le cœur que ſe forme la premiere diſpoſition à recevoir les vérités chrétiennes aux choſes qui ſont purement de la nature. C'eſt à l'eſprit de concevoir, & ſa connoiſſance précede l'attachement aux objets ſurnaturels : l'ame s'y prend, s'y affectionne ; s'y unit ſans que nous les puiſſions comprendre. Dieu a préparé davantage nos cœurs à l'impreſſion de ſa grace, que notre entendement à celle de ſa lumiere. Son immenſité confond notre petite intelligence : ſa bonté a plus de rapport à notre amour ; il y a je ne ſai quoi au fond de notre ame, qui ſe meut ſécrettement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître. A bien conſiderer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumieres de de notre eſprit pour la tourner ſur les mouvemens de notre cœur : aimer Dieu & ſon prochain la comprend toute : & qu'eſt-ce autre choſe que nous demander la diſpoſition de notre cœur ; tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes. C'eſt nous obliger proprement à vouloir faire par amour ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous preſcrit par un ordre auſtere de la raiſon.

La charité nous fait aſſiſter & ſecourir quand la juſtice nous défend de faire injure. Avec les vrais ſentimens que notre cœur nous inſpire, il n'y a point d'infideles dans l'amitié, il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits Que les perſonnes ſenſuelles ſe plaignent de notre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne, les perſonnes ſages ont à ſe louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts. Dire que la Religion n'eſt pas un motif réprimant, parcequ'elle ne réprime pas toujours ; c'eſt-à-dire, que les loix civiles ne ſont pas un motif réprimant non plus : c'eſt mal raiſonner contre la Religion que de raſſembler, comme a fait Bayle dans un grand Ouvrage, une longue énumération des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne fait de même, celle des biens qu'elle a faits. Si je vou-

lois raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les Loix civiles, la Monarchie, le Gouvernement Républicain, je dirois des choſes effroyables. Quand il ſeroit inutile que les Sujets euſſent une Religion : il ſeroit très utile que les Princes en euſſent, & qu'ils blanchiſſent d'écume le ſeul frein que ceux qui ne craignent pas les Loix humaines puiſſent avoir.

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, eſt un lion qui cede à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaiſe : celui qui craint la Religion & qui la hait, eſt comme les bêtes ſauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de ſe jetter ſur ceux qui paſſent : celui qui n'a point du tout de Religion, eſt cet animal terrible, qui ne ſent la liberté que lorſqu'il déchire & qu'il dévore.

C'eſt un bien moindre mal que l'on abuſe quelquefois de la Religion, que s'il n'y en avoit point du tout parmi les hommes.

La Religion Chrétienne eſt éloignée du pur deſpotiſme : c'eſt que la douceur étant ſi recommandée dans l'Evangile, elle s'oppoſe à la colere deſpotique avec laquelle le Prince ſe feroit juſtice & exerceroit ſes cruautés. Cette Religion défendant la pluralité des femmes, les Princes y ſont moins renfermés, moins ſéparés de leurs Sujets, & parconſéquent plus hommes : ils ſont plus diſpoſés à ſe faire des Loix, & plus capables de ſentir qu'ils ne peuvent pas tout.

Pendant que les Princes Mahométans donnent ſans ceſſe la mort ou la reçoivent, la Religion chez les Chrétiens rend les Princes moins timides, & parconſéquent moins cruels. Le Prince compte ſur ſes Sujets, & les Sujets ſur le Prince. Choſe admirable ! La Religion Chrétienne qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

Que l'on ſe mette devant les yeux les maſſacres continuels des Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de l'autre la deſtruction des Peuples & des Villes par ces mêmes Chefs ; *Thimur* & *Gengiskan*, qui ont

dévaſté l'Aſie, & nous verrons que nous devons au Chriſtianiſme, & dans le Gouvernement un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne ſauroit aſſez reconnoître : c'eſt ce droit des gens qui fait que parmi nous, la victoire laiſſe aux Peuples vaincus ces grandes choſes, la vie, la liberté, les loix, les biens, & toujours la Religion lorſqu'on ne s'aveugle pas ſoi-même.

Sur le caractere de la Religion Chrétienne, & celui de la Mahométane, on doit ſans autre examen embraſſer l'une & rejetter l'autre.

M. Bayle a méconnu l'eſprit de ſa propre Religion : il n'a pas ſu diſtinguer les préceptes de l'Evangile d'avec ſes conſeils, lorſqu'il a oſé avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un Etat qui pût ſubſiſter. Pourquoi non ? ce ſeroient des Citoyens infiniment éclairés ſur leurs devoirs, & qui auroient un très grand zele pour les remplir ; ils ſentiroient très bien les droits de la défenſe naturelle, plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penſeroient devoir à la Patrie. Les principes du Chriſtianiſme bien gravés dans le cœur ſeroient infiniment plus forts, que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques.

Pour qu'une Religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure ; les hommes méchans en détail ſont en gros d'honnêtes gens : ils aiment la morale, cela ſe voit admirablement juſques ſur les Théâtres : on eſt ſûr de plaire au Peuple par les ſentimens que la morale avoue, & on eſt ſûr de le choquer par ceux qu'elle réprouve.

Lorſque le culte extérieur de la Religion à une grande magnificence, cela nous flatte & nous donne beaucoup d'attachement pour la Religion. *Monteſq.*

Quel plaiſir d'aimer la Religion & de la voir crue, ſoutenue, expliquée par de ſi beaux génies & par de ſi ſolides eſprits ! ſurtout lorſque l'on vient à connoître, que pour l'étendue des connoiſſances, pour la profondeur & la pénétration dans les principes de la pure Philoſophie, pour leur application & leur déve-

loppement, pour la juſteſſe des concluſions, pour la la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, nous avons eu des hommes que l'on peut comparer à Platon & à Ciceron, & à tout ce qu'il y a de plus grand dans l'antiquité. *La Bruyere.*

RELIGIEUX. Rien n'eſt plus digne de louange qu'un Religieux, qui poſſédant des talens utiles à la ſociété, & qui le mettent en liaiſon avec des perſonnes de diſtinction, conſerve dans la grande rigueur tout l'extérieur convenable à ſon habit, qui ne prend rien de cet air que donne le grand commerce du monde, & que le monde ne manque pas de déſaprouver & de railler dans ceux-mêmes à qui il l'a donné, quand ils ne ſont pas faits pour l'avoir. *Fontenelle.*

Les eſprits ſe révoltent naturellement contre un Religieux qui a beaucoup de crédit dans une Cour. Rien ne nous irrite davantage qu'un homme de cette profeſſion devenû puiſſant. Son pouvoir nous paroît une violation de ſes vœux : mais s'il abuſe de ce pouvoir, il eſt en horreur. *Voltaire.*

REPARTIES ou paroles dites ſur le champ. C'eſt particulierement dans ces ſortes de traits imprévus, qui partent ſurtout de la bouche des Princes, & qui ſont connoître leur maniere de penſer, qu'on doit étudier les véritables ſentimens de leurs ames. Comme les hommes n'ont pas le loiſir de ſe déguiſer dans ces occaſions, on peut croire que la bouche y parle de l'abondance du cœur ; & c'eſt leur faire juſtice que de les juger là-deſſus.

REPOS. La ſcience de vivre en repos eſt la moins recherchée, la moins pratiquée de toutes, & néanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus néceſſaire. On ſe fait une néceſſité de vivre dans l'agitation & dans le tumulte : on tombe, à moins qu'on ne ſoit ſoutenu par les affaires. Si l'on eſt pour un peu de tems ſéparé du commerce du monde, on languit & on eſt accablé d'ennui : il y a des gens qui ne ſont dans des places éminentes, que parceque, diſent-ils, il leur falloit de l'occupation & du mouvement, c'eſt-à-dire, parcequ'ils n'avoient pas appris à vivre en repos ; c'eſt ce qui fait rechercher avec avidité les Charges & les

Emplois. Les hommes fuient le repos comme leur grand ennemi : cette néceſſité qu'ils ſe font du commerce du monde les en rend eſclaves. On ſait par où ils tiennent, & on les prend par-là : c'eſt ce qui rend la retraite ſi terrible à la plupart des gens, parcequ'il faudroit vivre en repos, & être privé des affaires du monde qu'on s'eſt rendu néceſſaires. *Eſſ. Mor.*

REPRÉSENTER, don de Repréſenter. On ſait ce qu'on entend aujourd'hui en parlant des Grands par le don de Repréſenter: Quelques-uns d'entre-eux ne ſavent guere que Repréſenter; d'autres Repréſentent & ſont. *Fontenelle.*

RÉPUBLIQUES. Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la liberté ; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un Etat où le Peuple eſt ſoumis, confirment également ſa ſervitude.

Les Républiques ſe ſont preſque toutes élevées de l'abîme de la tyrannie au comble de la liberté, & elles ſont preſque toutes tombées de cette liberté dans l'eſclavage ; car de même que les hommes naiſſent, vivent un tems, & meurent par maladie ou par l'âge ; de même les Républiques ſe forment, fleuriſſent quelques ſiecles, & périſſent enfin par l'audace d'un Citoyen ou par les armes de leurs Ennemis : tout a ſon période, même les Empires & les plus grandes Monarchies.

Dans les Républiques où les maximes du vrai intérêt devroient être mieux ſuivies, on voit la plûpart des choſes ſe faire par un eſprit de faction, & toute faction eſt paſſionnée : la paſſion ſe trouve par tout, le zele des plus gens de bien n'en eſt pas exempt. L'animoſité de Caton contre Céſar, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guere moins ſervi à ruiner la liberté que l'ambition de ceux qui ont établi la tyrannie. L'oppoſition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diverſement zelés pour le bien de la Hollande, faillirent à la perdre lorſqu'elle n'avoit plus rien à craindre des Eſpagnols.

La haine naturelle à l'homme pour l'eſclavage, a produit en quelques endroits les Républiques, qui pour la défenſe de la liberté ſe ſont trouvées par des

rapports particuliers avec leurs voiſins, juſqu'à ce que l'ambition de quelques hommes ait encore changé la face du monde connu. *Pecquet.*

RÉPUTATION. La bonne Réputation eſt celle qui eſt fondée ſur une vertu ſolide : elle vaut mieux que les parfums précieux. *Eccl. 7. 2.*

Il faut aimer ſa Réputation plus que ſa vie, dit Seneque, parceque celle ci eſt malheureuſe, ſi l'autre n'eſt grande.

La Réputation vaut une armée aux grands Capitaines.

Il y a des Royaumes qui ſe maintiennent plus par la Réputation que par la force.

On ne feroit pas tant de cas de la Réputation, ſi on faiſoit réflexion ſur l'injuſtice des hommes, à l'établir ou à la détruire. On doit tâcher de s'en rendre digne par ſes bonnes actions, & ne pas ſe mettre en peine du ſuccès.

On ne ſauroit s'imaginer juſqu'où va la paſſion de ſe faire des admirateurs, & de vivre dans l'idée des autres. On court à la mort pour une gloire qui ne perce point la nuit du tombeau, & l'on ſe repaît ſouvent du plaiſir imaginaire de vivre dans une longue ſuite de ſiecles. Souvent en ſe prônant ſoi-même l'on perd l'eſtime que l'on vouloit ravir. La jalouſie de la Réputation fait ſouvent le même déſordre dans l'eſprit des hommes, que celle des amans dans le cœur des femmes : ils ſentent les mêmes inquiétudes & les mêmes tranſports, & ils ne s'efforcent que trop d'abaiſſer leurs concurrens pour s'élever ſur leurs ruines.

Les grandes Réputations ſont preſque toujours poſthumes.

Il n'y a point de paſſion qui faſſe plus de miſérables, que celle que preſque tous les hommes ont pour la réputation, ou l'eſtime univerſelle : car à la réſerve de quelques ames véritablement fortes, qui n'agiſſent que pour la ſatisfaction de leur conſcience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes font pour l'éclat ce qui ſe devroit faire pour la vertu ; & ſe laiſſent enchanter de l'ombre & de l'apparence d'une choſe dont le véritable corps ne les touche ſeulement pas. Ils veulent que toutes leurs

actions ſoient eſtimées vertueuſes & non pas qu'elles le ſoient : ils ne ſouhaittent que l'applaudiſſement du Peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il eſt preſque impoſſible de reconnoître la vérité, & ſans conſidérer le ſentiment des Sages, ils s'imaginent que toutes choſes ſe doivent décider par le nombre. *S. Evr.*

Ce n'eſt pas peu pour un Grand, que de connoître le prix d'une Réputation nette & entiere, & d'apporter à ſe la conſerver tout le ſoin qu'elle mérite : ſurtout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugement les plus déciſifs, pourvu qu'ils ſoient déſavantageux. *Fontenelle.*

RETRAITE, ou vie retirée. Il n'y a rien de ſi aiſé à un homme, qui n'a ni vanité ni ambition que de vivre dans la Retraite, en s'y procurant des occupations douces & tranquiles, qui ne leur nuiſent point, & qui ſont néanmoins ſuffiſantes pour empêcher l'ennui : c'eſt la vanité qui trouble le plaiſir de la Retraite, & qui y répand l'amertume. On veut de la conſidération, & il eſt difficile d'en avoir dans une vie retirée, où l'on ne paroît utile à perſonne. *Eſſ. Mor.*

REVELATION Divine. Il n'y a que la Révélation divine qui puiſſe nous ſervir de guide & nous conduire ſurement à travers le mélange de ténebres & de lumieres qui regnent dans les écrits des Payens. Sans elle, qu'ont été les Peuples les plus eſtimés pour leur eſprit & pour leur ſavoir, ſinon un amas d'hommes aveugles, inſenſés, privés d'intelligence & de ſageſſe? C'eſt l'idée que nous en donne l'Ecriture en plus d'un endroit. Les Grecs & les Romains étoient des Nations civiliſées, polies, pleines de perſonnes habiles dans les ſciences & dans les Arts : on y trouve des Orateurs, des Philoſophes, des Politiques : pluſieurs même ſont Légiſlateurs, Interprêtes des Loix, Miniſtres de la Juſtice. Et néanmoins demandez aux Sages de ces Nations ce qu'ils adorent; ce qu'ils eſperent du culte qu'ils rendent à leurs Divinités : ce qu'ils ſont eux-mêmes & ce qu'ils ſeront, quelle eſt la ſource & la regle des devoirs : quelle eſt l'origine de l'autorité des Magiſ-

trats; quelle eſt la fin des Républiques, vous ſerez étonnez de voir que les Sages ſeront des enfans, par rapport à ces importantes queſtions. Ils ont entrevû quelque choſe des ſuites du péché originel; mais ſans en démêler la ſource & le principe. Le mélange étonnant que nous ſentons en nous de baſſeſſe & de grandeur, de foibleſſe & de force, d'amour pour la vérité, & de crédulité pour l'erreur, de deſir de la félicité, & d'aſſerviſſement à la miſere, qui depuis le péché d'Adam fait proprement le fond de la nature de l'homme, étoit pour eux une énigme inexplicable: ils éprouvoient en eux-mêmes toutes ces contrariétés; mais ils en ignoroient la cauſe, comme Saint Auguſtin le remarque de Ciceron: *rem vidit, cauſam neſcivit.* Et comment auroient-ils pû la connoître, eux qui ignoroient abſolument les Saintes Ecritures; qui ſeules nous donnent le dénouement de ces difficultés, en nous apprenant la chûte du premier homme & les ſuites du péché originel. Mais quand une fois on a poſé les principes que la Révélation nous apprend ſur toutes ces matieres, alors les Ecrivains profanes ſont d'une grande utilité, même pour la Religion. Car on y voit partout des preuves éclatantes de l'immortalité de l'ame, auſſi-bien que des récompenſes & des peines de l'autre vie. Par-tout on y remarque la néceſſité & l'exiſtence d'un Etre ſuprême, indépendant, éternel, dont la Providence s'étend à tout, dont la bonté prévient tous les beſoins de l'homme, & le comble de biens, dont la juſtice punit les déſordres publics par des calamités publiques, & ſe laiſſe fléchir par le repentir: dont la puiſſance infinie diſpoſe des Royaumes & des Empires, & décide ſouverainement du ſort des Particuliers & des Peuples, & que cet Etre préſent & attentif à tout écoute leurs prieres. Les connoiſſances qui tiennent à la Religion révélée, ſont étrangeres aux ſciences humaines, par leur objet, par leur caractere, par l'eſpece même de conviction qu'elles produiſent en nous. Elles ſont plus faites, comme l'a remarqué M. Paſcal, pour le cœur que pour l'eſprit: elles ne répandent la lumiere vive qui leur eſt propre, que dans une ame déja préparée par l'opération divine. La foi eſt

une eſpece de ſixieme ſens, que le Créateur accorde ou refuſe à ſon gré ; & autant que les vérités ſublimes de la Religion ſont élevées au-deſſus des vérités arides & ſpéculatives des Sciences humaines, autant le ſens intérieur & ſurnaturel, par lequel des hommes choiſis ſaiſiſſent ces premieres vérités, eſt au-deſſus du ſens groſſier & vulgaire, par lequel tout homme apperçoit les ſecondes. *Rollin.*

Mais ſi la Philoſophie doit s'abſtenir de porter ſes regards curieux ſur les objets de la Révélation, elle peut & doit même diſcuter les motifs de notre croyance : en effet, les principes de la foi ſont les mêmes que ceux qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique, avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui en font la baſe, & qui ſont les Prophéties & les miracles, ont un dégré d'évidence & de force proportionné à l'importance & à la ſublimité de l'objet. C'eſt donc à la raiſon à établir en ce genre les regles de critique qui ſerviront à écarter les preuves foibles, à diſtinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions, d'avec celles qui ne ſont propres qu'à la ſeule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumiere dont elles ſont ſuſceptibles. Sur ces différens objets le Philoſophe ſe contente d'établir les principes, & en laiſſe aux Théologiens l'uſage & l'application.

RÉVOLUTIONS. Comme les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les Révolutions ſont différentes ; mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Les plus grandes affaires de ce monde, comme les plus grandes Révolutions, ſont ſouvent dirigées par de foibles reſſorts.

A quoi ont abouti toutes les différentes Révolutions que la terre entiere a éprouvées depuis ce grand nombre de ſiecles, dont nous avons connoiſſance par le moyen de l'hiſtoire ? A la deſtruction, à des millions d'hommes égorgés : tout grand évenement a été ſuivi & accompagné de quelque effuſion de ſang. L'Hiſtoire n'a guere tenu compte des tems tranquiles : elle n'a parlé que des orages. Qu'a produit le ſang de tant de

millions d'hommes, & le ſaccagement de tant de Villes? Rien de grand, rien de conſidérable. Les Princes Chrétiens ont beaucoup perdu avec les Turcs depuis 500 ans, & n'ont preſque rien gagné les uns contre les autres. Preſque toute l'Hiſtoire n'eſt donc qu'une longue ſuite de guerres & de maux; & s'il arrive quelque grande Révolution, elle anéantira le ſouvenir de toutes ces querelles paſſées, & de tous ces traités frauduleux qui ont produit tant de malheurs. *Volt.*

RICHE. Celui-là eſt Riche qui reçoit plus qu'il ne conſume: celui-là eſt pauvre dont la dépenſe excede la recette.

Celui-là peut ſe dire riche, à qui rien ne manque que le ſuperflu.

Les beſoins des Riches ſont augmentés au point de ne pas leur laiſſer les moyens de ſoulager les pauvres, à proportion de leur miſere. La mode n'eſt pas d'avoir un certain nombre de familles indigentes à aider, comme on a des chiens & des chevaux à nourrir: on n'a jamais réfléchi ſur l'avantage qui en réſulteroit pour le bonheur de la ſociété. Des enfans qui naiſſent dans la pauvreté, il en meurt plus des trois quarts faute de ſecours: on ne peut pas dire que ceux-là ſoient coupables de leur miſere. Quelle perte pour la ſociété qu'ils auroient ſervie, & qui manque d'hommes en effet? On ſe plaint de leur rareté, c'eſt la dureté des Riches qui les tue. *Conſ. de l'Amit.*

Un Riche vertueux & ſecourable eſt, après un bon Roi, l'image la plus reſſemblante de l'Etre ſuprême: il eſt capable de toutes les ſortes de biens qu'il veut faire: c'eſt une puiſſance que ſes richeſſes lui donnent, à laquelle le mérite & la plus grande volonté ne peuvent ſuppléer ni atteindre.

Il faut être aujourd'hui bien Riche, ou bien fou, pour être ce qu'on appelle comme tout le monde.

RICHESSES. Les Richeſſes ſont un moyen facile d'acquérir de la gloire pour peu qu'on en ſache uſer. Pour bien juger d'un homme, il faut le regarder par les endroits qui ſont le moins en vue; & il n'eſt point de réputation ſi grande où l'on ne puiſſe parvenir ſans grand mérite, avec du du bien, de l'eſprit & de l'am-

bition : on ne peut rien apprendre de plus utile aux jeunes gens qu'à ſe connoître en vertus contrefaites, & à ne ſe laiſſer point prévenir par le bruit commun ſur le mérite des particuliers. *S. Real.*

Il n'y a point de Richeſſes plus grandes que celles de la ſanté du corps, ni de joie plus grande que celle du cœur.

Les Richeſſes ſont l'inſtrument de toutes les paſſions.

C'eſt un grand abus & un renverſement de tout ordre, dit Platon, de faire cas des hommes à proportion de leurs Richeſſes.

Les Richeſſes produiſent les grandes inquiétudes puiſqu'il les faut quitter, & rendre compte de l'uſage qu'on en a fait.

N'envions point à une ſorte de gens leurs grandes Richeſſes : ils les ont à titre onéreux, & qui ne nous accomoderoit point : ils ont mis leur repos, leur ſanté, leur honneur & leur conſcience pour les avoir : cela eſt trop cher, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Rien ne fait mieux voir le peu de choſe que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les Richeſſes, l'argent, les grands établiſſemens, & les autres biens que la diſpenſation qu'il en a faite, & le genre d'hommes qui en ſont les mieux pourvus.

Si les Richeſſes ſeules ſont laporte de toutes les charges & de tous les emplois, où ſera l'émulation des belles choſes ? Et ſi on rend ainſi inutiles les Loix & les Lettres, n'eſt-ce pas en éteindre l'amour & l'étude ?

Les Richeſſes ſont le bagage de la vertu : le bagage eſt néceſſaire à l'Armée, mais il empêche quelque fois la marche & fait perdre l'occaſion de vaincre. *Bacon.*

Les Richeſſes n'ont d'uſage réel que dans la diſtribution : tout le reſte eſt opinion.

Les Richeſſes ordinaires proſperent ordinairement davantage.

Les Richeſſes ſont devenues ſi néceſſaires, elles ont acquis un ſi formidable crédit, on vient ſi facilement à bout de tout ce qu'on veut par elles, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la multitude plus exercée à pourvoir à

ſes beſoins qu'à réfléchir ſur leur ſource, les adore, ne croie rien au-deſſus d'elles, & s'aveugle ſur les moyens d'en acquérir. Le vrai Philoſophe ne ſauroit penſer ainſi : il efface du nombre des heureux ceux qui ne le ſont que par leurs Richeſſes : il n'applaudit point à l'erreur du Peuple qui les croit tels.

Encore que les Richeſſes ſoient de beaux préſens, ce n'eſt pas ceux-là que les Sages deſirent : ils ne demandent aux Dieux que la connoiſſance du bien qui leur eſt néceſſaire, avec la grace de s'en ſervir utilement. *Seneque.*

Délivrez les hommes du deſir immoderé des Richeſſes, il ne faudra plus de Juges pour décider à qui les biens conteſtés appartiennent : chacun ſera aſſez clair-voyant pour ſe rendre juſtice.

Les Richeſſes & la ſanté ôtent aux hommes l'expérience du mal ; leur inſpirent de la dureté pour leurs ſemblables.

Tout le mérite ſemble être réduit aux Richeſſes depuis que l'argent eſt devenu la paſſion univerſelle. Cette corruption eſt devenue commune parmi certaines Nations : on met le ſouverain bien à devenir riche & à ne l'être que pour ſe ſatisfaire. On ſe regarde ſeul dans toute ſa dépenſe : on conſidere comme perdu tout ce qui n'eſt point employé en équipages, en meubles, en bâtimens, en jardins, en bonne chere, en Domeſtiques. Delà il ſuit, qu'on ne connoît plus le plaiſir de prêter à un honnête homme dans le beſoin ; de donner à de jeunes perſonnes de naiſſance dequoi être élevées ſelon leur condition, de procurer à des filles de bonne maiſon, mais pauvres & ſouvent proche parentes, dequoi s'établir : on s'endurcit même contre ſa propre famille, qu'on laiſſe dans le découragement & la baſſeſſe, dont on s'ôte même la vue en l'exilant dans les Monaſteres ſans aucune vocation, où dont on charge l'Egliſe. Ces ſortes d'avares ſont infiniment en plus grand nombre que ceux dont l'avarice ſe borne à theſauriſer. Car l'avarice des premiers, eſt auſſi étendue que le ſont les cupidités qu'elle ſeule peut remplir. *Inſt. d'un Pr.*

La vraie Richeſſe d'un Pays conſiſte dans le nombre

des Habitans, la culture des terres, le travail induſtrieux & le commerce. Ainſi un Roi qui a peu de Domaines particuliers, & qui n'eſt que l'adminiſtrateur des biens de ſes Sujets, ne peut être véritablement riche, que par des impôts aiſés à percevoir & également repartis. *Voltaire.*

Le travail qui fournit le néceſſaire, la Philoſophie qui apprend à ſe paſſer du ſuperflu, voilà les véritables Richeſſes.

La nourriture, les commodités & les douceurs de la vie ſont la Richeſſe. La terre la produit, & le travail de l'homme lui donne la forme. Le fonds & la forme ſont la terre & l'homme. Avec des hommes on double la terre qu'on poſſede; on en défriche, on en acquiert.

RIME ET MESURE. La Rime & la meſure ne ſont pas la Poéſie: elles peuvent ſubſiſter avec les idées les plus triviales & le langage le plus populaire: & la Poéſie qui n'eſt autre choſe que la hardieſſe des penſées, la vivacité des images, & l'énergie des expreſſions, demeurera toujours ce qu'elle eſt indépendemment de toute meſure. Le Cocu imaginaire eſt verſification ſans Poéſie, & Télemaque eſt Poéſie ſans verſification. Je conviens que la Rime & la meſure produiſent un charme réel: j'y ſuis ſenſible moi-même; & il m'arrive ſouvent d'admirer en vers, ce que je ne ferois qu'approuver en proſe; j'attribue la vraie cauſe de cette illuſion, du moins pour la plus grande partie, à la ſurpriſe agréable qui naît de la difficulté vaincue; & qu'on ne diſe pas que cela ne regarde que les gens de l'art, qui ſavent ce que les obſtacles coutent à ſurmonter. Ceux qui n'ont là-deſſus aucune expérience, ſont encore plus ſurpris que les autres, & ils ſe ſentent ſi loin de commander ainſi au diſcours, qu'ils regardent les Poétes comme une eſpece à part que la nature a fait exprès pour le preſtige. *La Motte.*

Ces idées de M. de La Motte ſont ingénieuſes, mais ajoutons que le charme vient encore de ce que la Rime & la meſure produiſent une ſorte d'harmonie qui flatte agréablement nos oreilles, & nous cauſe un

un plaiſir plus ſenſible que l'uniformité de la Proſe.

Il eſt conſtant qu'il faut de l'harmonie à tous les Peuples de la terre : il ne s'agit plus que de ſavoir ſi nos Vers françois doivent être rimés ou non ; nos plus grands Poètes ont employé la Rime, & ce ſeroit une nouveauté de vouloir ouvrir une autre carriere. Les Italiens & les Anglois peuvent ſe paſſer de la Rime, parceque leur Langue a des inverſions, & leur Poeſie mille libertés qui nous manquent. Chaque Langue a ſon genie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la frequence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre Langue eſt la clarté & l'élégance, nous ne permettons aucune licence à notre Poéſie, qui doit marcher comme notre Proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nos Vers ne ſouffrent point d'enjambement ; nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou breves. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons pour que notre Poéſie ne ſoit pas confondue avec la Proſe. En effet, quelque Poétique que ſoient des morceaux mis en Proſe, ils ne ſauroient jamais faire le même plaiſir, dépouillés de l'agrément de la Rime.

Non-ſeulement la Rime eſt néceſſaire à nos Tragédies, mais elle embellit nos Comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en Vers qu'en Proſe, & qui dit Vers en françois, dit néceſſairement Vers rimés. *Volt.*

RIS ou RIRE. Le Ris eſt l'enſeigne de la joie, & ſouvent la trompette de la folie. Les grands Hommes ſont rarement grands rieurs. *Oxenſt.*

ROIS. Aux yeux du vulgaire qui fait la plus grande partie des hommes, un Roi paſſe pour le plus heureux de tous les mortels : cela eſt ſi vrai, que pour avoir la gloire & le bonheur de regner ſur une petite contrée, quelquefois un homme ſeul ébranle une grande partie de l'Univers, & fait périr un million d'hommes, dont la moitié ſe bat pour ſes intérêts, & l'autre pour ceux de ſon rival ; car une maxime

INST. CHO-TAYLOR

reçue parmi les Conquérans ambitieux, eſt que le crime ceſſe de l'être, quand il procure une Couronne. Toutes nos Hiſtoires ſont remplies de Souverains trahis & détrônés, de Sujets rebelles devenus uſurpateurs, de Tyrans qui ont ſacrifié à leur élévation tous les ſentimens de la nature & de l'honneur, & qui ne ſe ſont maintenus ſur le trône que par les ravages & les maſſacres. La fureur de regner a autrefois renverſé la plus puiſſante République de l'Univers : un homme a eu l'ambition de gouverner ſeul la moitié du monde & y a réuſſi. L'éclat de la Couronne éblouit tellement nos yeux, qu'il n'y a perſonne en général qui ne ſacrifiat volontiers ce qu'il a de plus cher, à la gloire d'être aſſis ſur le trône, s'il pouvoit ſe flatter raiſonſonnablement d'y monter. Le bonheur de cet état paſſe même pour ſi indubitable, que lorſque nous voulons exprimer qu'un homme eſt heureux, nous diſons ordinairement qu'il eſt heureux comme un Roi. Nous comptons pour rien les embarras de ce rang ſuprême : c'eſt à nos yeux l'objet le plus deſirable, parceque nous ignorons tout le poids d'une Couronne qui eſt portée dignement. *Gulliv.*

Si les hommes ne ſont point capables ſur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuſe & plus ſenſible que de connoître qu'ils ſont aimés ; & ſi les Rois ſont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs Peuples.

Les bons Rois ſont accordés aux Peuples que Dieu aime. L'exemple du Prince eſt d'un merveilleux effet pour rendre ſes Sujets vertueux : ce que vous êtes par votre naiſſance, diſoit un Empereur Romain à ſes petits-fils en préſence du Sénat, vous montre en ſpectacle à toute la République, & tout ce que vous ferez de bien ou de mal aura d'importantes ſuites à ſon égard : *Ita nati eſtis, ut bona malaque veſtra ad Rempublicam pertineant.* Tac. l. 4. ann. Cela eſt encore plus vrai d'un Prince qui regne actuellement, & qui du trône où il eſt aſſis, attire de toutes parts les yeux ſur ſa perſonne & ſur ſa conduite.

Les Rois, quels qu'ils ſoient ne laiſſent pas d'être les Miniſtres dont Dieu ſe ſert pour procurer aux hommes

les plus grands & les plus eſſentiels des biens qui ſoient dans le monde; car on ne jouit de ſon bien, on ne voyage ſans danger, on ne demeure en repos dans ſa maiſon, on ne reçoit les avantages du commerce, on ne tire des ſervices de l'induſtrie des autres hommes & de la ſociété, que par le moyen de l'ordre politique que l'autorité des Rois fait obſerver. S'il étoit détruit, on pourroit dire qu'on ne poſſede rien. Tous les hommes ſeroient ennemis les uns des autres, & rien ne ſe décideroit que par la force. Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiſer les lions, les ours les tigres, & les autres bêtes farouches, & de les faire ſervir aux uſages de la vie: c'eſt ce que fait l'ordre des Etats; car les hommes pleins de cupidité ſont pires que des tigres, des ours & des lions. Ainſi nous avons obligation à ceux qui ſont les conſervateurs de cet ordre, c'eſt-à-dire, à ceux en qui reſide l'autorité qui regle & entretient les Etats. *Eſſ. Mor.*

Nommer un Roi Pere du Peuple, eſt moins faire ſon éloge que l'appeller par ſon nom, ou faire ſa définition.

Il faut faire une grande différence d'un Roi avec un Tyran. Le Roi craint pour ſes Sujets, parcequ'il les aime; le Tyran craint ſes Sujets, parcequ'il n'a de l'amour que pour lui-même.

Dieu touché de compaſſion pour les hommes, leur accorde dans des tems connus de lui des Rois utiles à leurs Etats, & le premier fruit du bon Gouvernement de ces Rois, eſt la richeſſe des Villes, la multitude du Peuple, & la félicité publique.

Ceux qui penſent que les Rois & leurs Miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins que celui qui penſeroit qu'ils ſacrifient toujours au bonheur du monde.

Les Rois aiment qu'on tienne à leur perſonne, & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité.

ROMAINS (les) ayant combattu ſucceſſivement contre tous les Peuples, ont toujours renoncé à leurs uſages, ſitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Les grandeurs paſſées des Romains tiennent encore

toute la terre attentive ; & l'Italie moderne met une partie de ſa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne.

ROMANS. Il en eſt qui ſervent beaucoup pour la culture de l'eſprit & des mœurs, pour la ſcience du monde, pour la connoiſſance du cœur : le vice n'y eſt pas toujours revêtu de couleurs ſéduiſantes, quelquefois la vertu y eſt parée de tous ſes attraits ; le ſtyle eſt aiſé & naturel ; on y trouve beaucoup de génie dans l'invention, beaucoup de délicateſſe dans les penſées & dans les ſentimens, beaucoup de nobleſſe dans les caracteres, & d'agrément dans les intrigues ; de choſes neuves & amuſantes, dans les récits ; enfin, beaucoup de douceur, de pureté & d'élégance dans le ſtyle : mais ils ne ſont qu'en petit nombre, & ils ſont dictés par la ſageſſe, par l'eſprit délicat, & par le bon goût ; la Jeuneſſe s'y amuſe en ſe formant le jugement, l'eſprit & le langage. Mais rien n'eſt plus pernicieux pour les mœurs que les Romans, qui d'abord ſéduiſans par les graces du ſtyle, offrent aux Lecteurs des images de volupté où la pudeur ménagée avec art n'en eſt que plus bleſſée, où l'on voit des caracteres de femmes, mi-partis, de foibleſſe & de vertu, de paſſion & d'honneur, & où la plus fine tendreſſe regne dans les expreſſions.

Les Romans pourroient être utiles aux mœurs & à la ſociété : ſi on ne s'y propoſoit que d'inſtruire ſous le voile de la fiction, de former le cœur & de polir l'eſprit, mais doit-on ſe flatter de produire cet effet, lorſqu'on n'offre à un Lecteur oiſif que des ſituations ténébreuſes & forcées : des Héros, dont les caracteres & les avantures ſont toujours hors du vraiſemblable ; des évenemens extraordinaires & tragiques qui déchirent le cœur, des avantures dans le Serrail, des rencontres d'amans captifs en Barbarie, des enlevemens criminels, des nœuds & des dénouemens contraires à la raiſon ; le tout néanmoins écrit d'un ſtyle fleuri & ſéduiſant, qui fait regarder l'Auteur comme un homme d'eſprit, mais qu'on plaint d'être réduit à faire un pareil uſage de ſes talens.

On pourroit faire cette réflexion ſur certains Romans

qui ont paru depuis quelques années, que le cœur des femmes eſt bien bon, & qu'elles ſont bien indulgentes, puiſque ce ſont elles qui donnent la vogue à des Livres, où l'on empoiſonne toutes leurs actions, où l'on tourne preſque toutes leurs penſées du côté du plaiſir groſſier, où l'on revele toutes leurs foibleſſes, où leur ſageſſe eſt donnée pour l'effet de leur laideur, où leur piété eſt traveſtie en hypocriſie abominable & corporiſée par grace; où les geſtes les plus innocens, les moindres regards d'une jeune fille ſont interprêtés en mauvaiſe part, où enfin le cœur de toutes les femmes malignement anatomiſé n'offre aux yeux du Lecteur que de la corruption & de la turpitude. Que les femmes ſont peu ſenſibles ſur l'honneur de leur ſexe, & qu'il eſt aiſé de les éblouir ſur le Payſan Parvenu, Marianne, &c.

Les fictions ingénieuſes & intéreſſantes que notre Nation a produites depuis un ſiecle, nous font aujourd'hui regarder la plupart des anciens Romans, comme des inventions inſipides, peu dignes de nous amuſer. En effet, la réputation de pluſieurs Ouvrages autrefois eſtimés a beaucoup déchu par l'accroiſſement des lumieres, & par la perfection du goût.

On ne peut lire aujourd'hui ſans ennui l'Aſtrée de Durfé, qui a fait les délices de nos Peres. C'eſt en vain qu'on a eſſayé depuis peu de donner à ce Roman un air plus moderne: ces vieux Ouvrages rajeunis reſſemblent à de vieilles femmes friſées & parées.

Les Romans mettant du faux dans l'eſprit; le Roman n'étant jamais pris ſur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le déſordre dans le cœur; & pour peu qu'une jeune perſonne ait de la diſpoſition à la tendreſſe, il hâte & précipite ſon penchant: il ne faut point augmenter le charme ni l'illuſion de l'amour; plus il eſt adouci, plus il eſt modeſte, & plus il eſt dangereux. *Avis d'une Mere, &c.*

Les Romans ſont le fruit de l'ignorance & de la pareſſe. Pour s'épargner la peine de débrouiller la verité, on ſe repaît de menſonge; qui plaît d'autant plus que l'imagination qui invente ſans contrainte, l'enrichit de tout ce qui le peut rendre plus agréable

que la vérité toute nue : il ne faut point de contention à ce genre de lecture, qui occupe bien plus agréablement ceux qui agiſſent par paſſion que ceux qui ſe conduiſent par raiſon. La Nation Françoiſe y a mieux réuſſi que les autres. M. Huet n'en cherche point d'autre raiſon que la liberté & la politeſſe, avec laquelle on y vit avec les femmes. L'eſclavage où elles vivent en Italie & en Eſpagne a fait négliger l'art de leur conter des doûceurs, & on ne s'y applique qu'à ſurmonter les obſtacles qui les ſéparent. En France, comme elles n'ont d'autre garde que leur vertu, l'on s'eſt attaché à attaquer leur cœur dans les regles : c'eſt pour cela que l'on met en uſage tout ce que la paſſion peut imaginer de plus capable pour ſéduire leur cœur & corrompre leur vertu.

Il y a des Romans de nos jours qu'on pourroit appeller les délires d'une imagination corrompue : ils peignent les mœurs, mais ils les font. La Jeuneſſe y puiſe avidement le poiſon d'une indigne volupté, & ſuppoſé que dans l'âge mur on échappe à ces fatales impreſſions, que trouve-t-on enſuite pour nourrir l'eſprit dans ſa maturité : des Ouvrages, qui ſous l'appas d'une fauſſe liberté, mettent en queſtion tout ce qui fut utilement mis en fait depuis deux mille ans, qui détachent l'eſprit & le cœur du culte de l'Etre Souverain, & du reſpect pour les Puiſſances établies, des Ouvrages qui détruiſent tout & n'édifient rien. *Ami des Hommes.*

Nos Romans & même nos Tragédies, ont élevé la paſſion de l'amour à des délicateſſes, entierement ignorées des ſiecles précédens. Les Amans y ſont une eſpece d'ambitieux & d'eſclaves tout à la fois, qui en donnant tout leur cœur ſe propoſent de regner ſur un autre. Tous leurs ſoins, tous leurs projets, ne tendent qu'à cette acquiſition : leurs plaiſirs, leurs chagrins & leurs jalouſies ne roulent que ſur ce qui la hâte ou la retarde. Ce ſont ces divers ſentimens qui regnent dans les Romans de Cyrus & de Cléopatre où l'on fait parler des perſonnages illuſtres : il eſt conſtant qu'on a eu tort de donner à de grands hommes un amour ſi appliqué & ſi ſuperſtitieux, & il eſt ridi-

ſeule qu'on ait ſubordonné les grands motifs & les devoirs publics, à une paſſion ſubalterne & ſi bornée, en ſorte qu'un Prince ne ſubjugue les Empires, qu'il ne ſerve ſa Patrie, qu'il n'exerce les plus grandes vertus, & qu'il ne faſſe les plus grands ſacrifices que pour plaire à une femme. Rien n'eſt plus petit, & il faut avouer que c'eſt là le plus grand aviliſſement des Héros.

Les Hiſtoires de pure invention, telles que les Romans, quoique bien variées & bien fleuries, n'en ſont pas d'ordinaire plus eſtimées par les gens d'un eſprit ſolide, ni moins négligées par ceux mêmes, qui d'abord en ont fait leur amuſement. De ſi foibles reſſorts ne font pas jouer long-tems les paſſions.

J'avoue que rien n'eſt plus facile à des imaginations fécondes, que d'aſſembler beaucoup d'avantures fabuleuſes & d'y faire entrer pluſieurs incidens pour exciter des ſentimens vifs & ſoudains, mais de telles émotions extorquées en fraude, ne manquent jamais de ſe diſſiper au moment qu'on refléchit ſur l'impoſture qui les a fait naître, & alors on eſt honteux de s'être laiſſé vaincre par des attendriſſemens dont l'origine eſt une erreur.

Toutes ces fictions ingénieuſes ne réuſſiſſent communément que dans la Poéſie, ſur-tout dans les ſujets dramatiques, où l'on ne peut trop animer l'action & la rendre ſenſible, mais dans un ſimple récit de faits, dont la ſaine raiſon n'eſt jamais touchée qu'autant qu'elle y découvre les graces naïves de la vérité ; c'eſt traiter le Lecteur avec quelque ſorte de mépris, & ſurprendre ſon admiration, que de l'appliquer au merveilleux des faux évenemens, & par des illuſions ébiouiſſantes, ſéduire ſon jugement & ſon cœur.

Puiſque le vrai fournit aſſez de matériaux pour des hiſtoires utiles & divertiſſantes, on n'auroit pas beſoin de forger tous les jours de nouvelles fables. Quelque vivacité, quelque legereté de ſtyle qu'il y ait dans les ouvrages de cette nature, c'eſt toujours, ce me ſemble, dégrader un peu ſon eſprit que de s'occuper, ou à les compoſer, ou à les lire. Ces pompeuſes chimeres accoutument tellement ceux qui les liſent à ſe nourrir

d'idées romaneſques, que les maximes les plus ſimples de la morale; & les principes les plus communs de la vie civile, ne font preſque pas d'impreſſion ſur eux. *S. Réal.*

S

SAGES. Les Sages ne ſont pas inſenſibles aux paſſions; mais ils triomphent d'elles par la force de leur vertu.

Legiſtes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, ſi nous pouvions tous nous donner le mot de devenir Sages.

SAGESSE. Il faut en avoir beaucoup, pour ſentir que ce que l'on a de lumieres ne ſuffit pas pour ſe conduire dans une place éminente où il s'agit de gouverner les autres.

La Sageſſe eſt communément le fruit de l'expérience.

La Sageſſe eſt à l'ame ce que la ſanté eſt au corps.

SAINTS. Les perſécuteurs des Saints ſont de la paille qui ſe conſume en purifiant l'or. *Sag. 3. 6.*

SALUT. Le principal & le plus ſûr moyen que l'on ait de pouvoir faire ſon Salut, eſt dans le fond le principal emploi d'un chacun, & par conſéquent il n'y a rien ſur quoi on ſoit plus obligé de conſulter Dieu.

SANTÉ. C'eſt la joie de l'ame qui conſerve la Santé du corps, & c'eſt le repos de la conſcience qui ſert de conſolation à l'un & à l'autre dans toute ſorte d'afflictions.

C'eſt une ennuyeuſe maladie que de conſerver ſa Santé par un trop grand régime.

La Santé n'eſt proprement qu'un état d'indolence; elle ne réveille aucuns ſentimens vifs, & laiſſe l'ame dans une oiſiveté qui ôte le goût de la poſſeſſion, c'eſt un bien dont on ne ſent le prix que quand on l'a perdu.

On ne doit pas blâmer ceux qui prennent un ſoin légitime de leur Santé; mais ce ſoin auquel le ſens commun, le devoir & l'intérêt nous engagent,

ne doit jamais nous attirer des craintes chimeriques ni des accès de mélancolie ; en un mot la conduite de la vie doit être le but principal & ſa conſervation en devenir l'acceſſoire. Ne travailler qu'à la conſervation de ſa vie, comme l'unique but qu'on doive ſe propoſer dans ce monde ; faire ſon affaire capitale du ſoin de ſa Santé, n'avoir en tête que des remedes & un régime, ſont des vues ſi baſſes & ſi indignes de la nature humaine, qu'un homme un peu généreux aimeroit mieux mourir mille fois que de s'y ſoumettre. D'ailleurs une inquiétude continuelle pour la vie en ôte tout le plaiſir, puiſqu'il eſt impoſſible de goûter aucune ſatisfaction dans la jouiſſance d'une choſe qu'on craint de perdre à tout moment. *Spect.*

Pour conſerver la Santé commune du corps & de l'ame, dit Platon, il les faut exercer tous deux également & moderement : l'eſprit par l'application aux choſes qui lui ſont conformes dans les ſciences, & le corps par les exercices de la gymnaſtique.

SATYRIQUE. Un homme Satyrique fait craindre aux autres ſon eſprit, & doit à ſon tour craindre leur mémoire : le bon ſel n'a point d'amertume.

Si, avec de l'eſprit & de la malignité, un homme Satyrique eſt d'ailleurs vicieux, c'eſt une des créatures les plus malfaiſantes qu'il puiſſe y avoir dans la ſociété civile.

Un caractere malin, accompagné d'une humeur agréable & badine, doit être ſouvent regardé du même œil. Que penſer d'un homme qui n'eſt jamais plus ſatisfait que quand il afflige un Particulier qui ne lui dit mot, ou qu'il excite la diviſion entre les parens, ou qu'il expoſe des familles à la riſée du Public par des libelles Satyriques.

Il faut avouer qu'une Satyre ou qu'un libelle n'emporte pas l'atrocité d'un vol ou d'un meurtre ; mais combien y a-t'il de perſonnes qui aimeroient mieux perdre une groſſe ſomme d'argent, ou la vie même, que d'être miſes en butte à la raillerie piquante, ou à quelque trait qui les deshonore. Il eſt certain que dans ce cas on ne doit pas meſurer l'injure par l'idée de l'action que commet l'homme Satyrique, mais par

l'idée de celui qui en eſt bleſſé. *Spect.*

SAVANT. C'eſt un avantage rare à un Savant que d'être goûté par un Prince ; & pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince que de goûter un Savant.

SCIENCES. Ceux qui ſavent beaucoup admirent peu de choſe, & ceux qui ne ſavent rien admirent tout.

Les Sciences ont beſoin de la force des Princes pour leur repos, & les Princes de la faveur des Sciences pour leur réputation.

La premiere Science de l'homme, c'eſt l'homme ; & la plus grande Science eſt de ſavoir être à ſoi. Quand on ſait vivre avec ſoi même & avec le monde, ce ſont deux plaiſirs qui ſe ſoutiennent.

La Science ſans vertu aveugle au lieu d'éclairer. *Salom.*

Ceux qui apprennent à bien vivre pour bien mourir, dit Seneque, ſe peuvent dire par avance les plus ſavans du monde.

Ce n'eſt pas la continuelle lecture de différens Livres qui nous rend ſavans : c'eſt la réflexion que nous faiſons ſur les meilleurs pour en pratiquer les préceptes.

Il arrive aux gens véritablement ſavans ce qui arrive aux épis de bled : ils ſe levent & hauſſent la tête droite & fiere, tant qu'ils ſont vuides, mais quand ils ſont pleins & groſſis de grains en leur maturité, ils commencent à s'abaiſſer & à s'humilier.

Quoiqu'un homme puiſſe être grand Prince, & ſavoir regner ſans avoir été inſtruit dans les Sciences, il eſt certain que dans l'uſage ordinaire, les bonnes qualités naturelles d'un Prince ont beſoin d'être cultivées par les Sciences ; qu'il en devient plus ſage en devenant plus inſtruit, & que ſes bonnes intentions portent plus loin quand il a plus de connoiſſances & plus de vues.

C'eſt une grande Science pour un Prince que de bien diſcerner ce qu'il y a de vain en pluſieurs à ſon égard, & de s'arrêter préciſément où il faut. Car il y a des connoiſſances qui ſont le mérite d'un Particulier, & où

Il eſt permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre ſoin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer.

Si quelqu'un s'enyvre de ſa Science, regardant ſous ſoi : qu'il tourne les yeux au-deſſus, vers les ſiecles paſſés, il baiſſera les cornes, y trouvant tant de milliers d'eſprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatteuſe préſomption de ſa vaillance, qu'il ſe ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas & de tant d'autres qui le laiſſent ſi loin derriere eux. *Montaigne.*

La meilleure part des Sciences qui ſont en uſage eſt hors de notre uſage, & en celles mêmes qui le ſont, qu'il y a des eſtendues & enfonceures très inutiles que nous ferions mieux de laiſſer là ! *Id.*

A la mode deqnoi nous ſommes inſtruits, il n'eſt pas merveille, ſi ni les Eſcoliers, ni les Maiſtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y faſſent plus doctes. De vrai, le ſoin & la dépenſe de nos Peres ne viſe qu'à nous meubler la tête de Science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. *Id.*

On nous a choiſi pour notre apprentiſſage, non les Livres qui ont les opinions les plus ſaines & plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur Grec & Latin, & parmi ces beaux mots on nous a fait couler les plus vaines humeurs de l'antiquité. *Id.*

La Science eſt un bien, à la regarder d'yeux fermes, qui a, comme les autres biens des hommes, beaucoup de vanité & foibleſſe propre & naturelle, & d'un cher couſt. L'acquiſition en eſt bien plus hazardeuſe que de toute autre viande ou beſoin. Nous ne les pouvons mettre (les Sciences) en autre vaiſſeau qu'en notre ame : nous les avalons en les achettant. *Id.*

Les Sciences ont toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes, & moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les Loix au bien de la Société & au bonheur des Peuples. Cette façon de penſer, aimable & douce, ſe communique inſenſiblement de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences au Public & au vulgaire. Elle paſſe de la Cour à la Ville ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſu-

rément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſeres & de notre deſtruction. *Avant pr. de la Henr.*

Toutes les Sciences qui dépendent de la mémoire, ſont proprement de ces Sciences qui *enflent*, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre S. Paul, à cauſe qu'elles ont de l'éclat, & qu'elles donnent beaucoup de vanité à ceux qui les poſſedent. Ainſi ceux qui ſont ſavans en cette maniere, étant d'ordinaire remplis de préſomption, prétendent avoir droit de juger de tout, quoiqu'ils en ſoient très peu capables, ce qui les fait tomber dans un très grand nombre d'erreurs. Bien plus ils y entraînent avec eux preſque tous les eſprits du commun, & un fort grand nombre de jeunes gens qui croient aveuglement toutes leurs déciſions. *Rech. de la vérité.*

Les Sciences ſont l'ornement de l'eſprit & la ſource du plaiſir le plus vif & le plus durable : leurs avantages ſont infinis, ſoit par rapport aux Gens de Lettres, ſoit par rapport au bien qu'elles procurent à la Religion & à la ſociété. Sans les Sciences, la raiſon conſerve à peine quelques traits de ſa premiere beauté: elles la perfectionnent & en étendent l'uſage : c'eſt elles qui nourriſſent ce deſir inſatiable de ſavoir qu'on remarque dans les eſprits élevés : elles plaiſent dans tous les âges de la vie, ſont l'ornement de la proſperité, & un azile agréable dans l'adverſité : elles ſont la ſource de la vertu, de l'honnêteté, de la politeſſe. Sans les Lettres, il n'y a ni bons Magiſtrats, ni Miniſtres du Seigneur capables de faire fleurir la Religion, ni Avocats habiles, ni Medecins éclairés, ni Méchaniciens induſtrieux. Enfin c'eſt aux Sciences que les Héros ſont redevables de l'immortalité : elles nous élevent à la connoiſſance de Dieu & à ſon culte, à la diſtinction de l'ame d'avec le corps : elles ſont la baze de la Religion : ſans elles le Commentateur des Livres Saints & le Controverſiſte, feroient à tous momens des bevues. Sans elles il eſt impoſſible de profiter de leurs travaux. *Desfont.*

Ce ſeroit une témérité d'eſſayer tous les genres de

littérature & de Sciences. La nature eſt avare de talens. Celui dont elle nous favoriſe eſt preſque toujours achetté aux dépens des autres. Heureux qui ſait démêler & cultiver ce talent unique!

A meſure que les Sciences paſſent chez de nouveaux Peuples, elles les transforment en d'autres hommes; & en leur donnant des inclinations & des mœurs plus douces, des loix plus humaines, elles les tirent de l'obſcurité où ils avoient langui jusques-là, & de la groſſiereté qui leur étoit naturelle. Ce qui prouve évidemment, que ſelon que les Sciences ſont, ou cultivées ou négligées, elles élevent ou rabaiſſent les Nations, elles les tirent des ténebres, ou les y replongent. C'eſt ce qu'on voit par l'exemple des Atheniens & des Romains, de l'Afrique & de l'Egypte. *Rollin.*

Les gens de bien comptent pour rien la plus vaſte Erudition, ſi elle eſt ſans probité; ils préferent l'honnête homme à l'homme Savant, & en inſtruiſant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de plus beau, ils ſongent moins à les rendre habiles qu'à les rendre vertueux; bons fils, bons peres, bons maîtres, bons amis, bons Citoyens. *Id.*

Les Sciences & les Arts ſuffiroient ſeuls pour rendre un regne glorieux: ils étendent la Langue d'une Nation peut-être plus que des conquêtes: ils lui donnent l'empire de l'eſprit & de l'induſtrie, également flatteur & utile: ils attirent chez elle une multitude d'Etrangers, qui l'enrichiſſent par leur curioſité, prennent ſes inclinations & s'attachent à ſes intérêts. Pendant pluſieurs ſiecles l'Univerſité de Paris n'a pas moins contribué à la grandeur de la Capitale que le ſéjour de nos Rois. On doit à M. Colbert l'éclat ou furent les Lettres, la naiſſance de l'Académie des Sciences, de celle des Inſcriptions, des Académies de Peinture, de Sculpture & d'Architecture; l'impreſſion d'un grand nombre d'excellens Livres, dont l'Imprimerie Royale fit les frais, l'augmentation preſque immenſe de la Bibliotheque du Roi, ou plutôt du tréſor public des Savans, une infinité d'Ouvrages que les plus grands Auteurs ou les habiles Ouvriers n'accordent qu'aux careſſes des Miniſtres & des Princes; un goût du beau & de l'exquis répandu

par tout, & qui s'eſt fortifié ſans ceſſe. *Fontenelle.*

La Science d'un homme de Cour, c'eſt l'Hiſtoire, ſurtout la moderne, les Généalogies des Grandes Maiſons, les intérêts des Princes.

Les Peuples policés & diſtingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le ſont pas. Dans les Pays Barbares & chez la plûpart des Orientaux, regnent des vices qu'il ne conviendroit pas de nommer : ſi vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de Peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, cruels, avares, voleurs, débauchés. Là ſont établis des uſages inhumains; ici l'impudicité eſt autoriſée par les Loix; là le brigandage & le meurtre ſont érigés en profeſſions, ici on eſt tellement barbare qu'on ſe nourrit de chair humaine. Dans pluſieurs Royaumes, les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on ſacrifie des hommes aux Démons, on tue quelques perſonnes pour faire honneur au Roi lorſqu'il paroît en Public ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables.

Le Temple des Sciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un Ouvrage ſi vaſte; mais le travail de chaque homme eſt néceſſaire.

Toutes les Sciences profanes ont leur chimere, après laquelle elles courent ſans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chimie a ſa pierre philoſophale, la Géométrie a ſa quadrature du cercle; l'Aſtronomie ſes longitudes, les Méchaniques leur mouvement perpétuel. Il eſt inutile de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher : il faut qu'en toutes choſes les hommes ſe propoſent un point de perfection, au-delà même de leur portée : ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement. Il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. *Font.*

Toutes les ſortes de Sciences ſe préſentent à un jeune homme né avec de l'eſprit. Mille hazards les

font paſſer en revue ſous ſes yeux, & c'eſt quelque inclination particuliere, où plutôt quelque talent naturel, ſource de l'inclination, qui le détermine à un choix: on préfere ce que l'on ſent qui promet plus de ſuccès.

Rien ne peut plus contribuer à l'avancement des Sciences que l'émulation entre les Savans, mais renfermée dans certaines bornes.

On convient qu'il y a des gens aſſez malheureux, pour abuſer d'une choſe auſſi excellente que la Science, par les Livres pernicieux qu'ils ont mis au jour; mais auſſi quelle foule d'Ouvrages divins n'a-t'on pas à leur oppoſer, par leſquels on a renverſé les Idoles des Payens, on a démontré le vrai Dieu & la pureté de la morale Chrétienne, & anéanti les ſophiſmes des génies dépravés. Peut-on citer ſérieuſement contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques Ecervelés qui en abuſent; & faudra-t'il renoncer à bâtir des maiſons, parcequ'il y a des gens aſſez foux pour ſe jetter par les fenêtres.

L'Hiſtoire générale & raiſonnée des Sciences & des Arts, renferme quatre grands objets; nos connoiſſances, nos opinions, nos diſputes & nos erreurs; mais de ces quatre objets il n'en eſt point qui puiſſe nous éclairer davantage, & qui ſoit plus digne d'être tranſmis à nos deſcendans que le tableau de nos connoiſſances réelles: il eſt l'hiſtoire & l'éloge de l'eſprit humain, le reſte n'en eſt que le Roman ou la Satyre: car plus on acquiert de lumieres ſur un ſujet, moins on s'occupe des opinions fauſſes ou douteuſes qu'il a produites. Rien ne ſeroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendroit, non ce qu'on a penſé dans tous les ſiecles, mais ſeulement ce qu'on a penſé de vrai: ce plan bien approfondi eſt moins immenſe qu'il ne paroit. Il s'agiroit ſeulement de fixer & de recueillir les principes de nos connoiſſances certaines, de préſenter ſous un même point de vue les vérités fondamentales; de réduire les objets de chaque Science à des points principaux & bien diſtincts pour les parcourir plus aiſément. *Dallemb.*

Hautes Sciences. On ne fait point aſſez de cas des hautes

Sciences, telles que ſont les Mathématiques, la Géométrie, l'Aſtronomie, la Phyſique, l'Anatomie, les Méchaniques. Les hommes traitent volontiers d'inutile ce qu'ils ne connoiſſent point : c'eſt une eſpece de vengeance, & comme elles ſont aſſez généralement inconnues, elles paſſent aſſez généralement pour inutiles. La ſource de leur malheur eſt manifeſte, elles ſont épineuſes, ſauvages, & d'un accés difficile. Nous avons une Lune pour nous éclairer pendant nos nuits, que nous importe, dira-t'on, que Jupiter en ait quatre. Pourquoi tant d'obſervations ſi pénibles, tant de calculs ſi fatiguans pour connoître exactement leur cours. Nous n'en ſerons pas mieux éclairés, & la nature qui a mis ces petits aſtres hors de la portée de nos yeux ne paroît pas les avoir faits pour nous. En vertu d'un raiſonnement ſi plauſible, on auroit dû négliger de les obſerver avec le Teleſcope & de les étudier, & il eſt sûr qu'on y eut beaucoup perdu. Pour peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la Navigation, on ſait que depuis que ces quatre Lunes de Jupiter ſont connues, elles nous ont été plus utiles par rapport à ces Sciences, que la nôtre elle-même, qu'elles ſervent & ſerviront toujours de plus en plus à faire des Cartes marines, incomparablement plus juſtes que les anciennes, & qui pourront ſauver la vie à une infinité de Navigateurs.

Cependant le gros du monde, ou ne connoît point les Satellites de Jupiter, ſi ce n'eſt peut-être de réputation, ou ignore la liaiſon qu'ils ont avec la navigation, on ne ſait pas même qu'en ce ſiecle la navigation ſoit devenue plus parfaite.

Telle eſt la deſtinée des Sciences, maniées par un petit nombre de perſonnes : l'utilité de leur progrès eſt inviſible à la plûpart du monde, ſurtout ſi elles ſe renferment dans des profeſſions peu éclatantes. Que l'on ait préſentement une plus grande facilité de conduire des rivieres, de tirer des canaux, & d'établir des navigations nouvelles, & que l'on ſache, ſans comparaiſon, mieux niveller un terrein & faire des écluſes; que des Maçons & des Mariniers aient été ſoulagés dans leur travail, eux-mêmes ne ſe ſont pas apperçus

perçus de l'habileté du Géometre qui les conduiſoit : ils ont été mus à peu près comme le corps l'eſt par l'ame qu'il ne connoît point, & le Public jouit avec une eſpece d'ingratitude du ſuccès qu'a eu une entrepriſe.

L'Anatomie que l'on étudie depuis quelque-tems avec tant de ſoin, n'a pû devenir plus exacte, ſans rendre la Chirurgie beaucoup plus ſûre dans ſes opérations ; les Chirurgiens le ſavent, mais ceux qui profitent de leur art n'en ſavent rien. L'opération a réuſſi, c'en eſt aſſez.

Il eſt étonnant combien de choſes ſont devant nos yeux ſans que nous les voyons. Les boutiques des Artiſans brillent de tous côtés d'un eſprit & d'une invention admirable : il manque des Spectateurs à des inſtrumens, & à des pratiques très utiles & très ingénieuſement imaginées.

La détermination des Longitudes par les Satellites de Jupiter ; la découverte du Canal Thorachique ; un niveau plus commode & plus juſte, font moins de bruit qu'un Poëme agréable, ou un beau diſcours d'éloquence.

L'utilité des Mathématiques & de la Phyſique, quoiqu'à la vérité aſſez obſcure, n'en eſt donc pas moins réelle. A ne prendre les hommes que dans leur état naturel, rien ne leur eſt plus utile que ce qui peut conſerver leur vie & leur produire les arts, qui ſont d'un ſi grand ſecours & d'un ſi grand ornement à la Société.

Ce qui regarde la conſervation de la vie appartient particulierement à la Phyſique, & par rapport à cette vue, elle a été partagée en trois branches, l'Anatomie, la Chimie & la Botanique. On voit aſſez combien il eſt important de connoître exactement le corps humain, & les remedes que l'on peut tirer des minéraux & des plantes par les préparations convenables.

Pour les arts, dont le dénombrement ſeroit infini, ils dépendent les uns de la Phyſique, les autres des Mathématiques. Ce ſeroit une idée fauſſe de croire qu'on ne doit cultiver ces Sciences qu'autant qu'elles ont un rapport immédiat & ſenſible aux arts ; car,

par exemple, la navigation tient néceſſairement à l'Aſtronomie, & l'Aſtronomie ne peut être pouſſée trop loin pour l'intérêt de la navigation. L'Aſtronomie a un beſoin indiſpenſable de l'optique à cauſe des lunettes de longue vue; & l'une & l'autre, ainſi que toutes les parties des Mathématiques, ſont fondées ſur la Géométrie, & pour aller juſqu'au bout ſur l'Algébre même.

La Géométrie, & ſur-tout l'Algebre, ſont la clef de toutes les recherches que l'on peut faire ſur la grandeur. Ainſi les Mathématiques mixtes, c'eſt-à-dire, qui ſortent de leur monde intellectuel pour deſcendre à la matiere, conſiderent le mouvement des aſtres, l'augmentation des forces mouvantes, les différentes routes que tiennent les rayons de lumiere en différens milieux, en un mot, toutes les Sciences qui découvrent des rapports particuliers de grandeurs ſenſibles; & elles vont d'autant plus loin que l'art de découvrir des rapports en général eſt parfait.

La Phyſique conſidere ce grand & univerſel mouvement qui a arrangé toute la nature, qui a ſuſpendu les corps céleſtes en différentes ſpheres, & qui en ſuivant toujours des loix invariables, diverſifie à l'infini ſes effets: mais outre les curioſités utiles qu'elle nous découvre, elle conduit encore notre eſprit à de ſublimes réflexions ſur l'Auteur de l'Univers. Ce grand Ouvrage, toujours plus merveilleux à meſure qu'il eſt connu, nous donne une ſi grande idée de ſon Créateur, que nous en ſentons notre eſprit accablé d'admiration & de reſpect. Sur tout l'Aſtronomie & l'Anatomie, ſont les deux Sciences qui nous offrent le plus ſenſiblement deux grands caracteres du Créateur: l'une, ſon immenſité par les diſtances, la grandeur & le nombre des corps céleſtes; l'autre, ſon intelligence infinie par la méchanique des animaux; on peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage: l'intelligence prouve encore plus que l'immenſité. *Fontenelle.*

SCULPTURE & Peinture, flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent les vertus & les talens: elles ſont des ſources vivantes de l'émulation.

Céſar verſoit des larmes en contemplant la Statue d'Alexandre.

SECRET. Un homme eſt plus fidele au Secret d'autrui qu'au ſien propre : une femme au contraire, garde mieux ſon ſecret que celui d'autrui.

L'on confie ſon ſecret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

N'être pas trop découvert, attire l'eſtime.

Il faut qu'un homme ſecret ſoit auſſi diſſimulé à certain dégré : les hommes ſont trop fins. Un compoſé parfait ſeroit d'avoir la réputation d'être ouvert, l'habitude du Secret, la diſſimulation dans ſon tems & le faux ſemblant en ſon pouvoir, lorſqu'il n'y a pas d'autre remede. *Bacon.*

Pour être bien Secret, il le faut être par nature & non par obligation. *Montaigne. Bacon.*

SECTE. Il n'eſt pas vrai qu'une Secte ſoit une choſe indifférente dans un Etat : mais je ne penſe pas que les ſupplices ſoient des moyens qu'il faille employer. Les feux qu'on allume pour brûler les Hérétiques, allument en même-tems l'imagination des Peuples : il y a quelque choſe de grand à affronter la mort, & la multitude prend cela pour la vérité : il eſt un moyen bien plus fort ſur le cœur des hommes, c'eſt le mépris.

SENEQUE. Quelque admirable que ſoit Seneque par la beauté de ſes Sentences, ſon imagination n'en eſt pas mieux reglée. Ses mouvemens impétueux l'emportent ſouvent dans des pays qui lui ſont inconnus, où néanmoins il marche avec la même aſſurance, que s'il ſavoit où il eſt, & où il va. Pourvu qu'il faſſe de grands pas, des pas figurés, & dans une juſte cadence, il s'imagine qu'il avance beaucoup, mais il reſſemble à ceux qui danſent, qui finiſſent toujours où ils ont commencé.

Il y a ſans doute beaucoup de force & de beauté dans les paroles de Seneque ; mais il y a très peu de force & d'évidence dans ſes raiſons : il donne par la force de ſon imagination, un certain tour à ſes paroles, qui touche, qui agite & qui perſuade par l'impreſſion, mais il ne leur donne pas cette netteté &

cette lumiere pure qui élaire & qui perſuade par évidence : il convainc parcequ'il émeut & parcequ'il plaît, mais je ne crois pas qu'il perſuade ceux qui le liſent de ſang froid, qui prennent garde à la ſurpriſe, & qui ont coutume de ne ſe rendre qu'à la clarté & à l'évidence des raiſons. Qu'y a-t-il de plus pompeux & de plus magnifique que l'idée qu'il nous donne de ſon Sage ? mais qu'y a-t-il au monde de plus vain & de plus imaginaire ? Le portrait qu'il fait de Caton eſt trop beau pour être naturel; ce n'eſt que du fard & du plâtre, qui ne donne dans la vue que de ceux qui n'étudient point la nature.

Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver d'Auteur plus propre que Seneque pour faire connoître quelle eſt la contagion d'une infinité de gens, qu'on appelle beaux eſprits & eſprits forts; & comment les imaginations fortes & vigoureuſes dominent ſur les eſprits foibles & éclairés, non par la force ni l'évidence des raiſons, mais par le tour & la maniere vive de l'expreſſion qui dépend de la force de l'imagination. Je ſais bien que cet Auteur eſt fort eſtimé dans le monde; je conviens auſſi que toutes ſes penſées ne ſont pas fauſſes ni dangereuſes. Seneque ſe peut lire avec profit par ceux qui ont l'eſprit juſte, & qui ſavent le fond de la morale Chrétienne. De grands hommes s'en ſont ſervis utilement, & ont tiré des Ouvrages de cet Auteur des preuves pour défendre la morale de Jeſus-Chriſt. Seneque eſt admirable étant conſideré par parties, mais il laſſe l'eſprit quand on le lit tout de ſuite. Quintilien a dit qu'il étoit rempli de défauts agréables.

SENS. BON SENS. Dans l'ordre politique le bon Sens eſt un miniſtre ou un coopérateur plus néceſſaire & plus fréquemment néceſſaire que l'eſprit & la ſagacité; & l'expérience étant le meilleur maître, il convient communément mieux à la choſe publique qu'elle ſoit régie par un miniſtre ancien avec moins d'eſprit, que par un novice, qui malgré le ſecours des talens qu'il pourra avoir, fera néceſſairement des fautes. Nous reconnoiſſons par la lecture de l'hiſtoire, que les Etats le mieux régis, ont été ceux où le mi-

niſtere a été plus ſtable & permanent. Les plus grands Miniſtres ſervirent d'autant mieux leur Patrie, qu'ils la ſervirent plus long-tems; & que formés aux affaires par les affaires mêmes, ils firent chacun dans leur tems pencher en faveur de leur Patrie la balance de l'opinion. *Pecquet.*

SENTENCES. Les Sentences font un double effet dans un Poéme. Elles l'embelliſſent & le rendent utile après que les exemples ont frappé l'imagination & échauffé le cœur: elles fixent dans l'eſprit les impreſſions qu'ils y ont faites par des préceptes courts, qui invitent d'eux-mêmes la mémoire à s'en charger. Ainſi, le Poète habile ne manque pas de les répandre dans ſon Ouvrage & de les revêtir, autant que la raiſon le permet de tout l'éclat qui peut intéreſſer à les retenir; car ſouvent le Lecteur, plus amoureux du plaiſir que de la perfection dédaigneroit ces maximes, ſi elles n'étoient qu'utiles, au lieu que ſi elles l'attachent d'abord par leur beauté, il peut aller enſuite juſqu'à en gouter la ſolidité, & à en faire uſage. *La Motte.*

Il faut pour cela qu'elles ſoient bien placées, élégantes, préciſes & d'un grand Sens. Il faut qu'elles ſoient bien placées, c'eſt-à-dire, qu'elles conviennent aux actions & aux évenemens dont on parle; car ſi l'eſprit ne les trouve appuyées de l'expérience, il les juge frivoles, & elles ne ſauroient faire d'impreſſion. Il faut encore que les Sentences ſoient élégantes, préciſes & d'un grand Sens: c'eſt l'élégance qui y répand la beauté, c'eſt la préciſion qui y met la force, & c'eſt le grand Sens qui en fait le prix.

En fait de Tragédie, il ne faut mettre que rarement des Sentences dans la bouche d'un Perſonnage paſſionné. Tout doit prendre en lui la forme de ſentiment juſqu'aux réflexions mêmes. Ce n'eſt pas à lui à réduire en maxime ce qu'il ſent; c'eſt au Lecteur à en tirer ce fruit. Nos tragiques tomboient autrefois dans ce défaut: ils refroidiſſoient leur plus grand pathétique par ces maximes étendues & rêvées que la paſſion déſavoue. *Id.*

SENTIMENS. Les honneurs élevent les Sentimens.

Les expreſſions marquent les Sentimens, & ſont les expreſſions des mœurs.

On a ordinairement les Sentimens de ſa fortune préſente.

Les Sentimens d'un Prince doivent être grands, nobles, élevés, ſupérieurs à tout intérêt particulier, conſtans & fermes dans le bien, & incapables d'être arrêtés par aucun obſtacle, ou pervertis par aucune paſſion.

Attachement à ſes propres ſentimens. Parmi les cauſes qui rendent certains Savans trop attachés à leurs Sentimens, & les affermiſſent dans ce qu'ils ont une fois penſé déterminément, la vie retirée peut y contribuer; les idées qu'on y prend ſont plus roides, plus inflexibles, faute d'être traverſées & pliées par celles des autres: on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. *Fontenelle.*

SERMENT. Le Serment eſt une derniere reſſource pour finir les conteſtations, pour s'aſſurer du cœur des hommes & de leurs intentions, pour fixer tous les doutes que l'inconſtance ou la mauvaiſe foi peuvent faire naître, pour ſoumettre les Rois même au Souverain Juge. Ce ſeroit donc éterniſer les défiances & les guerres; ôter tout moyen de parvenir à la paix par des traités ſérieux; laiſſer une porte toujours ouverte aux ſurpriſes; abuſer de ce que la Religion a de plus ſacré & de plus formidable, que de donner atteinte à un traité ſcellé par le Serment.

SERRAIL. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, je le veux: elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaiſir de la victoire, c'eſt-à-dire, que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes. Sans doute que les Empereurs Turcs qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi rafinées; ils ont craint que les Belles qui ne dépendoient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit. Le Serrail n'eſt agréable que pour les femmes qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y enferme. *Fonten.*

SIECLE. Tel Siecle n'eſt pas propre à un Prince hardi & entreprenant, & tel autre Siecle ne l'eſt pas pour un Prince circonſpect, qui n'eſt pas né pour les grands exploits, mais ſeulement pour le gouvernement.

Pour que l'un & l'autre ſoient de grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables.

Le Siecle de Louis XIV ayant été enrichi des découvertes des Siecles précédens, a plus fait en certains genres que tous ces Siecles enſemble. Non-ſeulement les Arts ont été pouſſés plus loin, mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine Philoſophie n'a même été connue que dans ce tems; enſorte qu'il eſt vrai de dire que pendant ce ſiecle, il s'eſt fait dans nos Arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement, une révolution générale, qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre Nation. *Voltaire.*

Il n'y a aucun Siecle qui n'ait eu des Hommes d'Etat & de Guerre célebres. La Politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme, il faut toujours ou négocier, ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le Public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune. *Id.*

Si les Arts utiles qui rendent la vie commode, & les beaux Arts qui la rendent agréable en ornant l'eſprit, n'avoient diſtingué ce Siecle, il ne feroit comme les autres qu'un long tableau des viciſſitudes de la fortune & des malheurs des hommes. Que verroit-on dans l'Hiſtoire de l'Europe depuis les Miniſteres des Richelieu, des Bukinghans, des Olivarez, des Oxenſtiern, que des pays long-tems dévaſtés par des guerres civiles & étrangeres, pluſieurs Perſonnes de marque mourant ſur l'échafaut ou dans la priſon. *Id.*

Dans ce même Siecle tous les genres de Science & de Littérature ont été épuiſés; & tant d'Ecrivains ont étendu les lumieres de l'eſprit humain, que ceux qui en d'autres tems auroient paſſé pour des prodiges, ont été confondus dans la foule; leur gloire eſt peu

de choſe à cauſe de leur nombre, & la gloire de ce Siecle en eſt plus grande. *Id.*

Chaque Siecle a un dégré de lumiere qui lui eſt propre, & il eſt monté, pour ainſi dire, à un certain ton d'eſprit. Les eſprits médiocres demeurent au-deſſous du dégré de lumiere où eſt leur Siecle : les bons eſprits y atteignent : les excellens le paſſent, ſi on le peut paſſer. Un homme né avec des talens, eſt naturellement porté par ſon Siecle au point de perfection où ce Siecle eſt arrivé : l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit juſques-là, mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le ſoutienne ; il ne s'appuie que ſur ſes propres forces ; il devient ſuperieur au ſecours dont il s'eſt ſervi : ainſi, deux Auteurs, dont l'un ſurpaſſe extrêmement l'autre par la beauté de ſes Ouvrages, ſont néanmoins égaux en mérite, s'ils ſe ſont également élevés, chacun au-deſſus de ſon Siècle. Ainſi pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il ſuffit de le conſiderer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à ſon Siecle. *Font.*

Il y a des Siecles qui favoriſent la gloire des Conquérans & de ces Hommes hardis qui ſemblent nés pour opérer des changemens extraordinaires dans l'Univers, parcequ'il regne alors je ne ſais quel eſprit de vertige & de fureur qui brouille les Souverains, & qui fournit à un Conquérant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il y a d'autres tems où le monde moins agité, ne paroit vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonſpection : c'eſt alors que les négociations ſont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſauroit acquérir par l'épée. *Anon.*

Je conviens que notre Siecle eſt peut-être plus éclairé qu'aucun des Siecles précédens ; que jamais peut-être il n'y eut plus de graces, plus d'eſprit, de vivacité, de feu & d'imagination ; que nous n'avons même en ce genre preſque rien à envier aux beaux âges d'Athenes & de Rome : mais le goût dominant pour les talens frivoles pour les choſes de pur agré-

ment, qui n'ont pour objet que l'amuſement des perſonnes à la mode, & pour principe que l'intérêt de plaire ſans fatigue & ſans travail, formera t-il de ces hommes, dont le cerveau produiſoit jadis des chefs-d'œuvres de génie utiles dans l'ordre de la Société publique.

Il n'y a qu'un petit cercle de gens, qui vainqueurs des préjugés du Siecle, penſent que la frivolité ne fait point les grands hommes, & que les Etats ont beſoin pour leur conſervation & leur défenſe, d'autres talens que ceux qu'on nomme *Talens agréables*. La Grece n'a-t-elle rien dû aux lumieres ſolides de Demoſthene; Rome à celles de Ciceron ? & ſi Rome n'avoit eu que des Horaces & des Catulles, auroit-elle trouvé en eux les grandes reſſources qui pendant pluſieurs Siecles ont perpétué ſa grandeur ?

SINGULARITÉ ou Homme ſingulier. La Singularité eſt le fruit d'une préſomption cachée : elle cherche à ſe faire admirer par des ſentimens & des manieres toutes contraires aux autres, & à briller par un goût extraordinaire. Celui qui eſt frappé à ce coin, ne trouve point d'eſprit dans ce que les autres diſent, & ne voit point d'agrément dans ce que les autres aiment : ce caractere ne plaît à perſonne, & s'attire ſouvent des ennemis ſans ſavoir preſque pourquoi. *Oxenſt.*

SITUATION. Il faut tâcher de vivre commodément par-tout, & de goûter les plaiſirs que nous peut fournir le lieu de notre demeure. La vie qui s'écoule à la campagne, n'eſt pas moins à moi que celle que je paſſe à Paris. Les jours que je me rends ennuyeux par mon chagrin, me ſeront comptés comme ceux que j'ai paſſés dans la joie, & contribueront autant qu'eux à fournir le nombre où ſe doivent borner nos années. Pourquoi donc gâter la douceur de mon repos par le ſouvenir des plaiſirs que j'aurai goûtés : c'eſt folie que de vouloir ſe retrouver ainſi aux lieux que l'on a quittés, & de s'efforcer de ſe rendre préſent à ceux où l'on ne peut pas encore ſi-tôt être. Si les plaiſirs qui ſe trouvent aux champs ſont différens de ceux de la Cour, tâchons d'y accommoder notre ame ; car

qui eſt-ce qui peut empêcher de nous élever, & de nous abaiſſer de cette ſorte. Enfin nous pouvons vivre contens par-tout, & alors nous changeons ſeulement de plaiſirs en changeant de demeure. Quiconque eſt capable de modération & ſait s'occuper, trouve même dans une demeure champêtre la ſatisfaction de l'eſprit. Le Sage trouve par-tout ſa tranquillité; bien ſouvent notre bonheur eſt en lui-même: il fait réflexion ſur l'état de ſa conſcience, & ſe réjouit de ne point trouvers de remords au fond de ſon cœur: par la comparaiſon des maladies & des infirmités auxquelles tant d'autres ſont ſujets, il reſſent vivement le bien de la ſanté que l'on goute ordinairement de la même ſorte qu'un bien inſenſible; il ne ſe réjouit pas ſeulement de certains biens dont il jouit, mais de l'exemtion actuelle des malheurs qu'il n'éprouve point. *S. Evr.*

SOCIETÉ. Il faut ſe démeſtre au train de ceux avec qui vous êtes, & par fois affecter l'ignorance: mettez à part la force & la ſubtilité; en l'uſage commun, c'eſt aſſez d'y réſerver l'ordre; traînez-vous au demeurant à terre, s'ils veulent. Les Savans chopent volontiers à cette pierre: ils font parage de leur mariſtere & ſement leurs livres par tout. *Montaigne.*

Il ne faut jamais fréquenter que de bons eſprits: leur entretien eſt une école où l'on peut apprendre avec plaiſir ce qu'ils ont appris avec peine.

L'on eſt plus ſociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'eſprit; il faut donc s'accommoder à tous les eſprits.

Il n'y a point de gens plus à charge dans la Société, que ceux qui ne ſavent les bienſéances qu'à demi: ils font deſirer de pouvoir toujours trouver des hommes.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce, que les foibleſſes qui ſervent à la Société: les honnêtes gens ſe lient par les vertus, le commun des hommes par les plaiſirs, & les ſcélérats par les crimes.

Ce ſont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce: l'eſprit ne lie point aux autres, & vous

voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit.

La regle de voir & de fréquenter de plus grands que ſoi, doit avoir ſes reſtrictions : il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

On doit regarder l'établiſſement des Sociétés comme une eſpece de traité contre l'injuſtice de la loi du plus fort : & deſtiné à établir entre les différentes parties du genre humain une eſpece de balance.

Les biens que les hommes ont en Société. Nous ſommes communément fort jaloux & fort fiers de cette petite portion de biens de la campagne, que nous pouvons poſſeder en propre, au lieu que nous n'avons que des idées baſſes & languiſſantes, de ce que nous poſſedons en commun. Nous croyons ne rien avoir que ce qui nous eſt acquis dans ce petit coin du monde auquel nous ſommes attachés, & nous regardons tout le reſte de l'Univers comme perdu pour nous, parceque nous n'y avons part qu'avec la Société de tous les hommes : mais ce n'eſt point un bout de terre qui fait notre domaine, c'eſt toute la nature; notre héritage ne nous fournit qu'une petite partie des choſes dont nous avons beſoin ; c'eſt la terre entiere qui nous les donne; c'eſt donc de toute la terre que nous ſommes Rois, & bien que la Société nous dépouille de notre ſouveraineté, c'eſt cette Société qui nous en aſſure la jouiſſance. Pour nous en convaincre, entrons un moment dans une ſolitude profonde : rompons avec le genre humain ; eſſayons de poſſeder notre patrimoine à l'écart, & d'y regner ſans concurrens. Réduits à nos ſeuls bras, deſtitués d'avis & de ſupports, de voitures & d'inſtrumens, c'eſt une néceſſité que nous manquions de tout : la terre auſſitôt ſe hériſſe autour de nous de chardons & de ronces : c'eſt pour d'autres qu'elle prodigue ſes fleurs & ſes fruits. Avec la Société nous perdons la communication de tous ces ſecours, & nous ne les recouvrons qu'en y entrant.

Pourquoi en effet ouvre-t'on les Ports, les Marchés & les Places publiques ? pourquoi les grandes routes, les ponts, les voitures publiques ont-elles

été faites ? Pourquoi les productions de tous les climats ſont-elles portées par-tout : il eſt viſible que c'eſt pour chacun de nous. Toute la terre eſt donc à notre ſervice, & bien loin que les hommes nous en ôtent ni l'uſage ni la propriété ; c'eſt au contraire cette communauté qui nous met en poſſeſſion & dans l'exercice de tous nos droits. *Pluche.*

SOLITUDE, ou Retraite. La dévotion de ceux qui cherchent la Solitude, rempliſſant leur courage de la certitude des perſonnes divines en l'autre vie, eſt bien ſainement aſſortie : ils ſe propoſent Dieu, objet infini en bonté & en puiſſance. L'ame a de quoi y raſſaſier ſes deſirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'acquet d'une ſanté & réjouiſſance éternelle : la mort vient à ſouhait pour le paſſage à un ſi parfait état. *Montaigne.*

On peut avoir femmes, enfans, biens, de la ſanté, mais on ne doit pas s'y attacher en maniere que notre heure en deſpende ; il ſe faut réſerver une *arriere-boutique* toute nôtre, en laquelle nous établiſſions toute notre vraie liberté & principale retraite. En cette Solitude faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous-mêmes, & ſi privé que nulle accointance ou communication de choſe étrangere n'y trouve place, y diſcourir avec ſoi comme ſans femmes, ſans enfans & ſans bien, ſans train & ſans valets, afin que quand l'occaſion adviendra de leur perte, il ne nous ſoit pas nouveau de nous en paſſer.

C'eſt aſſez veſcu pour autrui (*à un certain âge*) vivons pour nous au moins ce bout de vie, ramenons à nous nos penſées & nos intentions.

La Solitude me ſemble avoir plus d'apparence & de raiſon à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleuriſſant. Ce n'eſt pas aſſez de s'être écarté du Peuple, il faut s'écarter des conditions populaires qui ſont en nous : il faut ſe ſequeſtrer & ravoir de ſoi ; c'eſt la vraie Solitude.

La plus grande choſe du monde c'eſt de ſavoir être à ſoi. Miſerable à mon gré, qui n'a chez où être à ſoi où ſe cacher : l'ambition paie bien ſes gens de les

tenir toujours en monſtre comme la ſtatue a un marché. *Id.*

SORCIER. On ne voit plus aujourd'hui ni Sorciers, ni Magiciens, ni Aſtrologues. On ne peut concevois de quelle reſſource étoient il y a cent ans tous ces Myſteres. Toute la Nobleſſe vivoit alors dans ſes Châteaux. Les ſoirs d'hyver ſont longs : on ſeroit mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens : il n'y avoit guere de Château, où il ne revint une Fée à certains jours marqués, comme la Fée Merluſine au Château de Luſignan. Le Grand Veneur, homme ſec & noir, chaſſoit avec une meute de chiens noirs dans la Forêt de Fontainebleau. Le Diable tordoit le cou au Maréchal Fabert. Chaque Village avoit ſon Sorcier. On ſe faiſoit dire la bonne avanture. Les Poſſédés couroient les champs : tout cela étoit un ſujet de converſations inépuiſables. *Voltaire.*

SOT. C'eſt le rôle d'un Sot d'être importun ; un homme habile ſent s'il convient ou s'il ennuie : il ſait diſparoître le moment qui précede celui où il ſeroit de trop quelque part.

Le Sot n'a pas de quoi rougir.

Le fat eſt entre l'impertinent & le Sot : il eſt compoſé de l'un & de l'autre. Le Sot eſt embarraſſé de ſa perſonne : le fat a l'air libre & aſſuré ; l'impertinent paſſe à l'effronterie, le mérite a de la pudeur.

SOUPÇON. Le ſoupçonneux n'eſt pas moins à charge à lui-même qu'aux autres : il forme un grand obſtacle à la tranquillité d'une douce converſation. On peut être ſur ſes gardes contre toute ſorte de caracteres avec plus de facilité que contre le Soupçonneux ; il n'y a point de meſure à prendre avec lui : on l'offenſe ſans deſſein à chaque moment ; j'aime mieux le commerce d'un eſprit borné ſans ſoupçon, qu'un ſoupçonneux avec tout l'eſprit du monde. *Oxenſt.*

SOUVERAINS. Il y a divers dégrés d'honneur qui ſont affectés aux ſeuls Souverains. 1°. D'être Fondateurs d'un Royaume ou d'une République, comme Romulus, Cyrus, Céſar, Ottoman. 2°. Les Légiſlateurs, qu'on appelle auſſi ſeconds Fondateurs, parce-

qu'ils gouvernent par leurs Loix & par leurs Ordonnances, même après leur mort, tels que Lycurge, Solon, Juſtinien, Edgar, Alfonſe de Caſtille. 3°. Les Liberateurs ou ceux qui ont ſauvé leur Patrie, comme Auguſte, Veſpaſien, Aurelien, Theodoric, Henri VII Roi d'Angleterre, Henri IV Roi de France : enſuite viennent ceux qui par de glorieuſes guerres ont augmenté leurs Etats, ou qui les ont défendus généreuſement contre leurs ennemis : enfin les peres de la Patrie, ceux gouvernent avec juſtice & douceur & qui rendent leur ſiecle heureux. *Bacon.*

Les plus accomplis des Souverains, ſont ceux qui s'éloigneront plus que les autres du Prince de Machiavel : il eſt juſte que l'on ſupporte leurs défauts, lorſqu'ils ſont contrebalancés par des qualités du cœur & par de bonnes intentions, parcequ'il n'y a rien de parfait dans ce monde. *Voltaire*

Le Pays le plus heureux, eſt celui où une indulgence mutuelle du Souverain & des Sujets répand ſur la ſociété cette douceur, ſans laquelle le monde eſt une vallée pleine d'amertume, & la vie un poids qui devient à charge.

Des hommes ſages, de quelque corps illuſtre qu'ils ſoient membres, peuvent céder avec dignité à leur Souverain ſans l'intervention d'un autre pouvoir. *Volt.*

Les intérêts des Potentats ſont en ſi grand nombre, ſi ſouvent & ſi naturellement oppoſés les uns aux autres, qu'il eſt difficile que deux d'entr'eux, quoiqu'étroitement unis par les liens du ſang, ſoient parfaitement d'accord enſemble ſur tous les points, ou que leur accord ſubſiſte long-tems. *Fontenelle.*

SOUFFRANCES. Les grandes Souffrances demandent une grande patience, & une grande patience eſt un grand & très précieux don. On doit accepter les Souffrances quand Dieu nous les envoie ; mais il y auroit de la préſomption à les deſirer. *Nicole.*

SPECTACLE. Chez nous la Comédie eſt le Spectacle de l'eſprit, la Tragédie celui de l'ame, & l'Opera celui des ſens. *Dallemb.*

STYLE. En proſe comme en vers le Style fait la grande différence de tous les Ouvrages d'Eſprit : c'eſt

par-là principalement qu'une hiſtoire, qu'un diſcours eſt au deſſus d'un autre écrit du même genre. A l'égard des beaux vers, les ignorans même les ſentent, & les aiment, & ils s'ennuient à la lecture des pieces où il y a d'ailleurs du génie; mais où il n'y a ni correction ni force.

Comme un Particulier ſe peint dans ſon diſcours: ainſi le Style dominant eſt quelque fois une image des mœurs publiques: c'eſt une remarque de Seneque, *ſic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores.* Le cœur entraîne l'eſprit & lui communique ſes vices auſſi-bien que ſes vertus. Lorſque dans les meubles, dans les bâtimens, dans les repas on ſe fait un mérite de ſe diſtinguer des autres par de nouveaux rafinemens, & par une recherche étudiée de tout ce qui eſt hors de l'uſage commun, le même goût ſe communique à l'éloquence, & y porte auſſi la nouveauté & le déſordre. L'eſprit accoutumé à ne plus ſuivre de regles dans les mœurs, n'en ſuit plus dans le Style. On ne veut plus rien que de nouveau, de brillant, d'extraordinaire, de hazardé. On ne s'attache qu'à des penſées minces & puériles, ou hardies & outrées juſqu'à l'excès. On affecte un Style peigné & fleuri, & une éloquence éclatante qui n'a que du ſon & rien de plus. Le diſcours eſt comme le viſage de l'eſprit: s'il eſt peigné, ajuſté, fardé, c'eſt un ſigne qu'il y a quelque choſe de gâté dans l'eſprit & qu'il n'eſt pas ſain. Une telle parure où il y a tant d'art & d'étude, n'eſt point un ornement digne de l'éloquence. *Non eſt ornamentum virile concinnitas. Senec. Epiſt. 115.*

Le Style ſimple & naturel qui doit regner dans la plûpart des diſcours, n'eſt pas comme pluſieurs s'imaginent, un Style de converſation & de Lettres. Ecrire ſimplement & naturellement, c'eſt accommoder ſon Style à la nature qui eſt ſimple & ſans affectation; mais dans ſa ſimplicité elle a un mérite infini. Elle eſt ſimple dans les Rois comme dans les Bergers; dans les Héros comme dans le Peuple; mais elle eſt diverſe dans ces divers ſujets. Ecrire naturellement n'eſt donc pas écrire comme on parle, mais comme on doit parler. Il faut faire parler un Dieu en Dieu, un Prophete

en Prophete, un Roi en Roi, un Berger en Berger. C'eſt dans ce ſens que le Style de l'Ecriture Sainte eſt ſimple, quoiqu'il ſoit ſublime en une infinité d'endroits; mais d'un ſublime fort au-deſſus de celui que nous admirons dans les Auteurs Grecs & Romains. C'eſt dans ce ſens que le grand Corneille a écrit d'un Style ſimple, quand il a fait parler les Romains. Le naturel d'un Héros doit être héroïque. Un Orateur Chrétien dont le Style eſt grand & majeſtueux, eſt naturel & ſimple, parceque la grandeur & la Majeſté conviennent à la Religion. C'eſt donc le ſujet que l'on traite qui détermine le Style & qui fait prendre à ſa ſimplicité mille formes différentes, ſous leſquelles le caractere particulier d'un Ecrivain ſe reconnoît toujours à peu près, comme la variété des parures ne change rien au viſage de la perſonne. *Voyez Oraiſons funebres.*

Il y a deux eſpeces générales de Style: l'un & l'autre eſtimables malgré leur différence: le Style des femmes d'eſprit, & de ceux qui écrivent après s'être formés dans le monde plus que dans les Livres, qui plait par un air aiſé & naturel, où les négligences, ſi elles ne ſont pas des graces, ne ſont du moins que de légeres fautes; & le Style des Auteurs de profeſſion, mais des bons Auteurs, par exemple, de la Bruyere, de M. de la Motte, & bien d'autres, qui, ſans s'éloigner abſolument du premier, ſent plus l'art & le travail, donne à penſer au Lecteur par plus de préciſion; lui laiſſe quelque choſe à deviner par plus de délicateſſe, l'oblige même quelquefois à relire ſans qu'il s'en plaigne après avoir relu.

Si c'eſt quelquefois un inconvénient par rapport aux vues particulieres d'un Auteur de ne pouvoir ſe cacher, c'eſt d'un autre côté, un titre de talent & de génie. Un grand Ecrivain a, pour ainſi dire, un Style individuel & incommutable: il n'eſt permis qu'aux Ecrivains médiocres, & ſurtout aux Poètes vulgaires, d'être aiſément Auteurs anonymes, pacreque leur Style foible peut appartenir à tout le monde. Ce que je dis doit être néanmoins entendu avec quelque reſtriction: nous avons de mauvais Auteurs dont le Style

ridicule

ridicule préſerve le Lecteur de toute mépriſe.

Le mélange des Styles eſt une des cauſes de la corruption du Style. On affecte quelquefois dans des hiſtoires, d'ailleurs bien écrites, dans des Ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la converſation. Quelqu'un a dit autrefois qu'il faut écrire comme on parle, le ſens de cette loi eſt qu'on écrive naturellement. On tolere dans une Lettre l'irrégularité, la licence du Style, les négligences, les plaiſanteries hazardées, parceque des Lettres écrites ſans deſſein & ſans art, ſont des entretiens négligés; mais quand on parle ou qu'on écrit avec reſpect, on s'aſtreint alors à la bienſéance: or à qui doit-on plus de reſpect qu'au Public?

Des Livres très eſtimables ſont infectés de cette tache: la ſource d'un défaut ſi commun vient, ce me ſemble, du reproche de pédantiſme qu'on a fait long-tems & juſtement aux Auteurs. On a tant répeté qu'on doit écrire du ton de la bonne Compagnie, que des Auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſans, & pour être de bonne compagnie avec ſes Lecteurs, l'on dit des choſes de très mauvaiſe compagnie. La plaiſanterie n'eſt jamais bonne dans le genre ſérieux, parcequ'elle ne porte jamais que ſur un côté des objets, qui n'eſt pas celui que l'on conſidere: elle roule preſque toujours ſur des rapports faux, ſur des équivoques; de là vient que les Plaiſans de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux autant que ſuperficiel. *Voltaire.*

Le bon & le mauvais Style dépendent du plus ou du moins de netteté d'eſprit. Ce qu'on appelle élocution tient beaucoup plus qu'on ne s'imagine à la façon de concevoir. Le Style entortillé, précieux, tirant au Phoebus, provient d'une pure indigence, & pour me ſervir d'un terme à la mode, faute de penſer on cherche à tourner des penſées communes: on met dans les expreſſions la variété qui devroit être dans les choſes; on habille bizarrement des idées triviales & rebattues.

STYLE EPISTOLAIRE. Madame de Sevigné a été la premiere perſonne de ſon ſiecle pour le *Style Epiſtolaire*, & ſurtout pour conter des bagatelles avec grace. Ses Lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté,

& d'un Style qui peint & anime tout, ſont la meilleure critique des Lettres étudiées où l'on cherche l'eſprit. *Voltaire.*

Style des Eſprits forts de nos jours. Je ne vois aujourd'hui qu'Ecrivains, à la vérité pleins d'eſprit, mais dont la lecture me déplait : je ſens qu'ils aiment mieux faire parade de leurs lumieres, que ſe rendre utiles. Leurs tours recherchés, leur éternel entortillement, leur conciſion affectée, qui à peine daigne s'exprimer & veut toujours que je les devine, me met l'eſprit à la torture & me vend l'instruction trop cher : une abondance de penſées que l'on ſemble ne s'être fait un art de preſſer & de ſerrer en petit eſpace, qu'afin d'humilier des Lecteurs trop lents à les ſaiſir ; un ton ſec & bruſque, un air fier & dédaigneux, un Style plus roide que ferme, plus enflé que noble ; pour le fond des choſes des idées paradoxes, des ſentimens outrés ; dans la maniere de penſer, un faux toujours entouré de brillans ; dans le caractere, je ne ſais quoi d'ardent, de ſombre, d'impérieux, de tranchant : tel eſt un ordre d'Ecrivains, qui ſont à la mode. Ces Meſſieurs, dit-on, ont du génie ; mais vous m'avouerez que ce n'eſt point un génie heureux, ce n'en eſt point un qu'on leur envie, & par où l'on aime à leur reſſembler.

Qu'on mette à la place de ces gens-là, un de ces heureux génies qui ſe ſont nourris des pures lumieres de la vérité, qu'on me donne un homme en qui l'Eſprit philoſophique regle, anime, dirige tous les talens : la ſageſſe préſide à ſes diſcours, la douceur, l'aménité, l'aimable inſinuation coulent de ſa plume : il ſe communique, il s'épanche, il ſe proportionne à ſes Lecteurs, il eſt leur ami, il s'en fait aimer : modeſte en ſon air, moderé en ſes jugemens : clair, naturel, ſimple dans ſa façon de s'énoncer, n'en donnant pas moins aux penſées qu'il met en œuvre un tour fin & délicat : ſes écrits, même ceux de pur agrément, portent une empreinte de vérité, & exhalent, pour ainſi dire, une odeur de vertu, qui en leur conciliant les eſprits, leur gagnent les cœurs. Qui ne ſeroit bien aiſe d'être cet Ecrivain ? On ne diroit pas de lui, *il a*

de l'eſprit comme un Démon. Bourlier.

STOICIENS. Les Stoïciens ont prétendu que leur Sage étoit hors des atteintes, des mauvais traitemens, des injures, de la douleur même; mais pour ſe convaincre combien ce ſyſtême eſt chimerique, & ruiner cette prétendue ſageſſe, il ne faut ſavoir qu'une ſeule choſe; c'eſt que nous tenons à notre corps, à nos parens, à nos amis, à notre Prince, à notre Patrie, par des liens que nous ne pouvons rompre. Notre ame eſt unie à notre corps, & par notre corps, à toutes les choſes viſibles, par une main ſi puiſſante qu'il eſt impoſſible de nous en détacher : il eſt impoſſible qu'on pique notre corps ſans que l'on nous pique & que l'on nous bleſſe nous même, parceque dans l'état où nous ſommes, cette correſpondance de nous avec le corps, qui eſt à nous, eſt abſolument néceſſaire. De même, il eſt impoſſible qu'on nous diſe des injures, & qu'on nous mépriſe ſans que nous en ſentions du chagrin; parceque Dieu nous ayant faits pour être en ſocieté avec les autres hommes, il nous a donné une inclination pour tout ce qui eſt capable de nous lier avec eux, laquelle nous ne pouvons vaincre par nous mêmes.

Il eſt chimérique de dire que la douleur ne nous bleſſe pas, parcequ'on eſt au-deſſus de tout cela. On n'eſt jamais au-deſſus de la nature, ſi ce n'eſt par la grace; & jamais Stoïque ne mépriſa la gloire & l'eſtime des hommes par les ſeules forces de ſon eſprit.

Les hommes peuvent bien vaincre leurs paſſions, par des paſſions contraires : ils peuvent vaincre la peur, ou la douleur, par vanité, je veux dire ſeulement qu'ils peuvent ne pas fuir ou ne pas ſe plaindre, lorſqu'étant en vue à bien du monde, le deſir de la gloire les ſoutient. Mais ce n'eſt pas là vaincre; c'eſt changer de maître pour quelque-tems, c'eſt ſouffrir une dure & cruelle ſervitude pour paroître ſage, heureux & libre. Nous ſommes unis à toutes les Créatures par l'ordre de Dieu, & nous en dépendons abſolument par le déſordre du péché. Ainſi lorſque nous ſommes dans la douleur & dans l'inquiétude, nous ne devons point eſpérer d'être heureux en cette vie, en

nous imaginant que nous ne dépendons point de toutes les choſes deſquelles nous ſommes naturellement eſclaves : nous ne pouvons être heureux que par une foi vive & par une forte eſpérance, qui nous faſſe jouir par avance des biens futurs, & nous ne pouvons vivre ſelon les regles de la vertu, & vaincre la nature, ſi nous ne ſommes ſoutenus par la grace que Jeſus-Chriſt nous a méritée. *Rech. de la vérité.*

SUBLIME. Le genre Sublime conſiſte dans une maniere de penſer, noble, grande & magnifique. Il ſuppoſe dans celui qui écrit ou qui parle, un eſprit qui n'ait rien de bas ni de rempant ; mais qui ſoit au contraire rempli de hautes idées, de ſentimens généreux, & de je ne ſais quelle noble fierté qui ſe faſſe ſentir en tout. C'eſt un genre d'écrire noble, riche, abondant, magnifique : il met en uſage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus capable de frapper les eſprits : ſavoir, la nobleſſe des penſées, la richeſſe des expreſſions, & la hardieſſe des figures.

Il produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe : il donne au diſcours une vigueur & une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute : par ce ton de majeſté & de grandeur, par cette force & cette véhémence, il enleve l'Auditeur ébloui pour ainſi dire de ſes tonneres & de ſes éclairs. *Longin.*

Le Sublime des penſées, & relativement au ſentiment qu'on éprouve, ne conſiſte pas dans les expreſſions ni la magnificence des paroles, mais dans de certains traits vifs & frappans. Ce Sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, parcequ'il a le ſecret de peindre vivement un ſentiment en peu de paroles, quelquefois en un mot ou deux ; & c'eſt ce qui nous ravit, parcequ'alors le ſentiment a été peint avec la même viteſſe qu'il a été exprimé.

Juſqu'à préſent on a plutôt donné des exemples du Sublime que des définitions : il eſt néanmoins important d'en fixer l'idée, car les exemples ne ſont que des moyens de comparaiſon ſujets à mille erreurs. Je crois que le Sublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nou-

veau réunis dans une grande idée, exprimés avec élégance & préciſion. J'entens par le vrai une vérité poſitive, comme dans ces paroles de Moïſe : *Dieu dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit* : ou ſeulement une vérité de convenance & d'imitation, comme dans ce ſentiment d'Ajax : *Grand Dieu rend nous le jour, & combats contre nous*, où ſur le caractere de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penſer ce qu'Homere lui fait dire. J'entends par le nouveau, la nouveauté des choſes en elles-même, ou du moins celle de les ordonner & de les dire. J'entends enfin par une grande idée les penſées qui étonnent l'eſprit, ou qui flattent l'orgueil humain. J'ajoute l'élégance & la briéveté, ſans leſquelles tout cet aſſemblage manqueroit encore ſon effet ; mais en les y joignant, où raſſemblera-t'on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y ſente auſſi-tôt le ſublime ? *La Motte.*

Les grandes idées ſont eſſentielles au Sublime ; ce n'eſt pas aſſez qu'une idée plaiſe, elle doit élever l'eſprit, & c'eſt préciſément cet effet qui caractériſe le Sublime : il faut de grands objets & des ſentimens extraordinaires. La deſcription d'un payſage peut bien plaire par la naïveté & la grace ; mais Neptune calmant d'un mot les flots irrités ; Jupiter faiſant trembler les Dieux d'un clin d'œil ; ce n'eſt qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les ſentimens, nous n'admirons que ceux qui ſont au-deſſus des foibleſſes communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

SUCCÈS. Dans tous les grands Succès, attribuer tout au bonheur, ou tout au mérite, ce n'eſt pas penſer juſte.

Quand on a bien étudié le caractere de l'eſprit des hommes, on trouve la raiſon des bons & des mauvais Succès qui leur ſont arrivés.

Céſar avoit raiſon de dire que les choſes qui réuſſiſſoient bien ſe faiſoient toujours aſſez promptement.

SUCCESSION. Ordre de Succeſſion dans les Monarchies. Il eſt très important d'obſerver inviolable-

ment cet ordre ; car il eſt fondé ſur le bien de l'Etat, qui demande que cet ordre ſoit fixé pour éviter les malheurs qui arrivent dans les Etats Deſpotiques, où tout eſt incertain parceque tout y eſt arbitraire. Ce n'eſt pas ſeulement pour la famille régnante, que l'ordre de Succeſſion eſt établi, mais parcequ'il eſt de l'intérêt de l'Etat qu'il y ait une famille regnante. La Loi qui regle la Succeſſion des Particuliers eſt une Loi civile, qui a pour objet l'intérêt des Particuliers : celle qui regle la Succeſſion à la Monarchie, eſt une loi politique qui a pour objet le bien & la conſervation de l'Etat.

Il ſuit delà, que lorſque la Loi politique a établi dans un Etat un ordre de Succeſſion, & que cet ordre vient à finir, il eſt abſurde de reclamer la Succeſſion en vertu de la Loi civile de quelque Peuple que ce ſoit : une Société particuliere ne fait point de Loix pour une autre Société : il ſuit delà, que lorſque la Loi politique a fait renoncer quelque famille à la *Succeſſion*, il eſt abſurde de vouloir employer les reſtitutions tirées de la Loi civile.

Les reſtitutions ſont dans la Loi, & peuvent être bonnes contre ceux qui vivent dans la Loi ; mais elles ne ſont pas bonnes pour ceux qui ont été établis pour la Loi, & qui vivent pour la Loi. *Eſp. des Loix.*

SUPERSTITION (la) ne fait qu'augmenter les maux des hommes : vous diriez que les calamités inſéparables de la vie ne ſuffiſent pas, ils en vont chercher de nouvelles : ils tournent les circonſtances les plus indifférentes en fâcheux pronoſtics, & ils ſouffrent autant de leurs maux imaginaires que des maux réels. *Spect.*

La Superſtition eſt le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de ſon Peuple : quand elle domine le Peuple, elle le ſouleve contre ſon Prince. *Voltaire.*

SUICIDE. 1°. La loi naturelle défend qu'on ſe prive de la vie : c'eſt la premiere, la plus ſacrée, la plus inviolable de toutes. En faiſant attention à notre origine & à notre deſtination, il eſt aiſé

d'appercevoir que nous ſommes naturellement obligés à nous conſerver, tant qu'il nous reſte des moyens de le faire. 2°. Que l'exiſtence de notre individu, & l'aſſociation des parties qui le conſtituent, n'étant point notre ouvrage, mais procédant d'un être duquel nous dépendons, nous avons bien le droit de maintenir & d'entretenir l'union de l'ame & du corps, ſans avoir celui de la diſſoudre. Il n'étoit pas beſoin de recourir à la loi poſitive pour fortifier des principes naturels auſſi évidens. L'intention du Créateur acheve d'ailleurs de ſe découvrir dans cet inſtinct, cette pente commune aux hommes & aux animaux, qui les attache à la vie, & leur inſpire une vive horreur de la mort.

Indépendamment du motif pris dans la Religion, ſelon laquelle l'homicide de ſoi-même eſt une rebellion contre Dieu, qui expoſe à ſa diſgrace dans une autre vie, cette action eſt contraire à la propre félicité de l'homme; à ne la regarder que dans les principes naturels. L'action en elle-même eſt précedée pour l'ordinaire des plus funeſtes agitations; elle s'exécute avec les ſymptomes d'un affreux deſeſpoir; il en coute infiniment de ſurmonter la répugnance qu'apporte la nature à ſa deſtruction; & tout ce qu'ont pu faire certains Philoſophes c'eſt de garder une bonne contenance qui n'a pourtant pas tout-à-fait dérobé la connoiſſance de leur angoiſſe.

Quant à la félicité que certaines gens ſe propoſeroient dans cette mort, ceux qui en reconnoiſſent une n'ont pas grand ſujet d'eſpérer que cette route y conduiſe. Pour ceux qui n'en admettent point, & qui comptent de ſe précipiter dans l'anéantiſſement, ils choiſiſſent un remede pire que le mal; car il n'y a point de ſituation ici bas dont on puiſſe dire qu'elle eſt entierement déſeſpérée. 2°. Le dogme de l'immortalité de l'ame, eſt inſéparablement lié avec celui d'une autre vie; & cette autre vie doit être diſpenſée quant à ſes biens & à ſes maux par l'Etre qui nous avoit placés dans celle-ci. Toutes les préſomptions ſont donc, que cet Etre punira l'action de déſeſpoir qui nous a fait précipiter notre fin & diſpoſer de

notre vie ; car ce déſeſpoir eſt un murmure formel contre ſa Providence. L'Etre ſuprême, qui leur a donné la vie ſans leur participation & par un pur effet de ſa volonté, a ſeul le droit de la leur redemander, & toute reſtitution anticipée, eſt non-ſeulement une ingratitude contre le bienfaiteur ; mais encore une rebellion contre le Maître : l'idée du bienfait ne doit point être ſéparée de celle du devoir & de l'obligation.

S'il y a quelques exemples chez pluſieurs Peuples, du Suicide, on ne peut fonder aucune preuve de droit ſur des faits, parceque l'erreur a beaucoup plus ſouvent & plus long-tems regné que la vérité, & que tous les jours nous ouvrons les yeux ſur des préjugés qui avoient aveuglé nos Peres. Toutes les pratiques anciennes & modernes, n'empêcheront point que l'on ne viole les loix de la nature, & que l'on ne ſoit rebelle à Dieu quand on coupe volontairement la trame de ſes jours. *Formey.*

T

TABLE, délices de la Table. Les anciens Romains faiſoient profeſſion d'une grande frugalité : cette vertu les endurciſſoit à la peine & les formoit à la patience. Ils menoient tous une vie dure : ils jouiſſoient de toutes ſortes de délices, & en étoient ennemis ; le ſimple néceſſaire leur ſuffiſoit en toutes choſes. Aujourd'hui les Nations qui ſe piquent d'une plus grande politeſſe, mettent leur gloire à diverſifier les beſoins : les délices de la vie ſont devenues pour elles une étude ſérieuſe ; elles y font tous les jours de nouvelles découvertes : une Nation communique à l'autre ce qu'elle ſait, & ce qu'elle invente. Il y a des Maîtres pour toute eſpece de délices & qui ont leurs Diſciples : l'amour de la vie & de tout ce qui peut la rendre ſenſuelle, a pris la place de l'amour de la gloire : on ſe fait ſuivre à la guerre par tout ce qui peut contribuer à la commodité & à la molleſſe. Les Souverains ſont forcés de mettre des bornes à ce nouveau genre de luxe. Devant le Soldat, réduit au pain de munition, des Officiers Généraux devroient-ils ſe piquer de profuſion & de délicateſſe ? *Oxenſt.*

La Table des François a ſurpaſſé toutes celles des autres Nations par la délicateſſe de ſes mets & de ſes vins. Toutes les Nations de l'Europe ont emprunté ſon goût : elle préſide aux fêtes & aux plaiſirs dans les Cours d'Allemagne & du Nord les plus reculées, & de l'Angleterre même, & par là réveille & change le genie des Cours & des riches Etrangers. *Eſprit des Nat.*

TACITE. C'eſt plutôt un jugement (*les Ouvrages de Tacite*) que déduction d'hiſtoires : il y a plus de préceptes que de contes. Ce n'eſt pas un livre à lire ; c'eſt un livre à eſtudier & à apprendre ; c'eſt une pépiniere de diſcours étiques & politiques, pour la proviſion & ornement de ceux qui tiennent quelque rang au maniement du monde. Il plaide toujours par raiſons ſolides & vigoureuſes d'une façon poinctue

& ſubtile, ſuivant le ſtyle affecté du ſiecle : il ne retire pas mal à l'eſcrire de Seneque ; il me ſemble plus charnu : ſon ſervice eſt plus propre à un Eſtat trouble & malade comme eſt le nôtre préſent ; vous diriez ſouvent qu'il nous poinct & qu'il nous pince. *Montaigne*.

Tacite eſt ſans comparaiſon le plus grand Hiſtorien de l'Antiquité. On trouve le modele de différens genres de beautés dans cet Auteur incomparable : il a peint les hommes avec tant d'énergie, de fineſſe & de vérité ; les évenemens touchans, d'une maniere ſi pathétique, la vertu avec tant de ſentiment & de goût ; il poſſede dans un ſi haut dégré la véritable éloquence, le talent de dire ſimplement de grandes choſes, qu'on doit le regarder comme un des meilleurs Maîtres de morale, par la triſte, mais utile connoiſſance des hommes qu'on peut acquérir dans la lecture de ſes Ouvrages. On l'accuſe d'avoir peint trop en mal la nature humaine, c'eſt-à-dire, de l'avoir peut-être trop bien étudiée ; d'être obſcur, ce qui ſignifie ſeulement qu'il n'a pas écrit pour la multitude ; d'avoir enfin le ſtyle trop concis, comme ſi le plus grand mérite d'un Ecrivain n'étoit pas de dire beaucoup en peu de mots. *Dallemb*.

On tombe d'accord que le ſtyle de Tacite eſt extrêmement concis, que ſa diction eſt bruſque & ſcabreuſe, que par cette raiſon elle préſente ſouvent des obſcurités, dont les plus ſavans hommes ſe ſont plaints ; mais s'il peint en raccourci, ſes traits en récompenſe ſont d'autant plus vifs & plus frappans. On peut dire de lui plus véritablement que de tout autre Ecrivain, qu'il eſt *fort de choſes*, ſelon l'expreſſion de M. de Fontenelle.

Induſtrieux à débrouiller les motifs ſecrets des Princes & à démêler les intrigues du cabinet, il n'y avoit que lui capable d'écrire le regne d'un Prince auſſi artificieux que Tibere, & de ſonder tous les replis de ce cœur impénétrable. Auſſi ce morceau de ſes Ouvrages, paſſe pour ſon chef-d'œuvre & pour celui qu'il a le plus travaillé. Concis & nerveux, il eſt encore plein de ſentences politiques, & enrichi de

préceptes qui nourriſſent & éclairent l'eſprit. On a dit, & non ſans raiſon, qu'il étoit le Breviaire d'Etat du Cardinal de Richelieu qui le méditoit avec attention. Le profond génie d'Armand ſympatiſoit ſans doute avec celui de cet Hiſtorien ; & tandis que le Miniſtre, pour mettre des bornes à la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, ébranloit toute l'Europe, il ſe delaſſoit avec Tacite dans le ſecret du cabinet, & il y découvroit des principes de politique qui échapoient aux ſpéculations des Savans.

Quoiqu'on apperçoive que ſa latinité n'eſt pas montée au ton de celle du ſiecle d'Auguſte ; gardons-nous de déprécier pour cela le mérite de cet illuſtre Auteur : auſſi peu capables que nous ſommes de porter un jugement fidele ſur les legeres nuances qui diſtinguent le ſtyle des bons Auteurs Latins ; pouvons-nous fixer juſqu'à quel dégré la Langue latine avoit dégénéré dans ce nombre d'années qui s'écoulérent depuis Auguſte juſqu'au regne de Néron, ſous lequel Tacite étoit déja en état d'écrire. Laiſſons-nous plutôt ſaiſir aux beautés mâles qu'à fait éclorre cet Ecrivain : reconnoiſſons que ſon burin a une force qu'on ne ſent point dans les autres Auteurs quelconques. En effet, on voit dans Tacite preſque à chaque page des tours d'une nobleſſe, & des expreſſions d'une énergie que les bons Ecrivains du ſiecle d'Auguſte n'auroient pas rougi d'avouer.

S'il eſt donc permis de conjecturer, que dans tous les ſiecles le bon goût ſera le véritable juge des productions de l'eſprit ; ſi on ne ceſſe jamais d'admirer les ouvrages, qui dans les divers genres, ont mérité l'immortalité ; ſi, par exemple, on chérit toujours

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée, & l'ame de Cinna,

reconnoiſſons que l'on admirera auſſi le fier pinceau qui nous traça ſi noblement un jeune Héros (Germanicus) enlevé à la fleur de ſon âge au milieu de ſes triomphes, trop accompli pour jouir long-tems du fruit de ſa gloire ſous un Prince, à qui les grandes vertus étoient importunes ; qui nous repréſenta ce fa-

meux Sage du Paganiſme renonçant à la vie, dès que l'ordre du Tyran lui en eſt porté ; tranquille au milieu des ombres de la mort, & ne démentant point la ſévérité des préceptes ; qui nous laiſſa le tableau de la vertu même, en nous déployant l'ame d'un Thraſea Pœtus, d'un Barea Soranus, & de pluſieurs autres victimes de la tyrannie, également dignes les uns & les autres du nom de Romain qu'ils portoient ; dignes d'avoir eu pour contemporains & pour amis, non des Sejans, non des Narciſſes, non des Tigellinus ; mais les Scipions, les Paul Emile & les autres hommes célebres qui firent l'ornement des beaux jours de la République.

TALENS. Les grands Talens ſont toujours néceſſairement rares, ſur-tout quand le goût & l'eſprit d'une Nation ſont formés : il en eſt alors de ces eſprits cultivés, comme de ces forêts où les arbres preſſés & élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au deſſus des autres. C'eſt préciſément parcequ'il y a beaucoup d'eſprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de genies ſuperieurs. *Volt.*

Souvent les Talens ſuperieurs ſe tournent en malheur & en petiteſſe : ils nous expoſent, à la vanité, qui eſt l'ennemie du vrai bonheur & de la vraie grandeur : ce ſont les grands ſentimens qui font les grands Hommes ; nulle élévation ſans grandeur d'ame & ſans probité. *Me. Lambert.*

On peut abuſer des Talens, & faire dégénérer l'art de développer la vérité & de la rendre aimable, en celui de ſéduire, & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes : mais l'abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences : l'erreur ſe découvre à l'eſprit, attentif ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité.

Tous ceux qui ont quelque Talent ſingulier, peuvent l'ignorer quelque tems, & ils en ſont d'ordinaire avertis par quelque particulier évenement, par quelque haſard favorable.

Il arrive quelquefois que des Talens médiocres, de foibles connoiſſances, que l'on ne compteroit pour

rien dans les perſonnes obligées par leur état, à en avoir du moins de cette eſpece, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas : ces Talens, ces connoiſſances font fortune pour n'être pas à leur place ordinaire. *Fontenelle.*

TELEMAQUE. Il ſemble que M. de Fenelon dans ſon Telemaque ait voulu traiter le Roman, comme M. de Meaux avoit traité l'Hiſtoire, en lui donnant une dignité & des charmes inconnus, ſur-tout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain. Plein de la lecture des Anciens, & né avec une imagination vive & tendre, il s'étoit fait un ſtyle qui n'étoit qu'à lui, & qui couloit de ſource avec abondance. Néanmoins on crut voir dans ſon Telemaque une critique indirecte du Gouvernement ſous lequel il écrivoit. A la faveur de ce ſtyle harmonieux qui inſinue d'une maniere ſi tendre la modération & la concorde, le Lecteur malin y trouva des alluſions qui firent dans les eſprits des impreſſions profondes.

TEMPLES. Rien n'eſt plus conſolant pour les hommes qu'un lieu où ils trouvent la Divinité plus préſente, & où, tous enſemble, ils l'adorent & font parler leur foibleſſe & leur miſere.

On a remarqué que les Peuples qui n'ont point de Temples, ont peu d'attachement pour leur Religion.

TEMPOREL. (choſes) Un de nos plus grands maux eſt d'eſtimer trop les choſes temporelles, & la raiſon en eſt que nous ne nous regardons preſque jamais que par une petite partie de notre durée qui eſt notre vie. Nous nous renfermons dans le tems, & nous nous faiſons partie du tourbillon qui l'emporte, ſans étendre même notre vue plus loin. C'eſt la ſource de cette fauſſe grandeur que nous attribuons aux choſes du monde ; & l'unique moyen de nous en détromper, eſt de changer de vue & de nous regarder nous-mêmes tels que nous ſommes dans la vérité & devant Dieu. Or, en nous conſiderant de cette ſorte, nous reconnoiſſons d'abord que nous ſommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'Eternité qui nous ſuit, & qui ſont deſtinés à un bon-

heur où à un malheur éternel : que ſi nous cherchons alors notre vie dans cet eſpace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atôme imperceptible. *Eſſ. de Mor.*

TEMS. Les Tems ſont bons ou mauvais, à proportion que les hommes ſont juſtes ou injuſtes. *Eccleſ.* 7. 11.

Le Tems emporte les peines & les plaiſirs : chaque inſtant, quelque jeune que l'on ſoit, nous enleve une partie de nous-mêmes. Toutes choſes entrent continuellement dans l'abyme du paſſé d'où elles ne ſortent plus.

Le Tems eſt un grand bien, mais de courte durée. L'Italien a raiſon de dire *chi a tempo, a vita ;* car le Tems eſt le ſouverain remede à la plupart des affaires du monde : il adoucit la haine, rallentit la perſécution, ſouvent même ſauve la vie au coupable.

TERRE. On peut conjecturer que la Terre a reçu un changement notable par le Déluge, & que ce changement l'a miſe dans l'état où elle eſt depuis, par rapport aux differences des ſaiſons & aux intempéries de l'air.

L'Ecriture Sainte en nous rapportant ce célébre évenement, nous apprend que les cataractes ou réſervoirs du Ciel furent ouverts, & que les ſources du grand abyme furent rompues, que l'eau s'accrut de quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes; qu'après le Déluge l'Arc-en-ciel devint le ſigne qui raſſura les hommes contre la crainte d'une nouvelle inondation, & que la vie des hommes devint beaucoup plus courte qu'avant le déluge.

La Tradition générale des Nations nous a conſervé le ſouvenir du Déluge, & d'un petit nombre de perſonnes ſauvées de l'inondation dans une barque, pour réparer le genre humain. La même Tradition immortaliſée par les écrits des anciens Poëtes, nous apprend qu'il regnoit autrefois ſur la Terre un printems perpétuel ; que les hommes abuſant de leur bonheur, furent enſevelis dans un déluge univerſel; que la Terre fut peuplée en dernier lieu par une race d'hommes dont la vie fut plus courte, & aſſujettie à l'al-

ſerriative perpétuelle des ſaiſons : la perſuaſion d'un affoibliſſement progreſſif dans la taille & dans le tempéramment des hommes a été commune à toutes les Nations. La nature, de concert avec la tradition, nous montre par-tout les veſtiges du paſſage des eaux dans tous les lieux que nous habitons : elle nous montre les marques ſenſibles d'un éboulement de Terres renverſées les unes ſur les autres, & qui a confondu pêle mêle en pluſieurs endroits les plantes de la Terre, les os des animaux, des ouvrages de la main des hommes, avec des coquilles, des dents de poiſſon & d'autres productions de la mer.

On peut en réuniſſant toutes ces circonſtances, conjecturer, qu'avant le Déluge la forme de la Terre différoit en quelque choſe de celle d'apréſent; que ſon ciel n'étoit pas non plus tout-à-fait de même qu'aujourd'hui, & que Dieu qui a changé la vie de l'homme, a pu apporter quelque changement à ſon habitation.

Suppoſons que la premiere Terre décrivoit autour du ſoleil ſon cercle annuel ou ſon orbite ovale ſans pancher ſon axe d'un côté plus que d'un autre ſur le plan de cette orbite : cette ſuppoſition ne bleſſe ni l'Hiſtoire ni la Phyſique. Ainſi, la terre n'inclinant point ſon axe ſur le plan de ſa route annuelle, préſentoit toujours ſon équateur au ſoleil : à l'exception du milieu de la torride, tous les autres climats jouiſſoient d'une douce temperature. Le jour & la nuit étoient par-tout de douze heures; l'air toujours pur, le printems perpétuel ſans aucune diverſité de ſaiſons, le ſoleil & la lune ne laiſſoient pas de regler le cours de l'année par des changemens ſenſibles. La Terre en parcourant ſon cercle annuel autour du ſoleil, ſe trouvoit ſucceſſivement placée ſous les douze conſtellations du Zodiaque : quand elle étoit ſous la Balance, elle voyoit le Soleil ſous le Bélier : la révolution que le Soleil paroiſſoit faire en un an, la Lune l'achevoit réellement de mois en mois.

L'homme perſévérant dans l'innocence, la Terre entiere auroit été pour lui un jardin de délices, au lieu que devenu pécheur & exilé, il éprouva dès lors

la malédiction lancée contre elle à cauſe de lui ; il fut contraint de la cultiver avec peine, & ſon travail étoit dès lors contredit par l'abondance des épines & des ronces dont elle ſe couvroit.

Juſqu'au Déluge néanmoins, tems auquel la malédiction dont Dieu avoit frappé la Terre devoit s'accomplir tout autrement, cette même Terre conſerva la vigueur & les graces de la jeuneſſe n'étant point caverneuſe & crevaſſée comme elle l'eſt depuis. L'atmoſphere étoit toujours paiſible, l'air n'étant point troublé par l'impreſſion des grands vents ; il étoit ſans pluie, ſans orage, ſans grêle, ſans tonnerre ; un doux zéphire cauſé par-tout aux approches ſucceſſives du ſoleil chaſſoit les vapeurs qui s'élevoient de la mer, & les réſolvoit en des roſées toujours abondantes. Par une ſuite naturelle de cette température, les arbres conſervoient toujours leur verdure : l'égalité de l'air ne pouvoit manquer d'influer ſur la vie de l'homme. Une ſeule choſe défiguroit la Terre, c'étoit la méchanceté de ſes habitans : ils ne s'occupoient dans une abondance ſi grande, que de plaiſirs & de vengeance ; ils n'étoient point avertis ni par la voix du tonnerre, ni par le deſordre des ſaiſons, ni par d'autres afflictions ſalutaires. Dieu irrité, voulant donc punir les habitans du premier monde, frappa avec eux la Terre même, & changea la diſpoſition de l'air & l'ordre des ſaiſons : par ce moyen il rendit la vie d'une nouvelle race d'hommes plus courte, plus pénible & plus occupée. Par quel moyen ſeroit il permis de conjecturer que s'opera ce changement terrible ? il ne fallut qu'une ligne déplacée dans la nature pour en changer la face. De cette même main qui poſa le firmament, Dieu prit l'axe de la Terre, & l'inclina quelque peu vers les étoiles du Nord. Cette interruption de l'ordre ancien parut introduire de nouveaux cieux & une nouvelle terre : par cet abaiſſement de l'axe, l'Equateur ſe trouva néceſſairement plus bas que le Soleil. Tous les feux du Soleil ſe firent ſentir en ce moment dans un hémiſphere, & le froid le plus aigu dans un autre. De-là, les reſſerremens, les débandemens, & tous les chocs de l'air : delà les vents violens,

violens : l'atmoſphere en fut troublé, les cataractes du Ciel furent ouvertes ; la Terre, ébranlée par une ſecouſſe univerſelle, ſe briſa ſous les pieds de ſes habitans pervers ; les réſervoirs du grand abyme, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, furent rompus ; & du concours des eaux ſuperieures & des eaux inférieures, il ſe forma un déluge univerſel, & le globe fut noyé.

Lorſque Dieu, après avoir enſeveli la Terre, voulut la découvrir, il ſe ſervit du miniſtere des vents : ils lui rendirent la vie en mettant les eaux en fuite. Les unes s'arrêterent dans les lieux les plus enfoncés, & formerent des mers, le reſte des eaux remonta dans l'atmoſphere. Depuis ce tems la Terre inclinant toujours ſon axe de vingt-trois dégrés vers le Nord, & préſentant au rayon direct du Soleil des points différemment diſtans de ſon Equateur, éprouva des aſpects qui varient tous les jours durant ſix mois, & qui ſe renouvellent lorſqu'elle parcourt l'autre moitié de ſa route annuelle. La diverſité des ſaiſon & la viciſſitude de l'air cauſerent une altération néceſſaire dans le tempéramment de l'homme, & reſſerrerent la durée de ſa vie. *Spect. de la Nat. Tome I.*

THEATRE, Pieces du Théâtre ; goûts différens des Pieces de Théâtre en divers tems. Le Mariage de Catherine de Medicis avec Henri II, nous ayant mis en commerce avec les Italiens, nous imitâmes leurs pointes & leurs jeux de mots : la paſſion d'avoir de l'eſprit s'empara de tous ceux qui ſe mêlerent d'écrire, & comme il eſt difficile d'en mettre dans les choſes, on ſe rejetta ſur les mots. Les métaphores & les pointes devinrent à la mode : leur regne a duré ſi long tems, qu'à peine en ſommes-nous revenus. Il ſemble que nous étions faits pour nous approprier l'eſprit des autres Nations. A peine Louis XIII eut épouſé Anne d'Autriche que nous prîmes le goût du Théâtre Eſpagnol : notre ſcène fut infectée d'amours romaneſques pompeuſement exprimées, de fanfaronades outrées & d'intrigues multipliées.

On crut enſuite s'ouvrir une nouvelle route en donnant dans l'allégorie, mais on ſe dégoûta bientôt d'un ſpectacle où chaque mot étoit une énigme. Les Co-

médies héroïques & Paſtorales n'eurent pas un plus heureux ſuccès. Le Cardinal de Richelieu, plus magnifique que délicat & galant, fit conſiſter la perfection du Théâtre dans la ſomptuoſité des embelliſſemens : il étoit réſervé à Moliere de pénétrer les hommes & de tirer du fond de leur caractere ce Comique noble & ſenſé, qui devoit nous inſtruire en nous amuſant, & nous faire éprouver que le plaiſir ne conſiſte pas à rire, mais à ſentir & à comparer. Le ridicule de la Capitale qui étoit un fond tout neuf, lui fournit une abondante matiere : on ne ceſſa pas d'être vicieux, mais on eut honte de paroître ridicule ; & c'eſt beaucoup pour la Société de réduire les vices à ſe cacher ou à s'affoiblir. *Beauchamp.*

Sur les regles du Théâtre, ou des pieces qu'on y repréſente. Pour trouver les regles du Théâtre il faudroit remonter juſqu'aux premieres ſources du beau, découvrir quelles ſont les choſes dont la vue peut plaire aux hommes, c'eſt-à-dire, leur occuper l'eſprit, ou leur remuer le cœur agréablement, & cela eſt d'une vaſte étendue & d'une fine diſcuſſion. Après avoir découvert quelles ſont les actions qui de leur nature ſont propres à plaire, il faudroit examiner, quels changemens y apporte la forme du Théâtre, ou pour le ſeul agrément ; & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude néceſſaire, alors on ſeroit ſûr d'avoir trouvé toutes les regles du Théâtre ; & s'il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit ſans peine aux principes qui auroient été établis.

Après avoir trouvé les regles du Théâtre, il faudroit comparer enſemble ces différentes regles & juger de leur différente importance. Telle eſt preſque toujours la nature des ſujets qu'ils n'admettent pas toute ſorte de beautés : il faut faire un choix & ſacrifier les uns aux autres ; ainſi il ſeroit fort utile de paſſer, pour ainſi dire, les regles ; on verroit qu'il y en a qu'il faut obſerver à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder

Ce qui eſt important, nouveau, rare en ſon eſpece, d'un évenement incertain, pique la curioſité de l'eſprit ; ce qui eſt un & ſimple accommode ſa pareſſe : ce qui eſt diverſifié accommode ſon inconſtance. D'où

il ſuit qu'il faut que l'objet qu'on lui préſente ait toutes ces qualités pour lui plaire.

L'importance de l'action de la Tragédie ſe tire de la dignité des perſonnes, & de la grandeur de leurs intérêts. Il faut, autant qu'on peut, prendre des ſujets connus, ou du moins qui tiennent à quelque choſe d'hiſtorique. Les noms des Prince & des Rois, ne ſont qu'une parure étrangere, mais cette parure toute étrangere qu'elle eſt, eſt néceſſaire. Les grands intérêts ſe réduiſent à être en péril de perdre la vie, ou l'honneur, ou la liberté, ou un thrône, ou ſon ami, ou ſa maîtreſſe: en un mot, ils ſont tout ce qui remue fortement les hommes. L'un ou l'autre de ces intérêts donne ſon caractere aux Tragédies où il domine. Le noble doit naturellement l'emporter ſur le touchant; mais le noble & le touchant réunis enſemble, l'emportent au-deſſus de tout: le ſeul ſecret qu'il y ait pour cela, eſt de mettre l'amour en oppoſition avec le devoir, comme l'ambition, la gloire, de ſorte qu'il les combatte avec force, & en ſoit à la fin ſurmonté. Tel eſt le Cid, Cinna, Polieucte.

Le vrai ne ſuffit pas pour attirer l'attention de l'eſprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les paſſions des hommes juſqu'à un certain point: au-delà, c'eſt un Pays inconnu à la plûpart des gens; mais où tout le monde eſt bien aiſe de faire des découvertes.

Il faut conſerver exactement le vrai-ſemblable, tant dans les évenemens que dans les caracteres: ceux-ci doivent toujours être ſemblables à eux-mêmes: les caracteres nobles & élevés, ſont les plus expoſés au péril de ſortir du vrai-ſemblable. Le ſingulier dans les caracteres eſt excellent ſur le Théâtre; mais pour les évenemens, il n'y convient pas, du moins le ſingulier romaneſque. La perfection eſt de faire agir les perſonnages de maniere qu'ils n'aient pû agir autrement. *Fontenelle.*

Les pieces de Théâtre ont deux Tribunaux à eſſuyer très différens, quoique compoſés des mêmes Juges, tous deux également redoutables, l'un parcequ'il eſt trop tumultueux, l'autre parcequ'il eſt trop tranquille;

& un Ouvrage n'eſt pleinement aſſuré de ſa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux. *Id.*

Il faut toujours peindre les caracteres dans un degré élevé, rien de médiocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus ſont les grands obſtacles qu'elles ſurmontent. Les vices ont auſſi leur perfection, un demi Tyran ſeroit indigne d'être regardé; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie pouſſées à un haut point deviennent des objets qui intéreſſent infiniment.

Un des grands ſecrets pour piquer la curioſité, c'eſt de rendre l'évenement incertain : il faut pour cela que le nœud ſoit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénoument, & que le dénouement ſoit douteux juſqu'à la fin, & s'il ſe peut juſqu'à la derniere Scene. Mais comme la curioſité une fois excitée n'aime pas à languir, il faut lui promettre ſans ceſſe de la ſatisfaire, & la conduire cependant ſans la ſatisfaire juſqu'au terme que l'on s'eſt propoſé. Le ſujet doit marcher avec viteſſe. Une Scene qui n'eſt point un nouveau pas vers la fin, eſt une imperfection. Tout doit être action ſur le Théâtre. Un dénouement ſuſpendu juſqu'au bout eſt d'un grand prix.

Les Epiſodes ſont bons & ſouvent néceſſaires, ſi on entend par-là les intérêts des ſeconds perſonnages, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas les principaux moteurs de l'action, y aident cependant : car ſi c'eſt quelque choſe d'inſeré dans l'action, & qu'on pourroit ôter ſans lui faire aucun tort, l'Epiſode eſt vicieux.

A l'unité de l'action, doit ſe joindre la ſimplicité : l'action ſimple eſt celle qui eſt aiſée à ſuivre, & qui ne fatigue point l'eſprit par une trop grande quantité d'incidens; mais cette ſimplicité ne plait que parcequ'elle eſt diverſifiée ſans ceſſer d'être ſimple; car la diverſité n'eſt guere moins importante que l'unité & la ſimplicité.

Pour découvrir tout le ſecrét de diverſifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace eſt conduit. Le ſecret de cette conduite conſiſte, ce me ſemble, à couper une action en autant de parties, qu'il y en a qui puiſſent produire différens

ſentimens dans les perſonnages ; c'eſt-à-dire, faire paſſer les perſonnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'eſpérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux eſpeces de contraſtes : une piece où un même ſentiment régneroit toujours, plairoit moins que ſi elle étoit mêlée de pluſieurs ſentimens oppoſés.

Le contraſte des caractères des perſonnages contribue beaucoup à la variété : le plus grand contraſte eſt entre les deux eſpeces oppoſées, comme d'un ambitieux à un amant, d'un Tyran à un Héros. Les jeux de Théâtre contribuent encore à la diverſité : ils comprennent tout ce qui ſurprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des Spectateurs, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit, parceque rien ne réveille davantage la curioſité.

Ce n'eſt pas aſſez que l'action plaiſe à l'eſprit, il faut ſonger au cœur : il faut la rendre touchante. On veut être ému, agité, on veut répandre des larmes : le cœur aime naturellement à être remué. Les Perſonnages qui tirent les larmes des yeux, doivent être intéreſſans & aimables. Pour les rendre tels, il ſuffit d'abord qu'ils ſoient malheureux : c'eſt un mérite aux yeux des perſonnes ſenſibles que de tomber dans de grands malheurs. Souffrir une oppreſſion injuſte, eſſuyer une ingratitude, une perfidie, ce ſont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y ſont tombés. La vertu malheureuſe intéreſſe encore, mais il faut ſavoir la peindre ; & le perſonnage vertueux qu'on veut peindre doit être exempt de défaut. L'amour eſt la ſeule foibleſſe qu'on pardonne aux Héros de Théâtre, encore faut-il qu'ils le ſacrifient à de plus nobles ſentimens.

Le Héros ne doit jamais avoir tort : s'il a un mauvais côté, c'eſt au Poëte à le cacher. Les caracteres vertueux & aimables ſe partagent en deux eſpeces ; les uns doux, tendres, pleins d'innocence ; les autres nobles, élevés, courageux : on les met tous ſur le Théâtre dans des ſituations qui font naître la pitié.

Mais non-ſeulement il faut des caracteres vertueux, il les faut encore vertueux à la maniere élevée & fiere de

Corneille, qu'ils affermiſſent le cœur & donnent des leçons de courage ; d'autres caracteres vertueux, mais plus conformes à la nature, amolliroient l'ame & feroient prendre au Spectateur une habitude de foibleſſe & d'abattement. Les Perſonnages ſont encore plus intéreſſans, quand c'eſt leur vertu même qui produit leur malheur, comme Rodrigue dans le Cid. Un malheur eſt d'autant plus touchant, que celui qui y tombe l'a moins mérité. Ceux qui ſont les plus touchans, ſont les malheurs où l'on tombe par le crime d'autrui : l'innocence opprimée eſt toujours aimable dans ces ſortes de ſujets ; on ne ſauroit peindre les Tyrans avec des couleurs trop noires, puiſque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Quand les Perſonnages ſont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par leur malheur, alors tout ce qui leur arrive nous touche : leur joie & leurs douleurs ſont les nôtres.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin : il ne faut jamais renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après avoir long tems tremblé pour lui, on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors de péril. Mais ce ſentiment doit être réſervé pour la derniere Scene : il eſt de grande importance : il ſemble qu'il ait un effet ſur le reſte de la piece, & qu'il embelliſſe ce qu'on a vu. La piece, qui juſques-là pouvoit avoir bleſſé la vertu, doit la montrer heureuſe par le dénouement : car la plus belle leçon que la Tragédie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique longtems traverſée, perſécutée, demeure à la fin victorieuſe. Une mort volontaire que choiſiroit un Héros pour éviter un plus grand malheur, n'eſt pas un dénouement qui renvoie le Spectateur mécontent. Les déſagréables ſont ceux où le Héros meurt dans l'oppreſſion, où le crime triomphe de la vertu.

Theatre. (piece de) Une piece de Théâtre eſt la répréſentation d'une action : elle doit avoir l'unité d'action, de lieu & de tems. 1°. Il ne doit y avoir qu'une ſeule action & non deux ou trois, parceque l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois, & que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bien-

tôt, parceque nous ſommes choqués de voir dans un même tableau deux évenemens. 2°. L'unité de lieu eſt eſſentielle, car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois : ſi les Perſonnages que je vois ſont à Athenes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? 3°. L'unité de tems ſe ſuit naturellement des deux autres, en voici la preuve ; j'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire à la répréſentation d'une action, le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique : on conſpire contre Auguſte dans Rome : je veux ſavoir ce qui va arriver à Auguſte & aux Conjurés. Si le Poète fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe paſſera dans ces quinze jours : or s'il met devant mes yeux quinze jours d'évenemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Dès-lors c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intereſſante, parcequ'elle ne ſera plus vive. *Voltaire*.

Ce ſeroit manquer d'ame & de jugement que de ne pas avouer combien la Scene Françoiſe eſt au-deſſus de la Scene Grecque, par l'art, par la conduite, par l'invention, par les beautés de détail qui ſont ſans nombre..... Comment les Grecs n'auroient-ils pas été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans Corneille & Racine, & quelques autres de nos Modernes. Mais d'un autre côté on ſeroit bien partial de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque par-tout affoibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Sur environ 400 Tragédies qu'on a données au Théâtre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la Comédie qu'au genre tragique : c'eſt preſque toujours la même piece, le même nœud, formé par une jalouſie & une rupture, & dénoué par un mariage : c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple Comédie où des Princes ſont Acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du ſang de répandu pour la forme. Quel abus ! le tout pour complaire au

goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la Littérature. *Id.*

Ce qu'on appelle, en fait de Théâtre, beautés de détail, ſont des eſpeces de lieux communs, des morceaux ordinairement d'une certaine étendue, qui roulent ſur quelque matiere plus générale que le reſte, ſans ceſſer cependant d'y appartenir, qui ſont plus arrondis, plus travaillés, plus poétiques même. *La Motte.*

TITRES. Les Titres ne ſervent de rien pour la poſtérité. Le nom d'un homme qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithetes.

TON. (bon-Ton) Depuis quelques années un certain Jargon, que l'on ne peut guere appeller autrement, s'eſt emparé du ſtyle & des Sociétés, décoré du nom ridiculement myſtérieux de *bon-Ton*. Il conſiſte dans une ſuite de termes conſacrés & reçus dans une Société, comme par la force d'une convention : on y trouve des formules de deux façons.

Les premieres préſentent l'union de deux termes, qui, n'étant point faits pour s'allier, rendent le langage plus hardi & plus piquant. Les ſecondes ne renferment autre choſe que des termes tirés des Arts, ou des actions les plus familieres, ſouvent baſſes, pour s'expliquer dans les Sciences ou dans la conduite des affaires de la vie. Voilà les métaphores de la bonne compagnie, & qui, reçues pour le modele de la noble ſimplicité, ſont préciſément le prognoſtic, qui dans tous les tems a ſervi pour annoncer la décadence du goût. *Eſpr. des Nations.*

TRADUCTIONS. Quelques perſonnes prétendent que les Traductions des Livres Grecs & Latins, ont inſenſiblement affoibli le goût d'étudier les originaux & les Langues Savantes : il me ſemble cependant que ce n'eſt point la véritable ſource de cette indifférence. A la renaiſſance des Lettres ſous le regne de François I, combien de Savans s'attacherent à polir notre Langue, & à traduire les Auteurs Grecs & Latins : c'étoit pourtant alors le ſiecle d'or pour les Lettres Grecques & Lati-

nes, & pour ceux qui les cultivoient. Différentes cauſes ont operé la révolution qui donne lieu aux plaintes de ces critiques. Ces Traductions, qu'ils jugent fatales à la ſolide érudition, je les crois infiniment utiles à ceux qui s'en tiennent à la Langue maternelle : s'ils ne jouiſſent ni de l'atticiſme, ni de l'urbanité Romaine, ils profitent au moins du fond des penſées, & des beautés dominantes. Or ces perſonnes qui n'ont point de commerce avec la ſavante Antiquité, compoſent le plus grand nombre de Lecteurs. Faut-il leur dérober ce qui peut orner leur eſprit & perfectionner leur goût. Joignez à cela que par ces Traductions, notre Langue s'enrichit d'une infinité de tours & d'expreſſions : nouveau motif pour engager les Savans à lui donner de plus en plus l'énergie & la fineſſe des Langues Latine & Grecque.

A l'égard des Traductions des Poëtes, ſoit en proſe, ſoit en vers, l'entrepriſe eſt à la vérité tout autrement difficile : la Proſe peut rendre exactement le fonds de la penſée, mais elle n'en peut exprimer, ni l'énergie, ni les agrémens qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la meſure, de la cadence, de l'harmonie. Faut il s'étonner ſi Homere, Virgile, Horace, Terence traduits tout au mieux en notre Langue, ne nous paroiſſent que d'une beauté médiocre ? Qu'on s'imagine que quelqu'un s'aviſât de mettre en belle proſe Françoiſe les Tragédies de Racine, les Epitres de Deſpréaux, les Odes de Rouſſeau, la Henriade de Voltaire, quel plaiſir goûteroit-on à la lecture de ces Ouvrages ? Sont-ce là, diroit un homme d'eſprit qui n'auroit jamais vu les originaux ſous les yeux, ſont-ce là ces grands Ecrivains que la France admire ? A Dieu ne plaiſe qu'on veuille par ce raiſonnement proſcrire toutes les Traductions des Poëtes. On ſoutient ſeulement que le Lecteur ne peut les aprécier exactement ſur la foi des Traductions, & que quiconque n'entend ni le Grec ni le Latin, eſt abſolument hors d'état de bien juger d'Homere & de Virgile. Une Traduction eſt en quelque ſorte, par rapport à ſon original, ce qu'une eſtampe eſt par rapport au tableau dont elle eſt la copie. Elle exprime le ſujet & l'ordonnance

du Tableau, l'action & les paſſions des perſonnages; mais elle ne rend tout cela que foiblement, parceque les tons des couleurs lui manquent. Mais de même qu'on ne laiſſe pas de faire cas de la gravure, lorſqu'elle eſt portée à un certain degré de perfection, nous devons auſſi eſtimer les Traductions en proſe des excellens Poètes, lorſqu'elles ſont également fidelles & élégantes : d'ailleurs elles facilitent les endroits épineux, & ſont par elles-mêmes une eſpece de commentaire.

Ajoutons encore la réflexion ſuivante touchant les Traductions des Poètes. Rien ne refroidit tant le génie qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'original. Il eſt cauſe ordinairement, qu'un Traducteur idolâtre, pour vouloir rendre exactement toutes les beautés de ſon Auteur n'en rend en effet aucune. Car il eſt impoſſible, ſur-tout en vers, que toutes les circonſtances d'une penſée, paſſent avec un bonheur égal d'une Langue dans une autre. Il faut opter : on doit quelquefois négliger les mots les moins importans pour enchérir, s'il ſe peut, ſur les eſſentiels, afin de rendre par ces compenſations, plutôt le génie & l'agrément général, que le détail des phraſes toujours languiſſant & ſans grace. C'eſt par la qu'un Traducteur peut-être excellent, c'eſt par-là qu'un Lecteur équitable doit juger de ſon mérite. *La Motte.*

C'eſt un uſage immémorial parmi les Traducteurs de relever l'excellence de l'Auteur qu'ils traduiſent. Ils prétendent juſtifier leur goût en prouvant la perfection de l'original qu'ils ont choiſi, & ils recommandent en même-tems leur propre Ouvrage, où ils ſe flattent d'avoir fait paſſer les mêmes beautés qu'ils font valoir. *Id.*

Celui qui met ſon talent à faire valoir les penſées des autres, n'a pas à la vérité grande confiance de pouvoir ſe rendre recommandable par les ſiennes; mais le Public doit lui être infiniment obligé du travail qu'il ſe donne, pour apporter des richeſſes étrangeres où les naturelles ne ſuffiſent pas. Je ne ſuis pas de l'humeur de cet Eſpagnol ſavant & ſpirituel, (Antoine de Cordoue,) qui ne pouvoit ſouffrir qu'on rendît

communes aux pareſſeux, les choſes qu'il avoit appriſes chez les Anciens avec de la peine. Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuſes des Traducteurs, j'aime que la connoiſſance de l'antiquité devienne plus générale, & je prens plaiſir à voir admirer ces Auteurs par les mêmes gens qui nous euſſent traité de Pédans, ſi nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. *S. Evr.*

Principes de la Traduction.

Il y a trois choſes dans tout Auteur : l'ordre, le ſens & l'expreſſion. Pour le traduire il faut ſuivre ſon ordre, rendre ſon ſens, & trouver s'il ſe peut des expreſſions équivalentes aux ſiennes. Je n'entends pas par expreſſions équivalentes, les tours & les termes François qui paroiſſent répondre à de certains tours de la Langue originale. Ainſi dès qu'on a une fois le ſens d'un Auteur, il ne faut plus ſonger à ſon expreſſion ; mais ſe demander ſeulement à ſoi-même, comment l'Auteur exprimeroit un tel ſens s'il vivoit parmi nous ; chercher enſuite dans notre Langue dequoi exprimer ce ſens avec grace & avec force, & travailler toujours à y mettre la perfection, juſqu'à ce qu'on ne ſe ſente plus capable de mieux faire.

Il y a deux ſortes de Traductions, les unes littérales ; & c'eſt à celles-là que le nom de Traduction ſemble être propre : les autres plus hardies, & qui doivent plutôt paſſer pour des imitations élégantes, & qui tiennent le milieu entre la Traduction & la Paraphraſe. Les premieres ont leur utilité pour ceux qui n'y cherchent que de l'érudition : on s'y inſtruit des choſes qu'un Auteur a traitées : le Traducteur y abandonne même le tour & le génie de ſa langue. Et il faut tout dire ; avec de l'eſprit & de l'attention, le Lecteur eſt bien plus en état de rendre une juſtice exacte à un Auteur traduit de la ſorte, que s'il étoit traduit avec plus de liberté. L'autre eſpece de Traduction eſt plus ambitieuſe : c'eſt peu qu'elle ſoit utile, elle doit plaire : ce n'eſt pas aſſez d'y exprimer le ſens d'un Ouvrage, ſi l'on n'en rend encore toute la force & tout l'agrément.

Un Traducteur doit être dans une gêne perpétuelle. La différence des Langues l'embarraſſe toujours & ſouvent le déſeſpere. Il ſent que le génie particulier de l'une eſt ſouvent contraire au génie de l'autre, & qu'il périt preſque toujours dans une verſion ; de ſorte que l'on a comparé avec raiſon le commun des Traductions à un revers de tapiſſerie, qui tout au plus retient les linéamens groſſiers des figures finies que le beau côté repréſente. *Tourreil.*

Un Traducteur doit prendre garde qu'en s'attachant trop à ſon original, il ne devienne eſclave de la tyrannie de la Lettre : il court riſque alors de ſubſtituer à des originaux pleins d'ame & de vie, des copies mortes & inanimées : car une Traduction ſervile devient très infidelle par une fidelité trop ſcrupuleuſe : en effet, pour conſerver la Lettre elle ruine l'eſprit, ce qui eſt l'ouvrage d'un génie froid & ſtérile. Il doit ſe rendre maître du ſens & le ſoumettre aux tours de ſa Langue. D'un autre côté, la Traduction trop libre a ſes inconvéniens : toute paraphraſe déguiſe le texte: loin de préſenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaiſie, moitié d'après un original, d'où ſe forme je ne ſais quoi de monſtrueux, qui n'eſt ni original, ni copie.

La premiere obligation d'un Traducteur, eſt de bien prendre le génie & le caractere de l'Auteur qu'il veut traduire ; de ſe transformer en lui le plus qu'il peut, de ſe revêtir des ſentimens & des paſſions qu'il s'oblige à nous tranſmettre ; de réprimer dans ſon cœur cette complaiſance intérieure qui ne ceſſe de nous ramener à nous, & qui au lieu de nous faire à l'image des autres les fait à la nôtre : en un mot, de retracer avec le même agrément & la même force, les tours & les figures de l'original ; en ſorte que ſi notre Langue, trop gênée par l'aſſujettiſſement au parfait rapport des figures & des tours, ne peut fournir le néceſſaire pour cela, on doit s'affranchir d'une pareille ſervitude & ſe permettre toutes les libertés qui nous procurent de quoi payer en équivalent.

Une bonne Traduction eſt noble & généreuſe : en s'attachant fortement aux idées de ſon original, elle

cherche les beautés de ſa Langue, & rend ſes images ſans compter les mots; mais elle ne laiſſe pas, dans ſes plus grandes libertés, de conſerver auſſi la lettre; & par ſes traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-ſeulement la fidelle copie de ſon original, mais un ſecond original même: ce qui ne peut être exécuté que par un génie ſolide, noble & fécond. *Dacier*.

On a comparé les Traductions des Ouvrages de Poéſie, & des pieces d'éloquence qui avoient été prononcées, à des cadavres couchés dans le tombeau: ils ont perdu le mouvement & la vie. La comparaiſon eſt un peu outrée: il eſt vrai pourtant qu'un diſcours préparé pour la récitation, ne peut pas toujours ſoutenir la cenſure des yeux, qui eſt bien plus ſévere & plus exacte que celle des oreilles. La réflexion pouſſée juſqu'aux Traductions, fera mieux comprendre avec quel déſavantage les anciens Orateurs paroiſſent devant la poſterité.

J'ai lû quelque part, que chaque Auteur de Langue morte auroit preſque beſoin, pour être bien entendu, qu'on fît un Dictionnaire exprès pour lui ſeul. L'Abbé de S. Réal qui parle ainſi, dit qu'en travaillant à la Traduction des Lettres de Ciceron à Atticus, il a trouvé en ſon chemin, vingt mots employés très certainement dans un ſens différent de celui où, non-ſeulement Seneque & Pline, mais où Céſar & Tite-Live les emploient toujours; & qu'il a connu la véritable propriété de ces mots par la ſuite du diſcours: car on ne ſauroit mieux juger, dit-il, dans quel ſens un Auteur s'eſt ſervi d'un mot, qu'en conſiderant à quoi il l'applique.

La bonne maniere de traduire n'eſt pas de traduire au pied de la lettre: cela ne peut faire qu'un effet déſagréable: ainſi il faut à quelque prix que ce ſoit trouver des équivalens, qui portent ſi préciſément dans l'eſprit le même ſens que le texte Latin, qu'on puiſſe croire raiſonnablement, que ſi l'Auteur avoit écrit en François, il ſe ſeroit ſervi de ces mêmes équivalens. *S. Réal.*

Une des grandes difficultés de l'art d'écrire, & principalement des Traductions, eſt de ſavoir juſqu'à quel

point on peut ſacrifier l'énergie à la nobleſſe, la correction à la facilité, la juſteſſe rigoureuſe à la méchanique du ſtyle. La raiſon eſt un Juge ſévere qu'il faut craindre, l'oreille un Juge rigoureux qu'il faut ménager : on ne doit donc pas ſe faire une regle de traduire littéralement dans les endroits même ou le génie des Langues ne paroît pas s'y oppoſer, quand la Traduction ſera d'ailleurs ſeche & ſans harmonie.

Toutes les Langues ne ſont pas également propres à exprimer une même idée : c'eſt en quoi conſiſte la diverſité de leur génie. Notre Langue eſt la plus ſévere dans ſes Loix, la plus uniforme dans ſa conſtruction, la plus gênée dans ſa marche : faut-il s'étonner qu'elle ſoit l'écueil des Traducteurs comme elle eſt celui des Poètes. Si les Langues ont leur génie, les Ecrivains ont auſſi le leur. Le caractere de l'original doit donc paſſer auſſi dans la copie. La plupart des Traducteurs, ſuperſtitieuſement attachés à leur original, ſe *croiroient* coupables de ſacrilege s'ils l'embelliſſoient même dans les endroits foibles ; ils ne ſe permettent que de lui être inférieurs, & n'ont pas de peine à réuſſir. Un ſecond obſtacle qu'ils ſe ſont donnés, c'eſt la timidité qui les arrête, lorſqu'avec un peu de courage, ils pourroient ſe mettre à côté de leurs modeles. Ce courage conſiſte à ſavoir riſquer des expreſſions nouvelles, pour rendre certaines expreſſions vives & énergiques de l'original : il eſt vrai qu'on doit uſer avec ſobriété de pareilles licences.... Des Traductions bien faites, ſeroient le moyen le plus sûr & le plus prompt d'enrichir les Langues.... Rien n'eſt plus rare en littérature qu'une Traduction généralement approuvée : en ce genre chaque Lecteur a ſes préjugés, auxquels il exige qu'un Traducteur ſe conforme. Ce qui eſt très injuſte.

TRAGÉDIE. C'eſt une queſtion moins importante que ſubtile, que de demander ſi la Tragédie eſt moins difficile à compoſer que la Comédie ; j'aimerois autant qu'on demandât s'il eſt plus difficile d'être Vatau que Michel Ange. La queſtion n'eſt-elle pas abſurde ? & ne répondroit-on pas à celui qui la propoſeroit, que le Peintre né avec le génie de Vatau pourroit atteindre

ſes graces naïves ; & que l'autre qui auroit apporté en naiſſant le génie ſublime de Michel Ange, ſera voir dans ſes tableaux, la majeſté & la grandeur de ce Peintre ? Tout de même : un Poète né avec le génie d'Euripide & de Sophocle, ornera ſes Tragédies de paſſions ſublimes ou tendres. Celui que ſon Aſtre en naiſſant a fait Poète Comique, ſera, eu égard au caractere de ſon eſprit, Ariſtophane, ou Plaute, ou Terence, ou Moliere, peut-être même s'ouvrira-t'il une route inconnue à ces excellens Poètes comiques. A l'égard de la difficulté ou de la facilité que les uns ou les autres trouveront dans la compoſition de leurs pieces, je réponds qu'en ſuppoſant l'égalité de génie, ils trouveront la même facilité ; au lieu que les ſimples verſificateurs, en ſurmontant la difficulté de la compoſition, ne feront que des Ouvrages mépriſables. Au reſte la nature n'eſt pas prodigue de talens, & ce ſeroit un illuſion groſſiere de croire qu'un Poète peut également exceller en tous les genres. Corneille & Racine ont acquis par leurs Tragédies une réputation immortelle. Quinaut doit la ſienne à ſes Opera, & Moliere à ſes Comédies : ces Poètes ſe ſont exercés à d'autres Ouvrages où il y a beaucoup d'eſprit ; mais ces ſortes de compoſitions ont peu contribué à leur gloire.

Les belles Tragédies nous donnent un plaiſir plus délicieux que celui qui vient du comique. Les maux d'autrui nous attachent l'eſprit : la pitié eſt un raviſſement, une extaſe : les larmes que nous verſons pour nos propres maux, ſont au ſentiment d'Homere une eſpece de volupté.

Il arrive aſſez ſouvent que la Tragédie ne nous touche point ; car le bien & le mal d'autrui ne nous touchent que par rapport à nous-mêmes, & en tant que nous croyons que pareille choſe nous peut arriver : l'amour propre faiſant ſans ceſſe que l'on tourne les yeux ſur ſoi. Or comme la Tragédie ne nous répréſente que des avantures extraordinaires, & qui vraiſemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, & nous ſommes froids, à moins que l'Ouvrage ne ſoit excellent, que le Poète ne nous

transforme; que nous ne devenions d'autres hommes par ſon adreſſe, & que nous ne nous mettions à la place de quelque Roi : alors j'avoue la Tragédie nous touche, & nous remue par toute ſorte de ſentimens.

Le même ennui qui nous fait languir pendant une Tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, eſt commun à la Comédie & à tous les Ouvrages de l'eſprit, particulierement aux vers.

La Tragédie a encore céla au-deſſus de la Comédie, que le ſtyle dont elle ſe ſert eſt ſublime, & les beautés du ſublime, ſi nous en croyons Longin & la vérité, ſont bien plus grandes, & ont tout un autre effet que celles du médiocre : elles enlevent l'ame, & ſe font ſentir à tout le monde avec la même ſoudaineté des éclairs : les traits comiques, tous beaux qu'ils ſont, n'ont ni la douceur de ce charme ni ſa puiſſance.

On peut avoir deux ſortes de plaiſirs à la répréſentation d'une Tragédie. D'abord celui de prendre part à une action importante qui ſe paſſe la premiere fois ſous nos yeux, d'être agité de crainte & d'eſpérance pour les Perſonnages à qui l'on s'intéreſſe le plus; & enfin de partager leur bonheur ou leur infortune ſelon qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent.

Voilà le premier plaiſir que le Poëte doit avoir en vue de procurer à ſes Auditeurs, en leur ménageant de ces ſurpriſes pathétiques, qui excitent la terreur & la pitié. Le ſecond, c'eſt la vue de l'art même que l'Auteur a employé pour exciter le premier.

Il eſt vrai que quand on a déja vu une piece, on n'a plus ce premier plaiſir de la ſurpriſe, du moins dans toute ſa vivacité; mais il reſte encore le ſecond qui n'a lieu qu'autant que le Poëte a travaillé heureuſement pour exciter l'autre : car c'eſt ſur cette obligation indiſpenſable que l'on juge de ſon art.

L'art eſt donc de ne dire à l'Auditeur que les choſes dont il faut l'inſtruire, & de ne les dire qu'à meſure que le deſſein de le toucher l'exige; & quoiqu'on les ſache déja quand on relit l'Ouvrage, on goûte encore le plaiſir de ce même arrangement que l'art demandoit.

Il s'enſuit delà que tout Poëme doit être diſpoſé pour

pour la premiere impreſſion : s'il ne l'eſt pas, au lieu des deux plaiſirs que j'en attendois, il me fait deux ſortes de peine, l'une de demeurer froid où je devrois être ému, l'autre de ſentir le défaut qui eſt la cauſe de mon ennui.

L'expoſition dans la Tragédie, conſiſte à jetter d'abord les fondemens de la piece, en expoſant les faits de l'avant Scène qui doivent produire ceux qui vont arriver, en établiſſant les intérêts & les caracteres des Perſonnages qui doivent y avoir part, & ſur-tout à déterminer l'eſprit & le cœur du côté de l'intérêt principal dont on veut les occuper; mais comme la Tragédie eſt une action, il faut que le Poète ſe cache dès le commencement, de maniere qu'on ne s'apperçoive pas qu'il prend ſes avantages.

Comme l'expoſition ne ſert qu'à préparer les ſituations, il eſt bon de ſavoir qu'une ſituation n'eſt autre choſe que l'état des Perſonnages d'une Scene, à l'égard les uns des autres; mais on doit entendre ce terme pour exprimer des ſituations ſingulierement intéreſſantes. Elles ne peuvent être ſingulieres que par deux moyens, par celui de la nouveauté ou par celui de l'importance des intérêts.

La nouveauté ſuppoſée, il faut faire attention à l'importance des intérêts. Une ſituation bien imaginée dans ce genre eſt d'un ſi grand effet, qu'avant que les Perſonnages ſe parlent, il s'éleve parmi les Spectateurs un murmure d'applaudiſſemens, & une curioſité avide de ce que les Acteurs vont ſe dire.

Entre les ſituations, celles qui peuvent réuſſir, à moins de nouveauté, ce ſont les reconnoiſſances; je n'entends pas les reconnoiſſances de ſimple vue, qui n'ont qu'un moment, & qui retombent auſſi-tôt dans le cours des Scenes ordinaires : j'entends les reconnoiſſances d'éclairciſſement, où deux perſonnes cheres qui ne ſe ſont point encore vues, ou qui, ſéparées depuis long-tems, ſe croient mortes, s'émeuvent peu à peu par les queſtions qu'elles ſe font, & les détails qu'elles ſe racontent, & viennent enfin ſur une circonſtance déciſive à ſe reconnoître tout à coup : *ha ma mere! ha mon fils! &c.* Ces exclamations ſeules

ſont preſque sûres de nos larmes, & ſans s'embarraſſer ſi la reconnoiſſance reſſemble à d'autres, ni même ſi elle eſt filée avec aſſez de juſteſſe, on ſe laiſſe entraîner à l'émotion des Perſonnages : car plus ils ſont émus, moins ils laiſſent de liberté pour réfléchir s'ils ont raiſon de l'être.

Les ſituations tirent leur force & leur beauté du caractere des Perſonnages qui y ont part. Or les caracteres ne ſont que l'aſſemblage des qualités, des paſſions & des humeurs qu'on réunit dans un même perſonnage. Ils doivent 1°. être naturels. On veut reconnoître l'homme par-tout : le moyen de s'attacher à des portraits chimériques qui ne reſſembleroient à rien de ce qu'on connoît! 2°. Ils doivent être intéreſſans. Ce ne ſont pas les caracteres abſolument vertueux qui ſont les plus agréables, car outre qu'ils ſont rares, ils ne ſont pas ſuſceptibles de variété : ils nous repréſentent des ames d'un ordre ſupérieur qui nous reſſemblent trop peu pour nous émouvoir.

La voie la plus ſure pour les rendre intéreſſans, eſt le mêlange des vertus & des foibleſſes reconnues pour telles : on admire moins, mais on eſt plus touché. Les malheurs de nos proches ont plus de droit à notre compaſſion que ceux des Etrangers. Eh! ne peut-on pas dire que ceux en qui nous voyons nos foibleſſes, nous ſont plus proches que les autres ? En effet, notre amour propre eſt flatté ſans qu'il y penſe, de reconnoître nos défauts unis à de grandes qualités. De plus, ces caracteres mêlés ont encore un autre avantage ; c'eſt le trouble continuel où ils nous entretiennent ; c'eſt un long combat de paſſions & de vertus, où tantôt vaincus & tantôt vainqueurs, ils nous communiquent autant de divers mouvemens ; & c'eſt cette agitation, ce ſont ces ſecouſſes de l'ame qui font préciſément le plaiſir de la Tragédie.

A l'égard des caracteres odieux, s'ils le ſont totalement, on ne doit les employer que rarement : quoique néceſſaires quelquefois, ils cauſent toujours un ſentiment déſagréable d'indignation, tel eſt Narciſſe dans Britannicus ; mais ceux qui ne ſont odieux qu'en partie, peuvent quelquefois dominer avec ſuc-

cès dans une Tragedie : telle eſt Cléopâtre dans Rodogune.

On peut conclure de ce que nous venons de dire, que les Tragédies ne peuvent pas être d'un grand fruit pour les mœurs. Les Poètes Tragiques ne ſe propoſent pas d'ordinaire d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la vertu en les peignant de leurs vraies couleurs : ils n'ont pour but que d'émouvoir les paſſions par le mêlange de l'un & de l'autre ; ils mettent ſouvent les préjugés à la place des vertus: dans les perſonnages intéreſſans, ils font preſque aimer les foibleſſes par l'éclat des vertus qu'ils y joignent : ils affoibliſſent l'horreur du crime par de grands motifs. Tout cela ne va que bien indirectement à l'inſtruction ; c'eſt ce qui a fait dire à une Dame illuſtre dans les avis qu'elle donne à ſa fille, qu'on reçoit au Théâtre de grandes leçons de vertu, & qu'on en remporte l'impreſſion du vice.

En effet, l'hommage paſſager que l'Auteur rend à la raiſon & à la vertu dans les dénouemens, ne détruit pas l'effet des paſſions qu'il a flattées dans tout le cours de la Tragédie ; il inſtruit un moment, mais il a long-tems ſéduit : le remede eſt trop foible, & vient trop tard.

Il y a certainement des cauſes naturelles du plaiſir que cauſe au Spectateur un belle Tragédie, 1°. lorſque le Poète trouve l'art d'exciter cette pitié qui fait entrer, pour ainſi dire, toute l'ame du Spectateur dans l'intérêt du perſonnage : mais dans quelle ſituation doit-il mettre ce perſonnage pour exciter cette pitié ? Je crois que c'eſt lorſqu'il joint l'excès de la paſſion aux regles étroites du devoir : lorſque deux perſonnes ſont par ſentiment l'une à l'autre ce que la vertu exige qu'elles ſe ſoient, lorſque leurs diſcours & leurs actions ſont tout enſemble paſſionnés & raiſonnables ; il eſt conſtant qu'alors le Spectateur ſera beaucoup plus touché, que par des mouvemens déréglés ou moins autoriſés. La raiſon en eſt évidente : nous portons au Théâtre une raiſon & un cœur : il faut ſatisfaire l'un & l'autre ; ſi les perſonnages agiſſent par vertu, voilà notre raiſon contente : s'ils agiſſent par paſſion, voilà notre ſenſibilité exer-

cée : mais ſi la vertu & la paſſion ſont d'accord, voilà tous nos beſoins remplis ; & nos émotions, & nos larmes ſont d'autant plus douces, qu'elles nous donnent meilleure opinion de nous-mêmes.

2°. Lorſque l'action eſt portée dès le commencement à un haut point d'intérêt, & que cet intérêt croît ſans interruption juſqu'à la fin : car il ne ſuffit pas que l'action croiſſe, il faut émouvoir de bonne heure. La pitié a ſes dégrés : d'attendriſſement en attendriſſement on la peut conduire juſqu'aux larmes, mais ſi le Poète tarde trop à exciter les premieres émotions, il n'aura peut-être plus le tems d'arriver aux grands effets : il faut donc intéreſſer vivement dès le commencement ; c'eſt au Poète à choiſir des ſujets propres pour cela, & à ne pas ménager ſes efforts à l'égard de la conduite de toute la Piece. On doit choiſir le meilleur arrangement poſſible de la matiere ; 1°. L'action doit être diſtribuée de maniere que les ſcènes d'un acte ſoient liées les unes avec les autres & ne laiſſent point le Théâtre vuide ; que les actes en finiſſant laiſſent le Spectateur dans l'attente de quelque évenement, & que la piece finiſſe dès que la curioſité du Lecteur eſt ſatisfaite : ce ſont là des regles connues ; mais il y a un art plus délicat, qui regle tous les pas qu'on doit faire. Il conſiſte à ranger tellement ce qu'on a à dire, que du commencement à la fin, les choſes ſe ſervent de préparation les unes aux autres, & que cependant elles ne paroiſſent jamais dites pour rien préparer ; c'eſt une attention de tous les inſtans à mettre ſi bien toutes les circonſtances à leur place, qu'elles ſoient néceſſaires où on les met ; & que d'ailleurs elles s'éclairciſſent & s'embelliſſent toutes réciproquement. Mais ce qui contribue encore à bien conduire l'action, c'eſt le dialogue : il doit être de telle ſorte que chacun diſe préciſément ce qu'il doit dire, où il le doit dire, & comme il le doit dire. Une des plus grandes perfections du dialogue ; c'eſt la vivacité, & comme dans la Tragédie tout doit être action, la vivacité y eſt d'autant plus néceſſaire.

Si on demande pourquoi on ne voit preſque point de Piece de Théâtre, & ſur-tout de Tragédie ſans

une intrigue amoureuſe en voici ſans doute la raiſon. Un Poëte veut réuſſir ; & pour réuſſir il faut plaire : les femmes forment une grande partie des Spectateurs, & c'eſt cette partie même qui attire l'autre. Qu'on ne voie point de femmes à un Spectacle, on n'y verra bientôt plus d'hommes : elles ſeroient les maîtreſſes, ſi elles pouvoient s'entendre, de faire regner la Phedre de Pradon & de faire tomber celle de Racine, comme ſi leur preſence devenoit le plus grand intérêt d'une Piece. Or, pour les émouvoir quelle paſſion plus puiſſante que l'amour ? leur cœur n'eſt bien exercé que de ce côté-là ; & leur vie déſoccupée ajoute encore à leur penchant. Quelle part veut-on qu'elles prennent dans les fureurs d'une conſpiration, ou dans les raiſonnemens politiques d'un ambitieux ?

Entre les premieres regles du Théâtre, on a preſque oublié la plus importante : on ne traite d'ordinaire que des trois unités, de lieu, de tems & d'action ; & j'y en ajouterois une quatrieme ſans laquelle les trois autres ſont inutiles, & qui toute ſeule pourroit encore produire un grand effet. C'eſt l'unité d'intérêt qui eſt la vraie ſource de l'émotion continue, au lieu que les trois autres conditions exactement remplies, ne ſauveroient pas un Ouvrage de la langueur. Cette unité d'intérêt conſiſte à ſavoir, dès le commencement d'une Piece, indiquer à l'eſprit & au cœur l'objet principal dont on veut occuper l'une & émouvoir l'autre. 2°. N'employer de perſonnages que ceux qui augmentent ce danger, ou qui le partagent avec le Héros, à occuper toujours le Spectateur de ce ſeul intérêt, de maniere qu'il ſoit préſent dans chaque ſcène, & qu'on ne s'y permette aucun diſcours, qui ſous prétexte d'ornement puiſſe diſtraire l'eſprit de cet objet ; & enfin à marcher ainſi juſqu'au dénoument ; où il faut ménager le plus haut point de péril, & le plus grand effort de la vertu qui le ſurmonte ; tout cela ſoutenu d'une variété de circonſtances, qui en ſervant à l'unité, ne la laiſſent pas dégénérer en répetition & en ennui. C'eſt là le plus grand art d'une Tragédie.

Il faut convenir de bonne foi qu'on a un peu enflé & embelli les vertus ſur le Théâtre : mais il eſt juſte

en même tems d'accorder que cet orgueil appellé Romaneſque, & ce courage invincible prêté à nos perſonnages, ont un fondement réel dans le caractere des Peuples modernes : tout au moins, ils marquent les véritables ſentimens de nos ancêtres, qui nous ont laiſſé l'exemple de ſurmonter la nature dans les occaſions glorieuſes.

La ſcène Tragique des Anciens, c'eſt-à-dire des Grecs, abondoit en ſujets propres à la terreur & à la pitié. Les oracles, les ſacrifices, les dévouemens, l'amour de la Patrie ſouvent attaquée par des Tyrans, les repréſentations pathetiques de l'amour conjugal, fourniſſoient des paſſions ſublimes. Cela eſt ſi vrai, que nous ſommes réduits à emprunter ſouvent nos ſujets & nos noms de la ſcène antique, pour faire paroître le pathetique dans ſon plus haut dégré : la bienſéance de nos mœurs ne permettroit point ces libertés ſous des noms & ſous une fable moderne. *Eſprit des Nations.*

Les Tragédies qui ont le plus réuſſi, ne doivent pas leur ſuccès aux ſcènes amoureuſes : au contraire, tous les Connoiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre Théâtre & auſſi nos meilleurs Poëtes. *Tournemine.*

La France ſe glorifie d'Athalie, c'eſt le chef-d'œuvre de notre Théâtre ; c'eſt celui de la Poéſie, c'eſt de toutes les Pieces qu'on joue, la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit, mais auſſi elle eſt ſoutenue par la pompe de la Religion, & par cette majeſté de l'éloquence des Prophêtes. *Maffei.*

La Tragédie ne doit pas être un ſimple Spectacle qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importe au genre humain les paſſions & les malheurs d'un Héros de l'Antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la Comédie du Tartuffe a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. *Voltaire.*

TRAITÉS. Il eſt aujourd'hui en quelque ſorte plus difficile de rédiger les clauſes des Traités, que d'en fixer & d'en déterminer l'eſſence : l'un peut ſavoir ce qu'il veut demander, ce à quoi en cas de

beſoin il peut ſe reſtraindre ; l'autre, ce qu'il peut accorder ou ſacrifier. La grande queſtion eſt de l'exprimer avec cette netteté qui caractériſe la bonne foi, & qui prévient les retours imprévus : ce ſont les circonſtances qui contribuent beaucoup à rendre cet Ouvrage plus ou moins épineux en proportion avec la ſincérité des réconciliations. Les Traités qui terminent la guerre, ont pour objet des ſatisfactions & réparations des procédés, ou bien des fixations de poſſeſſions, ou droits de commerce & autres, ou bien des choſes auxquelles on s'engage pour l'avenir, à l'occaſion ou pat ſuite de la négociation.

Dans le premier cas, comme celui qui coûte le plus à l'amour propre, les termes de ſatisfactions ne peuvent être trop préciſément fixés, parceque faites imparfaitement loin de guerir les plaies de cœur, elles ne font que les envénimer en renouvellant les querelles plus vivement.

Dans le ſecond cas, il importe que les limites des poſſeſſions ſoient clairement déſignées, ou que la meſure des droits ſoit fixée & déterminée ſans aucune eſpece d'équivoque, parceque le ſort des Peuples en dépend, & que de l'abus de l'équivoque, il réſulteroit des inconvéniens de détail toujours dangereux & fort difficiles à réparer ſans qu'il en coûte à ceux qui ont ſouffert quelque préjudice perſonnel. C'eſt pour ce genre d'objet que pour ſureté de l'exécution, on a l'uſage des ôtages qui ſe choiſiſſent ordinairement dans des familles illuſtres, & ſur la liberté deſquels on acquiert un droit, faute d'exécution de la part de celui qui les a donnés.

Il peut arriver dans ces ſortes de Traités, & c'eſt là où reſide la mauvaiſe foi, que l'on n'ait pas intention de rédiger le Traité avec netteté, parceque l'on veut conſerver des portes ouvertes, ou pour revenir ſur ſes pas, ou pour ſauver quelque choſe ſur les ſacrifices que l'on eſt obligé de faire, par exemple, à la ſuite d'une guerre inégale, ſoit pour ſe diſpenſer de prendre avec préciſion des engagemens pour leſquels on eſt preſſé. Dans ce dernier cas, il ſeroit peut-être plus ſimple de dire naturellement qu'on

ne le peut pas & d'en donner des raiſons plauſibles : il eſt bien rare que les hommes ne ſe rendent pas à l'évidence ou à la preſque évidence. Si les faux Politiques n'avoient pas attaché une prétendue idée d'habileté au talent inſidieux de tromper, même par les mots, chacun traiteroit bien plus tranquillement dans le moment des réconciliations dont il faut fixer les conditions ; les négociations ſeroient bien plus abregées ; les ſuites en ſeroient exemptes de retours & d'inconvéniens, l'on ne ſeroit pas obligé de prendre de nouvelles précautions contre ſa propre beſogne. Les vues d'injuſtice ne trouvent déja que trop de prétextes dans les choſes même que l'on croit les plus nettes & les plus claires, pour qu'il ne ſoit pas important de lui ôter toute reſſource poſſible à prévoir. Quelque peu de pudeur qui puiſſe reſter parmi les hommes, il n'en eſt guere qui oſent ſe livrer à des démarches qu'ils ne pourroient colorer par quelque moyen que ce ſoit.

Outre ce que la mauvaiſe foi pourroit avoir de part dans les défectuoſités de la rédaction d'un Traité, la faute en eſt ſouvent à l'ignorance des rédacteurs, qui n'ont point appris ce que l'on peut appeller la langue des Traités, car c'en eſt une particuliere ; ou qui dans les occaſions où les Traités ſe rédigent en pluſieurs langues, ne ſont pas en état de juger ſi les termes dont on ſe ſert dans les langues différentes, ſont ſynonymes & équivalens, & c'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût de conſacré à cet uſage qu'une langue commune & entendue de tout le monde. *Pequet.*

TRAVAIL. Le Travail & le plaiſir très diſſemblables de nature, s'aſſocient pourtant de je ne ſais quelle jonċture naturelle. Les Peintres tiennent que les mouvemens & plis du viſage qui ſervent au pleurer, ſervent auſſi au rire. De vrai avant que l'un ou l'autre ſoient achevés d'exprimer, regardez à la conduite de la Peinture, vous êtes en doute vers lequel c'eſt qu'on va ; & l'extrêmité du rire ſe meſle aux larmes. *Montaigne.*

TRAVAIL. (vie de) La vie laborieuſe diminue

toujours l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attache aux choſes temporelles, la complaiſance en ſoi-même la retraitè, vuide l'eſprit des diſcours du monde & en rend les maximes moins préſentes & moins vives. Ces états ſont donc plus proches du Royaume de Dieu par la diminution de ce qui nous en éloigne. *Eſſ. de Mor.*

L'homme ſe trouve en cette vie dans la néceſſité d'un exercice continuel. La Providence lui a épargné une infinité de vices, en lui épargnant la fainéantiſe : non-ſeulement il ſeroit obligé de travailler pour vivre, mais la diſtribution des fruits de la terre eſt telle, que pour y avoir part, il faut qu'il mette en œuvre toutes les vertus & tous les talens qu'il a reçus. Le refus qui a été fait à un pays de certains avantages accordés à un autre, occaſionne des beſoins, des deſirs, des efforts : les commodités propres & particulieres à chaque Province en mettent les habitans dans la dépendance les uns des autres. Leurs beſoins deviennent autant de liens qui les uniſſent, & qui rapprochent les pays les plus éloignés par le tranſport & par la communication de leurs productions reſpectives. L'agriculture & le commerce qui ſont les deux mobiles de la Société donnent lieu aux hommes d'exercer leur prudence dans le diſcernement des tems, des Ouvrages, des marchandiſes & des occaſions, leur patience dans les travaux, leur fidelité dans les échanges, leur œconomie dans l'uſage des choſes qu'ils n'ont pas toujours à ſouhait. La même vue paroît dans l'inégalité des ſaiſons : dans de certains mois de l'année, l'homme fait ſur-tout uſage de ſa force & de ſes bras : il faut labourer, planter, ſemer, replanter, cueillir, vendre ; il a ſouvent la plupart de ces choſes à faire à la fois. Dans un autre tems, il fait uſage de ſa prévoyance ; il ſauve ce qu'il peut à la malignité de la mauvaiſe ſaiſon : c'eſt ainſi que Dieu a voulu l'honorer & l'aſſocier, ſi cela ſe peut dire, à ſes opérations : il l'évertue & l'intéreſſe puiſſamment en le laiſſant jouir de ce qu'il cultive ou de ce qu'il cherche, & en le mettant dans la néceſſité de

manquer de bien des choſes quand il ne ſe les procure pas, ou de les voir dégénerer & périr, dès qu'il en néglige la culture.. *Pluche.*

TRIBUTS. L'établiſſement des Tributs que les Souverains impoſent ſur leurs Peuples, eſt fondé en Juſtice; car le Prince a beſoin pour défendre ſon Etat, d'Armes, de Soldats, de Place fortes, d'Arſenaux, de Vaiſſeaux & d'une infinité de choſes qui contribuent à la ſureté de ſes Sujets. Il eſt juſte d'ailleurs que le Prince ait de quoi ſoutenir la majeſté de l'Empire, & de quoi faire reſpecter ſa perſonne & ſon autorité. Le Peuple doit donc les payer, non ſeulement pour obéir au Prince, mais auſſi pour obéir à Dieu; & il n'eſt pas juge de leur équité ni de leur proportion avec les beſoins de l'Etat. C'eſt le Prince qui doit être juge de cette proportion, & c'eſt à lui à la mettre : or, il ne peut juger de cette proportion s'il n'eſt exactement informé des uns & des autres. Il obſerve quelle différence il doit mettre entre ceux qui ſont mieux établis, moins à charge au Public, moins préjudiciables au commerce, & ceux qui ſont plus récens, plus incommodes & plus contraires à la liberté publique. *Inſt. d'un Pr.*

Il n'y a point d'Etat où l'on ait plus beſoin de Tribut que dans ceux qui s'affoibliſſent, de ſorte que l'on eſt obligé d'augmenter les choſes, à meſure que l'on eſt moins en état de les porter.

Que quelques Citoyens ne paient pas aſſez, le mal n'eſt pas grand : leur aiſance revient toujours au Public; que quelques Particuliers paient trop, leur ruine ſe tourne contre le Public.

Les droits ſur les marchandiſes ſont ceux que les Peuples ſentent le moins, parcequ'on ne leur fait pas une demande formelle : ils peuvent être ſi ſagement ménagés, que le Peuple ignore qu'il les paie. Pour que le prix de la choſe & le droit puiſſent ſe confondre dans la tête de celui qui paie, il faut qu'il y ait quelque rapport entre la marchandiſe & l'impôt, & que ſur une denrée de peu de valeur, on ne mette pas un droit exceſſif.

L'impôt ſur les marchandiſes eſt plus naturel à la

liberté que l'impôt par tête, parceque le dernier reſſent la ſervitude, & que le ſecond ſe rapporte d'une maniere moins directe à la perſonne. *Monteſq.*

TROMPER. Se tromper dans les jugemens qu'on fait. De quelque maniere que les gens ſe trompent, ils ſont toujours difficiles à détromper. L'eſprit ſe porte à ſes jugemens avec un certain poids qui l'y attache & qui lui rend le retour difficile : & ce qui eſt étrange, c'eſt que la paſſion & l'exemption de paſſion ont le même effet : les uns s'attachent à leurs ſentimens, parceque leur malignité s'y plaît, & les autres s'y autoriſent, parcequ'ils ne ſentent point de malignité. *Nicole.*

TROMPERIE. L'artifice & le menſonge ſont de grandes marques de la foibleſſe & de la petiteſſe de l'eſprit humain, comme la fauſſe monnoie l'eſt de la pauvreté. Un homme de bien eſt trompé facilement, car celui qui ne trompe jamais ſe confie aiſément.

TROUPEAUX (nourriture des) Un des principaux moyens pour enrichir un Etat eſt de faciliter la nourriture des Troupeaux en même tems que l'on y protege l'agriculture ; car ſans les Troupeaux, les meilleurs fonds ne peuvent être cultivés, & une Ferme eſt ruinée quand elle manque de bétail ; au contraire, les terres les plus maigres s'engraiſſent & deviennent fécondes par des Troupeaux. Un Pays change de face & ſe renouvelle en un moment quand il eſt plein de bêtes de ſervice, dont les unes ſervent à labourer, les autres à donner la laine & le lait, les autres à porter des fardeaux, les autres à être engraiſſées & vendues, & toutes à fumer la terre : mais tout devient inculte & ſauvage, ſi ces ſecours viennent à manquer. Les Troupeaux fourniſſent aux hommes l'aliment, les habits, les matieres premieres des Manufactures, celles des échanges pour le commerce, & une ſucceſſion perpétuelle de biens qui ſe multiplie & ſe renouvelle tous les jours. Par ces deux moyens on a vu autrefois un pays d'ailleurs fort borné, rempli d'une infinité de Villes & de Bourgades, ſuffire à des millions d'habitans, nourrir les Peuples voiſins, & être fertile juſqu'au ſommet des montagnes.

TROUPES. L'entretien d'un nombre déſordonné de Troupes a ſes inconvéniens : car ſitôt qu'un Etat augmente ce qu'il apelle ſes Troupes, les autres ſoudain augmentent les leurs, de façon que l'on ne gagne rien par-là que la ruine commune.

Les Troupes aujourd'hui ne ſont pas à craindre, comme elles l'étoient du tems des Empereurs Romains, parcequ'elles ſont toutes diviſées en petits corps qui veillent les uns ſur les autres, parceque le Roi nomme à tous les Emplois, & que la force des loix eſt plus établie. Les Empereurs Turcs ne ſont ſi ſouvent expoſés au cordeau, que parcequ'ils n'ont pas ſu encore ſe ſervir de cette politique. Les Turcs ſont eſclaves du Sultan, & le Sultan eſt eſclave des Janiſſaires, comme les Empereurs l'étoient des Gardes Prétoriennes. Dans l'Europe Chrétienne, il faut qu'un Prince traite également bien tous les Ordres de ceux à qui il commande, ſans faire des différences qui cauſent des jalouſie funeſtes à ſes intérêts.

V

VAISSEAUX & GALERES. Il y a long-tems que l'expérience, maîtreſſe ſouveraine de tous les arts, a fait, entre les deux eſpeces des grands bâtimens de mer, un partage où tous les Peuples de l'Europe ont ſouſcrit : elle a donné l'Océan aux Vaiſſeaux, & la Méditerranée aux Galeres : elles ont trop peu de bord pour ſoutenir une vague auſſi haute que celle de l'Océan ; mais auſſi les Vaiſſeaux, ont ce défaut eſſentiel qu'ils ne peuvent rien ſans le vent : ce ſont de grands corps abſolument dépendans de cette ame étrangere, inconſtante, & qui les abandonne quelquefois entierement. *Fontenelle.*

Cependant il y a des cas où on a fait aller les Galeres ſur l'Océan, comme à la deſcente de Tingmouth en 1690 par l'avis de M. de Chazelles, Académicien & Profeſſeur d'Hydrographie.

VALEUR. La Valeur peut être perſuadée, mais il faut que la nature en donne les premiers ſentimens.

Un brave homme exécute mieux les choſes qu'il ne les dit.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le deſſein de faire fortune, le deſir de rendre la vie commode & agréable, & l'envie d'abaiſſer les autres, ſont ſouvent les cauſes de cette Valeur tant vantée, ſi célebre parmi les hommes.

La parfaite Valeur eſt de faire ſans témoins ce qu'on ſeroit capable de faire devant tout le monde.

Ce n'eſt pas ſeulement la Valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'eſt elle qui les commence, & les autres vertus les achevent.

La véritable Valeur ne penſe point à ſe produire, & n'eſt point occupée du ſoin de ſa réputation. Le courage quand il eſt grand, eſt froid & tranquille : il ne s'agite point ; il ne regarde pas s'il a des témoins ; il n'eſt point en peine ſi on lui rend juſtice ; il ſe menage où il faut, & s'expoſe où il eſt néceſſaire.

La Valeur ſeule ne fait pas les hommes extraordinaires : elle les commence, & les autres vertus les achevent : un Héros eſt un composé de toutes les vertus.

La Valeur ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans les Pays où elle eſt le plus eſtimée, & où la gloire eſt le plus aimée. La plupart des Nations ont ſi bien reconnu cela, qu'elles ſemblent avoir réſervé unanimement leur premiere admiration & leurs plus grands éloges pour la Valeur, & qu'elles ſe ſont diſputé l'avantage de la combler de plus d'honneurs. Des Couronnes à Athenes, des Triomphes à Rome : elle a fait des Dieux de Bacchus & d'Hercule; la paſſion d'être loué des Athéniens a fait l'intrepide Alexandre. Hiſtoriens, Orateurs, Poètes, travaillent à l'envi à la célèbrer : le marbre, le bronze, les ſtatues, les médailles, les trophées, les monumens publics, tout parle pour l'immortaliſer & pour en rappeller ſans ceſſe le ſouvenir : elle illuſtre juſqu'aux deſcendans des Héros qu'elle a ſignalés; elle fait encore, pluſieurs ſiecles après leur mort, honorer, reſpecter dans leurs derniers neveux, un mérite dont ſouvent ils ne conſervent que l'orgueil : enfin, les plus glorieuſes récompenſes lui ſont uniquement deſtinées par préférence à toutes les autres vertus.

L'admiration que l'on a pour une Nation, n'a ſon principe que dans un grand nombre d'actions de Valeur ou de quelque grande vertu, que ceux de cette Nation ont faites en différens tems. C'eſt ainſi que les exploits des Grecs au ſiege de Troyes, l'intrépidité des Spartiates au détroit des Thermopiles; la Valeur des Athéniens à Salamine, le courage & l'habileté de Xenophon dans la retraite des Dix mille; la modeſtie d'Epaminondas après ſes victoires de Leuctres, & de Mantinée, la ſimplicité de Phocion, la juſtice d'Ariſtide, la ſageſſe de Solon, l'auſtérité de Lycurge; la rapidité des conquêtes d'Alexandre, attirerent aux Grecs de tous les endroits du monde une vénération qu'ils conſerverent encore long-tems juſques dans les ruines de leur Empire. C'eſt ainſi que la Ville d'Albe, aſſujettie aux Romains par la Valeur d'Horace; Por-

ſenna Roi d'Etrurie, éloigné des murs de Rome par l'audace de Scevola; le Capitole arraché, pour ainſi dire, des mains des Gaulois par Camille, les Lettres du Médecin, qui avoit offert d'empoiſonner Pirrhus dans le tems qu'il faiſoit une ſanglante guerre aux Romains renvoyées à ce Roi par le Conſul Fabrice; la fidelité de Regulus à tenir ſa parole aux Carthaginois aux dépens de ſa vie; Rome qui envoie des Troupes en Eſpagne dans le tems qu'Annibal eſt à ſes portes, & qui trouve des gens aſſez hardis pour acheter le champ même où il étoit campé: les Dames Romaines qui portent volontairement dans le tréſor public, tous leurs bijoux pour fournir aux dépenſes de la guerre, donnerent à toutes les autres Nations une ſi haute idée de la vertu des Romains, & porterent ſi loin l'admiration qu'on en avoit conçue, qu'ils furent jugés ſeuls dignes de commander à tous les autres hommes; que le nom de Citoyen Romain devint un titre d'honneur que les Rois même ambitionnoient, & qu'après que le luxe les eut entièrement amollis & corrompus, on reſpectoit encore leurs vertus dans le tems même qu'on ne voyoit plus que leurs vices; qu'il fallut pluſieurs ſiecles pour réſoudre les Nations aſſujetties, à ſecouer leur joug, & pour les deſaccoutumer de regarder les Romains comme les Maîtres de l'Univers.

Si on lit avec quelqu'attention les Hiſtoires de ces Peuples, on verra que la ſource de tant d'actions héroïques qui attirerent une ſi grande admiration aux Grecs & aux Romains, & qui étendirent ſi loin leur domination, ce fut l'amour de la gloire. *Saci.*

VANITÉ. Un homme vain trouve ſon compte à dire du bieu ou du mal de ſoi: un homme modeſte ne parle point de ſoi.

La Vanité cherche l'approbation d'autrui, la vraie gloire le témoignage ſecret de la conſcience. Eſt-il un défaut plus mépriſable & plus contraire à la ſociété que celui qu'on remarque en certaines gens: c'eſt une attention continuelle à eux-mêmes qui les porte à ſe louer; qui n'a nul égard ponr l'amour propre des autres, & qui ſemble vouloir leur arracher à tout moment l'aveu de leur ſupériorité ſur eux.

Il faut diſtinguer la Vanité, de l'orgueil : j'entends par orgueil une haute opinion de ſon propre mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres. J'entens par Vanité l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, & la préférence de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. L'Orgueilleux inſulte aux autres hommes, puiſqu'il ſe met au-deſſus d'eux : le Vain au contraire les flatte en quelque ſorte, puiſqu'il les regarde comme ſes Juges, & qu'il n'ambitionne que leurs ſuffrages.

Tout homme qui donne au Public des Ouvrages de bel eſprit, eſt atteint & convaincu de Vanité par le fait même : car quel motif pourroit avoir un Auteur quand il fait imprimer des Ouvrages purement ingénieux, ſi ce n'eſt de faire avouer à ſes Lecteurs qu'il a de l'eſprit & des talens. Si ſon but n'eût été été que de s'amuſer, il ne produiroit pas l'ouvrage au grand jour, & il n'iroit pas ſubir l'Examen de mille gens qui ne penſent point à lui : dès qu'il *le fait*, on peut dire qu'il prend qualité lui-même, qu'*il* ſe donne pour homme de talent, & qu'il demande au Public qu'il ait à le reconnoître pour tel. Il n'en eſt pas de même de ceux qui engagés dans quelque profeſſion néceſſaire à la Société, travaillent pour s'acquitter de leur miniſtere. Quelque eſprit, quelque talent qu'ils déploient, on ne ſauroit les convaincre de Vanité, puiſqu'ils peuvent en cela ne ſonger qu'à remplir leur devoir, & non pas à devenir célebres; mais ceux qui ſont comme hors d'œuvre dans la République, & qui n'ont d'autre affaire que de préſenter au loiſir des autres des ouvrages d'imagination, ceux là n'ont aſſurément d'autre but que les applaudiſſemens & les louanges, & c'eſt ce but, dès qu'il n'eſt pas ſubordonné au devoir, que j'appelle Vanité.

Il eſt vrai de dire au fonds, que ce n'eſt pas un reproche à faire à un Poëte, que la Vanité : il faut bien la lui pardonner, ſi l'on veut tirer de lui quelque choſe : car enfin, cette Vanité enfante bien des travaux.

La Vanité eſt l'aſſaiſonnement de la plupart des choſes que les hommes recherchent. Un homme ne s'habilleroit

billeroit jamais richement tout ſeul. Donc la magnificence des habits ne nous plait pas d'elle-même ; & ce que nous y aimons eſt qu'elle excite dans l'eſprit des autres des penſées d'eſtime, de reſpect & d'amour pour nous : il en eſt de même des autres goûts. *Nic.*

Quiconque ſe loue & étale ce qu'il croit avoir de bon, prétend par-là appliquer les autres à ſoi, & c'eſt à peu-près la même choſe que s'il les prioit bonnement de lui donner des louanges, & de le regarder avec eſtime & avec amour ; mais comme cette priere eſt incivile à l'amour propre des autres, il s'en irrite, & il n'y répond autrement que par la mocquerie ou le mépris.

Non-ſeulement l'honnêteté fait éviter les Vanités baſſes & groſſieres, elle renonce même aux détours que l'on pourroit prendre, pour faire voir en nous ce que nous deſirons d'y montrer, parcequ'elle appréhende toujours d'y être ſurpriſe : ce qui peut nous faire tourner en ridicule par les autres : ainſi il n'y a rien de plus ſimple & de plus humble que ſes diſcours : elle ne ſe produit ni ne ſe montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de ſoi, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifférence qu'elle ne feroit des autres.

Ceux qui ont oui parler de la guerre aux deux plus grands Capitaines du dernier ſiecle, ont toujours été ravis de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échappé ſur ce ſujet la moindre parole qu'on pût ſoupçonner de Vanité. On les a toujours vûs rendre juſtice à tous les autres & ne ſe la rendre jamais à eux-mêmes ; & l'on auroit ſouvent cru, en leur entendant faire le récit des batailles, où ils avoient eu le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même préſens, ou qu'ils y étoient demeurés ſans rien faire.

Il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de réflexion ſur ſes grandes actions, enſorte qu'il ſemble qu'elles nous échappent, & qu'elles naiſſent ſi naturellement de la diſpoſition de notre ame, qu'elle ne s'en apperçoit pas. Ce dégré de vertu eſt ſans doute bien plus héroïque ; & c'eſt celui dont l'honnêteté

humaine, quand elle eſt à ſon comble, tâche ſans y penſer expreſſément de donner l'idée. *Eſſ. Mor.*

La Vanité gâte une femme à un tel point, qu'elle répand même la contagion dans toutes les Sociétés où elle ſe trouve. Comme ſon eſprit eſt tellement occupé à la contemplation d'elle-même, elle fait tous ſes efforts pour engager les autres dans la même erreur qu'elle : elle oublie dans ce moment, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit auſſi importante au reſte de l'Univers qu'elle l'eſt à ſes propres yeux. Les femmes de ce caractere donnent la torture à leur eſprit pour faire tomber la converſation ſur leur paſſion chérie, dont leur amour propre eſt le ſeul objet : elles craignent ſi fort de perdre de vue une matiere ſi intéreſſante pour elles, que l'élégance de leur ajuſtement devient le ſujet de leur entretien : affectation mépriſable qui donne lieu à des ſcenes ridicules. Ces ſortes de femmes deſirent tellement d'attirer l'attention & le reſpect de ceux qui les environnent, qu'elles croient toujours qu'on leur manque : elles ne conſiderent pas qu'on n'obtient la bienveillance de perſonne qu'à force de politeſſe & de douceur.

VENGEANCE. Le mal qu'on fait à un autre à cauſe du mal qu'il nous a fait, ne guérit pas le mal qu'on a ſouffert : celui à qui l'on auroit crevé l'œil, ne recouvreroit pas ſon œil en le crevant à ſon ennemi : ce ſeroit donc une Vengeance inutile, contraire, non-ſeulement à la raiſon, mais à la juſtice. Il eſt juſte, à la vérité, que les méchans ſoient punis, mais il n'eſt pas juſte que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les perſonnes intéreſſées en ſoient Juges. Celui qui ſe venge eſt donc uſurpateur injuſte d'un pouvoir qui ne lui appartient pas ; & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuſte que celui qui le faiſoit ſouffrir aux autres ; celui qui le rend, ſe rend l'imitateur de l'injuſtice qu'il veut qu'on condamne. *Eſſ. Mor.*

La Vengeance procede toujours de la foibleſſe de l'ame, qui n'eſt pas capable de ſupporter les injures.

VERITÉ. La Vérité, de quelque part qu'elle vienne, eſt un bien que nous devons chérir, comme la

diamant qui eſt précieux par lui-même, & que nous eſtimons ſans avoir égard à celui qui l'a tiré de la terre; & s'il arrive qu'une Vérité évidente nous ſemble ne pas s'accorder avec une autre Vérité qu'il nous eſt ordonné de croire, ſouvenons-nous qu'elles viennent toutes deux de la même ſource; que l'Etre ſuprême qui a révélé les articles de notre foi, eſt auſſi le Dieu, le Légiſlateur de toute la nature, & incapable de ſe contredire en rien. En pareille conjoncture, la raiſon religieuſement ſoumiſe à la révélation, ſans néanmoins regarder comme faux ce que l'évidence lui montre être vrai, rejette ſur la foibleſſe de l'entendement humain & ſur ſa propre ignorance, la contradiction apparente qui l'embarraſſe; & elle attend ſans impatience que de nouveaux efforts & une nouvelle lumiere lui découvrent ce qui eſt encore caché. *Nollet.*

Il n'y a que deux tems dans la vie où la Vérité ſe montre utilement à nous; dans la jeuneſſe pour nous inſtruire, dans la vieilleſſe pour nous conſoler. Dans le tems des paſſions, la Vérité nous abandonne.

Les perſonnes d'eſprit ont en eux les ſemences de toutes les Vérités & de tous les ſentimens: rien ne leur eſt nouveau: ils admirent peu, ils approuvent.

VERS. Il n'y a que l'ignorance qui ait établi, quant à l'élégance & à l'harmonie, la diſtinction frivole des Vers tragiques, & des Vers épiques. Les beaux Vers, les Vers harmonieux ſont de miſe ſur le Théâtre comme dans l'Epopée. Où y a-t'il des Vers plus forts & mieux frappés que dans les pieces de Corneille & de Racine, ainſi que dans celles des fameux Tragiques de l'antiquité, Sophocle, Euripide & Séneque. Les Vers des deux premiers ſont plus forts que ceux d'Homere, & on trouve plus d'énergie dans quelques ſcenes de l'Hypolite de Seneque que dans toute l'Enéide. Les ſeuls Vers empoulés, & le ſtyle bourſouflé ſont bannis de l'un & de l'autre genre; ainſi il n'y a rien de moins raiſonnable que de prétendre qu'une verſification négligée & proſaïque eſt plus propre au Théâtre, & que l'harmonie y eſt inutile. Ce ſyſtême approche un peu de l'abſurdité de celui des Tragédies en proſe. *Desfont.*

Il eſt important de diſtinguer dans les Vers ce qui

appartient uniquement à l'oreille d'avec ce qui appartient à l'eſprit, & de ſéparer ce qu'il y entre de muſique, qui n'a que l'oreille pour objet, d'avec l'expreſſion de nos penſées, qui n'a que la raiſon pour Juge. *La Motte.*

Je crois que les Vers n'ont été inventés qu'après la Muſique, & que ſur l'exemple de certaines meſures de ſons, qu'avoient dictées le loiſir & la joie, on a meſuré des paroles pour les marier aux airs, mais qui dépouillées des airs, offroient encore, pour ainſi dire, à l'oreille l'image du plaiſir que lui avoient fait les airs même.

Voilà, ſi je ne me trompe, l'origine des Vers dans toutes les Langues, & ainſi rien n'y appartient à l'oreille que la meſure, & le différent arrangement des longues & des breves dans les Langues Savantes; & dans le François la rime jointe à la meſure. Otez cela, vous verrez que preſque tout le reſte appartient à l'eſprit; & qu'il arrive très rarement qu'un Vers nous bleſſe par le ſeul arrangement des ſyllabes, quand les choſes y ſont exprimées dans l'ordre: il eſt vrai que l'oreille peut être bleſſée, ou par la répétition des mêmes ſons, qui la frappent avec trop d'uniformité, ou par la rencontre de quelques mots durs, ou même par une ſuite de ſons trop foibles: ainſi il faut avoir ce reſpect pour l'oreille de ne point l'offenſer, & changer quoi qu'il en coûte le tour de ſes vers, toutes les fois que la force ou la beauté de la penſée ne rachette pas aſſez ces petits inconvéniens. *Id.*

Il eſt rare de lire de ſuite & ſans dégoût un long Ouvrage en Vers, ce qui vient ſans doute de cette monotonie qui eſt une dépendance fatale de notre Poéſie, & voilà pourquoi les charmes de notre verſification nous touchent moins à meſure que nous avançons en âge. *Dallemb.*

VERSIFICATION (la) conſidérée comme diſcours doit 1°. être pure: c'eſt-à-dire que la Langue y doit être exactement obſervée pour l'emploi des termes, pour l'alliance des expreſſions, pour la conſtruction des phraſes. Si on ſe permet quelques irrégularités à cauſe de la contrainte des vers, on doit n'uſer que de

celles qui ſont paſſées en uſage & autoriſées par les bons Ecrivains. 2°. Elle doit être claire, & pour cela éviter les 1. tranſpoſitions violentes, parceque l'eſprit déſorienté par l'arrangement des mots, a peine à les rétablir dans leur ordre naturel. 2. Les équivoques, parcequ'offrant tout à la fois deux ſens à l'eſprit, il perd du tems à chercher le véritable. 3. Les entaſſemens d'idées, parcequ'il y a du travail à les raſſembler & à en diſcerner les rapports. 4. La profuſion des figures, & la ſuppreſſion des mots qu'on laiſſe ſous-entendre, parceque l'eſprit n'apprécie pas bien enſemble un grand nombre de métaphores, & qu'il ne ſupplée pas toujours ce qu'on ſupprime. 3°. Elle doit être noble: cette nobleſſe dépend & de la penſée & de l'expreſſion en même-tems, car il eſt vrai de dire que la penſée peut être noble ſans que l'expreſſion le ſoit. Dans la Tragédie, par exemple, la nobleſſe du ſtyle conſiſte à uſer de cette élégance qui eſt familiere aux Rois & aux Princes, parcequ'on les répréſente au Théâtre dans leur plus grande décence. 4°. Elle doit être convenable; c'eſt-à-dire, qu'elle doit être d'un ton qui réponde à la matiere, & delà naiſſent ce qu'on appelle les différences de ſtyle, le ſublime, l'héroïque, le pathétique, le ſimple. La convenance générale, & qui renferme toutes les autres, c'eſt d'être naturel, je veux dire de ne faire tenir aux perſonnages que des diſcours tels que la nature les inſpireroit à des hommes qui ſeroient agités des paſſions qu'on repréſente.

VERTU. La Vertu ſonne je ne ſais quoi de plus grand & de plus actif, que de ſe laiſſer par une heureuſe complexion doucement & paiſiblement conduire à la raiſon.

Celui qui d'une douceur & facilité naturelle mépriſeroit les offenſes reçues, feroit choſe très belle & digne de louange; mais celui qui, piqué & outré juſqu'au vif d'une offenſe, s'armeroit des armes de la raiſon contre ce furieux appetit de vengeance, & après un grand conflict, s'en rendroit enfin maiſtre, feroit ſans doute beaucoup plus. Celui-là feroit bien, & cettui-ci vertueuſement: l'une action ſe pourroit dire bonté, l'autre vertu, car il ſemble que la Vertu préſuppoſe

de la difficulté & du contraſte & qu'elle ne peut s'exercer ſans partie.

La Vertu ne veut être ſuivie que pour elle-même; & ſi on emprunte par fois ſon maſque pour autre occaſion, elle nous l'arrache auſſi-tôt du viſage. C'eſt une vive & forte teinture, quand l'ame en eſt une fois abreuvée, & qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. *Montaigne.*

Les Vertus d'éclat ſont celles qu'on aime à pratiquer, vivre chez ſoi dans la méditation des vérités utiles, remplir ſon état & ne régler que ſoi ou ſa famille; Vertu rare, ſublime, difficile, mais obſcure & dont on ne fait point de cas. *S. Réal.*

La Vertu eſt la vraie pierre Philoſophale, puiſqu'elle nous peut enrichir pour jamais.

Il n'y a rien dont la Vertu ne vienne à bout, quand elle eſt ſecondée de la fortune.

Il faut de plus grandes Vertus pour ſoutenir la bonne fortune, que pour ſupporter la mauvaiſe. La Vertu prend naiſſance dans la peine & les beſoins: elle procure l'abondance & le repos, & ils la détruiſent.

Il faut louer la Vertu en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre.

Je n'admire point un homme, dit M. Paſcal, qui poſſede une Vertu dans toute ſa perfection, s'il ne poſſede en même-tems dans un pareil degré la Vertu oppoſée, tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité.

Il y a des Vertus qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts.

C'eſt un devoir eſſentiel aux Princes de protéger la Vertu, & de récompenſer le mérite: il n'appartient qu'à eux d'exciter une noble émulation pour la Vertu par des récompenſes, & en mettant le mérite en état de ſervir le Public. Car il y a peu de perſonnes capables de s'attacher avec courage & avec perſéverance au bien, ſi la Vertu ne conduit à rien, ſi elle eſt mépriſée & malheureuſe.

Celui qui n'a aucune Vertu porte toujours envie à celle des autres.

Il y a des Vertus qui ne s'acquérent que dans la diſgrace. Nous ne ſavons ce que nous ſommes qu'après l'avoir éprouvée.

La Vertu ſeule, ou la véritable Probité, met les hommes en état de bien remplir les poſtes publics : car ce ſont les bonnes qualités du cœur qui donnent le prix aux autres, & qui en faiſant le vrai mérite de l'homme, le rendent auſſi un inſtrument propre à procurer le bonheur de la Société. C'eſt la Vertu qui lui donne le goût de la véritable & de la ſolide gloire ; qui lui inſpire l'amour de la Patrie, & les motifs pour la bien ſervir, qui lui apprend à préferer toujours le bien public au bien particulier, à ne trouver rien de néceſſaire que le devoir, rien d'eſtimable que la droiture & l'équité, rien de conſolant que le témoignage de ſa conſcience & l'approbation des gens de bien, rien de honteux que le vice : c'eſt la Vertu qui le rend déſintéreſſé pour le conſerver libre ; qui l'éleve au-deſſus des flatteries, des reproches, des menaces & des malheurs ; qui l'empêche de céder à l'injuſtice, quelque puiſſante & quelque redoutable qu'elle ſoit, & qui l'accoutume dans toutes ſes démarches à reſpecter le jugement durable & incorruptible de la poſtérité, & à ne lui point préferer une fauſſe & courte lueur de gloire qui s'évanouit avec la vie comme une légere fumée. *Rollin.*

Il y a dans la Vertu, dès cette vie même, une récompenſe de la Vertu, & il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme de bien y reçoit ſon centuple, c'eſt-à-dire, qu'il eſt cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la juſtice, qu'il ne l'auroit pû être en vivant dans le déſordre & dans l'injuſtice. La pratique de la Vertu eſt toujours accompagnée d'une paix, d'une conſolation intérieure & d'une douce eſpérance qui ſoutient & qui ſoulage : l'eſprit y trouve toujours un appui & un ſecours favorable : le vice au contraire, dans ſa plus grande ardeur eſt accompagné de dégoûts, d'ennui & d'une pente au déſeſpoir : il ne ſauroit s'empêcher de ſentir l'inſtabilité des créatures ſur leſquelles il s'appuie, & de ſe regarder ainſi comme ſans ſoutien & ſans ſecours. *Eſſ. Mor.*

VICE. Un ſeul Vice odieux peut obſcurcir toutes les Vertus d'un grand homme.

La molleſſe & l'indulgence pour ſoi, & la dureté pour les autres, n'eſt qu'un ſeul & même Vice.

Les Vices partent d'une dépravation de cœur; les défauts d'un vice de tempéramment : le ridicule d'un défaut d'eſprit.

Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable à ſupporter tranquillement les torts que lui ont faits des parens ou des amis, que de réflechir ſur les Vices de l'humanité.

Les Vices, dit un Payen, ne s'apprivoiſent jamais de bonne foi: il reſte toujours une pente dans la nature qui nous y précipiteroit ſi Dieu nous abandonnoit à nous-mêmes : il eſt bon de les craindre, & de ne ſe pas croire incapable d'y tomber. *Eſſ. Mor.*

VICTOIRE. L'eſpérance qu'on a de vaincre fait vaincre effectivement.

Les vrais Héros ne veulent point acheter *la Victoire* par un manquement de foi.

Les plus grandes défaites ne ſe doivent pas toujours compter par le plus grand nombre des morts, mais par la qualité.

Il n'y a guere de Victoires entierement remportées par la valeur.

Il n'y a point de Victoire plus glorieuſe que celle qui s'acquert en épargnant le ſang des ſiens, & conſervant l'honneur & la juſtice de ſa cauſe.

Il arrive peu ſouvent qu'on ſache recueillir le fruit d'une ſignalée Victoire.

On peut perdre, en un mot, tout le fruit d'une Victoire. Un grand nombre de Victoires produiſent beaucoup de gloire, mais ſouvent fort peu de grands avantages.

Des Peuples vainqueurs de tous côtés ſont affoiblis par leurs propres ſuccès, lorſqu'ils ont pluſieurs ennemis en tête, & qu'il leur faut combattre une hydre toujours renaiſſante.

Les expéditions glorieuſes traînent quelquefois à leur ſuite des calamités extrêmes.

Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix.

VIE, briéveté de la Vie. Quoique nous paroiſſions fâchés de la briéveté de la Vie, nous ſouhaitons voir au plutôt la fin de ſes périodes : lorſqu'on eſt en bas âge on languit d'être majeur : enſuite de s'intriguer dans les affaires, d'amaſſer du bien, de parvenir aux honneurs & de ſe retirer. Ainſi quoique chacun reconnoiſſe que la Vie eſt courte en elle-même, ſes différens périodes nous paroiſſent longs & ennuyeux. Nous voudrions allonger notre meſure en gros & la raccourcir en détail : l'uſurier ſeroit bien aiſe que tout le tems que doit ſe couler entre cet inſtant & l'échéance de ſes dettes actives fût anéanti. Le Politique donneroit volontiers trois années de ſa vie, s'il pouvoit mettre les affaires dans la poſture où il s'imagine qu'elles ſeront à la fin de ce terme. *Spect.*

Le tems où l'on eſt oiſif paroît long & ennuyeux, mais le tems qu'on emploie à l'étude, à la lecture & à l'acquiſition de nouvelles connoiſſances eſt long ſans être ennuyeux ; ce qui découvre un moyen d'allonger la Vie ; & de la tourner toute à notre profit. *Id.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puiſſe véritablement conſoler des bornes étroites de notre Vie. Elle ne deſtine point l'homme pendant cette Vie à apprendre les ſciences, ni même à une perfection exempte de tous défauts : elle ne prétend pas nous faire acquérir la vertu par nos propres forces, mais par l'infuſion de l'eſprit de Dieu. Or, on ne peut ſe plaindre que la Vie ne ſoit pas aſſez longue pour cela : notre Vie ne ſuffit pas pour ſe perfectionner dans aucun art, aucune profeſſion, mais on vit aſſez pour être bon Chrétien. *Eſſ. Mor.*

La plupart des hommes paſſent leur Vie à s'ennuyer & à trouver la Vie courte.

L'on doit avoir grand égard à tout ce qui nous avertit que notre Vie ſe paſſe.

Fragilité de la vie. Les hommes ont des avertiſſemens ſenſibles & continuels de la fragilité de la Vie : je ne parle pas des maladies extraordinaires qui ſont comme des avertiſſemens pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir ; je parle de la néceſſité où ils ſont de ſoutenir tous les

jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger ; le voilà languiſſant & preſque ſans action & ſans penſée, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & ſa défaillance. Il lui faut néceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne fait rien : qu'y a-t-il de plus humiliant que cette néceſſité ? Ce n'eſt pas tout, notre Vie dépend d'une machine ſi délicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au lieu d'admirer comment elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſubſiſter un peu de tems ; le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompt le cours du ſang & des humeurs, ruine l'œconomie de tout le corps ; un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour en arrêter tous les mouvemens : ſi nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. *Nic.*

Vie privée. La plupart des hommes ne peuvent ſouffrir une Vie privée, malgré la vieilleſſe & une mauvaiſe ſanté, qui demandent l'ombre & le repos : ils reſſemblent à ces vieux Bourgeois, qui n'ayant pas la force de ſe promener dans la Ville, s'aſſeyent encore devant leur porte, & ſe donnent en ſpectacle aux paſſans.

Vie champetre (la) eſt à mon avis la plus douce & la plus agréable de toutes les ſituations dans leſquelles l'homme peut ſe trouver dans ce monde : un Gentilhomme bien né, qui poſſede les biens de ſes ancêtres en repos, & qui demeure à la campagne, eſt ordinairement ſans ambition, & par conſéquent il n'eſt point tourmenté par de vains deſirs pour le changement de ſon état, ni trompé par de fauſſes eſpérances pour quelque élévation chimérique. Il borne ſes deſirs à faire valoir ſes terres, & quand l'année eſt bonne, il recueille la recompenſe de ſes ſoins : il jouit de ſes petits revenus en repos ; & ſon menage lui tient lieu d'un agréable amuſement : il goute véritablement les plaiſirs de la Vie ; car les quatre ſaiſons de l'année lui fourniſſent chacune du

l'occupation, de l'utilité & du paſſe-tems : la chaſſe lui ſert de divertiſſement utile, & la pêche de récréation. Pour lui l'âge approche doucement, & ſes jours finiſſent en repos & tranquillité. C'eſt ce qu'Horace a exprimé admirablement dans ſon Ode : *Beatus ille, qui procul negotiis, &c.*

Il faut vivre pour autrui, auſſi bien que pour ſoi-même.

Celui qui mépriſe ſa vie eſt maître de celle d'autrui.

La Vie eſt bonne en ſoi, & le plus grand bien du monde, mais le plus mal menagé : c'eſt de nos déréglemens, & non pas d'elle, dont nous devons nous plaindre.

Si la Vie eſt miſérable, elle eſt pénible à ſupporter; ſi elle eſt heureuſe, on tremble de la perdre : l'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conſerver, & qu'ils menagent moins que leur propre Vie.

La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur Vie à rendre l'autre miſerable.

La Vie humaine ſans amitié ne ſemble autre choſe qu'un triſte veuvage deſtitué de la principale douceur qu'on puiſſe recueillir en la ſociété humaine.

La Vie n'eſt pas dans l'eſpace du tems, mais dans l'emploi que nous en devons faire.

Il eſt heureux de ſavoir vivre avec ſoi-même, de ſe trouver avec plaiſir, & de ſe quitter ſans regret, mais il faut en même-tems ſavoir vivre avec le monde; ce ſont deux plaiſirs qui ſe ſoutiennent.

Quand nous ſommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne; & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous. Arrivés enfin à la vieilleſſe, nous trouvons moins précieux ce qui eſt étranger; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, parce que nous ſommes ſur le point de nous manquer. Il en eſt de la Vie comme de nos autres biens, tout ſe diſſipe quand on penſe en avoir un grand fond. Nous nous devenons plus chers, à meſure que nous ſommes plus près de nous perdre.

VIEILLESSE. N'attendez point à ſervir Dieu dans la vieilleſſe & à lui donner le rebut du monde. *Eccl.* 12. 1.

L'on eſpere de vieillir, & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt à-dire, l'on aime la vie, & l'on fuit la mort.

Les Vieillards ſont trop d'objections, conſultent trop longtems, craignent trop le danger, ſe repentent d'avoir failli, ſe contentent du ſuccès médiocre.

Quelque ſageſſe dont on ſe vante dans la vieilleſſe, il eſt mal aiſé de connoître ſi les paſſions qu'on ne reſſent plus ſont éteintes ou aſſujetties.

Les Vieillards ont toujours la liberté d'être ſages & de pouvoir s'exempter avec bienſéance de toutes les gênes que l'opinion a ſu introduire dans le monde.

Qûand on devient vieux on ſe retire inſenſiblement de la Cour. Il nous vient quelque honte de montrer un vieux viſage parmi des Jeunes gens, qui loin de prendre pour ſageſſe notre ſérieux, ſe mocquent de nous de vouloir paroître en des lieux, où il n'y a que de la galanterie & de la gaieté : les ſpectacles mêmes, les fêtes, les aſſemblées ne nous attirent plus aux plaiſirs qui ſe trouvent en les voyant : elles nous rebutent par les incommodités qu'il faut eſſuyer pour les voir.

A peine commençons nous à vieillir, que nous commençons à nous déplaire par un dégout qui ſe forme ſecrettement en nous de nous-même. Alors notre ame, vuide d'amour propre, ſe remplit aiſément de celui qu'on nous inſpire, & ce qui n'auroit plû que legerement autrefois par la réſiſtance de nos ſentimens, nous charme & nous aſſujettit dans notre foibleſſe. C'eſt par là que les maîtreſſes prennent à leur gré de vieux amans, & les femmes de vieux maris.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux hommes dans leur vieilleſſe, c'eſt d'être conſiderés. On ne l'eſt jamais ſans mérite : les Charges & les Emplois n'y menent point : on n'y parvient que par la façon de s'y conduire, il faut commencer de bonne heure à le mériter.

Dieu fait grace à ceux à qui il ſouſtrait la vie par le menu. C'eſt le ſeul bénéfice de la vieilleſſe. La derniere mort en ſera d'autant moins plaine & nuiſible :

elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme. *Montaigne.*

Il y a tant de ſorte de miſeres dans la Vieilleſſe, tant d'impuiſſance : elle eſt ſi propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puiſſe faire, c'eſt l'affection & amour des ſiens : le commandement & la crainte, ce ne ſont plus ſes armes. *Idem.*

Tout le monde ſouhaite de vivre long-tems, mais perſonne ne veut paſſer pour vieux, à cauſe ſans doute, des imperfections qui rendent les Vieillards ou dégoutans ou à charge aux autres. Avec tout cela un âge honorable eſt la couronne d'une vie vertueuſe ; & les cheveux blancs d'un Vieillard ſans reproche, ſont des lauriers dont le tems le couronne : tout Vieillard qui mene une vie bienſéante à ſon âge mérite reſpect. *Oxenſt.*

Il y a des gens qui diſent, en parlant de leur jeuneſſe & des plaiſirs dont ils ont joui ; *c'étoit là un bon tems*, mais dans le fond, ce ne devroit pas être une petite ſatisfaction pour nous d'avoir paſſé dans notre voyage les grandes chaleurs de la jeuneſſe. Lorſque la vie même eſt une fievre, comme dans les jeunes débauchés, les plaiſirs qu'on y goute ne ſont que les rêves d'un febricitant ; & il n'eſt pas moins ridicule de ſouhaiter le retour de cette ſaiſon de la vie, qu'il le feroit pour un homme en ſanté d'avoir du regret de ce qu'il ne jouit plus de ces Palais magnifiques, de ces promenades enchantées dont il s'entretenoit durant les accès & le ſommeil interrompu d'une groſſe maladie. *Spect.*

VIN. Le Vin eſt un antidote contre la mauvaiſe humeur : pris avec modération, il rend le cœur gai, il fortifie le corps, & fait oublier le chagrin : il aſſaiſonne la converſation des gens d'eſprit, il fait ſouvenir des bons contes, produit des réparties vives & mille autres traits propres à réjouir l'eſprit ; car il me ſemble que ſouvent on ne tire pas moins d'utilité d'une converſation gaie, qu'on en tire d'un commerce ſérieux. *Oxenſt.*

On n'a qu'à faire réflexion ſur l'état différent où l'on ſe trouve, lorſqu'on a bu du vin plus qu'à l'ordinaire

dans un repas, ou lorſqu'on ne boit que de l'eau dans un autre : il eſt conſtant que l'on ſentira auſſitôt de la gaieté ; ou quelque petit aſſoupiſſement : le Vin eſt ſi ſpiritueux, que ce ſont des eſprits animaux preſque tout formés, mais des eſprits libertins qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe apparemment de leur facilité à être mûs. Ainſi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages : il donne du *croc en jambe* pour parler comme Plaute, (*Luctator doloſus*), & il produit dans l'eſprit bien des effets qui ne ſont pas quelquefois ſi avantageux que ceux qu'Horace décrit. Il eſt conſtant qu'il abrutit avec le tems, quand on en fait excès. *Rech. de la vérité.*

VIRGILE. Son Enéide qu'il avoit condamné aux flammes, eſt encore avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. Virgile tira le ſujet de ſon Poème des traditions fabuleuſes que la ſuperſtition populaire avoit tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme Homere avoit fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiége de Troie.

Il eſt blamé par quelques Critiques & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter Homere. Pour moi je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges : il ne pouvoit éviter de mettre ſur la Scene les Dieux d'Homere, qui étoient auſſi les ſiens ; mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec : il parle comme lui du ſiege de Troie, mais il y a plus d'art & de beautés plus touchantes dans les deſcriptions que fait Virgile de la priſe de cette ville, que dans toute l'Iliade : il eſt bien vrai que Virgile a emprunté du grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au-deſſous de l'Original, auſſi quand Virgile eſt grand, il eſt lui-même.

On lui objecte que les ſix derniers Chants ne répondent pas aux ſix premiers : j'en conviens, & c'eſt peut-être la vraie raiſon pour laquelle il avoit eu deſſein de brûler ſon ouvrage ; il ne recita effectivement

à Auguſte que le premier, le deux, le quatre & le ſixieme, qui ſont, de l'aveu de tout le monde, la plus belle partie de l'Enéide : mais il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile avoit épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers : il avoit dit tout au cœur dans les Amours de Didon : la terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élevation où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvoit guere que deſcendre. *Volt.*

UNIVERS. La Religion & la raiſon concourent à nous rendre attentifs au langage des Cieux, de la Terre & de l'Univers entier, à nous y faire entendre une Prédication publique qui annonce par-tout la gloire de Dieu, & à nous faire appercevoir ſes perfections inviſibles dans les ouvrages de ſes mains.

Si un Sauvage de l'Amérique achetoit une montre, & qu'après en avoir bien obſervé les mouvemens, il pût parvenir à comprendre la compoſition du rouage & la correſpondance des pieces, ce Sauvage ne connoiſſant cependant encore ni la diviſion du tems, ni l'uſage de ſa montre, ſeroit réellement plus ignorant à l'égard de cette machine, qu'un Européen qui s'en ſert tous les jours ſans en avoir examiné la ſtructure : image de celui qui approfondit de jour en jour l'Hiſtoire naturelle, ſans ſe mettre en peine de connoître la fin que s'eſt propoſé l'Auteur de la Nature. Ce Savant en ſauroit moins qu'un homme ſimple & plein de droiture, qui ſans avoir curieuſement examiné le jeu des différentes parties de l'Univers, adoreroit ſans ceſſe la main qui fait mouvoir pour lui cette admirable machine, & qui répand tous les jours ſur la terre de nouvelles bénédictions. On peut donc avoir réuni les raretés des quatre parties du monde; on peut avoir fait le dénombrement des Etoiles, avoir calculé les mouvemens des Planetes, avoir riſqué de prédire le retour des Comètes : on peut à toutes ces opérations avoir ajouté mille expériences curieuſes, & être profondément ignorant. La Nature entiere eſt une magnifique montre dont les reſſorts ne jouent que pour

nous apprendre toute autre choſe que ce qu'on y voit. Le Phyſicien qui paſſe ſa vie à épier le jeu de ſes reſſorts ſans aller plus loin, reſſemble parfaitement à ce Sauvage : il travaille à deviner ce qu'il eſt fort permis d'ignorer, peut-être même impoſſible de comprendre ; & il néglige l'unique point important, qui eſt de ſavoir à quoi la montre eſt bonne. *Pluche.*

Le Spectacle de l'Univers, non-ſeulement ſert à nous convaincre de l'exiſtence de Dieu, mais il nous montre encore ſon unité, ſa puiſſance, ſa ſageſſe, ſon indépendance, ſa bonté, ſa providence.

1°. L'unité de Dieu ou du principe qui a fait toutes choſes, ſe déclare aux yeux de tous les hommes par l'union qu'ils voient entre les parties de la Nature : ils en ſont encore convaincus par l'unité de la fin à laquelle toute la Nature ſe rapporte. Partout où nous portons nos regards, nous voyons des élemens ſimples ou des corps compoſés qui ont des actions toutes différentes. Ce que le feu a allumé, l'eau l'éteint : ce que le Soleil a ſeché, les pluies le viennent humecter : mais toutes ces actions & mille autres ſi contraires en apparence concourent admirablement à former un ſeul tout. Les unes ſervent à aider ou à corriger les autres, & elles produiſent toutes un effet ſi néceſſaire à l'aſſemblage général, que la ſouſtraction d'une piece emporteroit la ruine du tout, ou en interromproit l'harmonie : telle ſeroit, par exemple la ſuppreſſion du mouvement de l'air, qui mettroit auſſitôt toute la Nature dans le déſordre.

Cette unité de Dieu paroît encore plus ſenſible quand on enviſage la fin générale de toutes les parties de la Nature, car ce n'eſt qu'un même Etre qui a pu leur imprimer une même tendance & ramener tant d'actions ſi diverſes à un même but. Quand on conſidere la génération des Plantes & des Animaux ; quand on reflechit que chaque eſpece d'Animal & de Plante ſe perpétue toujours dans toute la ſuite des ſiecles avec la même figure & les mêmes propriétés, l'unité de ce plan nous ramene néceſſairement à l'unité de l'intelligence qui l'a formé.

2°. La puiſſance de Dieu ſe manifeſte par le ſpec-

tacle

tacle même de l'Univers. On peut juger de cette puiſſance par un ſeul trait. Ouvrons les yeux ſur les corps céleſtes. Les Etoiles comme le Soleil ont une lumiere qui leur eſt propre & dont elles ne ſont jamais deſtituées : ce ce ſont autant de globes de feu. Si elles peuvent être vues de nous dans l'effroyable diſtance où elles ſont à notre égard, ce ne peut être que parcequ'elles égalent le Soleil en groſſeur, & leur diminution eſt la marque de leur éloignement & non de leur petiteſſe. Ce ſont donc autant de Soleils qui ont été reculés de nous pour nous garantir de leurs feux, ſans nous ôter la jouiſſance de leur lumiere : cette vérité qui eſt incontestable, étant ſuppoſée, il faut de deux choſes l'une, ou que ces Soleils n'aient été faits que pour nous, ou que d'autres Créatures intelligentes en partagent la jouiſſance avec nous. Si ces Etoiles ne brillent que pour nous, quelle magnificence d'avoir ſuſpendu de tels luſtres tout le long de la voute des Cieux, pour embellir de nuit notre ſéjour ſans en troubler le repos par un éclat trop vif. Si elles ſont des Soleils, qui, en formant pour nous cette riche décoration, éclairent en même tems d'autres Mondes, la main de Dieu a donc jetté les Mondes dans ce vaſte Univers, avec autant de profuſion qu'il a répandu le ſable ſur le bord de la Mer.

3°. Sa Sageſſe, car malgré la multiplicité des Spheres énormes qui roulent ſi diverſement autour de nous, il a tracé leur route avec une juſteſſe infinie : un calcul infaillible a reglé tous les degrés de leur poids & de leur viteſſe, aucune force étrangere n'en dérange le cours. La Mer a ſes bornes ; les ardeurs de l'Eté, & les froids de l'Hyver, ont leur meſure. Toute la Nature eſt un aſſemblage de leviers & de reſiſtances, de poids & de contrepoids, ou même de forces contraires, mais qu'une Sageſſe profonde amene avec douceur à une fin générale qui en fait l'harmonie.

4°. Sa liberté éclate dans tous ſes ouvrages. En effet, il ſemble avoir plaiſir à faire uſage de cette liberté, & s'être joué dans ſes ouvrages, tant il en a diverſifié le méchaniſme & les ornemens : voyez la ſtructure des coquillages, celle des inſectes terreſtres,

des oiſeaux & des autres animaux. : tout eſt l'effet d'un choix auſſi libre que judicieux. Dans la Nature entiere rien n'eſt l'ouvrage du haſard ni d'une aveugle néceſſité. Mais cette liberté n'eſt point capricieuſe : c'eſt la bonté de Dieu qui regle partout l'uſage de ſa liberté, & cette bonté s'offre à nos yeux dans toute la Nature. On ne doit pas répondre aux diſcours de ceux qui ne ſavent que murmurer & qui ſe plaignent de la création, par exemple, de certains animaux ou inſectes malfaiſans. Il eſt déraiſonnable & indécent de juſtifier la conduite de Dieu : elle n'a pas beſoin de nos apologies. Sa ſageſſe & ſa libéralité brillent de toutes parts, & la difficulté que nous éprouvons à découvrir quelques-uns de ſes ouvrages, nous montre les bornes de notre intelligences, & non pas celles de ſa bonté. Le Spectacle de la nature doit nous convaincre que l'homme eſt la fin réelle de tout ce que Dieu a mis ſur la terre. Ce que nous appellons un mal, eſt ſouvent un bien véritable, & c'eſt preſque toujours la matiere ou l'occaſion de quelque vertu plus eſtimable que l'indolence ou le repos. Dieu s'eſt propoſé en tout de nous enrichir, de nous exercer, ou de nous inſtruire : cette vérité n'a plus beſoin d'être prouvée, mais nous avons beſoin de nous en occuper, & c'eſt la véritable Philoſophie. En vain voudrions nous ſans ceſſe approfondir les ouvrages de la Sageſſe divine : notre eſprit eſt trop borné pour y pouvoir atteindre. *Pluche.*

Que l'Univers eſt beau comme il eſt, & tel que la vraie Philoſophie l'enviſage ? Aſſemblage réel de corps & d'eſprits : vaſte Tout, où de véritables corps fourniſſent aux Etres, qui ne ſont point corps, des ſujets immenſes de contemplation & d'action ; où la matiere ſoumiſe aux eſprits, reçoit en je ne ſais combien de manieres l'empreinte de leur intelligence, & leur donne réciproquement mille moyens d'exercer leurs facultés, d'accroître leurs connoiſſances, & de perfectionner leurs vertus. Il n'a tenu pourtant à quelques Philoſophes qu'ils ne détruiſiſſent la moitié de l'œuvre du Créateur. Les uns par une groſſiere impiété ont voulu nous perſuader qu'il n'y a point d'eſprits, & que tout

eſt matiere dans l'Univers. D'autres, par un raffinement oppoſé, nient que la matiere exiſte, qu'elle puiſſe même exiſter, & veulent que tout ſoit eſprit. M. Leibnitz a pris ce dernier parti, & ſa doctrine obſcure ſur les Monades le range manifeſtement parmi les *Idéaliſtes*. *Bourlier.*

Sur toutes les choſes créées qui ſont ſous nos yeux dans cet Univers, il ne peut y avoir pour nous que l'un de ces trois partis à prendre : l'un ſeroit de n'en vouloir rien connoître : l'autre ſeroit d'en vouloir tout comprendre ; le dernier ſeroit d'en rechercher & d'en mettre à profit ce qu'on en pourroit ſavoir. Le premier parti eſt d'une indolence qui va juſqu'à la ſtupidité : le ſecond eſt d'une témérité qui eſt toujours punie : le troiſieme eſt celui de la prudence, qui ſans ambitionner ce qui eſt au deſſus de l'homme, s'occupe avec modeſtie, & jouit avec reconnoiſſance de ce qui a été fait pour l'homme. *Pluche.*

UNIVERSELS. (Gens qui veulent être) C'eſt un écueil funeſte à toutes les perſonnes qui excellent dans un genre, de vouloir en ſortir pour ſe diſtinguer dans quelqu'autre : c'eſt-là où la critique les attend, & où elle ſe dédommage de n'avoir pu les entamer dans leur fort. Démangeaiſon ſinguliere, qui ne produit ſouvent d'autre effet que de conſoler ceux que le vol trop élevé des grands Hommes pourroit mortifier. Ils les voient ſe rapprocher d'eux, & même faire de lourdes fautes à leurs pieds, lorſque cette manie d'*Univerſalité*, ſi je puis m'exprimer ainſi, vient à les ſaiſir : il eſt ſingulier que les Sciences ſoient ſeules expoſées à ce travers ; car dans les Arts, un excellent Peintre ne s'aviſera jamais de vouloir être rival d'un Statuaire ; ni un Architecte de vouloir diriger un orqueſtre. *Formey.*

VOCATION. Il n'eſt pas permis aux Peres & aux Meres de choiſir un emploi & une vocation à leurs Enfans, ſans ſavoir ſi Dieu les y appelle, & en ne conſidérant autre choſe dans ce choix que des intérêts humains & des raiſons temporelles : il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Egliſe, l'autre aux Charges du monde ; l'un au Mariage,

l'autre à la Religion, par la ſeule conſidération de l'âge, de la coutume & des intérêts de famille, parceque l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet, parceque l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point, parce qu'une fille eſt belle, & que l'autre ne l'eſt pas.

2°. Il n'eſt pas permis, lorque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion, de s'oppoſer à ce choix de Dieu, & bien loin de s'y oppoſer, les Peres & Meres doivent le favoriſer, ſe croire honorés de cette Vocation, & même la ſeconder. *Eſſ. Mor.*

VOITURE. Il vint dans un tems où l'on ſortoit de la Barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance : on vouloit avoir de l'eſprit, & on n'en avoit point encore. On cherchoit des tours, au lieu de penſées. Les faux brillans ſe trouvent plus aiſément que les pierres précieuſes. Voiture, né avec un génie *frivole* & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la Littérature françoiſe : s'il étoit venu après les grands Hommes qui ont illuſtré le ſiecle de Louis XIV, il auroit été obligé d'avoir plus que de l'eſprit. C'en étoit aſſez pour l'Hôtel de Rambouillet, & non pour la poſtérité. *Volt.*

VOLUPTÉ. Il eſt plus glorieux de triompher de la Volupté, que des ennemis les plus redoutables.

Les Conquérans ſont d'ordinaire vaincus par les Voluptés.

On ne quitte guere les Voluptés que par laſſitude.

La plûpart des plaiſirs nous chatouillent & nous embraſſent pour nous étrangler.

Si la douleur de tête nous venoit avant l'yvreſſe, nous nous garderions de trop boire ; mais la Volupté (le plaiſir) marche devant pour nous tromper, & nous cache ſa ſuite. *Montaigne.*

La Volupté ſe préſente à nos paſſions ſous une figure ſi riante, qu'elle les irrite, les enflamme en un inſtant, & par leur moyen offuſque ſi bien toutes les facultés de l'ame, qu'elle ne lui laiſſe ni la force ni le loiſir de réflechir ſur le peu de ſolidité de plaiſir que

procure la débauche, lequel en lui-même eſt d'une ſi courte durée, que cela ſeul devroit ſuffire pour nous en inſpirer du mépris & de l'horreur. La conſcience, la réputation, la ſanté, la bourſe, ſont des victimes qu'on ſacrifie à la Volupté. *Oxenſtirn.*

VOYAGES. Les Voyages ſont néceſſaires à un homme public. Dans les momens même où il opere ſur le préſent; c'eſt toujours rélativement à la connoiſſance d'une infinité de choſes, qui ne s'apprennent bien ni par les livres, ni par les relations, & qui ne peuvent être que le fruit des Voyages & de l'uſage de converſer avec toutes les Nations. On ne peut déterminer les routes que l'on peut tenir, les reſſorts qu'il faut faire mouvoir, que ſur une exacte connoiſſance du génie des Peuples & des Nations auxquelles on peut avoir affaire. Les relations n'y ſuppléent qu'imparfaitement. Il eſt conſtant que pour bien gouverner ſon propre Pays, il faut être homme de tous les Pays, de toutes les Nations, & avoir dépoſé les préjugés de naiſſance, & être éclairé par des exemples étrangers à ſoi: tout cela ne peut ſe faire que par le ſecours des Voyages, faits utilement: cette étude d'objets ſi variés aiguiſe, pour ainſi dire, le diſcernement, & fait acquérir cet art fin & aſſuré de connoître les hommes. Mais il ne faut pas pour cela voyager en courant & ſe contenter de porter avec ſoi des yeux de curioſité ſur les objets aperçus: l'on n'en devroit point entreprendre ſans avoir auparavant fait des fonds de connoiſſance & pris des principes ſur la ſeule bonne maniere de voyager. Un des grands moyens de tirer une grande utilité des Voyages, ſeroit d'apprendre les Langues des différens Peuples: rien ne flatte plus un Etranger, de quelque Nation qu'il ſoit, que d'avoir affaire à quelqu'un qui parle ſa Langue. La facilité qui en réſulte de n'avoir point beſoin d'un tiers, eſt à compter pour beaucoup dans les occaſions où il s'agit d'affaires extrêmement ſecretes & particulieres; c'eſt le moyen de plaire à ceux avec qui on traite.

Je ne ſache point meilleure Ecole à façonner la vie, que de voyager. L'ame y a une continuelle exer-

OXFORD · TAYLOR INST ·

citation à remarquer des choſes inconnues & nouvelles, par la diverſité de tant d'autres vies, fantaiſies & uſances.

La vue des Places, que nous ſavons avoir été hantées & habitées par perſonnes deſquelles la mémoire eſt en recommandation, nous emût aucunement plus, qu'ouir le recit de leurs faits & lire leurs écrits : je ne ſaurois revoir ſi ſouvent le tombeau de cette Rome ſi grande & ſi puiſſante, que je ne l'admire & revere. Je ſavois le Capitole & ſon plan, avant que je ſuſſe le Louvre, & le Tibre, avant la Seine. Et en ſuis ſi embabouiné (*de Rome*) que l'Etat de cette vieille Rome, libre & juſte & floriſſante, m'intéreſſe & me paſſionne. *Montaigne.*

Les Voyages dans les Pays étrangers perfectionnent beaucoup un homme, quand il en ſait tirer les avantages qu'ils peuvent procurer : il faut pour cela que le Voyageur ſe pourvoie de quatre poches, une pour y garder la ſanté, l'autre pour l'argent, *la troiſieme* pour un bon compagnon, & la quatrieme pour la patience. *Oxenſt.*

VUE. La Vue eſt le premier des ſens qui ſe révolte contre la raiſon : c'eſt la mere de nos paſſions déréglées : les yeux trahiſſent le cœur, ce ſont eux qui donnent la naiſſance à nos deſirs criminels : ils parlent ſans avoir de langue, & s'expriment avec facilité, quoiqu'ils ſoient muets. *Oxenſt.*

Y

YEUX. Quelle privation que la perte de la vue pour un homme de Lettres ? Ce ſont les Yeux qui ſont les organes de ſa jouiſſance : c'eſt par les Yeux qu'il eſt en ſociété avec les Muſes : elles uniſſent deux plaiſirs qui ne ſe trouvent que chez elles, le deſir & la jouiſſance : vous n'eſſuyez avec elles, ni chagrin ni infidélité : elles ſont toujours prêtes à ſervir tous vos goûts, & nous offrent toujours des graces nouvelles,

mais nous ne jouiſſons de la douceur de leur commerce que quand l'eſprit eſt tranquille & que le cœur eſt pur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier l'Ouvrage intitulé *Encyclopedie de Penſées, de Maximes & de Réflexions ſur toutes ſortes de ſujets*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. Fait à Paris ce 26 Septembre 1759. *Signé*, ARNOULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT, notre amé PIERRE GUILLYN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Encyclopedie, de Penſées, Maximes & Réflexions ſur toutes ſortes de ſujets ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ;

à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées to
au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Impr
meurs & Libraires de Paris dans trois mois de la dat
d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera fai
dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier &
beaux caracteres, conformément à la feuille imprimé
attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſen
ſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout au
Réglemens de la Librairie, & notamment à celui d
10 Avril, qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcri
qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage,
ſera remis dans le même état où l'approbation y aura
été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur De Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur De Lamoignon, le tout à peine de nullité des Préſentes; du conteau deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donne' à Verſailles le dixhuitieme jour du mois de Janvier l'an de grace mil ſept cens ſoixante; & de notre Regne le quarantecinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 3084, fol. 44, conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 29 Janvier 1760.

Signé, G. SAUGRAIN.

56057

[illegible]